REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE.

REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

PUBLIÉE A AVIGNON,

par un Comité de Praticiens Homœopathes

SOUS LA PRÉSIDENCE

DU DOCTEUR J.-J. BÉCHET.

Similia similibus curantur.
(HAHNEMANN).

TOME SECOND.

AVIGNON,

Typ. et Lith. de BONNET fils, rue Bouquerie, 7.

1854.



INTRODUCTION.

> On peut tuer celui qui a dit la vérité,
> mais on ne peut la tuer elle-même.
> (Vieux Proverbe).

Le corps médical officiel a tout épuisé pour vouer à l'oubli le plus absolu et à la mort scientifique le nom de l'immortel Hahnemann et les découvertes que nous devons à son génie. L'arrêt de l'Académie de médecine, le mépris affecté contre l'Homœopathie, dans les hautes régions du corps médical; l'injure qui lui a été prodiguée et le ridicule que quelques folliculaires ont cherché à déverser sur elle; la dénégation obstinée d'un examen sérieux; tels sont les moyens redoutables que le corps médical officiel a opposés à la plus magnifique et la plus bienfaisante découverte de l'esprit humain : mais il n'existe point ici-bas de puissance supérieure à celle que peut acquérir l'homme véritablement GRAND, celui qui n'est GRAND que pour l'avantage de ses semblables. Aussi, voyons-nous chaque jour le nom de notre MAÎTRE se répandre de plus en plus, et l'influence de l'Homœopathie se caractériser plus fortement dans les modifications que subit sans cesse l'art de guérir. Mais nous découvrons des présages plus consolants encore de la future et prochaine rénovation médicale,

dans la conduite d'un grand nombre de praticiens qui, voulant enfin se relever du scepticisme où les a plongés la thérapeutique ordinaire, viennent reclamer à l'Homœopathie des lumières qu'ils ont vainement recherchées jusqu'à ce jour. La publication à laquelle nous consacrons tous les moments que nous laissent les malades, nous a permis de connaître plus particulièrement ce mouvement satisfaisant qui peu à peu grossit les rangs des disciples de l'Hippocrate moderne. Nous sommes heureux de le faire connaître à nos lecteurs et de leur dire que la REVUE HOMOEOPATHIQUE n'est point étrangère à quelques conversions que nous connaissons.

En créant cette publication, son Comité de rédaction n'a donc point trop présumé des sympathies sur lesquelles il comptait, et a convenablement apprécié les besoins actuels de l'Homœopathie : en effet, les abonnements, plus nombreux que nous n'aurions osé l'espérer, nous ont permis de répandre gratuitement un grand nombre d'exemplaires dans le corps médical et les sommités sociales. Sans doute, nous ne nous abusons pas sur l'accueil qui doit être fait aux trois cents exemplaires environ que chaque mois nous lançons ainsi parmi les indifférents ou nos adversaires ; Mais le *tolle et lege* ne féconderait-il qu'un seul de ces germes confiés à un sol ingrat et mal préparé, que nos efforts seraient amplement récompensés. L'année que nous avons déjà parcourue nous a permis de recevoir à peu près ce consolant salaire ; combien notre zèle a grandi en présence d'un tel résultat ! Aussi espérons-nous que l'année que nous commençons sera plus fructueuse encore.

En tout genre, les succès sont fondés sur des choses

dites ou faites à propos : telle est la seule cause du succès obtenu par la *Revue :* mais en dehors de ce mérite, notre publication peut, cette année, fonder de légitimes espérances d'un succès plus grand, sur une considération de valeur intrinsèque : son Comité de rédaction a reçu d'importantes additions ; M. le Dr Chargé, dont le nom est trop connu pour que nous croyons devoir insister sur la valeur de sa collaboration, a accepté avec empressement le titre de *Président honoraire du Comité de rédaction de la Revue ;* M. le Dr Sollier, ce vétéran de l'Homœopathie méridionale, a consenti également à doter la rédaction de la *Revue* du tribut régulier des fruits de sa longue et savante expérience ; M. le Dr Arréat, jeune encore dans notre école, mais ayant apporté à l'étude approfondie des doctrines Hahnemanniennes une ardente soif de la vérité médicale, soif que vingt-cinq ans de pratique allopathique n'avaient rendue que plus vive ; M. le Dr Arréat dont le zèle et la science ont déja multiplié les succès de la médication Homœopathique, doit consacrer à la collaboration de la *Revue* quelques-uns des moments que lui laissera l'active propagande qu'il a si heureusement commencée, dans l'antique capitale du bon roi Réné ; enfin M. le Dr Dugat-Estublier a promis de raviver, en faveur de notre publication, la spirituelle verve dont nous avons pu apprécier les traits, en 1835, dans la polémique qu'il soutint à cette époque contre l'Allopathie, à propos de l'éclatante guérison d'une cholérique du Pont-St-Esprit, sauvée par lui à l'aide de la médication Homœopathique.

Ces nominations, unanimement votées dans la réunion des médecins Homœopathes du midi, du 16 du mois der-

nier, assurent à la rédaction de la *Revue* de nombreux et importants travaux qui viendront s'ajouter à ceux qui déjà formaient son fond de publication. Dans ces conditions, il nous est bien permis de croire, sans paraître céder à un sentiment de présomption blâmable, que la *Revue* sera désormais parfaitement digne de l'accueil qu'elle a reçu et des sympathies qui ont si puissamment soutenu ses premiers pas.

Les médecins, étrangers encore aux nombreuses difficultés de la pratique Homœopathique, continueront à trouver dans la lecture de la *Revue* de précieuses observations propres à les éclairer dans leurs essais; ceux au contraire qui depuis plus ou moins longtemps repandent avec ardeur les bienfaits de l'Homœopathie, pourront quelquefois y recueillir des documents capables d'élucider bien des doutes, ou de dissiper bien des incertitudes.

Bien qu'étant parvenu à créer une pareille puissance de propagande, *le Comité primitif de la rédaction de la Revue* fait encore un appel à toutes les intelligences dévouées à l'Homœopathie; le but élevé que poursuit son œuvre promet à toutes les âmes généreuses qui la soutiendront, une abondante et digne récompense, celle que donne toujours une action accomplie en vue du bien de l'humanité.

Avignon, 1er juin 1854.

Dr Béchet.

PHILOSOPHIE MÉDICALE.

Suite (1).

Il est un fait tellement reconnu vrai aujourd'hui, fait si souvent proclamé, que c'est à craindre reproche de banalité à le redire : la médecine a reflété chez toutes les nations et dans tous les temps les idées philosophiques qui dominaient, et ainsi toutes les théories médicales, tous les systèmes qui ont paru se sont montrés les vrais fils des conceptions des penseurs. Cette proposition est fondée au point que l'on pourrait, en s'appuyant sur l'histoire, en renverser les termes et dire qu'aucun système médical n'a paru, qu'il n'eut pour base une théorie philosophique. Or, comme ces dernières peuvent être toutes ramenées à quatre grandes écoles qui ne sont elles-mêmes que la nature entière exprimée par la pensée humaine, nous ne devons dans l'histoire de la médecine trouver aucune idée, aucune théorie qui ne puisse se rattacher à l'une des quatre grandes divisions qui pour nous, embrassent les idées philosophiques émises jusqu'à ce jour.

L'intellect humain ne saurait, en effet, étendre ses connaissances au-delà de trois grandes divisions qui embrassent l'univers et en forment, par leur synthèse, une quatrième, ou un tout au-delà duquel il n'y a plus que néant.

(1) Voir le 1er volume de cette *Revue*, page 345.

Cette proposition résumant en quatre grandes classes les notions que peut embrasser la pensée de l'homme, proposition que nous posons ici sous forme axiomatique, éxigerait, nous ne saurions nous le dissimuler, une démonstration rigoureuse de notre part : mais outre les longueurs où nous entraînerait une pareille matière, ce sujet appartient à la philosophie proprement dite, et nous n'avons à étudier de cette dernière que son influence sur la médecine. D'ailleurs, le profond mystère de la Trinité est le fait le plus sensible à rappeler ici ; et les trois grands règnes de la nature, qui tous sont mondes par eux-mêmes et qui néanmoins constituent un seul et même univers, nous paraissent présenter, dans leur analogie avec les idées chrétiennes sur la Divinité, une rigueur de logique qui ne le cède en rien aux moyens de certitude qu'offrent les sciences en général.

D'autre part, l'histoire de la philosophie peut nous servir de guide.

Nous avons dit dans un précédent article comment les connaissances humaines avaient subi quatre phases qui correspondaient aux divers âges du monde ou de l'individu. Un aperçu de l'histoire de la philosophie, qui n'est autre que l'exposition des divers systèmes qui ont régné successivement dans le monde savant, nous ramènerait à y reconnaître quatre grandes époques qui se seraient succédées dans le même ordre, et offriraient une entière analogie avec la marche de l'esprit humain dans son développement.

L'étude des systèmes philosophiques doit être faite comme celle des religions, des peuples et des lois. Ce sont les anneaux d'une chaîne dont chacun soutient ceux qui se suivent, et non des vagues qui se poussent et se succèdent avec une monotonie sans résultat.

L'époque (επιχειν retenir) est un point d'arrêt de l'esprit humain occasionné par un fait intellectuel. Or, les époques de l'histoire de la philosophie se déterminent par l'apparition des systèmes qui ont surgi, et que l'on peut ramener à quatre se résumant tous en un cinquième qui sera leur complément, savoir :

1° Le sensualisme qui appartient à l'enfance des peuples ou à l'époque des familles.

2° L'idéologisme représentant leur adolescence ou l'époque des arts.

3° Le méthodisme correspondant à leur jeunesse qui est l'époque des états.

4° Le dogmatisme offrant l'image de l'âge mûr ou l'époque des principes qui consacrent les droits individuels et sacrés de l'homme.

5° L'éclectisme ou la viellesse, temps des associations, époque véritable où la raison du genre humain est fortifiée par l'expérience.

Les voies suivies dans son développement, ou les méthodes que la philosophie a mises en usage peuvent se résumer en quatre moyens suivants :

1° L'induction naturelle de Thalès et de Bàcon ;

2° Le doute idéologique de Pythagore et de Descartes ;

3° L'autorité morale de Socrate et de Reid ;

4° La démonstration *à priori* de Platon et de Kant qui ont pris pour point de départ la conscience naturelle, la raison logique, la liberté pratique et la foi dogmatique, d'où résulte la sagesse humaine.

Telles sont les quatre phases que l'esprit humain a revêtues dans ses aspirations vers la notion absolue du vrai. Si notre proposition est fondée, nous devons retrouver dans

la médecine la même marche des idées, et les faits que nous fournit son histoire doivent venir se coordonner dans ces divisions. C'est ce qu'un coup-d'œil sur celle-ci va nous faire reconnaître.

Si les écrits de Broussais ont jamais à conserver un mérite dans l'histoire de la médecine, ce sera assurément parce qu'ils ont ramené les études médicales des régions métaphysiques à des études plus concrètes. En systématisant les idées neuves de l'anatomie genérale, il a eu le bonheur de jouir de son vivant d'une gloire qui n'abandonnera jamais son illustre prédécesseur Bichat.

Dépouiller la médecine d'argumentations par trop spéculatives, fixer les regards sur l'anatomie pure, rendre les études plus concrètes et les débarrasser de l'esprit d'abstraction qui est si rarement d'une utilité pratique incontestable, voilà assurément l'avantage du *sensualisme*.

Écoutons Kurt Sprengel, «le système d'Epicure n'ad» mettant point d'intention dans la formation du monde, et » bannissant de la philosophie toutes les causes finales, eut » au moins l'avantage de diriger l'attention sur les classes » agissantes. Il ouvrit donc à l'étude exacte et rationelle de » la nature une route que l'abus de la théologie avait rendue » jusqu'alors impraticable et fait négliger. Une autre cir» constance contribua encore beaucoup à favoriser cette » étude ; c'est qu'Epicure et ses successeurs ne reconnurent » entre l'erreur et la vérité d'autre juge que l'expérience et » ne se laissèrent jamais éblouir par les raisonnements de la » dialectique. Telle est la raison pour laquelle les Théoso» phes orientaux redoutèrent les Epicuriens dans les premiers » siècles de notre ère. »

Voilà déjà, dès les premières années, la division établie parmi les savants à cause de leur manière différente de philosopher. Devons-nous être surpris que ces divisions existent encore de nos jours, alors que les mêmes passions agitent aujourd'hui comme autrefois le cœur de l'homme et que les mêmes enthousiasmes jettent leur esprit dans les mêmes illusions.

Depuis Epicure jusqu'à nos jours, le sensualisme, en médecine comme en philosophie, a offert des modifications infinies selon les temps et suivant les hommes. Mais quelles qu'aient pu être ces différences, le fond des idées qui leur ont servi de phare suffira toujours à les faire distinguer de ceux qui se sont inspirés d'autres principes. Ainsi Héraclide de Pont, Asclépiade de Bythinie peuvent être confondus avec Epicure. Leurs théories des atomes produisant les corps de la nature par une réunion fortuite, amenèrent Asclépiade à nier les sympathies physiologiques et les crises dans les maladies, que n'aurait su méconnaître Epicure lui-même, fidèle proselyte de l'expérience.

De nos jours, l'école de Paris, fille de la philosophie de Locke, de Condillac et des encyclopédistes du XVIIIe siècle, avec Bichat pour chef de son organicisme, nous présente parmi ses adeptes des nuances que nous nous permettrons de considérer comme des variétés du genre, en tout semblables à celles qui se dessinèrent autrefois au sein de l'école Epicurienne. Entre MM. Broussais, Bouillard, Louis, etc., les différences sont grandes, surtout quant à la thérapeutique qui est en somme et sera toujours l'*ultima desiderata* de la médecine; mais le fond philosophique est le même. C'est toujours l'organisme matériel avec ses tissus,

ses organes, ses appareils, ses solides, ses fluides fonctionnant chacun pour leur part et n'ayant presque entr'eux de relations bien certaines que celles de la *juxtà-position*, que l'on peut séparer, réunir, diviser, peser, mesurer, même examiner au microscope, terme suprême, limites d'hercule des investigations scientifiques !

Voilà les seules sources où puisa l'école anatomique ou organicienne, fille légitime du sensualisme philosophique. Les fruits thérapeuthiques qu'elle nous offre sont dignes frères de ceux que le sensualisme a produits pour le bien-être de l'homme. Une véritable chirurgie interne ; le fer rouge pour les cancers; les sangsues pour les inflammations; un moyen mécanique opposé à une chose purement matérielle, au moins considérée comme telle ; voilà les conclusions où aboutissent en thérapeutique les doctrines de l'organicisme. L'inflammation est un *fait,* s'écria M. Forget; c'est un *acte,* répond M. Cayol au nom du vitalisme. Jugez d'après cela du champ des deux écoles !...

L'idéologisme philosophique est représenté en médecine, dans les anciens temps, par l'école dite méthodiste. Insuffisante dans ses résultats, la théorie sensualiste d'Epicure amèna les esprits d'un mérite incontestable à chercher des principes de doctrines qui rendissent mieux compte des phénomènes morbides observés. En quittant l'Épicurisme, le dogmatisme était à éviter. C'est ce que cherchèrent à faire, en premier lieu, Thémison, de Laodicée, en considérant les maladies d'après leurs analogies et leurs indications communes (1). A cette école se rattachent Valens, Eudème,

(1) Kurt Sprengel, hist. de la Médecine.

Musa qui guérit Auguste, et se servit de la chair de vipère contre les ulcères malins (1); Mèges, de Sidon, qui opérait la taille; Celse le plus instruit sans contredit, entre tous, qui sut tracer pour le trépan des principes opératoires en honneur de nos jours; Thessalus, de Tralles, dont la faconde rendit le savoir très-lucratif; Cœlius Aurélianus enfin, dernier de cette école, contemporain de Galien au v[e] siècle.

L'étude des maladies d'après leurs analogies conduisirent les méthodistes à la conception de deux types, le *strictum* et le *laxum* auxquels étaient ramenées toutes les idées que l'examen des divers cas fesait naître dans l'esprit des observateurs. Ennemis absolus de toute recherche des causes premières, leur aversion pour les dogmatiques les entraîna jusqu'à ne vouloir nullement s'occuper d'étiologie. Dès que l'effet était produit sur le corps vivant, ils n'avaient que faire de la cause. Ils négligeaient dans un cas d'empoisonnement d'expulser le poison qui pouvait rester, et ne s'occupaient plus que de l'inflammation qui était survenue et qu'ils rangeaient dans le *strictum* ou le *laxum*. Cette manière d'agir qui livre en quelque sorte l'interprétation des faits observés aux caprices de l'imagination, ne mériterait-elle pas à une pareille doctrine l'épithète de poëtique?

La Syncrasie ou réunion des atomes primitifs, idée mère

(1) Cet usage de la chair d'un animal dont la morsure détermine des symptômes analogues à ceux des ulcères malins, n'est autre chose que l'emploi de l'un de ces arcanes agissant d'après la loi Homœopathique, qui ont traversé des siècles en produisant des cures malgré leur peu d'apparence rationnelle et les pompeuses théories qui auraient porté à nier leurs effets salutaires.

du système méthodiste se trouve reproduite de nos jours dans le Panthéisme, ou plutôt, ce dernier n'est que le premier système présenté sous un nom nouveau et avec des aperçus toutefois qui prouveraient à eux seuls les progrès scientifiques, quelles que soient les idées-mères. Le système de l'harmonie universelle, si savamment développé par certains professeurs de Montpellier, est puisé en principe dans le méthodisme.

Sous le rapport thérapeutique, cette école eut, sur le sensualisme, l'avantage de tenir plus rigoureusement compte des éléments du problême. Les analogies, les rapports communs, dont l'étude devait nécessairement produire dans la nosographie les genres et les espèces, donnaient une source d'indications dont les sensualistes purs étaient privés. Aussi, cette école idéologique, dite méthodiste, n'eut-elle pour sérieuse rivale que l'école pneumatique que nous allons examiner. Ainsi en médecine comme en philosophie, au sensualisme correspondant à l'enfance des peuples, époques des familles, succédait le méthodisme où idéologisme, qui se rapporte à l'adolescence des nations, époques des arts.

L'école pneumatique et éclectique, ainsi que le dit Kurt Sprengel, fut le berceau du vitalisme. Fils de la théorie platonnienne, le pneuma trouva dans Aristote un esprit qui alla jusqu'à expliquer son entrée dans le système sanguin. Rivale et contemporaine des méthodistes, l'école pneumatique enthousiasma ses sectateurs au suprême degré. Au dire de Galien, rapporte Kurt Sprengel, un pneumatiste aurait plutôt trahi sa patrie qu'abjuré ses opinions.

Néanmoins, ces premières notions sur le principe de la vie, et qui devaient plus tard en ramenant les esprits aux

écrits d'Hippocrate, élever l'école de Montpellier au premier rang de celles du monde connu, furent loin de donner de suite les résultats thérapeutiques que l'on était en droit d'en attendre et qui n'ont pas fait défaut. Soit que l'esprit humain fut encore dans un âge trop jeune pour élaborer complètement avec fruit une idée si féconde, soit qu'il y eut impossibilité pour lui de se débarrasser des préjugés acquis, le pneuma ou principe vital ne fut point rigoureusement analysé dans ses phénomènes, et aucune formule n'en exprima les lois. Des discussions plus ou moins spéculatives sur son essence, qui alimentèrent grandement la scholastique, tels furent les premiers produits d'une si féconde pensée.

D'ailleurs, leur engouement pour le principe immatériel de la vie, n'empêchait pas les pneumatistes de reconnaître qu'il y avait des maladies qui provenaient d'autre part que de la lésion primitive et essentielle de cette force ; et chaleur et sécheresse, frais et humidité, éléments matériels, occasionnaient fièvres aiguës et affections phlegmasiques.

Suivirent les médecins qui se fondant sur les deux théories, furent appelés eclectiques. Agathimus de Sparte, Archigène d'Apamée, furent les plus illustres parmi ceux-ci. Ce dernier poussa fort loin ses études sur le diagnostic et établit de nombreuses nuances dans le pouls qu'il distingua en grand, fort, véloce, fréquent, plein, régulier, égal et rhythmique. Il ne fut pas moins pénétrant dans l'étude de la douleur qu'il distingua en tensive, tiraillante, austère, douce, grèle, aiguë, recourbée, gluante, indomptable et constrictive: mais encore il la qualifiait d'après son siége, αιμωδια, si elle avait son siége aux membranes;

ναρχωδησ, nerveuse, etc. Il poussa ses investigations jusqu'à chercher quelles étaient les qualités de ces douleurs, d'après les divers organes qui les exprimaient.

Ces études, fruit d'une analyse sévère, sont justement celles que s'impose de nos jours l'école d'Hahnemann, et si au temps d'Archigène, comme de nos jours, il n'avait existé si peu de corrélation entre l'étude du diagnostic et celle de la thérapeutique, il est permis de se demander si une étude aussi délicate de la phénoménologie des substances médicamenteuses, faite par un esprit aussi perspicace que celui d'Archigène, n'aurait pas fait briller à ses yeux la loi de similitude qui est venue, si longtemps après, jaillir dans la pensée d'Hahnemann

Sous l'empire de Trajan parut Galien, d'une érudition extraordinaire, incontestable; mais qui toutefois ne présenta aucun caractère du génie. Habile argumentateur, dialecticien subtil, il sut embrasser dans son vaste entendement tous les systèmes émis avant lui, en faire en quelque sorte sa propriété et puiser dans chacun ce qui lui paraissait être la formule de la vérité. Quoique pneumatiste en principe, il ne se fit l'esclave d'aucun système, les accueillit tous, les féconda souvent par son puissant intellect, mais n'en fonda aucun et ne fit point école. Son esprit perdit en profondeur ce qu'il gagna en étendue. La doctrine des indications qu'il cultiva et développa grandement, avait été indiquée par Hippocrate. Il est à remarquer combien, quoique vitaliste convaincu, la doctrine des éléments s'imposa à lui. Le froid et l'humide, le chaud et le sec sont toujours là pour rendre raison des maladies. Ainsi s'associèrent chez lui les systèmes les plus opposés, le métho-

disme et le vitalisme. Véritable encyclopédie des connaissances qui l'avaient précédé dans le monde savant, il aurait pu être, en vue de notre but, analysé par nous, afin de présenter une exposition des idées qui avaient dominé en médecine avant ce savant.

L'école de Salerne, au milieu de sa splendeur, ne fit jaillir aucune idée doctrinale nouvelle. L'Hippocratisme Galénique, plus ou moins obscurci par une philosophie scholastique, fut la base doctrinale sur laquelle s'étayèrent les hommes illustres qui y parurent.

La médecine des arabes, résumée dans Avicenne dont les écrits firent loi pendant cinq ou six cents ans, au moyen-âge, ne présente aucune idée originale philosophique qui ait pu faire doctrine et ait été de nature à diriger la médecine dans une autre voie que celle que lui avaient indiquée les théories grecques des Hippocrate, des Arigènes. Néanmoins, la philosophie Platonienne la dirigea dans ses observations qui l'induisirent à exposer des idées fort justes sur les inflammations des organes de la cavité tharacique.

La philosophie scholastique jetta la médecine dans l'empire des chimères et fut pour elle une vraie calamité. C'est à ne pas en éveiller le souvenir.

Les subtilités métaphysiques qui se produisirent dans les premiers temps, et qu'enfantèrent les esprits profonds de ces époques, nous paraissent des erreurs de la pensée qui s'abstrait, erreurs semblables aux images qui s'offrent à nous, lorsque commençant l'étude d'une science, dans notre désir précipité de savoir, nous dévançons par la l'imagination ce qu'il est réservé à une démonstration sévère de nous apprendre. Véritable illusion de l'intellect

qui n'est qu'une erreur de l'entendement, comme le mirage dans les vastes plaines est une erreur des sens.

D'après la loi de progression que nous avons formulée, il n'aurait pu jadis en être autrement. L'âge du genre humain n'était pas encore celui des conceptions abstraites et si, par exception, quelques génies privilégiés, comme Hippocrate, Platon, Socrate, etc. Jettaient quelques lueurs dans ces régions métaphysiques, la société en général restait sans les comprendre ; à tel point que les génies qui pénétraient dans ces régions étaient souvent victimes des priviléges de leur esprit. Il fallait encore des siècles pour que ces champs de la science fussent fructueusement cultivés, et avant de nous donner les belles lois que nous aurons à examiner ci-après (fruits précieux de mûres intelligences), ils devaient, entre des mains trop jeunes, ne produire que des récoltes imparfaites. Ainsi fallait-il que la révélation vînt en aide au genre humain, dans les premiers âges du monde, pour lui fournir en métaphysique les connaissances indispensables à son évolution, notions que sa nature imparfaite le rendait inapte à pénétrer.

Il faut arriver au XVI[e] siècle pour trouver dans la médecine des modifications qui furent une révolution complète.

D[r] COMANDRÉ ; d'Alais.

(*La suite prochainement.*)

CLINIQUE [1].

Rio-Janeiro, 9 septembre 1853.

Mon cher et honoré confrère,

J'ai lu avec le plus vif intérêt le petit volume que vous avez fait réimprimer en 1852 et que vous avez eu la bonté de me faire tenir par notre ami commun, M. le capitaine Berindoague aîné. A mon sens, cet ouvrage est sous tous les rapports le plus utile que j'aie lu ; car, tout petit qu'il est, il est énorme par ce qu'il contient : vous avez fait là une œuvre réellement Hahnemannienne, c'est une véritable dynamisation de la pensée On n'y trouve ni lieux-communs, ni emphase, ni théses hasardées, rien d'inutile ; mais, en même temps, tout ce qu'il est nécessaire de dire pour attirer les indifférents et convertir ceux qui sont de bonne foi : recevez donc le témoignage de mon admiration sincère.

(1) Notre ami, M. le Dr Perrussel, a bien voulu mettre à notre disposition sa correspondance avec notre confrère, le Dr Paitre de Rio-Janeiro ; nous en publions la partie qui a trait aux résultats obtenus par la médication Homœopathique, dans le traitement de la fièvre jaune.

Dr Béchet.

Ce que vous me dites des progrès de la doctrine, en France, me rend heureux. Je l'espérais sans y compter beaucoup ; car il est bien plus difficile de convertir ceux qui ont perdu toute foi, que ceux qui n'en ont jamais eu aucune, et tel est l'état des allopathes, en France surtout. En sortant de l'école, on est plein de confiance dans la science ; mais bientôt les déceptions de la pratique ruinent l'autorité des maîtres en prouvant la fausseté des maximes et des moyens, et il arrive nécessairement que le médecin est celui qui croit le moins à la médecine, non pas diagnostiquement, mais thérapeutiquement parlant.

Il paraît cependant que la Providence s'est réservé les moyens de ressusciter ces morts !... Alleluia. Cette considération ne peut manquer d'exciter le zèle des Hahnemanniens, et les uns, par les œuvres de l'esprit; les autres, par le développement des faits, concourent à cette incarnation de la vérité médicale, et par là, à la rédemption corporelle de l'homme. Quelle mission, mon cher confrère, et que je suis glorieux d'y remplir même le dernier rôle !

Vous avez la bonté de me demander le résultat de mes observations sur la fièvre jaune et les moyens que j'ai employés pour la combattre. Je voudrais que ma réponse pût vous être bonne à quelque chose, et, quoique j'en doute beaucoup, la voici vaille que vaille :

La fièvre jaune a regné, à Rio-Janeiro, depuis le mois de décembre 1849 jusqu'au mois de juin suivant.

La maladie a sévi rigoureusement surtout :

1° Sur les personnes arrivées récemment

2° Sur les individus à cheveux blonds et lymphatiques.

3° Sur les individus pléthoriques.

4° Sur ceux doués d'un tempérament lymphatico-sanguin.

5° Sur les hommes, bien plus que sur les femmes et les enfants.

Elle s'annonce par : douleur de tête, abattement moral et physique, fatigue dans les membres, et ces prodromes que beaucoup de sujets n'ont point éprouvés, durent, suivant les idiosyncrasies, depuis deux jours jusqu'à six ou huit.

Comme vous le savez, cette maladie parcourt ordinairement trois périodes, dont la première dure le plus souvent de 24 à 36 heures, la seconde de 30 à 48 heures, et la troisième de 36 à 48 heures

L'invasion se manifeste d'ordinaire par des frissons plus ou moins intenses qui parcourent tout le corps, mais principalement les reins et les cuisses. Puis vient une chaleur sèche de toute la périphérie qui finit par se couvrir de moiteur; cette moiteur n'apparaît quelque fois qu'à la face, au cou et aux bras. Céphalalgie sus-orbitraire et temporale avec forte pression sur les yeux ; battements douloureux dans la tête qui en occupent successivement toutes les parties ; vertiges au moindre mouvement ; les yeux s'injectent rapidement et les caroncules lacrymales sont d'un rouge vif ; le visage s'anime, les lèvres rougissent et se sèchent, la langue est blanche et humide, la soif ardente, nausées et quelquefois vomissements aqueux ou verdâtres ; diarrhée ou constipation, urines rouges et chaudes ; douleurs de contusion dans la région lombaire ; pouls plein et résistant ou plein et mou, large ou filiforme ; il cède ordinairement à la pression, et les pulsations sont de 100 à 130 à la minute..... Quelques fois l'agitation est

grande, la respiration gênée; le malade éprouve une sensation de pesanteur sur la région sternale, et il est inquiet sur son état. Ces derniers symptômes caractérisent les cas les plus graves, des epistaxis signalent aussi quelques fois cette première période qui est presque toujours séparée de la seconde par une rémission : plus les cas sont graves et plus aussi cette amélioration est de courte durée.

Lors de la deuxième période, le pouls devient plus mou, plus étroit et plus petit; mais le nombre des pulsations ne diminue pas ; la peau est brûlante et râpeuse; la céphalalgie et les douleurs de reins sont plus obtuses ; la pression exercée même légèrement sur l'épigastre y cause une douleur plus ou moins vive ; l'hypochondre droit se tend ; éructations fréquentes avec nausées et vomissements d'un liquide verdâtre ou seulement de boissons mêlées de stries brunâtres et de petits flocons d'un rouge pâle ; la langue se sèche et présente un enduit jaunâtre assez épais, tandis que les bords sont rouges ; les papilles s'enflent et font saillie ; le collet des dents est entouré d'un liséré carmin qui précède les hémorrhagies ; les urines alors deviennent rares ; l'agitation est excessive, les plaintes du malade sont continuelles, ses inquiétudes augmentent et il ne peut prendre aucun repos. Les souffrances de la tête, des reins et de l'estomac deviennent insupportables, la sclérotique et le pourtour de la bouche prennent une teinte jaunâtre. Dans les formes de fièvre jaune qu'on appelle congestions céphaliques, le visage, les côtés du cou ainsi que la partie supérieure et antérieure de la poitrine prennent la couleur rouge lie de vin.

Le commencement de la troisième période se confond

avec la fin de la seconde. Ici les yeux, la face, le devant du tronc et les membres deviennent complètement jaunes; (quand l'ictère manque pendant la maladie, il se montre toujours quelques heures après la mort, et il doit être considéré comme le caractère distinctif de la fièvre jaune), la peau est sèche et se réfroidit; le pouls est petit, très-accéléré ou au-dessous de l'état-normal; les urines sont supprimées; la langue est sèche et brune ou humide, rouge à la pointe et blanche à la base; un sang fétide, rouge ou noir suinte sans cesse de la muqueuse buccale ou des gencives; quelquefois un pareil écoulement a lieu par le nez et l'anus; la soif est inextinguible, et toutes les boissons excitent des nausées et des vomissements ou bien un hoquet pénible. Dans les derniers moments, le malade vomit des matières brunes comme du chocolat, ou noire comme de la suie délayée; le ventre n'est point tendu, mais l'épigastre est extrêmement sensible à la moindre pression.

Cette période est signalée, chez les uns, par une violente agitation, des hallucinations et même un délire furieux, tandis que les autres sont tranquilles et conservent jusqu'à la fin la plus parfaite lucidité.

Prise à son début, la maladie cède facilement au traitement Homœopathique, au moins dans l'immense mojorité des cas: ainsi sur 467 malades qui ont réclamé mes soins, je n'en ai perdu que huit: la proportion a été la même à peu près les années suivantes. Il est bien entendu que les symptômes relatés plus haut ont été observés sur un grand nombre de malades, et qu'aucun en particulier n'a présenté un tel ensemble.

De plus, il résulte pour moi des observations que j'ai

faites que les personnes atteintes forment trois catégories, et que sur cent : 50 à 60 le sont si légèrement, qu'une diète convenable pourrait suffire à leur guérison; chez eux la maladie s'éteint avec la première période ; 35 à 40 sont gravement malades ; mais, soumises à une médication Homœopathique bien entendue, aucune d'elles ne succombe, bien qu'elles parcourent presque toutes les trois périodes ; 3 à 5 sont atteintes d'une manière irrémissible. Chez elles rien ne fait, et la décomposition se manifeste par l'intensité des symptômes les plus alarmants et l'effrayante rapidité de leurs progrès.

Est-il nécessaire de vous dire que les moyens barbares de l'allopathie parviennent à mettre en danger un grand nombre des malades de la première catégorie, et que, sous la même influence, ceux de la seconde succombent presque tous ?

Quant au traitement : suivant le tableau des symptômes développés chez le malade, j'ai administré :

Dans la première période, *acon.*, *bell.*, *bry.*, ou *cham.*

Dans la deuxième période, *bell.*, *bry.*, *nux-vom.*, *rhus-tox.*, *ipec.*

Dans la troisième période, *ipec.*, *met.-alb.*, *verat.*, *arg.-nit.*

Depuis 1850, la maladie a sévi tous les ans depuis le mois de novembre jusqu'au mois de juin. Cette année, elle n'a point encore disparu ; mais le nombre des personnes atteintes a toujours été moins considérable qu'en 1849 et 1850 ; et il y a eu peu de cas chez les naturels, et ceux qui habitent le pays depuis longtemps. Sa forme congestive céphalique est devenue très-rare : la maladie envahit plus

ordinairement les voies digestives, et il s'y joint souvent quelques symptômes de choléra, comme les crampes, le refroidissement des cuisses et des jambes. Dans ce cas, *vérat.*, est presque toujours victorieux.

J'ai appris par des journaux postérieurs à votre lettre, la déplorable opposition que les barbares ont fait aux intentions du gouvernement, il est bien heureux ma foi que ces braves docteurs ne puissent disposer de la défunte inquisition, car ils dépasseraient contre nous, tout ce que le moyen-âge avait enfanté de tortures. Leur sincère philantropie le prouve surabondamment.

Quoiqu'il en soit, ce n'est plus aujourd'hui l'espoir seul qui doit entretenir le zèle des apôtres; nous avons la certitude de vaincre par la multiplicité des faits. Qu'ils entassent les mensonges, qu'ils s'efforcent de maintenir la lumière sous le boisseau, qu'ils provoquent la sévérité de leurs lois de police, qu'ils invoquent le grand principe de Voltaire: quand le monde entier dirait oui, je refuserai toujours d'admettre un fait impossible: principe absurde s'il en fut jamais, puisque du fait résulte évidemment sa possibilité. Le monde s'éloignera de ces prophètes menteurs et la honte sera leur partage. Mais pour cela, les apôtres doivent s'attaquer aux masses, car c'est aux pauvres que la bonne nouvelle doit être annoncée, parce qu'ils en ont plus besoin que les riches, et parce qu'ils sont plus nombreux; parce que c'est le moyen de multiplier les faits et d'imposer leur autorité aux plus rebelles. Consacrons-nous donc aux pauvres, car la fortune n'a jamais été le but des apôtres et nulle vérité ne s'est incarnée dans les faits, sans un rude et long apostolat.

Puisque vous voici, mon cher confrère, au sein de l'École Homœopathique française, je me trouverais bien honoré de tenir de vous, un diplôme de médecin Homœopathe. Mes travaux, pendant cinq ans, en Egypte et ici, depuis 1848, m'y donnent peut-être quelques droits : vous en jugerez mieux que moi.

J'espère que cette lettre ne sera pas trouvée assez mauvaise pour vous faire désirer d'interrompre des relations que de mon côté je cultiverai avec la plus vive satisfaction.

Votre collègue en Hahnemann,

D[r] PAITRE.

P. S. Le départ de notre ami Berindoague étant retardé de deux jours, je profite de cette circonstance pour vous ajouter quelques mots, relativement à ce qui est arrivé par suite de la création d'une chaire Homœopathique à l'École de médecine.

Quand vous me disiez dans votre lettre : *çà va plus vite que nous ne voulons.* Je suppose que votre sagacité prévoyait ce qui s'est passé, et il est effectivement bien malheureux qu'une démarche, certainement légère, ait en même temps compromis et le pouvoir et la vérité. En fait, le règne de l'allopathie n'est point encore passé et, à notre époque, la science Hahnemannienne n'a droit qu'à la liberté. Les doctrines ne règnent que lorsqu'elles ont conquis l'adhésion du plus grand nombre, et leur règne ne peut cesser qu'avec la perte de cette adhésion ; le plus grand nombre partout est pour l'allopathie, donc ne demandons que la liberté.

C'est un grand avantage que le succès obtenu par le D[r] Chargé : l'influence du maréchal de St-Arnaud peut obtenir une modification dans la loi sur l'exercice de la médecine qui assimile les Homœopathes aux charlatans ; c'est là seulement, je crois, qu'il faut tendre.

Le moyen est simple, autoriser légalement l'enseignement de

la doctrine Homœopathique en dehors de l'université et autoriser l'exercice de la nouvelle méthode à tous ceux auxquels la nouvelle École delivrerait un certificat de capacité. Voyez si cela ne vous paraît pas bon et faites suivant votre zèle et votre sagesse.

Rio-Janeiro, 18 mars 1854.

A Monsieur le D[r] Perrussel, à Paris.

Mon cher confrère,

J'ai l'honneur de vous confirmer ma lettre du 14 courant, remise à M. Chrétien qui se rend à Paris pour y étudier la médecine. Le convertir à la vérité Hahnemannienne sera plus qu'une gloire pour vous, puisque ce sera un bonheur pour ses futurs clients, et je ne doute pas, si je l'ai bien jugé, que vous ne réussissiez à en faire un bon guérisseur.

Depuis le départ de cette lettre, j'ai reçu la vôtre, du 10 janvier dernier, que l'ami Berindoague m'a remise avec deux petits ouvrages de vous; leur lecture m'a fait un véritable plaisir. L'un, imprimé à Nice, est un exposé succinct et clair de la doctrine; l'autre, est la relation de votre visite au congrès Homœopathique de Dusseldorf. Ce dernier surtout m'a vivement intéressé, et me paraît de nature à provoquer les sérieuses méditations de tous les amis de la science.

Je voudrais bien être à même d'essayer les fabuleuses dynamisations du D[r] Bœningausen; certes, je suis loin de révoquer en doute les expériences d'un si savant et si respectable confrère, pourtant je me sens prêt à m'écrier comme les apôtres : *durus est hic sermo.*

Vous me demandez de vous dire ce que je pense de la mission du Dr Mure au Brésil, et si j'ai foi dans ses remèdes ? Quant à sa mission, elle a réussi au-delà de toute espérance. Il y a déployé une incroyable activité, un talent remarquable et un dévouement rare. Sa polémique incessante et toujours victorieuse avec les partisans de la décrépite, et le nombre des malades qu'il recevait tous les jours, ainsi que les conversions qu'il a opérées ici prouvent son talent et son activité, et, si l'on considère qu'ayant récolté de 2500 à 3000 fr. par jour, il est pourtant retourné en Europe avec presque rien, on aura la mesure de ce qu'il a dépensé, en publications gratuites et en polémique, pour la propagation de la doctrine et par conséquent de son dévouement à la cause sacrée de l'humanité.

Pour ce qui est de sa pathogénésie brésilienne, ma réponse sera bien différente ; je considère les assertions de Mure à cet égard comme le fruit d'un enthousiasme qui le poussait souvent, à son insçu, sans doute, en dehors des limites du vrai et le portait à tout exagérer. Il m'en coûte beaucoup, je vous assure, de vous dire ceci ; mais l'humanité étant intéressée dans la question, le devoir me force à parler vrai. *Amicus plato, sed magis amica veritas.*

Je vous l'avoue donc franchement, je n'ai aucune confiance dans la pathogénésie brésilienne, c'est-à-dire, dans les expériences qui y sont relatées ; voici pourquoi.

A priori, je les révoque en doute parce qu'elles ont été faites sans méthode et en négligeant tous moyens de sécurité. Ainsi il avait été mis dans les règlements de l'institut qu'on ne délivrerait de certificats d'études qu'aux élèves qui produiraient la relation d'une expérience faite sur

eux-mêmes. Chaque élève expérimentait donc chez lui une substance qu'on lui délivrait toute préparée, et aucun, bien-entendu, n'a manqué d'apporter sa relation.

Mais où est la garantie de telles expériences? Évidemment il n'y en a pas d'autre que l'assertion de l'expérimentateur ; donc rien ne prouve qu'un grand nombre de ces expériences n'aient point été supposées ou mal faites. Ce n'est point ainsi, heureusement, que procédait notre grand Hahnemann.

Si je me fusse trouvé à Rio à cette époque, j'aurais voulu réunir les expérimentateurs dans un local spécial, les soumettre, pendant un temps convenable, au régime prescrit par le Maître, leur administrer moi-même les médicaments et suivre avec un soin minutieux le développement des symptômes ; car des expériences ainsi faites sont seules satisfaisantes.

A posteriori, je n'y ai non plus aucune foi, puisqu'ayant fait usage de plusieurs de ces substances, je n'en ai jamais éprouvé aucun résultat. De plus, quoiqu'en dise Mure à la page 127 de sa pathogénésie, on n'a jamais guéri de lépreux. J'ai obtenu à l'institut, lors de mon arrivée ici, la permission de compulser les registres de Clinique, et je n'y ai trouvé aucun cas pareil. J. V. Martius, le zèlé successeur de Mure, m'a déclaré lui-même qu'il ne connaissait pas de lépreux guéris.

Après cela, j'ai la conviction que les agents indiqués par le Dr Mure et beaucoup d'autres encore, pourraient enrichir notre pathogénésie ; mais, à mon sens, tout est à faire à cet égard.

J'ai à vous remercier des bons conseils que vous me

donnez sur la difficile ét importante question des doses. Ici on n'emploie en général que la 5e dynamisation, surtout dans les cas aigus, et on l'administre par cuillerées, au nombre de 5 à 8, d'heure en heure, et même à des intervalles plus rapprochés, suivant le degré d'acuité et de gravité des cas. Quelque cause difficile à apprécier, comme le climat ou le véhicule, a-t-elle justifié cette méthode, ou n'est-elle qu'une suite des habitudes de l'ancienne École, si prodigue de drogues, et une sorte de concession à des préjugés difficiles à déraciner? Je ne sais. Cependant votre savoir est d'un tel poids sur mon esprit que je ne craindrai plus de m'éloigner d'une coutume qui a d'abord contrarié mes principes, mais à laquelle je me suis souvent soumis, en considération de la formidable responsabilité qui pèse sur le médecin appelé par un malheureux malade.

Votre lettre ne répondant pas au dernier paragraphe de la mienne du 9 octobre dernier, je présume qu'il vous aura échappé. Veuillez être assez bon pour me dire si vous auriez trouvé ma requête indiscrète.

Je serai heureux d'apprendre qu'un hôpital soit livré aux Homœopathes. Certes, il serait bien à désirer qu'on y plaçat ceux qu'une longue expérience et des études profondes ont rendus les plus capables; mais quels qu'ils soient, les médecins chargés de ce service, fussent-ils nouveaux dans la pratique, pourvu qu'ils soient sincérement Hahnemanniens, guériront certainement plus de malades que les Allopathes.

Au revoir, cher confrère, et à bientôt de nouvelles observations.

Votre dévoué,

Dr Paitre.

FÊTE A HAHNEMANN,

CÉLÉBRÉE A AVIGNON, LE 16 MAI 1854.

COMPTE-RENDU.

Le 15 avril dernier, le Comité de rédaction *de la Revue Homœopathique*, répandit dans le cercle de ses relations de nombreux exemplaires de la circulaire suivante.

Avignon, le 15 avril 1854.

Monsieur et très-honoré confrère,

Ayant brillamment célébré l'anniversaire de la naissance de l'immortel HAHNEMANN, l'assemblée des Homœopathes réunis l'an dernier à Avignon, le 10 avril, décida à l'unanimité que cette fête serait renvoyée à plus tard, en 1854, à cause de la solennité de Pâques et de la semaine qui la précède.

Nous avons l'honneur, en conséquence, très honoré confrère, de vous rappeler que le 16 mai est le jour qui a été désigné cette année pour payer à la mémoire de notre illustre MAITRE notre dette annuelle de souvenirs et de reconnaissance.

Nous vous prions instamment de vouloir bien vous unir à nous dans cette fête de famille, et de joindre à votre adhésion celle de vos clients que vous croirez devoir inviter à cette solennité.

Le 16 mai, à une heure de l'après-midi, tous les membres de l'assemblée se réuniront en séance scientifique dans l'une des salles du rez-de-chaussée de l'Hôtel de la Préfecture, et à 6 heures et demie, ils se rendront au banquet confraternel qui terminera la fête.

Nous avons l'honneur d'être, monsieur et très-honoré confrère, avec les sentiments de la plus haute considération,

vos tout dévoués confrères.

Les membres du Comité de rédaction de la Revue médicale Homœopathique,

BÉCHET, PAYEN, AUGIER, COMANDRÉ, DENIS, RATYÉ.

Les adhésions à cette fête ont été très-multipliées, bien que le nombre de ses membres, présents à sa célébration, ne se soient pas élevé au-dessus de celui de la fête de l'année dernière.

Les devoirs professionnels ne permettent pas à un très-grand nombre de praticiens de s'éloigner de leur clientelle, à une époque où le changement de saison cause de fréquentes maladies, et même des épidémies, dans certaines localités. Plusieurs lettres d'excuse présentant ce motif comme ayant pu, seul, retenir leur auteur, sont adressées à M. le président du Comité de rédaction de la *Revue* :

quelques confrères sont retenus par des raisons de santé ; mais en somme, les cinq départements voisins de celui de Vaucluse ont répondu à l'appel qui leur était fait et ont fourni à la fête Hahnemannienne de 1851 ou des adhésions, ou des membres qui y ont pris part.

SÉANCE SCIENTIFIQUE.

—

M. le Dr Béchet, *Président.*

MM. Augier et Ratyé, *Secrétaires.*

Trente-six membres sont présents au moment de l'ouverture de la séance.

La séance est ouverte à deux heures précises. M. le président s'exprime ainsi :

« Messieurs,

» Avant de vous inviter à former votre bureau pour » l'année qui va commencer, permettez-moi de vous exposer » en quelques mots quelle a été la conduite de votre Comité » dans l'accomplissement de l'honorable mandat que vous » lui avez confié, l'année dernière.

» Deux créations capitales furent l'an passé l'objet de » vos délibérations, et consacrées par un vote unaminé. La » première est en faveur des pauvres : à juste raison vous » pensâtes qu'il était convenable et nécessaire qu'un dispen- » saire fut créé à Avignon, pour que les pauvres de la ville » et des environs pussent venir y participer aux bienfaits de

» l'Homœopathie, inconnue encore dans nos établissement » de bienfaisance. Cette importante innovation ne s'est point » réalisée, non parce que nous nous sommes défiés de la » charité des partisans de l'Homœopathie, mais parce que » nous avons pensé que les dépenses qu'occasionnerait la » création du dispensaire, seraient mieux employées à sou- » lager les nombreuses nécessités de la classe pauvre, pen- » dant l'année difficile qui vient de s'écouler, et que d'ail- » leurs, les malades pauvres pouvaient continuer, comme » par le passé, à venir dans le cabinet respectif des Ho- » mœopathes avignonais, recevoir tous les soins médicaux » réclamés par leur position. Chacun de nous, dans les limi- » tes du possible, s'est empressé de faire participer ainsi la » classe nécessiteuse aux bienfaits de la médication Homœopa- » thique; nos pharmaciens nous ont toujours parfaitement » secondés dans cette œuvre que nous regardons tous comme » une obligation sacrée. Nous avons la douce conviction » d'avoir ainsi atteint le but que nous désirions.

» La deuxième création qui nous fut confiée par vous, » c'est la publication d'un *Journal Homœopathique :* il ne » nous appartient pas de vous dire que la *Revue médicale* » *Homœopathique* a satisfait vos désirs et comblé vos espé- » rances; toutefois le nombre de ses abonnés, qui s'élève » à celui de 160, nous permet de croire que notre travail » et nos soins ont été jugés favorablement par les partisans » de l'Homœopathie.

» Si ce n'était les frais nombreux occasionnés par la pro- » pagande que nous avons faite, en répandant notre publi- » cation à un très-grand nombre d'exemplaires, notre œuvre » serait, au point de vue matériel, dès sa première année,

» dans un état de très-satisfaisante prospérité ; mais je ne » dois point vous laisser ignorer que nos dépenses excèdent » nos recettes d'un tiers environ. Malgré cette différence, » je ne crois pas devoir faire appel aux généreuses offres » qui me sont parvenues de plusieurs d'entre vous et de » quelques personnes absentes de cette réunion, parce que » les abonnements qui vont rentrer dès le commencement » de la deuxième année, et ensuite les nouvelles adhésions, » nous conduiront, je pense, à une balance qui permettra » d'utiliser vos dons en établissant notre propagande sur » une plus grande échelle. Au point de vue des doctrines » médicales, je ne pense pas que la *Revue* se soit écartée » de la voie que vous êtes tous désireux de lui voir suivre ; » s'il en était autrement, j'ai l'honneur de prier l'assemblée » de vouloir bien s'en expliquer en toute liberté, de même » qu'en tous autres points qu'elle jugerait utile de signaler.

» Il est une question que votre Comité a accueillie et » traitée à son point de vue : je vous la signale moi-même, » à cause de son importance, et je prie instamment l'assem- » blée de vouloir bien, par un vote de blâme ou d'appro- » bation, qualifier la conduite de votre Comité. Il s'agit, » messieurs, de la question soulevée par le F. A. Espanet, » au sujet *des Pharmaciens*.

» Cinq membres de votre Comité ont unanimement ap- » prouvé, quant au fond et quant à la forme, mes réponses » aux publications du F. A. Espanet ; le sixième membre » n'a pas été consulté par circonstance fortuite. Vous con- » naissez tous, messieurs, comment l'auteur *des Pharma-* » *ciens* a posé la question ; vous savez comment je lui ai » répondu. Nous avons cru qu'il était de notre devoir de le

» faire ainsi ; nous sommes-nous trompés ? Vous êtes priés » de le décider vous-mêmes.

» Je ne me dissimule pas que dans une aussi grave ques- » tion, certaines considérations personnelles pourraient » altérer la sincérité du vote ; et comme j'ai le plus vif » désir de connaître votre pensée à ce sujet dans toute sa » spontanéité, j'ai l'honneur, messieurs, de vous prier de » vouloir bien voter au scrutin secret.

» Veuillez croire, messieurs, que je me considère comme » absolument désintéressé dans la décision que vous allez » rendre ; votre blâme lui-même sera parfaitement accueilli » par moi, parce qu'il me désignera un devoir à remplir, » et je suis toujours prêt à reconnaître et réparer une » erreur.

» Ainsi donc, messieurs, que votre jugement soit abso- » lument indépendant et spontané, il sera certainement » accueilli par moi, quel qu'il soit, avec une vive recon- » naissance ; et mes honorables collègues du Comité de » rédaction, qui ont partagé mon opinion au sujet de la » polémique qui s'est engagée entre le F. A. ESPANET et » moi, partagent absolument mes sentiments au sujet de » l'arrêt que nous vous demandons. »

M. le Dr PAYEN demande la parole : il déclare n'avoir jamais été consulté au sujet de la polémique, qu'il désapprouve, entre le F. A. ESPANET et la rédaction de la *Revue* ; il ne pense pas que l'assemblée ait le droit d'infliger un blâme à quiconque ; conclut à ce qu'il ne soit pas donné suite à la proposition du Président, et propose de passer à l'ordre du jour.

M. le Président pense au contraire que l'assemblée a parfaitement droit de se prononcer dans la discussion dont il s'agit et que c'est même un devoir pour elle de le faire. La publication *des Pharmaciens* a posé la question de la préparation des médicaments Homœopathiques d'une manière si attentatoire à l'honorabilité de presque tout le personnel de l'École Homœopathique, et si funeste aux progrès ultérieurs de notre doctrine, telle est du moins sa conviction actuelle, qu'il croit devoir appeler les lumières de tous ses honorables confrères sur cet important sujet. Au reste, ajoute-t-il, tous les membres du comité ont pris connaissance de la polémique dont il s'agit, avant sa publication, parce qu'ils sont venus en prendre connaissance dans mon cabinet; M. Payen avait la même faculté, il n'en a pas usé, voilà ce qui explique comment il n'a pas été consulté à son occasion; l'unanimité de vue de tous les autres membres m'ont dispensé d'une convocation en forme.

Quant au vote que je vous demande, messieurs, il n'a nullement pour but de blâmer telle ou telle personne : cependant, l'ordre du jour a été demandé, je le mets aux voix :

L'ordre du jour est rejeté à l'unanimité, moins une voix.

La discussion au sujet de la polémique entre le F. A. Espanet et la rédaction de la *Revue*, est reprise, et après un débat animé, auquel prennent part l'honorable général Raindre, MM. les Drs Chargé, Comandré et Payen; MM. Trichon et Borrelly, pharmaciens spéciaux à Marseille, lesquels déclarent et affirment avoir envoyé à diverses reprises des médicaments Homœopathiques au

F. A. Espanet, pendant son séjour à Staouëli, en Algérie, s'étonnant de ce que cet auteur n'ait point dit que ses premiers succès qui font le sujet de sa clinique de Staouëli, avaient été obtenus avec des médicaments pris dans leur officine. Après ce débat, l'honorable Dr Chargé propose le vote suivant :

« J'approuve l'esprit de la rédaction de la *Revue médicale » Homœopathique*, je déclare qu'elle a bien mérité des Ho- » mœopathes et désire que le futur Comité de rédaction » poursuive son œuvre de réfutation, s'il y a lieu, parce » que la question soulevée par le F. A. Espanet intéresse » au plus haut degré l'avenir de l'Homœopathie. »

L'assemblée accepte ce vote à l'unanimité, moins une voix : M. le Dr Payen demande que son vote négatif soit constaté nominativement.

M. le Président invite l'assemblée à former son Comité de rédaction.

M. le Dr Payen se démet de ses fonctions de membre du comité de rédaction ; sa démission est acceptée.

Tous les autres membres du Comité sont confirmés en leur qualité respective.

Sur la proposition de M. Ratyé, M. le Dr Chargé est nommé à l'unanimité, Président honoraire du Comité de rédaction.

Sont également nommés à l'unanimité membres du Comité de rédaction, MM. les Drs Sollier, de Marseille, Arréat, d'Aix, et Dugat-Estublier, d'Orange.

M. le Président présente quelques observations au sujet

de la *Revue* dont il serait peut-être opportun de porter chaque numéro à cinq feuilles. Après une courte discussion, il est décidé que rien ne sera changé dans la publication.

M. le Président propose de faire connaître les nombreuses lettres qu'il a reçues de divers confrères qui ont été privés de se rendre au milieu de nous, à cause de leurs occupations. A ce sujet, il expose qu'il serait peut-être opportun de changer l'époque de la réunion Hahnemannienne. Après une brève discussion, il est décidé à l'unanimité QUE LA FÊTE D'HAHNEMANN SERA CÉLÉBRÉE, EN 1855, A MARSEILLE, LE PREMIER MARDI DU MOIS DE SEPTEMBRE.

M. le Président donne la parole à ceux des membres qui auraient des propositions verbales ou écrites à faire à l'assemblée.

M. DENIS rappelle la proposition qu'il a faite l'année dernière pour l'*expérimentation pure des médicaments* et reclame le concours de ceux des membres qui voudront bien le seconder dans ses études sur cette importante matière : les résultats obtenus par lui ne sont point encore assez précis pour qu'il croie devoir les faire connaître.

Quelques membres promettent leur concours.

M. ARRÉAT lit un Mémoire fort remarquable sur la valeur de l'Homœopathie et la futilité des raisons qui éloignent le plus grand nombre des médecins de l'étude de la doctrine Homœopathique.

Cette lecture écoutée avec le plus vif intérêt, est suivie d'un vote unanime qui reclame l'insertion à la *Revue* du Mémoire de M. le Dr ARRÉAT : mais l'auteur faisant con-

naître son intention de le publier lui-même, l'assemblée se borne à exprimer le désir que ce brillant plédoyer de notre cause soit au moins analysé dans notre journal.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance qui est levée à quatre heures et demie.

Avignon, 16 mai 1854, Hôtel de la Préfecture.

Ont signé : MM. Béchet, *Président,* Chargé, *Président honoraire,* Augier et Ratyé, *Secrétaires.*

Les membres se séparent et se donnent rendez-vous pour six heures, à l'Hôtel Luxembourg, lieu du banquet.

Notre honorable confrère, M. Arnulphi, de Nice, induit en erreur par de fausses indications, n'a pu assister à la séance dont le compte-rendu précède : nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur faisant connaître la partie essentielle du remarquable discours qu'il devait lire à notre réunion :

Merci à ceux de vous, messieurs, qui êtes les premiers fondateurs du comité Homœopathique permanent dans le midi ! Honneur à vous à qui appartient le mérite de cette importante initiative ! Vous avez comblé une lacune et donné un exemple qui ne saura manquer de trouver des imitateurs, sur les divers points du globle où il serait particulièrement intéressant de répandre les bienfaits de la méthode curative *similia similibus*, et l'efficacité de ses doses impondérables.

S'il m'était permis enfin d'exprimer un vœu que l'intérêt général de la cause que nous servons me suggère, en même temps que je remplis un devoir, celui de me faire l'interprète de la majorité éclairée de mes concitoyens, je demanderais que la ville de Nice dont je suis le mandataire, fut choisie pour

y célébrer le prochain anniversaire commémoratif de la fête de notre MAÎTRE vénéré.

Nice jetée comme une corbeille de fleurs aux pieds des Alpes maritimes, placée au centre d'un golfe ouvert seulement au midi, en face duquel la Méditerranée étend son manteau d'azur richement constellé des feux scintillans que le soleil lui prodigue ; abritée au nord par une barrière naturelle invincible, notre heureuse contrée a pu, dans cette position avantageuse, braver jusqu'à ce jour les plus rudes hivers qu'ait eu à essuyer l'Europe. Aussi devient-elle d'année en année un centre de plus en plus animé, où affluent des représentants notables de tous les pays.

Cette pléïade de favoris de la fortune, toutes ces illustrations de l'intelligence qui se donnent annuellement rendez-vous sur nos parages favorisés, et qui la plupart ont à cœur la propagation de l'Homœopathie, s'associeraient avec empressement, je n'en saurais douter, à notre fête inaugurative et à nos plans ultérieurs.

Un de mes concitoyens, à la sœur duquel j'ai eu le bonheur de rendre la santé, le chevalier Gonzague d'Arson, possède, à proximité de la ville de Nice, une résidence admirable qu'il m'a chargé de mettre à la disposition de votre Comité.

Partisan de l'Homœopathie, protecteur éclairé de la science et des beaux-arts, le propriétaire de cette délicieuse demeure, serait très-heureux de vous en faire les honneurs.

Notre pays se trouve en outre aujourd'hui, l'une des contrées civilisées où la pensée peut le plus librement s'exercer et prendre son essor. Cette considération pourrait seule suffire à déterminer votre choix, et amener plus tard la création d'une chaire Homœopathique où vos paroles entendues par un public d'élite et recueillies d'abord par les représentants cosmopolites de toutes les nations, ne tarderaient pas à l'être par le monde entier.

P. ARNULPHI.

BANQUET HOMŒOPATHIQUE.

L'honorable général Raindre, Président du banquet, a ouvert la série des toasts par quelques paroles très-heureusement improvisées, à la mémoire de S. Hahnemann.

Ont ensuite successivement pris la parole MM. les Docteurs dont les discours suivent (1).

M. le Dr Béchet s'est exprimé en ces termes :

Messieurs,

Cette réunion, aussi importante par le nombre de ses membres, que distinguée par le rang social des personnes qui la composent, est une nouvelle preuve que nous devons ajouter à celles que nous possédons déjà de la valeur de la réforme médicale moderne. En effet, est-ce trompés par des illusions que sont accourus au milieu de nous, de divers départements voisins et même de pays étrangers, ces hommes voués à des occupations sérieuses, remplissant de graves emplois, ou enchaînés par la rude tâche d'adoucir les maux de l'humanité ? Non, messieurs : dans le domaine scientifique, les séduisantes transformations de l'erreur ont quelquefois égaré les esprits, et, à la faveur d'un enthousiasme éphémère, les ont poussés à des manifestations désavouées le lendemain. Tel n'est pas le caractère de celle dont vous êtes et les auteurs et les témoins.

(1) Nous regrettons vivement que MMrs les secrétaires n'aient point inséré dans ce compte-rendu leur toast respectif: les éloquentes paroles que M. Ratyé a prononcées *à la conversion des allopathes*, et celles du Dr Augier, au clergé protecteur de l'Homœopathie, auraient été lues avec un vif intérêt. Dr Béchet.

Il y a bientôt un demi-siècle que quelques rares disciples, dans un point ignoré de l'Allemagne, se réunirent pour fêter la naissance d'un homme. Peu d'années après, cet anniversaire était célébré dans tous les états de l'Europe, et aujourd'hui, nous ne pourrions compter les villes où le jour où naquit l'immortel Hahnemann est fêté de la manière la plus solennelle. D'abord, vous ai-je dit, quelques rares disciples payèrent ce tribut à l'homme de génie, et de nos jours, avec quel empressement ne vient-on pas de tous côtés pour honorer son illustre mémoire ?

Un tel phénomène ne peut avoir d'autre eause que la conviction profonde dont nous sommes tous pénétrés qu'Hahnemann a doté le monde d'une grande et bienfaisante vérité, sinon absolument ignorée avant lui, du moins infertile avant ses travaux. Eh ! vous le savez, messieurs, la foi est la sœur inséparable de la vérité ; c'est donc notre foi scientifique qui nous réunit tous dans ce festin : c'est parce que nos sentiments et nos facultés se sont élevés à ce sublime état de foi scientifique, c'est parce que la foi médicale a fait tressailir nos cœurs et éclairé nos intelligences que l'idée régénératrice que nous représentons pénètre de plus en plus dans tous les rangs de la société. Car ainsi que l'enseigne un séraphique écrivain, la foi donne puissance sur le monde. L'expérience a prouvé cette consolante maxime, en matière religieuse, et elle n'est pas moins évidente en matière scientifique. Le monde médical appartient donc aux disciples d'Hahnemann parce qu'ils sont en possession d'un principe qui alimente et vivifie leur foi. Marchons, messieurs, marchons à la conquête qui nous est assurée et par l'excellence du but et par l'excellence des moyens que nous a légués le génie dont nous honorons la mémoire.

Oserai-je vous rappeler, messieurs, que l'honorable Général

qui nous préside, après la bataille de Wagram, fut repréhendé parce qu'il avait trop vivement poussé l'ennemi. Nous, messieurs, nous n'avons point d'ennemis en notre présence, mais des erreurs qui arrêtent notre marche. Enflammé par l'amour de la patrie et poussé par la soif de l'honneur, notre vénéré Président a trouvé dans son cœur et la reconnaissance de la patrie satisfaite la récompense à ses mémorables exploits. Ne craignons pas, messieurs, d'encourir le blâme glorieux que je viens de vous rappeler; que l'amour de nos semblables soutienne notre foi médicale, et nous aussi, nous recevrons une récompense digne de nos efforts.

Mais, messieurs, de même que nos esprits se confondent dans une même conviction, ainsi nos actes doivent se confondre dans le même but : notre foi perdrait de sa force, si l'union la plus intime ne formait de la foi de tous les partisans de l'Homœopathie un vaste foyer d'où jailliront les étincelles qui doivent dissiper les ténèbres médicales. Élevés par la Providence au titre éminent d'apôtres d'une grande vérité, ne formons qu'un seul homme, et les bienfaits de l'Homœopathie se répandront bientôt sur tous nos semblables.

Je porte ce toast, messieurs, à la mémoire de Samuel Hahnemann, et j'ajoute, à l'union la plus cordiale, la plus confraternelle de tous ses disciples.

M. le Dr Chargé a improvisé les paroles suivantes que sa brillante diction nous a permis de recueillir : au reste notre manuscrit a été lu par l'auteur lui-même, après le banquet : il en a reconnu la fidélité.

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous proposer un toast qui sera sûrement accueilli par d'unanimes applaudissements : au docteur Béchet!

A lui seul, il suffira pour prouver que vingt ans de lutte n'ont pas encore tari les sources pures et primitives d'où s'écoulent avec la foi dans l'excellence de nos doctrines, l'opiniâtreté dans le travail, l'amour de la science et le dévouement à la cause de la vérité.

Il ne faut pas se le dissimuler, en France, nous touchons à un moment difficile pour l'avenir de notre école: des médecins qui les premiers ont embrassé la réforme Hahnemannienne, les uns ont péri à la tâche; les autres se sont endormis sous leurs lauriers; ceux-ci reculent découragés devant la douloureuse nécessité de relever toujours les mêmes calomnies sans cesse renaissantes, de répondre mille fois encore à des arguments mille fois terrassés: ceux-là vivent tout entier dans leur cabinet pour leur repos et pour le bien de leurs malades, fuyant le bruit avec autant de soin qu'on évite la tempête; ainsi, le calme sans la paix, la fatigue ou l'épuisement de nos forces, sans un combat décisif, voilà les dangers de la position.

Quelle belle et honorable exception fait à la règle générale le docteur Béchet dont le zèle grandit avec le talent, et qui non-seulement travaille avec instance au perfectionnement de sa pratique, mais applique encore une ardeur inépuisable à propager ses connaissances et à grouper autour de lui les médecins Homœopathes, comme les enfants d'une même famille.

Cette réunion m'est particulièrement agréable parce que j'espère d'elle qu'elle réchauffera nos vieilles affections, en même temps qu'elle éveillera des sympathies nouvelles entre des hommes qui n'ont besoin que de se connaître pour s'estimer et s'aimer davantage: elle est d'un bon augure pour moi, elle autorise pour l'avenir de belles espérances, grâces soient donc rendues à ceux qui l'ont préparée.

Mais le docteur Béchet n'est pas seul ici, il est appuyé et

soutenu par d'excellents collègues qui honorent également notre cause, il est juste que je fasse monter jusqu'à eux l'expression de ma reconnaissance.

Aux docteurs Béchet, Payen et Denis, à l'Homœopathie médicale avignonaise.

M. le Dr Comandré s'est exprimé ainsi :

Messieurs,

Je bois à la fraternité médicale.

Les conquêtes de l'esprit humain dans le domaine des sciences ne se font que pas à pas et souvent par les voies les plus détournées.

La dure nécessité, une application méthodique soutenue, et de temps à autre des éclairs de génie, sont les chemins qui de tout temps ont conduit l'homme au savoir. Quoique tendant au même but, cette diversité de sentiers parcourus, a rendu les hommes qui les suivaient réciproquement suspects. Pourquoi cette fatalité qui tient si souvent éloignés des cœurs dont les aspirations sont les mêmes ? Ne serait-ce pas là une de ces rigueurs de la loi providentielle qui ne cède rien qu'à un travail opiniâtre ? Et cependant, nous avons vu dans tous les siècles, toutes ces petites sources détournées, par des confluents divers former un seul et même fleuve qui permettait de voguer ensemble vers l'océan de la vérité.

Ainsi l'histoire de la médecine ne nous montre-t-elle pas le vaste esprit de Galien fusionnant en un seul et même corps de doctrine les idées des méthodistes et celles des vitalistes purs dont la rivalité avait été jusques alors à nulle autre pareille. Par l'histoire contemporaine, l'école de Montpellier se disant pure dépositaire de l'hypocratisme ancien, n'a-t-elle pas pardonné à l'école anatomo-pathologique ses prétentions absolues,

et n'a-t-elle pas mis à profit pour son propre compte les apports de cette dernière à la science commune ? Qui de vous, messieurs, ne s'est aperçu déjà de l'influence des idées d'HAHNEMANN sur la pratique de nos contradicteurs ? Simplifications des formules, plus de polypharmacie, des doses infiniment moindres, des substances plus souvent employées au point de vue de leur spécificité, voilà, messieurs, ce qui devient tous les jours plus sensible. Delà à la prise en sérieuse considération de l'Homœopathie, à son introduction dans les facultés il n'y a pas loin. Que nos vœux soient donc partagés par vous tous et buvons à la fraternité médicale universelle.

M. le Dr DUGAT-ESTUBLIER a dit :

« Messieurs,

» En trois mots j'exprimerai ma pensée : aux trois colon-
» nes de l'Homœopathie méridionale ; à MM. les Drs Sol-
» lier, Chargé et Béchet. »

Enfin, notre confrère, M. le Dr PERRUSSEL de Paris, avait adressé à notre Président le toast suivant :

A la mémoire de Samuel HAHNEMANN, à ses fidèles et dignes adeptes de la province.

Très-honorés confrères et amis,

Permettez à un de vos compatriotes, un de vos compagnons les plus dévoués de participer de loin, à la fête de famille qui vous réunit en cette douce solennité et de vous transmettre les sentiments qu'il regrette de ne pouvoir vous exprimer de vive voix.

La mémoire de Samuel HAHNEMANN que vous consacrez à nouveau, en ce beau jour, messieurs, appartient désormais à l'histoire, et sera bientôt fêtée par le monde entier, avec les

mêmes sentiments d'admiration et de reconnaissance qui nous animent aujourd'hui.

Comme toutes les nobles intelligences, comme tous les cœurs généreux, notre Maître avait été choisi par la Providence qui avait marqué son front du cachet du génie, et ouvert devant lui la mission longue, difficile, mais glorieuse, destinée aux élus de son choix.

Aussi, messieurs, comme tous les génies voués à la direction, au bonheur de l'humanité, Hahnemann avait-il reçu de Dieu, toutes les qualités qui font l'apôtre, toutes les dispositions qui font le savant, toutes les vertus qui font l'homme droit inflexible.

C'est à l'aide de ces puissances de l'esprit et du cœur, qu'il s'est distingué, aussi vite, parmi ses semblables, à l'âge où l'écolier secoue à peine la poussière de ses livres; et que plus tard, devenu homme, il a découvert de son regard d'aigle, le chaos dans lequel la science médicale s'égarait impuissante et déconsidérée !

Malgré toutes les séductions des doctrines de son temps, et l'espèce de gloire qui leur fut attachée, il a su résiter à leur fascination qui a tourné tant de têtes, et faussé si malheureusement la voie de la science la plus utile à l'humanité.

Oui, ce fut envain que les systémes de Galien, Sydenham, Pinel et Broussais ont brillé de son temps, de tout l'éclat trompeur de la vérité; son intelligence fortement trempée, comme celle de Newton, a pesé de la mathématique de l'expérience, *non in animâ vili, sed in corpore sano,* les prétendues formules de leur science, qu'il a reconnues bientôt erronées et fallacieuses, et qu'il a soudain jetées avec les beaux noms de leurs auteurs, au vent de la proscription, comme de mauvaises semences et de mauvais génies.

Mais que pourrais-je vous apprendre sur la vie de notre MAÎTRE? Ne connaissez-vous pas, messieurs, aussi bien que moi la constance de ses efforts, l'énergie de son courage, l'intégrité de sa foi?... Que le dévouement et le martyre de toute sa belle vie nous servent donc d'exemple à tous, et nous fassent préférer aux joies, aux grandeurs de ce monde, les déceptions et les souffrances pour la cause sainte de la vérité.

Oui, nobles amis, que le symbole de sa doctrine immortelle nous inspire sans cesse et nous rallie tous, en devenant pour nous, le *labarum* de Constantin combattant pour la foi chrétienne, le panache du grand Henri guidant son peuple à la victoire, le drapeau de la France moderne, conviant toutes les nations du monde aux conquêtes pacifiques de l'industrie, des arts et de la science.

Homœopathes de la province, généreuse armée de la foi médicale nouvelle, qui avez eu le bonheur d'offrir à la plus belle découverte des temps modernes le berceau d'où elle a rayonné en France et sur le monde, continuez à marcher dans la voie *pure* tracée par le MAÎTRE, et plus heureuse que Jeanne d'Arc, cette autre fille de la province, vous irez à la gloire, sans passer par le bûcher du martyr!... A la mémoire de HAHNEMANN et à ses adeptes de la province!!

Nous regrettons que l'espace nous fasse défaut : M. le Dr PAYEN a lu une Ode à HAHNEMANN; M. ARNAUD, de Marseille, a chanté des couplets d'un à propos et d'un esprit qui ont provoqué d'unanimes applaudissements. Nous espérons pouvoir publier dans un prochain numéro ces remarquables compositions lyriques.

Dr AUGIER, RATYÉ de VAUMALLE, *Secrétaires.*

NOUVELLES.

Notre honorable confrère, M. le Dr DAVET, de Paris, a été appelé aux Tuileries, pour donner des soins à S. M. L'EMPEREUR DES FRANÇAIS. Nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs ce haut et important témoignage que vient de donner à l'Homœopathie L'EMPEREUR NAPOLÉON III.

Dr BÉCHET.

Il y a à peu près un mois que le choléra s'est déclaré à Avignon: cette épidémie cholérique est loin toutefois d'avoir la gravité et l'intensité qui lui ont été attribuées par les bruits publics, dans les villes qui nous entourent. Pendant quinze jours environ, le choléra a exclusivement sévi dans nos casernes: quelques cas ensuite ont frappé la population de nos hôpitaux, et en même temps de très-rares atteintes ont été observées en ville. Dieu veuille, si nous ne devons être bientôt délivrés de ce fléau, permettre qu'il ne revête pas des caractères plus inquiétants. De tous les cas qui se sont manifestés en ville, il n'en est aucun, que nous sachions, qui n'ait été provoqué par quelque infraction grave aux saines pratiques de l'hygiène, ou n'ait été la suite d'un dérangement dans les fonctions digestives non convenablement traité. Pour nous, qui avons donné des soins au moins à une cinquantaine de malades atteints des phénomènes prémonitoires, nous avons toujours, par l'administration de l'*ipécacuanha*, 3e, rapidement rétabli leur santé. Nous avons été appelé auprès de deux cholériques; l'une d'elle, d'une santé antérieurement très-délabrée, a été rapidement emportée; l'autre est guérie. Au reste, depuis bien des jours, il y a évidemment amélioration dans notre constitution médicale; et les atteintes cholériques sont de plus en plus rares.

Dr BÉCHET.

Avignon, 24 juin 1854.

La *Revue* recevait déjà en échange le *Journal de médecine et de chirurgie pratiques*, la *Décade Homœopathique de Madrid*, et les *Annales Homœopathiques* de la même ville. L'échange vient de lui être demandé par la *Société gallicane Homœopathique de Paris*.

Dr BÉCHET.

ÉTUDES

Pathologiques et Thérapeutiques sur le Rhumatisme (1).

(SUITE).

Bien que constamment attentif à recueillir tous les renseignements possibles sur la sensation particulière de chaque douleur, nous avons reconnu que dans le désordre des perceptions des malades, il était toujours excessivement difficile d'obtenir une parfaite caractérisation de celles qui se manifestent dans le cours d'une atteinte rhumatismale : la sensation de *brûlement*, par exemple, qui est si éminemment caractéristique dans quelques affections viscérales, cesse de l'être si on l'observe dans les phénomènes rhumatismaux. Cependant, le gonflement arthritique est quelquefois très-douloureux au toucher; et sous cette impression, la douleur donne au malade la sensation d'une ulcération : cette sensation est caractéristique. Au reste, ainsi que nous l'avons déjà dit, soit à cause de l'insuffisance du langage, soit parce que les malades ne peuvent exprimer leurs sensations morbides, il est très-rare de pouvoir retirer quelque avantage pratique de la nature de la sensation qui constitue

(1) Voir la page 490 du Ier volume.

la *douleur*. Toutefois, nous signalerons comme pouvant être la source d'indications précises les sensations suivantes :

1o Quelquefois le malade éprouve la sensation que causerait un *vent froid* passant sur les parties affectées ;

2o Les douleurs articulaires sont dans certains cas essentiellement *tiraillantes* ;

3o Les malades se plaignent exclusivement d'éprouver en d'autres cas une sensation très-pénible *de sécheresse*, dans leurs articulations malades ;

4o Celle de *faiblesse paralytique* est très-souvent ressentie dans les articulations qui sont envahies ou délaissées par la douleur ;

5o La sensation de *pesanteur, lourdeur* ou *lassitude* est aussi très-souvent éprouvée par les rhumatisants ;

6o Quelquefois ils ressentent des *battements douloureux* dans leurs articulations, presque aussi rapprochés que les pulsations artérielles ;

7o Il existe très-souvent une sensation de *serrement* autour des articulations malades, qui est fort incommode ;

8o La douleur arthritique est dans certains cas telle qu'il semble aux malades que les surfaces articulaires sont violemment *pressées* l'une contre l'autre ; ou bien *la sensation de pression* paraît être produite de dehors en dedans ;

9o Dans d'autre cas, c'est une sensation de *tension* qui caractérise la douleur, comme si la capsule articulaire allait éclater ;

10o Quelquefois il semble au malade que les surfaces articulaires atteintes sont comme *rongées*.

Telles sont les principales sensations dont il nous a été possible, au lit des malades, de constater l'existence, dans

les névropathies rhumatismales aiguës ou chroniques : mais, nous ne saurions trop le répéter, bien qu'elles doivent toujours être prises en considération, il est très-rare qu'à elles seules, elles puissent fixer le praticien sur le choix d'un agent curateur spécifique ; elles sont presque toujours dominées, dans l'appréciation que le médecin doit faire des divers phénomènes morbides que présente son malade, par d'autres indications plus éminemment pratiques et bien moins susceptibles de manquer de précision. Ces sources d'indications, nous les trouvons dans l'étude des circonstances. Celles-ci sont toujours tellement déterminées, et surtout si peu capables d'égarer les ressources du langage, que le praticien, même chez l'enfant qui ne sait point encore exprimer ses sensations, peut les constater comme un fait matériel.

Les circonstances capitales pendant lesquelles la sensibilité morbide subit des modifications notables, sont les suivantes :

1° Dans la majorité des cas, le *repos* est une condition favorable aux malades, le *mouvement* aggravant d'une manière sensible leurs douleurs ;

2° Quelquefois, le *mouvement* et l'*immobilité* sont également *intolérables*, le malade étant sans cesse tourmenté, dans les moments de crises douleureuses, par le besoin presque incessant de changer de place les parties affectées, et cela, sans éprouver une amélioration sensible dans sa situation ; il cherche toujours une meilleure position et il ne parvient pas à la trouver ;

3° Dans d'autres cas, au contraire, le malade éprouve un véritable soulagement par le *mouvement* de la partie

souffrante ; dans les cas aigus, le changement de position dans son lit, le soulage sensiblement pendant un temps donné ; et dans les cas chroniques, il ne souffre que lorsqu'*il cesse de marcher* ;

4° La *chaleur* en général *soulage* le plus souvent la douleur rhumatismale ;

5° Quelquefois la *chaleur*, celle du lit surtout, est intolérable et fait pousser les hauts cris aux malades, qui, dans ce cas, sont toujours impatients de se dérober à son influence ;

6° Le plus souvent la *pression* aggrave la douleur rhumatismale, en déterminant des sensations pénibles diverses.

7° Quelquefois au contraire, une *pression* douce, et dans certains cas une *pression* plus forte, est nécessaire pour la calmer ;

8° Des malades souffrent indistinctement la *nuit* ou le *jour* ; d'autres au contraire souffrent plus spécialement la *nuit*, et d'autres, le *jour*. Les douleurs des uns s'aggravent manifestement dans la *première partie de la nuit*, tandis que celles des autres subissent cette aggravation pendant les quelques heures qui *précèdent le lever du soleil* ;

9° Des malades sont forcés de quitter le lit, la position *horizontale* leur est intolérable, d'autres au contraire sont obligés de l'adopter exclusivement ;

10° Très-souvent une *abondante diaphorèse soulage* sensiblement les souffrances des rhumatisants, dans certains cas au contraire, plus le malade transpire, plus son affection s'aggrave.

11° En général, le *sommeil* est ardemment désiré dans toutes les maladies ; il est des rhumatisants néanmoins qui

le redoutent, parce que leur réveil se signale toujours par une aggravation évidente et plus ou moins longue de leurs souffrances que le repos du sommeil paraît avoir exaspérées.

12° Quelques rhumatisants sont insensibles aux *variations atmosphériques*, le plus grand nombre au contraire sont de véritables *baromètres.*

13° Quelques-uns éprouvent du soulagement dans leurs douleurs, par *la réfection alimentaire*, d'autres au contraire en ressentent une aggravation manifeste ;

14° L'affection rhumatismale est quelquefois *fixe*, c'est-à-dire, elle parcourt régulièrement ses périodes sur les articulations affectées ; assez souvent elle est *vague* et elle envahit et quitte brusquement les surfaces articulaires, dont quelques-unes sont quelquefois même atteintes plusieurs fois par la fluxion rhumatismale ; c'est dans ces cas que les *raptus* viscéraux sont à redouter ;

Les points circonstanciels que nous venons de signaler sont loin sans doute de déterminer les limites que l'observation peut atteindre en cette voie, dans l'étude du principal phénomène rhumatismal : nous nous bornons à ceux-ci, parce que notre expérience personnelle ne nous en a point appris d'autres que nos connaissances pathogénésiques en matière médicale aient pu nous permettre de recueillir avec fruit.

Si les divers caractères tirés des circonstances que nous venons d'énumérer, se présentaient toujours isolés et parfaitement tranchés, leur étude n'offrirait que d'insignifiantes difficultés ; mais il n'en est pas toujours ainsi. Le plus souvent la douleur est fort complexe, à ce point de vue. Nous avons bien des fois observé que la douleur est plus

vive la nuit ; elle est en même temps aggravée par le mouvement, et la nuit et le jour, et la plus légère *pression* l'exaspère également. Nous citerons un cas où l'appréciation des circonstances nous a présenté de sérieuses difficultés : le repos horizontal était préféré par le malade, et cependant il était forcé de quitter le lit, pendant la plus grande partie de la nuit qu'il passait allongé sur des chaises ; il paraissait que la chaleur de sa couche était aggravante, et cependant sa position n'était tolérable qu'auprès d'un feu ardent. La double mais apparente contradiction que nous présenta ce malade se dissipa par un examen plus attentif, après l'insuccès d'une médication de quelques jours. Sa position peu fortunée ne lui permettait pas de satisfaire le besoin de chaleur qu'il éprouvait, par des couvertures douces et légères, et propres cependant à élever et conserver sa température. Il était couvert dans son lit par des vêtements d'un poids considérable. Cette dernière circonstance nous expliqua tout ; le fait caractéristique de sa situation était que la *pression* aggravait sa douleur : nous lui fîmes aussitôt une prescription d'après cette indication, et le succès le plus satisfaisant en fut la conséquence. C'est pendant l'été dernier que nous avons soigné ce malade ; il fut délivré par nos soins, il y a environ six ans, d'une affection à peu près égale à cette dernière, après avoir été vainement traité pendant trois mois par l'allopathie, et après avoir subi une saison d'eaux minérales.

Ce n'est donc que par un examen bien réfléchi que le praticien parvient à découvrir la prééminence de l'un des divers caractères qui s'offrent à son observation. Ainsi, dans le cas que nous venons de citer, la contradiction de

l'état du malade s'est expliquée par l'interprétation la plus rationnelle : le repos horizontal était réellement salutaire à sa situation : il pouvait sans augmenter ses souffrances se permettre des mouvements, tandis qu'il souffrait sensiblement s'il prenait la position verticale pour satisfaire ses besoins naturels ; la chaleur lui était favorable, puisque auprès d'un feu ardent il était soulagé, quoique nous fussions en plein été ; il devenait donc évident que le poids seul de ses couvertures le chassait du lit.

On ne parvient pas toujours à trouver une heureuse solution aux problêmes de cette nature que peut présenter la pathologie rhumatismale. Dans ces cas, fort rares d'ailleurs, le praticien doit rechercher dans le reste de l'ensemble des symptômes, des éléments propres à fixer sa décision thérapeutique. Nous n'avons pas eu, au reste, la pensée de proposer qu'il faille jamais négliger l'ensemble des symptômes, mais nous avons voulu établir que ce qu'il y a de plus caractéristique dans le rhumatisme est assurément, dans la majorité des cas, la nature circonstancielle de la douleur.

Nous n'avons pas hésité à affirmer que le phénomène dominant dans cette affection est certainement la *douleur*, comme source des indications les plus certaines dans leur résultat ; c'était implicitement reconnaître que les phénomènes arthritiques matériels ne doivent entrer que secondairement dans les données capitales du problême thérapeutique. Cette conclusion est essentiellement logique et découle rigoureusement des principes physiologiques que nous avons exposés dans notre premier article : les altérations de la force vitale préexistant toujours aux altérations

matérielles de l'organisme animé par elle, il est rationnel de ne s'occuper de ces dernières que lorsque les premières se dérobent à notre appréciation rigoureuse, ou que l'étude que nous pouvons en faire n'éclaire pas assez notre jugement qui doit prononcer sur le choix de l'agent théra peutique le plus efficace. Comme on le voit, l'Homœopathie est vitaliste comme science, mais elle l'est encore essentiellement dans ses applications. Mais de même que les sensations qui caractérisent la *douleur* et les circonstances particulières qui les modifient, nous ont servi à daguerréotyper en quelque sorte l'altération de la force vitale, sous certains points de vue, il est incontestable que les modifications morbides matérielles qui accompagnent les lésions vitales doivent également, sous d'autres rapports, être utilement appréciées pour nous conduire au même résultat pratique. Quoique plus restreintes, les indications qui découlent des phénomènes matériels arthritiques n'en méritent pas moins l'attention la plus scrupuleuse de la part du praticien, jaloux de remplir envers ses malades tous les devoirs sacrés de sa bienfaisante profession.

Le *gonflement* qui survient après ou en même temps que se manifeste le symptôme *douleur*, pendant une affection rhumatismale, est susceptible d'acquérir divers degrés et divers caractères, selon la nature des tissus qui en sont le siége. Il peut exister sans intéresser les organes intra-articulaires et quelquefois, au contraire, les tissus circa-articulaires sont complètement épargnés par lui. Dans l'un et l'autre cas, au reste, il ne peut jamais parvenir à un volume bien notable, parce que la fluxion n'est point favorisée par la densité des tissus qui sont dans le voisinage

des articulations ou ceux qui concourent à leur organisation propre. Lorsque la fluxion rhumatismale au contraire s'opère sur les muscles, par exemple, riches en tissu cellulaire, le gonflement rhumatismal peut acquérir un volume plus considérable et revêtir certains caractères de l'inflammation flegmonneuse. Il est important de déterminer, lorsqu'on l'observe dans l'articulation même, s'il n'existe pas par le fait d'un épanchement synovial, plutôt que par une fluxion interstitielle répandue dans les tissus. Au reste, la distinction qu'il convient de faire de ces divers cas, s'obtient par des signes pathologiques qui sont de notion élémentaire, et sur lesquels nous ne pensons pas devoir insister.

La *coloration* de la fluxion rhumatismale mérite d'être notée; elle peut quelquefois jeter un grand jour sur le caractère propre du cas dans lequel on l'observe.

Cependant, considéré à un point de vue général, le gonflement rhumatismal, quelles que soient sa densité et sa coloration, est peu propre à éclairer la détermination thérapeutique qui doit efficacement le combattre : il n'en est pas de même, si on l'étudie relativement au siége qu'il occupe. La pathogénésie des médicaments anti-arthritiques contient en effet de précieux détails au sujet de leur action élective sur tels ou tels membres, telle ou telle articulation.

Ayant exactement apprécié les lésions sensorielles et les altérations de tissus d'un rhumatisant, le praticien doit pousser ses investigations avec un zèle non moins éclairé vers la connaissance parfaite de l'état de toutes les fonctions du sujet soumis a son observation. Les antécédents, soit qu'ils puissent être considérés comme causes ou comme

circonstances prédisposantes, sont essentiels à connaître. Mais ce qu'il importe le plus de bien étudier, surtout dans les atteintes aiguës d'arthritis vague, ce sont les fonctions organiques. L'état de la circulation et de la respiration doit être très-sévèrement constaté, et à fréquentes reprises, à cause de l'excessive facilité avec laquelle l'atteinte rhumatismale peut inopinément se porter sur le cœur et sur le diaphragme ou les autres muscles respiratoires. Au reste, le pouls fournit dans tous les cas de précieux enseignements sur le caractère de l'affection et sur la médication qu'elle réclame.

Les innombrables modifications fonctionnelles qui surviennent dans les organes digestifs, dans les sécrétions, dans l'état moral du malade, sont aussi des données importantes à apprécier dans le traitement de l'affection arthritique, et sont susceptibles de jeter au grand jour sur le choix le plus convenable des agents thérapeutiques.

Nous regrettons vivement que le cadre de ce travail ne puisse nous permettre d'entrer dans des détails analytiques plus précis sur toutes les questions pathologiques que nous venons de poser à peine ; nous espérons toutefois, dans la partie thérapeutique qui va suivre, ne laisser échapper aucun des enseignements pratiques qu'il nous a été permis de recueillir au lit des malades. Quelqu'étendue qu'elle soit, notre pratique est hélas trop courte, pour que nous osions espérer de pouvoir signaler tous les bienfaits que l'Homœopathie est appelée à répandre sur la classe nombreuse des rhumatisants, soit à l'état aigu, soit à l'état chronique, sur tous ceux qui souffrent accidentellement ou héréditairement de cette cruelle affection appelée rhumatisme goutteux, ou même la goutte.

Après le choix des médicaments appropriés, il n'est rien de plus important, dans le traitement de l'affection arthritique, que la répétition des doses auxquelles il convient d'administrer les médicaments. Nos études, sous ce dernier rapport, ont été persévérantes et multipliées ; nous avons la confiance de pouvoir faire connaître à ce sujet des résultats fort utiles.

Recherches thérapeuthiques sur le rhumatisme.

Avant d'entrer en matière, nous croyons accomplir un double devoir en faisant connaître à quelles sources nous avons puisé les connaissances pratiques dont nous avons fait l'application dans le traitement du rhumatisme.

Pendant nos études de matière médicale Homœopathique, nous avons été fort souvent plongé dans le découragement le plus absolu, à cause des difficultés sans nombre qui s'élevaient sans cesse devant nous, pour classer les propriétés des médicaments, afin de les utiliser plus tard dans l'exercice de l'art de guérir. Enfin, un écrit d'une quarantaine de pages, dû à la savante expérience du Dr Bœnninghausen, et placé en tête du Ier volume de la matière médicale d'Hahnemann, édition de 1834, vint nous apprendre le véritable mode d'étudier l'innombrable pathogénésie des médicaments, si propre à repousser même les esprits les plus intrépides. Nous payons donc de grand cœur notre dette de reconnaissance à l'auteur du petit mais très-précieux écrit que nous venons de signaler, et en même temps, nous ne saurions trop engager ceux qui veulent fructueusement étudier la matière médicale Homœopathi-

que à se laisser guider par le savant ami et disciple d'Hahnemann, le Dr Bœnninghausen dont le *Manuel Homœopathique* a plus d'étendue, mais il a peut-être moins de clarté que les *Tables* que nous mentionnons.

Les divers caractères de la *douleur* rhumatismale constatés chez le malade et exprimés par lui avec précision ne sauraient présenter quelque intérêt pour le thérapeute, si ces mêmes caractères ne se retrouvaient avec la même précision dans l'exposé pathogénésique des médicaments: c'est donc à cette dernière partie du problême que le praticien, invinciblement soutenu par LA VÉRITÉ DE LA GRANDE LOI DE SIMILITUDE, doit consacrer une attention non moins éclairée, et non moins soutenue que celle qu'il à mise à étudier les phénomènes pathologiques dont il est désireux de connaître les agents curateurs.

Soit parce que les expérimentations pathogénésiques ont quelquefois été inexactes, soit parce que les malades n'ont pas fidèlement traduit leurs sensations, il est possible de rencontrer des cas, dans la pratique, qui paraissent devoir infirmer la loi *similia similibus*. Aussi n'avons-nous rapporté *dans nos recherches pathologiques sur le rhumatisme*, et ne rapporterons-nous dans cette deuxième partie de notre travail, que les résultats qui ont reçu la consécration clinique.

Suivant l'ordre adopté dans le cadre de nos *recherches pathologiques*, nous allons immédiatement exposer nos *recherches thérapeuthiques* que nous aurions dû appeler *résultats cliniques*.

1° *Rhus toxi.* est essentiellement indiqué lorsque le

malade éprouve la sensation comme *si un vent froid et incommode souffle* sur les parties affectées.

2° *Les douleurs tiraillantes* réclament en première ligne l'action de *pulsatilla: nux v.* et *mercur.-s.*, sont quelquefois utiles contre ce symptôme.

3° *La sensation de sécheresse des articulations* affectées indique encore *pulsatilla* et *nux; cantharis* est aussi efficace dans certaines circonstances révélées par le reste de l'ensemble des symptômes.

4° *Chamomilla, china* et *nux v.* conviennent lorsque la sensation *de faiblesse paralytique* s'étend à tout le membre affecté; mais si cette sensation est limitée dans les articulations, *aurum f., staphysagria* et *valeriana* peuvent être plus appropriés.

5° *Arnica, platina, ruta* et *sulfuri-acid.* sont parfaitement indiqués par la sensation de *lassitude, pesanteur* ou *lourdeur*, comme après une contusion ou une grande fatigue corporelle; mais si cette sensation n'a point le caractère de celle qui est la suite d'un exercice trop prolongé ou d'une contusion, *nux, ignatia, ambra* et *stannum* seront plus efficaces.

6° Les *battements douloureux intra-articulaires* réclament en première ligne l'administration de *ruta* et *mercurius; rhus, rhododendron* sont quelquefois convenables, dans cette circonstance.

7° La *sensation de constriction ou de serrement* autour des articulations du membre inférieur indique *cocculus* ou *ferrum; cina* ou *pulsatilla* conviennent, si cette sensation existe à l'articulation scapulo-humérale; *digitalis* pour l'articulation cubito-carpienne et *belladona* pour la main.

8° *Kali carb.* et *ledum palustre* conviennent contre la sensation de *pression* dans les articulations : si cette *sensation de pression* existe de dedans en dehors, *assa f.* est surtout approprié ; *nux vom.* et *rhus* conviennent aussi quelquefois en pareil cas.

9o Les phénomènes matériels qui s'accomplissent dans les articulations affectées par la fluxion rhumatismale y produisent souvent une douleur caractérisée par la *sensation de tension*, comme si l'articulation allait éclater : aussi les médicaments qui correspondent exactement à ce symptôme sont très-nombreux et ils possèdent une grande efficacité, lorsque d'ailleurs ils sont très-appropriés au cas auquel on les oppose : *bryonia, caustic., lycopod., natrum-m., puls., sepia* et *sulfur* sont en première ligne. Rarement il y aura lieu d'employer *kali carb., mezereum*, *nitri-acid.* et *rhodod.*

10o La sensation de rongement dans les articulations malades réclame essentiellement *ranunculus scel. La sensation d'ulcération* qui survient par la plus légère pression, indique *hepar sulf.*

Nous n'avons certainement pas la pensée, ainsi que nous l'avons déjà dit bien souvent, de prétendre à une exposition complète des ressources que la matière médicale Homœopathique met à la disposition des praticiens, contre les tortures des rhumatisants. Notre but est seulement de faire connaître quels sont les jalons qui nous ont souvent et heureusement guidé dans notre pratique. Les diverses modifications que peut subir la sensation *douleur* sont reproduites à l'infini dans les études pathogénésiques : il y a lieu de penser que dans certains cas difficiles, et dans

lesquels le développement intellectuel des malades pourra le permettre, il sera possible de rendre plus fructueuse pour la thérapeutique la caractérisation de la douleur. Mais combien l'*algognosie* pathogénésique ne demeure-t-elle pas stérile, lorsqu'il s'agit de malades à esprit inculte, ou égaré dans ses appréciations par la douleur elle-même !

Ainsi que nous l'avons dit déjà, l'étude des circonstances qui impriment une modification quelconque à la sensibilité morbidement impressionnée, conduit à des résultats plus précis, et permet de découvrir des indications toujours capitales. Nous allons, dans le même ordre déjà suivi par nous dans nos recherches pathologiques, nous livrer à l'étude des médicaments, au point de vue des modifications circonstancielles que présente leur action pathogénésique. La confirmation clinique n'a jamais failli à une prescription faite d'après cette donnée *caractéristique*, et toujours prête à éclairer d'elle-même en quelque sorte, l'observateur le moins attentif.

1° Les quatre substances qui sont appropriées par excellence contre l'*aggravation par le mouvement*, dans le traitement anti-arthritique, sont *bryonia*, *ledum p.*, *nux vomi.*, et *colchicum aut.* Pour donner un exemple de la manière de procéder pour distinguer celle de ces substances qu'il convient de choisir, dans un cas où les douleurs arthritiques sont aggravées par le mouvement, nous dirons que *ledum* et *colch.* doivent être préférés, s'il s'ajoute à la circonstance d'*aggravation des douleurs par le mouvement*, celle d'une *aggravation nocturne :* mais *ledum* sera seul approprié, si cette *aggravation nocturne* est déterminée par la chaleur du lit, qui devient insupportable à cause d'un brûlement

qu'elle provoque dans les membres. *Colchicum*, au contraire, serait préférable, si l'aggravation paraît être produite par le seul fait de la nuit, et si les douleurs sont accompagnées d'*une faiblesse paralytique*. *Bryonia* ne convient que lorsque *aucune aggravation nocture* ne survient d'une manière sensible ; et *nux* si l'*aggravation par le mouvement* paraît avoir pour cause plutôt une disposition morale du malade qui craint le changement de position par une sorte d'aversion instinctive, que par une augmentation réelle de ses souffrances articulaires pendant le mouvement. Au reste, les cas qui réclament l'emploi de *nux* présentent ordinairement une *aggravation matutinale* seulement, et ceux qui reclament *bryonia*, une *aggravation matutinale* et une *aggravation vespertine*.

Belladona convient aussi contre l'*aggravation par le mouvement*; mais cette propriété de la *bellad.* a trait surtout aux nombreuses affections auxquelles cette substance est appropriée ; rarement la pathologie articulaire en réclame l'emploi au point de vue de l'*aggravation par le mouvement*, si ce n'est lorsque l'affection rhumatismale siége plus spécialement dans le tissu musculaire.

Arnica, *cannabis*, *graphites*, *mercurius s.*, *ranunculus bul.* et *staphysagria* sont encore des médicaments précieux, dans les cas où *le mouvement aggrave* les souffrances des rhumatisants : leur pathogénésie respective, et celle d'autres médicaments qui peuvent être utiles dans le cas dont il s'agit, fournit des caractères distinctifs propres à guider sûrement le praticien, dans le choix qu'il importe de faire.

2° L'*amélioration* causée par *le changement de position* reclame surtout l'action d'*ignatia* : *valeriana* et *chamomilla*

sont aussi appropriés à ce cas ; au reste, il est souvent difficile d'apprécier si le besoin *de changement de position*, n'est pas plutôt l'expression *du besoin qu'éprouve le malade* de soulager ses souffrances par le mouvement imprimé aux membres affectés, circonstance que nous allons étudier.

3o L'*exacerbation provoquée par le repos* indique un ordre d'agents à action absolument opposée à celle des substances que nous avons citées plus haut : *pulsatilla*, *rhus* et *ferrum* sont assurément en tête de cette série. Le besoin de mouvement existe en général avec exacerbation nocturne des douleurs ; ce n'est donc pas dans ce caractère qu'il faut rechercher les signes différentiels pour le choix de l'un des médicaments précédents, puisque tous les trois ont une prédominence nocturne de leur action. L'*erratisme* de l'affection rhumatismale indique essentiellement *pulsat.* : une certaine *turgescence inflammatoire* dans la fluxion, ou bien l'impressionnabilité du malade à l'action de l'air libre, à l'influence de la saison froide, sont des signes distinctifs qui réclament l'action de *rhus*, tandis que *pulsatilla* est préférablement indiqué lorsqu'un certain degré de fraîcheur par l'air ou les vêtements soulage les malades. *Ferrum* n'est presque jamais indiqué dans le traitement d'une affection rhumatismale aiguë ; nous avons dû à son action de beaux succès contre des désordres articulaires chroniques, compliqués d'appauvrissement général causé, soit par les médications antérieurement employées, soit par les douleurs et la privation du sommeil. Au reste, *ferrum* convient lorsqu'*un mouvement doux* suffit à calmer les souffrances, *pulsatilla* lorsque le *soulagement* ne suit pas immédiatement le *changement de position*, et *rhus*, lorsque le *soulagement*

est absolument lié au mouvement des parties malades. Enfin, nous avons vu des rhumatisants dont l'état s'est rapidement amendé par l'action de *rhus*, qui étaient forcés de se tenir pendant plusieurs heures en mouvement, la nuit entière quelquefois, pour rendre leur position tolérable; d'autres ont été calmés par *pulsatilla*, lorqu'ils partageaient presque leur temps, entre le repos et le mouvement, le passage de l'un de ces états à l'autre étant toujours pénible, mais apportant bientôt de l'amélioration dans leur situation: au reste dans ce cas, le mouvement est toujours plus longuement nécessaire que le repos. Les malades auxquels *ferrum* convient sont le plus souvent soulagés dès qu'ils ont quitté leur lit et qu'ils restent assis.

4o *Arsenic.*, *bry.*, *lycop.* et *nux-v.* sont toujours efficaces contre les souffrances calmées *par la chaleur du lit; causticum*, *hepar*, *kali* et *rhus*, ainsi que les précédents, *lycopod.* excepté, conviennent contre les douleurs calmées par la chaleur en général.

5° *Chamomilla*, *china*, *ledum*, *mercurius*, *sabina* et *sulf.* conviennent lorsque *la chaleur du lit* exaspère les souffrances. *Iodium* et *pulsatilla* sont spécialement utiles lorsque la chaleur en général aggrave les douleurs articulaires; ce sont surtout ces deux médicaments qui conviennent aux rhumatisants, rares à la vérité, dont l'affection se réveille l'été, et disparaît pendant l'hyver.

6° Le plus souvent, une bien légère pression, même un simple attouchement suffit pour exaspérer la douleur; aussi la matière médicale Homœopathique est-elle riche de ressources contre cette circonstance qui se reproduit si fréquemment dans la pathologie rhumatismale. *Bellad.*, *cham.*,

china., *colchi.*, *hepar.*, *hyosci.*, *lycop.*, *nux-v.*, *ranunculus bul.*, *sabina.*, *staphy.*, et *sulf.* sont au premier rang pour remplir cette indication. Les symptômes différentiels propres à arrêter le choix du praticien sont précis, mais trop nombreux pour que nous nous arrêtions à les signaler. Au reste, l'ensemble de ce travail les faira suffisamment connaître.

7° *Calcarea carb.*, *muriatis acid.* et *asa f.* sont indiqués lorsqu'une *pression douce* soulage la douleur; *conium*, *magn.-muriat* et *natrum*, lorsqu'une pression plus forte est nécessaire, sont plus spécialement reclamés par l'état du malade.

8° L'*aggravation nocturne*, en général, des souffrances rhumatismales indique spécialement l'emploi de *chamomilla*, *china*, *dulc.* et *mercurius*; mais *dulc.*, *ledum* et *pulsatilla* seront préférables si l'aggravation se manifeste avant minuit, tandis que *ferrum*, *nux-v.* et *rhus* combattront plus efficacement l'aggravation qui survient après minuit.

9° *Chamomilla*, *ferrum*, *pulsat.* et *rhus* conviennent aux malades qui ne peuvent supporter *la position horizontale* dans leur lit, sans subir *une aggravation* sensible de leurs souffrances : *bryonia* et *nux v.* au contraire conviennent à ceux que le séjour horizontal dans leur lit soulage d'une manière manifeste.

10° *Chamomilla* et *rhus* sont surtout efficaces aux rhumatisants que la *transpiration soulage*; *mercurius-s.* au contraire est le spécifique par excellence de l'affection arthritique qu'une abondante transpiration complique et aggrave. *China* et *phosph.-acid.* sont seuls propres à combattre la faiblesse qui résulte de ces fausses crises diaphorétiques qui se produisent assez souvent pendant le cours d'une atteinte rhumatismale aiguë et quelquefois chronique.

11o *Opium*, *sulfur* sont indispensables dans le traitement des affections arthritiques qui subissent *une aggravation sensible après le sommeil : arnica*, *ferrum* et *pulsatilla* sont aussi propres à remplir cette indication.

Phosphorus au contraire est le médicament par excellence lorsque *le sommeil produit une amélioration* inacoutumée dans l'état des malades. *Colchicum* et *nux v.* jouissent aussi de cette propriété, mais à un moindre degré.

12° *Rhododend.* est le modificateur le plus bienfaisant que possède la matière médicale, à administrer aux rhumatisants qui subissent une aggravation sensible dans leur état par un temps orageux, pluvieux et humide, surtout si le repos absolu est en même temps une condition d'augmentation dans les douleurs. *Nux mosch. phosph.* et *rhus* sont aussi propres à combattre la disposition à ressentir les *modifications barométriques.*

13o *Ant.-crud. Bryonia*, *calcar.*, *caustic.*, *lycop.*, *nux-v.* et *sulfur* sont les substances qui conviennent en général aux malades qui sont plus souffrants après leur repas ; *ferrum*, *iodi.* et *natrum* sont celles au contraire qui sont utiles à ceux dont le repas améliore les douleurs.

14° *Pulsatilla* est le médicament sur l'usage duquel il faut insister dans le traitement de l'*arthrite vague*. Ce médicament est même indispensable pour combattre avec succès les *raptus* viscéraux qui compliquent cette affection ou leur sont consécutifs. *Arnica*, *bellad.*, *sabina* et *sulfur* sont aussi quelquefois utiles dans cette circonstance.

Le gonflement articulaire peut, par ses caractères exté-

rieurs et son siége, fournir des indications précieuses à recueillir : ainsi si le gonflement revêt tous les signes de l'état inflammatoire aigu, *acon.*, *bellad.*, *bry.*, *mercur.*, *pulsat.* et *rhus* seront préférablement indiqués ; mais si les signes de l'inflammation sub-aiguë existent seulement, *ant.-crud.*, *ars.*, *calc -carb.*, *iodi.*, *lycop.*, et *sulfur* doivent être pris surtout en considération.

Relativement au siége du gonflement, il y a d'importantes distinctions à établir : si le gonflement paraît exister sur les tissus qui sont immédiatement sur le tissu osseux, et dans la longueur des os longs, *asa.-fet.* et *phosph.-acid.* seront surtout indiqués. Si au contraire, le gonflement s'est accompli dans le voisinage des articulations, aux dépens des tendons et des ligaments, *ant.-crud.*, *merc.*, *pul.* et *rhus* seront plus appropriés, à l'état aigu ; et *calc.-carb.*, *hepar*, *lycop.*, *silicea* et *sulfur*, à l'état chronique. Le gonflement qui est constitué par la fluxion sur la capsule articulaire, ou l'épanchement synovial, dans la cavité de la membrane séreuse, réclame l'administration de *bry.*, *merc.*, *pul.* et *rhus*, à l'état aigu ; *cocculus* convient, dans ces cas, si l'affection revêt les caractères d'une sub-inflammation, et surtout lorsqu'elle a son siége dans l'articulation du genou ; *iodium*, *pul.* et *sulfur*, à l'état chronique.

Il existe encore d'autres distinctions à établir relativement au siége de la fluxion rhumatismale, par rapport aux diverses parties du corps qui peuvent en être atteintes. Ainsi l'affection de l'articulation temporo-maxillaire réclame plus spécialement *merc.-sol.* et *verat*; les régions du cou et de la nuque présentent une prédilection élective à l'action de *bellad*. Ce dernier médicament et *merc.-sol.* conviennent

plus spécialement aux affections rhumatismales de l'enveloppe crânienne. *Bryo.*, *merc.-sol.* et *rhus* conviennent d'une manière toute particulière aux souffrances scapulo-humérales. *Arnic.*, *ant.-crud.*, *bellad.* *graphites*, *nux-v.*, *puls.* et *viola-od.*, aux souffrances des autres articulations du membre supérieur.

Bellad., *cham.*, *colocy.*, *mercur.-sol.* et *rhus* jouissent d'une action spécialement efficace contre les douleurs aiguës de l'articulation coxo-fémorale; *assa*, *ferrum* et *sulfur* doivent être réunis aux médicaments précédents, s'il s'agit d'affections chroniques. *Iodium* et *puls.* sont plus particulièrement indiqués contre les atteintes aiguës de l'articulation tibio-fémorale ; *calc.-carb.*, *hepar*, *hycop.*, *silic.* et *sulfur* contre les atteintes chroniques de cette articulation.

Le reste des articulations du membre inférieur ne présente rien de particulier à noter, sous le rapport de l'action éléctive de telle ou telle substance, si ce n'est que *puls.* convient plus particulièrement contre les affections de l'articulation tibio-tarsienne, et *platina* et *sabina* contre le gonflement de l'articulation tarso-phalangienne du gros doigt ; tel est du moins le terme de nos observations personnelles que nous croyons pouvoir faire connaître avec sécurité.

Dans nos recherches pathologiques, nous avons dit que le praticien, dans le traitement du rhumatisme, devait veiller avec le plus grand soin sur l'état des grandes fonctions organiques. Ce précepte, nous le pensons du moins, présente une double importance. D'abord, les modifications

nombreuses que les fonctions générales peuvent présenter pendant le cours d'une affection rhumatismale, sont certainement des sources d'indications dont il serait fâcheux de se priver ; et en second lieu, la facilité avec laquelle le principe rhumatismal, dans certains cas, se porte sur les organes internes, constitue un danger sérieux dont le médecin doit toujours être à même de combattre les atteintes.

Sans nous arrêter à une dissertation sur les métastases rhumatismales, qui serait ici hors de propos, nous dirons que les viscères de la respiration, ceux de la circulation et ceux de la digestion nous paraissent seuls susceptibles d'être envahis par une métastase rhumatismale, notre observation personnelle nous donnant droit de regarder comme *le produit des médications employées*, les autres désordres viscéraux qu'il est possible d'observer quelquefois, pendant le cours d'une affection arthritique.

Les organes propres de la respiration ne nous paraissent pas susceptibles d'être atteints par le principe rhumatismal; mais l'action des poumons ne s'accomplit qu'avec le concours obligé de celle d'un appareil musculaire considérable: c'est donc par l'atteinte sur les divers muscles respiratoires, ou sur quelqu'un d'entr'eux seulement, que la fonction de la respiration peut être plus ou moins gravement altérée par l'affection rhumatique. Si celle-ci envahit les articulations costo-vertébrales, circonstance non moins grave quant à l'intégrité de la respiration, les mouvements d'inspiration et d'expiration tant soit peu énergiques réveilleront une douleur vive dans la gouttière dorso-vertébrale. Au reste, la médication qui convient contre l'atteinte rhumatismale d'une partie ou de la totalité de l'appareil musculaire res-

piratoire, convient également contre la gêne respiratoire résultant de l'invasion des articulations du thorax par le principe rhumatismal. Il est très-rare de rencontrer parfaitement isolée cette dernière forme de l'affection arthritique.

L'atteinte rhumatismale des muscles pectoraux superficiels ou profonds est le plus souvent directe; rarement elle est métastatique : bien qu'elle rende l'action respiratoire difficile et douloureuse, elle n'est jamais susceptible de constituer véritablement un état morbide dangereux. Les médicaments qui sont plus spécialement appropriés contre l'affection rhumatismale de cette partie de l'appareil musculaire respiratoire sont *bryonia*, si les secousses de la toux ou l'action d'une inspiration profonde aggravent les douleurs; *ranunc. bulb.*, si le mouvement corporel ou le toucher reveillent les souffrances musculaires. *Lycopod.* est surtout indiqué contre ces atteintes rhumatismales à l'état chronique.

Mais il est un muscle dont le rôle respiratoire est capital : sa participation à l'affection rhumatismale constitue un grave danger; c'est le diaphragme. C'est presque toujours à la suite d'une métastase que le diaphragme est envahi : les signes de cette complication sont trop connus et trop évidents pour qu'il soit nécesaire de s'arrêter à les mentionner : la douleur qui accompagne chaque mouvement inspirateur et expirateur, lorsque le grand muscle qui forme la base du thorax est le siége de l'affection rhumatismale, rend l'hématose de plus en plus imparfaite, à cause de l'introduction dans les voies respiratoires d'une quantité d'air de plus en plus insuffisante; et dans les cas très-aigus,

il y aurait imminent danger à ne pas diriger une médication active contre cette sérieuse complication. *Bryonia* jouit, en cette circonstance, d'une telle efficacité qu'il nous a toujours suffi d'administrer une ou deux doses de cette substance pour dissiper toutes nos craintes. Toutefois, comme le *raptus* diaphragmatique est presque toujours consécutif à une métastase, il convient de ne jamais perdre de vue que *pulsat.* est le médicament par excellence de la forme vague du rhumatisme : il convient donc quelquefois d'alterner *bryonia* et *pulsat.* Cette indication deviendra évidente, si les deux ou trois premières doses de *bryonia* ne triomphent pas rapidement de la complication dont il s'agit.

Il est une considération physiologique qui peut rendre l'administration d'*aconit* indispensable : en dehors de l'état fébrile ordinaire qui réclame toujours, comme nous le dirons plus tard, l'action d'*aconit.*, il peut arriver, lorsque l'affection diaphragmatique à déterminé une sorte de stase sanguine dans le cœur et les gros vaisseaux, qu'il soit aussi indispensable de recourir à *aconit.* qui réussit toujours à détruire la complication circulatoire. Il faut dans ce cas alterner *bryonia* et *aconit.*

Nous ne pouvons ne pas signaler une forme particulière de l'affection rhumatismale, dans laquelle le *raptus* diaphragmatique est plus à redouter qu'en toute autre circonstance : le *lumbago* est une atteinte rhumatismale très-commune ; limitée aux muscles carrés lombaires et longs dorsaux, elle n'offre rien de spécial à noter ; mais quelquefois, soit par voie de contiguité, soit par action simultanée de la cause, les muscles psoas et iliaque participent à l'affection. Il n'est pas sans intérêt, nous le pensons du moins, de décrire le

signe caractéritique de la participation des muscles psoas et iliaque à l'inflammation rhumatismale. Aux symptômes ordinaires du *lumbago*, il se joint celui-ci qui n'existe qu'en ce cas : le malade ne peut laisser le membre inférieur dans l'extension et dans sa rectitude normale, sans augmenter sensiblement ses douleurs lumbalgiques qui se font également sentir en avant de la colonne vertébrale, profondément dans le ventre, comme des coliques sourdes. Au contraire, le malade éprouve un soulagement réel en fléchissant plus ou moins la cuisse sur l'abdomen, en imprimant à tout le membre un mouvement de rotation en dehors, de telle sorte que le talon du pied se dirige vers le membre du côté opposé; cette position laissant les muscles intrà-abdominaux dans le relachement et l'inaction, donne au malade un soulagement véritable; aussi est-elle recherchée par lui. Lorsque l'affection existe des deux côtés, en général les deux membres alternent pour prendre la position fléchie que nous venons de décrire : disons en passant que *pulsatilla* est le spécifique de la psoïte rhumatismale.

Mais ce qui n'est pas moins important à dire à ce sujet, c'est que la contiguité des muscles psoas avec les pilliers du diaphragme, rend ceux-ci très-susceptibles de participer à l'affection de leurs voisins ; et des pilliers, l'invasion rhumatismale se porte facilement sur le vaste muscle membraneux dont l'atteinte constitue un véritable danger. Deux fois notre observation a pu constater cette grave migration de la psoïte rhumatismale, qu'il est si facile de reconnaître à l'angoisse précordiale, à la gêne respiratoire, aux efforts extraordinaires des muscles supérieurs de la poitrine

s'empressant, par un surcroît d'action, de suppléer à celle du principal agent musculaire de cette fonction. La face s'altère, les narines s'évasent, le malade se cramponne où il peut, afin de fournir par ses membres supérieurs un point d'appui efficace aux muscles pectoraux qui s'implantent sur l'humérus.

Ce que nous avons dit de la thérapeutique de cette complication, convient également en cette circonstance : *bryo.* et *pulsat.* alternés, sont toujours efficaces. Quelquefois *arsenic.*, une seule dose, au moment de l'invasion de l'affection sur l'appareil respiratoire, est indispensable pour appaiser l'angoisse extrême où est plongé le malade ; mais il faut bientôt recourir aux moyens spéciaux qui détruisent le mal lui-même.

L'extension ou la migration de l'affection rhumatismale sur le cœur ou ses enveloppes, est un accident très-ordinaire dans le cours de la maladie dont nous traitons : il ne serait peut-être même pas hasardé de dire que le plus grand nombre des affections vitales ou organiques du centre circulatoire, reconnaissent pour cause le principe rhumatismal. La médication allopathique ne combattant presque jamais l'affection rhumatismale par des substances jouissant de propriétés spéciales propres à en détruire le principe, il en résulte que le plus grand nombre des malades qui sont soignés par elle, sont sujets à des infirmités arthritiques, ou bien ils sont victimes d'un *raptus* viscéral plus ou moins lent à se manifester, et le plus souvent le cœur ou le péricarde sont les viscères qui subissent son action, à un degré variable.

Aconit., *bry.*, *pulsat.*, contre les cardites ou péricardites

rhumatismales aiguës, sont presque constamment puissantes à en triompher ; ces substances conviennent aussi contre ces affections, à l'état chronique ; mais elles sont insuffisantes, contre cette dernière forme : *arsenic*, *colchi*, *natrum m.*, *spigelia* sont alors le plus souvent indispensables.

Nous dirons à ce sujet que dans le traitement des cardites ou péricardites chroniques qui sont consécutives à une ou plusieurs atteintes arthritiques, il convient toujours de s'enquérir rigoureusement des caractères primitifs de l'affection rhumatismale. Notre observation personnelle nous a constamment démontré que le médicament le plus efficace contre l'affection viscérale dont il s'agit, est précisément celui qu'aurait réclamé l'atteinte rhumatismale primitive, si elle avait été combattue par le traitement spécifique Homœopathique : ainsi nous avons vu *chamomi.*, *china*, *rhus*, déterminer des améliorations inespérées dans le traitement des plus graves altérations du centre de la circulation, lorsque le principe rhumatismal en était la cause, et que les manifestations arthritiques de celui-ci avaient été primitivement propres à réclamer l'emploi des substances que nous venons de citer.

Il est quelquefois fort difficile d'obtenir des renseignements satisfaisants sur les caractères primitifs d'une atteinte rhumatismale, déjà éloignée de plusieurs années du moment où nous sommes consultés : en ce cas, le médicament le plus probablement approprié est la *pulsatilla*, parce que le rhumatisme vague, erratique, est celui qui est le plus susceptible de se porter sur les viscères.

Au reste, ce que nous venons de dire et pourrions répéter au sujet des caractères primitifs de l'affection rhu-

matismale, dans le traitement des maladies viscérales qui la reconnaissent pour cause, est applicable au traitement de tous les désordres articulaires, quels qu'en soient le degré et la gravité. Les mêmes lésions vitales doivent nécessairement conduire aux mêmes lésions organiques: pour combattre efficacement celles-ci, il n'y a donc pas de meilleure condition que de connaître les altérations vitales qui ont caractérisé les désordres primitifs dont l'organisme vivant a donné l'expression avant d'être atteint dans ses éléments matériels. Ce fait expérimental d'une vérité incontestable pour quiconque veut bien soumettre ses opinions à l'enseignement de la pratique, peut seul rendre raison de tous les bienfaits de *l'expérimentation pure* des médicaments, qu'il serait dangereux et même criminel de porter jusqu'à la production de phénomènes morbides anatomiques.

L'état de la circulation doit être soigneusement étudié par le praticien Homœopathe, à un autre point de vue non moins important que celui que nous venons de signaler. L'affection rhumatismale aiguë est toujours, dans les premiers jours surtout, compliquée d'une excitation fébrile revêtant plus ou moins les caractères de la fièvre inflammatoire. Il serait, en ce moment, d'une inutilité entière de combattre l'affection, soit d'après la nature des douleurs, soit d'après les circonstances qui l'aggravent ou l'améliorent, soit enfin en se basant sur la prédilection élective de l'action de tel ou tel médicament. Le trouble circulatoire domine alors tout l'ensemble pathologique: il est indispensable que la médication modifie d'abord cet état général, avant qu'il soit possible de combattre spécialement et avec effi-

cacité l'affection rhumatismale elle-même. *Aconit.*, dont nous avons peu parlé jusqu'à présent bien qu'il soit impossible de traiter heureusement une atteinte rhumatismale sans son intervention; *aconit.* est le médicament par excellence pour détruire l'éréthisme artériel; il prépare l'organisme à recevoir les médicaments spéciaux que réclamera plus tard la manifestation rhumatismale. *Aconit.* conduit toujours, et sans affaiblir les malades, au but que se propose l'allopathie par les évacuations sanguines générales.

Mais ce précepte dont la pratique à mille fois démontré l'excellence, doit être observé, dans certaines bornes qu'il est très-utile de ne point dépasser. L'administration d'*aconit.* est sans doute indispensable pour combattre la fièvre inflammatoire qui existe toujours dans les débuts de l'affection rhumatismale ; mais il faut bien se garder de continuer l'usage de ce médicament, à l'exclusion de tout autre, pendant tout le temps que persiste l'éréthisme vasculaire : ce serait perdre un temps précieux. Aussitôt que par les premières doses d'*aconit.*, l'état fébrile s'est amendé, il convient de relever exactement les caractères généraux de l'affection qu'il s'agit de combattre, et d'alterner le médicament approprié spécialement à la nature de la douleur rhumatismale avec l'*aconit.* qui demeure indiqué, tant que persistent la dureté et la plénitude de l'artère, ainsi que la fréquence de ses pulsations.

En général, pendant l'action isolée d'*aconit.*, il s'opère une diaphorèse plus ou moins abondante ; le praticien distinguera la nature et la valeur de la transpiration qui survient, dès les premiers jours d'une atteinte aiguë de rhumatisme, aux résultats que le malade en retirera. La

sueur provoquée par l'action salutaire d'*aconit.* est toujours accompagnée d'un sentiment de mieux être ; d'une diminution de l'excitation vasculaire, d'un soulagement plus ou moins sensible dans les malaises généraux, surtout de la céphalalgie. Au contraire, lorsque la transpiration qui inonde quelquefois les rhumatisants est un symptôme propre à leur affection, et que l'action du médicament dont ils font usage reste étrangère à ce phénomène, plus les malades transpirent plus leur état paraît s'aggraver ; la fièvre elle-même ne perd nullement de sa violence, malgré la continuation de cette prétendue crise par les sueurs. Dans ces cas, il faut se hâter de remplir l'indication dominante et administrer *mercurius sol.*, après une ou deux doses de ce médicament, *aconit.* redeviendra vraiment salutaire et son action remédiera au désordre circulatoire. Il y a lieu d'alterner ces deux substances jusqu'à ce que la sueur prenne des caractères salutaires.

Les viscères abdominaux sont également susceptibles d'être atteints par le principe rhumatismal, directement ou par métastase. *Bellad. bry.* et *dulcamara* sont les médicaments le plus souvent appropriés contre la rhumatalgie abdominale, consécutive à une impression directe et extérieure; *pulsat.* sera préférable, si les souffrances sont consécutives à l'ingestion d'un liquide trop froid.

Mais si les intestins sont atteints par le *raptus* métastatique rhumatismal, *colocynt.* sera parfaitement efficace. Si le foie au contraire est plus spécialement atteint, *bryo.*, *merc.*, *ranunc.*, seront seul indiqués. *Bry.*, *dulc.*, *merc.-s.*, *nux* et *pulsat.* sont indispensables, selon les cas, dans le traitement de la *cystite* rhumatismale.

Nous avons souvent prononcé le mot d'*alternation* : ce mode d'administrer successivement plusieurs doses alternées de deux médicaments, dans certaines maladies complexes, est digne de toute l'attention des praticiens. Il y a déjà longtemps que nous en fesons un grand et heureux usage dans notre pratique, et nous avons été très-satisfait de lire dans la *Thérapie* des maladies aiguës d'Hartmann des paroles qui sont venues confirmer et encourager nos expériences à ce sujet. « On doit regarder, dit Hartmann, » comme un véritable perfectionnement de la thérapeutique » Homœopathique, comme une pratique fort utile dans » certains cas, surtout compliqués, celle de faire alterner » l'un avec l'autre, à des intervalles convenables, deux » médicaments qui correspondent aux symptômes appré» ciables. » Le rhumatisme est assurément, de toutes les affections que nous avons eu occasion de traiter le plus souvent, celle dans laquelle l'*alternation* donne les plus beaux résultats. En général, par elle, le temps du traitement est toujours abrégé, et les douleurs des malades sont plus rapidement soulagées.

Les cas de rhumatisme où la nature circonstancielle de la douleur n'est pas complexe, où les fonctions principales ne sont pas profondément perturbées, peuvent seuls être traités sans le concours alterné de plusieurs médicaments. Mais lorsque l'affection rhumatismale entraîne de nombreuses et importantes sympathies fonctionnelles, lorsque surtout la nature circonstancielle de la douleur est très-complexe, et quelquefois contradictoire, l'*alternation* devient indispensable.

Il est permis d'espérer que de nouvelles conquêtes pathogénésiques pourront un jour rétrecir le cercle des cas où l'*alternation* devient nécessaire : mais, les expérimentations pures exigent de telles conditions ; celles qui nous ont été léguées par notre immortel MAÎTRE sont si parfaites, qu'il y a lieu de craindre que de longues années ne nous séparent encore du temps où les hommes voués à l'art de guérir se mettront à l'œuvre pour augmenter véritablement nos trésors de matière médicale pure. L'*alternation* est donc, selon nous, l'artifice dont nous devons nous servir pour combler les lacunes dont le nombre des maux de l'homme et leurs formes infinies démontrent l'existence dans nos livres de *Matière médicale pure.*

Il convient, ce nous semble, de ne point laisser dans des termes aussi généraux l'importante question de l'*alternation*, et d'entrer dans quelques détails, à son sujet, qui seront certainement indispensables pour ceux en vue desquels ce travail est écrit, ceux qui débutent dans la pratique de l'Homœopathie, pour les médecins enfin qui cherchent de bonne foi des éléments de conviction, avant de se prononcer pour ou contre l'Homœopathie.

Dans la période de début d'un rhumatisme aigu, dans ce moment où l'état fébrile est certainement le phénomène qui domine toute la scène pathologique, il convient d'administrer *aconit.*, toutes les trois heures environ, et plus souvent si la fièvre est très-vive. Dans ce but, quelques glob. de cette substance, de cinq à dix, selon l'âge et la constitution du sujet, sont dissous dans 200 grammes d'eau édulcorée ; une cuillerée à bouche de cette dissolution est une dose suffisante, toutes les deux ou trois heures.

Si au bout de huit à douze heures de cette médication, les sueurs ne paraissent pas salutaires, il convient dès lors d'alterner *mercurius* avec *aconit.;* une préparation de *mercurius* pareille à celle que nous venons d'indiquer à l'occasion d'*aconit.* est donc administrée, par cuillerée à bouche, alternativement avec celle d'*aconit.*, de telle sorte que chaque substance soit répétée toutes les six heures, et que le malade prenne une dose de l'une d'elles, toutes les trois heures.

L'état phlogistique s'étant amendé et les caractères de la douleur indiquant *bryonia*, ce médicament sera d'abord alterné avec *aconit.*, ensuite il sera administré isolément, et il y aura lieu de l'alterner avec *chamomilla*, par exemple, si les caractères de la douleur deviennent complexes au point que ces deux substances soient indiquées.

Pendant tout le temps que dure l'éréthisme artériel, les doses des médicaments doivent être assez rapprochées ; l'intervalle de trois ou quatre heures est le plus long qu'il soit convenable de laisser entre chaque dose de médicaments ; lorsque la fièvre est tombée, à moins que la douleur ne soit excessivement vive, il est bon de renouveler moins souvent l'administration médicamenteuse. En général, toutes les fois que l'organisme est sous l'impression d'une perturbation fonctionnelle vive, quelle que soit sa nature, les doses des médicaments doivent être de moins en moins éloignées ; et *vice versâ*.

Un point de pratique non moins important à signaler, c'est qu'il est bon, dans le cours d'un traitement quelconque, et surtout pendant l'alternation de deux substances, de ne jamais administrer celles-ci au même degré de préparation.

Notre observation personnelle est riche de faits comparatifs qui nous autorisent à formuler le conseil qui précède. Si *aconit.* et *bry.* sont administrés alternativement, et que ces deux médicaments soient à la 12e dynamisation, le sujet en éprouve certainement moins de bien que si *aconit.*, 15e, était alterné avec *bryonia*, 9e.

La même règle est applicable à un seul médicament dont il doit être répété plusieurs doses chez le même malade ; il faut, pour que celui-ci en reçoive toute l'action bienfaisante, que ce degré de préparation soit varié. Ainsi l'*aconit*, dans certains cas de rhumatisme inflammatoire tenace, doit être continué, seul ou alterné, pendant trois ou quatre jours. Assurément il sera moins salutaire s'il est administré toujours à la même dynamisation, que si on commence par la 24e, par exemple, pour finir par la 12e dynamisation. Nous ne pouvons affirmer sur l'autorité de faits suffisants, s'il vaut mieux prendre les dynamisations de bas en haut, numériquement, ou du haut en bas ; c'est ce dernier mode qui nous est plus ordinaire.

Il est évident par ce qui précède, que nous ne recommandons d'une manière exclusive, ni les hautes ni les basses préparations Homœopathiques ; toutes sont également efficaces, lorsque le praticien en fait une heureuse application. Quelles règles doivent le guider dans ce point délicat de pratique ? La solution de cette question n'est point facile : lorsqu'il s'agit d'enseigner la pratique d'un art, la plume, la parole même sont impuissantes à formuler par des mots certains préceptes, certaines règles que l'aptitude innée a révélés en quelque sorte à ceux qui pourraient le mieux les exprimer, s'il était dans l'essence de ces aptitudes de

pouvoir être communiquées. Il est tout aussi impossible d'enseigner certains points de pratique médicale, qu'il est impossible à un peintre d'apprendre aux autres comment il arrive à tels ou tels tons de couleurs, souvent inimitables par des peintres même qui lui sont supérieurs en tout autre genre.

Toutefois, puisque l'enseignement d'un art n'est en fait que le développement des aptitudes innées, résumons, en ce qui a rapport à notre sujet, tout ce qu'il nous est possible d'exprimer qui soit capable de réveiller chez le praticien ses instincts artistiques et ses prédispositions cliniques.

1° La répétition des doses des médicaments doit toujours être en rapport de l'acuité du mal et de l'impressionabilité réactive de l'organisme.

Comme apparente exception à cette règle, dans des cas très-chroniques et où l'organisme participe peu à l'affection qu'il s'agit de traiter, l'impressionabilité réactive étant presque nulle, il faut également répéter souvent le médicament approprié, jusqu'à ce que l'impression médicamenteuse soit évidente. Nous disons que ce n'est là qu'une exception apparente, parce que dans ce cas, la répétition des doses n'est en réalité que le fractionnement d'une même dose. Le but du praticien étant de produire dans l'organisme une impression le plus semblable possible à celle de l'affection morbide qu'il s'agit de combattre, dans les cas aigus, cette impression est produite rapidement par le médicament approprié; la réaction est en rapport de l'impression et l'action médicamenteuse est bientôt accomplie : voilà pourquoi il faut répéter souvent les doses des médicaments appropriés. Dans les cas chroniques, il faut réitérer

les sollicitations médicamenteuses auprès de l'organisme mal disposé à les accueillir; mais l'action produite, la réaction étant lente à se manifester, il faut alors devenir très-sobre de médicaments, observer avec attention les effets de la réaction salutaire qui a été produite, et ne provoquer une deuxième réaction que lorsque la première s'est accomplie.

2° La nature complexe d'une manifestation morbide et l'impossibilité de trouver un seul modificateur qui soit propre à la combattre, commandent l'*alternation* de deux substances appropriées. Cette *alternation*, quant à la répétition des doses, doit être réglée en conséquence de ce que nous avons déjà dit à ce sujet.

3° Les perturbations morbides générales, dans lesquelles la plasticité organique est altérée et les produits anormaux essentiellement probables, réclament en général les moyennes et basses préparations Homœopathiques. Au contraire, les affections qui s'isolent en quelque sorte dans l'organisme, resté plus ou moins étranger au fait pathologique qui l'a atteint; les affections dans lesquelles la vitalité n'est que secondairement désordonnée, ainsi que celles qui sont limitées à des désordres de la sensibilité, doivent être plus spécialement combattues par les hautes préparations Homœopathiques.

Les considérations physiologiques que l'âge, le sexe, la constitution du sujet peuvent légitimer, modifient sans doute ce que nous venons de dire, au sujet de la plus ardue de toutes les questions de pratique Homœopathique.

Au reste, dans l'article CLINIQUE qui suivra ce travail, nous ferons tous nos efforts pour élucider par des exemples

tout ce que nous avons avancé. Il est bien entendu toutefois que nous ne nous engageons pas à rapporter des *observations* qui démontrent l'appropriation des nombreux agents anti-rhumatismaux que nous avons passés en revue : il faudrait beaucoup plus d'espace que ne peut en offrir un journal pour une œuvre clinique aussi complète.

Nous ne pourions terminer sans dire quelques mots des moyens topiques qu'un long usage a consacrés, dans le traitement de l'affection rhumatismale. Les applications simplement émollientes et les frictions ou onctions médicamenteuses que l'allopathie prodigue aux rhumatisants n'offrent au fond que de bien faibles avantages. Ces procédés satisfont l'imagination des malades pour lesquels il est plus facile de comprendre qu'un bienfait leur advienne par l'action directe de moyens immédiatement appliqués sur la partie souffrante, que de s'expliquer l'efficacité d'une médication interne confiée à l'estomac. La sévère appréciation à laquelle nous nous sommes livré de ces divers procédés, ne nous a permis de découvrir d'autres bienfaits pouvant résulter de leur emploi; leurs inconvénients sont nombreux : signaler la malpropreté et l'humidité qu'ils engendrent autour des malades est chose suffisante pour les faire proscrire. Cependant, il est une application que nous avons coutume de conseiller aux malades : nous les engageons constamment à envelopper les parties souffrantes d'une épaisse ouate de coton, ou d'un tissu de laine parfaitement propre : notre but est de conserver autour des articulations atteintes par la maladie une température toujours égale, point très-important dans le traitement de l'affection rhumatismale.

Le titre de ce travail nous dispense de faire appel à l'indulgence des lecteurs : nous n'avons pas eu la pensée, et moins encore la prétention de leur offrir une monographie complète du rhumatisme, au point de vue de la thérapeutique Homœopathique : nous avons voulu seulement leur communiquer nos impressions confidentielles sur la supériorité des moyens dont l'Homœopathie dispose, en faveur des rhumatisants que les procédés allopathiques torturent toujours, les guérissant rarement et les délaissant le plus souvent dans une incurabilité désolante.

Nous rappellerons, en finissant, les lignes qui sont dans le préambule de ce *mémoire* ; l'affection rhumatismale est très-commune ; la supériorité des résultats cliniques que promet la médication Homœopathique sur ceux qu'une triste et longue expérience a démontrés être le fruit ordinaire des traitements allopathiques, et enfin l'absence de tout danger imminent pour les malades, pendant une atteinte rhumatismale simple, nous font espérer que les médecins de bonne foi voudront juger l'Homœopathie dans le traitement du rhumatisme. Si notre travail n'est pas trop imparfait, il contribuera puissamment à rendre leurs essais fructueux, et nos vœux seront comblés, car la science et l'humanité y gagneront.

Avignon, juillet 1854.

Dr Béchet.

CLINIQUE

(Faisant suite à l'article précédent).

—

Rhumatisme polyarticulaire aigu.

Guérison en huit jours de traitement.

Le 16 juin 1838, je fus appelé à 9 heures du soir, auprès de M. Veissière, rentier. Ce malade, âgé de 50 ans environ, est d'une constitution forte et d'un tempérament bilioso-sanguin ; il a toujours joui d'une bonne santé.

Il y a trois jours que, sans cause appréciable, il a été saisi de douleurs dans diverses articulations, avec fièvre ; il s'est lui-même prescrit un purgatif, dont il n'a obtenu d'autres effets que quelques évacuations alvines ; l'affection rhumatismale a pris de l'extension et de l'acuité ; il me fait donc appeler, et je le trouve dans l'état suivant :

La peau est très-chaude, la facies très-rouge ; le pouls est plein, dur et fréquent à 95 pulsations ; céphalalgie pulsative, soif assez vive, langue blanche, bouche pâteuse ; l'épigastre est légèrement douloureux ainsi que l'abdomen ; les urines sont rares et très-foncées ; presque toutes les articulations du corps sont envahies par le gonflement

rhumatismal, celles du bras gauche surtout; le moindre mouvement réveille les douleurs, et le malade est comme cloué dans son lit, n'osant se permettre le plus léger déplacement, même partiel; le sujet est très-colère et irritable; il se lamente; il ne croit pas pouvoir résister à la violence de ses douleurs; il redoute surtout la nuit pendant laquelle ses souffrances s'exaspèrent. L'intensité de la fièvre me paraissant dominer tous les autres phénomènes, je prescris deux doses d'*aconit* 30, l'une à prendre immédiatement, l'autre à trois heures du matin; eau sucrée pour boisson.

Le 17, j'apprends que peu de temps après l'*aconit*, le le malade est entré en diaphorèse; que l'aggravation nocturne des douleurs a été moins vive que celle de la veille; que le malade n'a pas été absolument privé de sommeil.

Le pouls est moins dur, moins plein et moins fréquent; le facies n'est presque plus rouge, la céphalalgie moins intense; les douleurs articulaires sont moins vives, le gonflement a diminué sur quelques articulations et s'est accru sur d'autres. Je ne fais aucune prescription; le soir, l'amélioration sous le rapport fébrile a augmenté; les phénomènes rhumatismaux sont à peu près comme le matin; nulle prescription.

18, le malade est sensiblement mieux par rapport à la fièvre, qui, au reste, n'a pas complètement cédé, mais l'aggravation nocturne a été vive, la peau est redevenue un peu sèche, la bouche est amère, le malade est excessivement irritable et impatient; *chamomilla*, une seule dose.

Le soir, l'impression de *chamomilla* 12 me paraissant

trop vive, parce que le retour de l'aggravation nocturne a eu lieu dans l'après midi, je prescris une dose de *coffea*.

19, le malade est évidemment mieux; la nuit a été comparativement excellente; plusieurs articulations sont presque libres, et les autres sont moins atteintes; le facies est meilleur, les dispositions d'esprit sont plus normales, les urines sont moins rouges et un peu plus abondantes. La journée est bonne.

20, mieux croissant, la fièvre a complètement disparu, le malade a dormi convenablement, il ne reste de sérieusement atteintes que les articulations du bras gauche et celles du genou et du pied droit, qui néanmoins sont moins enflées et moins douloureuses que les jours précédents; dans le repos parfait, il n'éprouve plus de douleurs, mais le mouvement les réveille, même dans les articulations qui paraissent être délivrées; une dose *bryonia* 30.

21, mieux, bouillons légers; il se lèvera.

22, mieux croissant, je prescris *nux* 30, parce qu'étant levé, le malade ne se trouve pas bien, tandis qu'au lit, il se sent parfaitement; les tuméfactions articulaires disparaissent très-bien avec la douleur.

23, il lui reste une sensation de brisure générale, comme s'il avait reçu des contusions; *arnica* 6.

Le 25, le malade sort de chez lui et va passer plusieurs heures au café, n'éprouvant que de la faiblesse et un peu de raideur articulaires.

Le 2 juillet, je prescris une dose *rhus* 30, à cause de douleurs légères et vagues qu'il éprouve dans plusieurs articulations lorsqu'il est en repos et qui se dissipent en marchant.

J'ai revu longtemps après M. Veissière, qui ne s'est plus ressenti de son affection rhumatismale. La sensation que produisit cette rapide guérison m'a valu de nombreux malades, et m'a rendu mes débuts très-faciles.

Rhumatisme du genou droit avec hydartrose considérable.

Guérison.

Dans le courant du mois de mai 1839, j'ai été consulté par M. Joseph Orgeas, de Theziers (Gard). Ce jeune homme, âgé de 17 ans, est d'une très-bonne santé habituellement ; il me paraît de mœurs assez pures.

Il y a environ deux mois, s'étant mouillé aux champs où il travaillait, il éprouva, quelques jours après, de la raideur dans le genou droit, qui ne tarda pas à se tuméfier. Le médecin qui le soigna prescrivit le repos absolu, les applications émollientes, ensuite des sangsues et, plus tard, plusieurs vésicatoires. A la suite de l'emploi de ces moyens la douleur fut moins vive, la raideur moins sensible, mais le gonflement ne se dissipa point.

L'examen auquel je me livre ne peut me laisser de doute sur l'épanchement synovial considérable dont cette articulation est le siége; en haut, en bas et sur les côtés, la cavité synoviale distendue fait une saillie très-sensible. La rotule est soulevée par le liquide, et la percussion qui la porte sur les surfaces articulaires, dont elle est éloignée par la synovie épanchée, me donne manifestement la sensation de la résistance que lui oppose le liquide ; d'ailleurs le malade se porte très-bien.

Pulsatilla 30 et *iodium* 12 alternés réduisirent sensiblement cet épanchement en trois semaines ; la marche devint possible, quoique la fatigue longuement éprouvée amenât de la douleur et de la gêne. Arrivée à ce point, la guérison fut lente à se compléter ; j'administrai plus tard *silicea* 30, je revins plusieurs fois aux premiers médicaments, et après trois mois de traitement environ, la guérison fut entière.

Ce malade, que j'ai revu plusieurs fois depuis, n'a pas éprouvé le moindre retour de cette maladie, dont les suites sont quelquefois si funestes ; les rudes travaux de la campagne ont toujours été impunément supportés par lui, à son grand étonnement, car il craignait d'être obligé d'y renoncer.

Trismus rhumatismal chronique

Guéri en peu de jours.

Le 5 juin 1838, je suis consulté par une jeune femme, dans la rue Tarasque, qui ne peut ouvrir la bouche. Cette affection date chez elle de plusieurs années ; elle ne sait à quoi l'attribuer ; elle a consulté souvent, mais sans aucun succès. Les diverses questions que je lui adresse me portent à penser qu'un principe rhumatismal siége sur l'articulation temporo-maxilliaire droite, ainsi que sur le masséter de ce côté ; de là, difficulté très-grande ou impossibilité d'ouvrir la bouche. Ces accidents n'avaient pas toujours la même intensité ; quelquefois même la malade passait plusieurs semaines sans éprouver ni douleur, ni raideur par les mouvements de la mâchoire. Rien ne pouvait m'autoriser à admettre une contractien tétanique du masséter ; tous les

renseignements, au contraire, ainsi que je l'ai dit, me donnèrent la conviction que cette malade avait un rhumatisme sur cette région. Peu soucieux au reste de la cause intime du désordre que j'avais à guérir, j'interrogeai la pathogénésie Homœopathique, et je prescrivis à ma malade une dose de *veratrum* 30 ; trois jours après, la malade était guérie.

Dans le courant du mois d'avril dernier (1846), elle est revenue me consulter pour la même maladie ; le même médicament a opéré aussi efficacement et aussi rapidement que la première fois.

Tumeur blanche commençante du genou gauche.

Guérison.

Dans le courant du mois de juillet 1839, M. Léon Cabias, tanneur, âgé de 32 ans environ, d'une bonne santé, et d'un tempérament lymphatico-sanguin, me fait appeler pour le traiter d'une maladie au genou, dont il est atteint depuis trois mois environ.

Le séjour dans sa tannerie est probablement la cause déterminante de la douleur rhumatismale qui s'est fixée sur le genou malade ; bientôt un gonflement s'est manifesté, avec difficulté dans l'extension et marche très-difficile.

M. Cabias s'est hâté, dès les premiers jours de l'apparition de cette gonalgie, d'appeler son médecin allopathe ; celui-ci l'a soigné avec talent et dévouement, sans aucun succès ; un deuxième médecin est réuni en consultation avec le premier, et leurs efforts et leur savoir ne produisent aucun résultat favorable.

Je crois très-inutile d'énumérer tous les moyens mis en usage par ces deux confrères, pendant environ trois mois, en frictions ou en applications : je crois que toutes les ressources de l'allopathie ont été épuisées ; les caustiques cependant n'ont pas encore été employés.

Voici dans quel état je trouvai M. Cabias : fonctions généralement un peu languissantes, soit à cause de l'inquiétude alimentée par la persistance du mal, soit à cause des médications mises en usage ; le genou malade est beaucoup plus gros que l'autre, la cavité synoviale ne contient aucun épanchement ; les tissus fibreux articulaires sont gonflés et à peine douloureux à la pression ; l'extension complète de la jambe est impossible ; ce membre est un peu plus grêle que l'autre ; la marche est difficile et ne peut s'accomplir, encore doit-elle être très-bornée, qu'à l'aide d'une béquille. La douleur que le malade éprouve n'est pas vive ; elle se fait sentir au commencement du mouvement ; quelquefois même pendant le repos elle se réveille, et alors le mouvement la dissipe.

Pulsatilla 30 répétée plusieurs fois et *hepar sulf* 6 produisirent une rapide amélioration ; *silicea* 30, *calcarea* 30, et *pulsatilla* intercallée triomphèrent complètement de cette affection en deux mois et demi.

Rhumatisme polyarticulaire aigu ; péricardite, rechute.

Guérison en douze jours.

Le 2 mai 1848, M. Faure, dessinateur dans l'administration du canal des Alpines, résidant en cette qualité à

St-Remy (Bouches-du-Rhône), fit au sortir du lit, une course en voiture découverte, par une matinée humide et fraîche. Le 3, il éprouva de la raideur douloureuse dans presque toutes les articulations ; celles des pieds étaient plus spécialement affectées ; dans l'après-midi, ces douleurs se dissipèrent, mais le malade fut saisi d'une céphalalgie assez vive qu'il apaisa par des applications d'eau sédative. Cependant un profond malaise lui fait prévoir une maladie grave, et le 4, il arriva chez son grand-père, M. Gallet, demeurant rue du Pont-Trouca. Il a eu les plus grandes peines pour s'y rendre à pied, en descendant de la voiture, place des Corps-Saints. Je suis allé le visiter dans la matinée du 5, et je l'ai trouvé dans l'état suivant.

M. Faure est âgé de 18 ans ; issu de parents très-sains, il est d'une constitution, quoiqu'affaiblie par les veilles, qui ne laisse rien à désirer ; il est d'un tempérament bilioso-nerveux ; il n'a jamais eu d'autres maladies, si ce n'est une fracture comminutive de la jambe gauche, qui a guéri parfaitement.

Sa nuit dernière a été fort mauvaise ; il n'a pu dormir à cause d'un besoin constant de changer ses membres de place, bien que ces changements ne lui donnassent pas le soulagement qu'il en attendait. Toutes les articulations de la jambe droite sont envahies par la douleur ; elles sont légèrement tuméfiées et un peu rouges ; l'articulation coxo-fémorale est surtout très-douloureuse. Le membre inférieur gauche est généralement moins souffrant ; le genou et l'articulation de la cuisse sont seulement affectés. La région lombaire, les épaules, la droite surtout, sont fortement souffrantes ; toute la portion cervicale de la colonne

vertébrale est douloureuse, et le moindre mouvement de la tête y réveille des douleurs vives.

La peau est modérément chaude; le pouls, un peu dur et concentré, est à peine au-delà du rithme normal. Le malade n'éprouve pas une soif notable; la langue est blanche, les urines rares et chargées: nul symptôme important du côté des cavités abdominale et pectorale.

Le malade est inquiet sans être irritable; il ne peut parfaitement définir ses sensations; il ne sait si le repos ou le mouvement soulage ou aggrave ses douleurs: cependant il change souvent de position.

A défaut d'indications plus précises, je m'arrête à la circonstance de la cessation des douleurs articulaires, le 3 mai, remplacées par une violente céphalalgie, celle-ci disparaissant, l'arthralgie est revenue; ce phénomène me porte à diagnostiquer un rhumatisme erratique: *pulsatilla*, d'ailleurs me paraît représenter dans sa pathogénésie l'ensemble des symptômes éprouvés par mon malade; j'en prescris quatre gouttes de la 15e dynamisation, dans 120 grammes d'eau gommée, dont le malade prendra une cuillerée à bouche toutes les trois heures, en alternant avec un bouillon. Eau sucrée pour boisson.

6 mai: le malade est beaucoup plus mal, la fièvre est vive, la peau très-chaude et couverte de sueur; le pouls dur et tendu bat cent pulsations par minute. Les douleurs articulaires sont très-aiguës; celles qui ont leur siége le long de la colonne vertébrale et dans les articulations scapulo-humérales, ne permettent pas au malade le moindre mouvement du tronc. Les deux articulations coxo-fémorales sont également très-atteintes: le genou est très-enflé

et rouge, le coude-pied de ce côté est également tendu, rouge et très-douloureux; les coulisses tendineuses des extenseurs et fléchisseurs des mains et des pieds, sont relevées, rouges et très-sensibles. Le mouvement n'est permis qu'aux avant-bras et à la jambe gauche. *Aconit.* 12, gouttes 5, dans 90 grammes, une cuillerée à bouche, de trois en trois heures; diète absolue.

Le soir, à huit heures, la mère de M. Faure vient me prier d'aller voir son fils, qui est beaucoup plus mal: dans l'après-midi, une douleur vive occupant toute la région du cœur, s'est manifestée; bientôt des élancements violents et insupportables se sont fait sentir, une oppression très anxieuse s'est déclarée et est devenue de plus en plus effrayante. Cet état se complique d'une angoisse morale extrême, d'une altération des traits de la face et d'une sueur ruisselante qui alarment beaucoup la famille.

Ayant la fièvre moi-même, je ne pus me rendre auprès de M. Faure; mais les détails précis qui me sont donnés me suffisent pour saisir l'indication pressante que j'ai à satisfaire. Je rassure Mme Faure, et lui prescris d'administrer à son fils le médicament dont je lui remets l'ordonnance, (*bryonia* 15, gtes 5, eau gommée 90 gram.) Cette substance sera alternée de deux en deux heures, avec *aconit*, et prise par cuillerée à bouche.

7 mai: l'angoisse morale, l'altération des traits, l'oppression et les douleurs cardiaques ont sensiblement diminué depuis trois heures du matin; cependant le malade n'a pu s'endormir un seul instant, tant ses souffrances sont vives.

Le coude-pied et le genou droits sont beaucoup moins

enflés qu'hier, depuis ce matin. L'épaule droite est presque libre ; la gauche, au contraire, est plus enflée et plus douloureuse qu'hier. La région précordiale n'est point libre d'élancements, qui, bien que moins fréquents et moins aigus, ne permettent pas le plus petit mouvement, la plus légère toux au malade, sans devenir intolérables ; le ventre lui-même est un peu relevé, et la toux y cause des élancements. Urines très-rares et rouges ; le pouls est large, plein, dur et accéléré ; la peau chaude et inondée de sueur. Continuation des mêmes médicaments.

La journée s'écoule sans changements notables ; cependant, le soir, je trouve le malade dans de meilleures conditions : la sueur est moins copieuse, le pouls moins dur et toutes les souffrances moins vives. Il peut faire opérer quelques mouvements à la jambe droite.

8 mai : hier, à onze heures, les douleurs dans la région du cœur se sont accrues et ont ramené de l'oppression ; mais elles se sont apaisées à une heure du matin. Le malade a dormi pendant une heure, et la sueur a été bien moins copieuse que la nuit précédente.

La fièvre est sensiblement calmée, les douleurs peu vives ; il faut des inspirations profondes pour réveiller celles du côté gauche de la poitrine. Le membre inférieur droit est complètement libre dans toutes ses articulations ; il n'y reste qu'une sensation de torpeur et de pesanteur ; le gauche serait aussi bien, sans un léger gonflement à la malléole externe. Les membres supérieurs ont éprouvé la même amélioration qui ne s'est point étendue sur la région cervicale de la colonne vertébrale. Mêmes médicaments, alternés de trois en trois heures.

9 mai : mieux très-sensible sous tous les rapports ; le malade a dormi pendant trois heures, il a très-peu sué.

Pendant la journée, l'amélioration va croissant ; le malade goûte, à plusieurs reprises, un sommeil calme et réparateur : les douleurs se dissipent et la fièvre s'éteint complètement. Suspension de toute médication.

10 mai : la nuit a été excellente. La peau est très-bonne, la sueur a cessé, le pouls est à peu près normal. Il a eu, ce matin, une légère épitaxis, et il a poussé une selle dure et copieuse.

Quoique ne souffrant pour ainsi dire plus, le malade ne peut, cependant, changer de position dans son lit, à cause d'une raideur douloureuse qu'il ressent encore dans la partie postérieure du cou et les épaules. Bouillon toutes les trois heures, *aconit.* et *bryonia*, alternés dans l'intervalle des bouillons.

11 mai : je trouve mon malade assis sur son lit, jouissant de toute la liberté de ses mouvements, depuis hier dans l'après-midi. Il a très-bien dormi, il serait absolument sans souffrances sans une légère raideur et un peu de gonflement qui ont reparu sur la malléole externe gauche. Potages clairs toutes les quatre heures. Cessation de toute médication.

Le soir, on vient me prier d'aller le visiter ; il s'est levé pour faire faire son lit (malgré ma défense) : un mouvement de fièvre, avec malaise général, suivi d'une épistaxis copieuse, s'est déclaré bientôt après qu'il est rentré dans son lit. Le pouls est accéléré et relevé, le genou et le coude-pied gauches se sont, de nouveau, gonflés, et sont devenus douloureux, sans rougeur à la peau. Une autre

épitaxis se déclare pendant ma visite. *Aconit.* 6, gtes 5 dans 90 grammes d'eau gommée, dont une cuillerée de trois en trois heures ; diète.

12. Il n'a point dormi : un malaise général, sans souffrances déterminées, l'a privé du sommeil. Il est mieux qu'hier soir ; mais il n'est pas absolument sans fièvre. Continuation d'*aconit.*, bouillons.

13. Il est sans fièvre ; il n'a point dormi la nuit, parce que, dit-il, il a dormi hier toute la journée. L'articulation coxo-fémorale droite est très-affectée, le moindre mouvement y cause une espèce de douleur, et il change néanmoins ce membre constamment de place. *Pulsatilla* 4/6, en deux doses, dont une ce matin et l'autre demain matin : aliments légers.

14. Il est absolument bien, l'appétit est bon, je lui permets de se lever. Sa guérison ne s'est pas démentie. J'ai revu M. Faure, qui n'a plus rien éprouvé de cette grave affection qui laisse si souvent de sinistres souvenirs par le traitement allopathique, malgré les tortures, les frais exorbitants imposés aux malades.

Rhumatisme vague polyarticulaire.

Guérison en douze jours.

Le 16 mai 1848, ma plus jeune fille, âgée de cinq ans, jouissant d'une très-bonne santé habituellement, à la suite d'un refroidissement, fut prise de douleurs vives dans toutes les articulations des membres inférieurs, jusqu'aux genoux inclusivement : toutes ces articulations sont très-enflées,

rénitentes et douloureuses à la pression et au mouvement ; la fièvre est vive et les douleurs s'exacerbent surtout pendant la nuit : une sueur ruisselante les accompagne. *Aconit*, *mercurius* et *chamomilla*, font disparaître en trois jours tous ces phénomènes.

Après un jour et demi de guérison apparente, les mêmes symptômes se reproduisent sur les membres supérieurs, et avec les mêmes caractères dans les douleurs ; les sueurs sont moins copieuses. *Mercurius* et *pulsatilla* en triomphent en trois jours.

Nouvelle réapparition des mêmes symptômes et avec la même intensité, après trente-six heures de guérison apparente, pendant laquelle l'enfant est gaie, contente ; elle mange et digère parfaitement, le sommeil était revenu très-normal ; le tout, en un mot, comme pendant la première rémission. *Pulsatilla* répétée toutes les six heures, la guérit de nouveau en trois jours, et cette fois la guérison est parfaitement définitive.

Rhumatisme polyarthritique aigu.

Guérison au seizième jour.

Le 9 mars 1849, M. Marchand, maître boisselier, Place des Pénitents-blancs, me fit prier de le visiter : ce malade est d'un tempérament bilioso-lymphatique ; il jouit, au reste, habituellement d'une bonne santé ; il est âgé de 42 ans, et il n'a jamais été atteint de douleurs rhumatismales.

M. Marchand a passé une mauvaise nuit ; il a ressenti des douleurs vives dans les articulations des membres supérieurs ; celles des mains sont légèrement enflées, sans

changement de couleur à la peau, et très-sensibles au toucher et au mouvement La température de la peau est un peu élevée; le pouls bat de 90 à 100; la bouche est pâteuse, la langue blanche et sale; soif peu vive, anorexie, légère céphalalgie. Le malade ne sait à quelle cause il doit attribuer l'affection rhumatismale dont il est atteint.

Désireux de ne pas laisser prendre plus d'intensité à l'etat fébrile, je prescris *aconit*, gouttes 4, 15e, dans 90 grammes eau gommée., dont le malade boira une cuillerée à bouche de trois en trois heures. Diète, eau gommée.

Le 10, la fièvre est à peu près la même que la veille; le malade n'a pas éprouvé d'aggravation nocturne bien sensible; il a modérément transpiré, et l'état des articulations malades est resté tel qu'il était, quant à la douleur; le gonflement est plus considérable. Le mouvement étant la circonstance aggravante, je prescris *bryonia*, 18e, à alterner de trois en trois heures avec *aconit*.

Le 11, même médication.

Le 12, amélioration très sensible dans l'état des articulations primitivement atteintes; mais celles des membres inférieurs sont évidemment menacées; le malade y éprouve les mêmes sensations qu'il a ressenties lors de l'invasion de son rhumatisme, dans les articulations des membres supérieurs. La fièvre étant moindre, je suspends l'usage d'*aconit*, que je remplace par *pulsatilla*, 24e, à alterner avec *bryonia*.

Le 13, le malade m'apprend que la journée d'hier a été moins mauvaise qu'il ne le craignait; mais que la nuit a été fort douloureuse. Il a souffert de tout son corps, dit-il; il a transpiré abondamment, et, malgré cela, il ne

se sentait pas soulagé. La fièvre est redevenue plus vive ; les articulations des jambes, celle du genou gauche surtout, sont complètement envahies, et celles des membres supérieurs, sauf aux mains, sont dégagées. *Aconit* 9e et *mercurius solub.*, 18e, à alterner de trois en trois heures.

14 : la nuit a été sensiblement moins mauvaise ; mêmes indications, même médication.

15 : amélioration générale : le genou gauche seul devient plus malade. Le gonflement circa-articulaire est considérable ; il est rénitent et légèrement fluctuant ; au reste, il n'y a pas de changement de couleur à la peau. La fièvre n'étant pas éteinte, j'alterne *aconit* et *pulsat.* 12e.

16 : l'état général a continué a s'améliorer ; les articulations se dégagent de plus en plus ; mais la fémoro-tibiale gauche persiste à conserver les mêmes caractères. Cette articulation a été très-sensiblement plus douloureuse pendant la nuit ; la chaleur a évidemment exaspéré la douleur ; le malade a dépouillé son genou de la ouate qui l'entourait ; il a été obligé de chercher la fraîcheur dans son lit, ce qui ne lui a pas été facile, parce que le mouvement a également rendu la douleur plus vive. *Ledum pal.*, 24e, 2 gouttes, en deux doses de 6 en 6 heures.

17 et 18 ; amélioration progressive. Bouillons.

19 : le genou affecté n'est pas absolument dégagé, mais il est considérablement mieux. Ce qui domine en ce moment l'état pathologique du malade est une sensation de brisure générale, sentie particulièrement dans les articulations. *Arnica*, 6e, deux gouttes en deux doses, de 5 en 5 heures.

L'état du malade ne cesse de faire des progrès vers la

guérison, sous l'influence de ce dernier médicament, jusqu'au 23, où, à cause d'une sensation d'écorchure qui résulte du toucher sur le genou gauche, non absolument dégagé encore, je lui prescris une dose *hepar* 12e. Aliments légers.

Je reviens voir le malade le 26, qui a pu se lever et se promener dans l'appartement; la faiblesse générale est tout ce qui lui reste de cette atteinte rhumatismale.

Je n'ai point parlé de l'état des voies digestives, de la circulation cardiaque, ni de la respiration, parce que ces fonctions ne m'ont jamais présenté des sources d'indications, n'ayant pas été altérées.

Depuis cinq ans, M. Marchand n'a jamais plus ressenti des douleurs arthritiques.

Rhumatisme aigu polyarticulaire.

Traitement allopathique de deux mois, sans amélioration. Guérison en neuf jours par la médication Homœopathique.

Pendant que je donnais des soins au malade dont l'observation précède celle-ci, il me disait souvent qu'un de ses amis avait la même affection, et qu'ils étaient tombés malades le même jour; l'autre, ajoutait-il, est traité par l'ancienne médecine; nous sommes à peu près aussi fortement pris l'un que l'autre; nous verrons qui arrivera le plus tôt à la guérison.

Marchand, guéri, s'empressa d'aller visiter son collègue d'infortune. Pendant plus d'un mois, il pressa celui-ci de recourir à mes soins qui lui avaient été si efficaces; mais

M. V*** ne pouvait se résigner à désobliger son docteur allopathe. Enfin, l'insuccès des médications qu'il avait subies, les instances de son ami et une nouvelle application de sangsues qui lui était proposée pour combattre une recrudescence inflammatoire de la fluxion rhumatismale sur le genou droit, triomphèrent de la résistance de M. V*** qui me fit appeler le 5 mai.

M. V***, maître serrurier, d'un tempérament bilioso-sanguin, d'une haute stature et d'une constitution atléthique, est âgé d'environ quarante ans. Il n'a jamais été atteint de souffrances rhumatismales.

Il y a environ deux mois, il fut obligé de s'aliter. Des douleurs vives dans les articulations des membres, avec gonflement, se sont déclarées; la fièvre n'a pas cessé depuis ce moment.

M.V*** a été saigné plusieurs fois; de très-nombreuses applications de sangsues ont été faites sur diverses articulations, même sur la région cardiaque, car il paraît que les voies circulatoires ont été envahies par le principe rhumatique. Après les sangsues, des vésicatoires ont été appliqués en grand nombre, çà et là où l'affection sévissait le plus fortement. Des purgations lui ont été administrées; des narcotiques divers lui ont été prescrits, et il est toujours dans les mêmes souffrances que compliquent une faiblesse et une émaciation peu qualifiables, mais dont il est facile de se faire une idée exacte par les déperditions que le malade a subies, par les douleurs incessantes de deux mois qu'il a supportées et par la privation du sommeil et des aliments.

Je ne m'arrêterai pas à faire la description minutieuse de l'espèce de squelette vivant qui gissait dans ce lit de-

puis deux mois. Toutes les articulntions des membres de M. V*** sont plus ou moins affectées ; les gonflements articulaires rendent plus effrayante l'émaciation musculaire ; le gras des jambes et celui des cuisses sont réduits comme dans le marasme le plus avancé : qu'il me suffise donc de dire que l'aggravation des douleurs nocturnes du malade, avec grande sensibilité à la moindre pression me fait penser aussitôt à *china*. Cette substance me paraît doublement indiquée à cause des déperditions qu'avait supportées ce pauvre patient. Je lui en prescrits donc quatre gouttes, 12e, à prendre en trois fois, dans la journée, dans la matinée du 5. Bouillon analeptique, de trois en trois heures.

6 : Le malade a passé une meilleure nuit qu'il ne l'avait fait encore depuis le début de sa maladie, son sommeil a été bon, quoique entrecoupé : son réveil n'a pas été anxieux ; il s'est rendormi facilement ; les douleurs ont été considérablement moindres. Potages.

7 : l'amélioration est plus sensible encore : la sensation de lourdeur paralytique que le malade ressent dans tous ses membres me porte à lui prescrire une dose *chamomilla*, 24e, cinq globules.

Le sommeil devenu excellent par la disparition des douleurs et la cessation de la fièvre, les fonctions digestives ont rapidement repris leur intégrité. Les forces se sont bientôt relevées et le 10, M. V*** a pu quitter son lit pendant quelques instants. Enfin le 18 mai, n'ayant pris que *china* et *chamomilla*, ce malade se rendait à l'eglise St-Pierre avec sa famille, pour remercier Dieu de sa guérison, aussi éclatante qu'inespérée.

Rhumatisme pasarthritique ; raptus viscéral.

Guérison en seize jours.

A la suite de fatigues prolongées pour donner des soins à deux de ses enfants, malades pendant tout le mois de décembre, et sans doute sous l'influence de refroidissements successifs subits pendant des veilles prolongées durant de nombreuses nuits d'une saison rigoureuse, Mme B*** éprouva, pendant deux ou trois jours, diverses sensations articulaires douloureuses, qu'elle attribua aux fatigues dont je viens de parler et dont même elle ne jugea pas à propos de nous entretenir. Cette malade est âgée de 29 ans, et elle a toujours joui d'une excellente santé. Dans la nuit du 8 janvier (1851), le séjour au lit lui devint insupportable à cause d'une douleur des plus intenses qui se localisa sur la hanche droite: elle se leva et elle s'assit sur un fauteuil, convenablement enveloppée. Ce changement de position lui fut très-favorable, mais l'amélioration qu'il causa ne fut pas de longue durée. Bientôt, les souffrances devinrent très-vives et intolérables pendant le plus léger mouvement. Cinq glob. de *bryonia*, 12e, parurent amender la position de la malade, et le reste de la nuit s'écoula avec un semblant d'amélioration.

Dans la matinée du 9, une fièvre ardente, avec céphalalgie, se manifeste : les douleurs coxo-fémorales dont nous avons parlé ne se réveillent pas plus vives, mais un *raptus* rhumatismal inflammatoire intense envahit en quelques instants toutes les articulations des membres ; le gonflement arthritique suit de près la douleur et bientôt la malade

est absolument perclue. Le plus léger mouvement rendant ses souffrances intolérables, il fut impossible de porter Mme B*** dans son lit. *Aconit* 24e, et *Bryonia*, 30e, alternés de deux en deux heures ; boisson gommeuse ; diète.

La journée passe, sans changement notable, dans cette triste situation ; une sueur peu abondante, mais paraissant de bonne nature, permet toutefois à l'affection de se généraliser de plus en plus. Les articulations vertébrales du cou et l'articulation temporo-maxillaire deviennent elles-mêmes tributaires de la maladie ; la malade ne peut, sans souffrir beaucoup, imprimer à sa tête aucun mouvement de latéralité, ni écarter les arcades dentaires. Cependant sa position a été tolérable, dans l'immobilité la plus absolue.

La nuit du 9 au 10 présente une aggravation manifeste ; elle s'est écoulée en entier sans que la malade ait pu un instant goûter le sommeil. Une certaine irritabilité impatiente, avec des mouvements de colère, prédomine dans l'état moral de la malade ; l'état fébrile est moins intense : il y a toujours impossibilité de la transporter dans son lit. *Aconit*, 18e, et *chamomilla*, 12e, alternés de trois en trois heures.

La journée du 10 présente une amélioration sensible sur l'état de la nuit, et légère sur celui de la journée d'hier. La sueur devient plus copieuse.

La nuit suivante est encore très mauvaise, malgré une transpiration des plus abondantes qui inonde la malade.

Cette aggravation n'étant point accompagnée de l'état moral mentionné ci-dessus, et d'ailleurs la transpiration n'ayant point amélioré l'état fébrile, je prescrits dans la matinée du 11, *mercurius solub*, 6e, à alterner de trois en

trois heures avec *aconit*, 9e. Même impossibilité de transporter dans son lit la malade qui pousse les hauts cris à la seule pensée d'être saisie par qui que ce soit. Je passe sous silence ses résistances à la satisfaction de ses besoins urinaires, qui, malgré tous les soins, nécessitaient toujours quelques légers déplacements de quelque partie de son corps.

La journée du 11 se signale par une amélioration évidente ; il y a moins d'universalité dans les souffrances articulaires de la malade ; une sorte d'alternation s'établit entre les douleurs de diverses parties du corps : ainsi les membres supérieurs sont moins souffrants, tandis que les membres inférieurs restent dans le même état : quelques heures après, le contraire se présente : au reste, l'état fébrile subit une amélioration sensible.

La nuit n'est pas sensiblement aggravante ; la malade a pu dormir, à petits sommeils entrecoupés : la tendance survenue pendant la journée, qui consiste dans la prédominance des douleurs dans telle ou tellle articulation, pendant que les autres se dégagent, cette tendance prend des caractères plus précis. La malade repousse moins énergiquement la pensée d'être transportée dans son lit, ce qui s'effectue aussitôt, non sans de très-vives douleurs. Le pouls est à présent à 90 pulsations par minute, tandis qu'il avait varié, les jours précédents, entre 120 et 130 pulsations. *Aconit*, 6e, et *pulsatilla*, 24e, alternés de cinq en cinq heures. La malade n'ayant nul désir d'aliments, continuation de la diète.

Cette journée, du 12, présente une amélioration très-sensible sur l'état des jours précédents ; d'abord, le repos

horizontal à lui seul est capable d'amender les souffrances de la malade qui toutefois a été placée dans son lit, sans qu'il ait été possible de la dépouiller des vêtements qu'elle avait pendant son séjour dans son fauteuil Voltaire ; mais la somme de la douleur articulaire, évidemment errative à présent, est devenue réellement moindre. La malade s'endort de temps en temps.

La nuit est moins bonne que n'avait paru le promettre la journée ; la malade a dormi, mais son sommeil a été entrecoupé par de longs moments de souffrance avec prédominance d'anxiété, d'ennuis, de désespoir avec dispositions à l'emportement et à la colère. La peau a été moite, mais la sueur très-peu copieuse depuis l'administration de *mercurius solub.* Fièvre moindre.

Dans la journée du 13, je prescris, à distance de six heures, deux doses de *chamomilla*, 12e, une goutte chaque fois. La journée et la nuit sont presque satisfaisantes, bien que la malade, qui souffre très peu d'ailleurs, ne puisse se permettre le plus léger mouvement dans quelque partie de son corps que ce soit : toutefois, l'erratisme de la douleur rhumatismale n'a pas absolument disparu ; çà et là quelque articulation devient plus visiblement atteinte par elle que toutes les autres. Les gonflements articulaires sont restés jusqu'à présent parfaitement stationnaires.

Dans la journée du 14, qui s'annonçait très-bien, je ne fais aucune prescription, le matin. Mais vers une heure de l'après-midi, une sensation pénible, avec un peu de gêne dans la respiration, se manifeste en ceinture à la base de la poitrine ; bientôt une douleur lancinante et vive se fixe dans la région du cœur ; toute la poitrine devient le siége d'une

gène très-douloureuse qui ne permet pas à la malade de respirer ; la figure s'altère, les ailes du nez sont largement évasées ; la malade peut à peine prononcer quelques mots et nous dit qu'elle étouffe, qu'elle va mourir : le pouls est très-accéléré, petit et concentré ; les battements du cœur sont obscurs, tumultueux et laissent entendre divers bruits anormaux légers. Amelioration dans toutes les articulations.

Immédiatement une goutte *pulsat.*, 12e, est versée dans le quart d'un verre d'eau sucrée, et une pareille dose de *bryonia*, 6c est également préparée. J'administre alternativement une cuillerée à café de l'une de ces substances, de dix en dix minutes, en commençant par *pulsat.* Au bout d'une heure environ, une légère amélioration me permet d'éloigner un peu plus la dose des médicaments, et à quatre heures, l'état de la malade est des plus satisfaisants : il ne reste du cortége effrayant des symptômes sus-mentionnés que la préoccupation morale qui redoute leur retour, auquel la malade est convaincue qu'elle succomberait. Ces deux substances sont administrées, toute la nuit, de trois en trois heures.

Juin 15 : la nuit a été satisfaisante ; les voies circulatoires et la respiration sont dans l'intégrité la plus complète. La malade a dormi ; mais elle n'a pas été libre de toute douleur articulaire.

A ma deuxième visite, à 11 heures, un peu de concentration dans le pouls, une certaine gène dans la respiration, non encore avouée par la malade tant elle est légère, me fait craindre la reproduction du raptus viscéral qui, dans la journée d'hier, avait mis la malade à deux doigts de sa perte. D'ailleurs, il me restait quelque inquié-

tude sur les suites de cette grave affection dont je détruisais les diverses formes et l'acuité, mais dont l'essence me paraissait toujours aussi redoutable : j'étais convaincu que je n'avais pas encore administré le véritable spécifique de cette maladie, dont les manifestations très-complexes et variées avaient sans doute égaré mon attention et celle de la malade. Je me livrai donc à un examen et un interrogatoire des plus détaillés. J'obtiens de la malade enfin cet important renseignement : *que ce qui, dans tout le cours de cette douloureuse maladie, avait le plus sensiblement aggravé ses douleurs, c'était le* TOUCHER; *qu'elle redoutait moins le mouvement que le contact de ce que pouvait rencontrer la partie qu'elle voudrait changer de place; que quelquefois le mouchoir dont on se servait pour la moucher ou l'essuyer au visage, lui causait véritablement de la douleur si on le déposait sur l'une de ses mains.*

A ces caractères, je reconnais l'indication évidente de *china ;* je dépose aussitôt six globules de cette substance, 30e, sur la langue de la malade, bien convaincu de sa guérison prochaine. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, que la malade elle-même m'affirme n'avoir point encore été aussi bien. La nuit est bonne. Le lendemain, 16, la malade demande à être débarrassée de ses vêtements. Ce qui se fait, avec peine à cause des raideurs articulaires, mais presque sans douleurs. Bientôt après, elle pousse une selle très-dure, la première depuis l'invasion de la maladie ; la fièvre s'éteint complètement dans la journée, malgré deux prises de bouillon. Les gonflements articulaires commencent à devenir plus souples ; les mouvements reviennent dans quelques articulations. La nuit

suivante est très-bonne, et, dès le 17, j'aurais pu considérer la malade comme étant entrée en parfaite convalescence.

L'acuité et la longueur de ses souffrances, la privation de sommeil et d'alimentation, la déperdition par les sueurs ont toutefois considérablement affaibli la malade ; l'amaigrissement que son corps a subi est même très-surprenant, à cause du court laps de temps qu'à duré sa maladie. Un régime convenablement approprié à son état et l'intégrité normale de toutes ses fonctions ramènent rapidement les forces, et le 22, la malade peut se lever et faire quelques pas dans son appartement, ne conservant de sa cruelle affection qu'une certaine raideur peu douloureuse dans les articulations scapulo-humérales, laquelle ne lui permet pas de porter les bras en arrière et en bas pour les passer dans les manches de ses vêtements.

Bien qu'ayant subi plus d'une fois, involontairement sans doute, l'influence de causes très-propres à lui causer le retour de cette affection rhumatismale, Mme B*** a joui jusqu'à ce jour de l'intégrité articulaire la plus absolue ; les voies circulatoires n'ont jamais laissé soupçonner qu'elles ont été aussi gravement atteintes que ce que nous l'avons dit plus haut. Cette guérison a été obtenue avec les agents que nous avons mentionnés et sans le secours d'aucun topique ; la convalescence n'a exigé ni l'usage de la flanelle, ni le séjour auprès d'aucune source d'eaux thermales : après l'administration d'une seule dose de *china* la malade a été véritablement guérie.

J'ai dit que Mme B*** n'avait plus ressenti de douleur articulaire, depuis cette époque : je dois mentionner toutefois

deux ou trois retours légers de *scapulalgie droite*, et ceci m'oblige à noter que cette malade avait été traitée pendant un mois et demi, à l'âge de 16 ans, par les moyens allopathiques, d'une affection très-douloureuse de l'épaule droite, que je juge avoir été une névropathie de l'une ou de plusieurs branches du plexus brachial. Cette atteinte fut suivie de fréquentes douleurs dans cette partie qui jouit aujourd'hui d'une immunité plus entière qu'avant l'affection rhumatismale qui fait le sujet de cette observation.

Rhumatisme aigu des muscles psoas et iliaques.

Quoique je n'aie point de notes écrites sur le fait qui est le sujet de cette observation, je le publie, à cause de sa rareté, d'après mes souvenirs dont je garantis la rigoureuse exactitude.

Dans le courant du mois de février 1852, M. A. P., notaire, se plaint de vives douleurs éprouvées dans la région des reins : deux médicaments lui sont successivement prescrits par moi, sans qu'il y ait amélioration dans sa position. Étudiant mieux alors son état, j'observai les symptômes suivants : la région dorso-lamcaire est parfaitement insensible à la pression extérieure ; le malade affirme qu'il souffre dans cette partie, mais il affirme que c'est très-profondément ; ses douleurs sont tellement intérieures qu'elles lui paraissent correspondre dans le ventre et dans le bassin. Au reste, la plus légère progression augmente ses souffrances, et le malade est obligé de fléchir le tronc en avant pour amoindrir les douleurs que lui réveille les quelques pas qu'il fait. Dans le lit, la meilleure position pour lui

est d'avoir les cuisses fléchies sur le ventre et les genoux rapprochés ; étant assis sur son fauteuil, M. P*** est légèrement penché en avant, soutenu en arrière par des coussins, et il porte alternativement un membre sur l'autre, de telle sorte que la jambe portée coupe à peu près à angle droit la cuisse sur laquelle elle repose. Cette position soulage sensiblement le malade, mais elle est souvent renouvelée, parce qu'elle est meilleure au moment où le membre qui porte l'autre reprend la position de ce dernier. L'émission des vents, des urines et des matières fécales améliore constamment les douleurs du malade pour quelques instants. Au reste, le malade est sans fièvre, et toutes ses fonctions s'accomplissent relativement bien. Le moment le plus douloureux pour lui est celui de la sortie du lit où il n'entre que par lassitude, le séjour dans le fauteuil lui étant bien préférable. Les efforts pour tenter de se moucher réveillent ses douleurs, qui se font sentir alors jusque dans la profondeur des aines.

En appréciant exactement ces divers symptômes, il me fut démontré que l'affection rhumatismale siégeait sur les muscles psoas et iliaques, au lieu d'atteindre les sacro-lombaires, ainsi que je l'avais cru d'abord : je la jugeai alors digne des soins les plus exacts, à cause de la facilité avec laquelle elle pourrait s'étendre au muscle diaphragme. Deux doses de *pulsat.* prises dans la journée soulagèrent sensiblemeut le malade. La nuit fut bonne ; le lendemain, une dose de *bryonia* parut augmenter son mieux-être ; cette nouvelle nuit fut à peu près pareille à la précédente : mais pendant son lever, M. P*** éprouva de vives douleurs qui lui ceignaient la ceinture ; la respiration devint

tout à coup difficile, anxieuse et haute; la face pâlit, les traits s'altérèrent, les ailes du nez s'évasèrent prodigieusement; le malade éprouvait le besoin de fixer solidement les membres thoraciques. Les voies circulatoires restent intactes. *Pulsat.* et *bryonia* prises alternativement, ainsi que je l'ai dit daus l'observation précédente, dissipèrent ce cortége effrayant de symptômes en quelques heures. Une dose *lycopod.* acheva la guérison en peu de jours.

Il y a environ cinq ou six mois, M. P*** a éprouvé un retour de cette rare affection rhumatismale; mais activement combattue, dès le principe, par *puls.*, *bry.* et *lycopod.*, elle ne s'est point étendue jusqu'à la paroi inférieure de la poitrine. Les pilliers du diaphragme doivent difficilement s'isoler de l'affection des psoas, mais il est vraisemblable que l'atteinte seule de sa partie membraneuse doit causer des désordres dans la respiration.

Affection organique du cœur rhumatismale, datant de huit ans; hydropisie.

Guérison.

Le 18 avril 1853, est amenée dans mon cabinet de consultatton la femme Martin, de Sorgues, laquelle est déposée à ma porte par une voiture, et qui ne peut qu'à grand'peine parcourir l'espace de 18 mètres qui sépare mon cabinet de la rue. La malade est excessivement essoufflée, il lui faut un long repos avant qu'elle puisse me parler. Au reste, son mari qui l'accompagne me donne les détails suivants :

Il y a environ six ans que la femme Martin a commencé

à éprouver de l'essoufflement après une marche rapide, ou en montant : bientôt sont survenues des enflures, tantôt aux extrémités inférieures, tantôt aux extrémités supérieures, tantôt à la face ; en même temps, les urines devenaient très-rares et les règles très-irrégulières, quant à la quantité et la qualité du flux mensuel. Quinze à dix-huit mois se sont écoulés dans cet état. Ensuite, l'infiltration des jambes est deveue plus constante, de l'empâtement s'est déclaré dans les léguments du bas-ventre et enfin une collection ascitique s'est formée. Cet état d'hydropisie a successivement reparu cinq fois jusqu'à aujourd'hui, et s'est dissipé sous l'influence de diverses médications, usitées en allopathie en pareille circonstance, sans que jamais la ponction ait été indispensable. Les diurétiques de toute nature, la digitale surtout lui ont été prodigués ; les exutoires sous toutes les formes lui ont été appliqués et dans la multitude des agents curateurs qui ont été dirigés contre cette longue et grave affection, une seule subtance s'est montrée efficace, à diverses reprises, c'est la tisanne de la deuxième écorce de sureau (*le liber*). Mais l'amélioration due à l'action bienfaisante de ce diurétique qui toujours a provoqué une crise salutaire par l'évacuation d'abondantes urines, cette amélioration n'a jamais été radicale. La cavité péritonéale se vidait de la sérosité qui la distendait ; l'édème du corps diminuait, mais il ne disparaissait jamais entièrement ; le ventre perdait son volume, mais les urines redevenaient bientôt rares et foncées, comme avant les crises ; la respiration était moins gênée, mais jamais elle n'a été parfaitement libre. La continuation de la tisane de sureau, après la disparition des symptômes graves de l'hydropisie,

n'avait plus la même efficacité pour augmenter la sécrétion urinaire et équilibrer dans cet organisme l'exhalation et l'absorption séreuse. Pendant ce temps, le flux mensuel a reparu à intervalles très-irréguliers, composé d'un sang peu coloré. La malade est âgée de 38 ans; elle est d'une constitution bonne ; d'une stature moyenne ; elle n'a jamais eu d'affection grave, quoiqu'elle ait été mère plusieurs fois.

Depuis environ trois mois, la femme Martin est dans l'état le plus sérieux : la sécrétion urinaire est presque nulle ; le ventre, très-fluctuant, est d'un volume prodigieux ; les extrémités inférieures sont fortement édématiées, ainsi que le tissu cellulaire du tronc et de la face ; l'édème varie aux membres supérieurs, selon la position qu'ils prennent ; la respiration est excessivement gênée; depuis longtemps la malade ne peut prendre la position horizontale. L'artère radiale, malgré les soins que je prends pour l'isoler de la sérosité qui la dérobe à ma première exploration, ne me donne que des battements concentrés, filiformes et très-irréguliers ; quant au cœur, l'ausculation ne peut me donner aucun résultat sur son état, à cause de l'épaisseur édémateuse des parois thoraciques. Depuis longtemps l'appétit est à peu près nul, et les facultés digestives sans puissance réparatrice.

Etonné qu'une malade dans un état aussi grave ait pu supporter dix kilomètres de marche en voiture, je soupçonne que l'affection organique du cœur à laquelle tout ce long cortége de phénomènes a été attribué, n'est peut-être que vitale, et je sors du découragement ou me plonge habituellement une incurabilité : je me livre donc à un examen sérieux de cette malade.

J'apprends enfin, qu'il y a environ huit ans, la malade a été atteinte d'un rhumatisme erratique, dont elle guérit, mais en en conservant pendant plus ou moins longtemps des douleurs peu vives qui parcouraient les articulations. Mes interrogatoins lui font rappeler que depuis l'apparition de l'affection actuelle, elle a complètement cessé de souffrir de douleurs arthritiques.

Cette notion étiologique me paraît de nature à rendre raison de l'état actuel et passé de la malade ; du reste elle jette un grand jour sur la médication à établir en cette circonstance.

Je prescris quatre doses *pulsatilla* et autant d'*arsenicum*, puisque la malade ne peut rester dans la ville pour recevoir mes visites quotidiennes : chaque dose de *puls.* est de quatre globules, la première, de la 15e ; la deuxième, de la 12e ; la troisième, de la 9e, et la quatrième, de la 6e. Les doses d'*ars.* sont de trois globules, 30e, 24e, 18e et 15e. Ces deux médicaments seront alternés, en prenant un jour de repos après chaque dose de *puls.*, et quatre jours après chaque dose d'*ars.* Diète lactée. Elle avait déjà reçu et suivi cette prescription diététique.

Le 18 mai, la femme Martin revient, à pied, dans mon cabinet, étant descendue dans une auberge éloignée au moins d'un kilomètre et demi de mon habitation. Elle a la respiration très-modérément gênée, l'infiltration générale du tissu cellulaire se réduit à un peu d'édème aux extrémités inférieures et dans les téguments du bas-ventre : cette cavité est tellement réduite qu'elle me paraît libre de tout épanchement séreux. La figure est pâle et excessivement maigre ; mais le regard a pris de l'éclat ; la malade, en un mot, se sent infiniment mieux.

Elle me raconte qu'après la troisième dose des médicaments, elle a éprouvé au haut de la poitrine une sorte de gêne angoissante qui avait duré de trois à quatre heures, pendant laquelle elle avait cru expirer. Cette crise s'est terminée par l'expectoration de huit à dix bouchées de sang rouge et pur, qui fit cesser la toux quinteuse dont elle avait été précédée. Une amélioration sensible suivit cet accès hémophtisique qu'elle n'avait jamais eu. La malade a pu garder la position horizontale, dès ce moment. Des douleurs arthritiques dans les articulations du bras droit se sont déclarées, et bientôt l'abondance des urines a commencé à améliorer sa position d'une manière visible pour tout le monde.

Le pouls est sensiblement moins irrégulier ; les battements du cœur sont tumultueux et laissent entendre *un bruit de souffle très-prononcé ;* les voies respiratoires sont saines. Les douleurs articulaires ne sont pas très-vives ; mais elles sont fort incommodes pour la malade ; elles se promènent d'un membre thoracique à l'autre, et elles sont aggravées par le mouvement.

Je lui prescris deux doses de *pulsat.*, deux de *bryonia*, alternées, et une *ars.*, à prendre dans l'espace de trois semaines. Continuation de la diète lactée qui est bien supportée.

Le 25 juin, la malade est sensiblement mieux : les battements du cœur sont normaux quant au rythme ; la contraction ventriculaire gauche est trop énergique ; le bruit de souffle est très-léger. Il ne lui reste qu'un peu d'édème, le soir, autour des malléoles, et ses douleurs articulatoires, qui sont toujours erratiques et se sont fait sentir aux ex-

trémités inférieures. Le lait est toujours parfaitement digéré ; la malade en consomme de deux à trois litres par jour.

Je lui prescris cinq globules *china*, 12e, pour le 26 ; quatre glob. *bry* , 18e, pour le 28 ; trois glob. de *puls.* , 24e, pour le 1er juillet ; *china*, 9e , pour le 3 ; *bry.*, 15e, pour le 5 ; *pulsat.*, 21e, pour le 10 , et *ars.*, pour le 12.

Le 11 août, la femme Martin revient dans mon cabinet, jouissant d'une parfaite santé ; elle a été très-bien réglée deux fois, ainsi qu'elle ne l'avait jamais été depuis le début de son affection. Elle vaque à ses affaires domestiques; ses fonctions s'accomplissent toutes très-normalement. Elle ne se plaint que d'une sensation de faiblesse après le travail , et de quelques douleurs articulaires légères. Les voies circulatoires vont parfaitement.

Malgré l'excellent état de cette malade, à cause de l'ancienneté de son affection, je lui conseille de continuer son traitement , et je lui prescris, à prendre successivement, *china*, *nux*, *ehina*, *nux*, *china* et *ars* 300e.

Le 18 décembre, la malade revient dans mon cabinet, bien qu'elle m'assure que, depuis huit ans, elle ne s'est jamais aussi bien portée qu'aujourd'hui. Elle ne se plaint que de rapports après avoir mangé, et de l'abondance de ses règles, qui sont hâtives et l'affaiblissent. Ses douleurs rhumatismales ne se sont plus fait sentir depuis plusieurs mois.

Désireux de constater par moi-même si cette amélioration est bien définitive, j'ausculte le cœur, dont les contractions font entendre un léger bruit de frottement. Je lui prescrits trois doses *puls.* et trois de *colch. aut.* à alterner de cinq en cinq jours, suivies d'une dose *ars.*

J'ai revu cette malade, il y a peu de jours, à l'occasion du choléra qui a sévi à Sorgues. L'état moral où l'a plongée la frayeur que lui a inspirée le fléau a un peu altéré sa santé, qui, d'ailleurs, est irréprochable, au point de vue de l'affection qui fait le sujet de cette observation clinique.

Nous avons cru devoir présenter un fait relatif à une des transformations pathologiques infinies que le principe rhumatismal peut causer dans l'organisme vivant. Nous possédons plusieurs observations qui présenteraient le même intérêt, mais que nous n'avons pas rapportées, à cause de l'espace qui nous manque. Nous pensons que l'éclatante guérison de la femme Martin sera suffisante pour engager les praticiens qui veulent juger l'Homœopathie, à traiter par sa bienfaisante médication ceux de leurs malades auprès desquels ils ont épuisé toutes les ressources de la thérapeutique officielle, qui, en pareille circonstance, leur fait si souvent défaut.

L'*ars.* était véritablement le médicament approprié à l'état pathologique grave de la femme Martin ; mais nous sommes convaincu qu'avec cette substance seule, la guérison n'aurait pas été possible. Au reste, nos souvenirs et nos notes nous fournissent des exemples où notre inexpérience seule a été cause de nos insuccès. Il faut absolument, dans des cas de ce genre, combiner le traitement de telle sorte que l'état pathologique actuel soit traité en même temps que l'état pathologique rhumatismal qui est le point de départ de la maladie. Depuis que nos études à ce sujet ont engagé notre thérapeutique dans la voie que

nous venons d'indiquer, certaines affections, autrefois incurables pour nous, ne le sont plus aujourd'hui.

Nous ne dirons rien des observations qui précèdent, relatives au traitement du rhumatisme aigu. Les résultats, bien que, dans tous les cas, ils ne soient pas aussi beaux qu'ils auraient pu l'être si notre instruction en pathogénésie avait été moins imparfaite, ces résultats sont tels cependant, que nous ne craignons pas de provoquer, à leur sujet, dans l'esprit de tous les adversaires de l'Homœopathie, un parallèle avec les résultats que peut donner la thérapeutique allopathique. Nous nous permettons de douter que la méthode purement expectante, suivie dans l'hôpital d'Anvers, eût triomphé aussi facilement des cas que nous avons cités que de ceux publiés, il y a quelques mois, dans la *Revue médico-chirurgicale* du professeur Malgaigne. Dans tous les cas, tous ceux qui considèrent les dynamisations Homœopathiques comme un prétexte pour dissimuler l'expectation pure et simple, n'éprouveront aucune répugnance à éprouver la méthode expectante, selon l'esprit de l'Homœopathie, puisque l'expectation est préconisée contre le rhumatisme par le médecin allopathe de l'hôpital d'Anvers. Assurément, ils seront récompensés de leurs tentatives sérieuses, et ils pourront alors apprécier quels bienfaits l'Homœopathie est destinée à répandre sur l'humanité, s'ils se rappellent encore les médications cruelles, dangereuses et le plus souvent inefficaces que l'école officielle préconise dans le traitement du rhumatisme.

Avignon, septembre 1854.

Dr BÉCHET.

DE L'ABUS DES ÉVACUATIONS SANGUINES.

De tous les moyens thérapeutiques usités dans la pratique de l'allopathie, il n'en est aucuns dont l'usage soit plus répandu que celui des évacuations sanguines. La théorie est certainement fort libérale de préceptes ayant pour but le dégorgement du système sanguin de l'homme malade ; mais la pratique de l'art de guérir l'est bien plus encore de ce mode de combattre les états morbides les plus variés.

Si nous recherchons les causes nombreuses qui ont porté la thérapeutique de l'ancienne école dans ce que nous n'hésitons pas à appeler un excès blâmable, il nous sera facile de démontrer que l'imperfection de la connaissance de la pathologie humaine et surtout la pauvreté des moyens thérapeutiques dont dispose l'allopathie, sont essentiellement les lettres de crédit des évacuations sanguines, dont le besoin sérieusement vrai est infiniment rare.

Diverses voies nous sont ouvertes pour nous permettre d'arriver à la démonstration de ce que nous venons d'avancer : mais discuter une à une les nombreuses questions pathologiques qui se presseraient sous notre plume ; énumérer tous les cas dans lesquels l'allopathie se montre pratiquement d'une stérilité désolante et se donne cependant quelque semblant de valeur effective par la banale

prescription d'une saignée ou d'une application de sangsues, ce serait presque une revue complète de l'école allopathique qu'il s'agirait de présenter. Ce sujet serait sans doute d'un très-grand intérêt, mais il ne pourrait être alimenté que par des dissertations théoriques toujours discutables. Nous préférons nous taire et laisser parler l'expérience : sa voix sera mieux écoutée, et son enseignement convaincra bien mieux que nous ne pourrions le faire les esprits les plus prévenus.

Nous avons publié dans le premier volume de cette *Revue* un remarquable travail du D[r] de Bonneval qui a traité la question au point de vue de l'enseignement théorique de l'école allopathique ; nous croyons devoir revenir sur cet important sujet, parce que l'illusion des médecins et surtout celle des personnes étrangères à l'art de guérir à l'endroit de la valeur pratique des évacuations sanguines, est on ne peut plus préjudiciable aux progrès de la vérité médicale. Le préjugé qui est la cause presque exclusive du crédit des émissions vasculaires est donc doublement regrettable ; il perpétue l'usage de moyens dangereux et il s'élève comme une barrière cimentée par le temps contre la marche de la précieuse réforme médicale moderne. L'Homœopatie ne recourant que par exception fort rare à la déplétion sanguine, elle rencontre des adversaires très-obstinés dans tous les esprits égarés par les apparents services rendus à l'art de guérir par les évacuations sanguines. Nous ne saurions donc trop souvent revenir sur une matière qui nous promet un double triomphe, combattre une erreur grave et hâter le règne de la vérité.

Nous avons dit que nous ne voulions invoquer que l'en-

seignement de l'expérience : à ce point de vue, nous n'avons que l'embarras du choix des matériaux que nous avons à compulser. Qu'on se garde bien de croire que nous allions présenter des observations qui nous soient personnelles ou appartiennent à l'école Homœopathique ; nullement, nos adversaires feront eux-mêmes les frais de notre démonstration, et parmi les faits multipliés que nous pourrions invoquer, nous n'admettrons que ceux qui ne peuvent être nullement controversés ; nous ne les interprèterons pas pour les présenter à l'appui de notre opinion ; nous les exposerons simplement et rapporterons le jugement de l'observateur cité. Enfin nous insisterons surtout sur ceux où l'ouverture cadavérique aura péremptoirement démontré toute l'inanité, que disons-nous? tout le danger des évacuations sanguines.

La fluxion de poitrine est une affection très-fréquente, comme chacun sait, et l'efficacité de la saignée dans son traitement est d'une notion vulgaire ; tout le monde, ceux surtout qui sont le plus étrangers à l'art de guérir, pensent qu'il faut saigner un pneumonique ; *il faut nécessairement lui enlever le sang qui l'étouffe.* Toutefois, comme la pratique allopathique s'est considérablement réformée à ce point de vue, dans le traitement de la pneumonie, et que bien des esprits se résignent, convaincus par les faits, à croire qu'on peut guérir d'une fluxion de poitrine sans évacuations sanguines, nous ne choisirons pas cette affection pour sujet de nos recherches actuelles.

Il est une maladie non moins redoutée, contre laquelle tout le monde ordonne magistralement les évacuations sanguines ; nous voulons parler des divers modes de souf-

france cérébrale, caractérisés par la douleur céphalique, la lourdeur, la pesanteur de tête, la disposition aux vertiges avec rougeur de la face; par tout le cortége enfin des symptômes qui sont signalés comme les précurseurs *d'un coup de sang;* de l'*apoplexie*, en un mot.

Nous lisons dans la 112ᵉ observation du précieux livre du professeur Lallemand, *sur les Pertes séminales*, les lignes suivantes :

En mars 1832, première attaque grave annoncée par une émission très-abondante d'urine et un dérangement notable des digestions, caractérisée ensuite par des spasmes très-violents et par des étourdissements continuels qui ne permettaient pas au malade de faire le moindre mouvement de tête sans tomber dans une défaillance complète. (SAIGNÉES, SANGSUES), AUGMENTATION NOTABLE DE L'AGITATION ET DES AUTRES SYMPTÔMES.

Et plus loin :

En novembre (SAIGNÉE DU PIED; douches de vapeur et injections liquides dans l'oreille, par le Dʳ Itard) : POINT D'AMÉLIORATION.

Nous lisons dans la 68ᵉ observation :

M. ***, d'un tempérament sanguin, d'un caractère ardent et disposé à l'emportement......... Pendant la quatrième année de cette nouvelle existence, il vit son sommeil diminuer, éprouva de la somnolence pendant le jour et de fréquents étourdissements. L'année suivante, les assoupissements devinrent plus répétés, plus prolongés; la face fut souvent injectée, le sommeil agité et peu réparateur; la main gauche parut s'affaiblir. (*Saignée de 20 onces; deux jours après, 15 sangsues à l'anus.*)

Dès lors, ces symptômes n'ont pas cessé de faire des progrès,

malgré l'emploi réitéré des *saignées*, des *sangsues* à l'anus et derrière les oreilles... ..

J'appris par les consultations de Dupuytren, Marjolin, Boyer, Leroux, et de plusieurs médecins distingués de Bruxelles, de Genève et d'Italie, que la maladie avait toujours été regardée comme une affection cérébrale ou cérébro-spinale, provoquée par un travail forcé, par de fréquentes émotions morales, et favorisée par une disposition héréditaire : *plusieurs de ses parents étant morts d'apoplexie*.....

Le rapprochement de toutes ces circonstances me fit penser au contraire qu'il avait des pertes séminales assez fréquentes, assez abondantes, pour constituer un véritable *diabète spermatique*.

La 79e observation est ainsi conçue :

M. ***, professeur de philosophie, d'une petite stature, mais d'une constitution robuste, se livra à la masturbation depuis dix-sept ans jusqu'à vingt ans. Sa santé s'étant alors altérée, il se corrigea, sans obtenir d'amélioration durable; son état empira même progressivement jusqu'à quarante-huit ans, sans changer cependant de caractère.

Dans toutes les consultations qui eurent lieu pendant ces vingt-sept années, les symptômes signalés en première ligne sont toujours de *fréquentes congestions vers la tête*, et une extrême susceptibilité aux changements atmosphériques. Dans la première de ces consultations, il est dit que le malade, âgé de vingt-un ans, est pléthorique, a le cou gros et court; qu'il est né d'un père dont la mort a été causée par un dépôt dans la tête, etc.

Les traitements ont consisté en fréquentes saignées, applications répétées de sangsues à l'anus ou au cou, purgatifs, pédiluves, sinapismes, cautères multipliés, etc.

Tous ces moyens ont été employés dans l'intention de s'opposer aux fréquentes congestions cérébrales, aux *menaces continuelles d'apoplexie*.

Nous lisons dans la 81e observation :

Plus tard, il perdit tout à fait le sommeil, éprouva de *fréquents étourdissements*, *de violentes congestions vers la tête*. Alors, *malgré sa répugnance*, il se laissa *saigner*, appliquer des *sangsues à l'anus*, *etc.*; mais ces évacuations sanguines empirèrent encore sa position.

Dans la 65e observation, le professeur Lallemand s'exprime ainsi :

Etant à Paris en 1832, je fus appelé en consultation avec Dupuytren, Broussais et Récamier, pour un jeune homme..... Avant de procéder à de nouvelles applications de sangsues *dont le malade s'était toujours mal trouvé*, je l'examinai, je le questionnai à diverses reprises, et mes opinions changèrent avec les confidences que j'en reçus, etc.

Nous lisons dans la 53e observation :

Alors Alexandre A*** confia sa position à un praticien, qui lui ouvrit les yeux sur la cause première de tous ses maux.

Celui-ci crut cependant devoir les combatre par une *saignée* et par l'application de 20 *sangsues* à l'épigastre. Ces évacuations sanguines furent suivies d'une prostration profonde, prolongée, et n'amenèrent aucun soulagement.

La 50e observation est écrite par le malade lui-même, qui s'exprime ainsi :

Avant de terminer, je dois ajouter que j'ai été souvent *menacé d'attaques d'apoplexie*, au point de perdre deux fois con-

naissance. Cependant les *sangsues à l'anus ou au périné* m'ont toujours fait plus de mal que de bien.

Nous retrouvons toujours les mêmes circonstances ; ainsi, dans la 49e observations, il est dit :

Il s'y joignit une disposition à l'inaction et à l'assoupissement, un état habituel de torpeur et des vertiges très-fréquents qui firent craindre à d'autres médecins une *attaque prochaine d'apoplexie*. En conséquence, des *saignées* furent prescrites.

Des ascarides étaient la cause de tous ces phénomènes : un traitement approprié de huit jours suffit pour les dissiper entièrement.

Le sujet de la 44e observation éprouve en 1833 :

Des éblouissements fréquents, des vertiges, du trouble dans la vue, des bouffées de chaleur à la figure. Il attribue ces accidents à l'augmentation de la constipation. En même temps, les érections devinrent de plus en plus rares, moins énergiques, enfin incomplètes : l'aptitude aux travaux intellectuels diminua ; les congestions cérébrales augmentèrent de fréquence et d'intensité ; la figure devint habituellement très-colorée, la tête brûlante ; une douleur presque constante se fixa vers les orbites ; le caractère devint inquiet, acariâtre.

Le médecin de la maison, attribuant tous ces symptômes à un état pléthorique, pratiqua plusieurs saignées, qui ne produisirent aucune amélioration.

C'est le malade lui-même qui parle dans la 28e observation :

J'éprouvai, dit-il, des étourdissements, des tintements d'o-

reilles, des défaillances; je ne compris plus rien; je fus obligé de renoncer à toute occupation; il me semblait à chaque instant que j'allais avoir une *attaque d'apoplexie*...... Pendant deux ans, je combattis cette *gastrite chronique* par les sangsues, les bains, les lavements, le régime végétal le plus sévère; Je vécus même pendant dix-huit mois de lait: le tout sans succès.

Ces citations paraîtront peut-être fastidieuses au lecteur; mais dans une question qui ne peut et ne doit être jugée que par des faits, il nous semble indispensable d'en rendre le témoignage aussi péremptoire par leur nombre que par leur valeur. Aussi allons-nous présenter encore quelques extraits du livre du professeur Lallemand. Les citations qui vont suivre sont, au reste, des plus importantes: l'autopsie a démontré dans les observations dont nous allons rapporter des fragments, combien l'emploi des évacuations sanguines a été au moins inutile et peu motivée par la nature des lésions anatomiques. Les prétendus symptômes de congestion cérébrale n'ayant été qu'illusoires.

La première observation que rapporte M. le professeur Lallemand est tellement importante, que nous la rapporterons presque en entier. La voici:

Blennorrhagie; pollutions diurnes; symptômes d'hypochondrie, d'affection chronique du cerveau ou des méninges: congestions vers la tête; mort. *Rein droit en suppuration; prostate presque détruite; canaux éjaculateurs isolés, éraillés; vésicules séminales altérées. Rien de remarquable dans les autres organes.*

Dans le mois de janvier 1824, je fus appelé près de M. de S***, pour des symptômes de *congestions cérébrales*, auxquelles

il était fréquemment exposé depuis longtemps. Voici ce que m'apprirent les nombreuses consultations qui me furent remises, et les renseignements détaillés qu'on y ajouta.

Né à Payerme (Suisse), issu de parents sains, dont l'un succomba brusquement à des symptômes d'*affection cérébrale*, M. de S***, d'une constitution robuste et d'une imagination ardente, reçut une éducatien soignée, et s'adonna de bonne heure à la solution des questions les plus délicates de philosophie et de métaphysique; plus tard, il s'occupa avec ardeur de morale et de politique.

Après avoir passé à Paris quelques années au milieu de ses goûts favoris, M. de S*** fut obligé de se mettre à la tête d'une manufacture et de s'occuper de détails qui froissaient son amour-propre. Il devint peu a peu quinteux et bizarre; passant, sans cause connue, d'une gaîté folle à une profonde mélancolie; s'affectant facilement des plus légères contrariétés, sans se réjouir des événements heureux; se livrant avec plaisir à la critique dans les circonstances les moins convenables; enfin, il parut dégoûté, fatigué de la correspondance et des calculs.

A cette époque, il se maria : voici ce qu'écrivait, à ce sujet, dans une consultation, le Dr Butini, de Genève, son médecin et son ami :

« Ce mariage, avec une femme de son choix, sembla former une époque plus heureuse de sa vie : mais bientôt les germes de la maladie que tant de causes avaient contribué à faire naître, se développèrent rapidement. On s'aperçut que M. de S*** écrivait avec lenteur et difficulté; son style portait l'empreinte de la décadence de ses facultés : il balbutiait et n'exprimait plus qu'imparfaitement ses idées; il éprouvait par moments des vertiges assez violents pour le faire tomber, sans que jamais cependant il s'y fût joint des défaillances ou des convulsions. »

Un jour qu'il écrivait une lettre fort simple, il fut pris d'un de ces étourdissements et ne put achever. Cet accident causa une vive frayeur au malade, et laissa une profonde sensation dans sa famille. Il fut attribué par le médecin à un coup de sang qui avait produit *nne faiblesse* du côté *droit* du corps. *Vingt sangsues* furent appliquées à l'anus, et le danger parut éloigné.

Cependant des phénomènes analogues s'étant renouvelés à Genève et à Montpellier, on consulta de nonveau le Dr Butini, les professeurs Baumes, Fages et autres praticiens distingués : les uns, frappés de l'irascibilité misantropique du malade, de sa passion pour la solitude, etc., regardèrent cette affection comme purement hypochondriaque ou nerveuse; d'autres, fondés sur le dérangement des digestions, pensèrent à une affection chronique dn foie; mais le plus grand nombre crut à une maladie organique du cerveau ou de ses membranes; à une encéphalite ou à une méningite chronique, due à une disposition héréditaire. Cette dornière opinion fut partagée par le Dr Bailly (de Blois).

Ces diverses consultations s'accordaient sur la nécessité de soustraire le malade à toute occupation sérieuse; sur l'utilité des voyages, des distractions, du régime; sur l'importance de tenir le ventre libre par des lavements et des purgatifs : la plupart conseillèrent *l'application fréquente de sangsues à l'anus*, la diète lactée, etc. : quelques-uns indiquèrent l'assa fœtida, les bains, les pilules de camphre.

Ces moyens ne produisirent aucune amélioration notable : les sangsues affaiblirent; la diète lactée dérangea l'estomac; la constipation devint opiniâtre. Des bains froids par immersion, des affusions froides sur la tête calmèrent les spasmes insupportables que le malade éprouvait dans les jambes, dans les cuisses et à la face : les eaux d'Aix en Savoie et les dou-

ches écossaises parurent aussi produire de l'amélioration.

Cependant le malade devint peu à peu plus irascible et en même temps plus apathique : ses emportements furent plus fréquents et plus violents, et il montra plus d'indifférence pour les choses et les personnes qu'il avait le plus aimées. La faiblesse des jambes augmenta, au point de produire des chutes fréquentes sur le terrain le plus uni. Les nuits devinrent agitées, le sommeil plus léger, souvent interrompu par des tremblements nerveux ou de vives douleurs accompagnées de crampes, du renversement de la tête en arrière.

Les congestions cérébrales augmentèrent ; la crainte d'une apoplexie imminente fit recourir à de nouvelles applicatious de sangsues à l'anus, aux saignées du pied, aux frictions avec la pommade stibiée, aux vésicatoires, aux pédiluves sinapisés et à l'application de la glace sur la tête.

Malgré l'emploi de ces moyens énergiques et multipliés, il survint une nouvelle et violente congestion ; c'est alors que je fus appelé. Voici ce que je remarquai :

Le malade était inquiet, agité, incapable de rester deux minutes à la même place ; sa figure était rouge, ses yeux saillants, injectés, fixes et égarés ; sa physionomie portait l'empreinte d'un profond effroi ; sa démarche étoit chancelante ; ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps ; sa peau était *froide*, son pouls *petit et lent*.

Ces dernières circonstances me frappèrent moins que celles sur lesquelles mon attention avait été ramenée par tout ce que je venais d'apprendre, et je conseillai aussi des sangsues à l'anus. Aussitôt M. de S*** entra dans une violente colère, et m'affirma que les sangsues l'avaient *toujours affaibli, sans jamais le soulager*. J'étais trop préoccupé du danger d'une apoplexie pour m'arrêter à cette conviction profonde, manifestée avec tant d'énergie, et j'obtins qu'on mit six sangsues au cou.

Le lendemain, je trouvai le malade très-pâle et tellement affaibli qu'il ne put sortir.

Nous aurions été tenté de faire connaître les résultats de l'autopsie ; mais comme ils sont sommairement signalés en tête de l'observation, nous les épargnons au lecteur à cause de l'espace qu'ils occuperaient ici.

L'observation n° 2 n'est pas moins importante ; nous en rapporterons la première partie :

Blennorrhagies : pollutions, hypochondrie, congestions cérébrales fréquentes, mort. *Suppuration des vésicules séminales ; ossification des canaux déférents ; cystite ; phlébite ; adhérences anciennes de l'arachnoïde, ainsi que des plèvres ; suppuration des muscles du cou et des épaules.*

Le 25 septembre 1825, le professeur Broussonnet eut la bonté de me prévenir qu'il avait mis à ma disposition le cadavre d'un de ses malades qui, d'après ce qu'on lui avait rapporté, devait avoir succombé à quelque hémorrhagie cérébrale. Sensible à l'attention de mon collègue, je m'empressai de me rendre à la salle des morts, où s'étaient réunis les élèves des deux cliniques. Le crâne était déjà enlevé, et l'on se disposait à fendre la dure-mère ; mais, avant d'aller plus loin, je demandai des renseignements à ceux qui avaient suivi la maladie, dans l'espoir de deviner la nature et le siége de l'altération que nous allions rencontrer.

Voici ce que j'appris :

François-Maurice, âgé de soixante-treize ans, autrefois militaire, et plus tard garde-champêtre, avait depuis longtemps les jambes très-faibles ; il chancelait en marchant, comme s'il eût éprouvé des étourdissements ; souvent il serait tombé, s'il n'eût été accompagné. De temps en temps, il éprouvait des conges-

tions vers la tête; la face devenait rouge; il perdait connaissance, ressentait des symptômes spasmodiques très-variables; ensuite la face pâlissait et il restait anéanti. Ces espèces d'attaques avaient été combattues par les saignées, les dérivatifs, les antispasmodiqnes, quelques sangsues, etc.

Enfin, le 22 décembre, il était survenu une congestion plus violente vers la tête, avec coloration violette de la face; et, le lendemain, il avait succombé dans un état de résolution générale.

Cos symptômes avaient fait soupçonner une affection chronique du cerveau ou de ses membranes, provoquant des congestions, dont la dernière s'était terminée par l'hémorrhagie.

Cette opinion me parut plausible : mais le désir de découvrir le siége précis de l'altération me fit multiplier les questions.

Elles amenèrent un résultat bien différent de celui que j'attendais. On ne put s'entendre sur le côté du corps qui avait paru le plus affecté; mais il demeura constant qu'aucune déviation n'avait eu lieu dans les traits de la face : ce qui me fit penser que les symptômes avaient toujours été généraux.

Quant à la cause de la maladie, elle paraissait devoir être attribuée à quelque chagrin. Le malade parlait peu; il avait constamment l'air sombre et taciturne, et se plaignait d'une foule de maux différents, dont la plupart avaient paru imaginaires ou exagérés. Il accusait tantôt des douleurs vers l'occiput, au cou, au dos; tantôt des coliques, de la tension dans le bas-ventre, des borborygmes, etc. Malgré sa faiblesse, il avait un besoin irrésistible de mouvement, il ne pouvait pas rester dans son lit, allait souvent aux commodités; enfin, il avait l'air inquiet, chagrin; il tourmentait les infirmiers, brusquait les élèves : il passait généralement parmi eux pour un hypochondriaque.

Le rapprochement de toutes ces circonstances me fit douter

de l'existence d'une altération cérébrale. Je me rappelai l'histoire de M. de S***, et je donnai une autre direction à mes questions J'appris bientôt que Maurice avait éprouvé plusieurs rétentions d'urine : on me rappela que je l'avais sondé quelques jours avant sa mort. Dès lors, je déclarai aux élèves que je ne croyais plus du tout à une lésion du cerveau, et que j'attribuais tous les symptômes en question à des pertes séminales involontaires et inaperçues.

Le nom des observateurs que nous avons cités et les faits que nous leur avons empruntés nous dispenseraient d'insister sur la démonstration que nous avons entreprise : en effet, si des clients comme ceux qui accouraient de toutes parts auprès de l'illustre professeur ont été si souvent victimes par les évacuations sanguines, que ne nous est-il pas permis de craindre pour ceux en bien plus grand nombre qui sont forcés de confier le soin de leur santé à des praticiens qui ne pourront être outragés parce que nous leur supposons moins de science et de savoir pratique qu'aux sommités médicales dont le professeur Lallemand a fait connaître accidentellement les désastreuses prescriptions !

Cependant l'abus que nous combattons est trop grand pour que nous ne cherchions pas à en démontrer l'existence même aux plus obstinés.

Assurément, nous n'avons pas la pensée de faire au corps médical allopathique l'injure de croire qu'il n'a pas souvent lui-même reconnu l'inefficacité, et même déploré les dangers des évacuations sanguines contre les congestions cérébrales, soit que celles-ci fussent idiopathiques ou sympathiques : nous formerions un volume si nous vou-

lions enregistrer tous ses aveux sur ce sujet. Personne n'ignore que dans ces sortes de faits pathologiques qui constituent, ou font redouter un accident apoplectique, il faut distinguer deux puissances productices parfaitement distinctes ; d'un côté, la masse sanguine ; de l'autre, la force anormale, morbide, qui la fait se mouvoir. *Le bon public* fait bon marché de cette dernière circonstance, qui est cependant capitale ; il ne voit que le fait matériel, le sang à la tête ; et les médecins, abjurant le plus souvent leur caractère d'hommes de science, dirigent leurs moyens thérapeutiques contre l'effet du mal, et négligent l'indication principale, qui consiste à anéantir la force morbide qui porte le sang vers l'encéphale.

L'incertitude et la vanité des médications dont dispose l'allopathie pour remplir cette dernière et importante indication, favorise singulièrement le laisser-aller médical à l'endroit des évacuations sanguines ; mais le préjugé vulgaire en faveur de celles-ci est presque toujours la cause des abus qu'il en est fait journellement.

Les phénomènes cadavériques extérieurs qui s'observent fréquemment sur des individus qui succombent à des accidents de congestion encéphalique, rendent en quelque sorte tyrannique le préjugé que nous combattons : en effet, le plus souvent, chez ces sujets, la putréfaction cause rapidement la rupture de quelques vaisseaux sanguins ; bientôt un sang à demi décomposé inonde le cadavre, coulant par le nez et la bouche, et aussitôt l'ignorance s'écrie : « C'est évidemment le sang qui l'a étouffé ; on n'a pas assez saigné le malade !!!

Cette circonstance, qui se reproduit fréquemment, est

la cause de concessions nombreuses qui sont faites au public par le corps médical allopathique, au sujet des évacuations sanguines. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire par des praticiens : « J'ai saigné et *resaigné* ce malade, non pour lui, mais pour moi ; *j'ai voulu mettre ma réputation, ou, mieux, ma responsabilite à couvert !!* C'est surtout dans les petites localités que des faits de ce genre s'observent souvent; et la science, dont la mission est de combattre à outrance tous les préjugés qui barrent son passage, baisse humblement pavillon, et par sa coupable condescendance, elle donne ainsi à un préjugé la force qu'elle devrait avoir elle-même.

Le préjugé que nous signalons ici, et qui domine en général dans la question dont il s'agit l'esprit du monde étranger à l'art de guérir, est encore rendu plus vivace par....., disons le mot, par un mensonge scientifique.

Nous ne contestons pas l'utilité réelle de certaines applications de sangsues : ce n'est point ici le moment d'apprécier cette pratique, au point de vue de son action thérapeutique ; mais disons que ce qui porte souvent à user de ce moyen, ce qui, souvent, le fait réclamer à grands cris aux médecins, c'est la conviction où l'on est que les sangsues vont se gorger du sang qui circule dans les vaisseaux même de l'organe malade : les médecins sanctionnent cette erreur en appelant *magistralement* une application de sangsues *une saignée locale*. Localiser une médication, c'est bien séduisant pour des esprits que dominent des vues purement matérielles et qui ne s'inspirent pas de la connaissance des lois de la vie. Mais cette dénomination, *saignée locale* est tout simplement, dans le plus grand nombre de cas, un

MENSONGE ANATOMIQUE. Eh quoi ! on ose prescrire une *saignée locale* de l'estomac par une application de sangsues à l'épigastre, des poumons, par une application de sangsues ou de ventouses sur la poitrine !! Ce serait insulter à nos confrères de l'allopathie que de leur prouver *anatomiquement* que leur saignée capillaire n'est nullement *locale ;* qu'elle le serait tout autant si elle était pratiquée au genou ou sur le ventre. Cependant le bon public est bien convaincu du contraire, et le corps médical seul autorise et perpétue cette erreur.

Les faits que nous avons extraits du livre du professeur Lallemand prouvent assez que ce n'est pas seulement dans les petites localités et par les praticiens obscurs que se commettent les méfaits scientifiques que nous signalons. On nous objectera peut-être : les observations cliniques rapportées par Lallemand ont trait à une affection à peu près inconnue avant ses remarquables travaux sur les désordres qui affectent quelquefois les voies séminales. Cela est vrai, et nous le reconnaissons volontiers ; mais en demeure-t-il moins démontré que les médecins les plus haut placés dans la science n'ont cessé, jusqu'aux travaux de Lallemand, de combattre, par des évacuations sanguines une affection qui s'observe souvent, qui cause de graves ravages et que les évacuations sanguines aggravent toujours ? Nous ne ferons pas l'injure, surtout aux noms cités par Lallemand, de croire que les praticiens qui ont constamment recours aux évacuations sanguines contre les désordres congestifs encéphaliques, qu'ils soient idiopathiques ou sympathiques ; nous ne leur ferons pas l'injure de croire qu'ils n'ont pas su observer que, le plus souvent, leur pratique était

funeste à leurs clients. Ils ont continué néanmoins d'user des mêmes moyens, parce qu'eux aussi se laissent dominer par le préjugé par l'opinion publique, qui les accuserait *d'avoir laissé étouffer leurs malades par le sang.* Et nous le redirons bien haut, l'allopathie est ainsi souvent subjuguée par l'erreur, parce qu'elle est elle-même une erreur. Elle ne connaît aucun agent propre à annihiler la puissance qui porte le sang vers l'encéphale. Disons cependant, à la décharge de la pratique de l'école officielle, que les évacuations sanguines opérées en vue de combattre les accidents pathologiques dont il s'agit, produisent presque toujours un effet immédiat salutaire. Après une saignée, après une copieuse application de sangsues, il est rare que le patient n'éprouve pas une amélioration sensible dans ses souffrances : il est donc bien facile de comprendre que les malades et leur entourage fascinent quelquefois la science, au point que celle-ci se complaise dans son triomphe éphémère et soit portée à en favoriser le retour : cela se comprend d'autant mieux que si le malade succombe, on entend de toutes parts : *C'est malheureux ; cependant il avait été copieusement saigné !!!*

Combien est différent le langage qui accueille nos insuccès ! Nous ne faisons aucune coupable concession aux préjugés, aussi les préjugés sont-ils inexorables contre nous. Un praticien Homœophathe compterait-il par centaines les malades qu'il a guéris de congestion cérébrale idiopathique ou sympathique ; aurait-il même sauvé, il se permet quelquefois ces sortes d'excentricités, aurait-il même sauvé des malades qui avaient résisté et à leur maladie et aux évacuations sanguines, s'il vient à perdre un seul client

qu'il n'a pas saigné, parce que les conditions rigoureuses qui commandent la saignée ne se sont pas produites chez lui ; alors l'allopathie multiplie ses voix à l'infini, et ses accents accusateurs vouent à la malédiction publique le praticien qui a commis..... une non guérison !!! Pour notre compte, nous portons jusqu'à trois le nombre de ceux que nous avons perdus, dans notre pratique de dix-sept ans, à la suite d'accidents de congestion cérébrale, et depuis longtemps nous ne nombrons plus ceux que nous avons sauvés en pareil cas; eh bien, le croirait-on? les glas presque journaliers que fait sonner l'allopathie pour pareilles non guérisons, si tant est qu'elle puisse ne pas aider le mal dans son œuvre de destruction, ces glas multipliés, disons-nous, n'ont point encore étouffé les voix qu'un ou deux faits de même importance ont animées contre l'Homœopathie. L'impuissance des vagues contre le granit ne fut jamais la cause qui apaisa leur courroux ; ainsi l'allopathie subit la loi commune, laissons la faire, et revenons à notre sujet.

Les abus dangereux de l'école officielle dans ses médications déplétives pour combattre les accidents congestifs encéphaliques pourraient paraître démontrés seulement, ainsi que nous l'avons déjà dit, par des faits exceptionnels, si nous nous bornions aux faits recueillis par le professeur Lallemand en vue de ses admirables recherches sur les effets sympathiques généraux de l'état pathologique spermatique. Il nous serait sans doute très facile d'infirmer une semblable appréciation qui ne pourrait jamais relever l'allopathie du reproche que nous lui adressons de s'armer trop souvent de sa lancette; et cela dans des circonstances

où les apparences pathologiques seulement l'autorisent à penser aux déplétions sanguines : tel est, du moins, l'enseignement que nous avons logiquement recueilli de l'étude raisonnée des observations de Lallemand, qui, nous devons le signaler de nouveau, a exposé au grand jour la pratique allopathique, par la conduite des médecins les plus haut placés dans la science ou dans l'opinion publique. Notons, en outre, que le professeur Lallemand n'est nullement suspect de partialité, tout le monde le sait, contre les évacuations sanguines. Renonçant volontiers à de plus nombreuses citations pour démontrer les dangers et les abus des évacuations sanguines, citations qui pourraient toujours être affaiblies par cette considération, que c'est par erreur de diagnostic que les médications déplétives ont été funestes, nous terminerons ce travail, en rapportant deux articles de date récente, publiés par la *Revue médico-chirurgicale de Paris*, qui, personne ne l'ignore, est sous la direction immédiate de l'un des membres les plus éminents de la Faculté de Paris, M. le professeur Malgaigne.

Nous lisons, dans le numéro de janvier de l'année dernière, de cet organe estimé à justes titres par l'école allopathique :

Sl la Saignée est quelquefois dangereuse dans l'apoplexie ;
par M. Aussaguel.

La question posée en tête de cet article frappera assurément tous les praticiens. M. Aussaguel a réuni dans sa thèse inaugurale, à qui nous faisons cet emprunt, quelques faits qui réclament une mûre considération à cet égard.

« Dans ses leçons orales, dit M. le professeur Cruveilhier, toutes les fois qu'il est question du traitement de l'hémorrha-

gie cérebrale, ne manque pas de dire : « *Sans doute, il faut saigner, mais soyez circonspects....* » Et alors il raconte volontiers qu'ayant été mandé en ville auprès d'une personne qu'il trouva sous l'imminence d'une attaque d'apoplexie cérébrale, il se hâta de pratiquer une saignée; la veine était à peine fermée, que le malade était hémiplégique : « aussi, ajoute-t-il, les parents du malade ne manquèrent pas de dire que c'était mon coup de lancette qui avait fait le mal. »

« Depuis, nous avons lu dans la thèse de M. Cornil (avril 1851) : Une femme, dit-il, que j'observai l'année dernière, dans le service de M. Rostan, était occupée aux soins de son ménage, lorsqu'elle éprouva tout à coup de la faiblesse dans les membres thoracique et pelvien du côté gauche; cependant, elle put se rendre, quoique avec peine, chez son médecin, qui demeurait à une assez grande distance. Celui-ci la saigna immédiatement; mais, après la saignée, la malade ne put quitter la chaise sur laquelle elle s'était assise ; alle était complétement hémiplégique. »

« En outre, le fait suivant s'est passé sous nos yeux : Le 24 février, un de nos amis, L. D..., se présenta à nous dans un état de bredouillement tel, qu'il eut besoin d'un bon quart d'heure pour me faire comprendre que, le matin du même jour, il avait été lui-même fort surpris de se réveiller dans cet état. Il ne présentait, du reste, qu'un peu de faiblesse dans les membres du côté droit, et surtout dans le membre supérieur, qui était également moins sensible que celui du côté opposé. Le docteur Batailhé ayant été appelé, une large saignée fut pratiquée; le lendemain, le bredouillement ayant plutôt augmenté que diminué, une seconde saignée fut pratiquée, à la suite de laquelle le malade tomba dans une syncope qui se prolongea durant quinze minutes, et dont il ne se réveilla que complètement hémiplégique. Depuis ce moment également, le malade

n'a plus parlé; et au moment où j'écris ces lignes, bien que le membre inférieur ait recouvré tous ses mouvements, l'articulation du moindre monosyllabe est encore impossible.

« Eh bien! ajoute notre jeune confrère, je demande, si les faits de ce genre étaient nombreux, n'auraient-ils pas une certaine éloquence accusatrice contre l'emploi de la saignée; et quand, témoin impartial, on assiste à leur mode de développement, n'est-on pas tenté de dire, avec les parents du malade de M. Cruveilhier: *C'est le coup de lancette qui a fait le mal?*

Il cherche ensuite à se rendre compte de ces faits exceptionnels; et l'explication à laquelle il s'est arrêté ne manque peut-être pas d'une certaine valeur.

» Que se passe-t-il dans certaines pneumonies, à la suite d'une saignée? Est-ce que le pouls, de petit, de concentré, qu'il était *avant*, ne devient pas plein, fort, développé *après?* N'observe-t-on pas, en un mot, ce qu'on appelle le *redressement* des forces, et ne pense-t-on pas généralement que c'est alors qu'un nouveau mouvement fluxionnaire a lieu vers le poumon? Aussi est-ce sans doute pour traiter, en quelque sorte, les accidents de la saignée par la saignée elle-même, que M. Bouillaud recommande les saignées répétées; en d'autres termes, la même quantité de sang étant d'une plus grande efficacité, évacuée en plusieurs saignées qu'en une seule.

» S'il en était ainsi pour le cerveau, comment s'en étonner? Comment s'étonner que cet organe, maintenu dans une boîte inextensible, soumis à de faibles mouvements, tuméfié qu'il est par la grande quantité de sang qui l'engorge, résiste pendant un temps à l'hémorrhagie, et qu'ensuite il cède tout à coup, quand, à la suite d'une saignée, la circulation devient plus active et les mouvements plus étendus? En d'autres termes, et pour mieux faire saisir notre pensée, n'y a-t-il pas pour la production de l'hémorrhagie cérébrale deux puissances parfai-

tement distinctes : d'un côté, la masse sanguine ; de l'autre, la force avec laquelle elle se meut ? et ne semble-t-il pas *qu'on ne puisse diminuer la première sans accroître la seconde ?*

» Diminuer la première sans accroître la seconde, tel doit être le but du praticien.

« C'est dans le but d'atteindre un pareil résultat que, pour notre compte, nous nous proposons bien de ne jamais ouvrir la veine sans avoir préalablement mis la tête du malade dans une position élevée, refoulé le sang de cet organe par l'application du froid (vessie remplie de glace), l'avoir attiré, au contraire, vers les extrémités inférieures par des sinapismes ou des pédiluves, et fait prendre au malade une potion calmante avec quelques gouttes de digitale. »

Nous sommes convaincu que M. le Dr AUSSAGUEL ne tardera pas à reconnaître combien est peu fondée sa naïve confiance dans la digitale, pour combler l'insuffisance du vieil adage thérapeutique, *tête froide*, *pieds chauds* et *ventre libre*. Il a trop bien étudié le fait pathologique pour que la vérité thérapeutique ne soit la récompense de ses louables méditations ; nous espérons que les propriétés de la *Belladone*, de l'*aconit* ou de l'*arnica* lui seront démontrées bien supérieures à celles de la *digitale* pour décongestionner l'encéphale.

Des tendances aussi saines que celles que nous venons de faire connaître ne peuvent manquer de provoquer de l'écho : la vérité est dans les besoins de l'humanité ; et quelles que soient les entraves qui barrent le passage de l'allopathie pour la conquérir, il est consolant de recueillir, çà et là, quelques-unes de ses aspirations vers ce noble but.

Nous lisons en effet dans le n° d'avril dernier du même

journal, la *Revue* de M. le professeur Malgaigne, l'article suivant :

Si la Saignée est quelquefois dangereuse dans l'apoplexie?

Nous avons reproduit, il y a environ un an (*Revue médico-chir.*, t. XIII, p 57), quelques faits curieux réunis par M. Aussaguel, et qui résolvaient cette question par l'affirmative. Le *Journal des Connaissances médico-chirurgicales* publie d'autres observations de MM. Voillot et Demarquette, qui sont pareillement de nature à être pesées par les praticiens.

M. Voillot commence par chercher une explication des bons et des mauvais effets de la saignée. Comme celle qu'il a trouvée est de pure hypothèse, nous ne nous y arrêterons pas : et lui-même ne paraît pas y tenir fortement.

« Quoi qu'il en soit, ajoute-t il, il suffit que l'observation ait constaté les accidents qui peuvent survenir après la saignée, pour que l'on soit tenu d'user de la plus grande circonspection avant de se résoudre à l'appliquer. Pour notre compte, nous avons été plusieurs fois témoin de pareils accidents, et nous dirons, sans remonter plus haut dans le cours de notre pratique, qu'aujourd'hui même nous avons un fait de cette nature.

» M. J***, âgé de 66 ans, d'un tempérament éminemment sanguin, est atteint subitement de difficulté de la parole. Lorsque nous fûmes appelé, il était debout et marchait dans sa chambre; nous nous mîmes aussitôt en devoir de le saigner; à peine avions-nous fermé la veine, qu'il fut pris d'une hémiplégie du côté gauche et de l'abolition complète de la parole. Depuis cette époque, qui remonte à plusieurs années, et après l'usage des eaux de Bourbonne, ainsi que de divers autres moyens, l'hémiplégie subsiste telle qu'elle était dans le principe : il ne peut marcher qu'en traînant fortement la jambe, et

il ne peut prononcer qu'un seul monosyllabe, ce qui l'oblige à s'exprimer par signes.

» En regard de ce fait, nous croyons devoir parler de deux personnes dont la maladie est récente, car elle date de cette année. Ces deux personnes, d'un tempérament apoplectique et de l'âge à peu près de celle qui fait le sujet de l'observation précédente (soixante et quelques années), furent subitement atteintes d'embarras de la langue et d'hémiplégie, aussi du côté gauche; ni l'une ni l'autre n'ont été saignées ou n'ont subi l'application de sangsues; la première, qui est une femme, s'est presque entièrement remise après une quinzaine de jours. A peine éprouve-t-elle quelque faiblesse dans la marche; la langue est complètement libre, mais le bras reste paralysé. Quant à l'autre malade, quoique l'amélioration n'ait point été aussi satisfaisante, il a néanmoins recouvré l'usage ferme de la parole et de celui de la jambe, qui, toutefois, a conservé de la raideur dans la marche. Mais le bras est encore à l'état de paralysie.

» Que fût-il arrivé si nous avions saigné ces deux malades? Serait-on fondé à dire que nous leur eussions rendu l'usage complet des muscles paralysés, ce qui est extraordinairement rare, qu'on ait saigné ou non? Nous croyons plutôt que nous eussions fait une saignée non-seulement inutile, mais peut-être nuisible au rétablissemont même incomplet qu'ils ont obtenu.

» Est-ce à dire pour cela qu'en pareilles circonstances il faille toujours s'abstenir de saigner? Nous n'avons pas une manière de voir aussi absolue. Nous croyons avoir eu à nous louer quelquefois de la saignée. Dernièrement encore, une personne âgée de 72 ans, d'un tempérament sanguin, est prise tout à coup de bredouillement, de torsion de la bouche et de déviation de la langue Appelé dans la nuit, nous lui fîmes une large saignée; trois jours après, les symptômes avaient disparu,

et le malade était rentré dans son état de santé habituel. Nous devons dire, toutefois, qu'après la saignée nous prescrivîmes des infusions d'arnica, une potion purgative et un vésicatoire à la nuque.

» Devons-nous ici attribuer à la saignée tout l'honneur de la cure? C'est une question qu'il serait difficile de résoudre ; tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elle n'a point été nuisible, comme elle l'a été dans des circonstances entièrement semblables à celle-ci. Jusque-là, nous manquons d'indications précises; car tout en reconnaissant qu'on a affaire à une menace d'apoplexie, à un commencement de paralysie, on n'est pas assuré que la saignée ne produira pas un effet tout contraire à celui qu'on a l'intention de prévenir, ou tout au moins qu'elle ne sera point un obstacle à une amélioration qui peut arriver sans elle.

» C'est sans doute cette incertitude qui a fait que des praticiens ont proscrit la saignée sans exception. Quant à nous, nous pensons qu'il faut s'abstenir lorsque le malade a dépassé la soixantaine, époque où la paralysie est la plus fréquente ; lorsque la demarche est lourde et pesante, lorsqu'il y a chez lui présomption de ramollissement, et, en un mot, lorsqu'il a marché d'une manière lente et progressive vers la paralysie. Dans ce cas, nous prescrivons de préférence les stimulants de la circulation, et l'arnica spécialement, les purgatifs drastiques et les vésicatoires, soit à la nuque, soit sur les membres paralysés.

» Nous dirons, en terminant, que dans l'apoplexie la saignée est d'une utilité douteuse, et qu'on ne peut affirmer qu'elle ne sera point nuisible. »

M. Demarquette, lui, ne fait point de théories; il se borne à rapporter les deux faits suivants :

Obs. I. — « Une femme âgée de 85 ans et jouissant encore

d'une assez bonne santé, veut se lever un matin comme d'habitude; mais elle en est empêchée par une difficulté de mouvoir le bras droit et le membre abdominal de ce côté; de plus, elle éprouve un grand embarras dans la prononciation. En présence de cette femme, assez maigre et déjà affaiblie par l'âge, je crus devoir m'affranchir du préjugé banal qui veut que l'on saigne dans toute attaque d'apoplexie. Je respectai donc le peu de vitalité qui restait à cette vieille femme, et me bornai à lui prescrire des frictions d'alcool camphré sur les membres, et une potion avec 1 gramme d'iodure de potassium, à prendre par cuillerée, d'heure en heure (120 grammes de liquide).

» Cette vieille malade ne présentait d'ailleurs aucune réaction; son pouls était presque normal, la peau de chaleur ordinaire; je ne vis là qu'une atonie générale.

» Quelques jours après, un mieux se déclara : elle put, étant soutenue, se lever et marcher; elle conservait un peu d'appétit, ce qui me permit de la nourrir avec des soupes légères et du bouillon de veau gras; bref, au bout de quinze jours, elle pouvait marcher seule et faire usage de son bras, qui n'était plus que légèrement engourdi.

» Le vingtième jour on la trouva assoupie, immobile dans son lit, répondant difficilement aux questions; à son examen, je constate le même état et de plus de la chaleur à la peau; je prescris sinapismes aux malléoles, vin rouge coupé avec moitié tisane de chiendent, à prendre de temps en temps; ces moyens parurent encore la ranimer, car, à mon grand étonnement, deux jours après je la trouvai beaucoup mieux.

» Cette amélioration se maintint. Six semaines après le début de sa maladie, cette femme se trouve dans un état très-satisfaisant : elle mange et digère bien, ses membres et sa parole sont aussi libres qu'auparavant. Aujourd'hui, après un an, cette femme se porte encore bien. »

Obs. II. — « Une femme âgée de 72 ans, maigre, à constitution sèche, éprouve tout à coup de l'engourdissement dans les membres thoracique et abdominal du côté gauche; cet état augmente, au point de ne pouvoir plus marcher ni faire usage de son bras.

» Appelé près d'elle, je la trouvai assise sur une chaise, le tronc penché à gauche; elle me raconta, d'une parole très-libre, son malheur, et me fit voir ses deux membres paralysés : sa langue n'était nullement déviée, et son pouls était à peu près dans l'état normal. A la sollicitation des parents plutôt qu'à une indication précise, je lui pratique une saignée assez copieuse, que je réitère quatre heures après. Le lendemain matin, son état était considérablement aggravé; je la trouvai affaissée, assoupie, la langue déviée à droite, la parole très-embarrassée, et les deux membres dans une complète résolution. Elle me fit comprendre que des mucosités lui gênaient la respiration, qui était, en effet, râlante.

» N'osant plus recourir à la saignée, dont l'utilité me paraissait plus que douteuse, j'essayai le tartre stibié à haute dose (40 centigr. de sel dans 120 grammes d'eau distillée diacodée), à prendre par cuillerées à bouche d'heure en heure. A la deuxième prise, la malade eut des vomissements et des selles, mais bientôt la tolérance s'établit, et un mieux très-sensible se déclara.

» Cette femme, en effet, qui répondait à peine à ma question, qui paraissait indifférente à tout ce qui l'entourait et qui était absorbée dans l'assoupissement, était, au bout de vingt-quatre heures, parfaitement réveillée, causait facilement et avait recouvré sa physionomie normale, sauf une légère déviation de la bouche.

» Cette amélioration s'est continuée; et aujourd'hui, un an après, elle ne regrette que la validité de son bras paralysé. »

» Il n'est pas rare, ajoute l'auteur, de rencontrer dans la pratique des preuves de la contre-indication de la saignée dans l'apoplexie commençante. »

Fort bien! voilà le fait établi; maintenant comment reconnaître ces cas? La question n'est pas facile à résoudre; mais c'est déjà beaucoup qu'elle soit catégoriquement posée.

Sans doute; *c'est déjà beaucoup qu'une question aussi importante soit posée.* Hahnemann l'a posée depuis longtemps cette même question! On en demande la solution; Hahnemann l'a donnée; et c'est parce qu'il a proscrit la saignée, c'est parce qu'il a remplacé cette pernicieuse pratique par de très-salutaires et de très-précises indications que lui, l'Homœopathie et ses disciples ont été si souvent et si méchamment discrédités auprès *des gens du monde*, étrangers à l'art de guérir, et qui certainement se croient *tous assez savants* pour reconnaître que le premier des besoins d'une apoplectique, c'est d'être *saigné*.

Ainsi que nous l'avons dit, LA VÉRITÉ EST DU DOMAINE NÉCESSAIRE DE L'HUMANITÉ, qui y tend d'une manière incessante. Hahnemann a eu le tort immense de la montrer dans tout son éclat au corps médical : celui-ci, ébloui, a rapidement abaissé ses paupières et détourné la tête; mais peu à peu, il ose jeter un regard furtif sur ce foyer dont il recueille quelques étincelles; espérons que le temps approche où le corps médical le contemplera sans sourciller, avec bonheur et reconnaissance.

D[r] BÉCHET.

ÉPIDÉMIE CHOLÉRIQUE A AVIGNON.

I.

Nous terminions les quelques lignes que nous avons écrites au sujet du choléra, dans le numéro de juin, par l'expression de l'espérance d'une prochaine disparition du fléau : nous étions loin de nous attendre à devoir le combattre aussi longtemps, car depuis cette époque il n'a cessé de sévir sur notre population.

La marche de cette épidémie a présenté un caractère tranché ; elle n'a cessé d'offrir, dans tout son cours, une rémission hebdomadaire. Dans le début, cette suspension des effets de l'influence épidémique n'a été signalée que vaguement, sans doute parce qu'elle était moins absolue qu'elle ne l'est devenue par la suite ; mais dès le commencement du mois de juillet, chacun a reconnu que le fléau ne sévissait effectivement que par récrudescence de trois à quatre jours, pendant lesquels des cas nombreux se déclaraient, tandis que, pendant le reste de la semaine, chacun acceptait la consolante pensée d'une prochaine délivrance, tant étaient rares les nouvelles victimes.

Lorsque notre observation nous eut signalé cette marche intermittente, nous avons cherché à nous l'expliquer :

les récrudescences se manifestant régulièrement et surtout le dimanche et le lundi, nous avons été porté à croire que l'oisiveté des travailleurs favorisait des écarts de régime qui étaient la cause dominante du plus grand nombre de cas épidémiques ; mais plus tard, dans les dernières semaines du mois d'août, les récrudescences ont été observées le vendredi et le samedi, il n'a donc plus éte permis d'accepter comme plausible explication de ce retour épidémique l'influence du repos du dimanche, mal utilisé par les travailleurs. Il n'a pas été possible également d'invoquer dans le même but l'abstinence du vendredi et du samedi, puisque l'Autorité ecclésiastique, dans sa sage sollicitude, en avait alors suspendu l'obligation. Il est donc devenu évident pour nous que la singularité de la marche de notre épidémie était tout aussi inexplicable que la cause elle-même du fléau, qui se dérobe aux recherches scientifiques des plus intrépides investigateurs des causes premières. Bornons-nous donc à constater que depuis trois semaines environ, les retours hebdomadaires de l'épidémie sont de plus courte durée, et frappent des coups de moins en moins nombreux : les jours qui séparent les récrudescences sont aussi plus sensiblement dégagés de l'influence épidémique. Tout nous permet donc d'espérer aujourd'hui que nous sommes véritablement à la veille de notre délivrance définitive.

Le fléau a donc sévi pendant trois mois sur la population de la ville d'Avignon : les victimes ont été nombreuses, et elles le sont sans doute dans une proportion plus grande que dans des villes où la panique des habitants a surtout donné à leur épidémie une réputation de plus haute gravité. Toutefois, nous connaissons des locali-

tés qui ont été plus rudement éprouvées que la nôtre.

La mortalité cholérique s'est élevée du 7 juin au 31 août au chiffre de 616 décès : Avignon fut plus ému de l'épidémie cholérique de 1835, bien que la mortalité ait été bien moindre que cette année : en 1835, l'épidémie dura environ quarante jours, tandis que celle-ci a pesé sur nous pendant trois mois : cette lenteur explique le calme de notre population.

En admettant que les guérisons ont été obtenues dans notre ville dans la même proportion que dans les hôpitaux de Paris, puisque d'après les documents officiels de ces établissements, sur 4,835 cholériques, il y a eu 1834 guérisons, c'est-à-dire 3001 décès, comme nous comptons 616 décès cholériques depuis le 7 juin jusqu'en fin août, il en résulterait que le choléra, dans Avignon, a atteint 960 de ses habitants, environ 25 habitants par mille. Cette proportion ne peut être exacte, car tout le monde sait que la mortalité est beaucoup plus élevée, chez les sujets transportés dans les hôpitaux que chez ceux traités à domicile : nos établissements publics ont fourni 298 décès et la ville 318 ; assurément les guérisons, en ville surtout, sont dans une bien meilleure proportion que celle que nous venons de mentionner dans les hôpitaux de Paris, il est donc très-probable que quarante à cinquante par mille de nos habitants ont été frappés par le fléau.

Nous avons présenté cette appréciation approximative de notre épidémie, non dans le but d'en faire ressortir l'importance, mais seulement pour donner une idée du nombre de malades que le corps médical a été appelé à soigner pendant le trimestre qui vient de s'écouler. Nous

signalons cette circonstance qui, seule, peut nous faire absoudre de la faute grave, mais involontaire, que nous avons commise de n'avoir rien écrit sur les malades nombreux auxquels nous avons dû donner des soins. Notre temps a été tellement absorbé par les visites incessantes qu'il nous a fallu faire, qu'il nous est impossible de faire connaître numériquement les résultats que nous avons obtenus par la médication homœopathique. Toutefois, nos souvenirs sont trop récents pour que nous craignions d'exposer, au point de vue de la valeur clinique de l'Homœopathie, quels ont été les fruits de nos efforts pendant ce temps de calamité publique.

Avant d'arriver au point important de cette esquisse, disons un mot de l'inanité des raisons puisées dans les variations atmosphériques, pour expliquer les récrudescences de l'épidémie ou ses rémissions. Par tous les temps : sècheresse, humidité, haute température, refroidissement de l'atmosphère, vents divers, l'influence épidémique a invariablement pesé sur nous, dans sa marche intermittente que nous avons signalée d'abord.

II.

Pouvons-nous ne point nous arrêter sur les considérations importantes que suggère la position des plus nombreuses victimes du fléau ? Le choléra à Avignon a sévi à peu près exclusivement sur la classe pauvre et laborieuse. Cette particularité a autorisé certains bruits malveillants et absurdes sur la cause première du choléra, que les ignorants ou les pervers attribuent ou feignent d'attribuer à un

empoisonnement volontaire des pauvres par les riches. Il est vraiment déplorable d'avoir de semblables aberrations à enregistrer; sans doute, le moindre de leurs mauvais effets est d'inspirer de l'antipathie entre les diverses classes de la société ; mais ce qu'il y a de plus regrettable, c'est que ceux qui accueillent ces absurdes rumeurs sont portés à une défiance excessive envers ceux mêmes dont l'assistance leur est le plus nécessaire ; la science et l'opulence leur devenant suspectes, quels seront les secours qu'ils accepteront dans leur misère et leurs souffrances ? Combien il est à désirer que l'esprit du peuple s'éclaire assez pour n'être plus désormais le jouet d'aussi funestes erreurs, et accepter le fléau providentiel avec des sentiments qui, seuls, peuvent faire traverser heureusement à l'homme les rudes moments d'épreuve.

Mieux inspirée, la classe laborieuse rechercherait dans leur véritable origine les causes des ravages que le fléau a exercés envers elle. N'est-il pas évident, en effet, que, par nécessité ou par oubli de sages conseils reçus, le plus grand nombre des victimes du choléra se sont, en quelque sorte, livrées elles-mêmes au fléau ? Que d'imprévoyance, que d'imprudences n'avons-nous pas eu à déplorer ! Les rigueurs de la misère, d'un côté, ont fait accepter pendant le rude hiver dernier, toute espèce de préparation fermentée, pour remplacer le vin dont tant de palais ont dû se priver ; est-il bien invraisemblable d'admettre que ces boissons insolites, plus ou moins composées d'éléments malfaisants, aient considérablement augmenté les prédispositions aux atteintes cholériques ? Nous ne le pensons pas. Nous faisons des vœux pour que la sévère leçon qui

vient d'être donnée ne soit pas oubliée pendant l'année de disette de vin qui va commencer ; nous espérons surtout que l'inqualifiable trafic que l'industrie fait sur les boissons de première nécessité de l'homme deviendra le but de la sollicitude vigilante de l'Autorité, et que nous n'aurons pas, pendant l'année qui va commencer, la douleur de voir débiter sous le nom de *vin* des composés des plus malfaisants, qui ne sont en réalité que des po sons lents dont s'abreuve le pauvre et le travailleur.

La science est sans doute impuissante à démontrer l'existence d'une corrélation intime entre l'usage de ces funestes boissons et les ravages du choléra : mais l'expérience n'a-t-elle pas, dans le cours de notre épidémie, comblé l'insuffisance de la science? Quelle classe a été frappée? Celle surtout qui a fait usage des boissons que nous signalons. Quelle classe a été épargnée au contraire? Celle qui, par position ou par raison, s'en est abstenue. L'enseignement de l'expérience est donc là pour suppléer à l'imperfection de la science. Il importe peu que l'influence cholérique pèse sur nous si nos corps sont assez munis pour en repousser les atteintes : nous ne saurions donc trop le répéter, que chacun ne transgresse point les les saines notions d'hygiène; que le pauvre sache se contenter d'une eau parfaitement potable si la Providence lui refuse du vin, et les temps d'épreuve seront certainement moins durs.

III.

Revenant à des considérations exclusivement médicales, nous rappellerons ce que nous avons dit plus haut : que

d'imprudences, que d'imprévoyance! Nous avons étudié avec l'attention la plus soutenue l'importante question · si le choléra se déclare d'une manière foudroyante ou s'il est précédé de symptômes précurseurs. Nous devons affirmer que nous ne connaissons pas un seul cas, et nous n'avons rien négligé pour connaître tout ce qui était relatif aux malades que nous avons su avoir été atteints du choléra, nous ne connaissons, disons-nous, pas un seul cas qui n'ait été précédé de huit ou dix heures de phénomènes propres à avertir sur le prochain développement spécial de l'atteinte épidémique : souvent plusieurs jours d'indispositions caractérisées par des désordres dans les fonctions digestives se sont écoulés, sans que les malades se soient donné les moindres soins appropriés; et que de fois les moyens les plus irrationnels ont précédé l'emploi de ceux qu'une sage raison doit faire adopter!

Nous ne saurions trop insister sur ce fait de la plus grave importance que, pendant notre épidémie, il n'y a pas eu un seul cas de choléra qui n'ait été précédé de symptômes précurseurs, dont la guérison facile aurait certainement arrêté la manifestation du choléra lui-même. Nous formulons cette affirmation absolue, sans hésiter, parce que nos investigations au sujet de ce point capital ont été minutieuses et incessantes. Les faits très-rares qu'il serait possible d'opposer à notre affirmation sont relatifs à des sujets que le fléau a frappés peu d'heures après l'influence de causes déterminantes puissantes. Ainsi nous citerons surtout deux cas qui se sont déclarés, la nuit, chez deux personnes absolument bien portantes dans la journée qui a précédé leur atteinte et leur mort; mais pendant la

soirée, ces sujets s'étaient permis un assez long séjour dans des courants d'air frais, tandis qu'ils étaient en transpiration et qu'ils digéraient leur dernier repas. On pourrait nous opposer d'autres cas qui se sont déclarés inopinément après l'ingestion d'aliments trop copieux ou de qualités malfaisantes.

On nous objectera, nous le savons, que ce que nous considérons comme causes déterminantes puissantes aurait à peine donné lieu à une indisposition passagère, dans d'autres circonstances. Cette objection derrière laquelle se retranche sans cesse l'opiniâtreté de l'ignorance, ne mérite pas qu'on s'y arrête : le temps d'épidémie est anormal, il ne faut donc pas, pendant sa durée, se croire en sûreté, en suivant les lois de l'hygiène un peu relâchée des temps normaux.

Nous le répétons avec l'accent d'une conviction profonde, si nous n'avions pas eu des imprudents ou des imprévoyants, notre épidémie n'aurait, pour ainsi dire, fait aucune victime. Oui, sans doute, sans les imprudences nombreuses et déplorables qui ont déterminé le développement de l'influence cholérique chez plusieurs, ou en ont confié le traitement aux plus absurdes pratiques; sans l'imprévoyance d'un grand nombre qui ont perdu des heures, des journées précieuses, sans réclamer les secours d'un art intelligent et efficace, le choléra n'aurait jamais pu creuser dans notre population le lugubre sillon qui témoigne de son passage : quelques constitutions ruinées auraient seules acquitté notre dette.

L'observation que nous avons faite n'est que la répétition de celle qui a été également recueillie dans toutes les

localités ravagées, dans ces derniers temps, par le fléau asiatique: partout les médecins ont reconnu l'importance du traitement des phénomènés prodromiques, et la puissance d'une médication appropriée à cette période de début, qui est plus ou moins longue, selon l'intensité de l'influence épidémique et le plus ou moins de résistance qu'elle rencontre dans les organismes qu'elle atteint. Nous devons reconnaître que l'allopathie elle-même possède des moyens qui sont, le plus souvent, efficaces dans ces cas, moyens dont, toutefois, les effets consécutifs deviennent ensuite fâcheux. Au reste, nous avons recueilli plusieurs fois des faits qui témoignent que le repos au lit et la diète suffisent quelquefois, pour arrêter, lorsqu'elle est légère, l'action du principe épidémique. Il n'est donc pas possible de redire trop souvent et de le redire trop haut que le premier soin des hommes qui veillent sur les populations frappées par le fléau doit être de les instruire, par toutes les voies, des mesures de sage hygiène que chacun doit observer, et de les convaincre de la puissance absolue des moyens dont la science dispose contre les débuts de l'affection épidémique (1).

(1) M. Bérard, négociant, muni par nous d'un flacon d'*Ipec.*, a guéri un grand nombre de ses ouvrières, à son usine de Montfavet; quatre de ses fileuses, par des motifs inexplicables, ont négligé de soigner par ce moyen la diarrhée prodromique, et ces quatre jeunes filles seulement ont été atteintes de choléra mortel, dans ce vaste établissement, qui compte un personnel considérable, dont une grande partie a ressenti l'influence épidémique d'une manière évidente. Nous le répétons, il n'y a que celles qui n'ont point été traitées par l'*ipeca.* qui ont été atteintes de choléra.

Si les populations pouvaient être rassurées par la conviction aussi consolante que fondée, dont nous sommes pénétré nous-même, assurément les ravages du fléau seraient, par cela seul, considérablement atténués : un tel résultat est trop magnifique pour que toutes les voix qui font autorité ne s'élèvent pas unanimement pour rassurer et prémunir les cités menacées ou ravagées. Un autre effet d'un pareil état des esprits, bien que moins important, n'est cependant pas indigne de notre ambition, c'est que, mieux instruites et par conséquent plus calmes, les populations seraient protégées contre tout mouvement de la désolante panique qui, dans quelques jours, a dépeuplé les villes et les bourgs où le fléau commençait à sévir. Disons en passant que les habitants d'Avignon ont donné un bel exemple à suivre, à ce sujet, et qu'il serait difficile d'en compter une centaine qui aient fui par crainte du choléra.

L'Homœopathie peut ajouter à tout ce qui précède, pour tranquilliser les esprits contre les craintes qu'inspire le fléau, des prescriptions qui ne sont pas moins efficaces pour prémunir le corps contre ses atteintes. L'usage des préservatifs Homœopathiques est devenu tellement répandu, qu'il est impossible que puisque l'opinion publique les a jugés favorablement, la science médicale ne veuille pas, à son tour, vérifier les résultats obtenus par leur emploi. Nous les avons prescrits autant qu'il a été en notre pouvoir de le faire ; et nous affirmons que nous n'avons pas eu un seul cas de choléra parmi les nombreux clients qui les ont pris d'une manière convenable et régulière. Nos pharmacies en ont même fourni bien des familles qui, habituellement, se font soigner par l'allopathie. Au

reste, cette année, de triste mémoire, a multiplié les champs de l'observation, et partout où l'Homœopathie est connue et pratiquée, les mêmes avantages et la même immunité ont suivi l'action bienfaisante des préservatifs homœopathiques, *veratrum* et *cuprum*.

IV.

Dès le début de notre épidémie, s'll n'eût existé déjà des publications Homœopathiques spéciales, soit pour les médecins, soit pour les gens du monde, propres à faire connaître le traitement préventif et curatif du choléra, nous nous serions empressé de remplir cette lacune, dans notre *Revue :* mais déjà, en 1832, M. le Dr comte des Guidi, de Lyon, avait écrit une brochure très-satisfaisante sur cette matière. En 1849, M. le Dr Chargé, ajoutant aux enseignements acquis ceux recueillis par lui-même dans sa pratique, pendant les épidémies meurtrières qu'il a si glorieusement traversées à Marseille, dota notre littérature d'un excellent opuscule sur le traitement du choléra. Cette instruction, aussi remarquable par sa clarté et sa concision que par les conseils qu'elle donne, était déjà très-répandue; l'un de nos pharmaciens en possédait cinq ou six cents exemplaires, qui ont été rapidement écoulés. De leur côté, MM. les Drs Sollier père et fils, Gillet et Rampal, désireux aussi de vulgariser les bienfaits de la médication Homœopathique contre le choléra, se sont empressés d'écrire une instruction où les questions de pratique, soit pour la préservation, soit pour le traitement, sont traitées et mises à la portée des gens du

monde. La capitale a aussi fourni, dans le temps, son contingent, en cette matière, et diverses brochures sur le choléra figurent dans les catalogues de MM. Baillère : Ainsi donc, tous ceux qui désireront connaître les enseignements pratiques de l'Homœopathie contre le fléau asiatique, peuvent être largement satisfaits : nous les engageons vivement à les vérifier au lit des malades ; ils n'auront pas lieu de s'en repentir, nous leur en fesons la promesse.

Le nombre des malades que nous avons eu à soigner des atteintes du choléra, pendant le trimestre dernier, est fort élevé : par l'addition de toutes nos prescriptions anti-cholériques que nous avons comptées chez nos deux pharmaciens, il nous est permis de croire que quatre à cinq cents personnes plus ou moins atteintes ont reçu nos soins. Nous rangeons en trois catégories ces nombreux malades. Les premiers, incontestablement les plus nombreux, n'avaient encore que les phénomènes précurseurs de l'épidémie, la cholérine, en un mot. *Pas un seul de ces malades n'a été atteint du choléra.* Nous ne pouvons comprendre dans ce nombre le nommé Martin, charron à la Carréterie, lequel n'a suivi aucune de nos prescriptions : à notre deuxième visite, six heures après la première, nous l'avons trouvé atteint de la manière la plus grave et près d'expirer.

La deuxième catégorie comprend les malades chez lesquels aux symptômes précédents se joignaient de l'affaissement dans le pouls, un commencement de refroidissement et une légère teinte plombée de la peau. Nous avons perdu trois de ces malades ; l'une était au moment de ses règles et venait de passer plusieurs nuits pour soigner son mari

que nous avons guéri du choléra confirmé le plus grave et très avancé; d'ailleurs cette femme était atteinte d'un abcès froid à l'aiselle, en suppuration depuis plus de dix-huit mois. La deuxième malade était une bonne vieille femme minée par la misère la plus extrême et couchée dans une espèce de cave humide, dans laquelle on arrivait de la rue en descendant cinq marches. La dernière, enfin, était une jeune femme d'une constitution ruinée par des métrorrhagies très-abondantes; elle en était atteinte depuis une quarantaine de jours, lorsqu'à la suite d'une violente indigestion d'abricots prise le même jour que l'estomac avait été indisposé par l'ingestion de homard, elle fut atteinte par le choléra asiatique. La réaction franche a été impossible chez ces trois malades.

Nous ne comprenons dans notre dernière catégorie que les malades chez lesquels tous les symptômes les plus graves du fléau se sont montrés, ceux que nous avons abordés pour la première fois lorsqu'ils étaient dans la période algide cyanique, et que le pouls était presque nul, sinon tout-à-fait éteint.

Nous avons perdu cinq de ces malades: deux d'entre elles sont mortes peu d'instants après notre première visite; l'une des deux a expiré environ un quart d'heure après. Une jeune petite fille de treize ans, de constitution débile, ainsi que sa grand'mère, presque octogénaire, ont succombé malgré nos soins de plusieurs heures. Enfin la dernière, âgée d'une quarantaine d'années, était, depuis plusieurs mois, minée par une syphilis constitutionnelle, et avait la gorge couverte de chancres vénériens; la voûte palatine était perforée depuis environ deux mois. Nous di-

rons à son sujet que les sens de l'odorat et du goût, qui avaient été anéantis par les ravages de la syphilis, ont repris leur intégrité exquise pendant tout le temps de sa dernière maladie.

Appelé auprès d'elle lorsque déjà l'affection épidémique avait acquis la plus sinistre énergie, nous sommes parvenu à provoquer une réaction salutaire : le pouls est redevenu bon ; la peau a repris une température satisfaisante ; la couleur blanche des selles est devenue verdâtre, et ensuite d'un jaune biliaire toujours favorable en cette circonstance. Mais, couchée dans une pièce peu élevée, peu spacieuse et immédiatement sous la toiture, cette malade a succombé tout à coup pendant une journée de juillet où le thermomètre s'est élevé à 34 degrés; il y en avait au moins 50 dans cette mansarde. Devons nous compter parmi nos insuccès ou nos succès le décès d'un jeune enfant de quinze à dix-huit mois que nous avions guéri du choléra, que nous avions cessé de voir, et auprès duquel nous avons été rappelé peu d'heures avant qu'il ne succombe par un raptus cérébral?

Nous comptons cinq guérisons obtenues parmi nos malades classés dans la période algide-cyanique avancée.

Bien que ces résultats soient moins brillants que ceux obtenus, dans d'autres épidémies cholériques, par la médication Homœopathique, nous ne craignons pas de provoquer un parallèle entre eux et ceux de l'allopathie. Nous connaissons à peu près ces derniers : nos recherches à ce sujet nous ont démontré que plus d'une fois l'allopathie a laissé succomber des malades auprès desquels elle est arrivée dès la période prodromique ; un plus grand

nombre ont succombé, bien que traités par elle dans la période d'invasion cholérique; quant à ceux que l'allopathie a abordés dans la période algide-cyanique avancée, peu d'entre eux ont survécu : nous reconnaissons que des praticiens ont eté moins malheureux que d'autres; mais nous affirmons, sans crainte d'être démenti par les faits, que l'Homœopathie a conservé sur sa rivale, dans cette solennelle circonstance, la supériorité que lui reconnaissent tous ceux qui la pratiquent.

Notre honorable ami et confrère, M. Denis, qui a soigné plus de malades que nous, parce qu'il est plus rapproché des quartiers dans lesquels a surtout sévi l'épidémie, et parce que sa santé ne lui a point fait défaut, a obtenu des résultats à peu près pareils aux nôtres.

V.

Après cet énoncé général de ce que nous avons fait pendant cette épidémie, regrettant de n'avoir pu présenter des chiffres précis, parce que la plupart des malades que nous avons soignés nous sont inconnus, et que nous n'avons pas même pu prendre de simples notes cliniques, nous allons dire quels ont été les médicaments le mieux appropriés, dans chacune des périodes du fléau asiatique. En général, nos prescriptions ont été celles qui sont énoncées dans tous les ouvrages homœopathiques sur la matière, et surtout dans la brochure de notre honorable confrère le Dr Chargé. Nous devons mentionner cependant que *phosph.-acid.* ne nous a jamais été utile dans la période prodromique; bien que constamment nous ayons observé

dans ces cas les divers symptômes qui paraissent en réclamer l'emploi, tels que borborygmes bruyants, selles aqueuses par fusée et par conséquent sans ténesme, quelquefois sans coliques, ou bien précédées de pincements intestinaux, fournissant d'abondantes matières aqueuses de couleur blanchâtre et quelquefois tout à fait rizacées. *Ipécacuanha*, 3e, au contraire, s'est montré d'une efficacité constante dans cette circonstance. Ce médicament était tellement celui du génie épidémique, que les symptômes eux-mêmes qui sont signalés comme précisant l'indication de *camphora*, ont été presque toujours rapidement dissipés par l'action d'*ipecacuanha* : en un mot, exceptant environ quinze jours, du 10 au 25 août, pendant lesquels *ipeca.* a paru perdre de sa spécificité, nous pouvons affirmer que ce médicament a toujours suffi pour guérir, dans la période prodromique, et qu'il a été indispensable, avant l'administration de *veratrum*, dans le début de la période algide-cyanique. Nous comptons même de nombreuses guérisons obtenues, en quelques heures, par l'*ipeca.* seul, lorsque déjà les déjections étaient albumineuses, que la peau était refroidie aux extrémités, avec teinte cyanique; que les yeux étaient excavés, la voix très-voilée et les urines supprimées.

Dans la période de notre épidémie pendant laquelle l'*ipeca.* a été certainement moins efficace, *camphora* nous a rendu les services mentionnés dans toutes les observations connues, mais *phosphori-acid.* est demeuré à peu près dans les mêmes conditions d'insuccès que nous avons fait connaître plus haut : après l'administration de *camphora*, il fallait immédiatement recourir à *verat.* ou *arsenium*.

Ce fait est tellement exceptionnel, que nous avons été tenté de suspecter la bonté de la préparation de *phos.-acid.*, mais les divers documents qui nous ont été fournis par nos confrères des environs et qui se pourvoient à nos pharmacies d'Avignon, nous ont apporté la preuve du contraire. Presque partout, l'*ipeca* a été utile comme dans notre ville; mais dans quelques localités, *phosph.-acid.* a conservé son importance curative telle qu'elle est signalée dans les ouvrages sur la matière et par l'expérience.

Quelle est la cause de cette singulière anomalie? Nous regrettons qu'un problème d'un aussi haut intérêt nous ait été posé dans des circonstances où notre observation attentive a été affaiblie par la fatigue toujours croissante, et par la brièveté du temps dont il nous a été possible de disposer. Toutefois, nous avons mentionné ce fait, parce qu'il nous démontre que la pathogénésie de l'*ipeca.* n'est point complète.

Nous présenterons, sans y attacher une très-grande importance, l'explication suivante de l'utilité merveilleuse de l'*ipeca.* dans notre épidémie de choléra. Depuis sept ans environ qu'Avignon a été frappé par la *méningite cérébro-spinale épidémique*, cette grave affection s'est représentée quelquefois par quelques cas isolés; l'*ipeca.* a toujours été d'une admirable action contre elle. N'y aurait-t-il pas eu dans notre épidémie cholérique actuelle un mélange du génie épidémique *méningitique?* Ce qui donne quelque importance à cette présomption étiologique, c'est la manière dont sont morts les quelques cholériques que nous avons perdus : chez tous ces malades, les symptômes essentiels du choléra se sont amendés, quelques-uns même

ont disparu, tels que les vomissements et les crampes, et les malades ont cessé de vivre par une sorte d'asphyxie instantanée, ainsi que nous avons vu mourir des méningitiques, chez lesquels l'innervation pulmonaire se suspendait tout à coup.

Les considérations suivantes ne sont pas moins importantes à ce point de vue. Peu de jours avant que le choléra éclate dans notre ville, nous avons eu à traiter deux atteintes de méningite parfaitement semblables à celles qui ont caractérisé l'épidémie de 1846-47. Pendant la durée du choléra, nous avons observé chez plusieurs malades des souffrances rachialgiques avec disposition à la syncope. Chez quelques-uns, l'affection épidémique s'est manifestée par accès à peu près périodique, marche qu'affectait quelquefois l'affection épidémique *méningitique*. Nous avons été nous-même, pendant quatre jours, durant plusieurs heures, atteint de symptômes cholériques, reparaissant par accès. Cette année, comme en 1847, le *capsicum jam.* a été seul le véritable spécifique de cette sorte de génie intermittent; les préparations quiniques n'ayant contre lui qu'une action palliative. Nous avons eu une dizaine de malades qui ont été dans une position analogue.

Comme fait important se rattachant à ce qui précède, nous dirons que nous avons eu à traiter, ces jours-ci, dans la communauté du St-Sacrement, une religieuse qui a été en proie, pendant quatre jours, au délire *méningitique épidémique* le plus caractérisé. Sa guérison nous a permis de recueillir tous les éléments relatifs à la question qui nous préoccupe, *l'immixtion du génie épidémique méningitique au génie épidémique cholérique*. Au reste, nous avons certainement

reconnu que le choléra de 1854, à Avignon, a présenté des modifications importantes qui nous l'ont fait distinguer de celui de 1835 et 1837. Dans ces deux épidémies, en notre qualité d'interne à l'Hôpital, nous avons pu éclairer notre observation de faits très-nombreux ; envoyé en mission à L'Isle, en 1837, pendant la grave épidémie qui, comme cette année, a cruellement frappé cette charmante petite ville, il nous a été possible de recueillir une très-ample instruction sur le caractère du fléau asiatique. Eh bien, nous le déclarons, dans la manifestation de cette année, il a été évident pour nous que quelque chose d'insolite en aggravait les atteintes. L'innervation a été plus profondément altérée, à ce point que nous n'avons jamais pu obtenir, dans les cas graves, même chez les sujets que nous avons guéris, une réaction franche telle que nous avions pu en observer dans les précédentes épidémies. Notre confrère et ami M. Denis nous a cité même une jeune fille chez laquelle la température de la peau et le pouls n'ont été normaux que bien des jours après qu'elle a pu manger et digérer : elle sortait même dans la rue avant que ces désordres eussent complètement cessé. Sa guérison cependant est devenue complète.

A propos de la réaction, nous croyons devoir mentionner que dans cette dernière épidémie cholérique, ce phénomène important qui signale le triomphe de la force vitale sur l'atteinte miasmatique, a présenté des particularités que nous n'avions point observées dans les précédentes épidémies de 1835 et 1837. Dans les cas très-graves, plus d'une fois, nous avons vu le pouls reparaître, et même devenir assez satisfaisant, tandis que la calorification pré-

sentait les mêmes altérations que pendant la période algide la plus intense ; d'autres fois, au contraire, la calorification redevenait à peu près normale, tandis que la circulation sanguine restait anéantie, et le pouls absent. Ces anomalies pathologiques, absolument inexplicables par les lois physiologiques connues, ont toujours précédé une issue funeste, lorsqu'elles ont été bien tranchées.

Nous n'avons fait aucune observation nouvelle et digne d'être mentionnée relativement aux autres médicaments anti-cholériques, soit quant à leur indication, soit quant à leurs effets, si ce n'est que *veratrum*, *cuprum* et *arsenic.* ont été, dans les cas très-graves, moins efficaces que nous n'étions porté à l'espérer. Leur action n'a jamais été nulle, mais elle a été insuffisante. *Secale*, *hydrociani-acid.*, *carbo-veg.* sont restés dans les mêmes conditions d'insuccès, à cause de l'impossibilité absolue d'obtenir la réaction, lorsque les sujets étaient frappées à un haut degré, et que la période algique-cyanique avait été précédée de très abondantes évacuations séreuses.

VI.

Parmi les 616 décès cholériques qui sont le résultat de notre épidémie, nous en comptons 287 qui ont frappé le sexe féminin : si du chiffre total nous retranchons les décès des militaires de la garnison, il sera évident que le sexe masculin a fourni moins de victimes au fléau que le sexe féminin. Dans l'hospice des aliénés, il est mort 40 hommes et 48 femmes, et en ville, 136 hommes et 182 femmes : à l'hôpital, les salles des hommes ont eu 153 décès,

et celle des femmes, 57. Comme il est mort dans cet établissement environ une centaine de cholériques militaires, il en résulte évidemment que la mortalité a été plus considérable parmi les femmes.

Y a-t-il eu proportionnellement plus d'atteintes cholériques sur les femmes que sur les hommes? Nous ne le pensons pas : ce qui nous paraît expliquer le plus grand nombre des décès féminins, c'est que le choléra est sans doute relativement plus grave chez la femme que chez l'homme : notre expérience personnelle nous démontre ce fait ; nous n'avons perdu qu'un seul cholérique, le nommé Martin. Nous avons soigné le nommé Gaspard, rue des Crottes, et huit jours après, sa propre femme. Celle-ci a succombé, bien que l'atteinte qui l'a frappée nous ait paru d'abord très-bénigne, comparée à celle dont son mari était convalescent. Nos informations à ce sujet ont confirmé que la pratique de nos confrères établissait aussi que les guérisons étaient plus rares chez la femme que chez l'homme : la fonction mensuelle et l'état de grossesse ont toujours été de très-fâcheuses coïncidences.

La physiologie peut en quelque sorte expliquer la gravité relativement plus grande du choléra chez la femme que chez l'homme : chez la femme, la circulation abdominale est, tous les mois, exaltée, et elle fournit les matériaux d'une exhalation sanguine ; dans l'état de grossesse, l'utérus devient un centre circulatoire permanent. Si l'on rapproche de ces données physiologiques, trop connues pour que nous nous y arrêtions davantage, les caractères cadavériques du choléra, il deviendra évident que les fonctions utérines constituent une complication grave, pendant

l'atteinte cholérique. En effet, quels sont les désordres anatomiques incontestables que l'autopsie d'un cholérique permet de constater? L'injection d'un rouge lie-de-vin de tous les vaisseaux mésentériques qui sont distendus par la partie colorante du sang jusque dans leur capillarité la plus ténue. Les nombreuses autopsies de cholériques que nous avons faites en 1835 ne nous ont jamais appris autre chose. Ce fait important ne démontre certainement pas la nature intime du choléra, mais il prouve que la lésion fonctionnelle, dans cette cruelle affection, est une exhalation excessivement abondante dans l'intérieur du tube digestif, qui prive rapidement de sa partie séreuse le sang dont il ne reste dans les vaisseaux que la partie colorante et la partie cruorique. En d'autres termes, pour que le choléra se manifeste chez un individu, il faut que la circulation abdominale s'exalte chez lui d'une manière absolue, et qu'elle porte sur le tube digestif les matériaux des évacuations constituant le caractère matériel du fléau asiatique. Quelles fonctions peuvent donc mieux que les fonctions utérines seconder l'action néfaste du choléra?

Disons à ce propos qu'en dehors de la lésion des forces vitales qu'il n'est jamais possible d'apprécier exactement, l'abondance plus ou moins grande des évacuations est en général la donnée la plus certaine pour éclairer le pronostic du choléra.

Au moment où le choléra sévit encore de tous côtés, où les populations se laissent aller à des préoccupations morales fort tristes et à la terreur que leur inspire ce fléau redoutable, nous avons cru nécessaire de publier des docu-

ments propres à rassurer les esprits, à relever l'art de guérir du discrédit dont il a été frappé, en raison de l'impuissance déplorable avec laquelle il a combattu le mal asiatique. Malheureusement, l'Homœopathie n'est point encore assez répandue pour que ses bienfaits, dans le traitement du choléra, puissent être connus de tous et atténuer, dans la mesure du possible, la violence des coups du fléau. Nous espérons que la statistique qui termine cette esquisse satisfera tous ceux qui la connaîtront et pourra déterminer bien des médecins de l'ancienne école à recourir à la salutaire et douce médication que préconise l'Homœopathie, contre un mal qui, depuis longtemps, a démontré toute l'inanité des préceptes et des moyens de l'allopathie.

Notre conseil pourrait paraître inopportun, si la thérapeutique allopathique était sortie, au sujet du choléra, du cercle étroit dans lequel elle s'agite avec impuissance, depuis que cette terrible maladie est venue parmi nous. Le chiffre de la mortalité est cependant aujourd'hui moins élevé que dans les premières épidémies : cette circonstance favorable dépend, non des progrès de la thérapeutique allopathique, mais d'une espèce de bénignité relative qui caractérise en général nos récentes épidémies Non seulement l'affection a perdu de son intensité dans ses principaux phénomènes constitutifs, mais elle est presque toujours précédée de symptômes qui en annoncent la manifestation : nous reconnaissons que contre cette période prodromique, l'allopathie n'est pas absolument sans valeur, et c'est là ce qui explique surtout l'abaissement de son chiffre de mortalité.

CHOLÉRA.

TRAITEMENTS ORDINAIRES OU ALLOPATHIQUES DU CHOLÉRA.

	Cholériqu.	*Guéris.*	*Morts.*	
Russie. Jusqu'en 1831.	116,617	52,951	63,666.	Donc, 55 p. 0/0. (Dr Hombard, *Notes hist.* 1832.)
Prusse. En 1831..........	39,208	16,075	23,133.	Donc, 60 p. 0/0. (Dr Hombard)
Autriche (Vienne). En 1831......	4,500	3,140	1,360.	Donc, 31 p. 0/0. (Schweickerg Zeit. 1832.)
Hongrie. En 1831........	518,128	175,452	142,676.	Donc, 45 p. 0/0. (Schweickerg, Zeit. 1832.)
Pologne. En 1831........	2,569	1,107	1,462.	Donc, 56 p. 0/0. (Dr Brière de Boismont.)
Hambourg. En 1831....	710	330	380.	Donc, 54 p. 0/0. (Schweickerg)
Moravie. En 1832........	151	96	55.	Donc, 36 p. 0/0. (Dr Brière.)
Paris : hôpitaux. En 1831-1832...............	10,275	4,990	5,285.	Donc, 50 p. 0/0. *(Gazette médicale.* Paris, 1832.)
Diverses localités. En 1832-1835..........	409,255	184,691	224,564.	Donc, 72 p. 0/0. *(Bull. Thér.,* 1835. Rosemberg, 1843.)
	901,413	438,832	462,581.	

Ainsi, sur 901,413 cholériques, l'Allopathie en a perdu 462,581,

soit 51 1/2 p. 0/0.

TRAITEMENTS HOMOEOPATHIQUES DU CHOLÉRA.

	Cholériqu.	*Guéris.*	*Morts.*	
Russie. Sept. 1831.......	109	86	23.	Donc, 21 p. 0/0. *(Arch.* 1832.)
Prusse. Sept. 1831.......	31	25	6.	Donc, 19 p. 0/0. *(Arch.,* 12e v.)
Autriche (Vienne). Septembre 1831............	581	532	49.	Donc, 8 p. 0/0. (Lichtenfelds.)
Hongrie. Sept. 1831.....	223	215	8.	Donc, 3 1/2 p. 0/0. *(Archives,* 11e v.)
Gallicie.......................	27	26	1.	Donc, 3 1/2 p. 0/0.
Moravie......................	581	522	59.	Donc, 10 p. 0/0. (Gœrstelzeit.)
Diverses localités.........	14,884	13,582	1,302.	Donc, 8 1/2 p. 0/0. (Rosemberg. Leipsick, 1843.)
	16,436	14,988	1,448.	

L'Homœopathie, sur 16,436 cholériques, en a perdu 1,448,

soit 8 1/2 p. 0/0.

Avignon, 10 septembre 1854.

Dr Béchet.

CORRESPONDANCE.

Monsieur et très-honoré Confrère,

Connaissant combien les succès de vos confrères vous sont chers et avec quelle ardeur vous travaillez à la propagation de la pratique de l'Homœopathie, je pense que vous apprendrez avec satisfaction que mes débuts dans la ville de Nîmes ont été des plus heureux.

Vous le savez, dès l'année 1845, admirateur de l'Homœopathie et convaincu de l'excellence des moyens qu'elle possède sur ceux de l'ancienne école, j'étais resté cependant dans une coupable inaction à l'endroit de l'admirable réforme médicale que nous devons au génie et aux travaux de l'immortel Hahnemann. Repoussant la pensée de nouvelles études, ne pouvant me résigner à reconnaître hautement que pendant vingt-cinq ans de pratique médicale, aussi heureuse qu'honorée, je n'avais point enrichi ma thérapeutique de tout ce dont les progrès de l'art de guérir me permettaient de disposer, et résistant aux instances de mon honorable ami le frère A. Espanet, il ne m'a fallu rien moins que votre réunion d'avril 1853, à laquelle j'eus l'honneur d'assister, pour rendre ma conversion entière. Pouvais-je, en effet, sans déplorer ma coupable

apathie, admirer l'enthousiasme de tous ces ardents propagateurs de la bonne nouvelle médicale, entendre l'expression de leur conviction profonde, et écouter les récits de leurs luttes et de leurs triomphes? Quel dévouement à l'humanité, dans les labeurs auxquels ils se sont livrés avec un opiniâtre courage! Les précieuses relations que m'a values cette fète, cultivées par moi avec le plus grand honneur, resserrées ensuite par les liens de l'amitié, m'ont imposé le devoir de dire publiquement qu'à dater de ce jour, je pris la résolution de me livrer entièrement à de nouvelles études, et de tâcher de me rendre digne de confrères aussi recommandables!... Et sans les bornes étroites d'une lettre, que de choses n'aurais-je pas à ajouter à leur louange! .. Le vrai mérite étant seul modeste, la crainte de les blesser par l'expression même de la vérité, nous arrête, alors que j'aurais tant à dire!!!

De retour du congrès, et après en avoir conféré avec le frère Espanet, qui partagea les émotions que j'avais éprouvées et la joie que je ressentais de ma détermination, je pris les arrangements indispensables, et je partis pour Paris...

Recommandé à l'excellent M. Tessier (1), médecin à l'hôpital Beaujon, j'ai suivi constamment, pendant mon long séjour dans la Capitale, la brillante et nombreuse clinique du savant Homœopathe, et là, tous les jours, aidés de ses conseils, j'ai recueilli des observations de guérisons

(1) Qu'il me soit permis de payer ici un juste tribut de reconnaissance à nos chers et honorés confrères de Paris, pour l'accueil si bienveillant dont ils m'ont honoré!...

étonnantes qui raffermirent de plus en plus ma conversion, et qui me firent dire : oui c'est là, et là seulement dans la méthode des semblables, qu'est la vérité médicale..

Accueilli très-favorablement par M. le Dr Pétros, j'ai eu le bonheur de suivre notre Hahnemann français dans ses longues consultations et son heureuse pratique. J'ai fréquenté les dispensaires de plusieurs praticiens en réputation, et là aussi j'ai puisé de précieux renseignements pour la thérapeutique des maladies chroniques.

En avril de cette année, et à la première apparition du choléra dans la Capitale, je quittai encore ma famille et mes études nouvelles pour aller observer la marche du fléau et son traitement homœopathiquement employé. J'ai suivi, avec de nombreux confrères, la clinique du Dr Teissier : les cholériques y arrivaient nombreux ; les cas de guérison y étaient nombreux aussi ; et, au besoin, la statistique serait là pour attester l'excellence de la loi de similitude, pour démontrer la valeur de l'Homœopathie dans le traitement du choléra épidémique !...

Les détracteurs de l'Homœopathie nous disent : « Mais votre méthode s'adresse plutôt à l'imagination ; car que peuvent vos infiniment petits ? » Nous pourrions leur répondre à ce sujet : Depuis longtemps, la médecine vétérinaire s'est emparée de notre précieuse médication, et les animaux guérissent avec beaucoup moins de temps et de peine que par les procédés anciens. Mieux vaut, sans doute, leur répondre par des faits observés dans la pratique de la médecine humaine, ainsi que ne cesse de le faire, depuis vingt-cinq ans, l'école Homœopathique ; je viens apporter mon grain de sable, et je vous adresse trois ob-

servations recueillies dans ma nouvelle pratique, à Nîmes; si elles vous paraissent dignes d'être publiées dans la *Revue*, je serai satisfait de pouvoir, dès aujourd'hui, payer mon tribut de faits qui nous promettent au moins la cessation de la répulsion du corps médical officiel.

1re Obs. — *Rhumatisme articulaire.* — Le jeune Dévot, rue Tête-de-Mort, à Nîmes, souffre, depuis plus de quinze jours, de rhumatisme articulaire; le 28 juin, nous sommes appelé auprès de lui. Il est couché, et ne peut remuer les mains et les pieds. Toutes les douleurs sont localisées sur les articulations tibio-tarsiennes, et radio-carpiennes; à l'approche d'une main étrangère, l'enfant pousse des cris et pleure; il a beaucoup de fièvre; son pouls bat cent quinze fois par minute; la peau est brûlante, quoique légèrement moite, la langue rouge, saburrale au milieu, la soif vive, le ventre un peu volumineux et sensible, les urines et les selles rares. *Aconitum*, 3/30e dans 100 grammes d'eau, à prendre par cuillerée toutes les deux heures. Vingt-quatre heures après notre première visite, amendement dans tous les symptômes, excepté dans l'affection principale. Même impossibilité de remuer les mains et les pieds, douleur aussi intense, même appréhension : *viola odorata* 3/18e dans un véhicule, *ut suprà*, et pris par cuillerée, toutes les trois heures. *Hydrosucrée* pour boisson. Le 30 juin, à cinq heures du soir, le malade remue les mains et les pieds avec gêne, mais avec peu de douleur. 1er juillet, *viola odorata*, même prescription : le 3, Dévot se sert facilement de ses mains; il remue ses pieds, les porte là où il veut dans son lit, prend le verre, boit

sans accuser la moindre douleur dans les articulations malades naguère, et, au grand étonnement de la famille, heureuse d'un si beau et si inespéré résultat, il se lève, s'habille et marche dans son appartement.

2e Obs. — *Metrite aiguë, Erysipèle de la face.* — Mme Faucher, épicière, rue Roussy, à Nîmes, âgée de trente-huit ans, tempérament lymphatique, réclame nos soins le 28 juillet, à deux heures après midi : elle est couchée, la face est rouge, la chaleur de son corps élevée ; elle vomit, deux lipothymies ont eu lieu ; elle est cruellement tourmentée par des coliques utérines; le ventre est gonflé, il est sensible au toucher. Les nombreux assistants croient à l'existence du choléra : *nux vomica* 3/30e dans 100 grammes d'eau, une cuillerée à bouche toutes les trois heures. *Hydrosucrée* pour boisson. Après la quatrième cuillerée, à onze heures du soir, amendement dans tous les symptômes; les douleurs qui avaient leur siége dans l'utérus ont disparu, et le surlendemain la malade avait oublié tous ses maux.

Le 31 du même mois, Mme Faucher passe une nuit très-agitée ; elle était sortie la veille ; elle a eu la fièvre, une céphalalgie intense, une chaleur insolite, avec soif ; le matin, à sept heures, un érysipèle s'est manifesté à la face, tout le côté gauche est envahi, l'œil est fermé, le droit est à demi ouvert. Prescription : *rhus toxicodendron* 3/12e à prendre par cuillerée toutes les deux heures ; le soir du même jour, Mme Faucher ouvre ses *deux grands yeux ;* le lendemain 1er août, elle se lève, vaque à ses affaires, manifestant sa grande surprise et sa vive satisfaction sur la disparition d'une maladie qui, bien des fois, l'a retenue au lit pendant plus d'un septenaire.

3me Obs. — *Choléra épidémique.* — Le jeune Linsolas, de St-Gilles, petit-fils du sieur Proton, surnommé l'Artiste, rue Roussy, à Nîmes, se coucha le 2 août dans un état satisfaisant de santé : le 3, à six heures du matin, des vomissements surviennent ; ils sont accompagnés de violentes coliques, de diarrhée abandante, de crampes aux mollets. A huit heures, nous sommes appelé : les vomissements et les autres symptômes n'ont fait que s'aggraver ; la face est crispée, les yeux enfoncés, la soif ardente, la chaleur se soutient, les urines ne coulent pas : *ipecacuanha* 5/12e dans 30 grammes d'eau, une cuillerée par demi-heure. A 10 heures, point d'amélioration ; les évacuations alvines sont riziformes. *Ipec.* 4/6e, une cuillerée comme ci-dessus ; le malade demande à boire froid. A midi, même état : les douleurs crampoïdes sont à leur summum d'intensité, l'enfant crie et se débat, il porte la main sur son estomac, les yeux s'enfoncent davantage, les extrémités sont froides, les vomissements et la diarrhée moins fréquents, il a toujours des crampes : frictions sèches sur tout le corps ; *veratrum*, 5 centigrammes de la 3e dans 45 grammes d'eau, et *cuprum*, 5 centigrammes de la même trituration, dans le même véhicule, *alternativement* une cuillerée à bouche, de deux en deux heures. A six heures du soir, la chaleur de toutes les extrémités est revenue, les crampes d'estomac sont moins fortes, les douleurs des mollets diminuent, les vomissements et la diarrhée ont disparu : *cuprum* tout seul est continué. A huit heures du soir, le malade ne peut rester dans le lit, la chaleur est insupportable, la peau est sèche, la soif inextinguible, la langue est rosée et sèche, le petit malade dit *qu'on lui brûle l'estomac*, les forces s'abattent,

les yeux sont à demi fermés et le ventre météorisé : *metallum album*, 4/30e, dans 45 grammes : une cuillerée à bouche toutes les demi-heures : à 11 heures, le malade boit moins souvent, l'agitation a diminué, les forces et le pouls sont moins opprimés, le facies est encore bien décomposé, les yeux paraissent voilés, le froid des extrémités est intense et réclame des frictions de tous les instants. A minuit, les symptômes s'aggravent, la peau est cyanosée, tout le corps du malade est froid, le blanc de l'œil seul apparaît, le malade ne se plaint pas ; il est oppressé, la respiration est lente, les battements des artères peu sensibles : *carbo vegetalis*, 6/12e, dans 30 grammes d'eau, deux cuillerées à café toutes les cinq minutes. A cinq heures du matin, l'ensemble de ces symptômes alarmants s'est notablement amendé ; le malade boit, il a un peu reposé pendant notre absence, il reçoit avec plaisir nos caresses et celles de ses proches, et à dater de ce moment, il entre en convalescence de cette grave atteinte épidémique. Cependant, le cinquième jour de la convalescence, des accès intermittents se manifestent; ils acquièrent de l'intensité en se renouvelant : *capsicum Jamaïcum tinctura*, dix gouttes dans 60 gr. *hydrosucrée*, fait disparaître cette nouvelle complication, et le jeune Linsolas guérit !...

En dépit de nos détracteurs et de leurs injustes sarcasmes, l'Homœopathie grandit... grandit !... Mieux que tout autre, vous le savez, Monsieur le Président; car combien sont nombreux vos succès dans le traitement de l'épidémie cholérique qui a sévi dans la bonne ville d'Avignon : patience donc ! la génération qui s'élève, bercée au

milieu des merveilles, s'élance avec ardeur vers les études Homœopathiques!

Trop heureux de posséder une vérité que le génie a découverte, que le temps et le travail ont fécondée, nos forces ne nous faisant pas défaut, nous ne nous laisserons effacer par le zèle et le dévouement de personne, au profit des habitants de notre nouvelle patrie. Nous resterons fidèle à nos antécédents de confraternité, et plein d'égards pour nos confrères, auprès desquels nous vivrons désormais, nous admirerons leurs talents, et, respectant leurs convictions, tout en déplorant leur dissidence en médecine, nous serons fidèle aux paroles prononcées par le célèbre professeur Beaumes, dans son dernier discours d'ouverture, à la Faculté de médecine de Montpellier, qu'il illustra si longtemps : *L'intrigue est faite pour les pervers, la bassesse, pour la médiocrité, et l'envie, pour l'impuissance!*

Agréez, etc.

Nîmes, 12 août 1854.

Dr Masclary.

VARIÉTÉS.

Les Pharmacies Homœopathiques spéciales de Marseille et le Jury médical.

Le Jury médical des Bouches-du-Rhône est venu, le 4 septembre courant, faire, pour la *première fois*, l'inspection des deux *pharmacies spéciales Homœopathiques*, qui sont établies, depuis quatre ans, à Marseille, rue St-Ferréol, n^{s} 16 et 51.

Il nous serait bien facile de faire ressortir ici tout ce qu'a d'étrange, pour ne pas dire autrement, l'inspection faite par des médecins et des pharmaciens de l'ancienne école, de médicaments dont le mode de préparation ne leur est que très-imparfaitement connu ; nous nous bornerons à faire observer que, depuis vingt ans, Paris possède plusieurs pharmacies Homœopathiques spéciales, sans que jamais le jury médical de la Seine ait songé le moins du monde, à molester les titulaires de ces pharmacies, et qu'il est très-malheureux pour le jury des Bouches-du-Rhône, qu'il se soit avisé, après quatre années de tolérance, de déployer toutes ses rigueurs contre la doctrine Homœopathique, juste au moment où celle-ci, par ses nombreux et récents succès contre l'épidémie cholérique, vient de prouver de nouveau son incontestable supériorité sur la médecine de l'Ecole.

De deux choses l'une : ou cette inspection était utile, nécessaire, indispensable, ou elle ne l'était pas ; si, oui, comment le jury médical n'a-t-il pas compris qu'on peut lui reprocher avec justice une négligence qui s'est prolongée pendant quatre longues années ? Si, non, ce zèle tardif, qui attend pour se produire tout-à-coup que l'opinion publique, mise à même de comparer les résultats obtenus, pendant l'épidémie, par chacune des doctrines rivales, incline de plus en plus vers la doctrine des semblables, ne peut-il pas être interprêté défavorablement par ceux qui seraient tentés de ne voir en tout cela (qu'on nous passe la trivialité de l'expression), qu'une question de boutique ?

Arrivons au fait.

Le jury médical prétend avoir constaté dans les pharmacies inspectées, trois contraventions, dont procès-verbal a été dressé par le commissaire de police qui l'assistait.

En attendant avec pleine confiance que les tribunaux compétents soient appelés à prononcer entre le jury médical et les pharmaciens incriminés, jetons un coup-d'œil rapide sur chacune de ces prétendues contraventions.

1o L'absence des médicaments allopathiques marqués d'un astérisque dans le Codex.

Ces messieurs en sont-ils encore à ignorer que s'il en était autrement, ces établissements mentiraient à leur titre comme à leur destination, et ne seraient plus des *pharmacies spéciales*, c'est-à-dire *exclusivement* consacrées à l'Homœopathie, dans le sens rigoureusement grammatical de ce mot ? Cette contravention n'en est donc pas une ; elle n'est pas sérieuse et n'a évidemment d'autre but que d'en-

traver, si faire se peut, la pratique de l'Homœopathie, en obligeant nos pharmaciens à tenir côte à côte des médicaments dynamisés des substances à fortes doses qui, par leurs émanations, pourraient affaiblir ou neutraliser complètement leurs propriétés.

2o L'absence du livre-registre destiné à la vente des substances vénéneuses.

Les médicaments n'étant jamais délivrés dans les pharmacies Homœopathiques qu'à des doses tout-à-fait inoffensives, on conviendra sans peine qu'un semblable registre est au moins inutile, condamné qu'il serait à rester sans emploi et à conserver ses pages constamment vierges de toute inscription.

Mais, dira-t-on, la loi est formelle sur ces deux chefs; elle est impérative; il faut donc lui obéir : *Dura lex, sed lex.* Au point de vue de l'allopathie, pour qui elle a été faite, et qui, depuis bien longtemps, demeure stationnaire, d'accord; mais il n'en est pas ainsi de l'Homœopathie, doctrine née d'hier et essentiellement progressive. Or, toutes les fois qu'il arrive, comme c'est ici le cas, que la science a distancé la loi, ne vaut-il pas mieux s'attacher à l'esprit qu'à la lettre de cette loi? Rechercher bien plus ce que veut en réalité le législateur, que ce qu'il paraît vouloir? Agir autrement, ce serait se condamner à une éternelle immobilité. Qui a jamais songé à appliquer aux chemins de fer, lors de leur invention, les règlements qui régissent la police du roulage? Une loi est intervenue depuis qui a réglementé les voies ferrées; espérons que bientôt une loi interviendra pour soustraire la doctrine Homœopathique aux tracasseries arbitraires de la vieille école.

3° L'analyse chimique ne peut décéler, dans les globules et les dilutions, la présence des corps médicamentaux dont ils portent le nom.

Que prouve cette imputation frivole qui ne saurait, en aucun cas, fournir la base d'une accusation? Rien, si ce n'est la faiblesse, l'imperfection de vos réactifs qui sont impuissants à vous faire reconnaître, dans nos préparations, la présence du corps médicamenteux dont elles portent le nom. Quoi donc! de ce que l'analyse chimique, dont vous êtes si fiers, n'a jamais pu, jusqu'ici, démontrer l'existence de miasmes meurtriers dans l'air pestilentiel (*malaria*) qu'on respire dans les Marais-Pontins, seriez-vous bien reçus à venir nous vanter la parfaite pureté de cet air qui condamne la malheureuse population de ces contrées empestées à une mort lente et prématurée? N'en est-il pas de même des agents producteurs de toutes les épidémies et, en particulier, de celui du fléau cholérique, qui vient naguère encore de sévir sur notre ville? Or, ces agents qui détruisent si brutalement les organismes, oserez-vous affirmer qu'ils n'existent pas, quoiqu'ils restent inaccessibles à tous vos moyens d'investigation?

Que votre analyse chimique soit tout aussi impuissante à démontrer la présence dans les globules et les dilutions de la substance *dont ils portent le nom*, cela vous donne-t-il le droit d'en inférer (car telle est, au fond, votre pensée, elle ressort des expressions mêmes que vous employez) que globules et dilutions sont des substances absolument inertes? Nullement, vous aurez beau le dire et le moduler sur tous les tons, on ne vous croira pas, et, pour ne citer qu'un fait entre mille, tous ceux (et ils sont heureusement

fort nombreux) qui viennent d'éprouver l'action bienfaisante du *veratrum* et du *cuprum* comme moyens préservatifs et curatifs du choléra épidémique, ne cesseront de vous objecter avec raison qu'attendu qu'il n'y a pas d'effet sans cause, il existe incontestablement dans les dilutions et les globules des propriétés médicinales qui échappent, il est vrai, à votre analyse, mais dont l'action se révèle chaque jour, au lit des malades; d'où les esprits sages arrivent à conclure ceci : que notre admirable organisme est un réactif infiniment plus puissant que tous vos réactifs, et que son divin créateur est un chimiste autrement savant que tous les membres des jurys médicaux.

Marseille, le 8 septembre 1854.

Dr Sollier père.

Les pharmaciens Homœopathes incriminés viennent d'être assignés à comparaître en personne devant le tribunal de police correctionnelle comme prévenus « d'avoir fait, depuis un temps non couvert par la prescription, à Marseille, le commerce des substances vénéneuses, en leur qualité de pharmaciens, sans avoir tenu le registre relatif à ces substances, et prescrit par les articles 6 et 3 de l'ordonnance du 6 novembre 1846; délit prévu et puni par les articles 6 et 3 de l'ordonnance précitée, et l'article 1er de la loi du 19 juillet 1845. »

Hâtons-nous de constater qu'en abandonnant deux des trois chefs d'accusation qu'il avait signalés avec tant d'éclat, le jury médical reconnaît par cela même qu'ils étaient mal fondés, et réduit ainsi une haute question de

doctrine médicale aux minimes proportions d'un simple délit de police.

Parturiunt montes, nascitur ridiculus mus.

Congrès Homœopathique de France. — Session tenue à Bordeaux.

Le Congrès Homœopathique à clos hier, 30 août, sa session. — Cette session a duré trois jours. La foule considérable qui s'était portée à la première séance n'a fait que croître chaque soirée avec l'intérêt des discussions. — Hier, l'auditoire était encore plus nombreux et plus brillant.

Ces deux dernières réunions ont servi à mettre en lumière la haute intelligenee et l'immense savoir de M. le Dr Andrieu, le talent élevé et la puissance de parole de M. le Dr Léon Simon, président du Congrès.

M. le Dr Andrieu a constamment captivé l'attention de l'auditoire, en rapportant le résultat de ses nombreuses expériences, tant sur l'homme que sur les animaux ; M. le Dr Léon Simon a eu des moments d'une éloquence entraînante qui ont électrisé l'auditoire et provoqué souvent des applaudissements frénétiques.

Le moment surtout où M. le président du Congrès, rappelant les conclusions du savant mémoire lu la veille par M. le Dr Andrieu, a invité les allopathes de prendre la parole, a été très-solennel. — Les conclusions du mémoire de M. le Dr Andrieu étaient en effet un acte d'accusation scientifique dans toutes les formes, et il fallait de deux

choses l'une, ou que l'ancienne école passât condamnation, ou bien qu'elle vînt défendre ses principes, sapés dans leur base par la plus terrible des logiques, celle des faits. — L'allopathie a choisi le premier de ces moyens, et, au grand étonnement du public, elle est restée bouche close, elle a fui le débat. — Or fuir une discussion lorsqu'elle est loyalement offerte par d'honorables adversaires, qui ont les mêmes droits et les mêmes titres, ce n'est pas triompher.

M. le Dr Léon Simon, président, a fait ensuite lecture au Congrès d'une correspondance volumineuse relative au choléra et aux succès de l'Homœopathie dans le traitement de cette cruelle maladie. — Ces lettres viennent de partout, du département de l'Aube, où M. le Dr Perrussel, médecin Homœopathe, a été envoyé de Paris, en mission, par M. le ministre de l'agriculture et des travaux publics; de Marseille, de Gênes, de Varna, de Constantinople même; et elles constatent toutes les mêmes résultats heureux, positifs et invariables, c'est-à-dire que, pendant que l'allopathie perd *soixante à soixante-dix* pour cent de ses cholériques, l'homœopathie voit dans ses mains le terrible fléau réduit aux proportions d'une maladie ordinaire. — De plus, l'Homœopathie a un traitement prophylactique, c'est-à-dire préservatif, qui n'a jamais manqué son effet. Donc, l'Homœopathie a sur l'ancienne médecine le double avantage, non seulement de guérir, mais encore de préserver de la maladie. — Tout ce qu'il avance, M. le président du Congrès l'appuie sur l'autorité des faits les plus incontestables.

Enfin, parmi toutes ces correspondances, nous citerons une lettre de M. le baron de Crèvecœur, préfet des Bou-

ches-du-Rhône, qui nous est personnellement adressée, et voici dans quelles circonstances :

Une personne de Marseille, bien digne de foi, nous avait écrit que M. le préfet des Bouches-du-Rhône avait guéri lui-même du choléra un de ses domestiques, condamné par le médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, à l'aide de l'*Instruction populaire* rédigée pour la circonstance par M. le Dr Chargé. — Nous nous sommes tenu en garde tout d'abord contre ce fait, et nous avons écrit à M. le préfet pour en avoir la confirmation.

Voici la réponse simple, nette et précise de M. le baron de Crèvecœur :

PRÉFECTURE DES BOUCHES-DU-RHONE. — CABINET DU PRÉFET.

Marseille, 22 août 1854.

A M. J. Saint-Rieul-Dupouy.

« Monsieur,

» Votre lettre du 9, après avoir été renvoyée à Paris, ne m'est parvenue qu'hier. — Je m'empresse d'y répondre.

» J'ai entendu dire que l'Homœopathie avait eu ici des succès remarquables, et que les préservatifs Homœopathiques s'étaient presque toujours montrés efficaces.

» J'ai, en effet, soigné Homœopathiquement et sauvé du choléra mon valet de chambre, que mon *médecin allopathe* avait condamné à plusieurs reprises.

» Je vous envoie, monsieur, deux exemplaires de la

brochure à laquelle vous faites allusion dans votre lettre, et qui m'a servi à traiter mon valet de chambre.

» Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués.

» *Le préfet des Bouches-du-Rhône*,

» BARON DE CRÈVECOEUR. »

Le président fait encore la lecture de plusieurs lettres parlant toutes des succès obtenus à Marseille dans le traitement du choléra par des gens du monde à l'aide de la brochure de M. le Dr Chargé, notamment par les ingénieurs des ponts-et-chaussées et quelques membres de la Société de Saint-Vincent-de Paule.

La lecture de ces documents produit une vive impression. — De tous les points de la salle, le public demande que la brochure de M. le Dr Chargé soit imprimée à Bordeaux.

« Au nom de la vérité, s'écrie alors M. le Dr Léon » Simon, j'adjure tous mes confrères, à quelque école qu'ils » appartiennent, d'expérimenter notre doctrine ; il s'agit » ici de la vie des hommes ; c'est un affaire de conscience, » et nous aurons un jour à rendre compte de nos actes à » celui qui n'entre pas dans nos misérables querelles d'in» térêt, d'ambition et de vanité. »

Ces paroles, dites avec un profond sentiment de conviction, soulèvent dans l'auditoire des tonnerres d'applaudissements.

M. le Dr Castaing, de Toulouse, a lu un remarquable mémoire sur l'action des petites doses qu 'a porté dans les esprits la plus entière conviction.

La question de la *prophylaxie*, autrement dit de la pré-

servation des maladies héréditaires par des médicaments Homœopathiques appropriés, a été ensuite engagée par M. le Dr Gastier, — puis la séance a été levée.

La soirée de clôture a été une des plus importantes. — La question de la prophylaxie a été reprise par M. le Dr Andrieu, au point de vue pratique; le savant agrégé de l'Ecole de Montpellier a donné des exemples frappants de prophylaxie chez des enfants. Il a parlé ensuite de la fièvre typhoïde et de son traitement Homœopathique. — Après M. Andrieu, M. le comte Des Guidi et M. le Dr comte de Bonneval ont successivement pris la parole. — Enfin, M. le Dr Léon Simon a clos la séance par le discours suivant, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire :

Messieurs,

Nous voici arrivés au terme de nos travaux. La carrière que nous avons parcourue n'a pas été longue : l'avenir dira quel fruit elle doit porter.

Remarquez cependant que ce Congrès a été ce qu'il devait être. — Trois jours et trois séances sont peu de chose, je ne dis pas pour examiner et approfondir les problèmes que soulève l'Homœopathie, mais pour les signaler à l'attention de tous, de tous public et médecins.

Si l'Homœopathie est une doctrine complète, bien liée dans toutes ses parties, attendant de ses disciples de confirmer et préciser ceux de ses principes qui ont atteint à leur entier développement, elle attend a bien plus forte raison de leur zèle qu'ils se saisissent des vérités restées à l'état de germe dans la pensée et les écrits de Hahnemann, et qu'ils fassent porter à ces germes les fruits abondants et salutaires qu'ils recèlent.

Vit-on jamais doctrine mieux appropriée à l'esprit du temps où nous sommes, dont les tendances se marient plus heureuse-

ment aux tendances d'un siècle et d'une plus magnifique économie que l'est l'Homœopathie ?

Messieurs, vous allez en juger. — Notion de la vie, de la maladie; du médicament, rapport établi et formulé entre la maladie nettement définie et l'agent thérapeutique invariablement connu : — voilà l'Homœopathie. — Nous était-il donné d'aborder tous ces problèmes dans le court espace de trois séances? — Vous ne le croyez pas.

Nous aurions voulu, je ne puis le taire, que les disciples de l'ancienne école, parmi lesquels cette cité peut et doit s'énorgueillir de compter d'illustres représentants dont la renommée a franchi les limites de cette province, vinssent défendre contre nous leurs principes et leurs doctrines. — Que nous aurions été heureux s'ils s'étaient emparés des principes enseignés par Hahnemann, pour les attaquer ou les confirmer; s'ils étaient venus nous dire où ils en sont de leurs croyances et de leur pratique, ce qu'ils espèrent ou n'espèrent pas de l'avenir de la science et de l'art; pourquoi ils s'obstinent à rester étrangers au mouvement toujours croissant de l'Homœopathie; pourquoi ils n'ont pas la charité de nous tirer de l'erreur où ils nous croient être. — Un tel débat que j'ai provoqué, que j'étais bien décidé à maintenir dans les limites d'une entière liberté et d'une parfaite courtoisie, eût été un pas de fait sur le chemin de l'unité scientifique, terme voulu des efforts des savants.

J'ai la douleur de dire que cet appel n'a pas été entendu. — Si c'est dédain de la part de l'école allopathique, je le regrette pour elle-même. — Le dédain n'est pas une raison; le dédain est une faible barrière à opposer à la vérité; le dédain tourne à la confusion de ceux qui l'approuvent ou le proclament. — Entre l'allopathie retirée sous sa tente comme Agammenon et sans avoir les mêmes raisons que lui, et nous qui venons ici, avec une franchise

et une loyauté que vous apprécierez, vous dire nos conquêtes sans dissimuler nos *desiderata*, messieurs, vous apprécierez.

Il était cependant plus facile de nous entendre à Bordeaux que partout ailleurs, car je suppose que vivent encore dans ce pays quelques-unes des traditions de la vieille et célèbre école de Montpellier : qu'ici, par exemple, l'enseignement de la physiologie ne repose pas, comme à Paris, sur les théories surannées et injustifiables d'Epicure ; que l'école de Bordeaux n'a pas adopté cette pathologie matérialiste et grossière appelée la médecine organique, et que, si les errements communs sont encore suivis en pharmacologie et en thérapeuthique, les traditions vitalistes dont Montpellier a fidèlement gardé le dépôt les ont au moins modifiés.

Ce n'est pas qu'entre le dynamisme Hahnemannien et le vitalisme de Montpellier il y ait une étroite ressemblance, mais on ne peut nier cependant les nombreux points de contact entre ces deux doctrines.

Eh bien, permettez que je le dise au moment de nous séparer : — qui de l'allopathie ou de nous est plus dans l'esprit de son siècle et des heureuses tendances qu'il poursuit ? De l'allopathie, qui recule jusqu'aux théories d'Epicure, ne voit rien plus dans les maladies que leurs résultats, et dont les traitements physico-chimiques semblent un mélange informe de la poussière tombée de la toge de Boërhaave et de celle qui tombe en secouant la toge de Sylvius de Leboë, ou de nous qui constatons, sans les confondre, chacune des sphères de la vie humaine, proclamons un dynanisme où tout est respecté, et qui se relie si bien aux belles découvertes modernes de la physiologie générale ; — de nous qui, prenant la matière comme support de la force vitale, ne sommes réduits ni aux théories vaporeuses de l'idéalisme de Stahl ; ni à subir le joug avilissant de Cabanis ; — de nous qui proclamons bien haut et sincèrement que la médecine ne doit

entreprendre ni sur la religion, ni sur la philosophie, ni s'assimiler à la physique et à la chimie; — de nous, enfin, qui savons tirer parti des méthodes d'observation et d'expérimentation de l'ancienne école sans cesser d'être nous-mêmes? — Le beau mémoire que vous lisait hier M. le Dr Andrieu en est une preuve éclatante; pour qui saura le lire, il sera facile de comprendre toutes les richesses que l'anatomie pathologique déverse chaque jour sur l'Homœopathie.

Qui de l'allopathie et de nous est plus de son siècle? — de l'allopathie qui n'admet que l'action des doses massives, ou de nous qui, sans méconnaître leurs effets, en connaissons les dangers, et préférons l'emploi des infiniment petits toujours plus salutaires et plus puissants; — de nous, qui constituons la médecine sur des principes lui appartenant en propre, ou de l'allopathie se traînant toujours à la suite des philosophes : matérialiste à la manière d'Helvétius, avec Cabanis et Broussais; physicienne, de nos jours, avec Andral et Gavarret; chimiste, avec Dumas et Liebig; marchant toujours à la suite de quelqu'un, et n'étant jamais elle-même; railleuse ou croyante, selon le besoin des circonstances, comme ces enfants qui pleurent ou rient pour s'attirer la bienveillance de leurs maîtres.

Dans les séances auxquelles vous avez assisté, messieurs, trois faits essentiels de la doctrime Homœopathique ont été mis en lumière. Le premier se rapporte aux causes qui empêchent l'allopathie de comprendre Hahnemann. — M. le Dr Andrieu et M. le Dr Bourges vous ont dit les tentatives infructueuses de l'école allopathique pour se rapprocher de nous. — En l'absence de tout contradicteur, M. le Dr Gastier a soulevé quelques objections possibles. — Il résulte de cette discussion que l'allopathie en est aux préambules de l'*Organon*, c'est-à-dire, à ce que Hahnemann appelait *les guérisons Homœopathiques dues au hasard*.

La question de la *prophylaxie* a été définie et mise en lumière devant vous. — Vous avez vu les ressources infinies d'une doctrine assez puissante pour changer le cours des destinées physiologiques de l'individu, et la haute portée de principes qui rattachent la santé de l'enfant a celle de ses engendreurs. — Grande pensée qui met en relief la solidarité physiologique des générations; puissance immense de la médecine qui sait faire tourner au profit de l'espèce cette solidarité elle-même. Solidaires dans le bien comme dans le mal, pour la santé comme pour les maladies, par la médecine, les générations peuvent s'affranchir du mal que cette solidarité créait. — Je livre aux méditations des chefs de famille cette pensée consolante dont l'initiative d'application appartient à notre collégue M. le Dr Gastier.

Enfin, messieurs, j'ai à vous rappeler les communications qui vous ont été faites sur le traitement préservatif et curatif du choléra. Si ce que je vous en ai dit était de moi, je croirais devoir le passer sous silence. Mais il s'agit de l'Orient, du midi de la France, et surtout de Marseille, de la Champagne, province si cruellement désolée par l'épidémie régnante; il s'agit des secrets de l'avenir, où cette belle cité de Bordeaux pourrait être comprise. — Il s'agit de vous faire connaître les ressources que l'Homœopathie peut offrir à tous les pays et à toutes les populations, pour les préserver ou les guérir. — J'espère qu'au besoin ma parole n'aura pas été stérile.

Et maintenant, messieurs, nous vous quittons pour reprendre les labeurs que chaque jour amène. — Nous allons où nous appellent les sollicitudes de la pratique et les méditations de l'étude, emportant un bon souvenir de l'accueil si bienveillant que nous avons reçu dans ce pays, espérant que nos adversaires réfléchiront à l'Homœopathie, l'étudieront, persuadés qu'ils doivent être, comme le disait Pascal en parlant des philosophes. — « qu'il y a plus de mystères entre le ciel et

» la terre que les médecins de toutes les écoles n'en ont pé-
» nétré. »

Ce discours remarquable a produit une vive impression sur l'auditoire, qui l'a accueilli par des salves répétées de bravos.

Après la séance, le Congrès s'est rendu en corps à la soirée de S. Em. Mgr le cardinal-archevêque de Bordeaux, sur l'invitation qui lui en avait été adressée.

J. SAINT-RIEUL-DUPOUY.

A Monsieur le Directeur de la REVUE *d'Avignon* (1).

Monsieur,

J'ai reçu aujourd'hui, 6 mai, votre numéro d'avril qui contient la suite de la polémique qui s'est élevée entre vous et le Frère Espanet. Vos lecteurs seront attristés, j'en suis sûr, de la ténacité avec laquelle vous poursuivez un des plus nobles et des plus vigoureux champions de notre cause (2); ils seront surtout

(1) Nous avons reçu, le 9 mai dernier, cette lettre et la *réponse* qui suit : nous avons cru *faire acte de générosité* envers leurs auteurs, en ne publiant ni l'une ni l'autre dans le numéro de juin dernier Mais, par M. A. Espanet, nous avons été *invité* à diverses reprises à les insérer : nous regrettons que l'épidémie de choléra que nous avons traversée, et qui a mis de l'interruption dans notre publication, nous ait fait retarder de donner une plus prompte satisfaction aux désirs qui nous ont été exprimés.

Dr BÉCHET.

(2) Nos lecteurs se rappellent sans doute la *ténacité* avec laquelle nous avons combattu l'*individualisation de la spécialité pharmaceutique Homœopa-*

humiliés, pour l'Homœopathie, de la faiblesse de vos arguments. Pour moi, je désire rester en dehors de ce débat, bien que mon nom y soit souvent prononcé, et je ne veux parler que de ce qui se rattache à la *Pharmacopée Homœopathique.*

Dans votre *Nouveau coup-d'œil* sur ce livre, vous me prenez à partie personnellement, et vous cherchez à me nuire en me représentant comme étranger aux plus simples notions de botanique (1). Je pourrais me borner à dire que j'ai fait mes preuves de ce côté en passant mes examens devant l'école spéciale de Paris; mais je tiens à être plus catégorique, et voici ma réponse :

« *Ma collaboration à la Pharmacopée se réduit à l'envoi fait à M. le Dr Jahr de notes pratiques. Prévenu trop tard du désir de l'auteur de m'associer à son œuvre, je n'ai pu m'occuper ni de la rédaction de l'ouvrage, ni de la révision des épreuves; il n'y a pas un mot de moi dans les renseignements qui contiendraient les erreurs de classification botanique que vous mettez à ma charge, après les avoir grossies outre mesure* (2). Il suffit

thique dans MM Catellan, par M. A. Espanet : on veut donner le change et voir dans notre polémique une attaque directe contre cet auteur; nous ne pouvons rien contre cette interprétation; mais nous la déclarons erronée.
Dr BÉCHET

(1) Notre premier article sur votre livre, article auquel vous répondez plus loin, prouve très-bien que nous n'avons jamais eu la pensée de vous nuire; *notre nouveau coup-d'œil* est postérieur, vous le savez, à la publication des PHARMACIENS; la pharmacie Homœopathique entière est attaquée dans cette brochure; vous seul y êtes exalté; sans *chercher aucunement à vous nuire*, mais par amour pour la vérité, nous avons dû dire tout ce que nous pensions d'un livre qui porte votre nom. Dr BÉCHET.

(2) C'est à cause de cette déclaration *soulignée* de M. Catellan, et pour prouver à celui-ci *que nous n'avons jamais cherché et ne voudrons jamais chercher à lui nuire*, qu'il nous avait paru convenable de ne point publier *sa lettre et sa réponse* qui suit ; chacun, en effet, pourra se dire : ou cette déclaration est fondée, ou elle ne l'est pas..... Nous aurions voulu épargner à M. Catellan les rigoureuses conséquences de ce redoutable dilemme.
Dr BÉCHET.

de jeter les yeux sur la première édition, qui a été faite sans mon concours, pour avoir la confirmation de ce que j'avance : on y retrouvera en effet les fautes typographiques et les erreurs de classification que vous relevez dans la deuxième édition. »

C'est donc sur le docteur Jahr que vous devrez frapper désormais, Monsieur le Directeur ; vos lecteurs vous sauront gré d'attaquer sans relâche ce patient et infatigable travailleur, qui a rendu à notre doctrine de si éminents services.

J'ai hâte de dire que j'aurais tenu à garder ma part de responsabilité dans l'œuvre dont il s'agit, si vous n'aviez voulu m'attribuer cette responsabilité tout entière, en m'isolant de mon collaborateur.

Vous vous étonnez, Monsieur, de n'avoir pas encore reçu notre réponse à vos critiques, et vous tirez de ce silence je ne sais quelles inductions singulières. L'explication en est pourtant bien simple : avant d'envoyer notre manuscrit, nous attendions l'avis de votre acceptation. Cet avis nous est parvenu ce matin, et ce soir notre travail sera jeté à la poste ; il était prêt depuis longtemps. Vous remarquerez qu'il y a neuf à dix pages, ainsi que nous l'avions annoncé (1).

Vous vous efforcez de faire croire que la réponse du Frère Espanet a été copiée par celui qui a écrit notre lettre du 16 mars, c'est-à-dire par moi. Il faudrait être bien naïf, convenez-en, pour écrire de la même main un Mémoire qui doit être signé Espanet et une lettre qu'on signe Catellan ; mais il faut être bien plus naïf encore pour faire cette supposition ; c'est ici une pure question de sens commun (2).

(1) Nous remercions M. Catellan de ce qu'il veut bien nous apprendre que la rédaction d'un journal doit accepter des articles avant de les connaître. Dr BÉCHET.

(2) Ce qui n'est pas moins du domaine du sens commun, c'est qu'un journal ne reçoit jamais un travail sans le connaître ; c'est que le motif que

Voici, du reste, notre réponse collective à votre *premier coup-d'œil* sur notre Pharmacopée; nous la confions à votre loyauté. J'ajoute, pour ce qui me concerne, que, s'il vous plaisait de rester sur le terrain de la discussion, ne fût-ce que pour alimenter votre journal, je ne pourrais y rester avec vous. Nous n'avons pas la prétention de *faire avec nos Pharmacies spéciales plus que cinquante ou soixante médecins, pour la propagation de l'Homœopathie*, mais nous sommes fort occupés, et je serais obligé de me taire, dussiez-vous abuser de votre tribune.

Agréez, etc.

CATELLAN,
Pharmacien à Paris.

Réponse à l'article de M. le docteur Béchet sur la Pharmacopée Homœopathique de MM. Jahr et Catellan.

Nous savons qu'avec certains hommes et dans certaines conditions les questions scientifiques se transforment aisé-

vous alléguez du non-envoi de votre article, annoncé par votre lettre du 16 mars, par défaut de notre avis de l'accepter, est un motif inadmissible; enfin, le sens commun dit encore que votre RÉPONSE qui suit eût été prête depuis longtemps et eût attendu, ainsi que vous le prétendez, notre avis d'acceptation, *votre manuscrit n'aurait pas été paginé à la suite* de votre lettre, qui est nécessairement postérieure à l'avis que vous attendiez et que vous avez trouvé on ne sait où dans notre numéro d'avril, reçu par vous le 6 mai La *pagination* de votre manuscrit est doublement singulière, puisque celui-ci est composé d'une lettre qui vous est particulière et de la RÉPONSE, commune entre vous et M. le docteur Jahr

Quant à la *naïveté* dont vous pensez que nous sommes pourvu dans notre appréciation des écritures, nous n'en rougissons nullement; notre

ment en questions personnelles, et c'est là le motif du silence que nous avions gardé sur la critique de notre Pharmacopée. Nous comptions d'ailleurs sur notre passé, sur nos *antecédents*, pour nous défendre, non contre des observations et des conseils que nous sommes les premiers à solliciter, mais contre des reproches qui manquent de bienveillance, nous pourrions dire de justice. Mais quelques faits récents dont la *Revue d'Avignon* a été le théâtre, ne nous permettent pas de laisser sans réponse l'article de M. Béchet (1). Nous allons donc passer en revue les diverses réflexions qu'il renferme et les apprécier à leur juste valeur.

A propos de la *silice*, nous avons dit :

« De là il résultera un verre cristallin *qu'on mettra fondre à chaud* dans quatre fois son poids d'eau distillée. »

M. Béchet ne trouve pas cela clair ; il veut qu'on dise : *Qu'on fera dissoudre dans quatre fois son poids d'eau distillée, dont on élèvera graduellement la température*. L'indication qu'il propose a cela de très-clair qu'elle exige une condition inutile, à savoir : d'élever *graduellement* la tem-

jugement a pu s'égarer à ce sujet, ce qui, du reste, n'est point prouvé ; mais le point important, le point capital, c'est que vous avez eu connaissance de la RÉPONSE de M. A. Espanet, insérée dans notre numéro d'avril, avant qu'elle nous fût parvenue, et que l'ayant lue, vous avez cru inutile de prendre la plume vous-même ; votre lettre actuelle convertit en preuves nos premières suppositions ; nous vous remercions de cet appoint, dont notre *naïveté* avait besoin.

Dr BÉCHET.

(1) Que d'accusations fulminées contre nous dans ce court préambule !! Nous ne perdrons point notre temps à les réduire à leur valeur réelle ; les lecteurs les apprécieront en relisant toute cette polémique ; nous les prions donc de vouloir bien la rechercher dans le premier volume de la *Revue*, si leurs souvenirs sont infidèles.

Dr BÉCHET.

pérature de l'eau ; c'est, disons-nous, inutile, puisqu'on peut employer d'emblée de l'eau chaude et même de l'eau bouillante.

Le directeur de la *Revue* nous reproche encore d'avoir indiqué, soit l'acide *chlorhydrique*, soit l'acide *uratique*, pour faciliter la précipitation de la silice.

Nous admirons vraiment la bonté avec laquelle notre critique évite de voir une faute d'impression dans le mot *uratique ;* notre manuscrit porte acide *nitrique*. Il eût été si facile à un chimiste d'y suppléer !

M. Béchet va jusqu'à regretter que nous n'ayons pas désigné les préparations dont la conservation exige plus de soins que les autres ; il cite comme exemple les triturations de *mercure* et de *silice*, qui s'altèrent très-rapidement et deviennent infidèles.

Nous ferons remarquer que notre livre étant destiné à des médecins et à des pharmaciens, il a dû nous paraître superflu d'entrer dans une foule de détails secondaires qui n'apprennent rien à celui qui a passé seulement huit jours dans un laboratoire, et qui n'ajoutent rien à la clarté du texte pour ceux qui sont étrangers à l'art. Ceci soit dit d'une manière générale au sujet de divers reproches futiles qu'on nous a jetés çà et là.

En exprimant ses regrets à l'endroit des substances dont la conservation exige des soins plus rigoureux, M. Béchet nous autorise à penser qu'il n'a pas lu la *première partie* de notre Pharmacopée. C'est là, en effet, que nous avons dit sur tous les tons et sous toutes les formes qu'il était de la plus haute importance de garantir nos médicaments contre l'action de la *chaleur*, de l'*humidité*, des *rayons so-*

laires et même de la *clarté du jour*. Nous avons cité comme demandant des précautions particulières les préparations d'*acétate de chaux*, de *foie de soufre*, de *baryte*, d'*acide prussique*, de *brôme*, d'*iode*, de *nitrate d'argent*, d'*acide fluorique*, *etc.*, *etc.....* N'était-ce point assez de cette énumération? et n'avons-nous pas fait assez de recommandations pour toutes les substances?

En principe, nous nous sommes toujours élevés contre l'emploi des préparations qui ne sont pas récentes. Bien que nous fussions en opposition sur ce point avec Hahnemann lui-même, nous avons constamment répété qu'on ne devait pas compter d'une manière absolue sur des globules, sur des dilutions liquides, sur des triturations dont la préparation remontait un peu haut. Mais notre expérience assez longue et surtout attentive, sérieuse, faite sur une grande échelle, secondée par beaucoup de praticiens, ne nous permet pas d'être aussi formels, aussi affirmatifs que M. Béchet à l'égard des triturations de *mercure* et de *silice*. Nous ne pensons pas que ces substances soient altérées au bout de quelques jours, et bien des médecins seront de notre avis.

Ce n'est pas que, nous aussi, dans le cours de notre longue pratique, nous n'ayons fait des remarques qu'un empressement naturel et un premier mouvement de zèle pour la science nous poussaient à publier; mais un examen plus attentif et un esprit de critique sévère pour nos propres observations nous ont fait nous abstenir. Nous ne nous croyons pas plus sages que d'autres, mais en présence des affirmations du directeur de la *Revue*, nous avons peut-être le droit de parler de notre réserve.

Quelle utilité peut-il y avoir pour la science, nous le demandons à M. Béchet, à relever dans notre livre des fautes comme celles-ci (1)?

1° A propos de l'*anthrakokali*, une erreur typographique que nous avions nous-mêmes relevée dans l'*errata*, ainsi que M. Béchet eût pu le voir s'il avait procédé avec moins de précipitation ;

2° Cette expression : *une espèce de brômure* dans l'article *kali bromicum*. Oui, sans doute, ce sel est un véritable brômure; l'un des auteurs, qui est allemand, a laissé échapper une locution qui n'est pas d'une exactitude rigoureuse, mais qui n'a rien de fort embarrassant pour des esprits non prévenus ;

3° Cette proposition : le *caltha palustris* fleurit au printemps. M. Béchet veut absolument que cette plante fleurisse tout l'été. Nous le renvoyons à l'ouvrage si remarquable de MM. Mérat et de Lens; il y trouvera la confirmation de notre opinion. Il est possible qu'en certains pays le *caltha palustris* fleurisse tout l'été ; mais nous devions parler en général pour quelques localités;

4° Cette faute d'impression, toujours à propos du *caltha palustris :* dans quelques pays, *on colore les fleurs qui sont d'un beau jaune*. Notre manuscrit portait : « Dans quelques pays, on colore *le beurre avec* les fleurs qui sont d'un beau jaune. » L'imprimeur a laissé de côté ces mots : *le beurre*

(1) On nous force à le répéter : voulant garder pour les auteurs de la Pharmacopée tous les égards dus à leurs antécédents, mais désireux de prémunir contre leur livre qui n'a pas été, selon nous, ce qu'on était en droit d'attendre, nous avons cherché à ne relever que les moindre de ses faiblesses.

Dr BÉCHET.

avec. Diable ! voilà un oubli bien grave ! Et notre critique ne plaisante pas.

Passons à des faits plus sérieux :

L'ALCOOL joue un rôle fort important dans la préparation des remèdes Homœopathiques ; sans un alcool parfaitement pur, il est impossible d'avoir des agents irréprochables ; cela est de toute évidence, cela ne se discute pas. Nous pensions n'avoir rien dit, en traitant de cette substance, qui fût en opposition avec le principe que nous venons d'émettre ; mais M. Béchet est d'un avis différent. Passant sous silence la règle inattaquable que nous donnons pour obtenir de l'alcool pur et naturel et pour le rectifier, il avise dans l'historique que nous faisons de ce véhicule deux ou trois mots d'une exactitude douteuse, il sépare habilement ces mots de l'ensemble, les interprète et les commente à sa manière, et finit par en faire sortir une *grave erreur* qui lui permet de nous accuser d'être *peu exigeants* pour la qualité de l'alcool. Nous honorons trop le caractère du rédacteur en chef de la *Revue* pour soupçonner sa loyauté, mais il nous est impossible de ne pas dire que sa critique manque ici de bienveillance.

Tout le monde sait qu'en faisant l'historique d'une substance, on peut se livrer à des appréciations diverses, faire quelques digressions, passer en revue toutes les opinions, tous les procédés, sauf à s'arrêter, en définitive, à une opinion dont on fait choix, à un procédé que l'on adopte et que l'on indique comme le meilleur. C'est ce que nous avons fait pour l'*alcool*. Après avoir énuméré les substances dont on peut le tirer, et signalé les diverses particularités

qui se rattachent plus ou moins directement à sa préparation, nous avons, en quelque sorte, résumé tout ce qui avait été dit dans le chapitre, et nous avons exprimé notre opinion de la façon la plus explicite ; voici nos propres expressions :

« Nous ne connaissons QU'UN SEUL MOYEN pour se procurer de l'alcool aussi pur et aussi naturel qu'il est possible de l'obtenir. Voici en quoi il consiste : dans les pays de vignobles, où la distillation se fait en grand, on se procure un baril en bois de chêne qui n'ait jamais servi, et après l'avoir fait tremper dens l'eau pour le rendre capable de conserver l'alcool, on le remplit d'esprit-de-vin dit 3/6, en le faisant servir de récipient à un appareil en train de distiller ; on possède alors un alcool naturel marquant 81° à 82° centésimaux. Lorsqu'on veut s'en servir pour les usages Homœopathiques, il est essentiel de le rectifier, pour le débarrasser tant de l'huile de vin qu'il contient que de la matière colorante qu'il a enlevée au tonneau, et aussi pour accroître sa concentration de quelques degrés. Pour cela, etc., etc........ »

Voilà le procédé que nous indiquons comme le SEUL qui soit convenable pour avoir de l'alcool pur et naturel. Pouvions-nous penser qu'on mettrait de côté un mode opératoire si nettement formulé, pour s'attaquer à ce membre de phrase : « de quelque substance qu'il provienne, l'alcool est identique » ; il fallait, du moins, pour être juste, achever la citation; or, nous avons ajouté : « *mais pour l'avoir pur, il faut toujours recourir à des moyens plus ou moins compliqués.* » Cela signifie, nous le croyons, que l'alcool, quelle qu'en soit la source, est toujours de l'al-

cool, mais de l'alcool plus ou moins pur. Cela ne veut pas dire, ainsi que M. Béchet s'efforce de le faire entendre qu'un alcool quelconque semble bon aux auteurs de la Pharmacopée pour les usages Homœopathiques. Il est évident que notre pensée a été dénaturée de la façon la plus complète. Ce qui le prouve, c'est que nous proscrivons formellemeut les alcools qui sortent des laboratoires chimiques et pharmaceutiques, c'est que nous proscrivons aussi celui qu'on peut tirer des *pommes de terre* et même celui de *seigle* ou de *froment*, à cause de l'huile empyreumatique qu'ils renferment et dont il est toujours assez difficile de les débarrasser; ce qui le prouve encore, c'est qu'après avoir cité la bière, le cidre, le marc des raisins, les céréales, les pommes de terre, etc., comme pouvant fournir de l'alcool, nous repoussons tous ces moyens, et nous déclarons n'en connaître qu'un seul qui soit irréprochable. (Voir plus haut le procédé.) Le passage qui donne ce procédé est clair et précis; il annihile les erreurs, si erreurs il y a, dans tout ce qui précède. Pourquoi donc ce passage a-t-il été mis en oubli? Pourquoi n'a-t-on pas vu une page, quand on a su voir quelques mots sur lesquels on a bâti sa critique?

Dans un article intitulé : *Démonstration physique de l'électricité développée par la trituration des médicaments Homœopathiques*, M. Béchet reproche aux auteurs de la Pharmacopée d'avoir passé sous silence les phénomènes électriques (*crépitation*, *étincelles*, *traînées lumineuses*) qui se manifestent pendant la trituration.

Pour l'Homœopathie et pour lui-même, nous souhaiterions que M. Béchet se fût moins hâté de mettre le public

médical dans la confidence de sa prétendue découverte; nous n'aurions pas aujourd'hui à remplir la pénible tâche de lui ôter son illusion. En nous reprochant notre silence, il nous oblige à le justifier.

La *crépitation* se produit par la trituration du sucre de lait *avec* ou *sans* addition d'une substance médicamenteuse. Le sucre de lait, qui a été trituré avec force pendant quelques instants, adhère aux parois du mortier, et le pilon détache de temps en temps, en la faisant craquer ou pétiller, la couche de poudre qui était adhérente; ce pétillement, ce petit bruit, c'est la *crépitation électrique* du directeur de la *Revue*. Ce qui montre clairement que les choses se passent ainsi que nous venons de le dire, c'est que le pétillement ne se fait plus entendre lorsqu'on ne triture pas avec énergie, c'est qu'on ne l'entend pas davantage lorsqu'on se sert d'un mortier et d'un pilon parfaitement polis; dans ces deux cas, en effet, l'adhérence de la poudre est nulle ou presque nulle. Mais que l'on se serve d'un mortier et d'un pilon dépolis, et que l'on triture avec force, alors la poudre adhèrera certainement, et le bruit dont nous parlons ne manquera pas de se produire. Ce fait ne présente donc rien de nouveau, rien d'extraordinaire; c'est un phénomène mécanique tout naturel.

Les *étincelles*, la *traînée lumineuse*, sont dues uniquement au frottement du pilon contre le mortier, et pas le moins du monde au frottement du pilon contre la substance à triturer. Nous affirmons qu'il ne se produira jamais d'étincelles lorsque le mortier contiendra assez de poudre pour couvrir la surface de manière à empêcher le contact immédiat du pilon et du mortier. Qu'on prenne un mortier

vide de toute substance et qu'on triture, chaque tour de pilon sera suivi d'une traînée lumineuse; mais tant qu'une couche plus ou moins épaisse de sucre de lait existera entre le pilon et le mortier, on n'aura pas de traînée lumineuse, on n'aura pas d'étincelles; il faudra se contenter du pétillement, ou, si l'on veut, de la *crépitation*(1).

Que dire maintenant de ces phénomènes électriques en tant qu'on les ferait servir de guide, ainsi que le propose M. Béchet, pour reconnaître la valeur des médicaments triturés? Si, de l'aveu du rédacteur de la *Revue*, le sucre de lait trituré *seul* donne lieu à la crépitation; si, de son aveu encore, la présence de l'électricité ne peut pas être constatée dans une préparation qui n'est pas immédiatement récente; si, enfin, suivant nos observations, les étincelles se produisent à vide, et cessent de se produire lorsque la matière pulvérulente se trouve placée entre le mortier et le pilon, quel parti peut-on tirer de pareils faits? Quel avantage peut-il y avoir à mettre des hypothèses dans une Pharmacopée? Comment peut-on songer à les faire servir au contrôle des médicaments triturés? Personne, heureusement, ne voudra de cette pierre de touche, et chacun préfèrera demander des garanties autrement sérieuses à la

(1) Une question de cette nature est purement expérimentale: MM. Jahr et Catellan expliquent à leur manière les phénomènes que des expériences multipliées nous ont démontrés être produits par l'électricité: lorsque des expériences nous prouveront que nous avons mal expérimenté et mal observé, nous remercierons leurs auteurs et nous réformerons notre premier jugement; mais nous n'en sommes point là: au reste, nous prions le lecteur de voir notre travail sur cet intéressant sujet, p. 206 du premier volume de la *Revue*, et il pourra se convaincre que nous avons présenté cette découverte sous toutes réserves. Dr Béchet.

position du préparateur, à ses convictions, à sa probité, aux gages qu'il aura donnés à la cause Homœopathique.

Antécédents obligent, nous dit M. Béchet ; cela est vrai ; mais ils obligent tout le monde, les auteurs comme les critiques; ils imposent à ceux-ci le devoir de se montrer calmes, dignes et équitables, sinon bienveillants. Certes, nous le reconnaissons sans peine, notre œuvre est assez imparfaite pour qu'elle puisse donner lieu à bien des observations utiles que nous accepterons avec humilité, à bien des conseils dont nous serons heureux de faire notre profit ; mais, *est modus in rebus.*

Dr JAHR, CATELLAN.

A Monsieur le Directeur de la REVUE (1).

Monsieur,

Avant, comme après les *dix-huit* notes dont vous avez accompagné ma réponse, toutes mes affirmations restent debout.

(1) Le ton qui distingue cette lettre et les quelques *aménités* de langage dont elle est émaillée, ne nous permettent pas d'y répondre : nous prions le le teur de se rappeler la brochure des PHARMACIENS, par le F. A. Espanet; l'*article critique* que nous avons écrit, à propos de cette publication, dans le premier volume de cette *Revue*, page 546, et enfin la *réponse* à notre article, par le F. Espanet, et *les notes* dont nous avons accompagné cette *réponse*, page 645 du même volume de la *Revue*. Nous prions instamment les lecteurs qui ne sont point au courant de cette

J'avais dit qu'en dehors des trois établissements de MM. Catellan frères, il n'existait pas en France de *spécialités* sérieuses et réelles Après avoir avancé avec une assurance qui aura dû paraître étrange, que d'autres pharmaciens à Paris et à Marseille étaient aussi spéciaux, vous en êtes réduit à découvrir dans l'organon de Hahnemann un passage sur les *palliatifs*, pour justifier vos prétendus spécialistes de l'exécution *clandestine* (le mot vous appartient) de prescriptions allopathiques. Je vous ferai remarquer tout d'abord que les ordonnances que j'ai citées étaient signées par des médecins allopathes et nullement par des Homœopathes partisans de la palliation; et puis, vos lecteurs trouveront, je pense, que le *sirop d'écorces d'oranges amères*, le *baume de copahu*, le *sirop anti-scorbutique, etc.*, seraient de singuliers *palliatifs*. Quant à ceux dont vous avez pris d'office la défense, je me demande s'ils goûteront votre argument et s'ils seront contents de leur avocat.

Vous voulez absolument voir dans la médaille remise à M. Weber autre chose qu'un dédommagement pour l'envoi d'une boîte Homœopathique qu'on n'avait point demandée et qu'on ne pouvait accepter gratuitement, et vous blâmez ceux qui ne partagent pas votre illusion volontaire. Voici un renseignement qui permettra de prononcer entre nous : *Depuis un mois, l'Empereur se fait traiter par l'Homœopathie, et son pharmacien est précisément celui qui n'a point reçu de médaille* (parce qu'il n'a point offert de boite), *c'est M. Catellan.*

polémique de vouloir bien la connaître en entier, avant de lire cette lettre que nous n'éditons que parce que *nous y avons été itérativement invité par l'auteur*, auquel nous avions cru ne pouvoir mieux prouver que jamais *la passion* ni *la colère* ne nous avait animé, qu'en gardant dans nos cartons, cette lettre que chacun jugera.

2 septembre 1854.

Dr BÉCHET.

J'avais dit que l'auteur du *Codex Homœopathique*, de ce livre invulnérable, suivant vous, conseillait de laver les flacons avec l'ACIDE SULFURIQUE. En m'accusant d'avoir dénaturé la pensée de l'auteur à l'aide d'une citation tronquée, vous me forcez à aller plus loin, à être plus explicite. J'affirme donc que, non-seulement M. Weber conseille de faire cet incroyable lavage, mais qu'il le pratique lui-même, celui-là ou tout autre. Ce qui le prouve, c'est qu'il se sert, pour les potions, de flacons moulés qui portent *imprimés dans le verre*, son nom et son adresse, et qui ne peuvent, par conséquent, être employés que par lui. J'ajoute que, dans ces derniers temps encore, ce pharmacien ne faisait nullement mystère de son procédé, le croyant, sans doute, inattaquable. J'ignore s'il a changé d'avis.

Vous faites un rapprochement vraiment puéril de je ne sais quelles circonstances, de je ne sais quelles dates, et vous finissez par trouver une ressemblance frappante entre l'écriture de la lettre signée Jahr et Catellan et celle de ma réponse, et vous en tirez la conclusion que la lettre et la réponse émanent de la même plume. Je démens formellement cette insinuation, et pour qu'on puisse apprécier votre talent d'*expert en écritures*, je me borne à dire que ma réponse n'est point AUTOGRAPHIÉE, ainsi que vous l'avez avancé avec votre assurance habituelle.

Cela dit, je me tais, Monsieur, et je ne discute plus, car il m'est démontré que la discussion est impossible avec vous. Quand on impute à un homme des pensées et des intentions qu'il n'a jamais eues, quand on cite ses lettres comme vous le faites, quand on apostille sa réponse calme et courte d'un long préambule et de *dix huit* notes qui respirent la passion et la colère, cet homme doit garder la dignité du silence. D'ailleurs, je n'ai pas, comme vous, un journal à mon service :

nos armes ne son point égales. Je renonce donc à une polémique qui devient une lutte, en regrettant que ceux qui vous entourent dans le *comité de rédaction* n'aient pas eu la pensée ou le pouvoir de tempérer la violence de vos attaques, et je retourne à des travaux sérieux que j'ai entrepris dès longtemps pour le bien de l'Homœopathie.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération.

F. ALEXIS-ESPANET.

(Drôme) Montélimar, 29 mai 1854.

NOUVELLES.

Parmi les promotions du 15 août, dans l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur, nous avons distingué avec une haute satisfaction celle de notre honorable confrère le Dr Davet, de Paris, au grade de chevalier : heureux de lui adresser nos félicitations, nous ne le sommes pas moins d'avoir à constater la valeur, pour notre Ecole, de la distinction dont il a été honoré ; elle nous prouve combien l'Homœopathie gagne chaque jour dans les hautes régions du Pouvoir.

Notre honorable confrère le Dr Léon Simon, l'éloquent Président du Congrès de Bordeaux, nous écrit, à la date du 10 septembre, « qu'il a proposé, à la suite du Con- » grès, à MM. Andrieu, d'Agen; Léon Marchant, de » Bordeaux ; De Bonneval, Gachassin, de Toulouse, etc., » de porter à la *Revue* d'Avignon l'appui de leur nom et » leur concours, promettant lui-même le sien et celui de » son fils. »

C'est donc en son nom et celui de nos confrères de l'Ouest que le savant auteur des LEÇONS SUR L'HOMOEOPATHIE, nous fait connaître cette détermination que nous avons accueillie avec la joie la plus vive : nous regrettons que le temps nous ait manqué pour en adresser individuellement l'expression à chacun de nos confrères que nous serons heureux de compter désormais parmi nos coopérateurs dans l'œuvre de propagande que nous avons créée.

30 septembre 1854.

Dr BÉCHET.

DE LA GROSSESSE

Au point de vue pathologique.

> La science des accouchements est une des branches les plus importantes et les plus positives de la médecine. Comprenant tout ce qui concerne la reproduction de l'homme, elle embrasse nécessairement un vaste domaine, et s'occupe presque toujours de deux êtres à la fois dans ses moyens d'application.
>
> (VELPEAU. Introd. *Art des Accouch.)*

Avant que nous connussions les magnifiques richesses thérapeutiques dont l'Homœopathie a doté l'art de guérir, nous nous étions livré avec prédilection aux études chirurgicales plus propres à satisfaire notre esprit, avide de vérité, que ne le pouvait la pratique de la *médecine:* dans cette direction, l'art des accouchements nous parut toujours plus conforme à nos goûts, soit à cause de l'*exacte précision* de ses principes essentiels, soit parce qu'il s'occupe presque toujours, dans ses moyens d'application, de deux êtres à la fois. Mais les lois mécaniques et les notions anatomiques qui règlent invariablement la sortie du fœtus du sein de sa mère, contrastent, dans leur rigoureuse exactitude, avec l'incertitude des préceptes donnés par la science pour combattre les indispositions ou les maladies que cause la grossesse. Dans cette partie intéressante de son domaine,

la Tocologie rappelle toutes les hésitations hypothétiques de la *médecine*, dont elle n'est alors qu'une partie. La thérapeutique de la grossesse nous a toujours paru fort irrationnelle et même coupable, par l'abus des saignées qu'elle fait chaque jour, par le repos absolu et allongé auquel elle condamne quelquefois les malades, dans des circonstances où l'organisme générateur a besoin de toute sa substance pour l'œuvre importante que lui impose la nature, et lorsque l'exercice devient si nécessaire pour l'harmonisation de toutes les fonctions. Quel n'a donc pas été notre empressement à opposer la médication Homœopathique aux troubles vitaux et fonctionnels que provoque la grossesse! avec quelle avidité notre observation n'a-t-elle pas recueilli tous les cas où il a été possible de comparer les résultats obtenus par nos soins, soit dans l'intérêt de la santé de la mère, soit dans l'intérêt de la santé de son fruit, avec les résultats connus de la pratique ordinaire!

Le champ que nous avons parcouru est assez vaste pour que nous osions proclamer bien haut combien la thérapeutique Homœopathique est bienfaisante aux femmes grosses, et supérieure dans ses effets à la médication de l'école officielle, au sujet de l'importante question que nous nous sommes proposé de traiter.

Nous n'avons certainement pas la prétention d'apprendre quelque chose aux hommes qui, comme nous, voués depuis longtemps à l'étude de la pathogénésie Homœopathique et éclairés par la loi des semblables, combattent depuis bien des années les diverses perturbations fonctionnelles que détermine la gestation, par la médication Hahnemannienne; mais les nombreux adversaires de l'Homœopa-

thie, ou les indifférents, ont besoin de faits pour modifier leur conviction ou vaincre leur apathique inertie ; nulle observation médicale n'est aussi puissante sur notre esprit que celle qui nous est personnelle ; nous espérons donc, par ce que nous allons dire, amener bien des praticiens à essayer de la thérapeutique Homœopathique contre les nombreux malaises de la femme qui a conçu, malaises qui souvent deviennent de véritables maladies, laissent de longues traces dans l'organisme générateur, et impriment à l'être procréé de fâcheuses dispositions de santé, s'ils n'en déterminent pas la destruction.

Avons-nous besoin d'insister pour faire ressortir tout l'intérêt qu'inspire un pareil sujet? Est-il, dans la nature entière, un être dont les souffrances émeuvent plus que celles de la femme? Dans la vie de celle-ci, est-il une circonstance où ses maux doivent plus vivement solliciter les secours efficaces de la science médicale, que lorsque la douce compagne de l'homme a conçu, et que ses entrailles nourrissent son premier-né? En un mot, la santé de la mère et celle de l'enfant qu'elle porte, voilà le prix que promet au praticien une médication véritablement salutaire. La famille et la société sont, en quelque sorte, l'œuvre du médecin ; l'une et l'autre sont profondément modifiées par la santé de leurs membres : et assurément, il n'est pas possible de citer une phase de la vie humaine, dans laquelle la science ait plus à accorder à la famille et à la société que pendant la période gestative.

L'art de guérir, méconnaissant l'importance de ce sujet, aurait-il jusqu'ici négligemment dirigé ses investigations dans cette matière, et par cela même serait-il possible de

se rendre raison de son imperfection contre les perturbations plus ou moins graves qu'éveille l'état de grossesse? Nullement, les travaux abondent : depuis Hippocrate jusqu'à nous, les esprits les plus élevés, les plumes les plus éloquentes ont étudié et décrit avec fidélité les aberrations douloureuses imposées à celle que la nature a désignée pour recevoir le doux nom de mère : mais les ressources thérapeutiques dont dispose l'art de guérir, pour atténuer ou détruire leurs souffrances, sont véritablement aujourd'hui encore ce qu'elles étaient au temps d'Hippocrate. Combien même ne serait-il pas à désirer qu'on en disposât aujourd'hui avec la sage et savante réserve que recommande le divin vieillard !

Ainsi donc, nous pouvons affirmer, sans être taxé d'exagération, que la pratique médicale allopathique est, en présence de la jeune femme enceinte, au moins aussi irrationnelle qu'impuissante ; le plus souvent, elle s'abstient ou elle remplit les indications par des banalités qui ne peuvent satisfaire des esprits sérieux et éclairés ; et lorsqu'elle agit, il est rare qu'elle ne soit pas condamnable. Au reste, chaque jour multiplie les preuves de la justesse de notre critique ; hâtons-nous d'ajouter que la thérapeutique Homœopathique comble *magnifiquement* cette lacune déplorable de l'art de guérir, et nous aurons dit qu'elle sera la division de ce travail.

—

De la Thérapeutique allopathique des Indispositions ou Maladies de la Grossesse.

I.

La génération est la plus importante de toutes les fonctions de l'homme ; la conservation elle-même de l'individu et tous les actes fonctionnels qui s'y rattachent, ne paraissent acquérir de l'importance qu'en vue de la propagation de l'espèce. La gestation ou grossesse n'étant qu'une phase de la génération, ne devrait pas sortir du domaine physiologique; mais depuis le *paries in dolore*, depuis la malédiction qui tomba sur la tête de la victime des séductions du serpent, tout ce qui se rattache à la génération, après la conception, est plus ou moins dans le domaine pathologique.

La formation d'un fruit est, en quelque sorte, une scission de la vie en deux vies individuelles; dès qu'une vie indépendante commence à s'établir en dedans d'une autre, l'organisme maternel éprouve une secousse qui retentit jusque dans ses replis les plus cachés; il est modifié comme par l'action d'une puissance étrangère. Aussi, indépendamment des sensations qui accompagnent la fécondation elle-même, survient-il bientôt après des symptômes sympathiques qui dépendent d'une perversion de la sensibilité, variant en raison des individualités. Cette fonction primordiale, la sensibilité, étant ainsi modifiée, les autres fonctions ne tardent pas à présenter elles-

mêmes des troubles qui dirigent l'organisme entier dans des actes plus ou moins anormaux, et la femme enceinte est livrée à des souffrances qui, bien que physiologiques au point de vue du nouvel état de l'organisme qui a conçu, n'en doivent pas moins être combattues par le médecin, comme des phénomènes véritablement pathologiques: tels sont surtout les troubles de la circulation sanguine, et, comme conséquences de ceux-ci, les modifications de la respiration et des sécrétions, et enfin les perversions infiniment variées de la digestion et ses actes organiques successifs. L'état moral de la femme enceinte devient aussi quelquefois le sujet d'indications pressantes.

L'ensemble des *signes* dits *rationnels* de la grossesse que tous les observateurs ont recueillis, n'est, en effet, que l'expression d'une modification presque pathologique imprimée à tout l'organisme. Le pouls, dit Velpeau, d'abord embarrassé, acquiert de la fréquence, puis de la force et de la dureté, devient plus grand, plus plein, quelquefois inégal et comme rebondissant, brusque et fiévreux. Vers le terme de l'accouchement, on le trouve, dit Bordeu, comme convulsif, intermittent et serré. En somme, l'artère paraît plus tendue, bat avec plus de fréquence et de vélocité. Si à ces caractères, qui révèlent un état particulier de la circulation artérielle, l'observateur joint la suppression menstruelle qui est presque constante, pendant la grossesse, il demeurera convaincu que la santé de la femme enceinte ne ressemble plus à celle dont elle jouissait avant son nouvel état, et qu'elle est dans de telles conditions que la maladie est presque toujours à craindre pour elle.

S'il n'en était ainsi, par tous les troubles qui surviennent chez elle, et que nous croyons inutile d'énumérer ici parce que tout le monde les connaît, comment justifier la sollicitude constante dont la femme enceinte a été l'objet, dans tous les temps, de la part de tous les médecins? Si la grossesse n'était quelquefois une fonction presque pathologique, elle serait restée dans le domaine exclusif de la physiologie. Mais quelque vérité qu'il y ait dans cette opinion, justifiée par les antécédents de l'art de guérir dans la minorité très-grande des grossesses, nous croyons devoir affirmer que l'art s'est trop souvent et surtout trop activement immiscé dans les opérations intimes de la nature; nous ne craignons pas d'avancer, d'après nos propres observations, qu'il eût été plus favorable à l'humanité que l'art de guérir ne fût jamais intervenu contre les perturbations causées par la gestation, tant sont peu efficaces les médications dont l'école officielle dispose contre elles.

Entrons dans l'examen sommaire des phénomènes physiologiques de la grossesse, qui sont portés quelquefois à un haut degré d'exaltation, soit par l'effet de la prédisposition de la femme, soit par l'influence de causes qui lui sont étrangères, et voyons par quels moyens l'allopathie satisfait aux indications qui surviennent dans ces circonstances.

II.

Les phénomènes qui précèdent en général l'apparition de tous autres signes rationnels de la grossesse, témoi-

gnent de perturbations plus ou moins profondes imprimées par elle à la *fonction digestive.* Les aberrations des sens du goût et de l'odorat sont bientôt suivies d'appétits singuliers, presque morbides, d'une sécrétion plus ou moins abondante de sucs salivaires, de nausées et de vomissements. Ces désordres sont le plus souvent peu intenses et ne peuvent altérer la santé de la mère et celle de son fruit. Mais il n'est point très rare de les voir se porter à un tel degré que l'alimentation devient très-insuffisante, sinon nulle, et qu'il en résulte véritablement du danger pour la mère et l'enfant; si cette double vie n'est point, dans cette douloureuse circonstance, toujours sérieusement menacée, la santé de la mère n'en subit pas moins une profonde atteinte plus ou moins lente à s'effacer, et imprimant toujours à celle de l'être engendré des modifications qu'il serait très-heureux de lui épargner, modifications qu'il n'est pas possible de déterminer exactement, mais que la logique et l'observation permettent de considérer comme parfaitement capables de diminuer la somme de santé dont ce ce nouvel être doit jouir pendant le cours de son existence.

Lorsque les désordres digestifs ne permettent plus à l'estomac de la mère d'admettre la plus légère quantité de substances alibiles, lorsque les boissons elles-mêmes ne sont plus supportées, et cela pendant des mois entiers, est-il possible de pouvoir espérer qu'il n'y ait un grave dommage porté par cet état, soit à l'organisme de la mère, appelé à former de sa propre substance un nouvel organisme semblable au sien, soit à l'organisme de l'enfant, dont les éléments vitaux et matériels sont exclusivement fournis par les entrailles maternelles?

Une aussi sérieuse complication de l'état de grossesse est heureusement fort rare; mais chaque praticien n'en rencontrerait-il que quelques cas dans sa carrière, qu'il ne faut pas moins que la science puisse lui fournir des ressources efficaces contre elle.

Selon que ces désordres digestifs ont été attribués à telle ou telle autre cause, l'allopathie les a combattues par les médications les plus opposées. Dans un travail collectif, Désormeaux et P. Dubois s'expriment ainsi, à ce sujet: *Les indications qui se présentent se tirent de la nature des causes. Ainsi on doit d'abord se proposer de diminuer la gêne que l'utérus éprouve de l'afflux du sang dans ses vaisseaux et de l'accroissement du produit de la conception* (1). Ce singulier précepte, que nous mentionnons en passant et sur lequel nous reviendrons, donne à peu près le bilan de la thérapeutique allopathique, contre les vomissements dus à l'état de grossesse; car les services rendus, en pareil cas, par les diverses préparations opiacées, par les astringents, etc., valent-ils à ces agents l'honneur d'être cités?

Pouvons-nous passer sous silence un moyen recommandé dans le cas de vomissements incoërcibles compliquant la grossesse et mettant en danger la vie de la mère, moyen qui a été naguère encore, au sein de l'Académie Impériale, le sujet de débats aussi peu utiles pour la thérapeutique que scandaleux pour la morale? Nous voulons parler de l'*avortement provoqué*. Ayant épuisé tout ce que l'empirisme le plus déréglé peut préconiser, on a osé mettre en

(1) *Dict. des Sciences Médic.*, vol. 14, art. *Grossesse*.

question s'il ne pourrait pas être nécessaire, dans les cas extrêmes, d'employer une pratique que la loi civile qualifie *crime* et que la loi religieuse ne juge pas moins sévèrement. L'accouchement prématuré peut sans doute être permis; mais peut-il en être de même de l'avortement? Nous repoussons, pour notre compte, cette pensée, et nous espérons que la thérapeutique Homœopathique relèvera par ses succès la dignité professionnelle qui a subi une si rude atteinte, pendant les débats académiques que nous venons de mentionner. Il appartenait à l'allopathie de donner un si affligeant spectacle; car l'*avortement provoqué* couronne très convenablement l'ensemble des moyens thérapeutiques dont elle dispose en faveur de la femme enceinte. Au reste, ce procédé n'est, en définitive, qu'une conséquence du précepte que nous avons rapporté plus haut : *Diminuer la gêne qu'éprouve l'utérus du développement du produit de la conception.*

Les perturbations que présente la *circulation sanguine* pendant la grossesse sont quelquefois tellement graves, qu'elles constituent en apparence un véritable état pléthorique. Les décrire dans leurs degrés infiniment variés serait une surcharge vraiment inutile, car il n'est personne qui ne les connaisse. L'activité plastique imprimée à l'organisme maternel par la fécondation devient, dans certains cas, tellement énergique, qu'il n'est point rare d'observer tous les signes de l'état pléthorique le plus caractérisé, dans des circonstances les moins propres à le déterminer. Les congestions, les hémorrhagies que peut faire craindre un pareil état pour la santé de la mère, doivent nécessairement faire intervenir l'art de guérir; la santé de l'enfant

n'en réclame pas moins cette salutaire intervention, car un grand nombre d'avortements ont l'état pléthorique de la mère comme cause la plus probable.

Le traitement à opposer à ces phénomènes, disent encore les auteurs que nous avons cités et dont l'opinion est conforme à l'enseignement général de l'allopathie sur cette matière, *consiste dans un exercice régulier qui souvent suffit seul; un régime peu nourrissant, des boissons raffraîchissantes, et surtout l'emploi de la saignée.*

Ainsi donc, c'est bien compris, de l'hygiène, et pour toute ressource thérapeutique, la saignée : voilà la portée, la valeur de l'allopathie contre l'apparente pléthore de la femme enceinte.

Les *hémorrhagies*, les *varices*, l'*œdème* qui se produisent assez souvent pendant la grossesse, phénomènes consécutifs à la gêne qu'éprouve la circulation vasculaire, ne sont également combattus en général que par la SAIGNÉE ou des SANGSUES, car le reste de la thérapeutique de ces accidents n'est un composé que de préceptes hygièniques et de quelques prescriptions purement empiriques.

Les lésions diverses de la respiration qui s'observent pendant la gestation n'ont encore en allopathie d'autre médication sérieuse que la pratique de la SAIGNÉE : la *toux*, la *dyspnée* ne sont combattues par d'autres traitements que lorsque des causes étrangères à la grossesse paraissent les produire.

Les *douleurs lombaires*, les *douleurs abdominales*, causées par la pléthore locale *pelvienne* ou *utérine*, sont encore confiées aux effets de la SAIGNÉE.

Malgré l'importance que peuvent avoir les diverses mo-

difications pathologiques que nous venons d'énumérer rapidement, et qui entravent le développement régulier du germe fécondé et altèrent plus ou moins la santé de la mère, il est une disposition fâcheuse de celle-ci plus grave encore, en vue de ses destinées reproductives : nous voulons parler de l'avortement spontané, qui prive un grand nombre de femmes de recevoir le doux nom de mère, malgré les fécondations plus ou moins nombreuses qui le leur promettent.

Les causes de cet accident fâcheux sont nombreuses : certains états diathésiques de la mère ou du père y prédisposent : un avortement causé par un accident est souvent suivi d'un ou plusieurs autres avortements spontanés; enfin la vicieuse distribution des matériaux organisables par l'influence fécondante en est l'occasion la plus ordinaire.

Les bains, la SAIGNÉE, cet agent *omnibus* de l'allopathie, et le repos horizontal, tels sont les moyens que l'école officielle oppose à l'accident le plus déplorable que puisse redouter une femme enceinte.

En un mot, la thérapeutique allopathique des nombreuses indispositions de la grossesse, qu'elles acquièrent ou non une grande intensité au point de constituer de véritables maladies, se résume en un seul mot : la SAIGNÉE !!! Les bains et les lavements qui ne sont certes pas épargnés aux femmes grosses, ont sans doute, dans certains cas, une très-salutaire influence; mais ces moyens ne remédient qu'à des désordres légers, et leur abus est souvent funeste dans les cas qui présentent quelque gravité. Nous ne citerons aucun des autres moyens préconisés par l'allopathie en cette circonstance; ils entrent tout-à-fait dans le

domaine de l'*empirisme*, ainsi que cela est avoué dans tous les écrits sur la matière.

Voyons quelle peut être la valeur de la *saignée, cette panacée allopathique* des femmes grosses.

III.

Sur le témoignage des meilleurs observateurs, et éclairé nous-même par la matérialité des faits, nous avons dit : la fécondation imprime à l'organisme maternel une activité plastique insolite. Cette nouvelle *faculté formative* est révélée par ses résultats, et ne peut être contestée. Mais existe-t-elle dans des conditions telles qu'elle puisse porter l'organisme féminin, désormais forcé à constituer un nouvel être avec sa propre substance, jusqu'à l'état de pléthore, c'est-à-dire, à l'état de surabondance de sang, cette chair coulante que le *nisus formativus* attend pour organiser le nouvel être, et dont la mère elle-même a besoin pour réparer ses déperditions ? Cela n'èst point probable. En effet, que se passe-t-il, le plus souvent, dans les premiers mois de la grossesse ? La dépravation du goût, l'inappétence, réduisent notablement la somme des substances alimentaires de la femme ; assez souvent, des vomissements même dérobent à l'action assimilatrice du tube digestif la plus grande partie de ses aliments. Deux à trois mois s'écoulent dans ces conditions, fort peu favorables au développement de l'état pléthorique, on en conviendra du moins ; et ensuite, sinon plus tôt, des troubles dans la circulation se manifestent, revêtent tous les caractères attribués à la *plénitude*, à la *surabondance sanguine*. L'artère est

ample et dure ; il y a de la céphalalgie, des dispositions vertigineuses, de la difficulté dans la respiration, de la lourdeur dans tout le corps, etc. Evidemment le sang ne circule pas normalement ; les organes importants en sont plus ou moins engoués ; mais s'ensuit-il que l'organisme entier ait besoin d'être aussitôt dépossédé d'une partie de sa substance ? Est-ce dans des circonstances pareilles à celles que nous venons d'énumérer avec rapidité que la nature féminine se sera trop enrichie de sucs nourriciers, pendant qu'elle fait les frais d'un nouvel organisme ? S'il en est ainsi, il faut le reconnaître hautement, le Créateur n'a point imprimé le sceau de sa sagesse infinie à son œuvre de prédilection ? Que disons-nous, son œuvre est absurde, puisqu'ayant, en tous autres points, veillé avec sollicitude à la propagation de l'espèce, il aurait confié le germe fécondé à un organisme voué aux désordres les plus funestes au prospère développement de ce germe. Les faits exceptionnels dont nous pouvons arguer sont trop multipliés pour que des faits contraires puissent infirmer la portée de l'argument que nous venons de formuler ; argument blasphématoire sans doute, mais plausible dans le sens de l'interprétation thérapeutique que l'allopathie donne aux phénomènes causés le plus souvent par l'état de grossesse.

La suppression des règles pendant la gestation a toujours été la raison invoquée pour expliquer l'état pléthorique de la femme enceinte, et autoriser la saignée ou les applications de sangsues. Ce n'est que secondairement qu'on a étayé cette pratique banale de considérations puisées dans le tempérament des sujets et leur alimentation. Voyons si ces motifs peuvent donner raison du prétendu état plétho-

rique de la femme grosse, et légitimer les évacuations sanguines dont on abuse envers elle.

Assurément, il est des constitutions dont l'évacuation mensuelle est fort copieuse ; il est des sujets dont l'alimentation habituelle est trop succulente et dont l'inaction prédispose au développement de l'état pléthorique ; dans ces circonstances, non suffisantes du reste pour favoriser la formation d'une véritable surabondance de sucs nourriciers, car les excrétions sont, en général, réglées par la nature selon ses besoins : dans ces circonstances, disons-nous, il est possible, jusqu'à un certain point, d'excuser la pratique des évacuations sanguines. Mais combien souvent l'observation ne recueille-t-elle pas, au contraire, les signes de pléthore dans les conditions les moins capables de la produire ! et combien souvent aussi n'abuse-t-on pas de la saignée ou des applications de sangsues envers des sujets dont les désordres circulatoires contrastent avec l'état général de la constitution !

Il est difficile de comprendre comment la suppression des règles, pendant le cours de la grossesse, a pu être considérée pendant si longtemps, comme une cause de pléthore : cette évacuation sanguine n'est-elle pas, en effet, l'expression de la prévoyance de l'organisme féminin, essentiellement et exclusivement destiné à la reproduction ? Le sang du flux régulier de la femme n'est-il pas nécessaire à la longue incubation interne du germe fécondé ? Les matériaux qui constituent le flux mensuel ne sont-ils pas préparés pour le développement de l'embryon ?

La physiologie, à la vérité, a toujours été, par son enseignement au sujet de la menstruation, un obstacle à la

saine appréciation pathologique des désordres circulatoires de la femme. Celle-ci, seule dans toute la création, est sujette au flux mensuel; comme toutes les femelles des mammifères ont au reste avec elle la plus grande ressemblance sous tous les autres rapports, dans la longue série des actes relatifs à la reproduction, l'époque du rut exceptée, la physiologie comparée s'est empressée de dire que le flux menstruel n'est autre chose que l'excrétion du superflu du sang de la femme : superflu causé par les habitudes diverses dues à l'état social, à la civilisation, en un mot. Quelques auteurs cependant, se rapprochant de la vérité, ont considéré l'époque mensuelle comme l'analogue de l'époque du rut chez les femelles des animaux, et l'écoulement sanguin de la femme, comme le produit de la résolution de la congestion sur les organes génitaux, causée par l'orgasme vénérien, à une époque se répétant tous les mois, et constituant l'analogue de la phase du rut observée dans les espèces inférieures à l'homme.

Il serait superflu de combattre la première de ces opinions qui n'offre, au reste, d'autre caractère remarquable que celui d'avoir longtemps été la seule admise dans les sciences naturelles. Une observation attentive et une analyse rigoureusement logique des faits la réduit en effet à sa simple valeur, et en démontre la fausseté entière. La seconde a aujourd'hui plus de crédit et paraît même devoir dominer exclusivement dans la science ; nous les tenons cependant l'une et l'autre pour de véritables erreurs, pouvant être soutenues par le crédit de faits exceptionnels, plus ou moins rigoureusement interprétés, mais incapables de satisfaire et la raison et l'observation. Nous re-

grettons que les limites de ce travail ne nous permettent pas d'exposer dans une dissertation convenablement étendue les motifs nombreux, puisés dans l'étude de la nature, qui nous ont fait rejeter ces opinions auxquelles nous n'avons à opposer que notre bien faible autorité. Nous disons que nous n'avons à leur opposer que notre autorité, parce que nous considérons la menstruation comme un phénomène morbide au point de vue des destinées reproductives de la femme, et non comme une fonction.

Dans l'espèce humaine, les organes génitaux ne sont pas seulement *organes de la reproduction;* ils sont encore *organes de sociabilisation.* Chez les animaux, les rapprochements sexuels sont déterminés par la nature elle-même qui d'avance en a rigoureusement marqué les époques; chez l'homme, au contraire, la copulation est possible en tous temps, lors même qu'elle ne peut aucunement être utile à la reproduction de l'espèce, après l'âge critique de la femme, par exemple, ou pendant ses grossesses. Il est donc évident que les organes génitaux, dans l'espèce humaine, n'ont pas, comme chez les animaux, un but exclusif, la reproduction de l'espèce. Quel peut être leur autre but, si ce n'est de retenir dans une société continuellement intime l'homme et la femme, unis par le mariage? L'instinct génital réunit la femelle et le mâle des animaux aussi longtemps que leurs petits ont besoin de cette union étroite de leurs auteurs; chez l'homme et la femme, dont la famille a toujours besoin de leurs soins assidus, l'instinct génital n'a pu présenter les longs silences qui annihilent celui des animaux. Il fallait donc, outre l'amour de l'homme pour ses enfants, qu'un autre aiguillon le

pressât pour le retenir auprès de sa compagne : il fallait que celle-ci, de son côté, ressentît aussi cette même influence : c'est par l'instinct génital que le Créateur a forcé l'homme à vivre en société, état, du reste, pour lequel toute son organisation prouve qu'il a été créé.

Cette opinion, justifiée amplement par l'observation des diverses phases de la vie de l'homme, considéré au point de vue scientifique, c'est-à-dire anatomiquement et physiologiquement, est parfaitement confirmée par la vérité révélée : la Théologie, en effet, dit : *Matrimonium, ut contractus naturalis, ordinatur ad propagationem humanæ speciei ejusque conservationem; et ut sacramentum novæ legis, ardorem concupiscentiæ temperat.* L'Eglise fait si sagement la part de l'*ardor concupiscentiæ* qu'elle bénit les mariages, lors même que la femme est parvenue au-delà du terme où elle peut être apte à la reproduction. L'*ardor concupiscentiæ* que le mariage est destiné à satisfaire, est-ce autre chose que l'instinct génital, contenu dans de sages limites ?

Cela posé, il fallait, nous le répétons, que la faculté copulative, dans l'espèce humaine, ne fût pas intersectionnée par de longs intervalles de temps; mais il fallait que cette faculté fût véritablement interrompue dans sa puissance génératrice, et que l'instinct génital ne cessât, pour ainsi dire, jamais de rapprocher les deux êtres desquels la Sagesse éternelle a dit : *Et erunt duo in carne unâ.* C'est ce que l'observation nous démontre pour l'homme et la femme. Les plus récents travaux sur l'organisation de celle ci nous démontrent aussi que tous les mois, l'ovaire féminin laisse échapper un ovule parvenu

à sa maturité et fécondable : chez l'un et l'autre, l'instinct génital n'est point éteint, même pendant la gestation interne et pendant la gestation externe, c'est-à-dire pendant la grossesse et pendant l'allaitement. Cette simultanéité d'actes fonctionnels n'ayant entre eux aucune relation intime en vue de l'être déjà procréé, prouve surabondamment le double but des organes génitaux. Mais l'homme a été doué par son créateur de facultés intellectuelles trop éminentes pour qu'il ne lui ait pas été accordé de pouvoir régler, en quelque sorte et dans certains cas, l'importance de sa famille, par la connaissance d'un phénomène propre à lui désigner sûrement la *fécondabilité* de sa compagne. La menstruation de la femme est évidemment ce phénomène qui peut lui enseigner comment, sans oublier les lois fondamentales de la morale et de son organisation, il peut ne point nuire à la santé de sa compagne ou de son jeune nourrisson, par une fécondation intempestive.

Mais le but *sociabilisateur* des organes génitaux n'est que secondaire : tel est celui que nous venons d'assigner au phénomène de la menstruation : son but principal est de débarrasser l'organisme de la femme des matériaux amassés en vue de la fécondation de l'ovule mûri chaque mois. Or, si ces matériaux sont rejetés au dehors, c'est parce qu'ils sont devenus inutiles ; ils avaient été préparés en vue de la fécondation, s'ils sont inutiles, c'est que la fécondation n'est plus possible. Quel sera donc le moment le plus favorable à la fécondation ? Evidemment, celui où la nature est le plus amplement pourvue de sucs organisables : quel sera, au contraire, le moment où la féconda-

tion ne sera point possible? A ne pas en douter, ce sera celui où l'organisme féminin est complètement sans provisions d'éléments à mettre en œuvre sous l'influence fécondante.

Nous savons que l'opinion que nous venons d'émettre nettement et hardiment est en contradiction manifeste avec l'opinion généralement admise, et qui professe que les quelques jours qui suivent l'évacuation mensuelle sont les plus propres à la fécondation. Nous n'hésitons pas à formuler la nôtre, qui est absolument contraire, regrettant toutefois de ne pouvoir l'étayer ici des preuves nombreuses que nous avons recueillies sur sa vérité. Nous dirons cependant que toutes les fécondations dont il nous a été possible de connaître l'époque exacte datent de la dernière quinzaine intermensuelle ou d'une suppression plus ou moins longue des règles.

Revenant au phénomène de la menstruation, auquel nous avons donné la qualification de phénomène morbide au point de vue des destinées reproductives de la femme, nous nous résumerons en le considérant comme le signe de la mort d'un ovule parvenu à son entier développement et non fécondé; en d'autres mots, la menstruation est véritablement l'analogue de la perte sanguine qui suit un avortement, ou des lochies qui surviennent après l'accouchement. La rigoureuse appréciation des désordres pathologiques qui se manifestent à la suite de la suppression subite des règles, de la suppression de l'écoulement qui suit nécessairement un avortement ou l'accouchement naturel, ne permet pas de considérer autrement l'écoulement mensuel de la femme : il se suspend normalement pendant

la grossesse et l'allaitement, parce que dans cette période de temps l'organisme féminin est absolument absorbé par l'importante fonction qu'il remplit, et que sa faculté reproductive ne peut recommencer son œuvre avant que celle qui s'accomplit ne soit terminée. Les exceptions qui permettent d'observer l'existence de la menstruation pendant la grossesse ou les premiers mois de l'allaitement, ne se montrent que chez des sujets dont la santé annonce une suractivité génératrice morbide. Si la menstruation n'est donc qu'un avortement d'un germe non fécondé, comment sa suppression, pendant la grossesse, pourrait-elle devenir une cause de pléthore? (1)

Mais nous consentons à admettre telle opinion qu'on voudra sur la valeur fonctionnelle de la menstruation; pourra-t-il jamais être possible d'en considérer la suspension durant la grossesse comme une cause de pléthore et comme un motif logique des évacuations sanguines prodiguées à tout propos aux femmes enceintes, si l'on observe bien attentivement les phénomènes de la gestation, et si l'on interprète logiquement les lois physiologiques de la femme? La pratique des évacuations sanguines, contre les principales indispositions de cet état, est bien plutôt le signe de la pauvreté thérapeutique de l'allopathie, que

(1) Ce que nous venons de dire au sujet des organes reproducteurs, dans l'espèce humaine, est l'exposé sommaire des idées fondamentales d'un travail de longue haleine pour lequel nous ne cessons, depuis environ quinze ans, de recueillir des observations, dans le double champ de la physiologie et de la pathologie.

celui d'une surabondance sanguine, au point de devoir la combattre comme une disposition inflammatoire. Quels points de ressemblance peut-on établir entre l'inflammation franche et les conséquences pathologiques de la grossesse ? Aucuns. Il n'y a donc d'autres prétextes plausibles à l'usage de la phlébotomie pendant la gestation que l'embarras physique du liquide sanguin dans les vaisseaux qui le contiennent.

Réduite à ces termes, cette question est bien simple à résoudre : le sang ne circule que sous l'influence d'une force ; s'il y a trouble dans sa circulation, c'est que la force qui le fait circuler est elle-même troublée : c'est donc en modifiant celle-ci et la ramenant à son rythme normal, qu'il est véritablement possible d'apaiser les perturbations circulatoires. L'allopathie n'a pu encore, dans l'anarchie de ses systèmes, parvenir à connaître les modificateurs spécifiques propres à atteindre ce but désirable ; l'Homœopathie les lui présente dans des conditions scientifiques tellement rigoureuses qu'il y a lieu de s'étonner qu'une aveugle et coupable obstination persiste encore à altérer les douceurs de la maternité et à porter une atteinte grave à la santé de l'homme, dès le sein même qui l'a engendré, par une pratique à laquelle la logique et l'observation medicale ne cessent d'attribuer, chaque jour, les effets les plus déplorables. *Diminuer la géne qu'éprouve l'utérus du développement du produit de la conception*, est-ce autre chose que nuire, *au moins momentanément*, au développement de l'embryon ?

Vivement désireux de contribuer, dans la mesure de nos forces, à cette réforme thérapeutique si salutaire, nous allons exposer quel est l'enseignement pratique de l'Ho-

mœopathie, dans l'intéressante question de la thérapeutique de la grossesse. Nous terminerons ce travail par quelques faits cliniques, choisis surtout parmi ceux où la comparaison peut s'établir entre les résultats de la médication Homœopathique et ceux des médications allopathiques.

(*La suite prochainement* (1).

(1) Craignant de lasser les lecteurs de la *Revue* dont la rédaction, depuis quelques mois, est à peu près exclusivement laissée à nos soins par le silence de nos honorables collaborateurs, sans doute absorbés par des travaux plus importants, nous nous sommes empressé d'arrêter la publication du mémoire qui précède, pour céder la place à notre confrère le Dr Perrussel. Cet éminent et infatigable propagateur de la doctrine Homœopathique a été envoyé, par S. Exc. M. le Ministre, au mois de juillet dernier, dans la Champagne, ravagée par la suette et le choléra : c'est l'historique de cette mission honorable et périlleuse que nous publions ci-après.
Dr Béchet.

DE LA SUETTE ET DU CHOLÉRA

ÉPIDÉMIQUES.

Rapport à S. E. le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics.

AVANT-PROPOS.

La persécution est le sort destiné aux vérités, aux causes grandes et utiles ; c'est le cachet que Dieu a donné à leur caractère ; c'est le levier le plus puissant dont il se sert pour les imposer aux nations et les ramener à lui.

Rien de ce qui est grand et utile, de ce qui doit être fort et durer, ne vient et prospère rapidement, tandis qu'un éclat éphémère, comme un mirage trompeur, distingue toujours et environne trop tôt ces créations rapides et fascinatrices qui passent aussi vite que les fausses couleurs dont elles brillent, sans laisser hélas, d'autres traces que le souvenir douloureux d'amères déceptions et de grandeurs usurpées !

Partout : aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre scientifique, le succès n'est dû qu'à ces conditions, qu'à une série de combats où doit briller la résignation la plus pure, la persévérance la plus dévouée, la foi la plus vive.

Nous médecins, prêtres d'un sacerdoce qui s'occupe à la fois de l'âme et du corps, que voulons-nous?

Nous voulons étudier et comprendre la nature dans ses variétés, dans son ensemble ; la saisir dans ses tendances naturelles, dans ses écarts inévitables ; la suivre dans ses efforts ; la deviner dans ses souffrances, et lui apporter en aide toutes les ressources de la science.

Quel rôle plus pieux et plus digne ! quelle mission à la fois plus noble et plus enviée ! mais aussi quel dévouement plus grand peut être apporté à une cause plus élevée? quelle attention plus soutenue, quelle soumission plus constante, doit être accordée à tout ce qui traite de cette tâche de l'apôtre, ou se découvre de favorable à l'accomplissement de sa mission ?

L'humanité n'est-elle pas pour nous, comme la Niobé antique, une mère commune, une même famille, qui fait ici-bas son essai vers le Ciel, son unique patrie?

Honneur donc à tous ses fils généreux qui l'aident de leurs efforts, dans les rudes chemins où elle ensanglante ses pieds ! Honneur à tous les pionniers, à tous les artistes qui séparent, avec elle, l'ivraie du bon grain, et lui font aspirer l'esprit des vérités, comme un avant-goût des harmonies célestes !

Le champ du travail est immense ; il y a largement place pour tous les appelés. Plus vaste que le temple de la prière, il a pour coupole la voûte étoilée du firmament ; pour mu-

railles, les quatre horizons du monde ; pour voix de l'orgue, les vents qui descendent d'une autre Sion, traversent les bois et les guérets, et apportent à tous les cœurs comme un frémissement de foi et d'amour.

Que la paix soit donc, comme le dit Jésus, parmi les hommes de bonne volonté, et que le règne de la justice arrive sur la terre comme au Ciel !

Pour cela, il faut que le culte de la vérité, malgré les douleurs, les sacrifices auxquels il voue ses apôtres, l'emporte enfin sur celui du mensonge et de l'erreur, malgré les honneurs et les jouissances dont le monde comble leurs partisans dévoués.

Il faut tout révéler et tout expliquer aux enfants des hommes, et laisser aux prétendus savants et régisseurs des sociétés l'orgueil de leur suffisance et la vanité de leurs grandeurs.

Qu'on ne nous suppose donc pas ici la sotte intention d'écrire pour les forts et les docteurs de la loi ; ne savent-ils pas mieux que nous les secrets de la science, les mystères de ce monde, l'art d'étudier les choses et de les enseigner aux autres ? Faire un livre n'a jamais été et ne sera jamais notre faiblesse ; mais ce que nous avons voulu et voudrons toujours, c'est dire à tous, et en tout temps, sous un gros comme sous un petit volume, ce que notre intelligence sait découvrir de vrai, de juste, ce que notre cœur sait apprécier de bon et de pur.

Ce que nous allons écrire ici n'est tout simplement qu'une page de notre vie, un des feuillets de ce grand livre où s'inscrivent les luttes de la vérité, les joies comme les déceptions de l'apôtre. Nous sommes fier de l'ajouter,

dans toute l'exiguïté de ses mérites, aux travaux bien autrement attachants et supérieurs de nos amis.

Trop heureux mille fois, si l'on accorde à nos efforts autant d'attention et de bienveillance que nous avons, nous, apporté de zèle et de foi, dans cette nouvelle campagne, pour combattre l'erreur et le mal.

CHAPITRE PREMIER.

I.

TOPOGRAPHIE HISTORIQUE.

La Champagne, où nous avons été envoyé en mission, est une des belles contrées de la France. Située à l'est de sa frontière, elle semble destinée à la défendre par ses forêts et sa position, contre les frimats du nord et toute invasion ennemie.

Elle se divise, comme on le sait, en deux parties bien différentes : l'une, formée de plaines arides et crayeuses, qui lui ont valu le nom de *Champagne pouilleuse ;* l'autre, riche en bois, en guérets et coteaux de vignobles, s'étend le long de la haute Marne, et forme une de nos plus riches provinces. D'un côté, elle touche au cœur du pays, et de l'autre, à la terre étrangère : position admirable qui ex-

plique assez la haute importance de son histoire et de son patriotisme à toute épreuve.

En effet, ainsi placée comme une sentinelle avancée à la défense du pays, cette belle contrée ne pouvait manquer de devenir la route et le champ de bataille de toutes les invasions contre la mère-patrie; aussi, quels souvenirs plus émouvants et plus dignes d'un meilleur sort, que les noms de Brienne, Montmirail, Champaubert, Montereau!!... Mais laissons derrière nous les désastres de la guerre, qui trouveront toujours les fils de la nation prêts à venger les glorieux revers de leurs pères, et concentrons notre esprit vers d'autres désolations qui réclament encore plus l'énergie et le patriotisme de tous.

Malgré ces coteaux et ces vallées; malgré ces chaînes de forêts continues, qui font le charme des touristes et des chasseurs; malgré les torrents d'eau, les belles rivières qui, comme l'Aisne, la Meuse, l'Aube, la Marne, arrosent, en divers sens, ce beau pays, et renouvellent ses courants d'air, le fléau indien est non-seulement venu en décimer les vigoureux habitants, mais il s'est, de plus, accompagné d'un autre fléau aussi terrible que lui, la *suette*, qui s'est surpassée dans sa fidélité à le servir et à lui préparer partout des provisions, des victimes!

Le plateau élevé de Langres et de Chaumont, d'où découlent les rivières du pays, n'ont pas échappé aux coups répétés du mal, qui y a exercé des ravages qu'aucune douleur ne semblerait pouvoir peindre, qu'aucune langue ne pourrait traduire!

Fidèle et simple historien dans ce drame terrible, qui a eu pour bourreau un Génie infernal, invisible; pour vic-

times, les enfants d'un Génie autrement puissant et bon; pour théâtre, une contrée riche et fertile, une terre promise, nous ne chercherons pas ici la cause première, cachée, de cette affreuse peste, de cet ouragan de la mort, qui a soufflé sur ces populations comme le vent de la tempête sur les fleurs et les fruits, abattant sans pitié tout ce qui était déjà atteint et taché au cœur de la vie.

Plus loin, nous dirons les causes que nous avons bien reconnues comme les raisons majeures, inévitables de cette épidémie, comme de celles qui ont sévi et séviront encore.

Constatons seulement ici que le champ choisi par le fléau et la mort, pour leur abondante moisson, était, on peut le dire, dans les meilleures conditions générales, et qu'il faut chercher ailleurs que dans l'air, les champs et les villes, les causes réelles du mal.

Le canton au sein duquel nous avons séjourné et combattu est celui de *Soulaine*, qui en est le chef-lieu. La population de ce bourg est de 907 habitants. Il est situé entre deux coteaux élevés, et séparés par une immense vallée, au bord d'un torrent d'une eau froide et vive, mais souvent stagnante et tarie en été. Assis sur un de ses versants, en partie dénudé, il a devant lui, sur l'autre côté, une immense forêt qui le domine et semble le prémunir contre toute intempérie ou maladie infectieuse, en tamisant et épurant l'air qui lui arrive.

Les autres communes *Saulcy*, *Thors*, *Morvilliers*, situées dans un cercle de huit à dix lieues, dont le rayon à parcourir était de trois à quatre, sont toutes dans des situations topographiques différentes : les unes sur un plateau, d'autres dans des vallées; toutes, enfin, dans des conditions qui ne peuvent expliquer les atteintes dont elles ont

été si cruellement frappées, si ce n'est, pour les unes, par le voisinage d'eaux froides et peu courantes.

En poursuivant notre tâche, peut-être arriverons-nous à jeter quelque jour sur ce problème, dont chaque donnée semble encore, pour la science, une nouvelle énigme.

L'occupation des habitants, dans ces pays, est toute dans les rudes travaux des champs, des bois, et les expose sans cesse à toutes les causes si nuisibles qu'apportent toujours, avec elles, en été, les excessives chaleurs du jour, les fraîcheurs des soirées et des nuits, aussi bien que les pluies et les frimats de l'hiver.

II.

INVASION DES DEUX FLÉAUX.

Les pluies continues et souvent si froides qui ont signalé d'une manière si fâcheuse la venue du printemps et de l'été, ne pouvaient manquer de faire naître des influences contraires à la santé générale, si peu prémunie à pareilles époques. De plus, les chaleurs vraiment caniculaires qui ont succédé tout à coup, n'ont pas tardé d'amener des écarts de régime et d'hygiène, dont la conséquence certaine devait être des dérangements notables et des altérations profondes dans la *vitalité générale*, et de là, dans les fonctions nutritives et réparatrices.

Plus loin, au chapitre des causes, nous insisterons davantage sur ce point important, aussi clair pour tous que

la lumière, afin que désormais on évite de pareilles calamités, et que l'ignorance n'en soit plus la base fondamentale.

C'est donc vers les premières et fortes chaleurs, par cette transition rapide d'un froid humide à une température tropicale, au commencement de juillet, que dut naître l'influence délétère, infectieuse qui, en agissant progressivement sur l'organisme, amena cet état de malaise, d'hébétude, d'insomnie, d'inappétence, d'anxiété et de tristesse profonde, comme à la veille d'un grand sinistre, qui frappa les populations et altéra les constitutions en apparence même les plus robustes, mais qui atteignit si subitement et si profondément toutes celles qui *péchaient* par quelque point.

Ce fut la Haute-Marne qui offrit les premières atteintes du mal, et les communes de l'Aube qui longeaient sa frontière ne tardèrent pas à en ressentir les fatales sympathies.

Ainsi, vers les 12 et 15 juillet, Soulaine comptait déjà plusieurs maisons visiblement en proie à un mal encore indéfinissable, mais trop réel ! Le Maire, homme doué d'une intelligence et d'une sagacité rares, d'un dévouement à toute épreuve, et dont nous aurons à signaler bien souvent la sage et énergique assistance, averti du danger, autant par ce qui se passait déjà dans les pays voisins que par les prodromes qu'on ne pouvait plus cacher, éclaira de suite l'Administration supérieure et demanda un médecin en toute hâte.

En attendant les secours demandés, ce pieux et courageux magistrat visita chaque jour, matin et soir, les familles frappées, prit de sages mesures puisées dans les

conseils du Préfet, releva les esprits abattus, et annonça partout l'arrivée prochaine d'un médecin de Paris.

III.

NOTRE ARRIVÉE, NOTRE INSTALLATION, NOTRE STRATÉGIE.

Parti de Paris sitôt notre mission reçue du Ministre, nous arrivâmes à Soulaine le 22 juillet, alors que le mal sévissait déjà avec intensité, et surtout alors que le moral de tous était mortellement frappé.

Nous ne dirons rien de l'effet heureux que produit toujours et si subitement l'arrivée d'un homme de l'art, que l'Administration entoure d'un certain prestige, et que la science qu'il représente relève encore au-dessus de tout.

Sitôt une première visite faite à tous, en compagnie du Maire, et les secours les plus urgents partout distribués, nous avisâmes à disposer nos batteries de manière à répondre à tous les besoins et à ne laisser aucune demande en souffrance.

Installé chez M. le Maire, qui, nous regardant comme le fonctionnaire le plus important, avait mis toute la maison et ses gens à nos ordres, nous ne refusâmes rien de tout ce qui pouvait nous servir dans l'accomplissement de notre tâche.

Une fois le terrain connu, nos ressources calculées, il s'agissait pour nous de produire le plus de bien possible, en dépensant le moins de nos forces, pour les rendre plus énergiques et plus durables. Le côté médical thérapeutique

étant spécialement notre affaire, nous nous en réservâmes la haute et pleine direction ; mais nous songeâmes à nous créer des aides capables de nous comprendre et de nous seconder.

Aussi, une fois notre plan résolu, expliqué et accepté, nous procédâmes de la manière suivante :

1° Nous fîmes fermer l'école des jeunes filles pour réunir à nous les deux bonnes Sœurs de la Providence qui la dirigeaient.

2° L'instituteur, d'un âge trop avancé, fut remplacé près de nous, comme secrétaire, par un des anciens élèves de M. le Maire, le fils Zacharie Veissier, ouvrier ferblantier, garçon d'une assiduité, d'une attention et d'un zèle au-dessus de tout éloge.

3o M. le Commissaire du canton fut, tout le temps aussi, à notre disposition.

4o La gendarmerie nous servit dans nos relations avec les communes voisines, et le brigadier, surtout, nous accompagna dans toutes nos excursions *extrà-muros*.

5° Plusieurs jeunes gens, modèles de charité et de dévouement, tous fils d'habitants et élèves formés par M. le Maire, qui consacre sa vie et la rare intelligence dont Dieu l'a doué, à les former, nous ont puissamment aidé, en recueillant et fournissant eux-mêmes des fonds, dont la pauvreté de la commune ne pouvait faire le sacrifice pour toutes ses familles nécessiteuses.

6° Enfin des provisions abondantes de riz, de sucre, de bouillon, de pain, de viande, de sirop de gomme, de farine, de graine de lin, etc., complétèrent le petit arse-

nal de ressources mis à notre disposition, les médicaments devant être *fournis* exclusivement par nous seul.

Ainsi assuré de nos forces, nous entrâmes en campagne bravement, non sans mettre en Dieu, et en *Hahnemann*, notre immortel maître, toute la confiance dont nous avions besoin, pour ne pas faiblir. Nous laisserons aux fils de Voltaire leur incrédulité et leur ironie, si leur intelligence leur suffit en tout. Mais pour nous, dont l'esprit sans cesse éclairé par l'étude ne fait que nous montrer de plus en plus notre faiblesse et notre impuissance, nous avons besoin, en face des grandes calamités, de nous recueillir et de puiser, dans la prière, dans cet éternel Verbe qui rallie l'atôme aux merveilles de l'univers, les forces et le courage qui nous manquent trop souvent.

Une fois donc le fléau que nous venions combattre bien connu de nous, dans sa duplicité et dans ses machinations les plus secrètes, nous préparâmes en petits paquets chacun des remèdes aptes à centraliser les diverses périodes du mal, et nous en fîmes à nos aides une distribution solennelle, en leur disant de donner à tous, mais avec mesure, ce gage de la santé sur lequel nous avions droit de compter.

Il n'est peut-être pas inutile de dire ici, pour ceux qui ne nous connaissent pas, que la médecine où nous puisions avec tant de foi nos ressources était l'Homœopathie, la seule qui nous ait prouvé l'efficacité réelle de sa puissance dans les maladies et surtout dans le choléra.

Nous dirons plus tard les fruits de ces sages et faciles mesures, dont on peut déjà calculer l'heureuse influence; en même temps que l'admirable simplicité.

IV.

ÉTUDES PATHOLOGIQUES.

DIFFÉRENCE, DIAGNOSE, CARACTÉRISTIQUE.

Les symptômes morbides qu'ont présentés la suette, le choléra et sa sœur cadette la cholérine, méritent surtout notre attention, sous le rapport de leur différence, car c'est uniquement sur le cachet, sur la physionomie pathologique du mal que nous calquons, nous, la ressemblance du remède, si nous voulons guérir.

Et comme l'être anatomique, avec les diverses fonctions de ses organes, ne constitue pas, à lui seul, pour nous, le malade, et que celui-ci ne se complète réellement que par l'état moral dont il est doué et qui le distingue, on comprendra toute l'importance que nous devons attacher aussi à l'étude, à la nuance du caractère des malades.

Un phénomène pathologique assez singulier, c'est que toutes les maladies de l'estomac, du foie, du tube digestif, disposent à la tristesse, à l'hypocondrie, tandis que presque toutes les autres produisent, le plus souvent, un effet tout opposé.

Ainsi, aucune affection ne développe à un plus haut degré, dans le moral des malades, des teintes plus tristes, plus noires, des idées plus désespérantes, que le choléra qui produit l'horreur de la solitude, de l'obscurité, et la

peur incessante de la mort, comme si celle-ci devait être subite, imminente, sans laisser à peine le temps de se plaindre et de recevoir des secours.

En face d'une atteinte aussi grave, de quelle admiration ne sera-t-on pas pour la médecine nouvelle quand on saura que son arsenal renferme des remèdes qui, sur l'homme sain, produisent *pareils* désordres moraux, et qui, donnés aux malades, alors avec tant de raison, ont la propriété de les guérir.

On ne s'étonnera donc pas plus que nous de la supériorité d'une découverte qui répond à toutes les calamités de notre être, au point de vue physique comme au point de vue moral, et peut-être en face des services incontestables qu'elle ne cesse de rendre à l'humanité, depuis tant d'années déjà, comprendra-t-on la foi qui nous anime et nous soutient dans nos luttes, et les sentiments honorables qui nous entraînent à importuner le Pouvoir par la demande réitérée d'un hôpital gagné par tant de preuves, tant de sacrifices, et préféré par nous, à toutes les récompenses, à toutes les dignités par lesquelles on croit en vain nous payer de nos peines.

Aussi, nous laissons aux hommes de cœur, aux natures d'élite et de charité, le soin d'apprécier la légitimité de nos prétentions et le droit de juger notre conduite.

DE LA SUETTE.

Voilà une maladie dont le nom indique en partie le caractère, et qui, quoique simple en apparence, ne laisse

pas d'être très-grave, et de causer, sous certaines conditions, une mortalité effrayante.

Elle est sporadique et épidémique, c'est-à-dire qu'elle peut exister isolément dans quelques cas, et d'autres fois envahir toute une contrée.

On a cru qu'elle était contagieuse ; mais, sous ce rapport, nos connaissances nous paraissent encore trop restreintes pour que l'on puisse se prononcer aussi hardiment que quelques auteurs l'ont fait. Nous préférons bien, au contraire, incliner vers l'opinion opposée, tant nous avons à cœur de rassurer les esprits, et de diminuer les causes vraies ou fausses qui ne tendent qu'à augmenter le mal, en affaiblissant les ressources, les forces, les résistances que nous devons trouver en nous, contre toute atteinte possible.

La suette, encore peu connue dans nos pays, paraît nous venir d'Angleterre, où elle a sévi cruellement au milieu du quatorzième et quinzième siècle. Elle a paru en France pour la première fois, en Picardie, et y a fait de telles victimes qu'on lui a laissé depuis le nom de *maladie picarde*.

Les causes auxquelles on l'a tour à tour attribuée ont varié beaucoup, et parmi les plus constantes, nous signalerons la MISÈRE, cette puissante dévastatrice du corps et de l'âme, cette grande pourvoyeuse des épidémies.

Les nosologistes la regardent comme une affection de la peau, avec ou sans éruptions, mais toujours accompagnée de sueurs plus ou moins profuses et durables.

Pour nous qui appartenons à une école qui a horreur de la localisation des maladies, nous n'osons plus leur donner

le nom des organes qu'elles nous paraissent surtout atteindre ; et nous croyons penser, avec quelque raison, qu'une saine physiologie corrobore que, dans les phénomènes de la vie, la santé comme la maladie, tout étant dynamique, général, entretenu, lié par d'étroites sympathies, l'organe affecté, suspendu dans ses fonctions, altéré dans ses tissus, ne l'est que secondairement ; que le mal est d'abord partout, avant de se circonscrire sur le point où il fait saillie, et où il lui est même impossible de s'isoler complètement.

Nous ne donnerons donc pas, nous, à la suette, pour siége la peau, à cause du nom qu'on lui a imprimé ; nous dirons que c'est là une maladie de la vitalité, un trouble caché, profond, qui se traduit à nos sens par des sueurs, des éruptions évidentes, il est vrai, mais sur lesquelles on concentre beaucoup trop son esprit, aux dépens des autres désordres, bien autrement nombreux et grands, dont la négligence, par rapport au traitement, n'explique que trop les revers qui désolent certaines contrées.

Les auteurs allopathistes ont bien tenu compte, il est vrai, de certaines nuances morbides, pour les accessoires, telles que la céphalée, le vertige, l'insomnie, l'inappétence, l'anxiété ; mais tout cela n'a été de leur part qu'une triste suite de leur étroite manière d'observer qui consiste bien à relever des signes, des symptômes, mais auxquels leurs traitements ne *correspondent* jamais. De là, pour leurs élèves et leurs continuateurs, l'abandon de ces études, de ces recherches dont ils ne peuvent justifier pour rien l'utilité.

Pour nous, au contraire, qui avons des remèdes ayant

produit des effets multiples sur les constitutions saines, et dont les *portraits morbides* peuvent être *comparés*, et *ressembler* à des *maladies naturelles*; on comprend la réelle utilité qu'il y a à recueillir alors chez un malade tout ce qui se présente, afin de puiser dans notre *matière médicale* le remède qui ressemble le plus, qui convient le mieux à son état.

Que cette loi de *similitude* à suivre, entre le mal et le remède, soit une illusion; tant qu'elle ne nous sera pas démontrée telle, nous la suivrons, faute d'autre plus rationnelle pour nous.

La suette que nous n'avions jamais vue encore et traitée par conséquent, devait donc nous intéresser vivement; et, disons-le, c'est à cause d'elle, c'est pour l'étudier sur ce terrain, au milieu du danger, que nous avons tenu à partir. Analysons donc de notre mieux, un à un, les symptômes variés qu'elle nous a présentés.

Physionomie pathologique de la Suette.

Nous distinguerons en deux groupes les désordres dynamiques qui signalent l'incubation et l'attaque de cette maladie singulière.

PREMIER GROUPE. — *Prodromes*, *Incubation.* — Le malade est pris, pendant quelques jours, au milieu de ses occupations et de ses habitudes, d'abord :

1° De vertiges, de lassitude, de tristesse; puis une insomnie complète, malgré le besoin de dormir, s'empare de ses nuits qu'il passe au milieu de sombres préoccupations et d'une agitation anxieuse.

2° L'appétit se dérange, se supprime ; la langue devient blanche, se couvre d'une mucosité épaisse ; la salive se tarit, et pourtant la soif ne se fait pas sentir ; le ventre se durcit, à l'épigastre surtout ; des bruits de gaz, des borborygmes se font entendre, mais sans évacuation aucune ; la constipation existe déjà ; les urines sont chaudes et safranées.

3° Le pouls est déprimé, dur, fréquent ; le cœur ressent des constrictions, et parfois des battements violents ; la peau est sèche, brûlante.

4° Le facies du patient est sombre, inquiet ; il semble comme sous la menace de quelque malheur, de quelque atteinte qui a toutes les apparences de devenir d'une gravité profonde.

5° Bientôt la lassitude augmente tout à coup, avec les vertiges et la fièvre ; puis l'orage éclate.

DEUXIÈME GROUPE. — *Attaque et Crise.* — Du cinquième au septième jour, suivant le degré de vitalité et de résistance du patient, la scène change.

C'est, le plus souvent, vers le soir ou la nuit qu'arrive l'attaque complète, ou plutôt la formule réelle de la crise qui nous semble être une réaction puissante de l'organisme contre l'espèce d'infection, de miasme, de cause secrète, qui a profondément troublé son harmonie physiologique, depuis un septenaire déjà.

C'est toujours par une excessive chaleur, mêlée, non pas de frissons, mais de froid dans certaines parties, et surtout aux extrémités inférieures, que l'orage apparaît brusquement et quelquefois au milieu d'un court sommeil cômateux.

Dès lors, tous les phénomènes de phlogose se dessinent énergiquement, et l'on voit apparaître une chaleur générale, une agitation brûlante ; des maux de tête avec bourdonnements, des vertiges sitôt qu'on lève la tête de l'oreiller, des battements de cœur, une accélération et une dilatation du pouls; la peau devient souple, moite, et au bout de six à huit heures, des sueurs profuses d'une odeur infecte, difficile à qualifier par une épithète, inondent ce malade, mais *sans diminuer* en rien son état de souffrances.

Tel est, à la lettre, ce qui nous est arrivé à nous-même quand nous avons été frappé au milieu de nos premières fatigues, par cet ennemi incommode que nous étions venu combattre à outrance. Certes, c'était bien de l'audace à lui que de s'adresser aussi vigoureusement et aussitôt à nous ; mais c'était de bonne guerre, et force nous fut de mordre la poussière, mais non pas, *ventre-saint-gris*, de rendre gorge et le dernier soupir.

Certes, nous avions bien mieux à faire, et nous ravisant sur notre couche de blessé, nous avons riposté d'estoc et de taille, avec force *aconit*, *sambucus*, *china* donnés, chacun à son heure, à sa dose, à sa période correspondantes, autant du moins que notre lucidité de malade pouvait nous le permettre, et grâce à cette tactique, à la rationalité de notre loi thérapeutique, à la vérité enfin de notre réforme médicale, ce que nous n'avons pu obtenir pour personne, Dieu nous a permis de l'obtenir pour nous-même, c'est-à-dire qu'en trois jours, au lieu de neuf et douze, nous avons apaisé les premiers symptômes de gravité, mis fin aux sueurs, calmé l'état général, au

point d'avoir voulu et pu, le *quatrième jour*, à six heures du matin, par une pluie froide et continue, monter dans une mauvaise voiture pour aller à quatre lieues, à travers monts et vallées, visiter deux de nos communes décimées par les deux fléaux.

Cette journée ou, si l'on veut, cette imprudence, aurait pu nous être fatale, mais nous étions soutenu par une volonté de fer, une conviction d'apôtre, et par dessus tout par le bonheur de rendre à la vie des malades depuis trois jours presque sans secours et mortellement menacés. Aussi n'oublierons-nous jamais l'accueil qu'on nous fit et le résultat que nous obtînmes, car, outre le moral relevé chez tous et des secours distribués à profusion, notre visite *sauva* NEUF *cholériques* en danger.

D'après ce qui nous est arrivé et ce que nous avons obtenu sur nous-même, il semblerait que la suette ne devrait pas offrir de gravité; et pourtant, traitée d'une manière tout opposée, les choses sont loin de se passer ainsi, et alors toute une série d'autres phénomènes vient intervertir le travail et les tendances de la nature, et dès-lors éclatent les symptômes de la cholérine et bientôt ceux du choléra.

Expliquons-nous:

Le travail morbide ou de réaction, par lequel l'organisme, perturbé par la cause qui l'a violemment sorti de sa voie naturelle, cherche à revenir à son type normal, s'opère tout entier du centre à la circonférence, et s'épanouit, comme par une expansion finale et heureuse, sur toute l'enveloppe cutanée.

Sentinelle avancée et non perdue, la peau, cette barrière vivante, est placée aux dernières comme aux pre-

mières limites de la vie, afin de recevoir et de rendre les influences bonnes ou mauvaises, puisées dans le milieu où se passe l'existence.

Dans cette élaboration vitale, dynamique, des profondeurs de l'économie animale à sa surface, rien ne doit être détourné, et tout, au contraire, doit être facilité dans cette voie *excentrique* qui est et va devenir la voie unique de salut, *dans ce cas comme dans tous.*

La médecine Homœopathique qui n'agit jamais qu'*avec la nature* et *comme elle*, est donc tout à fait placée dans les conditions du succès, en l'aidant par des remèdes qui, pour employer une vieille expression consacrée par le peuple et qui ne manque pas d'une certaine vérité, *poussent à la peau* et terminent par des sueurs suffisantes et non extrêmes, la crise, l'évolution préparée dans ce sens et pour ce but.

Or que peut-il arriver d'anormal, de fâcheux, d'anti-naturel, par une stratégie médicale ainsi calquée sur les tendances, sur les efforts propres de l'organisme? Rien, absolument rien.

Il arrive, au contraire, que tout se passant dans l'ordre physiologique voulu, les forces de l'être, démontées et abattues, reprennent vigueur et régularité, au milieu de ces mêmes crises qui servent à réparer la santé; tandis que, dirigées, forcées tout autrement, elles ouvrent la voie à de fausses routes qui conduisent rapidement à la mort, ou lentement à des infirmités, à des maladies interminables.

Ainsi, supposons ce qui n'est malheureusement que trop arrivé, que le médecin appartienne à une autre école,

suive d'autres vues que les nôtres, et voyons ce qui va se produire.

Si, aux premiers signes de la fièvre, de la chaleur, des vertiges, des congestions, etc., on oppose une saignée, de suite, on soustrait une des grandes ressources de la vitalité; on arrête le mouvement d'expansion; on enraie le travail, amène des lenteurs, des efforts détournés; on affaiblit le patient et le plonge dans un état bâtard, neutre, qui n'est ni la santé ni la maladie, mais qui ne va pas tarder à se caractériser d'une manière fâcheuse, et à prendre celle des nuances morbides que formulera la constitution, d'après les dispositions maladives qu'elle aura montrées primitivement.

Si, au lieu de la saignée, le médecin appartenant à la secte des Purgons, voyant la langue du malade enduite d'une couche épaisse, sale, difficile à détacher, s'arrête à l'idée de *matières*, de *saburres*, renfermées dans les voies digestives, et ordonne des purgatifs, comme cela ne s'est que trop répété partout autour de nous!!! dès-lors, autre fausse route, autre déviation des tendances vraies de l'organisme : l'irritation *provoquée* du tube intestinal devient le siége du travail qui s'opérait à la peau; les selles remplacent les sueurs!... La diarrhée, la dyssenterie empêchent l'éruption de paraître! Bref... le médecin, par sa maladresse, ouvre la voie à la cholérine, au choléra, et se fait le pourvoyeur de la mort!!!

Est-ce clair?... est-ce vrai? et sommes-nous donc des utopistes, des insensés, en nous érigeant contre ces méthodes surannées, dignes des temps de barbarie et d'ignorance, et qu'on devrait rougir d'employer et de protéger aujourd'hui?

A l'aide d'une telle pratique, pourra-t-on s'imaginer le nombre des victimes qui ont dû succomber partout, durant l'épidémie, entre les mains de pareils médicastres que Molière pourtant avait assez vigoureusement flagellés pour les tuer jusqu'au dernier, mais qui, semblables à certains mauvais génies, renaissent toujours, afin, sans doute, de servir à la vérité de stimulants nécessaires pour la faire triompher.

Nous l'avons écrit à S. Exc. le Ministre, dès notre arrivée, sitôt notre initiation parfaite à la nature du mal : « La suette ne nous paraît pas avoir été comprise dans son » essence et son développement, et, par contre, le traite- » ment qu'on lui *oppose* par les purgatifs ou les saignées, » est tout à fait contraire, fatal ! en préparant et dissémi- » nant partout le choléra ? »

Nous venons d'expliquer rapidement la raison qui nous dictait ces paroles; nous demandons à tous si nous sommes dans le vrai, ou du moins si, en signalant un tel danger en pareil moment, nous ne rendions pas au Pouvoir, au pays, un éminent service qui devait disposer à nous faire traiter avec indulgence, si dans notre campagne nous ne devions rien faire de mieux.

Le Ministre, impressionné des idées neuves que renfermait notre mémoire, nous fit l'honneur de nous faire parvenir sur les lieux, la lettre suivante, qui avait trait à ce que nous lui avions marqué au sujet de la suette et du choléra :

« Paris, le 12 août 1854.

» Monsieur,

» Je viens de transmettre à l'Académie Impériale de Médecine la formule d'un traitement auquel vous attribuez la propriété de guérir les personnes atteintes du choléra.

»Quand j'aurai reçu de l'Académie le rapport dont je lui fais la demande, je vous en communiquerai les conclusions.

»Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

» *Le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics*,

»Pour le Ministre :

» *Le Conseiller d'Etat, Directeur général de l'Agriculture et du Commerce*,

»Pour le Directeur général :

» *Le Chef de Service*,

»JULIEN.»

Tout en remerciant Son Excellence de l'honneur qu'elle faisait à nos travaux, en les adressant au premier corps savant qui régit notre sacerdoce, nous ne pûmes nous empêcher de donner cours à mille réflexions que nous puisions dans l'histoire et que nous expliquait la marche bizarre de l'esprit humain. — En effet... quel est donc l'aréopage, quelle est l'académie qui a jamais acclamé une découverte qui froissait ses idées, ses intérêts ?

Socrate n'a-t-il pas dû fléchir et boire la ciguë pour avoir consacré au seul Dieu ?

Jésus n'a-t-il pas dû expirer sur la croix toutes les vertus qui le caractérisaient comme Fils de Dieu ?

Gallilée, Vésale, What, Fulton, Jenner, Hervey, Guttemberg, Hahnemann, tous reconnus, honorés, coulés en bronze, après leur droit, n'ont-ils pas, comme tant d'autres, qui constituent le Martyrologe de la science, subi l'ostracisme, et bu jusqu'à la lie la coupe amère des dé-

ceptions que leur offrait la vanité ou l'orgueil des Pharisiens, à chaque époque ?

Mais toute douleur même a sa joie, toute injustice a sa réhabilitation !

Qui donc, en effet, d'entre ces génies, si haut placés aujourd'hui parmi nous, ne regarde en pitié, du haut des sphères célestes, les misères humaines sous lesquelles on cherche en vain à étouffer les vérités ? Et qui d'entre nous-mêmes, pauvres parias, faibles serviteurs des causes justes, ne supporte avec courage les dénégations, les calomnies dont on abreuve notre vie ! Oui, qui donc, se renfermant dans sa dignité d'apôtre, ne s'écrie à son tour, lui aussi, comme le sublime crucifié : « *Mon Père, pardonnez-leur,* » *car ils ne savent ce qu'ils font !* »

Formes éruptives de la Suette.

Nous venons de décrire sous ses véritables couleurs l'incubation et l'explosion de la suette, dans sa forme la plus simple : celle d'une inflammation générale, d'une calorification plutôt, se résolvant par des sueurs plus ou moins abondantes et une courte convalescence.

Nous avons, de plus, par esprit de justice et de propagande, fait le parallèle de notre manière d'envisager le traitement avec celle de nos adversaires; nous croyons avoir apporté dans l'esprit du lecteur quelque lumière sur la nature positive du mal ou, du moins, sur les tendances vraies de l'organisme, dans la crise qu'il subit sous cette influence morbide.

Nous sommes allé plus loin même, nous avons laissé à notre verve l'élan que lui imprimait alors la puissance de la vérité, et nous avons stigmatisé l'école adverse avec un langage qu'on nous pardonnera comme l'expression la plus irrésistible d'une conviction acquise au prix de vingt années de consciencieuses études et de sacrifices de toute sorte.

Il nous reste, pour achever cet historique descriptif, à parler des éruptions qui se déclarent quelquefois, qui compliquent la maladie, et la rendent si promptement mortelle, suivant le système médical adopté pour le traitement.

Eruptions.

Le travail organique qui s'opère avec tant d'activité, chez le patient, ne se termine pas toujours et simplement par les sueurs; nous avons même remarqué que lorsque les choses en *restaient là*, l'état général semblait ne pas être *débarrassé*, et la santé reprenait moins bien sa vigueur première.

Tandis que lorsque l'éruption, même la plus simple, se manifestait, tout au contraire, prenait rapidement un essor régulier vers une vitalité des plus confortables, comme dans la variole, la vaccine, dans lesquelles le moindre bouton, bien développé, bien caractérisé, suffit pour juger comme complète et finie l'évolution de la crise.

Qu'on n'aille pas cependant croire par là que nous supposons l'existence réelle d'un virus, d'un vice humoral quelconque, dont la constitution devrait se secouer comme

on ferait de la poussière pour un habit ou une robe! Loin de nous ce barbarisme physiologique, mais nous ne serions pas très-éloigné pourtant d'admettre que certains phénomènes, secrets comme le mystère de la vie même, fussent nécessaires, dans leur évolution, au rétablissement de l'équilibre.

Nous dirons même plus encore : c'est que n'ayant jamais vu, dans bien des cas, de belles et réelles guérisons de maladies graves, anciennes ou nouvelles, sans l'apparition de certaine crise fatale, dans laquelle l'économie aux abois ne se sauvait que par quelque perte, nous inclinerions à penser que les choses doivent *peut-être* se passer dans l'ordre physiologique comme dans l'ordre moral ; et que de même que dans celui-ci, rien ne s'obtient sans sacrifices, peut-être aussi dans l'autre, rien ne peut-il se rétablir sans quelque déperdition momentanée, destinée à réveiller l'action réparatrice de la vie.

Que d'exemples pourraient appuyer notre opinion dans les deux sens où nous considérons ce fait! Depuis Jésus fait homme, *mourant* pour *nous sauver*, en nous donnant le plus sublime exemple de dévouement, d'humilité, jusqu'aux explosions de douleurs, d'épanchements, de sympathies qui constituent la charité, et relèvent tant de cœurs brisés, tant de natures mourantes; jusqu'aux crises, enfin, disions-nous aussi, qui, dans les évolutions physiologiques, sauvent et maintiennent l'unité de la vie, par la perte, par le sacrifice de quelque parcelle que la nature, dans son évolution instinctive, *choisit elle-même* pour holocauste.

Matérialistes, ce n'est pas vous qui nierez le fait que

nous cherchons à éclairer ; mais ce n'est pas nous non plus que nous prendrons pour modèles, dans les déductions qu'il faut en tirer !

L'éruption peut donc se présenter, et de plusieurs formes, depuis celle de la miliaire, jusqu'à celle de la vésiculeuse et de la pustuleuse.

La miliaire est la plus commune, elle est discrète ou confluente ; elle se formule par un petit bouton rouge, pointu, qui finit par se remplir d'un peu de pus, de manière à ressembler à une perle blanche. Après quatre à cinq jours d'existence, suivant le traitement, le bouton se dessèche et finit par tomber en poussière, terminaison toujours la plus normale, la plus heureuse, celle qui est suivie de la meilleure convalescence.

L'éruption vésiculeuse est plus rare et n'offre rien de particulier à constater.

La pustuleuse se montre quelquefois et se présente sous la forme de gros boutons pleins de pus, comme dans la variole, le plus souvent rares, mais d'un aspect et d'un caractère malins qui n'annoncent jamais un bon résultat.

Les urines, dans tous les cas, finissent par offrir un dépôt très-épais, abondant, colorant le vase d'une teinte de brique foncée, et répandent, comme les sueurs, une odeur *sui generis* des plus infectes.

Suivant le bon effet du traitement, la maladie se juge du cinquième au septième jour, et se termine heureusement après le troisième septenaire, quand la forme est éruptive ; autrement, elle peut ne durer que trois à sept jours, comme dans notre propre cas.

A ce sujet, nous devons faire remarquer, pour être

complet, que si nous n'avons pas eu d'éruption proprement dite, nous avons cependant constaté du septième au neuvième jour, sur nos jambes, au moment où nous y pensions le moins, quelques *rares* boutons parfaitement formés, de la grosseur d'un bon grain de millet, assez durs, et qui se sont remplis d'un pus d'un blanc nâcré.

Nous avions donc payé notre tribut en entier, et subi l'influence maligne dans toute sa rigueur, moins cependant l'intensité que nous avions heureusement neutralisée dès le début, par deux moyens puissants, savoir: 1° par une diète des plus sévères, commencée même avant notre attaque, par mesure extrême de prudence, notre estomac ne se trouvant pas depuis longtemps en bon état, et 2o par un traitement en tout conforme à ce qu'il devait être.

DE LA CHOLÉRINE.

Nous en demandons pardon aux savants, aux techniciens, mais nous avons regardé la suette comme le *choléra de la peau;* c'est-à-dire, que les sueurs de la muqueuse *externe* correspondaient aux déjections, aux pluies intestinales de la muqueuse *interne.*

Mais, quant à la gravité, nous la regardons comme nulle pour la suette, si elle est bien traitée; tandis qu'elle existerait plutôt pour la cholérine, si l'on ne se traitait pas avec rigueur et rationalité.

C'est surtout dans la cholérine que doit être religieusement observé le précepte de Celse: *Principiis obsta, serò medicina paratur.* Soignez les débuts, la nature fera le reste.

Mais cet excellent conseil ne pouvait réellement être d'une application possible et fructueuse que par une médecine positive, scientifique, complète. Nous dirons :

« Les symptômes les plus légers en apparence dans la cholérine ne doivent jamais être négligés en temps d'épidémie ;

» Sous la moindre cause défavorable, soit morale, soit physique, la gravité peut se prononcer tout à coup ;

» Les cas foudroyants dont on parle, et qui effraient tant, à si juste titre, n'arrivent jamais, comme nous l'avons bien constaté en 1835, 1849 et 1854, sans avoir été préparés, annoncés par une perturbation vitale, un désordre quelconque qui précède toujours l'attaque, ne fût-ce que de cinq à six heures ;

» Que ce temps, quoique très-court, employé comme il doit l'être, d'après nos instructions, est suffisant pour atténuer l'intensité du mal et diminuer la mortalité ;

» Que le traitement de la cholérine doit être diététique et hygiénique, préservatif et curatif, comme nous le dirons pour le choléra ;

» Qu'enfin, dans le nombre considérable de cholérines que nous avons soignées, à peine si nous oserions en déclarer une dizaine, ayant par accidents ou causes imprévues, passé à la forme grave du choléra. Toutes ont donc parcouru leur période de simplicité, et se sont terminées par la guérison, une seule, à part, sur plus de 150, qui, chez un sujet âgé et épuisé, et placé loin de nous, a dû succomber à l'absence de soins assidus et à des écarts de régime.

Nous parlerons du traitement un peu plus loin.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

Le Jury médical des Bouches-du-Rhône et les Pharmaciens Homœopathes de Marseille. — Mortalité comparée, dans le Choléra, par les traitements Homœopathique et allopathique.

Notre honorable collaborateur M. le Dr Sollier, de Marseille, a publié, au sujet de l'inspection par le jury médical des pharmacies Homœopathiques spéciales de Marseille, une très-intéressante brochure composée de l'article y relatif que nous avons inséré dans notre dernier numéro de la *Revue* et de quelques pages qui nous paraissent très-dignes d'être reproduites. Nous sommes convaincu d'être agréable à nos lecteurs et utile à notre cause, en montrant avec quelle dignité et quelle supériorité l'Homœopathie marseillaise a accueilli les inqualifiables attaques dont elle a été l'objet, au moment du reste où la reconnaissance publique la signalait hautement aux plus basses passions de ceux de nos adversaires qui s'obstinent à la repousser.

M. le Dr Sollier s'exprime ainsi :

> « La lunette qui rapetisse les objets n'est pas plus vraie que celle qui les grossit.

« En mettant en cause nos pharmaciens, le Jury médical espérait évidemment pouvoir atteindre plus haut et plus loin ; l'inspection des pharmacies Homœopathiques n'était qu'un pré-

texte ; le but véritable était, ainsi que nous l'avons dit, d'entraver l'exercice de la doctrine des semblables, en gênant la préparation, la conservation et la dispensation de nos médicaments.

» Si l'on pouvait conserver le moindre doute sur ce que je viens d'avancer, ce doute disparaîtrait devant ce qui se passe en ce moment parmi nos confrères allopathes. Condamnés depuis bien longtemps, vis-à-vis l'Homœopathie, à un silence calculé, du moins en public, ils viennent tout à coup de faire paraître deux brochures, à peu de jours d'intervalle, juste au moment où le Jury médical sévissait contre nos pharmaciens, et où la Société impériale de Médecine nous menace, dit-on, d'une enquête. Le Jury médical, pour cette fois, a manqué complètement son but ; c'est pour lui partie remise. Si jamais il est tenté de recommencer, nous recommanderons à ses méditations ces paroles de Lamennais : « On ne commence à per-
» sécuter que quand on désespère de convaincre, et qui déses-
» père de convaincre, ou blasphème en lui-même la puissance
» de la vérité, ou manque de confiance dans la vérité des doc-
» trines qu'il annonce. » La Commission d'enquête, nous l'attendrons à l'œuvre avant de la juger, sans redouter pour notre propre compte les investigations auxquelles elle croira devoir se livrer. Occupons-nous, en attendant, des deux brochures que viennent de lancer dans le public MM. les docteurs André fils et Martin, de Roquebrune.

» La brochure de M. le docteur M..... (Je parle de celle-ci d'abord quoiqu'elle ne soit ni la première en date ni la plus volumineuse, mais parce qu'elle est écrite, à part quelques insinuations de mauvais goût, avec un certain respect des convenances qui a bien son mérite par le temps qui court.) La brochure de M. le docteur M..... est intitulée : *Quelques mots à M. le docteur Chargé*. Ainsi que l'indique son titre, elle ne relate guère que des faits qui sont tout à fait personnels à ce

dernier confrère, faits auxquels seul il est en mesure de répondre. Aussi, je me serais bien gardé d'intervenir dans ce débat, si je n'avais deux reproches fondés à adresser à M. M... Le premier, c'est d'avoir, à l'exemple de tous ses devanciers, négligé d'étudier la doctrine Homœopathique, ce qui l'expose à passer à côté de la question au lieu de l'aborder en face, témoin ce qu'il dit (page 15) relativement à l'usage des préservatifs, question que M. M .. n'a pas comprise du tout. Je ne sais qui a dit : « Quand un médecin veut parler d'une doc» trine médicale, il doit d'abord en saisir l'esprit, et quand il » la critique, il doit avoir raison.»

» Le deuxième reproche est plus grave et réclame une attention sérieuse : il s'adresse aussi bien à M. A... qu'à M. M .. ; je vais pourtant l'aborder ici pour ne plus y revenir.

» C'est une habitude invétérée chez les adversaires de l'Homœopathie de faire peser sur cette doctrine, ainsi que sur chacun de ses partisans, la responsabilité des actes qui concernent un seul d'entre eux. Est-ce là de la justice? Avant de me répondre, que ces messieurs veuillent bien se demander s'ils se rendraient volontiers solidaires de tout ce que font ou de tout ce que peuvent faire leurs confrères en allopathie, et ils verront ce qu'a d'absurde le procédé, dont cependant on use envers nous jusqu'à l'abus. Ainsi, par exemple, supposons un moment, ce qui est loin d'être prouvé (il est bien entendu que je raisonne ici par hypothèse); supposons, dis-je, que les allégations de M. M..... à l'égard de M. Chargé aient quelque fondement; M. M..... se croirait-il en droit d'en inférer quoique ce soit de désobligeant contre la valeur de la doctrine Ho-pathique, ou contre la véracité des partisans de cette doctrine ? Tout homme de bonne foi conviendra que les destinées d'une doctrine, quelle qu'elle soit, allopathie ou Homœopathie, n'importe, appartiennent à tous et non à quelques-uns, et que,

de même que chacun de nous a le droit de se glorifier des succès qui lui sont personnels, seul il doit avoir la responsabilité de ce qu'il peut dire ou faire. C'est dans ce sens que j'ai avancé que je ne redoutais nullement, pour mon compte, les investigations de la commission d'enquête, et j'ajoute ici que je lui livre volontiers mes vingt années de pratique Homœopathique, en la mettant au défi de me citer un fait personnel, un seul qui puisse me faire regretter de m'être avancé aussi hardiment.

» Arrivons à la brochure de M. André fils.

» Ici, la tâche est beaucoup plus difficile; non pas que les arguments de M. A.... soient plus forts, plus irréfutables que ceux de son confrère; loin de là; mais, au contraire, parce qu'ils sont d'une faiblesse déplorable, et ont surtout le tort immense de venir vingt ans trop tard, attendu qu'ils ont été, depuis vingt ans, réduits à néant autant de fois qu'ils ont été reproduits. « Quand on répond à ce qui est déraisonnable, » dit Laharpe, on est forcé de redire ce qui est connu. » Ces vieilleries peuvent avoir pour M. A...., arriéré de vingt ans, tout l'attrait de la nouveauté; pour moi, je sens que je n'aborderai cette réfutation qu'avec un profond dégoût.

» Comment, en effet, répondre sérieusement à un médecin qui, sans s'être donné la peine d'étudier une doctrine dont il ne connaît pas le premier mot, vient débiter contre elle, d'un ton moitié dédaigneux, moitié plaisant, un tas de... billevesées qui traînent partout? Contentons-nous de dire, pour ne pas sortir des bornes des convenances, que tout ce vain étalage de phrases prétentieuses, entrelardées de sarcasmes plus ou moins flasques, de plaisanteries plus ou moins fanées, cache la plus complète nullité : *Tellum imbelle et sine ictu!* M. A.... a beau vouloir se poser en homme supérieur et affecter un superbe dédain à l'encontre de l'Homœopathie et de ses adeptes,

il n'est que l'écho très-affaibli de ce qui a été dit et redit, avec beaucoup plus d'esprit et d'à-propos, un millier de fois avant lui : *Si tacuisses, prudens mansisses.*

» Sans doute M. le docteur A... doit se croire fort plaisant; il affiche, du moins, une singulière prétention à provoquer l'hilarité chez ses lecteurs : « Rien de risible comme..., dit-il » (pag. 15). » « Comment s'empêcher de rire ?... ajoute-t-il » (pag. 16); autre raison de rire (pag. 17); c'est assez rire » comme cela (pag. 27.» Je ne sais, mais il me semble que ce rire de commande n'est pas de bien bon aloi, ni très-communicatif; je ne le crois même tout au plus capable que d'exciter cette sorte de sourire de pitié. *Risu inepto, nihil ineptius.*

» Il est des hommes assez malheureusement organisés pour que tout mérite éminent les offusque et les blesse, comme la lumière offusque et blesse les yeux des Albinos. Hahnemann, l'élève, le suppléant de Quarin, l'ami de Hufeland; Hahnemann, qui, avant la découverte de l'Homœopathie, jouissait déjà d'une réputation méritée et comme chimiste et comme médecin; Hahnemann n'est, pour M. A..., qu'un rêveur allemand (pag. 16). Vous comprenez? UN RÊVEUR ALLEMAND !! C'est tout dire; et la doctrine des semblables, dont il est le fondateur, « n'est qu'un système; il n'y a pas de médecine Homœo- » pathique (pag. 15), » de par le même M. A..., qui, vous le voyez, n'y va pas par quatre chemins. Pressé par cette argumentation étourdissante, je puis éviter de ramasser le gant qu'il jette de si bonne grâce, et d'entrer en lice avec lui, en établissant un court parallèle entre nos doctrines. Mais auparavant, par un sentiment d'équité qu'on appréciera, il me faut prévenir le public impartial qu'ici l'avantage des armes est tout de mon côté, attendu que M. A... ignore les premiers éléments de l'Homœopathie, tandis que je puis me flatter, sans présomption, de connaître l'allopathie aussi bien que lui. Qu'on n'ou-

blie pas que c'est M. A..., qui a provoqué cette lutte, qui, j'en ai la confiance, tournera à la confusion de sa médecine privilégiée. Je tâcherai d'être bref.

» Pour qu'une doctrine médicale puisse, à bon droit, s'arroger le nom de science, il faut que cette doctrine se présente avec une loi générale, escortée de principes secondaires qui en découlent; c'est là la condition *sine quâ non* de son existence comme science. Or, l'Homœopathie possède sa loi générale, *similia similibus curantur*, et cette loi est escortée d'une méthode diagnostique et d'une méthode propre à constituer une matière médicale. Toute la médecine est là : l'Homœopathie est donc une science.

» Quant à l'allopathie, elle possède, il est vrai, une méthode diagnostique qui, trop souvent, conduit à l'erreur à force de vouloir qualifier des groupes de symptômes et de leur accorder une valeur ontologique; mais elle manque tout à fait de méthode propre à constituer une matière médicale, car celle qu'elle possède, ne reposant sur aucune base solide, est à refaire en entier. Ecoutez à ce sujet les paroles de l'immortel Bichat, qui, à vos yeux, du moins, a le mérite de n'être pas entaché du vice d'Homœopathisme : « Il n'y a point eu, en ma» tière médicale, dit-il, de systèmes généraux; mais cette » science a été tour à tour influencée par ceux qui ont dominé » en médecine; chacun a réfléchi sur elle, si je puis m'expri» mer ainsi. De là le vague, l'incertitude qu'elle nous présente » aujourd'hui. Incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes » incohérentes, elle est peut être de toutes les sciences physio» logiques celle où se peignent le mieux les travers de l'esprit » humain. Que dis-je? ce n'est point une science pour un es» prit méthodique : c'est un ensemble informe d'idées inexactes, » d'observations souvent puériles, de moyens illusoires, de for» mules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assem-

» blées. On dit que la pratique de la médecine est rebutante, » ajoute-t-il; je dis plus, elle n'est pas, sous certains rapports, » celle d'un homme raisonnable, quand on en puise les princi- » pes dans la plupart de nos matières médicales. »

» Enfin, l'allopathie manque de loi générale; ou si vous acceptez pour telle la loi *contraria contrariis curantur*, je vous ferai observer que la méthode des contraires n'obtient jamais de succès plus certains qu'alors qu'elle emploie le petit nombre de médicaments spécifiques à elle connus, c'est-à-dire alors qu'elle agit empiriquement, sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle fait; car ces moyens elle ne peut pas dire qu'ils agissent selon la loi des contraires, puisqu'elle ignore absolument leur mode d'action. Or, on conviendra qu'une science qui ne peut s'expliquer ni ses succès ni ses revers par le principe général qu'elle a adopté, est une science qui n'a pas de principes, ou plutôt, ce n'est pas une science.

» Conclusion : En prétendant qu'il n'y a pas de médecine Homœopathique, M. A... m'a forcé de lui prouver que la doctrine Homœopathique est la seule science médicale, tandis que l'allopathie n'est qu'un empirisme déguisé, ce qui faisait dire plaisamment à l'hippocrate anglais Sydenham : *Quœ medicina appelatur, reverà confabulandi, garriendique potiùs est ars quàm medendi*.

» Et plus sérieusement à Girtanner :

« Attendu que l'art de guérir n'a aucun principe positif, » qu'il n'a rien d'arrêté et de prouvé; que l'expérience n'y a » que peu de valeur, le médecin a le droit de suivre ses opi- » nions. Là où il n'est pas question de science, une hypothèse » en vaut bien une autre. Dans les ténèbres égyptiennes de » l'ignorance où les médecins s'agitent, il n'y a pas le plus » faible rayon de lumière au moyen duquel ils puissent s'o- » rienter. »

» Enfin à Boërrhave :

« Si l'on compare le bien qu'une demi-douzaine de disciples » d'Esculape ont fait à l'humanité, depuis l'origine de l'art, » avec les maux que lui a fait endurer la foule innombrable » des docteurs de cette science, on ne peut se défendre de la » pensée qu'il vaudrait mieux pour l'humanité qu'il n'y eût » point de médecins. »

» Il est bon de noter que ces paroles de Sydenham, de Girtanner, de Boërrhave, s'adressent exclusivement à la médecine prétendue rationnelle, par la raison toute simple que, de leur temps, la doctrine Homœopathique n'était pas connue, même de nom.

» Marseille, le 1er octobre 1854. »

A la date du 15 octobre, nous recevons de notre honorable confrère marseillais les lignes suivantes :

« Le Tribunal de police correctionnelle ayant entendu les prévenus dans leur défense, après une délibération qui s'est prolongée pendant trois quarts d'heure, a remis successivement le prononcé du jugement, d'abord au lendemain, puis à huitaine, et a enfin condamné les pharmaciens incriminés à 25 fr. d'amende, *uniquement pour n'avoir pas tenu dans leur pharmacie le registre relatif à la vente des substances vénéneuses*. »

Assurément, les honorables titulaires des pharmacies spéciales de Marseille auront eu garde de se prévaloir de l'autorité du proverbe pour maudire leurs juges : la sentence qui les frappe est trop peu favorable aux espérances que formulaient nos adversaires, au sujet du mémorable exploit du Jury médical des Bouches-du-Rhône, pour qu'ils

aient eu la pensée même de regretter leur condamnation. M. Caffe, l'éditeur de la poésie Bessières, en sera sans doute fort peu satisfait. En annonçant, dans son numéro du 30 septembre, la saisie par le Jury médical des *globules* et *dilutions*, trouvés dans les pharmacies Homœopathiques de Marseille, M. le Directeur en chef du *Journal des Connaissances Médicales pratiques*, s'exprimait ainsi :

« Les tribunaux vont donc être appelés à statuer sur une question de police médicale très-importante, puisqu'elle met en cause l'existence même de la pratique Hahnemannienne, et il paraît probable que la doctrine du Jury médical des Bouches-du-Rhône sera consacrée par le jugement à intervenir. »

En présence des *probabilités* qu'entrevoyait M. le Dr Caffe, et de *la mise en cause de la pratique de l'Homœopathie*, 25 francs d'amende aux inculpés, *uniquement pour ne pas avoir tenu le registre relatif à la vente des substances vénéneuses*, qu'ils ne vendent jamais, quel triomphe pour les auteurs de ce fameux procès, et pour M. le Dr Caffe, bien entendu !!!

Un attrait irrésistible porte le *Journal* de M. le Dr Caffe à s'occuper souvent de l'Homœopathie : nous lisons dans le numéro du 10 octobre de cette publication :

MISSION SCIENTIFIQUE : MORTALITÉ DANS LE CHOLÉRA. TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE.

« M. Londe dépose sur le bureau de l'Académie (Séance du 6 septembre), de la part de M. le Dr Lachaise, envoyé en

mission dans le département de l'Aude, à l'occasion du choléra, les tableaux figuratifs de l'épidémie qui a sévi sur les communes de Jessaints et d'Amance, où il a particulièrement séjourné. De ces tableaux rédigés avec distinction de sexe, d'âge, de tempérament, de degré d'aisance et de salubrité d'habitation, il résulte qu'à Jessaints, qui ne compte que 340 habitants, il y a eu 85 personnes atteintes. De ces 85 malades, 48 ont eu le choléra le mieux caractérisé, et ces 48 cholériques ont donné 23 décès. A Amance, qui a 650 habitants, l'épidémie a frappé sur 101 personnes, dont 63 ont eu le choléra et ont fourni 33 décès.

» M. Lachaise a joint à ces deux tableaux celui d'une épidémie qui a sévi sur une commune voisine de celle où il résidait et dans laquelle les malades traités par l'Homœopathie ont donné 14 décès sur 16 cholériques. Ce dernier tableau a été officiellement dressé par l'Autorité locale. »

Nous remercions sincèrement M. le Dr Caffe de ce qu'il veut bien nous apprendre que M. Londe a déposé..... Nous croyons sur sa parole que M. le Dr Lachaise a rédigé ses tableaux avec toutes sortes de distinctions, mais nous serions très-heureux de savoir comment cet honorable praticien est parvenu à connaître le tempérament de ses cholériques. Si le Dr Lachaise avait été établi dans cette commune de 340 habitants, nous n'aurions nulle peine à comprendre qu'il eût la connaissance exacte du tempérament individuel de ses concitoyens; mais il y est envoyé en mission, il a donc fallu qu'il juge le tempérament de ses malades par son propre examen ou par les rapports qui lui étaient faits. Or tout le monde connaît ce que peuvent valoir les appréciations des habitants d'une commune de

340 habitants, sur une question comme celle des tempéraments. Tout le monde sait aussi, nous parlons des médecins qui ont vu des cholériques, s'il est possible de reconnaître sainement quel a été le tempérament de ces sortes de malades. Nous serions donc charmé que M. le Dr Caffe voulût bien nous édifier sur le procédé employé par son confrère le Dr Lachaise ; car s'il nous laisse livré à nos faibles ressources, nous serons réduits à croire que celui-ci n'a traité que des cholériques *chez lesquels il était possible de reconnaître le tempérament*, ou bien que sur la question des tempéraments, il s'en est rapporté à des indications très-peu compétentes : en un mot, que son travail manque de la première de toutes les distinctions, celle que donne une observation consciencieuse et véritablement scientifique.

Nous avons une autre prière à adresser à M. le Dr Caffe ou à M. le Dr Lachaise : Quelle est la commune où a pratiqué notre infortuné confrère en Homœopathie, dont ils font connaître les *succès*? Quel est le nom et le titre de ce confrère? Nous les remercions de leur silence, sans doute bienveillant, au sujet de ces questions; mais nous espérons que cette bienveillance à laquelle au reste nous sommes peu habitué de la part de nos adversaires, voudra bien, dans l'intérêt de la science, s'imposer une moindre réserve et revêtir le fait qu'ils avancent de tous les caractères d'authenticité possible. Y aurait-il indiscrétion à les prier aussi de nous donner quelques détails au sujet du *Tableau dressé officiellement par l'Autorité locale*, sans doute aussi compétente en cette matière que les habitants de Jessaints peuvent l'être pour juger de la nature des tempéraments.

Nous n'avons nulle peine à croire qu'à l'endroit des affirmations du Dr Lachaise, les fauteuils académiques ne se montrent d'une très facile crédulité, et que ce travail de M. le Dr Lachaise ne leur paraisse assis sur les preuves les plus solides. Mais nous pensons qu'en pareille matière, on ne saurait trop se prémunir contre l'obstination des intéressés ou des égarés. L'Homœopathie a tellement dit et on a tellement cru qu'elle guérissait infiniment plus de cholériques que l'allopathie, que nous désirons ardemment que la preuve irréfragable du contraire soit donnée, si on la possède.

Nous désirons le triomphe de notre cause, parce que nous sommes convaincu qu'elle y a droit ; mais si nous sommes dans l'erreur, si nos adversaires possèdent des documents propres à nous éclairer, nous les adjurons de vouloir bien, comme nous, livrer leurs documents étayés des meilleures preuves. *L'Autorité locale a dressé le tableau officiel des insuccès d'un Homœopathe ;* c'est bien : mais *cette Autorité* est-elle représentée par M. le Maire, par un gendarme ou par le garde-champêtre ? Ces honorables fonctionnaires ont-ils des titres scientifiques, etc., etc. ?

Avignon, 18 octobre 1854.

Dr Béchet.

DE LA SUETTE ET DU CHOLÉRA

ÉPIDÉMIQUES.

—

RAPPORT A S. E. LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE, DU COMMERCE ET DES TRAVAUX PUBLICS.

(Suite. — Voir la page 240.)

DU CHOLÉRA.

Nous croyons devoir le répéter encore ici, en face de la pauvreté des détails scientifiques dont nous faisons preuve : ce n'est pas un livre, mais une simple relation de faits, d'observations, que nous publions en ce moment ; on voudra donc bien se contenter de nos impressions de praticien, d'observateur, et nous pardonner de ne pas répéter les descriptions nosologiques dont on a, on peut le dire, saturé un peu trop tous les esprits depuis qu'il est question d'épidémie.

Les savants, les médecins pour lesquels nous écrivons moins que pour les autres intelligences, n'ayant rien à apprendre de nous, nous nous bornerons à dire à tous les

autres que le choléra, malgré tout ce qu'il a d'effrayant, est une maladie très-bien connue aujourd'hui de tous les médecins; nous ajouterons de plus, pour propager une sécurité consolante, que, malgré les ténèbres qui enveloppent encore sa cause première, notre école a réduit cette affection aux proportions d'une maladie ordinaire. Pour nous, en effet, la mortalité dans le choléra n'est pas d'un chiffre plus élevé que celui des autres maladies, et reste presque toujours, dans les limites de 9 à 12 sur 100, dans les conditions les plus ordinaires, et pourrait descendre au-dessous, dans des circonstances favorables, comme celles d'un hôpital bien tenu.

Notre honorable ami le docteur Chargé, à l'hospice du Refuge de Marseille, a obtenu une mortalité de 5 à 6 sur 100!

Que peut donc avoir désormais d'aussi effrayant cette maladie *terrible*, réduite, comme on le voit, au rang même de la pneumonie, de la pleurésie, de l'inflammation la plus vulgaire ?

Le caractère épidémique qu'elle revêt ne sera même plus rien, si l'on veut réfléchir au précieux avantage qu'apporte notre école avec ses préservatifs infaillibles et constatés.

Hâtons-nous donc de dire quelques mots sur ses symptômes les plus tranchés, afin d'arriver au plus vite, à ce qui intéresse le plus vivement : à ses *préservatifs*, à ses remèdes *spéciaux*.

Le choléra présente trois périodes dans sa marche la plus régulière, savoir : l'*incubation*, l'*invasion*, la *réaction*.

La période d'incubation se confond souvent avec la

cholérine, et d'autres fois en est séparée par des symptômes d'un autre ordre ; généralement on peut dire cependant quelle se manifeste de la manière suivante :

Le malade, par n'importe quelle cause, éprouve de la lassitude, du refroidissement, des dégoûts de toute sorte, du vertige et une certaine tristesse, une anxiété dans la région du cou ; mais aucune déjection ne se présente encore.

A ce moment solennel qui précède toujours l'orage, toute attaque peut disparaître soudain et chaque fois par l'usage de *l'esprit de camphre*, dont il suffit de flairer un petit flacon, plusieurs fois par jour, ou encore, si l'on veut agir plus vigoureusement, suivant le besoin, on touchera le bout de sa langue avec le bouchon du même flacon ; ce dernier procédé nous a sauvé plus d'une fois. Nous pouvons le certifier hautement, jamais ce moyen des plus simples ne nous a fait défaut, et nous ne saurions nombrer la quantité de personnes qui lui ont dû la vie.

Mais pour être juste et rendre à César ce qui est à César, nous avons besoin de protester énergiquement contre le plagiat qu'a fait M. Raspail à notre maître qui l'a devancé de cinquante ans ; plagiat d'autant plus funeste que le camphre préparé et conseillé d'après la méthode Raspail, n'est plus dans les conditions de pureté, de convenance tant recommandées.

La période d'invasion éclate quelquefois tout à coup, et se caractérise par un froid de marbre qui envahit tout l'être et le précipite dans un état indicible qu'on a comparé à celui qui résulte de la foudre ; le malade est en proie à des souffrances extrêmes, profondes, variées,

suivant l'intensité du mal; les vomissements, les selles se succèdent avec rapidité et abondance; d'autres fois il n'y en a plus déjà, et les crampes, la cyanose les ont remplacés, les membres se raidissent, les muscles se contractent jusqu'à faire craquer les os; les déjections abondantes qui ont précédé ont épuisé tellement le malade, qu'il reste dévoré par une soif que rien n'apaise; la voix est cassée, une angoisse de constriction, d'étouffement, oppresse la région du cœur ou de l'estomac, suivant les sujets; une couleur bleuâtre recouvre les extrémités des malades, inondés d'une sueur gluante; leur physionomie, empreinte du cachet hippocratique, prend un aspect qu'il n'est plus possible de confondre et de méconnaître.

Nous n'insisterons pas sur ce triste tableau, qu'on a décrit si souvent et toujours avec les couleurs de la vérité.

Cette période fatale qui déjoue encore toutes les médications et toutes les ressources de la vieille école, n'est plus pour nous qu'une simple attaque, des plus violentes il est vrai, mais dont nos moyens se rendent maîtres toujours; nous l'avons rarement vue nous résister dans cette dernière campagne, et si pourtant la mort est arrivée, alors ce n'est que dans des cas *exceptionnels*, chez des *constitutions altérées* déjà et profondément *atteintes*.

Les moyens qui réussissent ici doivent être administrés par un médecin de tact et, au besoin, par un homme intelligent bien au fait de cette médication. *Veratrum*, *cuprum*, *arsenicum* répondent à eux seuls à cette période et en font presque toujours justice.

Et les cas rares qui résistent suffisent à peine pour constituer l'exception si nécessaire à toute règle générale.

La période de réaction ou de réveil de la vitalité est celle qui suit celle-ci et qui offre peu à peu ou brusquement des symptômes opposés à la réfrigération, soit, une grande chaleur et des congestions partielles ou générales. Ici le danger est quelquefois plus grand qu'on ne saurait le croire, et nous-même nous le disons avec douleur, les malades qui nous ont échappé ont succombé dans cette période, où nous les avions crus à tort tout à fait sauvés.

Toute l'attention et toute l'habileté du médecin devra donc se concentrer sur cette phase de la maladie qui souvent prend le caractère typhoïdien, avec les nuances les plus graves, d'atonie, de putridité ou de paralysie.

Dans ces terminaisons fâcheuses, qui n'arrivent jamais que dans les choléras les plus graves, ceux dont la période algide a été la plus intense, où le pouls a manqué longtemps, etc., s'il nous était possible de donner un conseil, nous dirions aux jeunes praticiens de ne pas trop précipiter les doses, de ne pas les élever non plus, de les mesurer avec tact et de savoir attendre leur action, toujours décisive.

Les rechutes, occasionnées toujours par des écarts de régime ou pour s'être trop tôt exposé aux intempéries de l'air, sont presque toujours fatales.

Le médecin ne saurait donc être trop sévère dans ses prescriptions, à la fin du traitement.

DIFFÉRENCES ET NOTIONS CARACTÉRISTIQUES.

Pour être entièrement distincte, dans sa pathologie, des formes cholériques, la suette n'en offre pas moins

avec elles, dans ses prodromes et dans sa période d'incubation, une grande ressemblance.

En effet, comme ceux menacés du fléau indien, ceux que la suette va frapper offrent à peu près les mêmes signes, savoir : des maux de tête, des éblouissements, une lassitude extrême, dans les jambes surtout; une gêne, une oppression anxieuse dans la poitrine, dans le dos; la perte de l'appétit, sans soif, de l'insomnie, de l'agitation nocturne, et par dessus tout, comme symptôme également caractéristique pour toutes ces affections, une tristesse, une inquiétude, une sombre mélancolie, une peur même, comme à la veille d'un sinistre prochain et menaçant.

A part les désordres digestifs, ici suspendus plutôt que prononcés, l'analogie, au début, n'est-elle pas évidente entre ces affections, et ne semble-t-il pas vraiment que, produites par le même miasme, les mêmes influences délétères, elles ne diffèrent entre elles que par la partie de l'organisme qui en devient le siége?

Pour nous, c'est là notre opinion, et nous croyons que la qualification de peste donnée à la suette ainsi que la gravité et la mortalité dont elle a donné de si tristes preuves, ne témoignent encore que trop bien de la justesse de notre idée.

D'autant plus que si l'orage éclate dans la suette vers la peau, il serait difficile de dire pourquoi, car le patient, dès le début, annonce déjà des malaises gastriques qui, pour être sourds, subaigus, n'en existent pas moins; en effet, l'appétit a disparu, la langue est surchargée d'un mucus épais, blanchâtre, consistant; le goût est fade, les nausées sont fréquentes, l'épigastre est sensible;

le ventre dur au-dessus de l'ombilic, des borborygmes se font entendre, etc., tout enfin semblerait devoir annoncer une crise prochaine vers le tube intestinal, quand tout à coup elle éclate vers la peau. Aussi avions-nous, en raison de cette analogie de cause et d'effet, appelé cette maladie le *choléra de la peau*, car elle nous paraît être, pour l'enveloppe *externe* de l'organisme, ce que le choléra est pour l'enveloppe *interne ;* de telle sorte que ce que l'une de ces affections ne fait pas, l'autre le fait, et que si vous avez bien la suette dans toute son expansion, vous n'aurez ni le choléra ni la cholérine, ou du moins vous l'auriez à un degré fort inférieur.

D'où nous avions tout d'abord reconnu et osé écrire à S. Exc. le Ministre « que toute l'attention devait être » portée vers la suette partout où elle régnait, parce que » celle-ci, bien comprise et bien traitée, le choléra devait » avorter et disparaître des localités. »

Nous ne voudrions pas, en pareille matière aussi ténébreuse encore, donner trop d'importance à notre opinion, éclairée pourtant déjà par de longues années de pratique; mais si on nous le permettait, nous dirions que le principe de ces deux maladies est le même peut-être ; qu'il agit spécialement sur l'arbre *cérébro-spinal*, établissant ainsi, à l'aide des nerfs qui viennent du cerveau, par le *pneumo-gastrique* par exemple, les désordres observés, dans le moral, dans les fonctions de la respiration, de la circulation et de la digestion ; et à l'aide de ceux qui partent du rachis et s'unissent au système ganglionaire viscéral, tous les autres troubles fonctionnels qui se succèdent si rapidement et qui se prolongent soit en haut, soit en

bas, jusqu'aux extrémités si douloureusement éprouvées par les crampes.

Le mal, dans toute sa gravité, comme dans ses nuances les plus modérées, nous paraissant tout à fait avoir son siége dans le système nerveux, ce moteur puissant, ce régulateur par excellence de la vie, nous soutenons plus que jamais la supériorité de la médication nouvelle, dont l'action, à l'aide de ses atômes, de ses essences, *spiritualisées* on peut dire, s'exerce tout d'abord si rapide et si énergique, sur la pulpe même des nerfs.

L'analogie nous semble donc complète, entre la cause invisible, insaisissable, qui a produit tout le désordre, et l'autre cause, médicinale, aussi invisible et insaisissable, qui, dans son influence toxique, va neutraliser la première, fût-elle retranchée dans les dernières fibres de l'organisme.

On semble donc forcément amené à admettre pour le remède, une influence pareille à celle qu'on est obligé de reconnaître au mal.

V.

DES CAUSES.

La cause première des maladies nous étant, pour la plupart du temps, inconnue, nous n'avons à nous occuper que des causes efficientes, de celles qui nous atteignent et nous frappent plus ostensiblement; celles-ci sont de trois ordres, savoir : physiques, physiologiques, morales.

Les causes physiques proviennent des influences extérieures, de l'air et de ses diverses compositions; de la

température, dont la variabilité est si funeste, et constitue à elle seule les trois quarts du mal.

Les causes physiologiques embrassent toutes les perturbations des fonctions vitales, les altérations d'organes, les maladies antérieures, les abus d'aliments et les aliments mal préparés ou falsifiés, les excès de toute nature, etc.

Les causes morales qui paraissent jouer le rôle le plus important à ce que l'on croit, nous paraissent à nous très secondaires, et ne produiraient aucun effet si la santé n'était déjà fortement ébranlée et altérée.

Ainsi donc, la peur qui se répand avec tant de facilité et qui paraît si naturelle, en face d'une maladie dont on exagère à tort l'influence et le danger, ne peut rien par elle-même tant que les organes digestifs conservent leur intégrité et leurs fonctions. Nous dirons même que dans cette maladie, le moral se troublant par le fait seul de l'influence miasmatique, et la crainte de la mort étant un des symptômes caractéristiques de cette affection, il n'y a donc rien d'étonnant que l'esprit n'ait pas toute sa virilité, toute son indépendance, soumis qu'il est, lui aussi, au joug du mal; mais cette démoralisation n'a rien de plus inquiétant que le reste des symptômes, et le malade pas plus que le médecin, ne doivent y voir autre chose qu'un effet *passif* dont on peut triompher aisément, soit par un effort de volonté ou de courage, soit par les remèdes appropriés qui, comme *veratrum* et *metal. alb.* ont *justement* ce symptôme.

Mais de toutes les causes, celle que nous tenons le plus à signaler, et que nous avons indiquée au Ministre déjà, dans notre rapport écrit sur les lieux, est sans contre-

dit la MISÈRE. C'est à elle, à elle seule, qu'il faut presque attribuer tout le mal, et même les insuccès que nous déplorons encore, et qui, en Champagne, ont diminué nos guérisons dont le chiffre, sans elle, eût été encore plus beau.

La cause première inconnue du choléra agissant sur le système nerveux, y opère d'autant mieux, qu'il trouve l'organisme dans un état d'épuisement. Tout ce qui peut donc diminuer, altérer les forces vitales, la résistance animique, savoir, le chagrin ou toute autre cause débilitante, comme une mauvaise alimentation, doit être compté en première ligne dans tout ce qui peut provoquer infailliblement l'attaque.

L'essentiel serait donc pour tous de se retremper au physique et au moral, et d'acquérir par une espèce de gymnastique vitale, des forces puissantes pour résister à l'atteinte.

Qu'on ne nous parle donc pas de ces cas de mort effrayants arrivés en deux ou trois heures ; rien de tout cela n'est vrai ; et si cela est arrivé, ce n'est que chez des sujets placés déjà dans les conditions les plus complètes d'épuisement physique ou moral, et qui auraient pu encore éviter cette catastrophe en se soignant à temps.

VI.

HYGIÈNE DIÉTÉTIQUE, ALIMENTATION.

L'hygiène à suivre, en temps d'épidémie, n'est absolument que celle que l'on doit observer toujours, pour conser-

yer la santé, et lui donner les forces dont elle a besoin pour atteindre une brillante vieillesse. Ainsi :

La propreté du corps, l'usage d'aliments sains et bien préparés ; la régularité dans les habitudes, le travail, l'exercice en plein air, la moralité des actions et une conscience calme ; telles sont tout d'abord, les conditions premières de la santé, de sa vigueur, de sa longévité.

En temps d'épidémie, et surtout pendant les fortes chaleurs, alors que la soif est si vive, il ne faut pas chercher à se raffraîchir trop, à boire de l'eau glacée, à passer brusquement enfin d'une température chaude à une froide ; on doit donc se vêtir convenablement, ne pas se découvrir la nuit, ni le soir et le matin ; ne boire jamais d'eau sans l'aiguiser d'un peu d'eau-de-vie ou de vinaigre. Le nombre de malades frappés pour ces divers écarts nous a paru prodigieux à la campagne, à l'époque surtout des moissons.

Aussi regardons-nous comme une excellente et très-sage mesure celle qui force nos soldats d'Afrique à se vêtir l'été comme l'hiver. Nous voudrions que le paysan, si exténué déjà par les privations qu'il endure, ne se crût pas aussi invincible qu'il l'est peu, et que si pour le travail il est obligé d'être peu vêtu, il se couvrît davantage quand il part tout en sueur, le soir, et tout brisé par les fatigues qu'il a éprouvées. Ce moment est critique pour lui.

Les gens de la campagne ignorent trop la faiblesse de leur organisme et la puissance des causes meurtrières au milieu desquelles ils vivent. Ils devraient savoir que si la chaleur est extrême le jour, à l'ardeur du soleil, le corps perd étonnamment de ses forces par les sueurs, et ne sera

que plus exposé, à la fraîcheur du soir ou de la nuit, à être frappé par les influences si délétères des causes morbides.

Pour l'alimentation, on devra bien se rappeler que ce qui se digère assez bien en hiver, n'est plus aussi bien supporté en été, époque où les sueurs affaiblissent singulièrement les forces digestives.

Les ouvriers des villes et des campagnes surtout devront donc bien s'observer, en raison de leurs fatigues, et éloigner, pour le moment, les crudités, le lard même, pour se contenter de la soupe, des fruits cuits, des fécules et de la viande de boucherie quand ils pourront en faire usage.

Une question toute d'humanité et de solidarité chrétienne se présente et ne peut nous échapper : c'est que, pour diminuer les ravages de ces fléaux qui déciment les populations, en frappant, en raison de leur intensité, les grands et les petits, les riches et les pauvres, il faudrait nécessairement voter des crédits, avancer aux communes des fonds, des ressources, afin que, secourus, aidés à temps, les habitants eussent la possibilité de suivre les règles hygiéniques et diététiques que nous leur prescrivons par la voie des autorités; autrement, convenez-en, tous ces frais d'études, de précautions, de conseils, ne sont plus qu'une vaine législation, une stérile sagesse, qui ne diminuent en rien les épidémies et n'en garantissent plus personne, comme on ne l'observe que trop dans les villes, les champs et les armées, où il serait si facile pourtant de propager à l'avance des mesures infaillibles.

Espérons que l'exemple fourni, cette année, au milieu de notre armée d'Orient, portera ses fruits.

CHAPITRE DEUXIÈME.

VII.

THÉRAPEUTIQUE.

TRAITEMENT DE LA SUETTE.

Que ce soient ou non le même miasme, le même principe délétère, les mêmes causes qui produisent les trois nuances maladives que nous venons d'étudier, comme les divers symptômes qui les distinguent ont tous leur caractère spécial et leur différence marquée, le traitement de chacune d'elles doit être, conformément au principe de notre école, spécialement adapté à chacune, dans son individualité la plus absolue.

Et comme aucune de ces trois maladies ne peut être pour nous une affection simplement *locale;* qu'au contraire, elles doivent être et sont réellement le signe d'un trouble de toute la constitution; et que, de plus, ce trouble, cet effet dynamique s'opère à la fois, au moral comme au physique, le traitement devra donc porter essentiellement sur l'ensemble de l'organisme et avoir également une action morale analogue.

Telle est, du moins, la marche prescrite comme règle absolue, règle constante et vraiment mathématique, qui

donne partout, en tout temps, en tous lieux, aux praticiens qui y ont foi un cachet positif de rectitude, d'accord, dans leurs jugements comme dans leurs actes, qui les sauve de la déconsidération et des reproches amers qui perdent les autres.

Or, tant que ce principe, cette règle, ne seront pas démentis par la logique de la science, et continueront, au contraire, à nous satisfaire par la preuve incessante des faits, force nous sera bien, à nous qui avons droit de choisir entre les méthodes connues, éprouvées, de persévérer dans celle-ci; et à ceux qui, par ignorance ou par esprit de système, militent contre une réforme dont ils n'ont pas même les premières notions, de s'incliner et de se taire, sauf à attirer sur eux les foudres inévitables de l'indignation et de la réprobation générale.

Hahnemann, notre immortel maître, l'a dit et écrit avec ce profond sentiment de pitié et de charité qui le distinguait par dessus tout : « Quand il s'agit de l'art de guérir, » négliger d'apprendre est un crime. »

Coryphées de l'époque, hommes si vains de vos systèmes, que savez-vous donc que n'aient connu ou deviné tous ceux qui vous ont devancés et dont la vie pourtant s'est consumée dans l'étude, dans les recherches, dans les investigations les plus assidues?

Oseriez-vous suspecter la science, la probité de vos derniers maîtres : Hallé, Barthez, Bichat, qui tous, vous ont donné de si rudes leçons? Bichat, surtout que vous avez mis au Panthéon et qui a eu le courage de vous dire bien haut et d'écrire de sa belle encre ces lignes fatales qui, imprimées comme celles du festin de Balthazar, sur les

murs de votre temple, en prophétisaient si bien la ruine : « Incohérent assemblage d'opinions, elles-même incohé- » rentes, la *matière médicale* est peut-être de toutes les » sciences physiologiques, celle où se peignent le mieux » les travers de l'esprit humain ; que dis-je? ce n'est pas » une science pour un esprit méthodique, c'est un assem- » blage informe d'idées inexactes, de moyens illusoires, » de formules aussi bizarrement conçues que fastidieuse- » ment assemblées. On dit que la pratique de la médecine » est rebutante, je dis plus : *elle n'est pas*, sous certains » rapports, *celle d'un homme raisonnable*, quand on en » puise les principes dans la plupart de nos matières médi- » cales. »

Qu'en dites-vous, messeigneurs? Et Rostan, qui est encore au milieu de vous, ne vous a-t-il pas dit naguère encore du haut de sa chaire :

« Aucune science humaine n'a été et n'est encore in- » fectée de plus de préjugés que la matière médicale. Cha- » que médicament, chaque formule est, pour ainsi dire, » une erreur. »

Comment en face d'une aussi sanglante accusatiun, les Dubois, les Marjolin, les Récamier, , les Orfila, ont-ils pu persévérer dans les mêmes voies, et du haut de leur chaire commander en maîtres, en despotes? Comment, ceux qui les continuent à cette heure et qui se sont arraché les debris de leur réputation usurpée, peuvent-ils encore de sang-froid et sans honte, exploiter à leur profit, avec des armes si bien condamnées, la crédulité publique.

Avouez donc alors que nous vivons dans une nouvelle époque de décadence, dont vous êtes les patriciens enri-

chis, et qu'il ne vous manque plus, pour ressembler en tout à vos dignes ancêtres, que d'engraisser vos murènes du sang de vos victimes !

Oui, vous triomphez, messeigneurs, comme tous ceux qui ont vécu des erreurs et des préjugés en vogue; comme si Dieu avait besoin, par ces bizarres épreuves, de sonder les cœurs, leur probité, leur résignation, et de se préparer des hommes pour l'avenir!

Patience donc, nos bons princes, jouissez en plein de vos succès jusqu'à l'avènement de la Vérité, dont le jour approche; et quand l'éclat de ses triomphes aura proclamé son règne, soyez tranquilles, ce n'est pas nous qui, abusant de la victoire, nous vengerons des dédains insolents, des dénégations injustes, des calomnies infâmes dont vous nous aurez écrasés sous votre bon plaisir; non, en vrais fils d'opprimés, de parias, nous aurons pitié de vous, et vous pardonnerons en vous laissant mourir sous le poids de vos remords.

Mais d'ici là, si nous avons à vous subir encore, vous nous permettrez bien d'user du droit des faibles, d'aiguiser nos armes et d'espérer de vous battre sur le champ de nos épidémies, dont les fléaux, vous aurez beau faire, seront nos premiers vengeurs.

Ah ! c'est une bien triste campagne que celle que vous venez de faire; ce serait une bien lugubre histoire si elle était écrite fidèlement; et la statistique de vos états de service, de vos revers, serait tellement compromettante, que nous pouvons croire, pardonnez-nous cette franchise, que vous aurez le courage de la relever honnêtement et de la comparer à la nôtre.

C'est outrageant ce que nous disons là, c'est vrai, nous le confessons; mais que voulez-vous, seigneurs! la franchise, la loyauté n'est pas plus le fait de la tyrannie que de l'ignorance...; à aucun prix, celles-ci ne veulent être vaincues, et leur politique les oblige à mentir à la face du ciel, à fausser tout ce qu'elles touchent, à calomnier tout ce qui peut les démasquer!

Un des vôtres n'a-t-il pas eu le mérite, pour vous, de présenter à votre Académie, avec un grand air de triomphe, le chiffre de ses succès et des nôtres..., soit, pour lui, de 33 décès sur 60... malades!!!

Soit, pour nous, de 14 décès sur 16!!!

Qu'en dites-vous, bons apôtres, chers amis nos ennemis, de quel nom appelez-vous ce procédé, cette manière d'écrire l'histoire, et de s'ériger à soi, en petit comité, une statue aussi monumentale?

Certes, ce n'est pas nous qui chercherons dans notre dictionnaire l'épithète, la qualification convenable à votre manière d'abuser ainsi de la confiance du peuple qui commence à vous connaître; c'est lui qui cherchera ailleurs que dans un livre, croyez-le bien, le verbe dont il devra se servir, pour flageller comme elle le mérite l'outrecuidance de votre monopole, et l'abus que vous faites des hôpitaux, des ambulances et des chaires qu'il vous confie.

Patience donc, la lice est largement ouverte, le fléau n'est pas mort encore, l'Orient comme l'Europe lui fournit du terrain à parcourir... Partez donc pour cette croisade nouvelle; preux aux armes courtoises et flamboyantes, quand le combat sera bien fini, le peuple, lui, comp-

tera nos morts, et sans prévention ni sans vergogne, couronnera les vainqueurs.

Pour nous, sans nous attarder un seul instant sur la route que nous avons choisie ; sans souffrir trop des turpitudes qui nous entourent, nous continuerons notre rôle de lutteurs et d'apôtres, dévoués plus que jamais à une cause dont les succès et le triomphe inévitable suffisent au-delà à toutes les exigences de notre ambition.

Les agents thérapeutiques, les remèdes que l'école opposée à la nôtre, a proposés et employés, ont offert, on peut le dire, le tableau le plus navrant qu'une déroute complète pourrait jamais reproduire au même degré.

Tout ce qui a été fait, essayé, renouvelé, inventé, a obtenu le même succès que par le passé, c'est-à-dire la même défaite !...

Les opiacés, sous forme de laudanum, d'extrait gommeux ; les drastiques et purgatifs ; les énervants, comme le sulfate de strichnine, le nitrate de bismuth, substances des plus dangereuses, ont été employés en vain !!!

Les frictions avec des orties !!! avec des brosses, le chaud, le froid, le fer, le plomb, etc., etc., absolument comme aux tortures du moyen-âge, tout a été essayé au milieu de la plus honteuse et incorrigible défaite !

En face de tant d'incertitudes et d'insuccès, quand, réduits aux abois, au désespoir, vous cherchez partout des moyens nouveaux, des secrets, des arcanes, pour conjurer le mal ; vous ne voudriez pas que, forts des mêmes droits que vous, nous ne fissions pas nous-mêmes aussi, des essais, des recherches ?

Vraiment ce serait par trop fort, et vous donner des

airs de maîtrise que nous ne vous reconnaissons pas.

Nous sommes donc dans toute la mesure de notre pouvoir, de nos titres, nous aussi, en puisant dans les ressources qu'offrent à notre esprit investigateur, les richesses de l'analyse, de l'expérience, de la philosophie, pour découvrir le fil conducteur qui pourra nous sortir de ce labyrinthe où vous errez à plaisir depuis trois mille ans!

Que ceux qui ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un esprit pour comprendre, nous jugent donc à notre tour : nous nous livrons sans peur et sans reproche.

Nous allons donc et de notre mieux exposer un à un les moyens qui nous ont réussi, et que nous imposait la rigoureuse observance de notre doctrine.

Nous commencerons par le traitement de la suette, comme la première en ligne aussi, dans l'invasion de l'épidémie, et comme la plus intéressante peut être au point de vue de l'influence qu'elle nous a paru exercer sur les deux autres formes maladives.

Nous répèterons donc encore là ce que nous avons déjà dit, à son sujet, que c'est une affection *dynamique* dont les tendances se portent à la circonférence de l'organisme, à la peau, et qui ne doit en rien être contrariée, détournée dans le jeu normal, rigoureux, de ses évolutions.

Or, la médecine Homœopathique, découverte, formulée par Hahnemann, qui a toutes nos convictions et que nous avons des premiers, en France, appliquée au choléra en 1835, n'opérant que dans un sens conforme, *semblable* à celui de l'organisme, devait donc par sa méthode, par ses procédés, nous offrir toutes les chances du succès.

Tel est pour cette maladie que nous ne connaissions pas

encore, comme pour le choléra qui était pour nous un vieil ennemi vaincu, le motif qui nous avait poussé au combat.

Nous avions pensé qu'une fois sur les lieux, en face du mal, il nous serait toujours facile de trouver rapidement le tableau positif de la maladie, et aussi facile peut-être, de puiser dans notre arsenal les remèdes les plus analogues, les plus spécifiques à son caractère.

Notre conduite qui pouvait tout d'abord paraître entachée d'une certaine témérité, prenait donc tout simplement les proportions étroites d'une étude faite seulement sur le terrain le plus convenable au succès ; et sous ce rapport, nous pouvons le confesser hautement, la Providence a eu pitié une fois de plus de son serviteur, et l'a dirigé et soutenu jusqu'à la victoire.

Le traitement pourrait ici, comme dans toute maladie épidémique, se diviser en deux sens, c'est-à-dire être d'abord prophylactique ou préservatif, et puis spécifique ou spécial.

Mais nous n'avons guère pu agir d'une manière préventive, pas plus pour la suette que pour le choléra ; l'esprit de la population ne pouvait se faire à l'idée d'un remède pris sans mal, mais pour le mal à venir.

Et puis, disons-le bien haut, car ce fait est tout en faveur de la médecine nouvelle : l'idée du *remède* emporte tellement avec elle, dans la manière de faire ordinaire, l'idée de purgations, d'épuisements, de souffrances quelconques à subir, et de *diète* surtout ; que les gens de la campagne s'effraient à bon droit, tout d'abord, de toute proposition faite dans ce sens.

En Homœopathie, au contraire, la médication est toujours si simple, si douce et si dénuée de toute espèce de crises, que les enfants, les plus difficiles même, une fois au fait, ne se refusent jamais à nos prescriptions.

Pour toutes ces raisons, il nous a donc fallu renoncer à nos chers palliatifs que nous aimons tant à donner contre n'importe quelle maladie quand nous pouvons la prévoir.

Le préservatif que nous conseillerons cependant contre la suette, pour l'employer au besoin, serait tout simplement l'*aconit* 12[e], de 5 à 6 globules dans un verre d'eau; une cuillerée à café matin et soir, en ayant soin de prescrire une alimentation qui doit être des plus saines et des plns modérées. Une des conditions les plus essentielles est de s'habiller chaudement de pied en cap, car c'est le refroidissement de la température qui, après les chaleurs excessives, est la cause immédiate de toutes les maladies graves qui nous déciment.

Le traitement spécial varie comme on le pense bien, suivant chaque période, et chaque nuance de période par individu malade.

Nous nous garderons donc bien de rien préciser et de rien ordonner ici; et quoiqu'aucune de nos suettes n'ait succombé, ce qui, certes, n'est arrivé nulle autre part, on voudra bien nous pardonner si, trop novice encore en pareille matière, nous ne faisons qu'indiquer les armes qui nous ont réussi. Ainsi, l'*aconit*, la *belladone*, le *métal blanc*, nous ont rendu de grands services, toujours dans leur spécialité.

Mais le *sambucus niger*, que nous avons eu l'idée, par simple analogie, d'utiliser en pareil cas, a été d'une effi-

cacité remarquable; voici, en effet, quelques-uns de ses symptômes *pathogénésiques*, en tout *conformes* à ce que nous avons le plus souvent observé.

Fragments de la Pathogénésie du Sambucus.

1. **Bouillonnement** général du sang, le soir après s'être couché, avec sensation de tremblement;
2. Traction subite par la surface du corps;
3. Besoin de sommeil, sans qu'on puisse dormir;
4. Horripilation avec frisson, froid aux mains, aux pieds, fourmillement picotant à la peau;
5. Chaleur insupportable, avec crainte de se découvrir;
6. Fièvre, avec sueurs excessives, surtout la nuit;
7. Etourdissement, vertiges au moindre mouvement;
8. Forte disposition à s'effrayer, humeur chagrine, etc.

Donc, toutes les fois que ces symptômes apparaissaient, ce qui arrivait presque chez tous les malades, avant ou après *aconit*, *sambucus*, à la 12ᵉ ou 3ᵉ dilution, était administré, suivant les sujets, à la dose de 5 à 8 globules dans un verre d'eau, pris à distances calculées; et en moins de quarante-huit heures, tout le cortége des symptômes s'amendait pour disparaître de plus en plus, sans éruption ou avec une éruption très bénigne, mais avec des urines très-*critiques*, c'est-à-dire, très-chargées et abondantes, les derniers jours.

Aucune suette n'a résisté à notre médication, quelle qu'elle ait été; aucune n'a été déplacée sur le tube intestinal, comme nous ne l'avons que trop constaté autour

de nous ; aucune aussi n'a pu nous fournir de complication grave, excepté dans un seul cas, qui est le suivant :

Forme maligne ataxique.

Cette forme, toujours si dangereuse et si rapidement mortelle par certain traitement, ne s'est pas présentée sur le nombre de plus de cent cinquante malades que nous avons soignés.

Une seule fois peut-être, et encore pourrions-nous en douter, tant le succès a été prompt et heureux, nous avons cru avoir à faire à un cas de ce genre.

Il ne s'agissait pas cette fois d'une fille des champs, d'une simple paquerette, dirait Théophile Gautier, mais bien d'une grâcieuse châtelaine qui, par besoin de mélancolie ou par simple caprice peut-être, était restée, seule de sa société, à ne pas vouloir sortir de son castel durant tout le temps de l'épidémie ; *seule* aussi, elle fut frappée de l'influence, et paya largement son tribut, qui eût été mortel peut-être sans l'Homœopathie, comme on pourra en juger.

Une autre jeune personne, sa compagne assidue et sa sœur, on peut le dire, en beauté, en distinction, n'éprouva rien, pas plus que la famille entière qui habitait le château; tous et toutes, pourtant, excepté la malade, avaient parcouru le voisinage et subi les chances de l'influence. J'insiste sur cette circonstance pour que l'on sache bien, dans certaines régions de la société, qu'on n'a rien à craindre en fréquentant les malades, et qu'on a tout à

gagner à s'habituer, comme Mithridate, au prétendu poison qui, dit-on, les consume.

La maladie éclata ici, presque sans prodrômes, et prit rapidement un caractère de fièvre grave; les trois premiers jours, les désordres étaient variés de forme et d'intensité; rien ne marchait comme ailleurs; l'agitation était extrême le jour, et redoublait la nuit; la peau était sèche, brûlante; le pouls, serré dans le jour et très-fréquent, redoublait, le soir, et annonçait toujours un orage vers la tête, dont l'exaltation morale était difficile à calmer.

Aconit, à divers degrés, avait eu peu de succès; *belladone*, donnée en vue de conjurer l'état cérébral, et pour répondre à diverses épitaxis, n'ayant apporté aucun soulagement, le quatrième soir, le délire et certains signes défavorables nous firent craindre une fièvre ataxique grave des plus rapidement mortelles.

Certes, le cas était des plus critiques, le moment des plus solennels!

Une saignée abondante, de la glace sur la tête, des sinapismes aux jambes, aux cuisses, une potion purgative, révulsive, violente, conseillée par une sommité allopathique de Paris, si nous eussions alors été dans la Capitale, eussent, sans aucun doute, c'est notre opinion formelle, amené une catastrophe terrible!

Moins savant et plus docile aux leçons du progrès, que la docte Faculté, *qui meurt à petit feu, mais ne se rend pas*, nous avons tout simplement fait dissoudre 5 à 6 globules de la 12e dilution de *sambucus*, dans un verre d'eau, dont nous avons donné nous-même une cuillerée à café à sept et neuf heures du soir, du quatrième jour.

A onze heures et demie, avant de quitter le château pour rentrer au village, où notre présence était indispensable chaque nuit, nous avions déjà constaté dans le pouls un changement tel, que nous avons supprimé les autres cuillerées prescrites, et annoncé pour le lendemain une amélioration très-marquée.

En effet, la nuit fut assez calme, la malade sommeilla à diverses reprises, et sur le matin fut inondée de sueurs brûlantes qui la désolaient par leur odeur peu aromatique.

Le lendemain, sur le soir du cinquième jour, l'éruption parut, sous forme de taches comme dans la roséole, et la miliaire se dessina dans tous ses caractères, qu'elle parcourut et franchit avec la plus grande régularité jusqu'au dixième jour, où la dessication était presque achevée; le douzième, la malade se promenait dans le parc, et le quinzième, entièrement remise et, s'il était possible, plus blanche et plus belle qu'avant, elle montait en chaise de poste pour aller retrouver à Paris cette vie de distraction et d'études artistiques dont elle avait tant besoin, après une si cruelle et si *laide* maladie, comme elle le disait elle-même avec beaucoup d'esprit.

Ainsi donc, excepté ce seul cas, notre épidémie de suette a été réduite à sa plus simple expression, et n'est jamais venue préparer des provisions, des victimes, suivant sa qualité et ses fonctions de *fourrier* du choléra, comme notre spirituel sous-préfet de Bar-sur-Aube, M. Salles, l'avait tout d'abord appelé.

Inutile de dire que nous n'avons jamais terminé un traitement sans laisser au malade guéri une dose de *sulfur.*, de *calcarea* ou de *silicea*, pour terminer le tout et réparer

les forces par un moyen *dépuratif* approprié *à son individualité.*

RÉSUMÉ SUR LA SUETTE.

La suette que nous avons observée et combattue est bien la même maladie qui a sévi en Angleterre, en Picardie, autrefois; qui, depuis lors, a fait tant de ravages dans d'autres contrées de la France, et pour laquelle le Gouvernement et l'Academie de Médecine ont institué des commissions, et accordé des titres et des récompenses honorables, mais qui ne nous paraît pas mériter les accusations gratuitement formulées contre elle, comme cause de mortalités désastreuses.

Elle nous paraît jouer ici le rôle du baudet de la Fable, sur lequel tous les coupables réels s'évertuent à crier: *Haro!*

Tout le mal, pour nous, nous semble donc venir du faux jugement porté sur la maladie, et par suite du traitement contraire qu'on lui oppose, *indè iræ, indè mali labes.....*

Pour nous, médecins physiologistes d'une autre école, la suette rentre dans les simples proportions des maladies éruptives: de la variole, de la scarlatine, de la rougeole, etc., et ne nous offre pas plus de chances de gravité que ces diverses affections qui ne nous en ont jamais présenté, à part, du moins, les rares, très-rares exceptions qui, pour nous, constituent partout et en tout la règle normale du bien et du vrai.

Mais quel est donc le miasme, le principe de cette étrange maladie? Quelle est son analogie délétère avec celle du choléra; dans quels rapports de similitude, de contrariété sont ces deux géants *invisibles*, *insaisissables*, et d'une puissance à confondre les matérialistes, les organiciens de l'école de *Broussais*, de *Cabanis* et de *Pinel*?

Notre réponse n'est pas aussi prête, aussi facile, à ce point de vue métaphysique, qu'au point de vue des faits et des expériences que nous avons observés et répétés.

Là, pour nous comme pour tous, la vérité est encore cachée, mystérieuse; aussi, ne chercherons nous pas à briller par l'exposition d'une idée quelconque; nous dirons seulement que nous avons cru remarquer, en effet, une certaine correspondance d'action entre les deux fléaux ou miasmes, en ce sens, que ce que l'un produisait sur la peau, l'autre l'établissait sur la muqueuse, avec une même déchéance dans le moral, dans l'énergie normale du patient, de telle sorte qu'il nous a semblé encore que les deux maladies s'antidotaient par leur similitude même, à ce point que si l'une avait lieu d'une part, et y était bien traitée, elle centralisait l'autre et en exemptait ainsi.

Ce fait nous paraît s'être généralement confirmé, quoique nous ne voulussions pas cependant le garantir; mais ce que nous n'hésiterons pas à proclamer comme une certitude, c'est celle où nous sommes, que partout la suette mal traitée a amené des cholérines et des cas de choléra graves.

Nous devons dire encore, pour compléter notre pensée et nous conformer à la vérité sévère de l'histoire, que

dans quelques cas de choléra survenus brusquement et heureusement guéris, les convalescences ont été enrayées par la présence cachée de la suette, dont l'évolution, arrêtée par la violence et la dominance du fléau indien, a repris après lui sa marche simple et normale jusqu'à l'éruption la plus caractéristique. Dans un de ces cas, nous avons constaté une éruption des plus belles, remarquable par des taches framboisées, de la plus luxuriante couleur.

Le choléra n'empêcherait donc pas pour nous, l'explosion, plus tard, de la suette; mais celle-ci nous paraîtrait pouvoir l'enrayer, et en exempter même, si elle suivait bien ses périodes.

Cette opinion nous paraît même basée sur la plus saine physiologie, et sur les évolutions les plus habituelles de la vie dans sa normalité.

A savoir : que toute maladie grave de l'économie, ayant son siége dans les profondeurs de l'organisme, dans le tube intestinal, si l'on veut, peut, dans son élaboration, se résoudre à la peau, à la périphérie, sans apporter la moindre gravité, et nous ajouterons même se terminer par là d'une manière des plus heureuses.

Tandis que le contraire paraîtra, aux intelligences comme aux esprits vulgaires, devoir être d'une terminaison funeste.

En un mot. la peau est et doit être respectée dans les crises dont elle paraît être le siége, afin que les désordres, les phases par lesquelles la vitalité a besoin de passer pour revenir à la santé, ne se transposent pas sur d'autres points d'un ordre moins normal, moins favorable.

Donc, partout où se présenterait à l'état épidémique une maladie éruptive quelconque, nous croyons, nous, qu'il est du devoir de la véritable science médicale et du médecin, son ministre, de la ressusciter et la favoriser par une tactique rationnelle.

Nous faisons donc des vœux bien sincères pour que les lumières que l'enseignement de notre réforme peut projeter sur ce prétendu fléau, soient prises en souveraine considération par le Pouvoir, et à son défaut du moins par les classes éclairées, aussi bien à même que lui de juger les faits, et de leur rendre toute la reconnaissance dont ils ont besoin pour établir le triomphe des idées qui y président.

Le mémoire que nous écrivons ici n'a pas d'autre but que celui d'appeler l'attention générale sur les actes et la conduite de notre école, que nous croyons plus en droit que toute autre de rendre d'éminents services à l'humanité, en possession qu'elle est, aussi bien que sa rivale, des leçons et des expériences du passé, et mieux qu'elle, de celles autrement supérieures et progressives qu'apporte sans cesse à l'esprit la science qui *marche et marche toujours*, comme l'a dit Bossuet.

Pour terminer nos observations sur la suette, ajoutons que la convalescence en est toujours très-franche et des plus réhabilitantes, nous oserions dire; en effet, le corps en entier semble renaître, la vitalité redouble partout; et si les cheveux ont tombé avec abondance, ils repoussent bientôt plus épais et plus beaux; la peau, dépouillée de ses squames et boutons, devient plus douce et plus blanche; et comme si vraiment une compensation était due à

la victime, pour une maladie aussi désagréable, on pourrait dire qu'elle renaît plus belle et plus vivante.

Dans le choléra, la convalescence est aussi franche et aussi rapide, mais les dédommagements ne sont pas aussi complets.

VIII.

TRAITEMENT PRÉSERVATIF ET CURARIF DE LA CHOLÉRINE ET DU CHOLÉRA.

Comme nous avons eu déjà l'honneur de le dire, l'étude de la suette était ce qui nous avait préoccupé le plus, et notre seul désir aujourd'hui, au milieu du peu de bien que nous avons pu faire, est d'obtenir la satisfaction que nous avons apporté quelque lumière sur cette maladie et sur son traitement.

Quant aux deux autres affections toujours si effrayantes et souvent si désastreuses, nous sommes heureux de le confesser : la science, pour notre école, est complètement faite sur elles, et le traitement, dans sa double spécialité, est entièrement établi, son application victorieusement démontrée par les faits, depuis bien des années déjà, et l'on peut le dire, depuis le premier jour, où elle a été appelée à sévir contre elles.

Que pourrons-nous donc apprendre aux jeunes confrères qu'ils n'aient déjà trouvé dans tous nos livres, et que ne leur aient dit et redit à satiété, les vieux praticiens? absolument rien.

Nous sommes donc forcé encore une fois, de n'écrire que pour le commun des mortels, pour les plus intelligents cependant, afin qu'à leur tour, dans leurs positions diverses de chefs de familles, d'institutions, de communes, etc., ils puissent proposer nos moyens, et rétablir à eux la confiance, la sécurité, la force morale dont on a tant besoin pour triompher autant de la panique générale qui désarme tous les courages, que de la maladie qui fait alors si facilement des victimes.

Nous allons donc tout d'abord insister sur les préservatifs qui nous ont toujours fourni le moyen le plus simple, le plus général, pour répondre à l'influence épidémique dans les deux cas.

Ainsi, pour que le succès soit complet, nous souhaitons que le Gouvernement, qui sait faire avec tant de sagesse et d'habileté, et à si grands frais, les préparatifs obligés d'une grande guerre, fût enfin suffisamment renseigné par nos actes, pour prendre lui même la haute main et l'initiative dans la distribution de ces préservatifs.

N'est-il pas temps, en effet, de renverser les vieux adages de la barbarie et de remplacer l'aphorisme politique des nations belligérantes : *Si vis pacem, para bel'um*, par celui-ci, qui est le cri de guerre de la civilisation progressive : *Si vis pacem, para pacem :* Si vous voulez la paix, préparez la PAIX, au lieu d'organiser la guerre. Pourquoi donc, si l'on veut la santé pour soi et pour tous, comme la paix, ne préparerait-t-on pas tout simplement la SANTÉ ?

Du jour où ce que nous désirons et ne cesserons de demander, où la science médicale élevée au rang de directrice suprême qui lui est dû, aura au Pouvoir son *ministère*,

nous sommes sûr de voir se réaliser des progrès et des améliorations immenses dans le sort de l'humanité.

Eh quoi, en effet, la chose la plus importante, la plus désirée, la plus heureuse pour nous; le bien le plus grand, le plus envié, le plus regretté, qui nous charme par dessus tous les biens; la SANTÉ enfin, sans laquelle, grands et petits, nous ne sommes rien et ne pouvons rien, qui permet aux puissances de notre virilité d'accomplir les travaux les plus rudes, d'endurer les fatigues, les privations les plus grandes; aux facultés de notre esprit, de notre âme, de réaliser les plus grandes, les plus glorieuses conquêtes, la santé n'aurait aucune place, aucun rang dans la hiérarchie des pouvoirs, des protections, tandis que l'art de la destruction aurait à satiété toutes les ressources qui organisent la guerre au dedans comme au dehors! Quoi! la science qui seule a le privilége de donner la vie, de l'énergie aux puissances du corps et de l'âme; qui, par la transmission du sang dans les familles, propage la pureté des races ou leur corruption, leur rachitisme; qui peut d'une nation de crétins faire un peuple de géants et de penseurs, tandis que l'art de la destruction, de la guerre, ne peut produire que des conquérants stériles : cette science serait demain abandonnée au hasard, aux caprices de tous, ou bien à l'aveuglement d'une académie décrépite, sur laquelle la lumière du progrès produit le même effet que celle du soleil sur les oiseaux des ténèbres!

Quoi! pendant que des villages, des faubourgs, manquent d'air, d'eau et d'espace; pendant que la rareté et la cherté des vivres poussent le commerce à toute espèce de falsifications, et vouent ainsi les ouvriers des villes et des

campagnes à s'empoisonner à petits bruits, des ministres à courte vue, malgré leurs lunettes, jettent millions sur millions dans la construction de murailles et de forteresses, au lieu d'entourer la première capitale du monde de fermes, d'ateliers, de crèches, de cités ouvrières, de jardins et de villas a la portée de tous!!!

Et qu'on ne croie pas que nous oublions que nous écrivons ici un livre adressé à un ministre auquel on pourrait nous accuser peut être de parler sans cette déférence, cette convenance de formes que l'on doit aux représentants de nos droits; non, nous ne croyons pas l'oublier, de même que nous ne pensons pas avoir franchi les justes mesures sous lesquelles peuvent seules se présenter, sans sortir des rigueurs de la loyauté et de la franchise, les observations et les conseils que toute intelligence croit avoir le droit d'exposer aux défenseurs de ses propres intérêts.

Nous savons très-bien les difficultés inouïes qui incombent à toute organisation qui naît, qui s'établit sur des ruines; nous savons de plus qu'en ce moment une guerre a été imposée à l'honneur, à l'avenir commercial de la France, et c'est justement en face de ces désastres inévitables que nous tenons à exposer nos idées, parce que la haute intelligence des chefs n'oublie pas qu'il y a dans le pays d'autres difficultés plus menaçantes et plus terribles encore, et auxquelles il faut songer à tout prix, sous peine d'être accusé alors d'impéritie ou de mauvais vouloir.

Si nous avions le temps, car c'est ici le lieu aussi bien que partout ailleurs, nous prouverions que la science qui répond à toutes ces exigences, ne s'apprend pas plus à

à l'Ecole de Saint-Cyr qu'à l'Ecole Polytechnique, et que les temps approchent où l'opinion générale, cette souveraine qui règne sans sceptre et sans armées, fera justice de ces procédés renouvelés d'Athènes et de Rome.

Nous croyons donc être dans tout notre droit et remplir dignement notre mandat de citoyen et de médecin, en faisant des vœux pour que d'abord la bienveillante sollicitudé de l'Autorité redouble de zèle, dans tous les genres de secours à distribuer aux époques nécessiteuses, et d'autre part, qu'elle s'éclaire absolument sur les moyens que nous proposons de distribuer par les maires et les curés, pour obtenir dans les populations ce que nous obtenons dans nos clientèles, la diminution, l'anéantissement d'une épidémie.

Nous insistons autant sur ce conseil, parce qu'il nous a été démontré d'une supériorité d'execution et de simplicité telle, que nous n'avons pas hésité déjà, étant sur le champ de bataille épidémique, d'écrire au Ministre : « que sitôt » qu'un fléau quelconque, et le choléra surtout, sera dé» noncé comme faisant apparition dans une de nos con» trées, le Pouvoir sera mis en mesure par nous, quand » il le voudra, de l'anéantir *subitò* à l'aide de nos préserva» tifs, ou de le réduire à des proportions telles, qu'on » n'aura jamais à déplorer une mortalité au-dessus des chiffres de 5 à 6 sur 100. »

On voudra donc bien comprendre et nous pardonner toute la chaleur que nous mettons à developper et soutenir notre idée, qui n'est mue, comme on le voit, que par un esprit de progrès et de charité.

(La suite au prochain numéro.)

DE LA GROSSESSE

Au point de vue pathologique.

(Suite. — Voir la page 217.)

Médication Homœopathique des Indispositions ou des Maladies causées par la Grossesse.

Evidemment, tous les phénomènes ayant plus ou moins d'importance pathologique qui compliquent la gestation, sont dus aux sympathies fonctionnelles que sollicite l'utérus, chargé du produit de la conception Le germe fécondé ne se développe pas dans le sein maternel comme un parasite longtemps oublié. La fécondation, c'est la scission d'une vie en deux vies, et la grossesse n'est que la durée de cette scission ; en d'autres termes, procréer c'est mourir à soi-même. La gestation est la succession des phénomènes qui constituent cette mort partielle de l'être féminin, ou plutôt la transmutation d'une partie de sa propre vie en une vie indépendante.

La pathologie confirme cette relation, intime comme jamais il n'en fut, entre la mère et l'embryon; la solidarité la plus absolue les unit à tous points de vue ; la plus légère altération de la santé de l'une modifie le développe-

ment de l'autre : c'est ce que le raisonnement et l'observation confirment.

La thérapeutique peut-elle ne point consacrer les lois physiologiques et pathologiques que nous venons d'énoncer? Nous avons vu que les médications allopathiques s'en éloignaient manifestement, en ne considérant, dans les rapports de la mère à l'embryon ou au fœtus, que des phénomènes matériels exprimant le plus ou moins d'équilibre dans la circulation des matériaux organisables : les modificateurs qu'elle emploie ne peuvent avoir directement prise que sur ceux-ci. L'Homœopathie, au contraire, toujours basée sur sa loi fondamentale, est certaine que les médicaments dynamiques dont elle dispose font renaitre l'harmonie, autant dans les éléments matériels que dans les éléments immatériels des deux êtres. L'expérimentation pure lui ayant révélé les propriétés des agents médicamenteux, par les perturbations de la sensibilité et de la fonctionnalité que ceux-ci ont fait naître dans l'organisme sain, il est évident que ces mêmes phénomènes appréciables qu'il est utile de dissiper chez la femme enceinte, seront efficacement combattus, autant dans leur matérialité que dans leur essence immatérielle ou vitale, et, soit dans ce qui a rapport à l'organisme générateur, soit dans ce qui a rapport au nouvel organisme engendré, par des agents ayant la propriété de produire ces mêmes désordres, qui, étant semblables, ne peuvent avoir une cause vitale différente. C'est ce que démontre l'expérience des faits, consécration unique et suprême de toute doctrine.

I.

En général, les organes digestifs sont les premiers à ressentir les sympathies que l'utérus éveille dans l'organisme féminin, dès les premiers jours de la fécondation; les lésions fonctionnelles dont ils sont atteints varient singulièrement d'intensité : elles se manifestent par des dépravations du goût, par de la salivation, des nausées et des vomissements; du simple crachotement au ptyalisme, des vomissements survenant de temps en temps au rejet immédiat et absolu de toute substance introduite dans l'estomac, il y a de nombreux degrés. La durée de ces phénomènes est loin d'être constante : chez quelques sujets, ils disparaissent à peu près dès les premiers mois de la grossesse, au troisième surtout; chez d'autres, au contraire, leur durée est en rapport de leur intensité, et ils ne cessent qu'avec la gestation, après avoir gravement compromis la santé de la mère ainsi que celle de son fruit ; dans certains cas, même, ils causent la mort. C'est pour prévenir cette issue funeste qu'il a été question de les faire cesser par l'accouchement prématuré, pendant les deux derniers mois de la grossesse, ou par l'*avortement*, avant ce terme où le fœtus n'est jamais viable.

Les manifestasions de ces désordres digestifs varient à l'infini; ordinairement, ils sont légers et insignifiants dès les premiers jours de la grossesse, et parfois ils acquièrent peu à peu une très grave intensité ; dans d'autres cas, ils sont inquiétants dès leur debut. Quoi qu'il en soit du plus ou moins de temps qu'ils emploient à se produire à ce degré, il

convient de les combattre aussitôt qu'ils apparaissent; il sera toujours beaucoup plus facile d'en triompher, si l'organisme les subit depuis peu de jours, que s'ils sont devenus pour lui une sorte d'habitude. Il est très-important d'en guérir la femme enceinte, car, outre les souffrances qu'ils lui imposent, ces phénomènes la privent d'une plus ou moins grande partie de sa nourriture, dans un moment où elle doit au moins recevoir une quantité normale d'aliments. La cause qui les a fait naître ne pouvant être éloignée, il arrive quelquefois qu'ils reparaissent après avoir été amendés ou guéris; il faut alors que le praticien ait autant de constance à les combattre que ce que ces sortes de désordres ont de l'opiniâtreté à se reproduire.

Les DÉPRAVATIONS DU GOUT ET DE L'ODORAT ne sont, en général, que très-désagréables. Cependant cette aberration sensorielle pouvant constituer une prédisposition à quelque désordre fonctionnel, il sera toujours bon de la guérir. Si elle est parfaitement isolée, c'est-à-dire, si aucun phénomène anormal ne l'accompagne, il sera très-difficile d'en triompher, à cause de la difficulté qu'il y a à pouvoir choisir le médicament parfaitement approprié. Dans cette circonstance, les antécédents de la santé de la femme, les manifestations psoriques dont elle a été atteinte, sa constitution, sont les éléments à la faveur desquels le praticien pourra compter sur une détermination salutaire.

Calcar.-carb. nous a été souvent utile chez les constitutions à prédisposition polysarcique, lorsque le moral est porté à l'abattement, à la tristesse, aux pleurs, aux appréhensions, au dégoût et à l'aversion pour toute espèce de travail; *conium-macul.*, chez les femmes hystériques, à ca-

ractère peureux et craignant la solitude. A défaut d'autres indications, *mercurius-sol.* ou *nitri-acid.* se sont montrés efficaces, lorsque des présomptions fondées nous ont fait croire à une infection syphilitique à l'etat latent, même chez le mari. *Pulsatilla* est approprié aux constitutions lymphatiques, avec dispositions morales mélancoliques et tristes et grande préoccupation inquiète au sujet des soins matériels que réclame la famille; *sepia* convient dans les mêmes circonstances, surtout si les préoccupations inquiètes ont la santé pour cause exclusive. *Sulfur.* est quelquefois indiqué à cause de la difficulté de la femme à rester debout sans marcher; de même, la disposition aux réflexions philosophiques et religieuses a décidé notre choix pour cette substance.

L'ODONTALGIE des femmes enceintes est un phénomène assez fréquent et trop incommode pour que nous ne lui consacrions pas quelques lignes. Si elle est congestive, avec battements dans les tempes et céphalalgie frontale, *aconitum* et *belladona* en triompheront; si elle est compliquée d'un état moral angoissé, avec disposition aux pleurs, aux gémissements, à la colère, et aggravation nocturne, *chamomilla* sera très-efficace; *clematis* convient lorsque l'odontalgie, supportable pendant le jour, devient violente jusqu'au désespoir dès qu'après s'être mis au lit, le sujet place son corps horizontalement, avec exaspération des douleurs pendant toute la nuit: si le froid et le chaud l'aggravent également, *mercurius-sol.* est parfaitement indiqué; si la chaleur et le repos soulagent la malade, *nux-vomica* est le médicament par excellence; au contraire, si la fraicheur et le mouvement sont les conditions les plus favora-

bles, *pulsatilla* aura la même efficacité. *Rhus-tox.* est plus particulièrement indiqué si la douleur est caractérisée par une sensation de cuisson et d'excoriation aux gencives et dans les racines des dents, avec aggravation après minuit. *Spigelia* est réclamée surtout par l'aggravation qui survient après le repas, et *staphysagria*, lorsque le froid est aggravant et que la douleur est tiraillante, et surtout caractérisée par une sensation de chatouillement désagréable.

Il nous a paru utile de mentionner cette indisposition qui souvent cause de vives souffrances à la femme enceinte et la prive en outre plus ou moins longtemps, de sommeil et d'une suffisante alimentation. Bien que l'*odontalgie* ne soit souvent que la complication d'une véritable névralgie faciale provoquée par la grossesse, nous avons cru devoir en parler à propos des désordres des organes digestifs, à cause de la relation intime qui existe entre ceux-ci et les organes masticateurs.

Le PTYALISME est, le plus souvent, une indisposition fort peu importante; mais quelquefois, soit à cause de sa continuité, soit à cause de la quantité des sucs salivaires qui le constituent, il est indispensable de le combattre. Il est très-rare qu'il soit tellement isolé d'autres phénomènes qu'il constitue à lui seul la principale indication à remplir. Cependant lorsqu'il se présente dans cette condition, bien qu'il soit plus difficile d'en triompher à cause de la difficulté du choix du médicament, il est possible d'y parvenir en s'éclairant de la nature du liquide secrété et des diverses saveurs qui l'accompagnent. Conviennent, d'une manière générale, contre cette pénible indisposition, *camphora*, *chamomilla*, *colchicum-aut.*, *nux*, *ipec.*, *rhus tox.*, *spigelia* et *taraxa-*

cum; mais *bryonia* est indiqué lorsque la salive est savonneuse et spumeuse; *ignatia*, si elle a le goût acide; *mercurius-sol.*, si la salive est très-acide et infecte; *plumbum*, si la salive est douçâtre et moqueuse; *rhus*, si une sensation d'acide dans l'estomac paraît provoquer cette abondante sécrétion salivaire; *spigelia*, enfin, si la salive conserve son goût et son aspect ordinaires. Les autres médicaments cités plus haut ont leur utilité dans des circonstances particulières déterminées par d'autres anomalies qui se présentent assez souvent chez la femme enceinte.

Le DÉGOUT, l'INAPPÉTENCE, si fréquents dès le début de la grossesse, sont quelquefois isolés des aberrations dont nous venons de parler et de celles dont nous allons traiter. Il convient donc de les étudier avec attention, car leur persistance est quelquefois cause d'une altération profonde de la santé de la mère et de celle de son enfant.

Le *dégoût* doit-être considéré au point de vue des sensations morbides qui le caractérisent, et au point de vue des aliments qu'il porte les malades à repousser.

Acon., *Alum.*, *bryonia*, *coccul.*, *cuprum*, *ignatia*, *platina*, *pulsatilla*, *veratrum*, conviennent lorsque le dégoût est causé par une sensation générale de *fadeur*, par un *goût douçâtre* dans la bouche

Lorsque la sensation d'*acidité* prédomine dans les perceptions gustatives, sont surtout indiqués *arnica*, *ars.*, *china*, *coccul.*, *ign.*, *nux vom.*, *rheum* et *verbascum*.

Bella l., *merc.-sol.*, *mezer.*, *nux-vom* et *pulsatilla* combattent efficacement l'altération perceptive qui donne la sensation d'un *goût salé*.

La *putridité* de la bouche, le *goût putride* réclame *arn.*,

ars., *bellad.*, *bryonia*, *cham.* , *ferrum*, *merc.-sol.* , *mur.-acid.* , *nux-vom.* , *puls.*, *rhus-tox.*, *sulf.-acid.* et *verat.*

Le *goût amer*, qui est le plus fréquent , se retrouve souvent dans la matière médicale pure ; les principaux médicaments qui conviennent en ce cas sont : *arn.*, *bry.*, *cham.*, *chi* , *merc.-sol.*, *nux-vom.*, *puls* , *rhus-tox.*, *sabad.*, *sabina* et *valer.*

Une foule d'aberrations perceptives produites par la grossesse se retrouvent dans notre matière médicale et deviennent toujours, à cause de leur singularité, fort importantes dans la thérapeutique. Ainsi le *goût de poisson* réclame *acon.*; le *goût de savon* , *dulcamara* ; le *goût d'herbe*, *nux.-vom.*, *ph.-acid.*, *puls.* et *verat.*; le *goût de poivre*, *mezer.* et *verat.*; le *goût terreux* , *coccul.* , *ferrum* , *merc.-sol.* et *puls.*; ces deux derniers médicaments conviennent aussi contre le *goût ichoreux*; le *goût de rancidité* indique *ipec.* et *muriat.-acid.*; le *goût brûlé, empyreumatique*, *puls.* et *ranunc.*; le *goût laiteux* , *aurum*; le *goût d'urine* , *senega* ; le *goût de fromage*, *china* et *phelland.*

Le *dégoût* n'est , le plus souvent , pas absolu ; certains aliments sont repoussés seulement à cause de la perception gustative morbide qu'ils éveillent chez la femme enceinte. Ainsi, le pain même , cet aliment habituel de l'homme, inspire une véritable aversion, dans certains cas. Ainsi, *s'il paraît amer au goût*, conviennent *china*, *digit.* , *phos.-acid.* , *puls.*, *rhus-tox.*, *sassap.* et *thuya*; si le *pain est trouvé acide*, il faut , au contraire , chercher le médicament approprié parmi les suivants : *bell.* , *cham.*, *china*, *merc.-sol.*, *nux-vom.*, et *staphysag.* La *répugnance pour le lait* réclame *arn.*, *bell.*, *puls.*; la *répugnance pour la viande*

indique *alum.*, *grat.*, *helleb.*, *ignat.*, *mezer.*, *merc.-sol.*, *opi*, *puls*, *rhus-tox.* et *sabad.*; le *dégoût du café* indique *bell.*, *chi.*, *merc.-sol.*, *nux vom.*, *rheum*, *rhus-tox.*; le *dégoût des légumes et des fruits* est combattu par *helleb* et *ignat*; le *dégoût du vin* le sera par *ignat.*, *merc.-sol.* et *rhus.* Sous ce dernier rapport, nous croyons que la matière médicale est fort imparfaite pour les pays où le vin est la boisson ordinaire. Les expérimentations que nous possédons ont presque toutes été faites en Allemagne, où la bière est la boisson normale. Il en est résulté que la matière médicale est, sur ce point, à peu près à refaire. Ainsi, *bryon.*, *cham.*, *nux-vom.*, *puls.* et *sulfur.* nous ont été souvent efficaces pour combattre la répugnance qu'inspire fréquemment l'odeur du vin ou son usage.

Nous n'oserions affirmer que nous ayons contrôlé par la clinique les nombreuses variétés d'indications que nous venons de passer en revue, relativement au DÉGOUT : mais nous pouvons avancer que le plus grand nombre des particularités que présente, à ce point de vue, la matière médicale pure dont, au reste, nous sommes loin d'avoir donné l'énumération complète, sont le résultat d'observations très-exactes, et que toutes les fois qu'il nous a été offert par la pathologie l'occasion d'en constater la rigoureuse précision, il nous a été démontré par la puissance des faits qu'elles sont on ne peut plus précieuses pour la thérapeutique. Que de fois même n'avons-nous pas pris notre détermination en faveur de tel ou tel agent, à cause d'une singularité sensorielle, et combien souvent n'avons-nous pas été convaincu par les résultats de l'importance de ces sortes de traits caractéristiques des affections et des

médicaments ! C'est à cause de leur valeur, que nous avons cru devoir étaler plus de richesses de notre matière médicale que nous n'en avons utilisé jusqu'à présent.

Les NAUSÉES et les VOMISSEMENTS des femmes enceintes sont tellement inséparables, que nous les étudierons en même temps ; leur résultat est, en général, le même : ils privent à peu près également la femme de son alimentation ; car, que celle-ci en soit privée parce que la disposition nauséeuse où elle est ne lui permet de manger que très-imparfaitement, ou qu'elle soit privée d'aliments parce que son estomac les rejette presque aussitôt qu'il les a reçus, le résultat est absolument le même au point de vue de la nutrition. Ce qui nous porte également à en parler dans le même paragraphe, c'est que les mêmes médicaments conviennent dans l'un et l'autre cas. Disons, toutefois, que les *vomissements* doivent éveiller à un plus haut degré la sollicitude des praticiens, parce qu'ils ont plus de gravité que les simples *nausées*, plus ou moins accompagnées d'aliments régurgités, à cause du retentissement fâcheux que peut ressentir l'utérus pendant les mouvements convulsifs sollicités par les *vomissements*.

Ipeca et *nux-vom.* sont si souvent efficaces contre les phénomènes pathologiques dont il s'agit, qu'il y a presque de l'inutilité à parler d'autres substances à leur sujet ; ce n'est que très-exceptionnellement qu'il nous a fallu quelquefois invoquer l'action d'autres modificateurs pour en triompher. Que de fois n'avons-nous pas gémi des tortures médicales qui sont, chaque jour, ajoutées aux souffrances de la grossesse, en voyant combien la médication Homœopathique est merveilleusement puissante contre elles ! Ainsi

donc, en général, et sans douleurs pour les mères et sans dangers pour son enfant, nous détruisons seulement avec quelques doses d'*ipec.* et de *nux* les vomissements de la grossesse, qui ne deviendront jamais incoërcibles pour le praticien Homœopathe. Cette qualification désesperante doit être bannie de notre pathologie féminine, et lorsque les praticiens useront d'*ipec.* et de *nux-vom.*, les *vomissements incoërcibles* des femmes enceintes ne deviendront jamais plus la scandaleuse occasion d'une prescription médicale criminelle, l'avortement !!!

Nous combattons ordinairement ces phénomènes par *ipec.* et *nux-vom.* alternés; nous administrons la première substance, le matin après que l'estomac a rejeté ce qu'il contenait; et le soir, , trois heures après le souper, nous faisons prendre une dose de la seconde. Ce n'est que lorsque les vomissements sont intenses, que nous rapprochons les doses de six en six heures, ou de trois en trois.

Cependant quelquefois ces médicaments restent à peu près sans effet : la cause de leur insuccès tient toujours à un état de pléthore utérine, ou à une turgescence artérielle générale : le praticien doit donc soigneusement étudier la santé qu'il est appelé à secourir.

L'état du pouls, les battements du cœur, la coloration de la face, la respiration plus ou moins courte de la malade, lui indiqueront s'il n'est pas convenable d'administrer une ou plusieurs doses d'*aconit.*, suivies d'une ou deux doses de *belladona*, avant de combattre directement les désordres des voies digestives. La lombalgie, des douleurs du bas-ventre l'avertiront que la circulation utérine n'est point normale. Si les douleurs du bas-ventre sont accom-

pagnées de la sensation d'un poids lourd qui tend à tomber en bas, *belladona* sera nécessaire ; si le ventre est le siége çà et là de douleurs lancinantes, réveillées surtout par le mouvement corporel ou lorsque la malade tousse, se mouche ou éternue, *bryonia* sera d'une efficacité remarquable.

Quelquefois le globe utérin n'est pas uniformément rond ; il est comme bosselé, et le ventre plus ou moins douloureux çà et là. Cette manifestation symptômatique tient évidemment à ce que les fibres utérines cèdent inégalement au développement de l'embryon. Cette rigidité partielle de l'utérus est toujours detruite par la *pulsatilla*, le régulateur par excellence de la contractilité utérine. Souvent, dans cette circonstance, la *pulsatilla* suffit pour faire disparaître aussi les vomissements

Il arrive, dans certains cas, lorsque le globe utérin est uniformément dur et plus résistant qu'à l'ordinaire, lorsque son développement n'est pas en rapport de l'âge de la grossesse, que les vomissements paraissent être causés par une sorte de rigidité générale de l'utérus, dont les fibres ne cèdent qu'imparfaitement à la distension que leur impose le développement du fœtus. Cet état se complique toujours d'une sensibilité plus ou moins grande du bas-ventre, d'une irritabilité générale avec exaltation de la sensibilité. *Chamomilla* est, le plus souvent, le spécifique de cet état, fort pénible pour la mère et dangereux pour l'enfant. Cependant, *coffea* et *opium* sont quelquefois utiles en cette circonstance.

Telle est la médication à l'aide de laquelle, depuis dix-sept ans que nous pratiquons l'art de guérir, nous som-

mes TOUJOURS parvenu à nous rendre maître des vomissements les plus opiniâtres, chez la femme enceinte, et des divers symptômes concomitants. Ce résultat a été obtenu constamment en peu de jours : souvent, dans le cours d'une seule grossesse, les phénomènes morbides se sont reproduits plusieurs fois, ainsi qu'il est facile de le comprendre par la continuation de l'influence de leur cause efficiente, la gestation. C'est en raison de cette circonstance que la médication ne doit être abandonnée que lorsqu'il ne reste aucune anomalie pathologique chez la femme enceinte. A la faveur de cette pratique, nous croyons qu'il sera toujours possible de triompher des diverses modifications pathologiques que l'utérus imprime sympathiquement aux organes digestifs. Cependant nous devons dire, un résultat favorable ne suivant pas immédiatement nos premières prescriptions, que quelquefois nous avons rencontré des sujets que nous avons dû renoncer à faire jouir des bienfaits du traitement Homœopathique. Il n'est point rare, en effet, d'entendre dire qu'il n'est pas toujours prudent de supprimer ces évacuations stomacales auxquelles les femmes enceintes sont très disposées ; cet absurde préjugé domine donc quelquefois des malades qui s'effraient si les vomissements sont remplacés par d'autres malaises, ou renoncent à les combattre, parce qu'elles sont convaincues qu'il n'y a que des remèdes *très-violents* qui puissent triompher de phénomènes qu'elles considèrent comme une conséquence naturelle de la grossesse. Il sera toujours utile de prémunir contre cette erreur, avant de commencer le traitement Homœopathique qui sera certainement exempt d'inconvénients, s'il est sagement ordonné et exactement suivi.

Nous engageons vivement les praticiens qui sont désireux de l'expérimenter pour se convaincre de la valeur de l'Homœopathie, d'en comparer rigoureusement les effets avec ceux qu'ils ont l'habitude d'obtenir des médications allopathiques, et nous leur promettons qu'ils n'auront jamais lieu de penser à l'*avortement* provoqué, pour mettre un terme aux *vomissements incoërcibles* causés par la grossesse.

Ce n'est en général que lorsqu'une circonstance morbide étrangère à la grossesse coïncide avec l'influence de celle-ci, que les désordres digestifs que nous venons d'étudier réclament l'usage d'autres médicaments : ainsi *anti-crud.*, *arsenic.*, *tart.-emet* et *verat.* nous ont puissamment aidé dans certains cas. Mais ne voulant point sortir du cadre que nous nous sommes imposé, nous renvoyons à d'autres travaux l'occasion de traiter des affections dont il s'agit.

(*La suite prochainement.*)

LA MÉDECINE

Elevée au rang des sciences positives.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

La science, considérée à son point de vue le plus général, est une abstraction qui implique l'idée de la connaissance de toutes les vérités *absolues* répandues dans le monde et de leurs rapports entre elles. En principe, il n'y a donc qu'une seule science, celle qui saisit et découvre l'intégralité des rapports qui lient les effets premiers à la cause première, essentielle et unique, qui renferme elle-même tous ces rapports : et ce n'est qu'en se subdivisant que la science met en lumière, sous divers points de vue, le vrai dans les rapports des êtres contingents entre eux, et qu'elle établit le lien qui les unit. La recherche et la connaissance des rapports sont donc le but et le mot d'ordre de la science ; celle-ci est sans limites pour deux motifs : parce qu'elle s'élève d'une part au terme de l'absolu et

de l'infini, et que de l'autre, elle descend au terme du variable et du contingent, et par conséquent de l'indéfini dans la création ; c'est-à-dire, parce qu'elle aboutit toujours à l'infini ou à l'indéfini, ce qui explique pourquoi chaque subdivision de la science doit remplir les mêmes conditions.

Les idées essentielles et abstraites renferment toujours une affirmation intuitive de l'esprit, et établissent par conséquent une équation de rapports que l'esprit humain a découverte avant de l'exprimer par le langage ; c'est ce qui explique pourquoi la méthode intuitive a toujours précédé dans la science la méthode logique, et pourquoi l'observation et l'analyse précèdent toujours l'induction et la synthèse. La science n'invente pas, elle découvre, elle explique, elle conjugue, elle synthèse ; « *elle transporte sans cesse*, comme l'a dit le célèbre professeur de philosophie de la faculté des sciences de Paris, *l'absolu dans le relatif, et ramène sans cesse le relatif à l'absolu, pour être toujours dans l'absolu. Sa méthode consiste à chercher l'absolu, sans lequel il n'y a pas de vraie science, et le chercher par l'observation, sans laquelle il n'y a pas de science réelle.*

Dieu, l'homme et le reste de la création, étant les seuls êtres, sont aussi les seuls termes de la science et les seuls objets de son étude. De ces trois termes, l'homme collectif, étant celui qui se trouve le plus à la portée de l'homme individu, a toujours été le terme dont l'esprit de l'homme s'est servi comme point de départ pour analyser, conjuguer et synthétiser tous les rapports, qui existent entre eux, en s'élevant jusqu'à l'infini, quand il a dû transporter le relatif dans l'absolu, en descendant jusqu'à l'indéfini de la création

en qui tout est variable et contingent, quand il a dû transporter l'absolu dans le relatif. Mais on comprend qu'il n'aura trouvé la science, que quand il aura découvert non-seulement la vérité des rapports qui lient à l'absolu tout ce qui est variable et contingent dans le type hominal et dans la création, mais encore la vérité et l'intégralité des rapports observables qui lient le variable et le contingent de la création, et qu'il aura synthétisé tous ces rapports primordiaux. Quelle serait l'importance d'une vaste conception synthétique qui embrasserait et résumerait d'une manière générale tous ces rapports primordiaux !.....

Si l'esprit humain avait pour guide et pour point de départ, dans toutes ses recherches scientifiques, une conception synthétique générale de cette nature, il embrasserait dans son ensemble et dans toutes ses divisions sériaires tout ce qu'il a conçu ou trouvé de concret et de positif en Dieu, et tout ce qu'il y a de vrai dans l'intégrité des rapports primordiaux qui lient à Dieu la création, et entre elles les grandes séries d'êtres que celle-ci renferme. Les idées abstraites et essentielles exprimées par le langage, étant l'expression de quelque chose de concret en Dieu, ou la synthèse de certains rapports qui lient le concret en Dieu, la découverte de ces rapports et de leur connexité permettrait d'établir entre eux les analogies au moyen desquelles il deviendrait facile de les disposer en séries, et cette disposition sériaire établirait les divisions essentielles de la science ; elle les limiterait et mettrait en évidence les objets d'étude et le but de chacune ; elle en montrerait les lacunes et indiquerait la voie qu'il faudrait suivre pour les remplir ; elle les lierait en les rattachant aux

premiers rapports essentiels et primordiaux qui découlent de la simultanéité d'existence de Dieu, de l'homme et des autres êtres, sans jamais laisser perdre de vue à chacune d'elles le rôle harmonique qu'elle joue dans l'unité scientifique à laquelle elle concourt.

L'esprit de l'homme n'a pas encore tenté l'exécution d'une synthèse de cette importance, et nous n'osons pas affirmer qu'il soit en mesure de condenser la science et d'en rapprocher les éléments au point de satisfaire à toutes les exigences de cette création gigantesque, vu la divergence et l'antagonisme des opinions qui règnent dans les esprits, au sujet des rapports que représentent les idées essentielles et abstraites sur lesquelles devrait être élevé cet édifice scientifique : cependant, l'esprit conçoit que tous les éléments qui doivent le conduire à cette conception synthétique sont à sa portée. La difficulté consiste moins à les réunir qu'à les conjuguer, qu'à les unitariser, en leur appliquant avec sévérité la méthode inductive par les procédés de la logique.

Cette conception synthétique générale n'existe pas, et c'est à cause de ce défaut que les mêmes difficultés se présentent quand l'esprit veut établir les bases d'une science positive, isolée, qui doit embrasser, expliquer et synthétiser une multitude de faits décrits, recueillis et classés arbitrairement, qui n'ont encore entre eux d'autre liaison que celle que leur supposent les auteurs de classifications dépourvues de loi et de méthode. Bien que l'esprit comprenne par voie d'intuition qu'il existe entre eux une liaison vraie, quoiqu'encore indéterminée, il faut chercher sur quels éléments repose cette liaison, quels

sont les rapports qui l'opèrent, faire *connaître* ces éléments et exprimer ces rapports. Ces difficultés sont celles que nous avons rencontrées et que nous avons essayé de surmonter, en nous livrant au travail que nous publions aujourd'hui.

La médecine a pour OBJET l'étude de l'homme en santé et en maladie; pour BUT, la découverte des procédés et des moyens propres à conserver à l'homme la santé et à guérir ses maladies. Or l'homme mis en rapport avec les termes de la science nous découvre :

1° Un être contingent au même titre que tous ceux qui composent la création ;

2° Un être vivant au même titre que tous ceux qui jouissent de cette faculté ;

3° Un être concentrique comme l'animal non raisonnable, composé comme lui d'organes qui ont avec les siens une analogie plus ou moins frappante au point de vue de leur nature matérielle, et jouissant, comme lui, de la faculté d'exécuter des mouvements volontaires et spontanés ;

4° Un être spirituel doué de la faculté de concevoir les idées abstraites, de les lier et de créer la science et l'industrie.

Nous avons donc cherché quels rapports, au point de vue de sa santé et de ses maladies, lient l'homme aux corps bruts, aux êtres vivants et à l'absolu.

Ce qu'il y a d'essentiel à connaître dans l'homme, en santé comme en maladie, est évidemment la vie, et en vue de ce phénomène, nous avons poursuivi les rapports qui lient l'homme vivant à tous les êtres qui l'entourent et à l'organisme dans lequel s'exerce la vie.

Là se bornait pour nous l'étude générale et synthétique de l'homme comme objet de la médecine. Mais au point de vue du but que cette science se propose en voulant découvrir les procédés et les moyens de conserver à l'homme la santé et de guérir ses maladies, la science a vu dans l'homme :

1° L'être vivant, l'être doué de la faculté de se mouvoir, et l'être spirituel, raisonnable, en rapport avec des causes nocives répandues dans le monde, et ces causes pouvant être de nature matérielle, dynamique ou mentale, exerçant sur lui certaines influences et se manifestant par des effets plus ou moins appréciables.

2° Le même être, également en rapport, par sa nature spirituelle, dynamique et matérielle avec des agents susceptibles de neutraliser ces causes : nous avons cherché ces deux ordres de rapports.

Le problême à résoudre a donc été celui-ci : déterminer les éléments des rapports qui existent entre : la vie et l'organisme : la vie et la maladie : la vie et le médicament : la vie et le remède : l'organisme et la maladie . l'organisme et le médicament : l'organisme et le remède : la maladie et le médicament : la maladie et le remède : le médicament et le remède : exprimer ces rapports, en déduire les conséquences par les voies rigoureuses d'une logique inattaquable, et les synthétiser de manière à établir une doctrine qui embrasse tous les faits connus.

On voit donc que nous avons compris que créer une science, c'est remplir tout à la fois les trois conditions suivantes :

1° Découvrir les rapports essentiels qu'ont entre elles

un certain nombre d'idées abstraites dont le sens commun conçoit la solidarité et la liaison;

2° Conclure de ces rapports à des rapports nouveaux dont la vérité se trouve établie par les voies de la logique, et dont l'expression synthétisée constitue ce que l'esprit humain désigne sous le nom de vérités-principes;

3o Faire sortir enfin de ces vérités-principes les règles qui doivent présider aux applications pratiques qui en découlent.

Le *criterium* de la science se trouve donc en dernière analyse dans le degré d'exactitude qu'atteignent ses applications pratiques.

Les sciences positives sont donc celles qui se trouvent établies sur des vérités premières, évidentes par elles-mêmes, auxquelles on a donné le nom d'*axiomes*, ou sur des vérités-principes démontrées et acceptées comme telles par d'autres sciences, et qui ont entre elles des rapports *ess ntiels*. L'esprit humain découvre ces premiers rapports *essentiels* de la même manière et par suite de la même faculté qui lui fait découvrir les axiômes, c'est-à-dire, par la seule intuition de l'idée pure que réfléchissent en lui la vérité et ses conséquences abstraites et *essentielles*. La méthode analytique, appliquée à ces premiers rapports essentiels, lui permet d'obtenir tous les rapports nouveaux sur lesquels il établit enfin les principes relatifs aux applications pratiques qui en découlent. La synthèse de tous ces principes est ce qu'il désigne ensuite sous le nom de SCIENCE POSITIVE. Le mathématicien pose en principe un petit nombre d'axiômes, puis il définit l'espace, l'unité, le corps, le nombre, la forme, l'étendue, la surface, le

point, la ligne, le mouvement, le temps, en un mot, toutes les choses abstraites et de nature essentielle sur lesquelles il est indispensable de s'entendre et de fixer son point de vue avant de pouvoir en raisonner. Il met ses définitions et ses aperçus à l'abri de toute objection sérieuse, et en fait son point de départ. Dans l'idée abstraite de l'espace, il trouve l'idée abstraite de l'unité et de l'infini. Dans l'espace même, il trouve le corps dont la pluralité lui donne l'idée abstraite du nombre. Dans le corps, il découvre l'idée abstraite de la forme, de l'étendue. L'étendue lui donne l'idée abstraite de la surface, et celle-ci, l'idée du point et de la ligne. Le corps occupant successivement divers points dans l'espace, lui donne l'idée du mouvement, et celui-ci, l'idée du temps et celle de la force, ainsi de suite. Comme il ne s'occupe que des grandeurs, il ne groupe, il ne lie entre elles et ne solidarise, en faisant ressortir ce qu'elles ont de commun, que les idées premières et essentielles qui représentent des grandeurs et qui doivent prêter à ses raisonnements un mutuel appui ; il ne crée entre elles aucun rapport, il les découvre, et la même voie par laquelle il arrive à leur découverte est celle par laquelle il établit leur liaison, leur solidarité, celle, en un mot, par laquelle il établit sa synthèse. S'il multiplie les divisions de sa science en raison de l'importance qu'il attache aux applications pratiques qu'il veut en tirer ou de celle qu'il attribue aux déductions logiques qui en découlent comme principes, il ne cesse jamais néanmoins d'avoir en vue, dans chacune d'elles, le lien qui unit entre elles toutes les *essentialités* qui sont le fond de sa science. Les idées abstraites et essentielles

étant toujours la synthèse de deux ou d'un plus grand nombre de rapports, l'esprit humain conçoit que dès l'instant où il a admis la vérité absolue de l'idée, il a admis implicitement la vérité des rapports, et que si plusieurs idées abstraites ont des rapports communs entre elles, on peut lier ces idées par les rapports qui leur sont communs, mais qu'on ne peut les lier que par ce moyen. Voilà pourquoi le mathématicien fixe plus particulièrement son attention sur le lien qui unit entre elles les *essentialités* qui concourent à limiter l'unité scientifique qui fait l'objet de son étude spéciale, dans chaque subdivision de sa science, mais qu'il appelle néanmoins à son secours, suivant ses besoins, tous les rapports qu'ont entre elles toutes les *essentialités* sur lesquelles s'exerce sa science en général. Ce n'est que de cette façon qu'il procède et doit procéder pour arriver à toutes les déductions, à toutes les conséquences, à tous les principes dont la synthèse constitue sa science, par un ensemble de raisonnements qui rappellent sans cesse à son esprit et qui lient entre elles les vérités-principes qui ont marqué son point de départ. Ces déductions, ces conséquences, ces principes, il ne les accepte comme vrais qu'autant qu'il les rattache par le lien rigoureux d'une logique sévère à ces vérités essentielles et premières sur lesquelles il élève l'édifice de sa science, ou aux rapports essentiels que ces vérités ont entre elles. L'esprit humain conçoit qu'en suivant cette marche, les déductions et les conséquences sont vraies comme les vérités-principes desquelles elles découlent; il conçoit enfin qu'en les *synthétisant*, on crée ce qu'il est convenu d'appeler une *science positive*.

La médecine qui affecte depuis trois mille ans les allures de la science, a-t elle jamais adopté cette marche? Cependant elle repose sur de véritables essentialités desquelles elle a tellement compris l'importance, à ce titre, qu'elle a fait de chacune d'elles l'objet d'une conception scientifique isolée. Elle a tellement compris leur solidarité, que de l'ensemble de ces conceptions isolées, elle a composé son tout scientifique, qu'elle décore à tort du nom de science. Nous disons *à tort*, attendu que cet ensemble ne constitue pas une science positive, parce qu'il n'existe aucune doctrine supérieure qui ait établi et mis en évidence la mutuelle dépendance dans laquelle se trouvent réciproquement placées toutes ces éssentialités, les unes à l'égard des autres; et parce qu'il n'existe, au su de cette science elle-même, aucun lien qui unisse entre elles ces conceptions isolées. Ces essentialités sont la vie qui anime l'organisme, la maladie qui trouble son état normal, le médicament qui a la puissance de le rétablir, le remède qui opère ce rétablissement. Toutes ces essentialités trouvent dans l'organisme leurs conditions propres d'essentialité. Ce n'est que là qu'elles peuvent exercer le mode d'action qui est propre à chacune d'elles. Elles ont donc avec lui et entre elles de tels rapports de parenté, de solidarité, de dépendance ou d'opposition que chacune, à son tour, se lie à d'autres et reste incomprise sans elles, et que toutes sont des abstractions inexplicables sans l'organisme. Chacune a servi de point de départ à des conceptions isolées qui ont reçu dans la science les noms de anatomie, physiologie, pathologie, matière médicale et thérapeutique, correspondant aux essentialités, organisme, vie, maladie,

médicament, remède. On a compris que ces essentialités étaient les seules sur lesquelles devait être fondée la médecine ; mais la dépendance réciproque de ces conceptions entre elles ne se trouve établie par aucune conception doctrinale synthétique d'un ordre supérieur qui lie celles-là, qui les enchaîne et donne à leur ensemble l'unité scientifique.

Il n'en serait pas de même si une conception doctrinale, prenant son point de départ sur les idées abstraites et rigoureusement définies de ces essentialités, avait mis en évidence : 1o les lois générales auxquelles elles se rattachent, prises dans leur ensemble et non isolément ; 2o leur ordre de génération et la solidarité qui les lie ; 3o les lois générales qui régissent chacune d'elle considérée en particulier : 4o le lien qui les unit et fixe les conditions auxquelles chacune obéit par sa nature pour prendre place dans l'unité scientifique à laquelle elles concourent simultanément. Mais une conception doctrinale ne pouvait remplir ce programme qu'en se livrant préalablement à la recherche et à la constatation exacte de tous les rapports implicitement synthétisés dans les essentialités vie, maladie, médicament, remède, et à celle des rapports communs entre elles. La liaison de ces rapports aurait permis alors d'en obtenir de nouveaux dont on se serait servi pour arriver par les procédés de la logique à toutes les déductions, à toutes les conséquences, à tous les principes sur lesquels on aurait pu, en les harmonisant, élever l'édifice d'une science médicale positive.

Or c'est précisément là ce que n'ont jamais fait, ce que n'ont même jamais tenté de faire les auteurs des nom-

breuses conceptions doctrinales dont la médecine abonde, qui, toutes, ont élevé avec plus ou moins d'assurance la prétention de fixer les conditions scientifiques de la médecine, et qui n'ont eu pour résultat que de mettre en évidence l'irrésistible besoin qu'ont éprouvé leurs auteurs de chercher la vérité, en s'éloignant toujours des voies qui pouvaient les y conduire.

Les bornes de ce préambule ne nous permettent pas de développer et d'expliquer sur quels vices de raisonnements, sur quelles aberrations de principes reposent ces conceptions prétendues doctrinales qui ne sont au fond que des hypothèses reposant sur des faits plus ou moins bien systématisés à l'aide d'aperçus généralement faux ou au moins incomplets. Nous nous contenterons donc de signaler à l'attention de nos lecteurs ce fait capital qu'aucune n'a tenté de découvrir quel lien mystérieux essentiel rattache à l'histoire de tous les êtres de la création et plus particulièrement à celle des êtres organisés l'histoire de l'homme considéré au point de vue de ses maladies, des médicaments qu'il emploie et des remèdes qui l'en délivrent; qu'aucune n'a fixé son point de départ sur l'idée exacte et bien définie des essentialités qui sont le fond de la science médicale; qu'aucune n'a mis en lumière sous son aspect le plus général le lien qui unit, la solidarité qui lie la vie et l'organisme, la vie et la maladie, l'organisme et la maladie, la maladie et le médicament, la maladie et le remède, etc., etc.; qu'aucune ne paraît même soupçonner que des rapports quelconques puissent être établis entre elles; qu'aucune enfin n'a fait comprendre de quelle nature est l'étroite dépendance dans laquelle se trouvent

respectivement placées toutes ces essentialités, ni sur quels principes généraux elle repose.

La médecine n'a vu dans l'homme qu'une nature intelligente et une nature matérielle; après avoir abandonné à la philosophie l'étude de la nature intelligente, elle a cru n'avoir à exercer ses investigations que sur la nature matérielle, et, conséquente avec son principe, elle n'a plus trouvé dans l'organisme que des organes matériels en exercice, dans l'organisation, qu'une modification des lois chimiques que l'étude des corps bruts a fait découvrir, et non une dérogation à ces lois; dans la maladie, que des altérations des tissus de ces organes; dans le médicament, qu'une matière ne pouvant agir que sur les tissus en raison de certaines qualités physiques et chimiques qui lui sont propres; dans le remède, qu'une action mécanique ou chimique susceptible de modifier les tissus altérés. Quand elle a embrassé du même coup-d'œil l'organisme, la maladie, le médicament et le remède, elle n'a vu que la matière des uns et des autres, et n'a pu saisir entre eux d'autres rapports que ceux que la matière entretient avec la matière. Inutilement la logique lui a révélé les nombreuses énormités qui étaient la conséquence de son principe: elle est toujours restée dans son erreur, parce qu'elle n'a jamais compris dans l'homme cette nature dynamique qui préside aux actions vitales de son organisme et le met en rapport avec les virtualités dont sa nature intelligente seule peut lui révéler l'existence; elle n'a jamais vu surtout que cette nature dynamique se trouvant en rapport avec ces virtualités pouvait les saisir et se les approprier, quoiqu'elles fussent inacces-

sibles à la nature matérielle sur laquelle elle fixait toute son attention.

Cette erreur nous explique les difficultés insurmontables que nous avons éprouvées quand nous avons voulu puiser dans la science médicale existante, c'est-à-dire, dans les conceptions doctrinales hypothétiques et systématiques dont nous parlons, des définitions de l'organisme, de la vie, de la maladie, du médicament et du remède, qui fussent l'expressiou succinte de l'idée abstraite que la science s'est faite de l'essentialité de ces choses. Ces définitions, nous ne les avons trouvées nulle part.....! Elles n'existent pas.....! Il faudrait sonder la profondeur du mystère qui couvre l'impuissance de la médecine séculaire pour expliquer le silence de tous les auteurs de systèmes, à l'endroit de ces essentialités qu'ils ont admises en principe, et sur lesquelles ils ont exercé leur intelligence. Pourquoi chacun d'eux n'a t-il pas défini à son point de vue l'organisme, la vie, la maladie, le médicament et le remède? Pourquoi ne s'est-il pas posé avec courage et résolution en face du problème, et n'a-t-il pas tenté d'en octroyer une solution? N'est-ce pas parce que tous ont reconnu qu'il y a au fond de ces définitions *quelque chose* qui ruine tous les systèmes. Cependant la thérapeutique se traîne encore aujourd'hui, après trente siècles, au détriment de l'humanité, dans l'ornière des vieilles erreurs et des pratiques les plus dégoûtantes et les plus absurdes. En affirmant que jusqu'à ce jour, pour remédier aux maladies qui viennent l'atteindre, la brute a été servie par ses instincts avec plus de succès que ne l'a été l'homme par les applications de la science, nous jugeons cette thérapeuti-

que dangereuse avec moins de sévérité que ne l'ont fait avant nous Stahl, Boërrahave, Bichat, Alibert, Rostan, Barbier et tous les bons esprits qui ont apporté à l'observation médicale le tribut de leurs lumières. Contentons-nous donc de ces réflexions qui nous dispensent de tout commentaire.

Avec la pensée de jeter les fondements d'une science médicale positive, sans nous exposer à des objections de la nature de celles que nous avons élevées contre les conceptions de ce genre, nous avons dû éviter surtout de prendre pour base de notre édifice, pour point de départ de nos raisonnements, un ou plusieurs faits complexes, quelque incontestables qu'ils puissent être au double point de vue de la théorie et de la pratique. Ces faits, par cela même qu'ils sont de nature complexe, se trouvent placés *nécessairement* sous la dépendance d'autres faits primordiaux desquels ils émanent, et en appliquant à ces derniers la méthode analytique, nous devons retrouver ceux-là avec leur raison d'être ; et si après les avoir trouvés et justifiés par cette voie, leur importance est telle qu'ils doivent dominer une partie de la science, c'est à cette conception isolée de la science que nous devrons les appliquer comme vérités-principes.

Nous essaierons donc d'imiter la mathématique qui est la science positive par excellence et de laquelle on sera toujours forcé d'emprunter la méthode quand on voudra fonder sur des bases solides une science quelconque. C'est pourquoi nous puiserons dans les sciences positives pour en faire nos axiômes, les faits primordiaux et les principes immuables qui se rattachent aux corps organisés en général, au nombre desquels figure l'homme. Armés de ces

vérités, nous aborderons le problème en face duquel la médecine séculaire a reculé jusqu'à ce jour. Si toute définition ne doit être qu'une équation dont le premier membre étant le mot représentatif de l'idée à définir, le second ne doit être que la synthèse de ses rapports essentiels ; nous chercherons à définir d'une manière exacte et positive, conformément à ce principe, les essentialités sur lesquelles doivent s'exercer nos investigations. Nous n'accepterons que des définitions qui établiront ces rapports et se trouveront en harmonie avec les faits primordiaux et les principes acceptés par les sciences positives que nous aurons pris pour points de départ. Nous étudierons ensuite la vie et ses dépendances, l'organisme, la maladie, le médicament et le remède, dans une série de propositions liées entre elles par une logique sévère, formant par leur ensemble une conception doctrinale complète, et résumant tous ses principes fondamentaux en dehors desquels la science médicale ne peut que faire fausse route.

Si en adoptant cette méthode nous parvenons à soumettre aux principes absolus des sciences positives, non-seulement la vie, mais la maladie, le médicament et le remède, essentialités distinctes qui composent le fond de la science médicale, il est évident que nous aurons donné à cette science une base solide et que nous l'aurons placée dans une voie de progrès égale à celle dans laquelle se trouvent les sciences positives, et force sera à la scienc séculaire, d'admettre les conséquences que nous aurons mises en évidence, ou de détruire nos principes, si elle refuse d'en suivre les errements, à moins qu'elle ne préfère s'égarer indéfiniment dans le champ des hypothèses.

(*La suite au prochain numéro.*) Dr ARRÉAT (d'Aix.)

DE LA SUETTE ET DU CHOLÉRA

ÉPIDÉMIQUES.

RAPPORT A S. E. LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE, DU COMMERCE ET DES TRAVAUX PUBLICS.

Suite (1).

PRÉSERVATIFS.

Les succès merveilleux obtenus par la vaccine à l'aide du véritable *cowpox*, devaient faire espérer que le principe qui préside à ce fait remarquable serait tôt ou tard compris, étudié et appliqué dans d'autres cas.

La loi homéopathique est venue réaliser cet espoir, en conseillant, dans les épidémies surtout, l'emploi préventif du remède reconnu *spécifique* et capable de guérir.

Aussi, sommes-nous heureux de le confesser bien haut : nos remèdes sont aussi énergiques que le mal est intense,

(1) Voir les numéros d'Octobre et de Novembre 1854.

et leur application n'entraîne à aucune sujestion, aucune difficulté. Nous avons donc deux ordres de moyens de défense et de salut, d'une certitude reconnue, par 25 à 30 ans de succès incontestables, savoir :

1° LES PRÉSERVATIFS; 2° LES CURATIFS. Les premiers qui se confondent aussi avec les seconds, doivent être employés, avant toute atteinte et sitôt qu'on a la preuve que le pays est sous l'influence épidémique.

Les plus recommandés jusqu'à ce jour par toutes les températures et dans tous les lieux, sont : *veratrum*, *cuprum*, *arsenicum*, *camphora*.

Les trois premiers se prennent dans l'ordre de leur inscription, alternés, tous les 4 à 5 jours, à la dose d'un à deux glob. à sec, sur la langue, le matin à jeun.

Il est de toute rigueur d'adopter le régime approprié en ces temps difficiles.

Le *camphre* qui ne ressemble en rien à celui de M. Raspail, dont l'usage rend cependant de grands services, se prend en alcool : soit, une petite partie de goutte sur du sucre ou sur la langue, soit en le flairant.

Mais une condition essentielle, c'est qu'on ne doit pas abuser de ce moyen, mais bien l'utiliser de loin en loin, en ayant soin de se soustraire à son influence en dehors de l'usage. Ces remèdes des plus simples et nullement dispendieux ont rendu des services immenses à notre brave armée d'Orient, dès son arrivée à Gallipoli où elle a été si soudainement frappée par le fléau.

On ne saurait croire le bien extrême, le changement favorable, qu'opère avec la rapidité de l'éclair cette substance qui correspond si bien, dans ses effets sur l'homme

sain à ceux que commence à éprouver, tout d'abord, le patient qui va être bientôt en proie à la maladie. Le système nerveux si profondément abattu, prostré, reprend son énergie physique et morale ; et soudain, l'esprit, convaincu par là de la puissance qu'il a en main contre un fléau qui jette partout la mort et l'effroi, recouvre bientôt toute sa virilité, et peut alors la faire passer comme un courant magnétique dans l'âme de ses voisins.

On cite de tous côtés, dans tous les pays, des prodiges obtenus avec ce moyen, par des prêtres, des laïcs, des chefs d'ateliers qui ont su en faire usage.

Nous ne saurions donc le répéter assez, ce moyen des plus simples rendra les plus grands services, si on sait ne pas en abuser. Mais les personnes qui en fument sans cesse, ou en garnissent leur siége, leurs vêtements, en perdent tout le bénéfice, en saturant leurs nerfs qui y restent insensibles ou en deviennent malades et plus disposés aux crampes. Il faut dire encore, à son sujet, que sitôt les déjections établies, ce moyen ne convient plus et doit céder sa place à l'*ac.-phos.* ou *veratr.* etc.

Pour les autres préservatifs que nous avons cités et qui sont déjà si généralement répandus savoir : *cuprum*, *veratrum*, *arsenicum*, leur efficacité est devenue un fait accompli, et leur emploi a préservé dernièrement la plus grande partie de nos clients des atteintes du mal.

Nous n'avons rien à dire de nouveau sur leur compte, si ce n'est qu'ils doivent être employés, comme nous l'avons dit, alternativement et tous les quatre à cinq jours, suivant l'intensité de l'épidémie.

Nous ferons seulement une proposition pour un change-

ment qui nous a paru nécessaire, et que nous croyons fondé sur la différence que paraît affecter, depuis quelque temps, a maladie, et qui commanderait alors l'emploi d'un autre préservatif que *cuprum* qui a beaucoup trop la forme crampoïdienne, de moins en moins prononcée et remplacée par la typhoïdienne.

Nous conseillerons donc, avec l'avis et l'autorité de notre savant maître et ami le Docteur de Bœnninghausen, d'intercaler *pulsatilla*, entre *veratr.* et *arsen.*

En effet, cette substance qui correspond si bien à la forme cholérine, couvre en même temps, surtout aux débuts, la plupart des symptômes physiques et moraux de l'épidémie, et convient aussi très-bien au tempérament lymphatique, tendre et mélancolique des femmes et des enfants; ce que ne font pas aussi bien les autres que nous croyons beaucoup plus aptes au sexe masculin, surtout *cuprum*.

On procéderait donc avec ces trois substances, comme on faisait avec les autres.

Quant à l'administration de toutes ces substances qui pourraient très-bien être distribuées tous les six jours, nous recommandons de préférence, l'*alcool camphré homéopathique*, dont on pourrait donner un petit flacon par 5 hommes.

Tous les chefs de famille, d'institutions, les propriétaires d'ateliers, de fermes, les maires, les curés, les gentilshommes, devront donc se pourvoir d'avance dans nos pharmacies *spéciales* de nos meilleures préparations, pour en distribuer avec intelligence et avec charité, dans toutes les localités menacées.

Un procédé des plus simples et qui rend cette préser-

vation d'une application facile pour tous, c'est de faire des substances indiquées trois petits paquets garnis de globules, avec leur ordre de nº, soit: *veratr. nº* 1. *pulsatill. nº* 2. *arsen.* 3. et de charger le chef de la maison de faire lui-même tous les cinq jours la distribution à chaque membre, d'un globule à sec, à jeun, pour les enfants et les adolescents, et de deux glob. pour les autres.

Si, envers et contre tout, des accidents apparaissaient, ce qui est toujours très-rare, le régime qui doit être sévère, exempt de fruits, d'acides, serait plus rigoureux encore, et on insisterait sur l'un des trois remèdes, d'avantage savoir: *pulsat.* pour les jeunes enfants; *arsen.* pour les hommes, et pour cela on en mettrait cinq glob. dans un verre d'eau qu'on prendrait par cuillerée, plusieur fois dans le jour, avec certitude du succès.

CURATIFS.

Quant à la seconde classe de nos moyens dits *curatifs spéciaux*, ceux-là correspondent directement à l'attaque réelle, à l'influence déclarée de l'épidémie, et constituent alors le traitement dans toutes ses nuances et variétés.

DE LA CHOLÉRINE.

Si les préservatifs ont été mal pris ou entièrement oubliés, cas dans lequel peut souvent arriver une atteinte grave, sous l'influence d'une cause quelconque, physique ou morale, et surtout, chez les constitutions épuisées par des chagrins, des fatigues ou des privations, les fonctions digestives se dérangent, et on voit arriver assez brusque-

ment, des selles abondantes, répétées, d'abord de matière ordinaire, puis de sérosité aqueuse, tantôt jaunâtre, tantôt blanche.

Le ventre devient quelquefois sensible, et fait entendre des borborygmes; la bouche est pâteuse, la langue se recouvre d'un enduit muqueux d'un blanc sale et assez tenace; le pouls n'annonce pas de la fièvre, mais de la prostration, et les désordres circulatoires sont aussi causés par l'inquiétude et l'émotion triste où l'on est, n'offrant aucun caractère de phlogose et d'inflammation.

Le moral du malade est frappé de tristesse et de crainte de la mort; l'horreur de la solitude, de l'obscurité s'empare de lui, et la nostalgie vient quelquefois ajouter à ces douloureux effets son influence déprimante.

A ce moment critique, et qui est comme la première phase de l'invasion toxique du fléau, l'action d'un remède efficace doit être de suite mise en jeu, pour neutraliser vigoureusement la série des effets dynamiques qui sont déjà signalés. Ainsi, nous conseillons à ce moment l'*acide phosphorique*, 12e, dont on mettra 5 à 6 glob. dans un verre d'eau, pour en faire prendre 6 à 8 cuillerées dans les 24 heures en diminuant ensuite les doses, à mesure que s'amendent les accidents.

N'oublions pas de mentionner avec toute la sévérité voulue, qu'ici le malade a besoin de la plus grande prudence dans tout ce qu'il fait, car la gravité dépend presque toujours de l'exactitude qu'il a apportée au traitement. Il ne devra donc plus s'exposer aux intempéries de la saison, aux fraicheurs de la nuit, en été, aux brouillards et aux pluies en hiver. Il suivra l'alimentation la plus simple,

la plus légère et fera toujours bien, même pour hâter sa guérison, de se mettre à la diète. Il se privera, même pendant les chaleurs, de boire l'eau des champs, des fontaines; de prendre des glaces, des boissons trop fraîches et acides; il aura surtout grand soin, le jour comme la nuit, d'éviter les impressions d'un air froid.

Nous le soutenons avec la conviction la plus profonde : Il n'y a pas de dangers possibles, d'atteinte même de choléra, pour tous ceux qui voudront se soigner avec tact et persévérance.

Nous n'avons jamais eu, même en pleine épidémie et au plus fort de la dévastation, soit en 1835, 1849 et 54, des cas survenus chez nos préservés. C'est là un fait acquis à la science, et un bienfait incomparable obtenu par notre médecine.

Mais en revanche, les prétendus hommes forts qui narguent au milieu des excès la maladie, et semblent tout défier, ceux-là, sont bientôt frappés au sein de leurs orgies, et brisés comme verre, au milieu de leur orgueil; nous en avons vu des exemples frappants, et bien faits pour terrifier les voisins et les parents qui ne s'expliquent pas assez la légitimité de pareilles catastrophes.

Quant aux autres morts, arrivées dit-on, en 2 à 3 heures, nous les voyons toutes dans la même catégorie que celles-ci; c'est-à-dire, parmi les gens épuisés, d'une manière quelconque, et qui déjà atteints par quelques symptômes, négligent nos préservatifs et ne prennent aucune espèce de soins.

Comme praticien, nous serons obligé de dire que la cholérine ne cède pas toujours facilement malgré toute la

sagesse du régime et l'habileté du traitement; toujours au début et au milieu de l'épidémie, la résistance est assez tenace, et réclame différents remèdes, suivant les diverses carastéristiques.

Ainsi, nous avons dû essayer bien des fois, en vain, comme avec succès : *ipeca. arsen. bryo. dulc. opium. rheum.* etc.

Un instant, tous les moyens, sans nous faire un défaut absolu, n'achevant pas la cure, nous avons en toute hâte écrit à Munster (Prusse) à notre savant maître et ami, et nous en avons reçu une précieuse lettre que nous publions plus loin, et qui nous a fait employer avec succès, dans la cholérine *séreuse blanche*, *abondante* : *puls* et *sulfur.* le premier le matin, l'autre le soir.

Les allopathes ou plutôt des pharmaciens ont distribué de grandes quantités de *rhubarbe*; c'est un moyen qui leur a réussi dans bien des cas, et que nous avons tròp négligé, car *rheum* convient surtout aux enfants et à certaines constitutions où il nous a rendu de grands services.

DU CHOLÉRA.

Nous voilà en face de ce géant contre lequel se sont brisées jusqu'à ce jour toutes les armes de la thérapeutique des écoles, et que l'homéopathie est parvenue la première à dompter, avec ses atômes et ses doses impondérables.

Comme si un démenti devait être donné à l'action de la matière sur ce qui ne l'est pas, les doses successives des moyens les plus énergiques sont restées sans effet, contre cette maladie terrible; tandis que les préparations d'une

chimie et d'une médecine presque spiritualistes, ont triomphé sans peine des désordres dynamiques qui la constituaient.

Ainsi, l'analogie paraît donc parfaitement établie, par les faits du moins, entre l'influence invisible, impondérable du miasme sur l'économie et celle du remède.

Quel plus admirable exemple peut nous être fourni, du néant de la matière et des forces brutales, en face de la supériorité éclatante des puissances virtuelles, cachées au fond des êtres et des choses, et les animant de leur principe intime!

S'étonnera-t-on donc encore et toujours de la puissance dévastatrice des atômes, et osera-t-on nier dans un sens, ce qu'on est obligé d'accorder dans un autre? soutiendra-t-on encore, après les dévastations dont on a été témoin, que les causes inconnues, insaisissables par nos instruments, sont sans action aucune; et par contre, vaincu par les faits, refusera-t-on toujours à une autre série d'agents impondérables, une puissance quelconque et analogue à celle qu'il n'est plus possible de nier.

Nous croyons donc l'épreuve aujourd'hui complète et concluante: et tous les esprits, bien renseignés sur l'action désastreuse du miasme cholérique, sont dans l'impossibilité de nier l'efficacité d'autres agents invisibles.

La question de puissance, d'analogie entre le miasme du choléra et l'action de nos remèdes ne peut donc plus être raisonnablement contestée; il ne reste donc plus qu'à en exposer aussi clairement que possible le côté pratique, le plan d'application de réussite. Arrivons donc à l'intensité du mal.

Quelquefois, dans les cas les plus rares, le choléra éclate tout à coup, avec une violence qui approche de celle de la foudre; mais disons-le bien vite, ces exceptions n'arrivent jamais chez les malades déjà en traitement préservatif, mais seulement chez les sujets épuisés de toute manière, et rebelles à nos conseils.

Comme on le voit, avec une distribution sage de nos moyens préservatifs, les cas foudroyants, ou même de choléra simple, seraient presque réduits à zéro, et dès-lors, se trouverait réalisée cette hypothèse que nous avons faite, qu'on arriverait presque à annihiler à volonté l'invasion de cette maladie; cette opinion, nous la soutiendrons envers et contre tous.

Les cas de choléra vrai et grave arriveraient donc rarement et n'offriraient plus que des occasions exceptionnelles aux praticiens d'appliquer les moyens spécifiques qui ont été reconnus les mieux appropriés à chacune des individualités cholériques.

Ainsi, ne voulant pas ici faire de la science clinique, mais exposer simplement les agents qui ont puissance de réussir même dans les cas les plus graves, nous mentionnerons encore : *veratr. cuprum*, *arsen. secale. carbo-regt. lachesis* etc. comme recouvrant le mieux les nuances qui peuvent s'offrir. Mais ici, c'est surtout le rôle du médecin qui entre en jeu, lequel devra, au milieu des difficultés les plus grandes, conserver tout son calme, son sang froid et sa lucidité pour agir avec tact, prudence et précision afin d'arriver au succès.

Nous ne décrirons donc pas les périodes diverses de la maladie; mais disons seulement que celle du froid, de la

cyanose, de l'absence du pouls, qui suit les déjections abondantes et remplace la cholérine mal soignée, doit être presque toujours abordée franchement par le *veratr.* 12 ou 30, à doses rapprochées de quart en quart d'heures et quelquefois moins encore, jusqu'à amélioration.

Si les crampes sont violentes et convulsives, on passera à *cuprum*, pris de même; mais si elles restent faibles et seulement aux doigts des pieds, des mains, on insisterait sur *veratr.*

Généralement on a abusé de *cuprum* et on a eu tort également de rapprocher trop les doses, et de changer ou d'alterner les remèdes trop souvent.

La période de *réaction* qui est d'autant plus grave et dangereuse que la période algide a été plus intense, réclame toute l'attention et l'habileté surtout du praticien. Les revers que nous avons à déplorer, nous sont arrivés dans cette phase dernière, pendant laquelle nous nous réjouissions trop tôt d'une victoire peu assurée encore. Le caractère typhoïdien, adynamique, de prostration et d'hébêtement dans lequel tombe quelquefois le malade, exige des remèdes d'une juste appropriation, et surtout, nous le croyons aujourd'hui d'après de sages conseils, réclame ceux qui correspondent à la faiblesse nerveuse, à l'anéantissement physique et moral qui, dans les cas graves, sont occasionnés par les déperditions abondantes subies par les malades, et par la commotion violente qui les a tout à coup foudroyés.

Si nous avions à opérer de nouveau contre pareils accidents, nous laisserions *aco. bryo.*, *bellad.*, *opium*, *arnica* etc. pour employer, sous diverses formes : *ars. china*,

phos, *phos-acid.* qui vont bien mieux tous en effet à cet état de paralysie du cerveau et de déchéance de l'être qui se caractérisent par un demi assoupissement, un subdélire, de l'hébétude, de la prostration, avec décubitus dorsal et endolorissement de tout le corps, etc.

Un caractère grave qu'a pris cette fois le choléra, a été celui de la forme ataxique, dans laquelle les symptômes ne sont jamais bien francs, et se contrarient, se contrastent sur divers points; phénomènes qui dénotent une profonde altération des centres nerveux; et par contre, une plus grande difficulté de les ramener à leur état normal.

Dans cette complication qui est, on peut bien le dire, la seule à redouter, nos ressources, entre nos mains du moins, ne nous ont pas rendu tous les services qu'elles eussent bien certainement produits, sous la direction d'un de nos grands maîtres.

Notre honorable ami le docteur Gastier, qui a été des premiers aussi à nous initier à notre réforme, en 1833, 34, 35, nous conseillait à ce sujet dernièrement, l'usage du *cocculus* que nous n'avons pas employé. Le *rhus* nous a peu réussi également, et nous le disons avec douleur, parce qu'un autre les eût peut être sauvés, nous avons perdu ces malades faute d'habileté. Nous ajouterons cependant, pour être juste, que visité par un de nos jeunes et habiles confrères, qui se rendait à un poste voisin, nous l'avons conduit à un de ces malades, auquel *opi.* et *stram* alternés pendant 12 heures, puis remplacés par *bellad.* la nuit, n'ont apporté aucun changement favorable. Etait-ce donc *china* ou *phos.* ou *ac.-phos.* qui étaient convenables?

En dehors des cas typhoïdiens aussi prononcés, et que la violence de l'attaque cholérique rendait peut-être incurables, en les plongeant dans une seconde maladie des plus graves et pour laquelle la vitalité, la nervosité ne conservaient plus assez de résistance; nous sommes heureux d'affimer hautement que les symptômes propres du choléra ont toujours cédé à nos moyens.

Les enfants comme les vieillards nous ont offert les mêmes chances de succès, quand l'attaque n'était pas trop foudroyante ; le danger ne nous a donc paru provenir que de l'absence complète de nos préservatifs, et des premiers soins à observer.

Pour terminer donc à ce sujet et donner franchement l'opinion que nous avons rapportée de cette épidémie aux prises avec notre médecine, nous dirons que :

La suette ne nous a offert aucune résistance, aucune complication fâcheuse, et a été guérie sans difficulté;

La cholérine a présenté les mêmes avantages ;

Le choléra, dans sa forme franche, a toujours cédé à nos moyens, et ne s'est montré rebelle que dans les cas foudroyants;

Qu'enfin, la mortalité que nous avons obtenue, a été nulle dans la suette et la cholérine, et dans la proportion de 12 à 15 sur 100 pour le choléra.

Espérons donc que les succès obtenus en France et en Orient, par nos efforts, feront rendre justice pleine et entière à notre doctrine; seule récompense par nous ambitionnée, pour prix de notre dévoûment.

IX.

DE L'INFLUENCE DU MORAL ET DE LA PEUR.

Admirable assemblage de nos fibres, de nos tissus et de nos organes, intime et constante solidarité de leurs fonctions, rapides sympathies de leur sensibilité, voilà bien, sans doute, des conditions suffisantes pour donner à notre corps une certaine force d'énergie et de résistance; voilà en effet, pour la machine humaine, des raisons d'existence qui doivent militer en faveur de sa longévité.

Et, si nous ajoutons à cette harmonieuse économie, une force directrice, cachée, qui y préside sans cesse comme une divinité mystérieuse; qui, à la fois cause et effet, semble attachée aux phénomènes les plus matériels de notre être comme une énigme insoluble destinée à nous prémunir contre toutes les insoumissions de notre orgueil; n'aurons-nous pas présente devant nous, l'organisation humaine, considérée d'abord au point de vue physiologique, et mise en jeu, à l'aide des éléments divers qui l'entourent par une puissance inexpliquable?

Comment la nier, en effet, cette puissance, cette *force vitale*, que toutes les écoles reconnaissent sans pouvoir lui assigner un sens et un siége qui satisfassent notre esprit!

Est-ce vous matérialistes qui expliquez tout et ne croyez à rien, qui nous direz le siége de cette *âme de la chair, anima carnis?* Voyons prenez ce cadavre encore tout palpitant, ouvrez vos scalpels et cherchez devant nous? Est-ce dans les plis et replis de l'encéphale que se cache cette fée? Est-ce dans les tubercules quadrijumaux, dans la

glande pinéale, dans les ventricules? ou bien, dans le cœur, dans le foie, dans la rate que se cache cette étincelle vitale qui électrise notre être par sa présence, et n'en fait plus qu'un cadavre, quand elle le quitte? Voyons, où donc est-elle...? nulle part et partout. Nous vous dirons nous : oui cette force invisible qui fait vibrer vos nerfs et vos muscles, bondir votre sang du cœur au cerveau, et réagir tout votre être, est aussi, elle, une cause cachée, perdue dans le labyrinthe de la vie qu'elle alimente et réchauffe de sa flamme secrète!

Pauvres orgueilleux! inclinez-vous donc à genoux bas, plus bas encore ; et dans votre humilité, frappez votre poitrine en confessant votre ignorance!

Et pourtant, elle existe bien cette force *vitale* qui tient sous sa dépendance notre frêle machine, et en constitue la vie ou la mort, suivant qu'elle est dans toute sa puissance ou qu'elle s'affaisse, dominée, anéantie à son tour par des forces supérieures à elle.

On est donc obligé de le reconnaître: il y a tout près et en dehors de nous, à notre portée, une expérience sans cesse en jeu de l'action réelle et incontestable d'une puissance atomistique, insaisissable, sur tout le matérialisme de notre être!

On ne s'étonnera donc plus si, d'autre part, en face de cette force vitale, nous sommes obligés aussi d'en reconnaître *une autre*, en tout supérieure à elle, soit la *force morale*, aussi impalpable, invisible et inexpliquable qu'elle.

Ici, plus émerveillés encore, en regard de cette autre inconnue, nous devrions peut-être nous arrêter, étonnés,

épouvantés même de la grandeur de la divinité, et honteux de notre impuissance à nous en rendre compte.

Mais, tout n'est-il pas problême et mystère autour de nous, depuis le grain de blé encore incompris dans les secrets de sa végétation, jusqu'aux phénomènes les plus admirés de la vie des astres qui roulent dans l'espace si majestueux et si calmes!! N'hésitons donc pas, tout en confessant notre impuissance, à avancer d'un pas hardi, pauvres voyageurs, au milieu des steppes de cette philosophie, sans autre guide même que notre foi, faible rayon émané d'un foyer suprême, et déposé sur notre front par les baisers de notre mère, comme une couronne aristocratique d'élévation et de lucidité, qui nous fait les aînés de la création!

Oui, en face de notre force organique, il en existe une autre qui la domine entièrement, dont la souveraineté est immense, et qui peut, d'un seul élan, relever et sauver notre existence du fond de l'abîme où une cause fatale pourrait la précipiter.

Qu'elle brille donc de tout son éclat, cette puissance vivifiante; qu'elle électrise notre âme, et soudain, la vie ranimée décuple son énergie, active ses fonctions, et réagit avec succès, avec bonheur contre les causes morbides qui militent sans cesse autour de nous contre l'harmonie de notre être, de notre intelligence.

Ainsi, avec la force morale mise en jeu et puissanciée au degré voulu, tout est possible dans notre sphère mortelle; sans elle, au contraire, tout pâlit et s'affaise; tout se détériore et s'éteint!

Or, l'instrument de cette force *spirituelle*, est la volonté.

Donc, sitôt que nous savons *vouloir* et monter le diapason de notre moral à cette hauteur, nous osons l'affirmer, dans presque toutes les circonstances, le matérialisme de notre être est relevé, notre existence se retrempe, et sa vitalité résiste aux éléments de destruction.

Tandis que si cette force morale nous fait défaut; si la puissance de notre volonté est nulle, la moindre cause, et à plus forte raison une cause majeure suffit pour troubler l'essence de la vie, en briser les ressorts, en suspendre le cours!

Mais, cette force et cette volonté morale ne sont elles pas d'autant plus présentes et énergiques qu'elles sont elles-mêmes développées et éclairées par l'intelligence et par les notions qu'on acquiert chaque jour sur toute chose?

C'est vrai, nous devons le confesser: l'ignorance, l'abrutissement sont bien l'origine première, la source fatale de tous nos maux! Et dans les épidémies, on ne le sait que trop, les calamités ne sont aussi grandes, dans les classes pauvres surtout, qu'en raison des préjugés, des erreurs et des stupidités dont leur instruction ne peut faire justice, et alors, leur moral terrifié à bon droit ne sait plus ni combattre ni vaincre.

Les peuples ignorants, abrutis, sont donc descendus de l'investiture supérieure à laquelle Dieu les avait élevés! et en quoi peuvent-ils alors se distinguer des êtres infimes de la création que le vent de la tempête ou les fléaux de la terre dévastent partout comme des rejetons dégénérés et condamnés?

La peur n'est donc qu'une suite de notre faiblesse, de notre ignorance, en face des causes qui nous menacent!

Ayons donc, faute de science, plus de foi en nous; interrogeons nos ressources, analysons nos moyens de défense; calculons nos chances de salut; et en face de l'ennemi, au milieu du danger, disons-nous bien : que la destinée de l'homme n'est pas d'être vaincu au début de sa carrière ; qu'il doit lui, fermier intelligent et vigoureux, être taillé de manière à dominer les éléments, les miasmes pour atteindre à travers les forêts vierges de son globe, l'oasis promis pour récompense à l'activité de ses forces physiques et morales.

Hélas ! quelle différence entre ce qui devrait être et ce que nous voyons ! et combien de temps encore l'esprit humain, dérouté au milieu de ses agitations, ignorera t-il les enseignements que tracent sur sa route, en lettre de sang, les malheurs qui le frappent et l'oppriment !

Ainsi donc, grands ou petits, infirmes ou valides, nous ne sommes maintenus tous dans un état de vie, de surexcitation, que par deux forces, deux puissances de nature inexplicable et invisible : absolument analogues à ces forces mystérieuses, l'électricité, le magnétisme et le calorique, qui autour de nous, semblent seules régir le monde.

Oui, la force vitale pour le monde de l'organisation humaine, et pardessus elle, comme la dominant sans cesse, la force morale, voilà bien en effet, deux atomistiques puissances fournissant au grand jour la preuve de l'action énergique et curative des infiniments petits !

En face de leur suprématie souveraine et indéniable, que les sots et les vaniteux, les faux savants et les orgueilleux se taisent donc et se rangent pour laisser passer devant eux la foi, le génie et le dévouement qui triomphent en

tout et font les merveilles que nous admirons : ou bien que l'incrédulité, l'ignorance et l'égoïsme ne propagent partout, dans leur dégradante association, que la honte des moyens, la stérilité des œuvres et l'annihilation du tout !

Qu'on le sache donc bien, dans les épidémies, dans les catastrophes qui nous atteignent, le mal est bien souvent au-dessous de nos ressources, et nous sommes heureux de l'affirmer ici, dans le choléra, tout le danger, toute la désolation ne viennent que de la pauvreté des ressources, de l'inefficacité des moyens de l'ancienne médecine : mais avec le principe scientifique de la réforme médicale et son application à l'aide de ses remèdes nouveaux, il n'y a plus de terreur possible, et la mortalité ne peut plus être que celle de toute autre maladie.

Que tous, dans ces moments difficiles, dans ces rudes épreuves que Dieu suscite au milieu de ses enfants, comme les frimats et les orages sur les fruits de la terre pour en sonder la pureté et l'énergie, se retrempent donc, dans les eaux vive de l'étude, du travail ; dans la pratique des sentiments élevés, dans les douceurs sympathiques de l'amitié, de l'amour ; dans les élans poétiques de la religion ; et tous trouveront dans le vase sacré de leur âme, un reste de ce feu céleste, de ce feu divin dont Dieu anime notre périssable argile pour en faire une créature à son image.

Et pourquoi ne le dirions-nous pas, nous qui avons passé, avec les illusions brillantes de la jeunesse et les éblouissements de la science, à travers tous les chainons de l'incrédulité, de l'indifférence pour arriver au doute et enfin à la foi : la religion, dans ces moments critiques, avec ses méditations profondes, avec ses sourires du ciel,

avec ses pompes de la terre, nous a fourni, au milieu de nos fatigues, une source intarissable de forces et de bonheur!

La religion, pour nous, faible enfant de la nature, que Dieu a doté de toutes les facultés nécessaires à notre destinée, n'est pas cette doctrine froide et stérile de tous les âges, qui sacrifie l'esprit à la lettre, et la vie et l'émancipation de l'âme à l'abrutissement et à l'ascétisme du corps; la religion qui pour nous ouvre aux yeux de notre intelligence le grand livre de la nature, en écrivant la puissance de Dieu à toutes ses pages, comme le contraste de notre faiblesse mais comme le but aussi de tous nos efforts; la religion, dont le verbe est bien moins l'idiome consacré d'une langue morte, que la voix intérieure qui nous parle sans cesse des merveilles du créateur, des puissances de son amour et des trésors de sa charité; la religion qui, en face des misères de l'isolement, des hontes de l'égoïsme et des déceptions de l'orgueil, nous prêche la fraternité, la socialisation de nos forces et de nos cœurs; la religion enfin, qui parlant par la voix de ses Bossuet la musique de ses chœurs et l'éclat de ses fêtes, nous baptise enfant, nous unit plus tard dans la chaîne des travailleurs et nous bénit à l'heure dernière, n'est-elle pas une source féconde de ressources de toutes sortes, pour les natures même les moins impressionnables et les moins accessibles à l'attrait de la puissance et de l'amour?

Nous n'oublierons donc jamais, en dehors des sympathies, des assistances si bienveillantes et protectrices que nous avons rencontrées partout, les impressions mélancoliques, les puissances morales d'un autre ordre, que nous

avons puisées dans nos heures de recueillement religieux, et surtout à cette procession solennelle du 15 août, où l'image de Marie promenée dans tout le village, a réveillé chez tous les esprits, rallumé dans tous les cœurs, avec piété, les sentiments les plus purs de la reconnaissance et les élans de la tendresse filiale.

Il faudrait vraiment être disgracié de la nature, être privé du moindre sens moral, pour ne pas être touché profondément de tout ce que renferme d'élevé, d'attendrissant et de religieux une pareille fête de l'Eglise, en l'honneur de la Mère des affligés, des pauvres, des malheureux de toute classe, surtout célébrée avec la pompe si simple et si pastorale du village.

Non, nous n'oublierons jamais, nous qui avons assisté aux fêtes grandioses des capitales du monde, cette cérémonie champêtre qui semblait emprunter un caractère nouveau d'originalité au deuil des affligés, au silence des rues, à l'aspect riant des bois et des guérets et à l'éclat d'un beau jour.

Comment pourrons-nous jamais rendre avec les expressions que réclameraient la beauté du tableau et l'élévation de l'idée qui l'illuminait, le moment solennel où le prêtre s'arrêtant au milieu d'un champ ou au détour d'une rue déserte, élevait au-dessus de la foule recueillie, l'image chérie de la Vierge, comme un gage assuré de la protection divine qui descendait pour consoler et fortifier les âmes abattues. Aussi, nous ne le cacherons pas, à cette heure suprême où le chœur des jeunes filles et les accords des instruments, arrêtèrent tout à coup leurs harmonies terrestres, pour laisser l'esprit, dans son ravissement, contempler

l'harmonie plus émouvante encore parce qu'elle avait quelque chose de céleste que présentait ce beau spectacle, nous eûmes de la peine à contenir les battements précipités de notre cœur : et quand nos yeux virent là, à genoux devant nous, de pauvres malades ressuscités de quelques jours, des larmes d'attendrissement mouillèrent notre visage. Rempli d'admiration par la puissance venue d'en haut aussi qui nous avait permis, à nous pauvre instrument, de produire de tels miracles et de goûter, dans toute sa pureté, l'extase d'un pareil bonheur, pouvions-nous ambitionner une plus noble et plus douce récompense de nos peines !

L'effet moral produit par cette cérémonie touchante, sur tous les esprits de notre commune dévastée, fut des plus heureux, et dès ce jour fortuné, l'épidémie acquit une diminution qui ne se démentit plus.

Les esprits forts que nous trouvons, nous médecins, si petits et si faibles en face de la mort, auront beau salir de leurs critiques, comme les êtres immondes de leur bave, certaines pratiques de notre culte, nous soutiendrons toujours, sans être d'un rigorisme absolu dans ce genre, que s'il y a, dans les fêtes de la patrie, des transports d'enthousiasme et des élans irrésistibles d'amour et de liberté, il y a bien plus encore, dans celles de la religion, des extases de tendresse, des inspirations sublimes qui élèvent aussi haut l'âme du chrétien que les autres passionnent et entraînent le cœur du citoyen.

La religion, comme le patriotisme et comme la science qui sont aussi une sorte de religion, a donc ses trésors de puissances, de richesses et de bonheur ; et la force morale qui sait puiser à leur source féconde, ne se laissera pas

abattre facilement, et pourra lutter avec succès, en face des douleurs et des déceptions de ce monde.

Qu'on ne s'effraie donc plus en présence des malheurs, des épédimies qui peuvent nous atteindre ; ils n'ont contre nous qu'une force *simpliste*, tandis que nous avons contr'eux une force *composée* qui peut puiser sa résistance aux sources les plus pures. Envisageons les évènements avec le calme d'une conscience sans reproche, pour les supporter ou les combattre avec les armes de la science ou de la foi ; et que l'esprit de charité nous rallie tous, dans nos jours de deuil commun, dans nos jours de fêtes, pour devenir plus forts encore et plus invincibles par notre amour.

X.

DE L'ADMINISTRATION DES REMÈDES, DE LEURS DILUTIONS, DE LEURS DOSES ; DE NOS BOITES D'ÉPIDÉMIE.

En face et au milieu des causes, des circonstances qui devaient agir sur la nature de l'homme, la Providence l'avait, dans sa précision admirable, doué d'une résistance instinctive, basée sur un besoin impérieux de conservation et de reproduction. N'est-ce pas dire : que la science de la médecine, le véritable art de guérir, datent de l'orgne de la création, et ont leur source réelle dans le fond même des organismes, des vitalités?

En effet, le premier homme qui a souffert a dû opposer par l'instinct même de son être, une résistance à la douleur ; et à mesure que les éléments sont devenus plus forts que lui, son intelligence a cherché partout des ressources contre ses faiblesses.

Ainsi : contre les intempéries des saisons, il se créa un abri, des vêtements, du calorique, auxquels les progrès de son industrie ajoutèrent les merveilles en tout genre que nous admirons de plus en plus;

Contre la faim et ses besoins insatiables de reproduction ou de simple conservation même, il distingua par l'observation et l'analyse, en deux parts bien tranchées, les choses qui pouvaient le nourrir, et celles qui devaient lui être nuisibles, fatales; les unes furent les aliments; les autres les poisons.

Parmi les premiers, il prit et prépara avec des études, des soins vraiment remarquables, les substances qui devaient fournir à sa nourriture ; et il trouva dans les autres, comme raison majeure de leur existence, des propriétés diverses d'action, de surexcitation, destinées à opérer sur l'organisme, d'une manière tout opposée à celle de l'aliment, mais tout aussi utile et indispensable dans son sens.

Pour certains physiologistes, les aliments, doués à divers degrés de qualités différentes, d'un goût agréable, d'une assimilation facile passeraient par voie d'absorption, dans le torrent de la circulation, et serviraient ainsi, pour leur part, à l'hématose ou formation du sang que l'air, dans le jeu des poumons, achèverait par le feu de son oxigène de vitaliser et de précipiter tout rutilant, dans le cercle de nos vaisseaux.

Là, pas de crise violente, pas de réaction brusque, pas de surexcitation exagérée, tant que les actes du moins se passent dans l'ordre normal voulu.

Pour les poisons et les remèdes, la scène est bien différente : l'organisme à ce qu'il paraît, ne trouvant pas les

mêmes raisons de calme et de réparation, dans l'absorp tion de leurs molécules, de leurs principes, se soulève avec violence pour réagir contr'eux, ainsi que contre toute cause nuisible; et par des efforts, souvent insuffisants, il cherche à se délivrer de leur étreinte par une série de crises et d'opération opposées.

Si donc les aliments produisaient l'action, la réparation pure et simple des fonctions naturelles, en les maintenant dans un équilibre parfait, en santé; les poisons, les remèdes au contraire, devaient par leur essence réfractaire, provoquer des réactions, des crises, ayant aussi dans leur sens à jouer un rôle salutaire, celui d'apporter à l'organisme une certaine force d'excitation, de résistance, nécessaire à son être pour retrouver son équilibre et son unité.

L'esprit de l'homme, en s'arrêtant avec réflexion sur ces deux faits bien distincts, a dû en retirer des enseignements utiles; et appliquant alors, à leur pratique, les lumières de son génie, il a dû créer deux sciences premières : celle de la gastronomie et celle de la toxicologie.

Dans la seconde qui nous occupe spécialement ici, il a étudié les effets multiples des substances non alimentaires, et en a su tirer habilement, avec le sacrifice du temps, de ses forces et de sa vie même, des ressources fécondes pour servir non à l'entretien mais à la réparation de son existence.

Les remèdes qui appartiennent à cette classe dernière ont donc subi, comme les aliments, toutes les préparations qui devaient rendre leur utilité facile et profitable.

Telle est à première vue, jusque là, la grande bifurcation, la division la plus vulgaire entre les aliments et les

remèdes; reste à spécifier aussi bien les raisons de leur application différente.

Pour les premiers, des facultés instinctives, comme l'odorat, le goût, la vue même, devaient tout d'abord suffire à la recherche de leur emploi; pour les seconds, les notions approximatives fournies par les mêmes moyens, après avoir égaré longtemps les savants de la voie réelle, devaient être remplacées par des connaissances plus positives, acquises par le seul procédé qui pouvait les fournir: celui de l'expérimentation pure sur l'homme sain.

Mais, leurs propriétés diverses une fois bien définies, nombrées, il restait à trouver, peut-être à résoudre le côté le plus difficile du problême, savoir : le sens dans lequel les remèdes devaient être appliqués à la maladie. Devait-on par exemple, une maladie étant donnée, lui opposer un remède en tout semblable ou contraire à elle? fallait-il contrarier, combattre la nature dans ses évolutions; ou bien la faciliter, la fortifier, en se joignant à elle par un remède analogue à sa crise?

Nous ne voulons pas résoudre ici le problème, et poser le principe pour lequel nous sommes tous d'accord, fils anciens et nouveaux de notre illustre maître; nous laissons les intelligences décider à leur point de vue, à quelle doctrine elles doivent donner la préférence.

Mais, une fois d'accord tous Homœpathes sur la loi fondamentale qui constitue notre réforme médicale et l'élève par le fait au rang des sciences exactes, nous voulons dire seulement ici quelque chose de l'administration de nos remèdes, dilutions, doses, etc.

On croit généralement dans le monde que ce qui cons-

titue essentiellement notre médecine et la différencie de toutes les autres, c'est l'exiguité de nos doses. C'est là, disons-le bien vite et bien haut, une grande erreur, car pour nous la dose est toujours relative, tandis que notre principe est toujours absolu.

Or, comme ce n'est pas le mode d'appliquer un principe, mais bien le principe lui-même qui constitue une doctrine, une science; il faut donc nous voir et nous attaquer où nous sommes et pas ailleurs.

Le remède, dans ses effets toxiques, ayant à toutes ses doses le même genre d'action, la même homogénéité d'in fluence, ne diffère que dans une intensité d'effets et non pas dans une variété d'effets.

Comme nous l'avons dit : le principe avant tout, comme règle absolue;

Ensuite, et toujours, relativement à l'âge, à la constitution, aux circonstances, à la maladie enfin, la dose sera administrée de la manière et à l'heure qui présenteront encore le plus d'analogie avec le cas observé.

Quand on a faim, on ne se met pas à table pour dévorer tout ce qui la garnit, mais on s'y met pour satisfaire un besoin impérieux qu'un plat ou deux, ou trois au plus, pourraient appaiser, contenter au-delà; l'essentiel n'est donc pas dans la dose, ici pas plus qu'ailleurs, mais bien dans le soin unique de manger, et de manger au degré voulu.

Or, pour la maladie, il en est de même absolument; le fait, le besoin impérieux à satisfaire s'obtiendra pareillement, non pas par la quantité absolue, mais bien par la correspondance parfaite d'un remède avec l'état morbide, établie sur des rapports de qualités plutôt que sur ceux

de quantité. La dose, en tout et partout, n'est qu'un fait secondaire, matériel, que domine entièrement un autre fait, mais logique et spirituel.

Et si nous devons pardonner aux laïques, aux personnes étrangères aux sciences et à la nôtre, les égarements que leur fournit, dans l'absence des connaissances nécessaires pour s'éclairer à ce sujet, l'esprit de critique, d'ironie, de dénigrement qui caractérise la décadence de notre civilisation; de quelle sévérité ne devons-nous pas être, pour les prétendus savants qui restent indifférents aux progrès qui préparent en tout sens l'avènement d'un monde nouveau pour remplacer celui qui s'en va; et qui, au lieu d'étudier avant de juger, effrayés sans doute du déplacement qu'opérerait, dans leur esprit ou dans leurs intérêts, l'adoption de l'idée nouvelle, préfèrent, en dignes élèves de Machiavel ou de Bazile, adopter les viles méthodes de calomnie et de dénégation de leurs maîtres?

Nous laisserons donc au public, à l'opinion, ces deux grands souverains du monde, le soin de prononcer entre deux classes d'hommes si opposés; les uns qui, rattachés aux erreurs, aux préjugés et aux faveurs du passé s'arrêtent comme des bornes humaines, sur le chemin de nos destinées, heureux des droits et des jouissances dont les comble le règne de l'immobilisme qu'ils servent avec tendresse; et ceux qui, initiés aussi bien que tous aux doctrines et aux errements du passé; foulant aux pieds le respect humain et les préjugés stupides, et devançant leur époque du regard prévoyant dont Dieu a doté sa noble créature, étudient avec ardeur les découvertes, les propositions les plus simples de l'esprit humain, obéissant

à cette admirable pensée de leur maître Hahermann ; « *Quand il s'agit de l'art de guérir, négliger d'apprendre est un crime.* »

Pleins de confiance dans le jugement de tous, et forts de leur conscience, ces derniers continueront partout : dans leurs cabinets, dans leurs cliniques, dans leurs livres, leurs journaux, sur le champ des épidémies, la mission que leur impose leur foi nouvelle, en attendant sans peur et sans reproche le jour de leur condamnation.

La question de principe en notre doctrine est donc bien différente de celle de nos doses et de leur exiguïté

Qu'on ne s'étonne donc pas si, tous d'accord comme nous l'avons dit sur notre loi scientifique : *similia, similibus curantur*, nous différons parfois, sous le rapport des doses et du mode de leur administration : c'est là une affaire de tact, d'appréciation et de manière de voir différentes chez les uns et les autres, et dont le malade doit bénéficier plus ou moins. Déjà, le bienfait par excellence est trouvé pour nous tous, celui d'avoir découvert enfin, après des siècles de tâtonnements, la loi fondamentale d'application de nos agents; leur mode de préparation et leur quantité devaient en être la conséquence inévitable : aussi, l'exiguïté plus ou moins prononcée de la dose devait-elle être tout d'abord préconisée par le fondateur, en raison de la parfaite analogie du remède avec le mal, et de là, moins grande nécessité de sa force.

Ainsi : les uns, restés fidèles au maître, ne s'éloignent pas de ses enseignements et s'en tiennent à ses premières prescriptions. Les autres, sans vouloir innover dans une matière aussi grave, ont cherché cependant à concilier la

pensée du maître avec les exigences de certaines constitutions, de quelques données physiologiques, et ont proposé des applications et des doses différentes.

Et pourquoi ne le dirions-nous pas nous-même, notre foi en Hahnemann est assez vive et assez connue et estimée, pour que nous ayons à redouter le moindre reproche d'infidélité ; eh bien, nous sommes nous-même au nombre de ces derniers, de ces pauvres chercheurs qui jamais contents de ce qu'ils ont, croient toujours trouver mieux dans les tâtonnements auxquels ils se livrent.

Il y a donc diverses manières de donner et de doser les remèdes ; manières fondées à tort ou à raison, sur des considérations de l'ordre physiologique ou moral.

Ainsi : pour nous qui devons cependant tous nos premiers succès à la rigoureuse méthode de Hahnemann, nous avons obéi cependant à l'impulsion de Bœnninghausen que nous aimons à regarder avec toute l'Allemagne progressive, comme le vrai continuateur de notre maître ; et nous devons à la vérité de dire : que par cette méthode aussi, nous avons obtenu de belles guérisons, souvent plus promptes et plus positives peut-être.

Nous employons donc suivant les cas, les âges, les constitutions, le moral, les remèdes à la 6e, 12e, 30e dilution ou à la 200e et plus, avec le même succès, et nous oserons dire même, avec plus de certitude encore, à la 200e, 2,000e, quand nous avons le bonheur de rencontrer juste.

On guérit par ces deux méthodes, c'est pour nous bien constaté ; mais par la dernière, il y a dans la guérison quelque chose de plus rapide, de plus sûr, de plus profond que dans l'autre. En général : les globules par 5 ou 10 sont

dissous dans 3/4 de verre d'eau, et l'on donne de ce mélange une cuillerée à bouche ou à café, suivant les cas, toutes les 1/2 heures ou toutes les heures, de plus en plus près ou de plus en plus loin, suivant l'intensité du mal.

Une habitude que nous avons prise déjà, à Marseille, lors de nos premières armes en 1835, c'est de mettre de suite, sur la langue du malade, tout secs, 3 à 4 globules. Ce procédé n'est pas à dédaigner dans tous les cas aigus, et nous le recommandons surtout dans le choléra; et, il est bien entendu que le remède préparé dans l'eau, ne sera commencé alors, que le temps voulu et prescrit après.

Dans les cas où les symptômes sont très-nombreux, où le temps presse, où le danger menace, on alterne deux remèdes qui semblent recouvrir le mieux l'ensemble des phénomènes morbides : soit, *veratr.* et *cupr.*, soit *arsen.* et *laches.* suivant le besoin. Cette méthode nous a réussi très-souvent; mais d'autres fois, nous le craignons, elle a dû apporter de la confusion dans les symptômes et compliquer, aggraver la position; il faut donc pour qu'elle réussisse que le choix soit heureux et l'emploi bien combiné sur les exigences pathologiques.

Bœnninghausen que nous aimons tant à citer, à cause de sa profonde science et de son admirable habileté, ne rejette pas cette combinaison de deux remèdes, dans une maladie à laquelle ils correspondent, comme dans le choléra; mais il redoute comme nous que l'action de l'un ne contrarie celle de l'autre, et ne fatigue, ne déprime trop ainsi la force vitale, par une double excitation trop rapprochée, trop précipitée. Nous savons qu'il préfère l'action bien appliquée, bien achevée, d'un seul agent.

Nous croyons avec lui : qu'une fois les signes morbides bien connus, l'indication thérapeutique bien formulée, le mieux est d'appliquer, à doses très-rapprochées, dans les cas graves, à doses plus distancées dans ceux où la vitalité est moins active, le remède et la dose qu'on juge le plus convenables, et d'attendre le temps voulu, après un certain nombre de cuillerées, pour voir les effets obtenus et apprécier le chemin fait vers le retour à la santé, et discerner à nouveau ce qu'il reste à combattre de désordres pour arriver à un résultat complet et définitif.

Cette voie nous paraît des plus rationnelles et des plus conformes aux voies même de la physiologie; elle rend mieux compte des efforts de l'organisme et des effets de la médication plus distincte, plus appréciable dans sa simplicité, dans son unité. Car, auquel des deux agents employés en même temps attribuer le succès? auquel faire revenir les contrariétés, les gènes, les difficultés ou complications, s'il en survient?

Cette espèce de trouble, d'obscurité dans le jugement, dans le contrôle, dans les études du praticien, n'est-elle pas une condamnation de ce procédé? Quoiqu'il en soit cependant, le procédé est employé depuis longtemps déjà, et peut l'être encore, toutes les fois qu'on en remplira bien les conditions indispensables.

Mais règle générale, disons-nous le bien souvent : ce qui nous nuit le plus, c'est trop de précipitation; le désir de vouloir faire le plus de bien possible, surtout en épidémie, l'obligation de satisfaire à toutes les exigences du moment, de répondre à tous les besoins pressants, nous

forcent à trop de célérité, et nous causent trop souvent des déceptions amères.

Rappelons-nous donc : que malgré toute la gravité apparente du mal, nos remèdes bien choisis avec calme, avec circonspection, avec ce coup-d'œil qui embrasse tout l'être physique et moral, répondront d'autant mieux au danger, qu'ils seront plus appropriés et mieux administrés.

Il n'est pas de jour, de saison, d'année, où notre expérience ne constate les progrès que nous faisons, en ce sens sur nous-mêmes, tous; et où le succès ne vienne de plus en plus payer nos efforts, nos méditations de ce tribut d'habileté, de tactique dont enrichit l'intelligence comme de sa plus belle récompense, l'amour de l'étude et de l'humanité.

Nous ferons donc toujours mieux ce que nous ferons avec le plus de prudence, d'attention et de mesure ; et pour l'art de guérir, pour ce sacerdoce qui rapproche le médecin du Créateur, en lui permettant de créer à son tour, en rendant à la vie des êtres qui allaient mourir ; quelle plus sublime et plus admirable règle que celle-là ?

Les globules ne sont pas la seule forme sous laquelle nous puissions donner nos remèdes ; les gouttes ont été également préconisées par des praticiens habiles, et exaltées par eux dans leur supériorité d'action.

Pour nous qui avons essayé de ces doses massives, nous n'oserions pas les recommander d'après nos succès, tant nous craignons de n'en avoir pas recueilli tout ce qu'on nous en avait dit. Et si certaines constitutions énergiques, ou quelques cas de maladies locales en apparence, à l'état aigu, ont semblé motiver leur emploi, nous ne saurions

vraiment en conseiller l'usage de préférence aux autres qui suffisent et répondent à tout.

Les dilutions basses 3e, 6e, 9e, ne nous semblent pas davantage mériter l'éloge qu'on en fait, à part quelques rares exceptions.

Nous croyons donc que, dans les épidémies où tout l'organisme est primitivement troublé au point de vue moral et du système nerveux, les remèdes doivent pour cette raison, offrir, avec l'état morbide autant qu'avec la cause miasmatique qui a agi, une analogie de dose, d'influence, de divisibilité, et se présenter alors, beaucoup mieux, sous la forme infinitésimale, pour agir activement, progressivement sur toute l'économie, enfin de la rendre de fond en comble à son état normal momentanément perturbé.

Les doses massives, en liquide ou en poudre, ne présentent en effet qu'une masse plus ou moins divisée et dynamisée, et nous paraissent de moins en moins aptes à influencer les papilles nerveuses de l'organisme et à électriser sa vitalité maladive.

Notre vie organique comme notre vie spirituelle étant bien plus influencées par des atômes et des impressions que par des causes matérielles, nos agents curateurs doivent présenter les mêmes chances et adopter le même mode, la même voie pour opérer sur elles deux.

Mais encore, toute la science du praticien ne consiste pas seulement dans la recherche du mal et la rencontre du remède, dans la dose qui convient à tel cas, tel âge, telle constitution, telle circonstance; elle consiste encore à savoir combiner les remèdes entr'eux, dans l'application qu'on doit en faire à une maladie.

Ainsi, une fois l'action d'un médicament épuisée, s'il s'agit de passer à un autre pour achever la cure, dans ce cas, plusieurs raisons se présentent pour décider en faveur de tel ou tel.

Souvent un remède assez bien choisi et administré ne réussissant pas, ne donnant pas en un mot toute la satisfaction désirée, dans ce cas, le répéter serait trop peut-être; le changer serait une faute; que faut-il faire alors?

D'après les conseils de Hahnemann, que nous avons eu le bonheur de recevoir de sa bouche même; d'après les avis de praticiens allemands, italiens, français, nous avons intercalé, dans ces cas difficiles, un remède ambigu, servant en quelque sorte de lien, entre les doses d'un même remède, savoir: *opium*, *moschus*, *sulfur*, etc., suivant les cas; et nous avons obtenu comme un réveil soudain de la vitalité, et dès-lors une action complète, finale du remède qui avait été choisi, et dont la répétion alors devenait pospossible et heureuse.

Nous croyons donc qu'en face du choléra comme de toute autre maladie aiguë et grave, la véritable méthode, celle qui nous a réussi est celle-ci:

Une fois décidé pour un ou deux remèdes, on prépare une eau très-pure, la quantité d'un verre ordinaire: on choisit la dilution de 12 à 2,000, à la dose de 5 à 10 globules, suivant l'âge; augmentant avec l'âge faible, diminuant avec l'âge fort;

On fait prendre par cuillerées à soupe ou à café, tous les 1/4 d'heure, ou toutes les 1/2 h., etc., jusqu'à convenance, saturation passable de l'organisme, soit de 4 à 5 cuillerées; puis on attendra au moins, 3 à 4 heures pour

laisser à l'organisme le loisir et le temps de développer ses modifications subies.

Continuer les doses toutes les heures ou deux heures, pendant 12, 18, 24 heures est une faute grave, qui lasse, déprime la vitalité, et ne lui donne pas le temps de réagir ou de manifester ses évolutions salutaires.

On ne passera jamais trop vite d'un remède à un autre, on attendra toujours un certain temps et celui nécessaire surtout à l'étude des nouveaux symptômes.

On n'oubliera jamais non plus que ce n'est pas le remède comme matière essence, mais bien l'organisme qui opère, qui amène la guérison, sous l'action provocatrice non assimilable de l'agent médicinal.

Force sera donc toujours de compter sur l'organisme, après avoir compté sur le remède, et de consacrer pour cela un certain temps.

C'est à cette véritable manière de voir et d'apprécier les phénomènes qui se passent dans les mystères de la vie, de la santé et de leurs luttes avec les substances médicatrices, que nous devons aujourd'hui, après tous les tâtonnements par où nous avons dû passer, de faire moins mal qu'autrefois.

Bref, pour terminer les considérations et conseils adressés à nos jeunes confrères, nous leur recommanderons d'apporter le plus d'attention et de mesure qu'il leur sera possible dans leurs travaux, et nous leur promettons, en échange, de bien réels succès.

Ils feront bien aussi, s'ils sont appelés comme nous, à donner des preuves de notre doctrine, au milieu des épidémies, d'adopter certaines mesures, certaines précautions

que nous sommes heureux de pouvoir leur recommander en ce moment.

Ainsi, pour ceux qui auraient en partage, la mission doublement pénible d'agir sur les pauvres et simples habitants des campagnes, ils ne devront pas craindre d'apporter dans leurs explications ou ordonnances, toute la clarté et toute la complaisance nécessaires pour être bien compris ; l'étrangeté de nos moyens, de nos remèdes, doit être pour ces braves gens quelque chose de trop nouveau et de trop extraordinaire pour être accepté et compris de suite.

Leur pharmacie portative sera par exemple, d'une assez gros volume, comme celui d'un gros dictionnaire, et les flacons d'un beau calibre ainsi que les globules.

Ils pourront sans danger aucun, augmenter leur nombre, à ce degré là ne pouvant en rien modifier leur action, et verser de 6 à 10 globules dans la quantité d'eau voulue ; de manière que les yeux incrédules voient au moins quelque chose et que le moral en soit satisfait.

Nous conseillerons même à ce sujet, à nos pharmaciens, de faire des globules pareils aux granules de notre ancien ami et pharmacien de Lyon, M. Pelletier.

Ensuite pour agir sur un plus grand nombre de malades à la fois, et gagner le plus de temps possible en faisant du bien partout en même temps, ils pourront, une fois le terrain connu, la maladie bien caractérisée, la constitution locale épidémique bien étudiée, distribuer aux intelligences qui les entoureront, quelques-unes des armes qu'ils auront reconnues d'une opportunité imminente et d'une efficacité réelle.

Ainsi, ils donneront aux bonnes sœurs, aux instituteurs,

à MM. les curés, les flacons ou paquets de remèdes appropriés avec les notes correspondantes à leur application.

De cette manière, les suettes, les cholérines, les choléras même recevront, dès les premières heures, les ressources capables à la fois de calmer le moral et de suspendre toujours le cours de la maladie.

Cette mesure préventive nous paraît des plus heureuses, et mérite en première ligne l'attention paternelle de l'autorité; car la maladie ne nous ayant paru devoir toute l'énergie de son intensité qu'à l'influence fâcheuse, déprimante, subie par le moral; un remède qui passerait, dans le moment, pour être efficace, salutaire et qui serait à la portée de tous, exercerait nécessairement un des meilleurs effets qu'on puisse désirer.

C'est peut-être, pour notre part, le service le plus grand que nous ayons rendu dans nos Communes.

Pour terminer ces différentes recommandations, nous allons donner d'après notre idée, notre expérience, la liste des remèdes qui doivent composer la boîte Homœopathique destinée aux épidémies.

Médicaments pour une pharmacie anti-épidémique.

1.	Aconitum. . . .	12e	24e	12.	Ipeca.	9e	12e
2.	Arnica.	9e	12e	13.	Hyosc.	24e	200e
3.	Arsenicum. . .	30e	200e	14.	Lachesis. . . .	30e	200e
4.	Belladona. . . .	30e	200e	15.	Merc. sol. . . .	30e	200e
5.	Bryonia.	12e	30e	16.	Merc. corros. . .	30e	200e
6.	Carbo. v. . . .	30e	200e	17.	Moschus. . . .	6e	12e
7.	Chamom. . . .	9e	12e	18.	Nux v.	24c	30e
8.	China.	9e	24e	19.	Phosphorus. . .	30e	200e
9.	Cocculus. . . .	24e	30e	20.	Phos. ac. . . .	30e	200e
10.	Cuprum.	30e	200e	21.	Pulsatilla. . . .	24e	200e
11.	Digitalis. . . .	6e	9e	22.	Rheum.	6e	9e

23. Rhus.	24e	30e	
24. Sambucus, . . .	3e	12e	
25. Sulfur.	30e	200e	
26. Veratrum. . . .	12e	24e	
27. Veratrum. . . .	300e	2000e	
28. Camphora. . .	dilutions liquides et basses.		
29. Hydroc. ac. . .			
30. Sp. nitr. dul. .			
31. Sachar. lact. en globules et en poudres.			

Nous avons choisi de préférence les remèdes qui nous ont le mieux réussi, et indiqué les dilutions dont nous avons eu le plus à nous louer. Nous avons ajouté *sambucus* devenu indispensable dans la Suette, et les substances liquides qui terminent la liste, et dont il n'est guère possible de se passer dans un champ d'épidémie.

Il ne nous reste plus, pour terminer ici ce chapitre spécial, qu'à adresser nos bien sincères remerciements à M. Catelan jeune, pour l'empressement qu'il a mis à nous pourvoir de tout ce dont nous avions besoin et avec un désintéressement que nous nous plaisons à signaler.

Nous n'avons qu'à nous louer de ses préparations comme de celles que nous possédions de MM. Wéber, de Paris; Pelletier, de Lyon, et Trichon et Borrelly, de Marseille; nos jeunes confrères comme les familles trouveront dans ces diverses pharmacies, les remèdes ci-dessus indiqués pour notre boîte *anti-épidémique*.

(*La suite prochainement.*)

ÉTUDES DE THÉRAPEUTIQUE HOMŒOPATIQUE.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'INDIVIDUALISATION, SOUS LE DOUBLE RAPPORT DE LA PATHOLOGIE ET DE LA MATIÈRE MÉDICALE.

« On ne peut concevoir l'Homœopathie
« sans l'individualisation la plus absolue. »
(Hahnemann, *Organon*. p. 115.)

Parmi les nombreuses difficultés que présente la pratique de l'homœpathie, il faut placer en première ligne l'obligation dans laquelle se trouve le médecin homœopathe, vraiment digne de ce nom, de faire une application constante, rigoureuse du principe de l'individualisation, non seulement en pathologie, mais aussi en ce qui concerne la matière médicale; principe sans lequel on peut dire que la doctrine des semblables n'aurait pas sa raison d'être comme doctrine médicale; car, sans une étude consciencieuse de l'ensemble des symptômes morbides ou pathologiques d'une part (*similia*); sans une connaissance approfondie des propriétés physiologiques ou pathogénétique, d'autre part (*similibus*); la loi homœopathique, justement déchue de ses prétentions à s'ériger en loi gnérale de la mé-

decine, ne serait plus qu'un principe sans importance réelle, ou, ce qui revient à peu près au même, n'ayant qu'une portée excessivement restreinte, et dont l'application serait le plus souvent impossible.

« Tout médecin, dit Hahnemann, qui traite les maladies par des caractères généraux, s'arrogeât-il même le titre d'Homœopathiste, n'en est pas moins en réalité un allopathe généralisateur, car on ne peut concevoir l'Homœopathie sans l'individualisation la plus absolue. »

La nécessité d'individualiser tant en pathologie qu'en matière médicale, en d'autres termes, de procéder, dans tous les cas, à un double diagnostie médical et médicamenteux, étant reconnue et acceptée par nous tous, disciples de Hahnemann, est-ce à dire que nous devions, *ipso facto*, repousser impitoyablement toute classification nosologique? nullement, pourvu qu'on se borne à n'utiliser ces classifications, toujours plus ou moins entachées d'arbitraire, que comme de simples moyens de repère propres à venir en aide à la mémoire, en se gardant bien de pousser l'abus de la synthèse, ainsi que le font les médecins de l'ancienne école, jusqu'à vouloir attribuer aux noms collectifs de maladies une valeur thérapeutique qu'ils ne sauraient avoir, ce qui les conduit à diriger leur traitement bien plus contre l'espèce individuelle que contre le caractère générique d'un état morbide.

Les inconvénients graves de cette médecine *nominale*, de cette *cure du nom*, ainsi que l'appelait Hahnemann, ont été du reste signalés, en dehors même de l'école Homœopathique, par quelques intelligences d'élite, à qui une longue expérience et un sévère esprit d'observation avaient

fait pressentir les avantages de l'individualisation. Hufeland, en avançant que le médecin peut fort bien traiter une maladie et fort mal le malade; Récamier, en prétendant qu'il n'y a pas de pleurésie, mais seulement des pleurétiques, que faisaient-ils? ils exprimaient l'un et l'autre une grande vérité qui, au premier abord, a toute l'apparence d'un paradoxe : ils protestaient hautement contre cette tendance fatale qui nous pousse, à notre insu, à mettre sans cesse des mots à la place des choses; ordinaire écueil de l'allopathie, contre lequel est venu aussi se heurter et se briser le spécificisme, ce système hybride, sans portée comme sans avenir, que quelques novateurs, aussi imprudents que téméraires, auraient voulu, dans un but de conciliation impossible, jeter comme un pont entre les doctrines rivales, et qui, en allopathisant l'Homœopathie, ne tendrait à rien moins qu'à annihiler celle-ci, sans qu'il en résultât aucun profit réel pour la doctrine adverse.

Bien que le temps et la saine raison aient fait depuis longtemps justice de cette étrange élucubration qui pouvait devenir si fatale à l'Homœopathie, toute trace n'en est cependant pas tellement effacée en nous, qui n'avons pas encore su dépouiller tout-à-fait le vieil homme, qu'il ne nous arrive trop souvent, par une sorte de réminiscence de nos anciennes allures allopathiques, de faire violence au principe de l'individualisation, posé par notre maître en termes si formels, et qui découle forcément de la loi Homœopathique; de chercher, en un mot, uniquement pour la commodité de la pratique, à accoler le nom d'un médicament au nom d'une maladie, au risque de compromettre les résultats du traitement, soit en le faisant inutile-

ment traîner en longueur, ce qui a le double inconvénient d'indisposer l'esprit du malade et de décourager le médecin, en ébranlant sa confiance en lui-même ou en la doctrine; soit en n'aboutissant qu'à une sorte de palliation momentanée qui, le plus souvent, ne peut être obtenue qu'en forçant les doses d'un médicament semi-Homœopathique, c'est-à-dire mal choisi. L'expérience, en effet, démontre chaque jour que plus la dilution est basse, plus l'action des doses infinitésimales est générale, et qu'elle se spécialise, au contraire, au fur et à mesure que l'on élève le chiffre de la dynamisation; ceci explique pourquoi le médecin Homœopathe est forcé de frapper d'autant plus fort qu'il frappe moins juste; heureux lorsque, en agissant ainsi contrairement au principe de l'individualisation, il n'arrive pas à provoquer, chez le patient, une de ces maladies médicinales toujours si difficiles à guérir, et qui font le désespoir du malade et du médecin.

Pour faire encore mieux ressortir tout ce qu'a de vicieux, d'anti-logique ce mode de procéder, dont les conséquences menaceraient sérieusement l'avenir de l'Homœopathie, il nous suffira de rappeler ce qui a lieu journellement dans la pratique, et de demander s'il n'est pas vrai que les mots *lésions mécaniques*, par exemple, réveillent aussitôt dans l'esprit du praticien l'idée d'*arn.;* tout comme ceux de *fièvre*, *d'inflammation*, amènent naturellement celle d'*acon.*, ceux de *céphalalgie*, *d'erysipèle*, *d'amygdalité*, *bell.*; *d'éruptions chroniques*, *sulph.*; *d'aménorrhée*, *puls.*; etc., etc.? Quoique nous sachions fort bien que si, en général, on peut dire que *arn.*, *acon.*, *bell.*, *sulph.*, *puls.*, etc., dominent la thérapeutique des états morbides qui leur cor-

respondent, il arrive pourtant bien souvent que ceux-ci présentent telle ou telle modification qui réclame l'emploi d'un autre agent médicinal plus Homœopathique dans l'espèce, par conséquent mieux approprié ; nous nous trouvons d'ordinaire invinciblement entraînés par l'empire de l'habitude, et aussi par un déplorable laisser-aller, à recourir d'abord à ces moyens, sauf, en cas d'insuccès, à rectifier le traitement par un choix plus rationnel.

Ce qui pourrait expliquer jusqu'à un certain point, sans pourtant la justifier, notre propension à user et à abuser de tel ou tel médicament, des polychrestres, par exemple, quelque convaincus que nous soyons de cette vérité que tout agent médicamenteux qui n'est pas utile est par cela même nuisible, c'est que précisément à raison de la sphère d'action fort étendue de ces agents, qui rend leur emploi très-fréquent, ils nous sont mieux connus, et partant leur administration nous est plus familière Aussi l'engouement pour quelques-unes de ces substances est-il poussé si loin, que l'on pourrait affirmer, sans craindre de se tromper, qu'il est peu de maladies aiguës dans le traitement desquelles on n'use *d'acon.* jusqu'à la prodigalité, comme on fait de *sulph.* dans les affections chroniques; et cela parce qu'on s'est trop habitué à considérer le premier comme la *lancette* des Homœopathes, le second comme *l'antipsorique* per excellence. Ces assertions, accueillies sur parole, propagées de confiance, la saine raison les réprouve et l'expérience leur donne chaque jour un éclatant démenti.

Prouvons notre dire par quelques courtes considérations sur ces deux médicaments.

Acon. est sans contredit un de nos meilleurs polychres-

tres ; mais vouloir l'opposer comme on le fait habituellement à toutes les inflammations sans exception, en prétendant qu'il est le moyen curatif direct, l'antidote du mode phlogistique, qu'il anéantit dans son essence, dans sa nature inconnue (Chuit), c'est tomber dans une ridicule exagération ; mieux vaut, ce nous semble, demeurer dans le vrai, et préciser l'indication de ce précieux médicament, en établissant qu'il agit particulièrement sur le cours et l'appareil vasculaire sanguin, et que sa sphère éminemment spécifique est l'état inflammatoire avec plasticité, principalement dans la période initiale, tant que le symptôme général, c'est-à-dire la fièvre, domine le symptôme local ; en d'autres termes, avant la concentration de l'influx vital (Wurmb et Caspar) ; comme aussi l'éréthisme du système artériel ainsi que des organes qu'il tient sous sa dépendance, tels que les surfaces sécrétantes, la peau, les membranes fibro-séreuses et muqueuses, surtout chez les enfants, les jeunes gens et les femmes (Girstel), ainsi que chez les sujets d'un tempérament sanguin ou bilioso-nerveux, d'une constitution robuste, vifs, déliés, fortement colorés, à cheveux noirs (Noack et Trinks) ; qu'il convient également dans les affections chroniques les plus opiniâtres, celles où l'état de l'organisme réclame une diminution de ce qu'on nomme la rigidité de la fibre (Hahnemann) ; que c'est encore un excellent calmant de la surexcitation nerveuse, propre à modérer l'orgasme et àpréparer les voies à l'action des remèdes appropriés lorsque, dans le cours des maladies aiguës, tous les moyens en apparence les mieux choisis, restent nuls ou agissent trop fortement sans amener d'amélioration (Hartmann), sur-

tout après l'abus des médicaments à fortes doses, des mercuriaux principalement (Arnold), etc., etc.

On le voit, la sphère d'action *d'acon.* est assez vaste pour qu'on ne cherche pas à l'élargir outre mesure, au risque de l'annuler. Employé dans les conditions favorables, ce médicament remplit admirablement l'attente du praticien, tandis que son administration intempestive l'expose à de fâcheux mécomptes. Soit, par exemple, un malade sous le coup d'une pneumonie imminente, tant que dure le période prodromique, c'est-à-dire, tant que l'état morbide n'est pas tout-à-fait localisé, *acon.* sera donné avec beaucoup d'avantage; il pourra même, dans quelques cas heureux, faire avorter la maladie, en provoquant une diaphorèse abondante et soutenue: mais dès que l'affection locale est manifeste, lorsque la splénisation, puis l'hépatisation du tissu pulmonaire sont décélées par l'apparition des symptômes qui les caractérisent, *acon.* restera et devra rester inefficace, attendu qu'alors il n'est plus Homœopathique à un état pathologique dont les conditions nouvelles réclament impérieusement un autre médicament mieux approprié, tel que *bry.*, *phos.*, *tart.-stib.*, etc.

Quant à *sulph.*, sa pathogénésie est si riche qu'on y retrouve la plupart des symptômes des autres antipsoriques, en sorte qu'on pourrait presque le qualifier d'antipsorique universel (Hartlaub). L'action qu'il exerce sur l'organisme s'étend tout à la fois sur la peau dont il active les fonctions; sur les muqueuses dont il augmente les sécrétions en les modifiant; sur le système vasculaire, principalement sur le système veineux, et en particulier sur les veines du bas-ventre, la veine-porte spécialement (Heiche-

lheim, Ch. de Moor). Cet admirable polychrestre pénètre jusqu'aux mollécules élémentaires de nos tissus; augmente l'activité de la vie végétative en général, celle des sécrétions et de l'absorption en particulier; accélère les transformations organiques; répond, en un mot, à toutes les exigences, lorsqu'il s'agit d'éliminer un produit anormal de l'économie (Wurmb et Caspar).

A ces propriétés déjà si importantes, *sulph.* unit encore la faculté qu'il possède à un haut degré 1° d'augmenter l'impressionnabilité de l'économie pour d'autres médicaments, pour *merc.* principalement (Lobethal); c'est pourquoi Stapf conseille, d'après Hahnemann, de recourir à l'emploi de *sulph.* toutes les fois qu'un état morbide, eut-il une apparence franche et simple, ne se modifie pas sous l'influence des médicaments indiqués (Auguste Rapou); 2° de se montrer un adjuvant perpétuel d'une foule d'autres substances et de conserver aux agents Homœopathiques, qui s'épuiseraient par l'usage et l'habitude, toute leur énergie primitive, dans leur état d'extrême atténuation : tel agent médicinal qu'il nous faudrait prescrire avec le temps, en descendant vers l'unité, pour lui conserver son énergie thérapeutique, s'il est atterné avec le soufre, peut rester dans ses limites de dose infinitésimale, et produire incessamment son effet permanent sur l'organisme malade (Davet).

Telles sont les principales qualités de *sulph.*, qui font de cet agent un des médicaments les plus féconds en heureuses applications pratiques. Mais comme le mal est souvent à côté du bien, l'abus à côté de l'usage, les praticiens, habitués à obtenir beaucoup de son administration, ont fini par lui demander toujours davantage, et de son emploi

abusif, il en est forcément résulté de nombreux insuccès qui, en se multipliant, tendraient à le faire déchoir dans l'opinion de ceux-là même qui ont eu le tort grave de le donner en dehors de sa véritable sphère d'action, sans égard aux conditions qui contre-indiquent son emploi, et dont nous allons énumérer quelques-unes :

Le soufre ne doit jamais être employé au début d'un traitement chez les sujets nerveux très-irritables, et qui éprouvent de vives douleurs. Chez ces personnes, si vous en faites usage avant d'avoir, par une médication convenable, diminué l'irritabilité et calmé les douleurs, vous excitez un orage et une aggravation qu'il vous est ensuite bien difficile de calmer, et qui compromet ou du moins retarde beaucoup le succès du traitement. Ce médicament semble fouiller l'organisme jusque dans ses moindres recoins, et pour lui, il y a rarement un terme moyen, s'il ne fait pas un très-grand bien, il faut craindre qu'il nuise beaucoup (Hahnemann).

Ce que dit Hahnemann des effets généraux du soufre, je l'applique aux tubercules pulmonaires. Bon dans une période avancée de la maladie, puissant pour déterger (si je puis m'exprimer ainsi) les ulcérations et en amener la cicatrisation, le soufre est extrêmement dangereux dans la première période de la phthisie. Alors ses propriétés excitantes font promptement passer les tubercules à l'état inflammatoire et en amènent la suppuration (Molin).

J'ai vu si souvent la psore latente éclore chez les sujets atteints de maladie aiguë, et auxquels on donnait, à tort selon moi, une dose de soufre pendant la convalescence, que je n'hésite pas à regarder comme fondamentale cette

propriété dont jouit le soufre de mettre en évidence tous les germes morbides qui sont en nous. C'est pourquoi le soufre est un médicament si précieux; c'est pourquoi aussi il n'est pas sans danger de l'employer légèrement (Léon Simon).

Ce que nous venons de dire au sujet d'*acon.*, et de *sulph.*, peut s'appliquer, avec quelques légères variantes, à tous les médicaments en général; tous peuvent devenir tour à tour utiles ou nuisibles, suivant qu'ils sont employés dans de bonnes ou de mauvaises conditions d'appropriation, aujourd'hui surtout que, par suite de l'oubli déplorable dans lequel on laisse tomber le principe de l'individualisation, chaque substance médicinale un peu importante se trouve présider, à tort ou à raison, la thérapeutique d'un ou de plusieurs états mordides. Cet oubli est même poussé si loin qu'il n'est pas rare de voir dans notre littérature si riche de faits, se glisser en foule des observations rédigées par des praticiens recommandables, avec un laconisme désespérant, et qui, par cela même, se trouvent frappées de stérilité au point de vue des progrès de la science. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que le débutant, désireux de se modeler sur l'exemple de maîtres qu'on lui a appris à estimer, et qui cherche avec avidité dans leurs écrits un enseignement qui trop souvent lui fait défaut, éprouve un pénible désappointement en lisant, par exemple, qu'une aménorrhée a été guérie par *puls.*, une autre par *graph.* ou *sep*, sans que les auteurs de ces observations incomplètes se donnent la peine de dire pourquoi ils ont administré tel médicament plutôt que tel autre; ils ne paraissent pas se douter le moins du monde que les mots *aménorrhée*, *puls.*,

graph., *sep.*, présentés ainsi à la suite les uns des autres, sans commentaire ni explication d'aucune sorte, sonnent creux à l'oreille, et ne disent rien, absolument rien à l'intelligence, parce qu'en l'état, il est impossible d'établir entr'eux cette corrélation de cause à effet, qui seule peut justifier la guérison, en démontrant qu'elle a eu lieu par le fait de l'administration du médicament Homœopathique, et non autrement.

Cette absence absolue de détails précis, d'indications exactes, qui puissent guider le praticien dans l'emploi des substances médicinales, au lieu de le laisser dans une funeste indécision, est un défaut commun, il faut bien en convenir, à la plupart de nos auteurs; la thérapeutique d'Hartmann elle-même, si utile sous d'autres rapports, et qui a rendu des services réels à la science, n'en est pas tout à fait exempte, ainsi que nous aurons occasion de le démontrer. Une réforme est donc nécessaire; elle est indispensable si l'on veut que la doctrine Homœopathique atteigne prochainement les hautes destinées qui lui sont promises et qui, dans aucun cas, ne sauraient lui faire défaut. C'est aux hommes de bonne volonté à s'en occuper activement.

Dans le cours de ces études, nous nous proposons de faire, dans la mesure de nos forces, à divers états morbides, l'application aussi rigoureuse que possible du principe de l'individualisation, au double point de vue de la pathologie et de la matière médicale. Afin de nous renfermer dans les limites qui nous sont assignées et aussi pour ne pas nous exposer à fatiguer l'attention des lecteurs de la *Revue*, en nous laissant entraîner à d'inutiles longueurs,

nous négligerons à dessein tout ce qui n'a pas un rapport plus ou moins immédiat avec la thérapeutique; notre travail étant principalement destiné à réunir dans un même cadre les opinions émises par les auteurs sur un état pathologique donné, ainsi que les moyens qu'ils ont préconisés pour le combattre et le résultat de leur pratique, auxquels nous nous réservons de joindre, dans l'occasion, ce que l'expérience nous a appris dans le cours de vingt années d'exercice de la médecine Homœopathiqne.

Dans un prochain article nous nous occuperons de la thérapeutique de la menstruation anormale.

SOLLIER, D.-M.

Marseille, 22 novembre 1854.

LA MÉDECINE

Elevée au rang des sciences positives.

(Suite. — Voir la page 329.)

Si, en coordonnant les principes généraux que nous empruntons aux sciences positives et que nous utilisons comme points de départ de notre conception doctrinale, nous en faisons sortir la loi des semblables escortée de sa méthode diagnostique, de sa matière médicale et de ses doses infinitésimales; si nous prouvons rigoureusement par ce travail, que *cette loi est un principe sûr de médication positive*, et que si elle n'avait pas été découverte en fait par Hahnemann, elle aurait pu l'être, en principe, avant et après lui, par les seules déductions de la logique, à l'aide des principes généraux qu'on aurait puisés dans les sciences positives; enfin, si le raisonnement suffit pour nous conduire à la démonstration rigoureuse des vérités principes qui doivent dominer simultanément et lier en-

tr'elles la pathologie, la matière médicale et la thérapeutique, et à la démonstration des vérités qui doivent servir de point de départ à chacune de ces conceptions considérées isolément; en un mot, si toutes nos conséquences, se trouvant justfiées par la logique et par le fait, deviennent des vérités-principes de nature à fixer les bases de la science médicale et à en dominer toutes les subdivisions, il nous sera bien permis d'espérer, enfin, que leur évidence frappera les esprits les plus prévenus et les plus réfractaires à la grande découverte de la loi des semblables, et les décidera à s'en occuper afin de pouvoir, avec un esprit éclairé, juger de sa valeur et de son importance, l'adopter en raison de son excellence, ou la combattre avec des argumens plus sérieux qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour.

L'académie de médecine de Paris a dit, il y a quinze ans : que *la doctrine des semblables ne pouvait supporter les rigoureuses méthodes de la logique; qu'elle présentait des oppositions formelles avec les vérités les mieux établies, des contradictions choquantes et beaucoup d'absurdités....!* Mais ce corps savant s'est bien gardé de soumettre sa critique elle-même et son jugement sévère aux *rigoureuses méthodes de la logique*, ni d'indiquer aux bons esprits quelles sont ces oppositions que la loi des semblables présente avec les vérités les mieux établies, quelles sont ces contradictions choquantes et ces absurdités. Elle s'est dispensée de la sorte de mettre en lumière ce qu'elle désigne comme étant *les vérités les mieux établies de sa thérapeutique*. Il est possible que l'accadémie possède un certain nombre de ces vérités-principes, mais nous les ignorons encore, et nous regrettons avec amertume que pour nous les faire connaître, elle ne les ait pas formulées dans cette circonstance.

L'academie de médecine de Paris est une aggrégation de médecins réputés pour être les lumières les plus éclatantes de la science qu'elle représente. Elle doit résumer dans son corps les principes les plus clairs, les opinions les plus raisonnables, les vues les plus lumineuses, les ressources les plus fécondes, les intérêts les plus pressants, les besoins les plus impérieux, les aspirations les plus légitimes, les efforts les plus synergiques de la science médicale. Elle doit toujours trouver dans son sein un savant pour réfuter, par les voies de la science, l'erreur et le mensonge qui se couvrent du manteau de la science, et pour regarder en face, avec les yeux de la science, les vérités qui s'offrent à lui sous les rigoureuses conditions de la science.

Le but et le devoir de cette académie est de travailler incessamment à ramener la science à l'unité de principes et à l'unité de moyens;

De fortifier et d'accélérer les mouvemens de conquête auxquels la science se livre au dehors, afin de constituer cette double unité;

De contrôler, de discutter et de juger conformément à des principes reconnus vrais toutes les découvertes qui affectent cette tendance;

De mettre en lumière et de faire accepter celles qui jettent un jour nouveau, un jour utile sur la science, et appeler à leur secours les forces vives de toutes les intelligences qui s'occupent de la science;

De répandre par la science et avec la science la lumière sur les erreurs qui tendent à se substituer aux vérités séculaires dont elle est tenue de conserver le dépôt précieux;

D'indiquer enfin à tous les véritables voies, et de propager les véritables principes de la science, en traçant une marche uniforme pour atteindre et réaliser le but qui lui est assigné dans l'intérêt de l'humanité.

Mais, au lieu de remplir ces devoirs à l'égard de la loi des semblables dont la découverte et le principe renversent toutes les notions de thérapeutique accréditées par la science séculaire, et dont les remèdes ne se montrent que sous les apparences de l'eau pure et du sucre, c'est-à-dire sans charlatanisme et sans fard, avec la simplicité de la vérité et de la façon la moins propre à fasciner les yeux du vulgaire ignorant, qu'a fait l'académie....? Elle a refusé de descendre avec elle sur le terrain de la science....! Elle l'a taxée sans motifs d'erreur et de mensonge sans la démasquer par la science, sans la flétrir au nom de la science et par les voies de la science....! Elle s'est livrée à son égard a des dénégations sans preuves, à des accusations sans fondements....! Elle l'a niée sans l'expérimenter, elle en a parlé sans la connaître, elle l'a jugée sans la comprendre, elle l'a condamnée sans l'entendre....! Le triomphe de la vérité était-il bien le véritable motif de cette fin de non recevoir qu'elle lui a opposée, alors et depuis, avec une obstination déplorable?

Cependant nous aimons à reconnaître qu'il n'y a dans le sein de cette académie que des hommes qui offrent toutes les garanties qu'exige la science; que nul ne s'y trouve dépourvu de l'aptitude nécessaire pour discuter des principes; que nul n'y manque de courage pour porter, protéger et défendre le drapeau qui lui est confié. Ouvriers habiles qui défrichent et labourent depuis si longtemps le

sol ingrat de la science, pour vaincre l'erreur à son berceau, ne leur suffisait-il pas d'avoir le courage de l'aborder en face et de la combattre avec les armes de la vérité? Pourquoi donc en présence de la loi des semblables *aucun d'eux ne s'est levé*, comme l'a dit le docteur Crépu, *praticien ou écrivain célèbre, qui ait osé dire à la multitude : cette loi des semblables est un mensonge ou une chimère* ET JE VAIS LE PROUVER. Mais, de quelle obnubilation leur esprit s'est-il trouvé frappé, pour qu'ils soient restés tous muets et inactifs, ces hommes de la science, en face des prétentions et des assertions outrecuidantes de cette doctrine aventurière qu'a jeté sur le sol de la France le vent d'Allemagne? Pourquoi ne l'ont-ils combattue que par des dénégations ridicules? Pourquoi persistent-ils à ne la poursuivre aujourd'hui encore, après vingt ans, que par une muette réprobation? Ne sommes-nous pas autorisés à croire que c'est la peur d'une défaite qui a paralysé leur résistance et que le silence, à l'égard de ses principes, n'est aujourd'hui pour eux qu'une tactique habile pour retarder cette défaite? Faudra-t-il encore que les siècles à venir soient autorisés à prendre en pitié les savants du dix-neuvième siècle?

On a dit que les académies n'avaient d'autre mission que *celle de conserver et de protéger les travaux de l'esprit humain, de poursuivre le progrès de la science dans le cercle de leur spécialité tracé* AB ANTIQUO, *et d'opposer une action incessante aux mouvements désordonnés de l'intelligence, aux mauvaises et intempestives innovations qui, loin d'avancer et d'éclairer les sociétés, les bouleverseraient et les feraient rentrer dans la nuit de l'ignorance* (Espanet clin. de Staouéli

page 26). Cette appréciation ne peut être exacte à l'égard d'une vérité qui depuis cinquante ans fait le tour du monde, dont la haute importance a été comprise par une foule de bons esprits, qui a étalé ses richesses aux yeux des savants dans plusieurs centaines de volumes, et qui frappe à la porte des académies, non pas dans le but d'y entrer, mais avec la pensée de mettre les savants en demeure de formuler leur hostilité au point de vue des principes traditionnels de la science médicale Faut-il donc attendre qu'elle ait converti à elle la pensée générale pour donner à ceux qui l'ont comprise et entièrement adoptée le droit de se plaindre de ce que les représentants officiels de la science retiennent et souffrent, pour ainsi dire, la lumière sous le boisseau, au préjudice de l'humanité souffrante?

Nous n'ignorons pas qu'elle peut inspirer de prime abord une répulsion profonde à cause de la nouveauté de son principe et de l'apparente excentricité de ses remèdes; mais tant de médecins éclairés auxquels elle a inspiré la même répugnance l'ont adoptée après un examen consciencieux et une étude approfondie, qu'il leur est permis de déplorer l'éloignement que le plus grand nombre affecte pour elle. Si son principe est absurde, comme l'affirme l'académie, qu'on se livre à la critique scientifique qui doit ramener tant d'esprits égarés que l'erreur a séduits par le prestige de sa nouveauté! N'y a-t-il pas quelque mérite à forcer des hommes de bonne foi à chercher des voies plus logiques et plus sûres que celles qu'ils adoptent pour parvenir à la guérison des maladies? Si son principe est une vérité neuve et féconde, dans quel but, dans quel intérêt contribuerait-on, par une opposition systématique, à

retarder son triomphe dans la science? Est-ce parce qu'il est à craindre qu'elle opère trop subitement une réforme radicale dans la sphère de sa légitime influence sur la thérapeutique? Est-ce parce qu'elle froisse certains amours-propres? Est-ce parce qu'elle blesse certains intérêts? Est-ce parce qu'elle exige des études nouvelles et sérieuses? Eprouverait-on enfin un malin plaisir à lui faire expier longtemps sa supériorité, en la forçant de subir la pression de tous les intérêts, de tous les amour-propres coalisés contr'elle?

Les médecins Homœopathistes sont aujourd'hui en assez grand nombre pour qu'il soit équitable d'avoir égard à leurs convictions et de compter avec eux, quand une même formule les rallie, quand une même doctrine les abrite sans dissidence, quand leur accord est parfait en ce qui touche les applications pratiques qui en découlent. Ils prouvent que la thérapeutique séculaire a, jusqu'à ce jour, interprété à contre sens le jeu et les tendances de l'organisme en état de maladie. Ils expliquent pourquoi et comment les méthodes thérapeutiques fondées sur la loi des contraires ou sur des hypothèses conventionnelles heurtent infailliblement par leurs procédés de guérison les rapports naturels de la vie et de la maladie, et de celle-ci avec le médicament. Ils limitent le but suprême de leurs désirs à fournir au plus vite la preuve expérimentale et partant irrécusable de la supériorité de la doctrine qu'ils ont embrassée. Ils se montrent impatients de prouver que cette doctrine *n'offre pas seulement une méthode de plus à ajouter aux méthodes connues*, comme l'a dit d'Amador, professeur à l'école de Montpellier, *mais une méthode qui*

surpasse toutes les autres pour obtenir la guérison des maladies. Ils n'hésitent pas à formuler avec confiance la promesse de résultats assez éclatants pour constituer une preuve irréfragable de l'incomparable supériorité de leurs moyens, et assez merveilleux aux yeux de tous ceux qui voudront en calculer les conséquences, pour exciter l'enthousiasme de tous les hommes de bonne foi. Pourquoi donc ne pas les appeler franchement et loyalement, comme ils le désirent, sur le terrain de l'observation, afin d'exposer leur doctrine et ses résultats pratiques aux regards de la science, et la briser au contact de l'expérience et des faits, s'ils n'en révèlent la puissance et l'utilité pratique?

Il est inutile de se le dissimuler aujourd'hui, l'éloignement que manifestent les corps savants et le commun des médecins à l'endroit de cette doctrine ne prend pas sa source dans la conviction raisonnée de l'excellence et de la supériorité de la science médicale telle qu'elle est constituée au point de vue de la thérapeutique, car il ne nous serait pas difficile de prouver qu'aucun n'y croit, et si on voulait nous contester la vérité de cette assertion, nous appellerions en témoignage presque tous les écrivains les plus remarquables, depuis Hyppocrate jusqu'aux professeurs actuels des écoles de Paris et de Montpellier, qui ont formulé la même affirmation. De nos jours, les feuilles périodiques ne se plaignent-elles pas de ce que la thérapeutique finit par tomber entre les mains des apothicaires et des commères, et se trouve bientôt sur le point de n'avoir d'autre prestige que celui qu'elle peut puiser dans ses remèdes secrets et dans les fantaisies de décoration burlesque de ses pharmaciens? On comprend déjà que le sol, sur lequel repose son édifice

séculaire, commence à chanceler. L'indifférence des médecins à l'égard des vingt doctrines dissidentes qui s'y disputent le terrain, est un irrécusable symptôme de décadence; *tot capita, tot sensus* parce qu'ils n'ont pas une seule notion principe qui les rallie. Aussi, quand on veut juger des hauteurs de la science, ce qui se passe dans le sein des académies, alors qu'un principe de thérapeutique se trouve, par hasard, jeté dans la discussion, on voit qu'il règne entre tous les membres une divergeance de doctrines, d'opinions et de tendances, qui est le reflet exact du désordre et de l'inchoérence qui règnent au dehors dans cette branche de la science. Un égal nombre y nie et repousse toujours les principes et les pratiques que les autres tendent à mettre en crédit ou à conserver comme des vérités précieuses; la discorde des opinions est la plaie qui les ronge. L'ensemble de leurs travaux, au point de vue de la thérapeutique, n'est qu'un pèle-mèle de faits contradictoires, d'expériences spéculatives, d'explications fondées sur des théories préconçues, en un mot, une Babel scientifique qui prouve que chacun y comprend à sa manière le traitement des maladies, que chacun y porte dans son sac plus d'antagonisme, plus de négations à l'encontre des doctrines dissidentes que d'affirmations au profit de celles qu'il caresse et de laquelle il croit avoir seul le secret et la gloire; que chacun y expose et y vante ce qu'il appelle sa méthode, en mélangeant et en confondant toutes les élucubrations de l'empirisme, du vitalisme, de l'humorisme et du broussaisisme, et que tous se trouvent satisfaits quand ils ont rangé ces élucubrations incohérentes sous la ridicule rubrique de l'éclectisme moderne. Mais ce que l'on cherche tou-

jours en vain dans les travaux de cette nature, c'est un principe supérieur qui abrite et rallie leurs auteurs. On ne peut nier sans doute que le progrès de la science ne soit le but qui est dans la pensée de chacun, mais comme il n'y a entr'eux ni vie collective, et par conséquent, ni concert, ni entente, ni unité quand il s'agit d'affirmer, de créer ou de construire, leurs efforts synergiques en matière de thérapeutique n'aboutissent qu'à la négation; si l'on n'était convaincu de la droiture de leurs intentions, on serait tenté de croire qu'ils accomplissent une œuvre de destruction plutôt que de conservation, à l'égard de toutes les méthodes thérapeutiques préconisées avant eux, et qu'ils font des ruines bien plutôt qu'ils n'édifient.

Tout ce qui précède explique pourquoi, quand ils ont été mis en demeure de juger de l'importance et de la valeur de la loi des semblables, n'ayant à cette époque que des notions superficielles et confuses de la doctrine sur laquelle elle repose, ils l'ont traitée comme une vieilleconnaissance, et l'ont jugée au point de vue des doctrines incohérentes qui leur sont familières, de sorte que nous pouvons affirmer, qu'au fond, c'est en réalité à ces dernières qu'ils ont appliqué leur critique. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que c'est en creusant dans la pensée de HAHNEMANN que nous avons obtenu les résultats théoriques sur lesquels nous élevons sa doctrine et que c'est à lui que nous en attribuons tout le mérite, si tant est que le public médical puisse attacher quelqu'importance à ce travail. De savoir si la doctrine des semblables était réellement une découverte nouvelle, reposant sur une vérité éternelle, c'est ce dont les chanoines de la science n'ont pas daigné s'oc-

cuper, parce que quand une vérité nouvelle frappe à leur porte, elle est toujours accueillie comme une inconnue dont la présence porte le trouble dans leur esprit : ils en ont peur, ils hésitent un moment, mais ils la repoussent par prudence ou par habitude. La frayeur qu'ils éprouvent en croyant sans cesse heurter un géant, les porte à reculer instinctivement fût-ce même devant un fantôme... !

En livrant au public l'essai bien imparfait, sans doute, d'une synthèse qui tend à solidariser et à lier entr'elles les essentialités qui composent le fond de la science médicale, qui résume les principes fondamentaux qui servent à cette science de point de départ, et fixe d'une manière absolue et générale les conditions de leur utilité pratique, nous avons voulu faire comprendre comment nous avons conçu, dans notre esprit, la possibilité d'unitariser la science, en en faisant converger les principes, et indiquer une voie qui peut acheminer les intelligences vers un ordre d'idées qui tend à constituer réellement la science positive. On verra que nous n'avons pas torturé des faits pour les faire entrer, de gré ou de force, dans le cadre d'une théorie préconçue, mais que nous nous sommes contenté d'énoncer avec simplicité, précision et sans autre prétention littéraire que la clarté du discours, des principes que nous avons liés entr'eux, pour en déduire des rapports dont l'enchaînement nous a conduit à des rapports nouveaux que nous croyons être les vrais principes de la science médicale. Nous avons expliqué quelles sont les idées abstraites qu'il est possible à l'homme de se faire de la vie, de l'organisme, de la santé, de la maladie, du médicament, du remède et de la dose. Nous ne nous som-

mes livré à cette tentative qu'après avoir compris qu'il était urgent de dégager, enfin, la science médicale de tous les systèmes exclusifs qui ne fixent l'attention du médecin que sur les humeurs, ou les nerfs, ou le sang, ou la bile, ou l'atrabile, ou l'irritation, et ne reposent que sur une logomachie conventionnelle aussi inintelligible, au fond, pour celui qui l'a créée et pour celui qui l'applique, que pour l'homme du monde qui s'incline humblement devant sa profondeur, comme devant les mystères de la science. Enfin, nous ne nous y sommes livré que parce que nous avons cru à la possibilité de ramener la science médicale aux principes les plus sévères de l'observation intuitive d'abord, inductive ensuite, en ne nous occupant des faits qu'au point de vue de ce qu'ils ont de commun entr'eux, et de ce qu'ils présentent d'absolu en soi, avec la pensée, non pas de les classer et de les grouper sous une rubrique conventionnelle, mais de les forcer à venir eux-mêmes s'incliner sous le joug des principes.

Nous ne nions pas que la doctrine des semblables, qui compte à peine cinquante ans d'existence, ne soit encore une vérité dans le berceau, c'est pourquoi nous la croyons susceptible d'atteindre des destinées bien autrement importante que celles que le vulgaire peut lui soupçonner; mais nous affirmons qu'elle est déjà, comme doctrine thérapeutique, d'une puissance bien supérieure à celle de la thérapeutique séculaire, pour diriger le médecin dans la pratique rationnelle de son art, et d'une efficacité bien plus incontestable et plus étendue. Les faits seuls peuvent justifier notre assertion. Pourquoi les corps savants refusent-ils notre appel à ce tribunal suprême?

La médecine placée à la hauteur de la science par la loi des semblables ne sera plus, il est vrai, à la portée des esprits incultes et des erreurs populaires accréditées par l'ignorance : elle substituera des notions scientifiques précises sur le traitement des malades, et plus particulièrement sur la guérison des indispositions d'une médiocre importance. Les idées de médication qui se répandront et obtiendront du crédit dans le monde, seront des idées simples, faciles à saisir et à appliquer, et dont l'application se trouvera presque toujours suivie de succès, de même que les idées de mathématiques susceptibles d'être appliquées par les esprits incultes, se bornent à quelques règles d'arithmétique. Mais ces idées, après avoir acquis une certaine importance dans l'esprit général, en raison des succès dont sera suivie leur application, se multiplieront, s'aggrandiront et se classeront dans l'esprit des hommes vraiment intelligents, au point de constituer un ensemble de notions précises de la science médicale thérapeutique, et de permettre à ceux-ci de saisir, avec précision et sans trop d'efforts, les premières indications des maladies et d'y remédier avec efficacité, sans les avis du médecin, ou en attendant les secours qu'ils lui demandent. La propagation de ces idées ne pourra devenir un danger à cause de l'innocuité des remèdes, et sera l'un des plus grands bienfaits que l'Homœopathie est destinée à répandre.

Le but intentionnel de cet opuscule, est de démontrer que la seule découverte de la loi des semblables, a élevé la médecine au rang des sciences positives, en lui permettant de mettre à profit les vérités absolues, applicables à l'homme, qu'elle trouve dans les autres sciences, et que

la gloire en revient toute entière à Hahnemann. Nous n'obéissons qu'à l'idée de placer la médecine sur le terrain des principes, et nous débutons par nous mettre à l'aise en n'accordant à la loi des semblables d'autres droits que ceux dont jouissent indistinctement tous les principes qui viennent s'abriter sous l'égide de la logique. Nous mettons également à l'aise tous nos adversaires, en n'empruntant que des armes qu'ils tiennent comme nous dans la main, et nous n'adoptons en dernière analyse la doctrine de Hahnemann qu'après lui avoir fait subir le dernier terme de son élaboration la plus abstraite, dans le creuset de la logique. Nous croyons démontrer de cette façon, contrairement aux assertions sans preuves de l'académie de médecine de Paris, que s'il existe *une médecine qui ne peut pas supporter es rigoureuses méthodes de la logique, qui présente des oppositions formelles avec les vérités les mieux établies, des contradictions choquantes et beaucoup d'absurdités*, ce n'est pas évidemment celle dont nous mettons les principes en lumière, à l'aide des procédés de la logique et de la science. Que les médecins cessent donc de justifier leur négligence à s'occuper de nos doctrines, par la répugnance que leur inspirent les principes et les faits excentriques sur lesquels elles reposent. Nous ne les leurs présentons que comme conséquences logiques de principes plus absolus, acceptés comme des vérités démontrées par les autres sciences, ou comme des vérités intuitives dictées par le sens commun. Nous sommes convaincu qu'à l'endroit de la thérapeutique, la médecine séculaire a rempli ses destinées, que flétrie et desséchée par l'absence de tout principe, elle s'éteint dans son impuissance et meurt malgré les pompeu-

27

ses annonces de sa pharmacie, malgré les protections officielles, malgré les intrigues de coterie, et qu'il est urgent de lui faire subir une utile transformation. Nous croyons également d'une foi vive que la doctrine thérapeutique de HAHNEMANN est descendue providentiellement sur la terre pour donner à ce cadavre la vie qui lui manque, la lumière et l'ordre dont il a besoin.

Nous ne nous dissimulons pas les imperfections de ce travail synthétique, et nous ne nous flattons pas d'avoir rempli les obligations qui nous étaient imposées par les promesses ambitieuses du titre dont nous l'avons affublé. Nous nous hâtons d'appeler sur lui l'attention et la critique de ceux d'entre nos confrères, dont l'esprit se trouve éclairé au double point de vue de la doctrine des semblables et de la thérapeutique séculaire. Ils comprendront qu'une synthèse de tous les principes d'une science est une œuvre collective bien plutôt qu'individuelle, un édifice dont tous les bons esprits qui ont cultivé la science ont préparé les matériaux, et à la construction duquel doivent coopérer tous ceux qui, n'ayant d'autre mobile que l'amour de la science et d'autre but que le triomphe de la vérité, cherchent avec sincérité la formule complexe qui doit jeter les fondements de la science positive; ils nous aideront donc de leurs communications et de leurs conseils, et nous les accueillerons avec une reconnaissance d'autant plus vive qu'ils nous montreront plus clairement les imperfections et les lacunes de notre conception doctrinale. Comme nous ne pouvons y attacher, nous-même, d'autre mérite que celui qui résulte de l'exactitude et de l'enchaînement logique des propositions dont elle se compose, et

que nous ne sommes animé d'aucun autre passion que de celle d'élucider, dans la faible mesure de notre intelligence et de nos forces, les principes de la thérapeutique Homœopathique, nous serons toujours disposé à rendre grâces à ceux qui nous replaceront dans le sentier de la logique, en nous prouvant que nous nous en sommes écarté.

Mais comme nous accordons à la vérité le prévilége d'être intolérante à l'égard de l'erreur, et que nous ne refusons pas aux opinions qui peuvent revêtir les allures de la science, le droit de se faire jour dans les discussions de la science, nous appelons encore, et nous recevrons avec la même reconnaissance, les réflexions et les critiques que voudront bien nous adresser ceux d'entre nos confrères qui n'attribuent de la valeur qu'aux théories sur lesquelles repose la thérapeutique enseignée dans les écoles. Cependant nous n'en tiendrons compte qu'autant qu'ils renonceront, avec nous, à ce système de dénégations stériles, d'incriminations vagues et malveillantes, de personnalités injurieuses qui, à défaut d'objections sérieuses, ont fait jusqu'à ce jour le fond de leurs attaques. Nous nous plaçons sur le terrain de nos principes, nous désirons qu'ils nous y poursuivent, ou qu'ils se placent eux-même sur le terrain des leurs, sans nous obliger de nous égarer inutilement dans des hypothèses nébuleuses et des systèmes sans fond qui composent tout le domaine de leur thérapeutique séculaire, parce qu'il est trop facile d'élever, à l'aide de ces théories, des montagnes de billevesées, et d'en détacher indéfiniment et sans résultat, des pierres une à une pour des discussions sans but et sans fin. C'est pourquoi nos

confrères des écoles dissidentes comprendront avec quel bonheur nous recevrons de leur part, s'ils ne se trouvent déjà frappés d'une déplorable indifférence, toute communication qui, pour ouvrir la discussion, nous fera connaître ce que nous cherchons inutilement depuis trente ans : quelles sont *les vérités les mieux établies* sur lesquelles reposent leurs nombreuses méthodes thérapeutiques? Quelle est la synthèse qui les abrite? Quelle est la formule qui les rallie?

LA MÉDECINE

Élevée au rang des sciences positives. (1)

> Le principe du naturisme doit être le point de départ de toute synthèse médicale qui embrassera les vérités expérimentales de tous les âges.
> (Barret, des *Besoins morbides* p. 5.)

§ 1.

Propositions fondamentales ds la science médicale.

I. Tous les corps de la nature sont composés d'atômes ou molécules élémentaires.

II. Tous les atômes sont tenus à distance par des forces.

III. Il n'y a dans le monde que des atômes, des forces et l'intelligence qui les conçoit.

IV. Les atômes, les forces et l'esprit sont trois créations de la divinité. La nature essentielle de chacune est un mystère pour l'homme.

(1) Si nous exceptons la mathématique qui offre l'idée et donne l'exemple d'une synthèse complète et néanmoins progressive et indéfinie, on peut dire que ce n'est jusqu'à ce jour que par des

V. L'univers ou le monde n'est que le résultat de l'action incessante, synergique et réciproque de l'esprit, de la force et de la matière.

VI. Esprit, force et matière (atôme) sont trois éléments simples, essentiels et générateurs de tous les êtres créés. — Ils sont à *fortiori* les éléments générateurs de leurs rapports essentiels, et par conséquent les éléments générateurs de tous les principes primordiaux des sciences naturelles ou physiques.

VII. Esprit, force et atôme sont des éléments générateurs corrélatifs aux éléments générateurs des grandeurs créées : espace, mouvement et nombre, qui sont les éléments générateurs des rapports qu'ont entr'elles les gran-

travaux isolés, limités à un ordre spécial de recherches et groupés ensuite sous une rubrique plus ou moins conventionnelle, que l'esprit humain est parvenu à créer les autres sciences, en composant le domaine de chacune d'un nombre de monographies égal à celui des entités sur lesquelles il a dû exercer ses investigations. Tracées conformément aux exigences de l'esprit et de la méthode scientifique, toutes ces monographies sont autant de sciences distinctes, et nul ne peut contester à la science qui les réunit sous sa rubrique conventionnelle, ses droits au titre de science positive. L'esprit s'arroge le droit de les réunir sous cette rubrique parce qu'il conçoit, sans pouvoir l'exprimer par le langage, qu'il existe entr'elles une certaine liaison, une certaine solidarité, de certains rapports enfin qu'il n'a point encore découverts. Ces réflexions expliquent pourquoi ces sciences ne peuvent être condensées dans une conception doctrinale synthétique générale, et font comprendre de quels progrès cette conception pourrait devenir la source, si elle pouvait être effectuée pour chacune d'elle.

deurs, et par conséquent, les élémens générateurs des principes primordiaux de la mathématique et des sciences abstraites.

VIII. L'idée abstraite du mouvement, qui est un principe générateur de la science mathématique, est essentiellement corrélative à l'idée abstraite de force qui est un principe générateur des sciences physiques ou naturelles.

IX. L'idée de force peut donc incontestablement être prise pour élément générateur de la science médicale qui n'est qu'une subdivision sériaire des sciences physiques ou naturelles.

X. L'action synergique et réciproque de l'esprit, de la force et de la matière s'exerce toujours en vertu des lois invariables auxquelles les a soumis le Créateur suprême.

XI. L'homme collectif, ou l'humanité, n'est type de l'univers que parce qu'il est le seul être dans lequel se produit incessamment le résultat de l'action synergique et réciproque de l'esprit, de la force et de la matière. La découverte des lois invariables qui régissent, soit isolément, soit dans leurs rapports, l'esprit, la force et la matière, est le but de la science.

XII. Cette idée de force doit être acceptée comme principe générateur de la science médicale, parce qu'étant simultanément un des principes générateurs des sciences physiques et de la mathématique, il est évident qu'elle communiquera à la médecine les qualités positives inhérentes à ces deux ordres de science. Celle-ci empruntera aux premières leur certitude dans l'observation et l'interprétation des faits simples, à la seconde sa certitude dans la liaison des rapports qui unissent les faits simples et les transforment en faits complexes.

XIII. La force qui tient les atômes à distance, n'est pas toujours celle qui procure à ces atômes le mouvement. Mais l'idée de mouvement est toujours inséparable de celle d'une force qui le procure, attendu que les idées simples de mouvement et de force sont *essentiellement* corrélatives.

XIV. La force précède la forme dans l'évolution des corps organisés, aussi bien que dans celle des corps inertes, parce qu'elle en est toujours le principe.

XV. Une force ne peut être mise en jeu ou neutralisée que par une autre force.

XVI. Les forces n'agissent ni en raison d'un poids, ni en raison d'un volume qu'elles n'ont pas, mais en raison de leur nature essentielle, de leur intensité propre ou acquise et de la durée de leur action.

XVII. Le mouvement spontané dans un corps, implique l'existence dans ce corps d'une force qui lui est intrinsèque, qui lui est propre.

XVIII. Les corps organisés sont ceux qui se trouvent doués d'un mouvement spontané, duquel résulte leur développement.

XIX. Le mouvement spontané dans un corps est le phénomène qui manifeste toujours ce que nous appelons la vie.

XX. La VIE, en soi, ne peut être comprise que sous l'idée de la force qui préside aux mouvements spontanés d'un corps quelconque.

XXI. Les phénomènes qui manifestent la VIE ne peuvent être attribués qu'à l'action et à la réaction de la force qui préside à tous les mouvements des corps organisés.

XXII. Les corps organisés VIVENT dans leur état NORMAL, quand la force intrinsèque qui les anime, résiste BIEN aux causes qui tendent à la neutraliser.

XXIII. Les corps organisés VIVENT dans un état ANORMAL, quand la force intrinsèque qui les anime, résiste MAL aux causes qui tendent à la neutraliser.

XXIV. Conserver la vie, c'est maintenir ou restituer à cette force qui préside à tous les mouvements spontanés d'un corps, l'intégrité ou l'énergie dont le Créateur l'a douée.

XXV. Le principe, l'essence, le fond d'un état anormal quelconque du corps organisé est toujours l'action intime et mystérieuse qu'une force quelconque a exercée ou exerce sur celle qui préside aux mouvements spontanés de ce corps.

XXVI. Une cause traumatique quelconque ou l'action de certains agents chimiques peuvent être le principe d'un état anormal du corps organisé, quand cette cause ou cette action occasionnent des altérations de tissus, qui rendent ceux-ci impropres aux manifestations normales de la vie.

XXVII. La force qui préside aux mouvements d'un corps organisé, peut être neutralisée dans ce corps par une cause traumatique qui la prive des organes nécessaires aux manifestations de la vie.

XXVIII. Une cause traumatique, en dehors de son effet physique, ne peut entraîner un état anormal du corps organisé, que par l'action qu'elle exerce sur la force qui préside aux mouvements de ce corps : et cet état anormal ne peut être occasionné que par la réaction que celle-ci oppose à celle-là.

XXIX. Les signes sensibles de toute nature qui manifestent un état anormal du corps organisé vivant, ne peuvent jamais être la cause de cet état anormal.

XXX. Les signes sensibles, autres que les altérations

traumatiques et chimiques des tissus, qui manifestent un état anormal dans un corps organisé vivant, sont nécessairement et toujours occasionnés par la résistance que la force qui préside aux mouvements de ce corps oppose à une cause nocive qui a atteint celle-là.

XXXI. Les signes sensibles, autres que les altérations traumatiques et chimiques des tissus, qui manifestent un état anormal dans un corps organisé vivant, ne peuvent être occasionnés directement, par un agent quelconque et sans l'intervention de la force qui préside aux mouvements spontanés de ce corps.

XXXII. Les signes sensibles, autres que les altérations traumatiques et chimiques des tissus, qui manifestent un état anormal du corps organisé vivant, sont des mouvements spontanés au même titre que ceux qui manifestent l'état normal de ce corps. La fonction des uns et des autres est de manifester la VIE.

XXXIII. La vie est toujours la vie, en santé comme en maladie.

XXXIV. Les signes sensibles qui manifestent un état anormal du corps organisé, sont toujours une conséquence de la réaction que la force qui préside aux mouvements spontanés de ce corps, oppose à une cause nocive quelconque, et la manifestation de cette réaction.

XXXV. Les signes sensibles qui manifestent la résistance ou la réaction que la force, présidant aux mouvements spontanés d'un corps organisé vivant, oppose à une cause nocive, expriment toujours les besoins qu'éprouve cette force pour y rétablir l'état normal.

XXXVI. Les forces capables de satisfaire tous les besoins

qu'éprouve celle qui préside aux mouvements d'un corps organisé quelconque, seront celles qui lui communiqueront l'énergie dont elle est dépourvue, pour résister avec efficacité à la force nocive contre laquelle elle réagit.

XXXVII. Les forces capables de communiquer à celle qui préside aux mouvements spontanés d'un corps organisé vivant, l'énergie nécessaire pour résister avec efficacité à la force nocive contre laquelle elle réagit, seront celles qui rétabliront l'état normal de ce corps.

XXXVIII. Les forces qui auront la puissance de rétablir l'état normal du corps organisé vivant, seront celles qui accroîtront, en s'y ajoutant, la force qui préside aux mouvements de ce corps, sans changer la nature et la direction de cette force.

XXXIX. Les forces qui auront la puissance de rétablir l'état normal du corps organisé vivant, en s'ajoutant à celle qui préside aux mouvements spontanés de ce corps, sans changer sa nature et sa direction, ne réussiront à rétablir cet état normal qu'autant que celle-ci n'aura pas été déjà privée de l'usage d'un ou de plusieurs organes nécessaires aux manifestations de la vie, par suite de la réaction énergique ou longtemps prolongée, quoiqu'insuffisante, qu'elle a développée contre la cause nocive qui a provoqué cette réaction.

XL. Aucune force ne peut suppléer la force intrinsèque qui anime un corps organisé, pour présider aux mouvements spontanés de ce corps et y manifester la vie.

XLI. Une force quelconque ne peut avoir la puissance de rétablir l'état normal d'un corps organisé vivant, en s'ajoutant à celle qui préside aux mouvements sponta-

nés de ce corps, qu'autant que cette dernière conserve une énergie suffisante pour répondre à l'incitation dynamique de celle-là.

XLII. Dans tous les cas, quelque faible qu'on suppose la force apte à satisfaire les besoins de celle qui préside aux mouvements spontanés d'un corps organisé, elle accroîtra toujours, en s'y ajoutant, l'énergie de celle-ci.

§ 2.

LA VIE.

XLIII. L'idée de la vie est simple, à raison de son principe. Elle n'est complexe et décomposable qu'à raison de ses manifestations.

XLIV. L'idée simple de la vie est le principe générateur de toutes les modifications qui la transforment en une idée complexe.

XLV. L'idée la plus *absolument simple* qui corresponde à celle de la vie, et qu'il soit possible de donner, comme point de départ à l'étude de la vie, est l'idée de FORCE.

XLVI. On dit qu'un être jouit de la vie, quand il se manifeste en lui des mouvements spontanés, et qu'il résiste plus ou moins longtemps aux causes qui tendent à la détruire.

XLVII. L'être ne jouit de la vie que parce qu'il se trouve pourvu d'une force intrinsèque qui préside aux mouvements de son organisme et à la résistance qu'il oppose aux causes qui tendent à le détruire.

XLVIII. Les manifestations de la vie, dans un être quelconque, ne sont par conséquent que des mouvements occa-

sionnés et entretenus par la force intrinsèque dont il se trouve pourvu.

XLIX. Les manifestations de la vie, dans un être quelconque, ne sont pas la vie même, la vie en soi; elles ne sont que des phénomènes.

L. Quand la force intrinsèque qui préside aux mouvements d'un corps organisé, a cessé de manifester sa présence par les mouvements qu'elle lui imprime, le corps organisé obéit aux lois qui régissent les corps inertes, il ne résiste plus aux causes qui tendent à le détruire, et l'on dit alors qu'il est sans vie.

LI. Cette force est dans les corps organisés le principe de leur être; Elle seule en détermine la forme; Elle est le fond de leur organisme; Elle s'y épanouit, s'y distribue pour y communiquer simultanément à tous les organes les aptitudes départies à chacun.

LII. Cette force est à elle seule toute la nature dynamique de l'être.

LIII. Cette force est essentiellement automatique, comme toutes les forces de la nature; elle n'a de spontanéité et d'activité que pour remplir passivement le but qui lui a été assigné par le Créateur suprême, celui de présider aux mouvements dans un but de conservation.

LIV. Cette force est invariablement limitée à son mode d'action, soit qu'elle agisse pour conserver à l'organisme les conditions normales de ses mouvements, soit qu'elle réagisse contre une cause qui tend à annuler son énergie naturelle, ou à la priver des organes nécessaires aux manifestations de son action.

LV. Cette force ne réside essentiellement dans aucun or-

gane, dans aucun système d'organes, préférablement à tout autre, et l'opinion qui affirme qu'elle réside dans le système nerveux ou dans le système vasculaire, n'est pas seulement une hypothèse, mais une erreur.

LVI. Cette force ne maintient le mouvement de l'organisme, qu'en opposant une résistance incessante et efficace à toutes les causes qui tendent à la neutraliser, et par conséquent, à faire obéir l'être aux lois qui régissent les corps inertes.

LVII. Pour remplir son but de conservation, à l'égard de l'organisme aux mouvements duquel elle préside, cette force est obligée de retenir celui-ci sous des lois physiologiques qui lui sont propres, dans tous les cas où elle déploie son action.

LVIII. Les lois physiologiques que cette force impose à l'organisme, se trouvent nécessairement dans une opposition constante avec les lois physiques et chimiques qui régissent les corps inertes, et empêchent l'organisme d'obéir à ces lois.

LIX. Vouloir expliquer les lois qui président aux actions vitales par celles de la physique et de la chimie, est une des aberrations les plus dangereuses de l'esprit de système, c'est un non-sens.

LX. Cette force agit simultanément et également sur toutes les parties de l'organisme qu'elle anime, avec toute l'énergie qui lui est propre, quand elle exerce son action dans les conditions normales de sa nature.

LXI. Les causes qui tendent à neutraliser cette force ne peuvent exercer sur elle une action autre qu'une action dynamique, l'esprit humain ne pouvant comprendre, com-

me l'a dit Broussais, comment des molécules purement matérielles peuvent agir sur des forces immatérielles.

LXII. Cette force ne peut être mise en jeu que par des forces ou virtualités d'une nature analogue à la sienne, et par l'intermédiaire de l'organisme, c'est-à-dire, qu'elle ne peut subir, sous l'influence des corps pondérables, d'autres modifications que celles qui résultent de l'action que ces corps pondérables exercent en vertu des propriétés dynamiques dont ils se trouvent doués.

LXIII. Donc, cette force est inaccessible, par son essence, à toute action des corps pondérables, autre que l'action dynamique de leur propre poids, en tant que composés uniquement de matière appréciable à nos sens ou à nos moyens d'investigation, et dépourvus de toute virtualité.

LXIV. Si cette force ne maintient les mouvements de l'organisme qu'en résistant incessamment aux causes qui tendent à la neutraliser, il est évident qu'elle exerce toujours cette résistance dans un sens opposé à l'action intime, cachée, mystérieuse de la cause dynamique à laquelle elle résiste ; donc il est également évident que tous les symptômes perceptibles à nos sens ou à notre intellect, qu'elle manifeste pendant sa réaction, sont l'expression de cette réaction elle-même et ne peuvent être autre chose.

LXV. La nature essentielle de cette force et la manière dont elle se comporte pour agir sur l'organisme, auquel elle est intrinsèque, est un mystère. Son existence est un fait physiologique indéniable.

LXVI. Cette force a été désignée, depuis longtemps, sous les noms de force vitale, principe vital. Nous la désignerons, dans le cours de cet écrit, quand nous la suppo-

serons en train d'action sur l'organisme, par les expressions de dynamisme vital.

LXVII. La pensée de démontrer l'identité de cette force qui préside aux mouvements de l'organisme, dans tous les corps qui jouissent de la vie, est une pensée essentiellement inféconde qui ne peut jeter aucune lumière sur le problême de la vie, et que la science doit rejeter comme inutile, si elle n'est pas fausse.

LXVIII. La pensée de démontrer l'identité de cette force avec celles ou l'une de celles auxquelles obéissent les corps bruts (attraction, magnétisme, électricité, calorique, lumière, etc.) est un rêve et une pensée fausse, qui tend à se faire jour dans la science et à l'engager plus profondément dans le sentier de l'erreur.

LXIX (1). Le fait d'animer la matière et de lui commu-

(1) A côté de notre doctrine sur la vie, règne en souveraine dans les écoles de médecine la doctrine ORGANICIENNE.

Cette dernière ne définit pas la VIE. Elle évite ainsi de prendre son point de départ dans une intuition claire et précise de ce qu'elle prétend expliquer. La *vie* étant ce qu'il y a dans l'homme de plus *essentiel*, et par conséquent de plus indivisible et de plus absolu, elle prétend l'expliquer, en ne dirigeant ses investigations et ne fixant son attention que sur ce qu'il y a de plus contingent dans les êtres vivants, l'action moléculaire dont l'organisme est le siége. Elle rapporte tous les phénomènes de la vie *à la combinaison de deux ordres de molécules* (pure hypothèse), et s'évertue à les expliquer par la chimie. Elle repousse impitoyablement la force unique, essentielle, qui préside aux phénomènes physiologiques et qui les explique; elle appelle cette force *une fable physiologique du moyen-âge*. Elle insulte, par l'ironie, à la doctrine vitaliste qu'elle n'entreprend pas même d'entamer par

niquer, sans exception d'aucune, à l'aide de l'électricité, du magnétisme ou du calorique, toutes les propriétés vita-

la logique. Elle lui prodigue les épithètes *d'hypothèse frivole*, *de création chimérique*, *de logomachie décevante*, et l'accuse de *mettre en fait* ce qu'elle dit *être en question* (l'existence de la force essentielle qui préside aux mouvemens de l'organisme). Elle met au nombre des *hyperphysiciens*, *des visionnaires*, *des astrologues*, les savants de tous les siècles qui ont admis l'existence de cette force, et applique, sans façon, ces dénominations à Platon, à Aristote, à Haller, à Bordeu, à Bichat etc., et à toute l'école de Montpellier, qu'elle accuse *d'avoir exercé la plus funeste influence sur les progrès de la science*. Enfin, elle jette le masque et met à nu toute sa pensée, qui est d'arriver, par une pente insensible et à travers les détours de ses déductions illogiques, à la négation absolue de l'existence de tout principe immatériel qui établirait des rapports entre l'homme et le souverain créateur des êtres, et qui rendrait compte des phénomènes les plus élevés qui forment le caractère distinctif de la nature humaine, la moralité, la spontanéité etc. Voici, au reste, comment le docteur Fourcault développe cette doctrine, dans un écrit qu'il a intitulé : *Doctrine des Phénomènes de la vie*, dans la généralité des êtres organisés, et qui se trouve inséré à l'art. *vie*, du *Dictionnaire de la Conversation*. Nous citons textuellement cet écrit, afin qu'on ne puisse nous taxer d'exagération ou d'erreur, en donnant à la pensée de l'auteur une expression nouvelle.

« La coëxistence des liquides et des solides est une condition » à la production des *phénomènes de la vie*. Deux ordres de molécules, les unes élémentaires ou chimiques, les autres intégrantes résultant de la combinaison des premieres, forment les composans des machines organisées. C'est entre ces deux ordres de molécules que s'opèrent ces actions et ces combinaisons de la matière, observées *dans l'exercice de toutes les* FONCTIONS sous l'influence des causes ambiantes..... »

les et toutes les facultés dont jouissent les êtres organisés, peut seul démontrer l'identité de la vie avec les fluides impondérables répandus dans la nature.

Les actions observées dans l'exercice de toutes les fonctions ne se bornent pas à des combinaisons moléculaires qu'il est permis, en l'état de la science, d'attribuer à ce qu'on a désigné sous le nom d'attraction moléculaire ; ces actions comprennent les phénomènes physiologiques et psychologiques propres à l'organisme humain. L'auteur attribue-t-il ceux-ci aux combinaisons moléculaires ?

« C'est sous l'influence du calorique que se produisent les com-
» binaisons moléculaires, qui forment de toutes pièces l'aggré-
» gat organique ; c'est à cette puissante cause d'exaltation qu'il
» faut rapporter les mouvemens moléculaires observés dans les
» tissus des végétaux et des animaux. »

Si les mouvemens moléculaires, observés dans les tissus, doivent être rapportés à une cause unique ; si, pour présider à ces mouvemens, chaque corps organisé ne se trouve pas pourvu, suivant sa nature, d'une force essentielle qui lui soit propre, et à laquelle on doive les rapporter, il reste à expliquer comment une cause unique, et purement automatique, comme le calorique, produit des effets si variés et donne à chaque aggrégat organique des caractères spéciaux qui servent à le différencier et à le classer.

« Lorsque le calorique a abandonné les particules intégrantes
» des solides et des liquides, elles tendent à se rapprocher et à
» s'aggréger d'une manière plus intime, et leur mobilité disparaît.

Est-ce là une théorie chimique de la mort que nous présente l'organicisme du 19e siècle ? La mort est la cessation des mouvemens de l'organisme — quand à l'aide du calorique, on sera arrivé au point de retarder fréquemment le terme fatal des êtres organisés, nous pourrons attribuer quelque valeur à cette théorie.

LXX. La vie considérée dans son principe est donc cette force essentielle unique et *sui generis*, qui préside

« L'aggrégation successive des molécules qui constituent le » nouvel être forme ses organes rudimentaires; l'aggrégation » simultanée de ces parties explique la coalition des tissus simi- » laires et des diverses fractions des organes. Pour concevoir ces » deux phénomènes, *on doit admettre que ces particules sont for-* » *mées d'atômes hétérogènes dont le nombre et le groupement diffé-* » *rent dans chacune d'elles*, et qu'elles s'unissent lorsque des atô- » mes d'une nature diverse se trouvent en rapport. La chaleur » exerce encore une influence puissante sur la manifestation de » ce double phénomène. »

Ce que prétend nous faire admettre l'auteur n'est qu'une hypothèse dénuée de fondement. La science n'admet rien qui ne soit appuyé sur une vérité-principe, ou sur un principe démontré vrai. Or rien n'a démontré jusqu'à ce jour qu'il existât des atômes héterogènes. La chimie n'a pas poussé jusqu'à ce jour ses investigations jusqu'au point de faire comprendre ce que sont les atômes, quelle est leur nature et comment on parvient à les différencier.

« L'étude des mouvements vitaux, après la naissance, nous » montre les rapports des actions organiques et des actions chi- » miques. Il est facile de se convaincre, en étudiant toutes les » fonctions, qu'elles présentent une série d'actions et de combi- » naisons moléculaires entretenues sans cesse par des agens » physiques. »

Quels sont ces rapports?... Ces rapports démontrent-ils autre chose que ce que personnne ne peut nier, c'est que les agens physiques exercent une certaine action sur les corps organisés. Quelle est la nature de cette action? quels rapports établit-elle entre les agens physiques et les corps organisés sur lesquels elle s'exerce? C'est sur quoi l'auteur ne s'explique pas. Peut-être sommes-nous dans l'erreur... Continuons.

dans tous les êtres organisés aux mouvements de leur organisme.

« Cette succession de phénomènes montre les rapports *évidens* » de l'oxidation, de la combustion et de la vie.... Il est de toute » évidence que l'oxidation de ces liquides, (le sang et les autres » fluides) ne peut produire une grande quantité de chaleur dans » l'économie animale sans exciter une action électrique.... Les » poissons électriques nous prouvent que le cerveau met en » mouvement le fluide qui produit la foudre (on voit que l'auteur n'est pas exigeant en fait de preuves). « Ainsi le fluide élec» trique se manifeste dans l'économie animale sous l'influence de » l'action cérébrale avec ses trois propriétés caractéristiques. Il » existe donc un rapport évident entre cet agent d'excitation et » l'action nerveuse, entre les phénomènes vitaux et les phéno» mènes physiqnes. »

Nul ne peut contester l'analogie qui existe entre *certains* phénomènes vitaux et les phénomènes physiques, mais conclure, en raison de l'analogie de ces phénomènes exceptionnels avec les phénomènes physiques : *qu'il est facile de constater que les mouvements qui constituent la vie l'ont soumise aux lois générales de matière*, c'est conclure du particulier au général, c'est sortir des bornes de la logique, c'est se plonger dans l'erreur. Puisque l'auteur a découvert des rapports évidents qui lient les phénomènes de l'oxidation et de la combustion à ceux de la vie, pourquoi n'établit-il pas ces rapports et n'indique-t-il pas en quoi et sous quel point de vue ils apportent la lumière nécessaire pour expliquer ces phénomènes?

On voit, d'après cet exposé, que les organiciens du 19e siècle portent la livrée du matérialisme, et raisonnent sur la vie comme sur un phénomène contingent, un simple accident de la matière, identique chez tous les êtres vivants et placé sous la dépendance exclusive de certains modes d'aggrégation des particules matérielles; qu'ils n'admettent pas que chaque être vivant porte

LXXI. La vie considérée dans ces phénomènes est l'état de résistance incessante que cette force oppose aux causes qui tendent à la neutraliser.

en soi une force, qui lui est propre suivant sa nature, et qui préside au développement, à la conservation de l'être ainsi qu'aux phénomènes qui manifestent en lui la vie. Que si vous leur demandiez pourquoi la semence du chêne ne produit pas un frêne? Pourquoi l'œuf du lézard ne produit pas une poule? Pourquoi le sperme du cheval ne produit pas un organisme humain? Il ne viendra jamais à leur pensée de vous répondre que chaque germe porte en soi une force virtuelle et spéciale, de nature essentielle qui préside à son développement et à toutes les manifestations de la vie de l'être, dans les conditions qui lui ont été assignées par le créateur suprême. Mais il vous répondront conformément à leur doctrine : *que la coexistence* dans ces germes divers *des liquides et des solides formés de molécules hétérogènes*, *a déterminé*, *sous l'influence de la chaleur et de l'électricité*, *en raison de certaines affinités électives et organiques*, *par aggrégation successive d'abord*, *et simultanée ensuite*, *un être* qui n'a pu se découvrir à vos yeux, sous une apparence autre que celle, d'une chèvre dans le premier cas, d'un lézard dans le second, d'un cheval dans le troisième ; mais que *ce n'est là qu'un accident dépendant du nombre et du groupement des molécules hétérogènes*. Et si, peu satisfaits de cette véritable logomachie, vous prononcez devant eux les mots de force vitale, ils se contenteront de sourire et d'accuser l'étroitesse de votre esprit qui s'arrête *encore aux fables physiologiques du moyen-âge*.

Ils raisonnent sur les actions vitales conformément à leurs principes. Elles ne sont à leurs yeux *qu'un résultat du mouvement de composition et de décomposition qui s'opère entre les molécules des fluides*, *sous l'influence de la chalenr et de l'électricité*, *en raison des affinités électives qui président à la formation des êtres*. Certes, ils désignent très-clairement par les mots : MOUVEMENT, AFFINITÉS

LXXII. Le véritable but, le but final de la science médicale est de conserver la vie, c'est-à-dire, de maintenir

ÉLECTIVES, la cause inconnue des phénomènes physiologiques qu'ils prétendent expliquer par des opérations chimiques. Cette cause inconnue n'est ni moins *occulte* ni moins *imaginaire* que la force vitale. Ils l'admettent donc au fond ; mais ils repoussent le mot, leur logique est satisfaite, et cette façon de raisonner leur permet de se donner, à cœur-joie, la douce satisfaction de déblatérer quelques phrases ronflantes contre *les fables physiologiques du moyen-âge.*

Si les êtres vivants présentent un mouvement de composition et de décomposition différent de celui que présentent la cristalisation dans les minéraux, et la formation des corps composés dans la cornue du chimiste, ne sommes-nous pas en droit d'attribuer ce mouvement, particulier aux corps organisés, à une force particulière, *sui generis*, qui le détermine ?

Si ce mouvement particulier, *sui generis*, est ce que l'organicisme nomme *affinité élective*, *affinité organique*, ne sommes-nous pas en droit d'accuser cette doctrine, d'admettre, à son tour, l'existence de forces occultes qui agissent sur l'organisme, c'est-à-dire les *inepties*, *les mystères*, *les fables physiologiques du moyen-âge* ?

L'organicisme admet l'existence de forces essentielles inconnues, pour expliquer les phénomènes physiques de la gravitation, de la pesanteur, de l'attraction moléculaire etc., etc., etc. Or, quoique ces forces soient pour lui des forces occultes, elles ne sont dans sa pensée ni conjecturales, ni hypothétiques, et il ne s'accuse pas à leur égard de mettre en fait ce qui est en question. Pourquoi repousse-t-il impitoyablement celles qui président aux phénomènes physiologiques et qui les expliquent ? Pourquoi appèle-t-il celles-ci *un mystère*, *une fable physiologique du moyen-âge* ? Celles qu'il admet lui sont-elles mieux connues dans leur essence ? Leur existence même lui est-elle révélée autrement que par les effets qui les manifestent ?

l'action de cette force et de lui restituer, en cas de besoin, l'énergie qui lui est nécessaire pour résister avec efficacité à toutes les causes qui tendent à la neutraliser.

L'organicisme insinue et tente de faire admettre dans la science que le calorique et l'électricité sont les agens naturels qui président à tous les mouvemens de la vie, et déterminent ces *affinités, électives* et *organiques*. Mais il n'administre aucune preuve de son assertion, et se garde bien de donner la définition de ce qu'il entend par ces mots. Si ces *affinités, électives et organiques*, sont des forces identiques avec le calorique, si elles sont le calorique lui-même, pourquoi ne les désigne-t-il pas sous leur véritable nom? Si ces *affinités* sont des forces différentes et qu'il puisse nous expliquer leur origine et leurs caractères différentiels, pourquoi nous laisse-t-il dans l'ignorance à ce point de vue? Personne, à notre connaissance, n'a nié la puissante influence que le calorique exerce sur les fonctions de la vie, mais une distance incommensurable sépare l'aveu de cette influence, de l'opinion qui tend à présenter ce fluide impondérable comme la cause déterminante de tous les phénomènes de la vie.

Enfin la pensée d'attribuer la formation de l'être vivant à une *aggrégation de molécules* d'abord, et à une *aggrégation de particules* ensuite, est, suivant le point de vue du quel on l'envisage, ou une trivialité qui ne mérite pas de trouver place dans un écrit scientifique, ou une pure spéculation métaphysique que repousse encore le positivisme de la science, et qui n'enseigne rien d'ailleurs sur le phénomène qu'elle prétend expliquer. Nous n'y voyons qu'une logomachie non moins ridicule et tout aussi obscure au 19e siècle que ne le fut, dans son temps, celle de Paracelse expliquant les mêmes choses par la *semence ilastrique*, par *la semence cagastrique*, *par le sel sidérique*, *le macrocasme ou le microcasme ; si la fable physiologique du moyen-âge*, la force vitale, ne se trouve pas au fond de la pensée de l'auteur de cette théorie, nous sommes tentés de nous demander s'il a bien compris lui-même ce

LXXIII. Ce n'est que secondairement et toujours dans le but de conserver la vie, que cette science doit se pro-

qu'il a voulu nous enseigner, ou si, comme l'a dit un homme politique de l'école de Machiavel, la parole a été un instrument dont il s'est servi pour déguiser sa véritable pensée?

Cette doctrine est néammoins celle qu'adoptent, à quelques modifications près, car chacun à la sienne, la plupart des savants qui sont placés à la tête de l'enseignement médical. Dans leur nombre, ceux qui n'ont jamais perdu de vue le principe vital, la force vitale, le dynamisme vital, quel qu'ait été le nom sous léquel ils ont désigné la force qui préside à tous les mouvemens de l'organisme, n'ont jamais fait de cette force une étude particulière au point de vue de la vie, dans ses manifestations, de l'organisme, de la maladie, du médicament et du remède. Cette force n'a jamais été dans leur esprit qu'une abstraction, un principe sans conséquence. SYDENHAM, reprenant le cours des traditions hypocratiques. est de tous les auteurs qui ont suivi l'oracle de Cos, celui qui a entrevu, avec quelque clarté, le rapport et la liaison qui existent entre la vie et la maladie, quand il a défini cette dernière; *un effort de la nature tendant à se débarrasser de quelque chose qui lui nuit.* Mais il n'a pas poursuivi les conséquences de cette vue féconde, de ce rapport pivotal. Il n'a pas cherché dans ce même rapport, celui que doit avoir le médicament avec la maladie pour devenir le remède de cette maladie. C'est à la découverte de ce premier rapport que SYDENHAM doit, d'avoir pu se placer, pour l'observation des maladies en général, et plus particulièrement des épidémies, à ce point de vue duquel il a jeté sur la pathologie ces rayons de lumière qui lui ont valu tant de sincères admirateurs, dans le nombre des hommes les plus remarquables, et des meilleurs esprits qui ont cultivé, ou cultivent aujourd'hui la science médicale. Mais ce qui démontre que la découverte de ce seul rapport est insuffisante et de peu de valeur, même ponr constituer la science positive, c'est qu'elle n'a

poser de remédier à ce qu'on désigne sous les expressions d'état anormal du corps vivant.

LXXIV. (1) Pour marcher vers ce but avec assurance,

jeté qu'une pâle lueur sur le médicament, et n'a exercé, sur la thérapeuthique, aucune influence heureuse, malgré les travaux remarquables et précieux pour la science, de Bordeu, de Barthez, de Dumas, de Lordat, etc., etc.

Il faut arriver jusqu'à *Hahnemann*, génie providentiel encore méconnu de l'humanité souffrante, pour voir cette idée traditionnelle fécondée, ce rapport privotal mis en harmonie avec des rapports de même nature qui existent entre la vie et les médicaments, la vie et le remède, la maladie et le médicament, la maladie et le remède, le médicament et le remède, et ces rapports liés entr'eux par une admirable synthèse qui découvre au philosophe, à l'observateur, au vrai médecin, le champ immense d'une science véritable et féconde, et tous les secrets de l'art de guérir.

(1) Les systèmes que la science médicale a vu naître et mourir depuis deux mille ans, tous également inutiles à la thérapeuthique qu'ils ont laissée dans l'indigence, s'accusant réciproquement d'impuissance, n'ont été produits qu'au moyen de généralisations incomplètes et d'orgueilleuses classifications de faits arbitrairement présentés, comme autant d'expressions des idées préconçues par leurs ateurs; aussi démontrent-ils avec évidence, à tout esprit impartial qui les soumet au creuset de la logique, la fausseté de la route où s'égare l'art de guérir, et expliquent-ils l'état d'infériorité manifeste de la branche la plus importante des sciences médicales. On peut dire avec le docteur Barret (*Des Besoins morbides du Système vivant*) « qu'on trouve dans tous ces » systèmes un dogmatisme intempérant, qui généralise, outre- » mesure, quelques faits particuliers ou qui universalise un fait » simplement général. Les conclusions du novateur ont beau dé- » couler des prémisses, elles les dépassent constamment et arri-

et mériter le titre de science auquel elle aspire depuis trente siècles, la médecine doit prendre sont point de départ

» vent à se nier les unes les autres, au lieu de se limiter. » C'est pourquoi, tandis que l'anatomie et la physiologie ont étendu leur domaine, la thérapeutique est restée ce qu'elle fut au temps de Galien, un recueil de faits individuels sans cesse démentis par de nouveaux faits, et de formules remplacées par des formules nouvelles. « Qu'on ne dise pas qu'elle est, depuis longtemps, débar-
» rassée des erreurs dégoûtantes que les ténèbres du moyen-âge
» nous ont transmises ; qu'on jette les yeux sur les formulaires
» les plus récens, et l'on verra que l'erreur et le mensonge y
» dominent tellement qu'on peut dire que les vérités y sont aussi
» clair semées que l'or dans le fumier d'Ennius. » (Rostan. — *Cours de Clinique*, 1re édition, tome 3, page 210). « Elle est un
» ensemble informe d'idées inexactes, d'observations puériles,
» de moyens illusoires, de formules aussi bisarrement conçues
» que fastidieusement assemblées. » (Bichat, *Anatomie générale*, *Considérations générales*). « La langue y est aussi défectueuse que
» la pensée, tout y est à refondre, les principes et la matière. » (Alibert, *Traité de matière médicale*). « Elle est une collection de
» conclusions trompeuses et d'annonces décevantes. » (Barbier, *Matière médicale*). « Aucune science humaine n'a été, et n'est en-
» core infectée de plus de préjugés que celle-là. Chaque déno-
» mination de classes de médicamens, chaque formule est une
» erreur. » (Rostan, tome 1, page 85. — *Cours de clinique.*) « Il
» est à désirer qu'une main hardie, vienne enfin netoyer cet éta-
» ble d'Augias. » (Sthal).

C'est pourquoi nous blamons les hésitations et les répugnances du corps médical, en présenc d'une doctrine nouvelle qui se flatte de révoquer tous les systèmes incomplets et insuffisants qui n'ont mis, jusqu'à ce jour, à l'usage de la thérapeutique, que des agens sans valeur réelle et déterminée; d'une doctrine qui s'énorgueillit enfin de combler les vœux de Stahl, et des princes de l'orga-

dans les principes généraux et absolus qui régissent les

nicisme moderne, en mettant la thérapeutique en possession d'une loi qui préside à la guérison des maladies, et qui l'explique, et d'une foule d'agens d'une valeur incontestable, d'une innocuité complette et d'unc efficacité prodigieuse. Quels motifs plausibles peuvent alléguer les médecins pour justifier ces répugnances? Des hommes assez éclairés pour distinguer l'erreur de la vérité, et dont le devoir est de ne puiser leurs inspirations que dans l'amour de la science et de l'humanité, ne sauraient être retenus par la crainte de perdre un temps précieux, en étudiant cette doctrine nouvelle que tant d'autres proclament déjà, sur tous les points du globe, comme une vérité puissante et féconde qui éclaire la science et décuple son utilité pratique.

Les écrivains de ce siècle, dont nous avons cité les paroles, ne sont pas les seuls qui ont déploré l'impuissance et le danger de la thérapeutique; les savants de tous les siècles, de toutes les nations et de toutes les écoles ont émis instinctivement le même vœu : qu'une main hardie vînt enfin lui faire subir une utile transformation. HAHNEMANN a été le génie providentiel qui a comblé ce vœu, en apportant la lumière dans les ténèbres, en révélant au monde la loi de guérison des maladies, en renversant toutes les erreurs acceptées jusqu'à ce jour en thérapeutique, en établissant la science médicale sur une base inébranlable, et la soustrayant à toutes les incertitudes de l'empirisme, à tous les calculs de l'esprit de système, à toutes les erreurs de l'aveugle routine.

Nous tenons donc à constater : que la science médicale, telle qu'elle se trouve constituée depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, n'a reposé jusqu'à HAHNEMANN que sur des idées mal et diversement définies, inexactes et grossières de la vie et de la maladie, qu'elle n'a vu dans la vie que les actions vitales qui la manifestent, et dans la maladie que les phénomènes qui en sont le résultat, sans remonter à la cause originelle de l'une et de l'autre, et sans se faire une idée exacte et précise de cette cause.

êtres organisés en général, et ne jamais s'en écarter pour être toujours dans la vérité.

(*La suite au prochain numéro.*) Dr Arréat (d'Aix.)

La science médicale a donc pris son point de départ sur une erreur qui repose sur ce vice de raisonnement consistant à prendre les effets pour la cause, la conséquence d'une chose pour la chose elle-même, et c'est parce qu'elle est fondée sur cette erreur et qu'elle en découle, qu'elle n'est pas une science et ne peut le devenir. C'est parce qu'elle repose sur des idées inexactes et grossières de la vie et de la maladie, qu'elle n'a jamais pu s'élever jusqu'à la découverte du médicament et du remède, qu'elle a compromis la vie bien plus souvent qu'elle ne l'a conservée, et qu'elle a fait naître la maladie bien plus fréquemment qu'elle ne l'a guérie. « Si l'on compare, a dit Boërrhaave, le bien qu'une demi-douzaine de disciples d'Esculape ont fait à l'humanité, » depuis l'origine de l'art, avec les maux que lui a fait endurer la » foule innombrables des docteurs de cette science, on ne peut » se défendre de la pensée, qu'il vaudrait mieux pour l'humanité qu'il n'y eut point de médecins. »

La science médicale telle qu'elle a été formulée par le génie créateur et providentiel de Hahnemann, celle qui a reçu de son fondateur le nom d'Homœopathie, repose au contraire sur des idées vraies et bien définies de la vie, de la maladie, du médicament et du remède. Au néant et à la négation de tous principes, elle substitue les vérités éternelles de la science, et renverse de fond en comble cette thérapeutique que *Sydenham*, l'hippocrate anglais dont les savants du 19e siècle ne recuseront pas la compétence, stigmatisait par ces paroles : *potiùs ars revèra confabulandi, garriendique quàm medendi.*

CONSIDÉRATIONS

SUR LES DOSES INFINITÉSIMALES.

1er Article.

—

La plupart des adversaires de l'Homœpatie s'attachent à représenter cette doctrine médicale comme absolument dépourvue de moyens d'action. Il savent très bien, s'ils ont pris la peine de l'étudier dans son évolution progressive, que ce qui la constitue essentiellement, c'est l'appropriation du remède à la maladie, d'après les rapports de similitude. Mais ils feignent de l'ignorer : on a beau leur répéter sur tous les tons que la doctrine de la dilution et de la dynamisation des médicaments n'a vu le jour qu'après la promulgation de la loi des semblables; et qu'Hanemann a guéri les premiers malades avec des médicaments administrés à doses massives ; on a beau proclamer, l'histoire à la main, que la dilution des médicaments est née des nécessités de la pratique et des enseignements de

l'expérience, il restent sourds, ils ne veulent pas entendre.

Avons-nous un intérêt de doctrine à soutenir la puissance et l'utilité des doses atténuées? évidemment non. L'adoption de la loi des semblables, dans ses rapports avec le traitement des maladies, n'impliquait pas la théorie de la dynamisation et de la dilution des substances médicamenteuses. Il nous importait au contraire, de guérir les malades avec des grammes, ou pour le moins, avec des centigrammes d'agents médicamenteux. Notre posologie infinitésimale est l'obstacle le plus invincible, opposé à l'adoption et à la propagation de notre doctrine; elle nous livre aux sarcasmes intéressés de nos confrères dissidents; elle met le public en défiance contre nos moyens thérapeutique. Au point de vue de la diffusion de l'Homœopathie, il importait que la posologie infinitésimale restât à jamais ensevelie dans les ténèbres.

En effet, l'Homœopathie eût-elle, sans sa posologie, suscité comme doctrine une répulsion invincible? je ne le crois pas. La plupart des hommes de notre temps, à part quelques médecins sortis des écoles qui professent une doctrine unitaire, comme celle de Montpellier par exemple, sont disposés à faire bon marché des dogmes scientifiques du passé; ils tiennent même à honneur de n'en accepter aucun. La médecine qui avait cultivé la philosophie empirique et inductive avec Hippocrate, qui avait courbé la tête sous la théorie aristotélique des éléments avec Galien, qui avait adopté le mécanicisme après Descartes, qui avait pénétré dans les régions de la raison pure à la suite de Kant et de Schelling, la médecine, dis-je, n'eut pas reculé devant l'expérimentation d'une nouvelle loi de thérapeutique. L'in-

finitésimalité des doses a été le point de départ de toutes les répulsions et de toutes les attaques.

Que font en effet nos adversaires depuis quarante ans? ils vont répétant partout que l'Homœopathie tout entière, consiste dans l'administration de globules ou de liquides inertes. Une goutte de teinture de belladone, versée dans le lac de Genève ou dans les profondeurs de l'Océan, ferait de l'eau de ces réservoirs un excellent remède Homœopathique. Tel veut avaler une pharmacie Hahnemannienne en un jour, tel autre, plus hardi, prétend l'absorber dans une seule séance. Ces niaiseries courent le monde depuis un demi-siècle, et semblent toujours nouvelles à ceux qui les débitent, et surtout à ceux qui les écoutent et les acceptent de bonne foi. (1)

(1) Ce n'est pas en avalant une pharmacie Homœopathique, ni un globule, ni une goutte d'un médicament plus ou moins dilué qu'on peut sérieusement faire une pathogénétique. Qu'un certain nombre de personnes, de tout âge et de tout sexe, intelligentes et de bonne foi, expérimentent des remèdes Homœopathiques bien préparés, en choisissant pour objet de leur étude depuis la teinture mère jusqu'à la 30e dilution d'un médicament; qu'elles prennent celui-ci à la dose d'une ou de plusieurs gouttes, pendant un nombre de jours suffisants; et, comme tous ceux qui les ont précédés dans la voie de l'expérimentation, ils éprouveront des effets pathogénétiques.

Les médicaments produisent sur l'homme en santé des modifications analogues à celles que suscitent les causes naturelles des maladies. La peste, le choléra, la fièvre jaune, n'attaquent pas tous les individus soumis à l'influence épidémique ou contagieuse. Tous les sujets atteints ne le sont pas au même degré; un grand nombre n'est affecté que dans des nuances peu tranchées. Le ter-

Selon nos adversaires, la médecine Homœopathique est purement expectante, elle est, comme l'aurait dit Asclépiade, une méditation sur la mort. Les cures obtenues par elle, gisent toutes dans l'imagination des malades. Lorsque la guérison s'est accomplie, la nature ou le remède allopathique déjà pris allaient amener ce résultat; ou bien, il s'agissait de malades imaginaires, de véritables hallucinés qui croyaient avoir des maux qu'ils n'avaient pas en réalité; et qui ont été délivrés de leur monomanie égrotante, par la grâce de Dieu, au moment où le médecin homœopathe leur administrait ses globules.

Les milliers de guérisons publiées dans les journaux et dans les livres homœopathiques sont dues au hazard; pas une seule n'est le résultat de l'action de nos remèdes. Nous sommes incapables de juger le rapport qui existe entre l'application de l'agent médicamenteux et la guérison qui la suit. Nous sommes des niais ou des fourbes; mais nous serions relevés de notre déchéance intellectuelle et morale, si nous donnions le scandale de l'apostasie. Telles sont l'impartialité et la logique de nos adversaires.

En outre, il existe dans tous les pays, des hommes qui n'ont pas honte de proclamer alternativement, selon les exigences de la discussion, l'inertie de nos médicaments ou leur activité redoutable. Les remèdes homœopathiques sont inertes, disent-ils à ceux qui les écoutent, vous avalez du sucre de lait ou de l'eau claire.

rible miasme infinitésimal n'en a pas moins été absorbé par la population toute entière. Il foudroie l'un et laisse vivre l'autre dans la plénitude de la santé. Je reviendrai plus tard sur cette intéressante question.

A ce discours, un malade qui a été éprouvé par un remède se récrie avec véhémence; et affirme les résultats pathogénétiques qu'il a parfaitement constatés. Alors, l'esculape *bi-frons* fait volte-face, et s'écrie : gardez-vous donc de prendre les remèdes des homœopathes, ces gens-là ne font usage que des poisons les plus violents. Ainsi, nos remèdes sont tantôt poison, tantôt eau claire, selon les besoins de la cause. On dit que la vérité s'est réfugiée dans un puits, je ne sais pas dans quelle crypte nos adversaires ont relégué la bonne-foi.

Mais ce n'est pas encore tout, certains persuadent au crédule public que nous ne possédons qu'un remède; et que cette panacée, nous l'administrons à tout le monde et dans toutes les maladies. D'autres ont la prétention de dénoncer nos médicaments comme des rémèdes secrets, alors que chaque fiole porte le nom de la substance et le numéro de la dilution qu'elle contient. Qu'ils saisissent donc les remèdes secrets que vomissent toutes les officines de Paris, et qui font la honte de leur propre médecine, ils rendront service à l'humanité abusée et détroussée. A Marseille, ils ont poursuivi les pharmaciens Homœopathes 1° parce qu'ils n'avaient pas dans leur officine un registre des poisons qu'ils ne vendent jamais. 2° Parce qu'ils ne possédaient pas, eux pharmaciens homœopathes exclusifs, les remèdes allopathiques du Codex. 3° Parce que l'analyse chimique ne décelait pas dans leurs remèdes la présence des substances médicamenteuses. Lafontaine connaissait bien le cœur humain quand il composa la fable du loup et de l'agneau! Quoi, vous avez l'audace de reprocher aux dilutions homœopathiques de ne pas contenir des substan-

ces médicamenteuses reconnaissables par l'analyse; mais cette impossibilité de retrouver les traces matérielles du médicament dans nos dilutions, nous la proclamons depuis longtemps; et si vous y découvriez des doses massives de telle ou telle substance, à l'aide de vos réactifs chimiques, vous seriez en droit de nous dire que nous sommes des misérables, parce que nous tromperions le public, en faisant le contraire de ce que nous affirmons depuis quarante ans. Il est vrai que dans l'hypothèse où les dilutions renfermeraient des quantités pondérables d'un médicament, nous n'aurions pas besoin d'aller nuitamment chez nos pharmaciens, ainsi que certains nous en accusent, prendre des remèdes que nous administrons à doses massives, tout en disant aux malades que nous leur donnons des doses infinitésimales.

Que d'imputations absurdes sur lesquelles l'odieux le dispute au ridicule, et qu'on a honte d'être obligé de relever. Depuis un demi-siècle, elles se reproduisent toujours avec le même caractère de mauvaise foi et exactement dans les mêmes termes. Quand nous descendons aux doses massives, qui sont pour nous des teintures mères ou des triturations, nous ne nous cachons pas, nous agissons à la face du soleil. Jamais nous n'élevons les doses de nos médicaments de manière à les rendre redoutables. Nos adversaires ne sauraient en dire autant. Leurs recueils périodiques renferment assez de faits malheureux, pour que de leur réunion on pût composer un *sepulcretum*, qui ne serait pas fait pour rassurer les lecteurs, car tous n'ont pas les entrailles éprouvées de Mithridate.

Nous devons le dire hautement, ce n'est pas nous qui

administrons de véritables poisons, mais ce sont nos accusateurs eux-mêmes. Quel est en effet le médecin qui se dit au niveau de la science contemporaine, et qui n'use pas tous les jours de la vératrine, de la quinine, de l'aconit, de la belladone, de l'opium, de la morphine, de la jusquiame, du datura, du mercure, de l'arsenic, etc., etc., substances toutes toxiques par elles-mêmes ou par les doses exagérées auxquelles on les administre. Voilà la vérité vraie, voilà la vérité toute entière.

Quel est celui qui risque le plus d'empoisonner son malade, de l'homœopathe qui administre l'opium à dose infinitésimale, ou de l'allopathe qui en prescrit de hautes doses? Wedelins s'est chargé de répondre à cette question lorsqu'il a dit, *opium est cymba Carontis in manu imperiti*. L'auteur de *l'opiologie* appuyait sans aucun doute son assertion sur des résultats néfastes.

L'homme aime beaucoup à disserter sur la possibilité ou l'impossibilité des choses. Un fait nouveau se produit-il entouré de circonstances insolites, nous le déclarons impossible. Nos devanciers en ont fait autant, à l'encontre de faits que nous considérons aujourd'hui comme légitimement acquis à la science. Si nous obéissions aux lois de la philosophie empirique, nous agirions plus largement, en acceptant les faits sous bénéfice d'inventaire, et en nous plaçant dans de bonnes conditions, sans prévention et sans colère, pour tâcher de les reproduire ou pour constater leur fausseté. Si tous les hommes qui nient, sans en avoir le droit, l'action des doses infinitésimales conseillées par l'Homœopathie, avaient expérimenté sérieusement au lieu de combattre dans le vide, la question de leur activité ou

de leur inertie serait maintenant résolue pour tous d'une manière définitive. Qui donc peut se contenter dans le domaine des sciences d'observations, de négations ou d'affirmations, à moins que ces négations ou ces affirmations ne soient multiples et ne reposent sur les preuves expérimentales dont on publie tous les détails?

Le seul *criterium* de la vérité historique est celui-ci : il faut que plusieurs individus, ayant la capacité requise pour ne pas se tromper et la probité suffisante pour ne pas vouloir tromper, nous affirment des évènements qu'ils n'ont pas intérêt à nous faire croire. Or, depuis quarante ans, en Europe et en Amérique, nous trouvons des centaines d'observateurs (et parmi eux sans doute certains sont capables et honnêtes) qui d'un accord unanime proclament l'action pathogénétique et curative des doses infinitésimales. Ils s'appuient, selon toutes les présomptions, sur des résultats positifs et sur des faits authentiques. Quel intérêt auraient-ils à tromper les malades qui se confient à leurs soins? Serait-ce dans un but de cupidité qu'ils sacrifieraient leurs amis, leurs femmes, leurs enfants aux exigences homicides d'une utopie? Ils tiendraient dans leurs mains des remèdes éprouvés, et en face de la mort menaçante cette main resterait fermée! dans cette hypothèse, l'ignoble le dispute à l'absurde.

Les imputations qui s'attaquent à la probité des hommes, sont toujours odieuses; elles partent d'une mauvaise nature, elles accusent de détestables tendances, et, d'après l'aphorisme scholastique *nemo dat quad non habet*, elles décèlent, dans ceux qui les profèrent, la triste capacité de faire ce qu'ils imputent si gratuitement aux autres. Quoi!

toutes les actions de notre vie seraient à la remorque de nos intérêts matériels; et cette éclipse du sens moral frapperait, pendant toute leur vie, des milliers d'individus qui se donnent pour mission d'annoncer une vérité au monde! Quel homme de bon sens peut admettre une pareille monstruosité? S'il existe des médecins qui ne voient chez leurs ennemis scientifiques que des calculs égoïstes, je les plains. Broussais a dit, au sujet des magnétiseurs, il y aura toujours deux classes d'hommes dans la science, les savants de bonne foi qui la cultivent avec zèle, et les industriels qui l'exploitent à leur profit, les uns qui doutent et trafiquent, les autres qui croient et travaillent. Je souscris à ce jugement; mais aucune doctrine médicale n'a le monopole des sectateurs indignes, et le risque de rencontrer un malhonnête homme n'est pas moins grand chez nos adversaires que chez nous. (1)

(1) La *Revue Thérapeutique du Midi* du 15 octobre 1854, donne accès dans ses colonnes à un mémoire de M. Roux, de Cette, sur le traitement du choléra par l'Homœopathie. Elle insère ce mémoire *sans crainte de se compromettre*, parce qu'il est de notoriété publique que M. Roux est un médecin *aussi honnête que désintéressé*. Nous trouvons toujours la même imputation d'improbité scientifique dans la bouche de nos adversaires. Cette constatation de l'honnêteté et du désintéressement de notre honorable confrère, contient implicitement une attaque à la probité des médecins Homœopathes en général, cette imputation sans preuves n'est ni équitable, ni logique.

Quoiqu'il en soit, M. Roux, *dont la probité est au-dessus du soupçon*, produit neuf observations de guérison de choléra asiatique, confirmé et accompagné des plus graves accidents; il promet de nouvelles observations pour le numéro suivant, et affirme

Mais revenons à la question des doses infinitésimales, puisque nos adversaires se contentent de rejeter à priori leurs effets, parce qu'il répugne à leur raison, d'admettre des résultats que celle-ci ne saurait comprendre: usons quoique à regret du même procédé démonstratif, et prouvons à ces intelligences acataleptiques que les observateurs de nos jours n'ont pas reculé devant l'admission de faits aussi extraordinaires que ceux fournis par l'Homœopathie. On peut le dire sans crainte d'être démenti, beaucoup de résultats scientifiques, simplement énoncés, paraissent contraires à la raison. Parmi les philosophes anciens, Sénèque est probablement celui qui a fait la plus large part aux progrès de l'avenir. *multa egerunt qui ante nos fuerunt*, dit-il, *sed non peregerunt. Multùm adhuc restat operæ, mulo tùm-que restabit; neque ulli nato post mille secula prœcidetur occasio aliquid adjiciendi.* Eh bien ! si l'on fût venu dire à ce

que les cholériques auprès desquels il est arrivé une ou deux heures après l'invasion de la maladie ont tous été sauvés, quelle que fût la gravité des symptômes. En face de cette affirmation, appuyée sur des faits authentiques, le docteur Saurel, rédacteur en chef de la *Revue Thérapeutique du Midi*, propose déjà une fin de non-recevoir. Quant à la valeur scientifique des observations de M. Roux, dit-il, nous aurons à la discuter plus tard ; tout ce que nous pouvons dire pour le moment, c'est que ces observations ne peuvent manquer d'avoir un côté instructif, car si l'Homœopathie n'est pour rien dans la guérison, il faudra bien admettre que les cholériques peuvent guérir sans remèdes, *ce que pour notre part nous sommes fort disposés à croire*. Monsieur le docteur Roux est un honnête homme, mais il est incapable de juger les effets des médicaments qu'il administre !

Nous verrons plus tard, sans aucun doute, que tous les cholé-

philosophe progressiste que l'air était pesant, que son corps supportait un poids de 16,500 kilogrammes, qu'on ferait de la glace à volonté à l'aide d'une machine, qu'on réduirait un gaz invisible à l'état liquide par la pression, et à l'état solide par la pression et l'évaporation combinées. Si on lui eût affirmé que l'eau réduite en vapeur ferait mouvoir des masses colossales sur les mers, et qu'à l'aide de la force manifestée par *l'électron*, on ferait communiquer les hommes d'un bout du monde à l'autre avec la rapidité de la pensée. Sénèque lui-même eût envoyé le prophète à Anticyre. Toutefois, ces conquêtes de la science, accomplies pour la plupart depuis quelques années, ne font plus aucune impression sur nos esprits, et ne nous paraissent qu'une juste récompense des travaux obstinés des savants de notre époque.

Mais abordons la divisibilité de la matière. Les progrès

riques soignés par M. Roux ont dû leur guérison aux seuls efforts de la nature. Comme M. Saurel, je suis attaché à la tradition hippocratique, comme lui, je crois à la force médicatrice de la nature. Oui, toutes les maladies peuvent guérir spontanément; mais dans quels cas, et dans quelle proportion? Si M. Roux a guéri une grande quantité de cholériques, et que l'action des remèdes Homœopathiques soit déclarée nulle, il faudra admettre que le choléra est une maladie médiocrement grave, et qu'on doit se contenter d'assister passivement à sa guérison spontanée. Dans cette hypothèse, nous ferons, comme le disait ironiquement le professeur Broussonnet, *de la médecine spectante*. Nous serons plus que Stahliens.

L'allégation de M. Saurel n'est pas nouvelle, il n'a pas le mérite de l'invention. M. Valleix a découvert que la pneumonie était une maladie bénigne: nos devanciers s'étaient trompés pendant

des sciences physiques nous révèlent l'existence d'un monde atomique, hors de la portée de nos sens. La question de la divisibilité indéfinie de la matière, est descendue des spéculations des philosophies hypothétiques dans les réalités de la physique expérimentale. D'après les expériences tentées sur tous les corps connus jusqu'à ce jour, dit M. Pouillet, il a été démontré que pour tous ces corps il n'y avait aucune limite perceptible à la divisibilité. Or, ces particules invisibles à nos instruments d'optique, n'en ont pas moins une existence positive, elles n'en sont pas moins douées des propriétés inhérentes à la matière.

D'après Newton, la bulle de savon prête à crever ne présente dans ses parois qu'un cent millième de millimètre de diamètre. Les lames de verre soufflées à la lampe acquièrent la même ténuité. Nous voilà déjà arrivés à diviser un millimètre en cent mille fractions égales. La division

trois mille ans, en lui attribuant de la gravité. Cette proposition a été émise par M. Valleix, parce que M. Teissier avait, à l'aide du traitement homœopathique, guéri 41 pneumoniques qui étaient entrés dans son hôpital durant une certaine période de temps, ce qui équivaut à dire, sous forme syllogistique :

L'Homœopathie ne guérit pas la pneumonie,

Or des pneumonies traitées par l'Homœopathie ont été guéries,

Donc ces pneumonies n'ont pas été guéries par l'Homœopathie.

Le plus maigre disciple d'Aristote dirait immédiatement, je nie la majeure et la conséquence. Le traitement homœopathique, dites-vous, ne guérit pas la pneumonie ; *quod est probandum*, voilà ce qu'il faut prouver.

A la suite de tous ces débats, l'expectation conspuée et baffouée va sans doute revenir en honneur. En effet, pourquoi tant de médicaments, 1° la nature nous guérit toute seule des plus redou-

excessive de la matière est pour cette dernière une condition d'activité ; le fourmillement moléculaire découvert par le botaniste Robert Brown anime très-probablement toute matière, dit M. de Humboldt, pourvu qu'elle soit réduite à l'état de division extrême.

Dans le monde organique, l'existence des infiniments petits est encore mieux démontrée que dans le monde physique; on doit même établir comme une loi générale et universelle, que tous les phénomènes les plus importants de la vie s'accomplissent dans le conflit de corpuscules excessivement petits, de même que dans la nature morte la cohésion et l'affinité s'exercent entre les molécules les plus ténues de la matière. En effet, la circulation capillaire, l'assimilation organique, les sécrétions, la calorification s'accomplissent dans l'intimité des tissus et dans un monde

tables maladies. Je pense que depuis que M. Valleix a découvert qu'on guérit 41 pneumoniques sur 43 avec de l'eau claire, il s'est abstenu de saigner ses malades, de leur appliquer des sangsues et des vésicatoires, de leur administrer des potions rasoriennes, etc., etc.

Je conseille à ces hommes qui nient tous nos résultats thérapeutiques, de ne pas s'arrêter en chemin et de retourner aux errements de la secte des bonnes femmes et des idiots (*secta mulierum et multarum édiotarum*) qui disaient du temps de Guy-de-Chauliac, (*anno domini* 1363) *Dominus mihi dedit malum, dominus a me auferet quandò sibi placebit, sit nomen domini benedictum. Amen.*

Il est bon de remarquer, que Guy-de-Chauliac, moine et médecin du pape Clément VI, n'avait nullement l'intention de nier l'intervention de Dieu dans le gouvernement de l'univers, ni même dans la guérison des maladies.

microscopique (1). Malpighi et Lauvenhoeck, qui ont découvert les globules du sang de l'homme, assignent à ces globules 1/150e de millimètre de diamètre. On peut calculer, d'après cette donnée, qu'il y en a près d'un million dans la goutte de sang d'un millimètre cube, qui pourrait être suspendue à la pointe d'une aiguille. Les globules du sang de la chèvre sont les plus petits de tous, ils n'ont que 1/350 de millimètre de diamètre. La même gouttelette d'un millimètre cube de ce sang contiendrait donc plus de deux millions de globules. Cependant, ces globules ne sont pas des atômes, ils peuvent être brisés, divisés en une multitude de parties distinctes.

Ainsi que le dit le physiologiste Mueller, les vaisseaux capillaires les plus déliés sont appropriés au diamètre des corpuscules du sang; on les mesures dans les parties qui ont été injectées avec soin. Leur diamètre varie de 1/1,000e à 1/4000e et même 1/5000e de pouce. Les éléments des tissus comme les fibres des muscles et celles du tissu cellulaire, sont la plupart beaucoup plus ténues. Il y a des vaisseaux sanguins jusque dans les membranes transparentes, mais il est probable que ces vaisseaux ne laissent passer que la partie liquide, ce qu'on peut appeler la liqueur du sang (*vasa serosa*). Ces mêmes capillaires ont des parois, et Schwan a vu dans leur épaisseur des fibres circulaires, semblables à celles qui existent dans les artères, quelle n'est donc pas la ténuité de toutes les parties au sein desquelles s'accomplissent les actes essentiels et fondamen-

(1) Voir à ce sujet Tiedmann, Dugès, Burdach, Mueller et le Cosmos de Humboldt.

taux de la vie organique. Dans la nutrition, il y a conflit entre la substance et le sang, affinité organique entre l'un et l'autre. Mais les globules du sang eux-mêmes ne sortent pas, dans cet acte, des vaisseaux qui les renferment, ils sont trop volumineux pour traverser leurs tuniques. L'albumine et la fibrine du sang dissoutes transudent seules au travers des parois des capillaires. Si nous voulions, par les faits anatomiques, poursuivre la démonstration de l'extrême ténuité des éléments organiques, nous trouverions avec Mueller que les fibres primitives des muscles et des nerfs dépassent en exiguité les vaisseaux capillaires dont nous avons parlé plus haut; et, qui cependant n'ont eux-mêmes que 0,00020 à 0,00050 de pouce de diamètre.

Ainsi, dans la matière animée comme dans la matière inerte, tous les corps se résolvent en des particules excessivement ténues; et c'est dans le conflit de ces particules entr'elles que se réalisent les phénomènes les plus importants de la chimie, de la physique et de la vie organique. Mais si les corps volumineux organiques ou inorganiques sont constitués par des particules très petites, il existe des organismes entiers et indépendants, qui sont eux-mêmes microscopiques et aussi ténus que les globules du sang. Ehrenberg a découvert dans les glaces des régions hyperboréennes un nouveau monde animé. Près des deux pôles, dit-il, là où de grands organismes ne pourraient plus exister, il règne encore une vie infiniment petite, *presque invisible*, mais incessante. Une vie animale microscopique domine donc dans l'éternelle nuit des profondeurs océaniques, s'écrie M. de Humboldt, et ce sont des animacules d'une excessive petitesse qui occupent et remplissent les

plus grandes étendues. Les plus exigus de ces infusoires, les *monadines*, dont le diamètre ne dépasse pas la 15000e partie d'un millimètre, forment des couches de plusieurs mètres d'épaisseur.

Qu'on y réfléchisse bien, ces animalcules aussi petits ou plus petits que les globules du sang et que les plus petites choses perceptibles, nous pouvons les voir, il est vrai, et les étudier, mais c'est le dernier terme où la vue puisse atteindre. « Ce qui est plus petit, dit M. Pouillet, n'a *plus de grandeur pour nos sens et n'a plus de mesure.* C'est le commencement de l'indéfini en petitesse où se jette notre pensée, et qu'elle poursuit indéfiniment sans trouver un point où elle puisse s'arrêter.

« Au-delà de ce dernier terme de sensibilité organique, tout cependant n'est pas hypothèse et conjecture; ces animalcules sont des êtres et des êtres essentiellement composés de parties; ils sont organisés, puisqu'ils ont la vie et le mouvement; ils sont pourvus de sens, puisqu'ils ont la force et l'instinct. Dans les fleuves où ils vivent, ils exécutent, comme les poissons, des mouvements rapides et variés; ils se dirigent vers un but, ils évitent les obstacles, quelquefois même ils les surmontent; enfin ils ont besoin d'une proie, et ils savent la chercher et la saisir. Nous verrons en optique que, dans les dernières classes des êtres visibles, les mœurs ne sont pas moins curieuses à observer que dans les choses les plus apparentes; dès à présent nous pouvons conclure que, dans le petit tout impalpable qui compose un individu de cette espèce, il y a des choses distinctes, des parties molles et des parties solides, des espèces d'articulations pour les mouvements, et des espèces de vais-

seaux pour les fluides; enfin que, parmi cette excessive petitesse, il y a une nutrition dans toutes les parties et une circulation nécessaire. Ainsi le raisonnement poursuit encore la divisibilité de la matière après que nos sens ne peuvent plus la constater; et comme l'ensemble des phénomènes de la chimie nous conduit à admettre l'existence des atômes, nous arrivons à cette conséquence définitive, que les atômes sont incomparablement plus petits que les dernières parcelles que nous pouvons saisir avec le sens le plus délicat aidé de l'instrument le plus parfait. » (Pouillet *Traité de Physique*, tom. 1. 1853.)

On rencontre dans l'univers l'infiniment grand et l'infiniment petit, des masses colossales et des corpuscules invisibles. L'homme n'est qu'un point dans l'espace, mais relativement il trouve à côté de lui des atomes. Quels sont les rapports éventuels de ces atomes avec les forces vives de son économie, il l'ignore *à priori* et ne peut le savoir qu'à l'aide de l'expérience. Les résultats scientifiques rigoureux obtenus jusqu'à ce jour, lui donnent le droit de ne s'étonner de rien, et lui défendent de rien rejeter légèrement.

Je conseille aux esprits superbes qui affectent de nier tout ce qu'ils ne comprennent pas, de méditer les lignes suivantes empruntées au discours de Herschel sur l'étude de la philosophie naturelle:

« Il faut admettre, dit ce célèbre astronome, sur l'autorité de ceux qui ont examiné plus profondément la matière, tout ce qui peut échapper aux sens. Mais il y a des choses si surprenantes, il y en a même qui paraissent si inouïes, qu'il est impossible, pour peu qu'on ait d'activité

dans l'esprit, de s'en tenir aux notions qu'on recueille, pour ne pas chercher soi-même à s'en créer de plus satisfaisantes. (Avis à ceux qui nient et ne veulent pas expérimenter) Qui croirait en effet, que dans une seconde, dans l'espace d'une seule oscillation du pendule d'un horloge, un rayon de lumière parcourt 192,000 milles, et achève le tour du monde en moins de temps qu'il n'en faut pour faire un mouvement d'yeux, et en beaucoup moins qu'un habile coureur n'en mettrait pour faire un pas? Qui pourrait admettre sans démonstration que le soleil est près d'un million de fois plus grand que la terre? Qui croirait que cet astre, placé à une distance telle qu'un boulet de canon qui conserverait toujours sa vitesse initiale, mettrait vingt ans à l'atteindre, exerce néanmoins son attraction sur notre globe, dans un espace de temps inappréciable? C'est un phénomène dont nous ne nous ferions qu'une idée inexacte, incomplète, en le comparant à quelque influence matérielle, puisque la transmission d'un impulsion à une telle distance par quelque intermédiaire qu'elle eût lieu, exigerait non des moments mais des années antières. Et quand nous sommes parvenus à concevoir une distance si énorme, une force dont l'attraction se fait sentir aussi loin, si l'on nous dit que la première n'est qu'un point insensible, et que la seconde ne réagit pas sur la plus voisine des étoiles fixes, il en est quelques-unes dont la splendeur actuelle surpasse cent fois la splendeur du soleil lui-même, nous ne douterons pas que l'assertion ne soit vraie; mais nous serons curieux de savoir comment on s'assure de semblables choses. (Les adversaires honnêtes de l'Homœopathie n'ont à leur service que l'expéri-

mentation pour s'assurer des effets pathogénétiques des doses infinitésimales, mais ils ne veulent pas en user.)

Voilà quelques uns de ces résultats des recherches scientifiques qui semblent passer les bornes de notre intelligence. En retour, il y en a d'autres qui sont si exigus qu'on a peine à s'imaginer que la pensée puisse les saisir et encore moins les apprécier, les mesurer. Qui cherchera à s'assurer, si comme on le lui annonce, l'aile d'un moucheron bat plusieurs centaines de fois dans une seconde? Qui prendra la peine de s'enquérir s'il est vrai qu'il existe des êtres vivants, régulièrement organisés, et qui, réunis par milliers, ne représentent pas un volume comme le pouce? Qu'est-ce même que des résultats de ce genre en comparaison de ceux auxquels ont conduit les recherches qu'on a récemment faites sur l'optique? On s'est en effet convaincu que chaque point d'un milieu que traverse un rayon de lumière est affecté d'une suite de mouvements périodiques qui reviennent régulièrement par intervalles égaux, au moins 500 millions de fois dans une seule seconde; et c'est par des mouvements de cette espèce communiqués aux nerfs optiques que nous voyons! il y a plus; c'est de la différence qui existe dans la fréquence de leur retour, que résulte la diversité des couleurs. Dans la sensation que nous cause le rouge, par exemple, nos yeux sont affectés 482 millions de millions de fois, dans celle du jaune de 542 millions, dans celle du violet, 707 millions de millions de fois par seconde. *Des nombres semblables ne ressemblent-ils pas plus aux extravagances d'un insensé qu'aux conclusions d'un homme sage?* Ce sont pourtan dtes résultats auxquels ne peut manquer d'arriver quiconque se donnera la

peine de suivre la chaîne des raisonnements d'où ils ont été déduits.

Qu'un homme se présente et dise que le temps qui constitue une seconde est divisible en 707 millions de millions de fractions distinctes, et il passera pour un fou digne des petites maisons. Cependant, Herschel affirme qu'il en est ainsi, et les preuves scientifiques en mains, il ferme la bouche aux plus incrédules : pourquoi la matière ne serait-elle pas divisible comme le temps?

La série des faits extraordinaires que je viens d'exposer me paraît suffisamment longue. Je suis de ceux qui pensent que, dans les sciences d'observation, il faut s'abstenir des inductions tirées des analogies pour arriver à une conclusion. Je n'ai pas eu un seul instant la pensée que les exemples donnés de la divisibilité du temps et de la matière, pussent rien prouver en faveur de l'action des doses infinitésimales, c'est à d'autres éléments de conviction qu'il faudra emprunter les preuves. Mais aux hommes qui nient les résultats obtenus par l'Homœopathie, parce que ces résultats dépassent ce qu'ils appellent les bornes de leur raison, j'ai voulu opposer des faits rigoureusement observés et tout aussi incompréhensibles que ceux qu'ils repoussent avec dédain. Puisque les athlètes de l'allopathie dissertent sur la possibilité ou l'impossibilité des choses, il fallait leur démontrer *que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable*, ainsi que le dit le poète.

L'action des doses infinitésimales est un fait expérimental ; ce fait remplit des volumes. Que m'importe qu'il dépasse les conceptions des plus fortes intelligences, ceux qui le constatent tous les jours ne l'expliquent pas mieux

que leurs adversaires qui le nient. Ils courbent la tête sous le poids de l'évidence ; les faits sur lesquels ils s'appuient ne relèvent que d'eux-même ; ils sont d'abord parce qu'ils sont, ils ont cela de commun avec les premiers principes. Ceux qui affirment et ceux qui nient ne pourront jamais s'entendre que sur le terrain neutre de l'observation.

(La suite au prochain numéro.)

Dr ANDRIEUX (d'Agen.)

PROPHYLAXIE HOMŒOPATIQUE

DU CHOLÉRA. (1)

La médecine préservative a des bases réelles, plutôt aperçues à la vérité que développées jusqu'ici. Son étude philosophique semble promettre des résultats admirables, mais elle est toute entière à créer.

(NACQUART. Art. préservatif. *Dict. des Scien. méd.* 1820.)

La première condition pour juger des effets d'une médication quelconque, c'est de connaître la marche naturelle des maladies. Il n'y a pas lieu de vanter beaucoup l'intervention thérapeutique, quand sous son influence les actes pathologiques parcourent leurs évolutions nécessaires.

(1) Notre honorable ami, le Dr Chargé, a bien voulu, il y a déjà plusieurs mois, nous adresser, pour être publié dans la *Revue*, un chapitre important de la brochure qu'il a livrée à l'impression, au sujet de la dernière épidémie de choléra à Marseille, et en réponse aux inqualifiables attaques dont il a été

Cela posé, afin de laisser entrevoir aux plus subtils, je ne dis pas aux plus habiles, que nous aussi médecins Homœopathes, en condamnant l'abus que l'on peut faire du *post hoc, ergo propter hoc*, avec une égale connaissance du danger, nous pouvons l'éviter aussi bien que ceux qui se posent comme nos maîtres, et qui ne sont en réalité, que nos ennemis systématiques et acharnés.

Quant nous avançons que l'Homœopathie guérit le choléra, nous ne reculons devant aucune conséquence des expressions dont nous nous servons pour exprimer notre pensée, et c'est bien le choléra que nous affirmons avoir guéri.

Nous savons, tout aussi bien, à quelles conditions la médecine préservative pourra se vanter d'être efficace.

On s'obstine trop généralement à ne reconnaître d'autre prophylactique que l'hygiène elle-même : c'est une erreur.

L'hygiène est la science de la santé ; sans doute elle est une partie essentielle de la science des corps organisés

le but, de la part de nos adversaires : la valeur de ce travail augmente les regrets que nous éprouvons au sujet du retard qu'a du subir notre publication, par le fait de notre imprimeur dont l'atelier est quelquefois exclusivement et trop longtemps encombré de travaux administratifs qui ne peuvent éprouver le moindre retard.

Nous espérons que les lecteurs de la *Revue* seront amplement dédommagés de leur longue attente, par le mérite des travaux que contient ce triple numéro, dus à une collaboration qui nous est désormais acquise et qui promet à notre publication un lustre auquel elle n'aurait osé prétendre.

Dr Béchet.

vivants; mais enfin, elle n'est que l'étude des modifications que peuvent imprimer à la santé les circonstances nées de l'économie elle-même, ou des choses qui exercent sur elle une action, sans toutefois que ces dérangements aillent jusqu'à constituer un état de maladie.

Devant tous les virus, miasmes, émanations, effluves, venins, l'hygiène est impuissante; c'est à la thérapeutique, et à la therapeutique seule qu'il appartient de les combattre.

Emprunter à la thérapeutique des agents capables d'antidoter un miasme, avant que l'économie ait ressenti son influence, ou modifier d'avance l'organisme lui-même pour rendre nulle son action; c'est là ce qu'on appele faire de la médecine préservative, et ainsi envisagée, la médecine préservative a des bases aussi rationnelles que la médecine curative; elle promet en outre des résultats plus favorables, et achetés au prix de moins de chances.

Mais demandons-nous s'il est possible, quand règne un mal épidémique quelconque, de se préserver de son influence?

D'ores et déjà je maintiens que cela est possible, puisque cela est. Cette prétention n'est point seulement approuvée, consentie par la théorie, elle est depuis longtemps confirmée par des faits accomplis.

Il est trois fois vrai que dans la scarlatine épidémique, la *belladone* a préservé, presque sans exception, tous ceux des enfants à qui on avait eu le soin d'en donner une petite dose, à des intervalles plus ou moins rapprochés, tant que durait l'épidémie.

Tous les livres classiques de médecine citent des exemples nombreux de cette action préservative de la *bella-*

done. Si leurs auteurs passent trop souvent sous silence le nom de Hahnemann, c'est une lacune plus ou moins involontaire, que l'ignorance seule peut se refuser à combler, parce que c'est à cet immortel thérapeutiste, et à lui seul, qu'est due l'origine de cette précieuse découverte.

Il est encore écrit, en cent endroit divers, dans les annales de la science, que le *quinquina* guérit les fièvres intermittentes de marais, en même temps qu'il assure l'immunité contre les récidives.

« L'action inexplicable du *quinquina* sur les effets des » miasmes marécageux est si réelle, il a tellement la puis- » sance de les neutraliser, qu'on croit pouvoir dire qu'il » est préservatif de la fièvre intermittente. Nous avons vu, » disent MM. Trousseau et Pidoux, des individus rester » impunément au milieu des émanations marécageuses, » en ayant la précaution de prendre tous les huit jours huit » grains de sulfate de quinine en une seule dose. » (Traité de thérapeutique. *Dict. des Dictionnaires de médecine*, tome 5 page 212.)

« Disons enfin, comme un fait bien avéré, que les qui- » nacés ne sont pas seulement curatifs des fièvres inter- » mittentes, mais aussi prophylactiques de ces maladies. » Dans ce dernier but, il suffit de les prendre à de très-petites doses. » (*Bibliothèque du méd. praticien*, tome 14, page 430.)

Enfin, depuis longues années, ce n'est plus un mystère pour personne que la guérison du goître par l'iode. Or, l'analyse chimique, pour laquelle nos adversaires professent une si grande vénération, a constaté, dernièrement et

devant le premier corps savant de France, l'Institut, l'absence complète, absolue de l'iode dans les eaux des populations, chez lesquelles le goître est endémique, ce qui tend évidemment à prouver que l'iode préserve précisément de l'affection qu'il guérit.

Tous ces faits ne sont point dus au hasard, ils ne constituent plus à nos yeux des énigmes sans mot, le mot est trouvé : ils se rattachent tous à la loi Homœopathique, qui seule donne facilement leur raison d'être. Hors de là, je défie qu'on me donne de ces faits une explication raisonnable.

Si donc le quinquina, la belladone, obéissant à la loi d'analogie, se sont montrés efficaces pour préserver de la fièvre de marais, et de la scarlatine épidémique, sous l'empire même des principes engendreurs; je demande pourquoi l'on refuserait un privilége de même nature, émanant de la même source, aux médicaments qui se trouvent avec le choléra dans les mêmes rapports pathogénétiques que ceux du *quinquina* avec la fièvre de marais, et que ceux de la *belladone* avec la scarlatine.

L'essentiel était de trouver les analogues du choléra; mais cette difficulté vaincue, et il est constant que par ses travaux d'expérimentation, Hahnemann en a triomphé, rien ne s'oppose à ce que l'on admette que chez les individus soumis à l'action de ces modificateurs, l'influence épidémique cholérique soit frappée d'impuissance, de la même manière que la scarlatine et la fièvre intermittente des marais sont annulées par le *quinquina* et la *belladone*.

Je me croirais autorisé à défendre l'action prophylactique de nos médicaments dans le choléra, quand même

quelques-uns de ceux qui se seraient soumis à les prendre régulièrement, auraient été atteints par l'épidémie; il me suffirait, pour avoir raison, de constater que chez eux, le nombre des malades eût été relativement moins fort que dans le reste de la population placée en tous points, dans les mêmes conditions. Mais ici la règle de proportion est vite faite : je ne connais personnellement aucun individu, qui, ayant pris les préservatifs, et vivant d'ailleurs conformément aux loïs de l'hygiène la plus élémentaire, ait vu sa vie compromise par une atteinte violente de choléra. Je n'ai pas dit, et je ne dis pas qu'il est impossible qu'il y ait eu quelqu'un dans ce cas : loin de moi cette pensée. Je ne puis pas vouloir me montrer plus sévère à l'égard des préservatifs, que je ne le suis à l'égard de la vaccine, dont l'action préservative est admise par tout le monde, malgré d'assez nombreuses exceptions.

Je cite le fait, tel que je le connais; s'il y a des exceptions, je ne sens ni le désir, ni le besoin de les repousser; seulement je suis autorisé à croire que ces exceptions ont été rares, parce que dans ma clientèle fort étendue, il n'en est pas une seule que je sache; et ce ne sont pas seulement les personnes auxquelles je donne habituellement mes soins qui prenaient les préservatifs, beaucoup d'autres encore, qui jusque là n'avaient pas eu encore grande confiance dans nos globules, les prenaient pourtant avec non moins de fidélité. Or, ceux-là n'étaient guidés que par la peur, et en raison même de cette peur qui leur enlevait tout repos, ils allaient çà et là, constamment, pour s'enquérir si parmi les croyans, il n'y avait pas eu de mécomptes. Eh! quel mécompte leur eût échappé, quand

pour se soutenir dans leurs défaillances perpétuelles, ils apportaient dans leurs recherches de tous les instants le soin le plus minutieux!

Après leurs chants de triomphe, nos adversaires même en sont réduits à signaler trois victimes du choléra parmi les milliers de personnes qui ont usé de nos préservatifs; trois insuccès, dans trois clientèles réunies! n'est-ce pas là pour nous un magnifique, un incontestable triomphe?

Dans ma clientèle particulière, un décès est à déplorer. Je n'ai jamais voulu le cacher, et encore aujourd'hui que l'on a tout fait pour l'exploiter au détriment de l'Homœopathie, j'en assume sur moi toute la responsabilité, me réservant de la réduire plus tard à sa juste valeur. En ce moment, je ne veux l'examiner qu'au point de vue de la prophylaxie. Eh bien! est-il vrai que Marie Brigitte ait pris les préservatifs? en conscience, je n'en sais rien. Cette fille avait de la force de sa constitution une idée exagérée, et les imprudences commises par elle, pendant la maladie, m'autorisent à douter, ou mieux m'autorisent à regretter qu'elle n'ait pas toujours usé, pendant qu'elle se portait bien, des mesures de sagesse et de prudence qui sans doute lui avaient été recommandées, mais qui jamais ne lui avaient été rendues obligatoires; elle vivait à la campagne, sans venir en ville, et comme beaucoup d'autres, ne pensait-elle pas, à tort sans doute, que le séjour à la campagne était le préservatif par excellence?

Si l'on y tient, je veux bien accepter ce fait comme négatif de la prophylaxie homœopathique; mais il est un, et dans son unité, il est de bien mince valeur en face de la multitude des faits qui lui servent de contrepoids.

La maison du refuge a été préservée entièrement.

Avant de passer outre, vidons ici une petite chicane de chiffres. (On voit que l'école numérique est dignement représentée dans les débats, on aime les chiffres passionnément.) J'ai dit 400 personnes; on m'en accorde seulement 360. A propos des préservatifs le chiffre de 400 est exact. Il est vrai que le couvent ne renferme en ce moment que 360 personnes, mais grand nombre d'autres sont attachées au service de la maison, sans pour cela demeurer dans l'enceinte des murs. Ces personnes je dois les compter, puisque elles aussi ont eu part à nos bienfaits. On bâtissait alors une buanderie, et les ouvriers que ce travail avait attirés sur les lieux en assez grand nombre, ne demandaient pas mieux que de suivre nos prescriptions, surtout après avoir vu guérir du choléra un des leurs, avec une admirable promptitude, presque sans qu'il eût discontinué le travail, plus d'une demi journée.

Le 24 juin, je suis appelé pour une sœur de la communauté, frappée du choléra, et guérie en vingt-quatre heures. Dès le lendemain, je mets toute la maison sans exception, à l'usage des préservatifs, et l'épidémie arrive à son terme, sans que j'aie à traiter autre chose que des indispositions présentant, il est vrai, les caractères de l'épidémie, mais sans aucune gravité, etc.

Tel est le fait, et il ne dépend de personne qu'il ait été autrement.

Le choléra a passé sur le Refuge, et pendant tout ce temps le Refuge n'a pas eu de décès, ni de choléra, ni de mort naturelle, comme pour affronter plus sûrement la malveillance et la calomnie. Si nous eussions perdu pen-

dant l'épidémie, une ou plusieurs des phthisiques qui ne sont, hélas! qu'en trop grand nombre dans la maison, on n'aurait pas manqué de dire que nous dérobions, *à l'ombre des épaisses murailles du couvent*, nos morts cholériques, sous la fausse dénomination de morts naturelles. Mais ici, l'injurieuse allégation que je suppose, parce qu'elle a été vingt fois adressée aux médecins homœopathes sans plus de raison, n'est pas même permise, il n'y a pas eu de décès dans toute l'épidémie. La phthisique dont j'ai parlé dans ma lettre, alitée depuis bien des mois, a même attendu pour mourir que l'épidémie pût être considérée comme passée. Inutile d'ajouter que le décès de cette malade est le douzième et le dernier de l'année; il compte dans le tableau général de la maison, depuis la fondation de la maison jusqu'à ce jour.

A quoi pouvons-nous raisonnablement attribuer l'absence de tout décès, dans la maison du Refuge, pendant toute la durée de l'épidémie? à la divine Providence! — Oui, mais à la divine Providence qui a donné à l'homme ce conseil, *aide-toi, je t'aiderai*

Aurions-nous été aussi heureux sans les préservatifs? On est libre de le prétendre, puisque le contraire est impossible à prouver; et nos ennemis usent largement de cette liberté; mais nous dont la confiance en les remèdes préservatifs ne repose nullement sur ce seul fait, mais sur mille autres analogues, nous avons de bonnes raisons pour penser que sans les préservatifs, nous aurions eu comme en 1849, beaucoup de malades et quelques décès.

Ces raisons, les voici :

1° L'hygiène de la maison est la même, on a fausse-

ment prétendu le contraire Ce ruisseau boueux qui fait le désespoir de ces dames par les exhalaisons fétides qu'il dégage toute l'année, existe comme en 1849, avec cette différence pourtant, qu'alors, il était en dehors de l'enceinte du couvent, et qu'aujourd'hui, par des dispositions nouvelles, prises en dehors du consentement de ces dames, il est enserré dans le mur même de la maison.

2° Il n'est pas vrai que la maison fût nouvellement bâtie. Cette maison a douze ans d'existence ; donc en 1849, elle était âgée de six ans à peu près, et ce n'est pas là, que je sache, ce qu'on appelle une bâtisse neuve dans un pays où les maisons sont construites et habitées la même année.

3° Le régime des pensionnaires a été cette année ce qu'il fut toujours, l'objet particulier de la sollicitude de ces dames; mais, en réalité, il consistait plus rarement que jamais peut-être en viande de boucherie, le prix de cette dernière la rendant de plus en plus inaccessible aux ressources de la maison.

4° Le moral ! la passion aveugle tellement nos adversaires, que plusieurs (le Dr ***, par exemple, dans une lettre inconvenante publiée dans le *Courrier de Lyon* ou le *Salut Public*, je ne sais lequel des deux journaux, n'importe) plusieurs, dis-je, croyant pouvoir expliquer l'absence du choléra par la sérénité de l'esprit, m'ont fait un crime de n'avoir pas laissé circuler dans la maison la nouvelle de l'épidémie qui désolait Marseille, et avec elle peut-être, aurait-on voulu que je laissasse circuler parmi ces pauvres têtes, les contes exagérés, terribles ou ridicules, que trop de gens, en temps d'épidémie, se plaisent à répandre.

Il est vrai que Madame la Supérieure, à la première nouvelle du choléra, (nouvelle qui leur arriva le 24 juin, par la maladie de l'une de ces dames), suspendit les réceptions qui, par imprudence au moins, pouvaient appeler autour d'elle la frayeur et la consternation ; mais je ne suis pas l'auteur de cette sage mesure, et ce que Madame la Supérieure a fait cette année avec tant de raison, avait été aussi fait en 1849, ce qui n'empêcha pas le choléra de sévir sur la maison avec une rigueur peu commune, ainsi que cela a été suffisamment constaté.

Rien de nouveau n'a donc été ajouté aux mesures de précautions nécessaires; et même, pour dire toute ma pensée, j'estime que cette année, le moral des femmes et des enfants qui peuplent cette maison, a été moins ménagé qu'en 1849, parce qu'enfin, tout en ne leur disant pas que le choléra sévissait à Marseille, (ce qui eût été bien coupable), nous leur donnions tous les trois jours un remède pour les préserver. Or les personnes à qui les préservatifs ont été ainsi donnés n'ont-elles pas dû se demander plus d'une fois de quoi nous voulions les préserver? et par cela même, ne nous exposions-nous pas à éveiller chez elles des inquiétudes que n'avaient pas les malades de 1849, et qui pouvaient ne pas être sans inconvénient sérieux?

Ce danger n'avait pas échappé à notre constante sollicitude, et nous y avions sérieusement réfléchi ; mais l'efficacité des préservatifs était pour moi à peu près certaine, d'après mon expérience dans les épidémies précédentes, et parce que je savais de la pratique des médecins homœopathes de tous les pays. J'engageai donc à passer outre, et permis à nous aujourd'hui, de croire que le ciel a béni nos efforts.

A Castres, département du Tarn, les dames religieuses du *Couvent de la Présentation* (70 personnes environ) se sont soumises à l'usage des préservatifs, et pendant les trois mois que le choléra, sans distinction d'âge, de sexe et de condition, a sévi sur les habitants de cette ville, toutes ces dames ont été préservées. Vingt pas séparaient à peine le couvent de l'hospice général.

A Narbonne, l'Homœopathie compte beaucoup de partisans, sans hélas! qu'il y ait encore en cette ville un médecin qui veuille se consacrer exclusivement à son étude et à sa pratique. Eh bien! là aussi du très grand nombre de personnes qui ont pris les préservatifs, il n'est pas arrivé à ma connaissance qu'une seule ait été atteinte de l'épidémie d'une manière un peu sérieuse. Je constate cette immunité, et je cite avec douleur un fait bien capable de faire réfléchir : Dans une famille nombreuse qui par la confiance que nous lui avions inspirée a pris très religieusement les préservatifs, une seule personne s'est abstenue, et celle-là est morte du choléra.

A Aix, (Bouches du Rhône) le Dr Arréat qui exerce la médecine Homœopathique à l'exclusion de toute autre méthode, a distribué les médicaments préservatifs aux soixante personnes qui composent l'établissement de *la Providence*, et pas une n'a été atteinte même d'une simple diarrhée cholérique. Ce médecin aux rapports duquel nous ajoutons une entière confiance, a conseillé l'usage des mêmes préservatifs à plus de deux cents personnes en ville; M. Pécout, pharmacien homœopathe, en a distribué aussi à un très-grand nombre de personnes, et il n'est pas arrivé à la connaissance ni de l'un ni de l'autre qu'une seule d'en-

tr'elles qui ont fait usage des préservatifs, dans les conditions et avec les précautions indiquées, ait été atteinte de choléra. Un seul individu, mort du choléra, a été généralement regardé comme ayant fait usage des préservatifs, parce qu'il en avait, dès le début de l'épidémie, pris deux ou trois doses; mais il avait discontinué leur usage depuis plus de 15 jours, et se trouvait sous l'influence d'un médicament destiné à combattre chez lui une éruption de nombreux furoncles, lorsqu'il a succombé, il est vrai, dans un intervalle de six heures, à une attaque violente de choléra.

A Aix encore, un autre médecin, (et celui-là ne s'est point encore rangé sous la bannière de Hahnemann, je le note, afin de l'élever au-dessus de l'inique suspicion des ennemis déclarés de nos doctrines), le Dr Pontier, médecin de l'hospice des aliénés, homme de cœur et d'intelligence, a voulu essayer des préservatifs Homœopathiques dans son hôpital même, comprenant très-bien que pour ou contre une vérité de fait, il n'y avait pas d'autre argumentation possible que l'expérience clinique. Les résultats obtenus sont excessivement remarquables; je les signale avec d'autant plus de bonheur que ceux là du moins peuvent se glorifier d'un privilége qui nous est refusé et refusé obstinément : *le grand jour de la publicité que donne un hôpital.*

Mais je laisse parler mon cher et honorable collègue, son travail perdrait trop à être analysé; je me vois obligé de le citer tout entier, il finira ce que j'avais à dire de la prophylaxie homœopathique du choléra.

Aix, le 20 septembre 1854.

Cher Confrère,

Sur la demande que vous m'avez faite, j'ai le plaisir de vous communiquer les résultats statistiques de me essais homœopathiques contre le choléra, pendant l'épidémie qui vient de nous quitter. Fruits d'une expérimentation très-rigoureuse, je m'estimerais heureux, s'ils pouvaient vous être agréables.

Dès le commencement de l'année 1854, l'asile d'Aix a été sous l'influence cholérique; elle s'y est manifestée par la fréquence des diarrhées, peu ordinaires à cette époque de l'année, et par un cas de choléra confirmé qui se déclara en février dernier, chez une femme. Ce dernier fait me confirma dans l'idée que la belle saison ne passerait pas, sans que l'épidémie, qui sévissait du reste déjà à Paris depuis plusieurs mois, ne vînt aussi exercer ses ravages sur nous; mes présomptions acquirent plus de certitude, lorsque en juin dernier, j'appris que le fléau venait de s'abattre inopinément sur Avignon, et qu'il exerçait une action des plus meurtrières sur l'asile des aliénés de cette ville; ne doutant point de son invasion prochaine, je me préoccupais des moyens que je mettrais en usage contre cette terrible affection, le cas échéant. Connaissant le peu d'action des ressources thérapeutiques employées contre elle, je projetais de faire un essai des agents que l'Homœopathie préconisait; leur application ne tarda pas à se faire, car par une sorte de prédilection funeste, dès le deux juillet, le choléra a manifesté sa présence dans l'asile, tandis que la ville a joui d'une immunité presque complète jusqu'à la fin du même mois.

L'épidémie a continué à exercer ses ravages dans l'établissement depuis le 2 juillet jusqu'au 24 août. Afin de mettre de la clarté dans l'exposition des faits qui se sont accomplis pendant cet intervalle de temps, je le diviserai en deux périodes, la première commençant le deux juillet et finissant le 23 du même mois, correspond au moment où l'asile seul était envahi; la deuxième, commençant le 20 juillet et se terminant le 24 août,

correspond à l'époque, où la maladie prenant plus d'intensité, envahissait la ville, tout en continuant ses ravages dans l'asile.

Pendant ces deux périodes, tous les cas de choléra, à l'exception de deux, ont été traités exclusivement par les agents Homœopathiques, mais ce n'est que dans la deuxième période, que les préservatifs ont été mis en usage Je vais chercher d'abord par la comparaison des faits accomplis dans ces deux périodes, à constater les résultats de leur action. Je m'occuperai ensuite de ceux du traitement.

Arrivé à la fin de la première période, je constatai que 15 attaques cholériques s'étaient manifestées, et sur ce nombre 11 hommes et 4 femmes. Remarquant que la proportion des hommes était presque triple de celle des femmes, et sachant par expérience, qu'ils étaient beaucoup plus sujets aux affections digestives, présumant du reste que la maladie prendrait plus d'intensité en avahissant la ville, dans l'espoir de modérer l'action destructive du fléau, je me décidai le 26 juillet à administrer les préservatifs à tous les hommes, s'élevant dans ce moment au nombre de 110, y compris les employés de la maison. Je m'abstins seulement d'en donner à huit malades couchés dans la salle de l'infirmerie.

Pour mieux apprecier les résultats que je pourrais obtenir de cette médication préventive, je divisai les femmes en deux sections, la première s'élevant au chiffre de 70, comprenant 51 aliénées et 19 religieuses ou femmes de service, fut soumise à l'action des préservatifs. La deuxième s'élevant au chiffre de 50 en fut complètement privée.

Dans ces nouvelles conditions, voici quel a été le nombre des atteintes de la deuxième période, c'est-à-dire du 26 juillet au 24 août :

Hommes préservés	5	
Hommes non préservés	2	
	7	
Femmes préservées	3	28
Femmes non préservées	18	
	21	

D'où l'on voit que dans cette deuxième période, l'action de la maladie a été trois fois plus intense chez les femmes que chez les hommes, puisque ceux-ci n'ont fourni que 7 cas, et les femmes 21, et que l'épidémie a sévi avec deux fois plus de violence, puisque 28 cas se sont manifestés au lieu de 15, survenus pendant la première période. L'on remarquera néanmoins que, malgré cet accroissement d'intensité, les hommes ne fournissent que 7 cas, au lieu de 11 de la première période, et si on retranche les 2 cas provenant des malades-hommes non préservés, il reste en définitive cinq cas au lieu de onze; rapport d'autant plus remarquable, qu'il est difficile de concevoir comment, alors que la maladie doublait de violence, le nombre des cas diminuait de moitié chez les hommes. Toutefois, ce résultat pourrait jusqu'à un certain point, s'expliquer par la bizarrerie que présente parfois la marche du fléau. On pourrait concevoir en effet que son influence diminuant d'intensité chez les hommes, se fut spécialement portée sur les femmes; mais si l'on considère le mode d'action de l'épidémie sur celles-ci, on est bientôt forcé de rejeter cette supposition. En effet, les 70 femmes préservées n'ont fourni que 3 atteintes, tandis que les 50 autres non préservées en ont fourni 18, c'est-à-dire, 6 fois plus. Ce rapport m'a paru décisif, et démontre, d'une manière en quelque sorte mathématique, la réalité d'une action préservative. Car il est impossible de supposer que, par le fait du hasard, le fléau eût opéré un véritable triage parmi des femmes qui se trouvent constamment dans des rapports immédiats.

Comme on vient de le voir, l'action préservative du remède n'a pas été absolue, 5 hommes sur 110, et 3 femmes sur 50 ont ressenti l'influence du fléau. Mais existe-t-il des règles sans exceptions? Et la vaccine que l'on considère avec raison comme le préservatif de la variole, préserve-t elle tout le monde? Je ferai remarquer en outre qu'on ne dirige pas les aliénés avec autant de facilité que les personnes raisonnables; ils sont généralement très-méfiants, ce qui exigeait de ma part beaucoup de patience et de douceur pour leur faire avaler les globules, et je ne puis être as-

suré que tous les aient avalés ; car, plus d'une fois, il m'est arrivé d'en voir qui les gardaient pendant quelque temps dans la bouche et qui les crachaient ensuite.

Une autre considération importante trouve ici sa place, c'est que mes essais ont eu lieu chez des aliénés, c'est-à-dire, chez des personnes gravement malades, car l'aliénation est une maladie plus grave et plus débilitante qu'on ne croit généralement ; ce qui explique l'intensité et surtout la ténacité que présentent les affections qui viennent compliquer leur état, et le peu d'action des médications dirigées contre elles. D'après cela ne serait on pas en droit de croire que l'action des agents préservatifs a pu ne pas avoir chez eux autant d'énergie que chez des personnes placées dans de bonnes conditions. On en acquerra du reste la conviction, quand on saura que les atteintes ont eu lieu principalement chez des aliénés, malades depuis longues années, et atteints généralement de démence ou de manie chronique ; un seul cas se fait remarquer par des conditions plus favorables, c'est celui d'un infirmier qui avait été prévenu des dangers qu'il courait, par la diarrhée dont il était atteint depuis plusieurs jours, et qu'il négligeait de soigner.

Je termine ici tout ce qui est relatif à l'action des agents préservatifs. Il me reste maintenant à m'occuper du traitement de la maladie.

Signé : PONTIER, D.-M.

Le reste du rapport ayant pour objet exclusif le traitement Homœopathique du choléra, je le supprime ici, où la prophylaxie seule devait nous occuper.

Dr CHARGÉ.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous regrettons beaucoup de n'avoir pu faire connaître plus tôt à nos lecteurs un prospectus que nous avons reçu déjà depuis longtemps et que nous transcrivons en entier :

Études élémentaires d'homœopathie à l'usage des Médecins, — des Ecclésiastiques, — des Communautés religieuses, — des Maisons d'éducation, — des Familles, etc., avec des applications pratiques par le F. ALEXIS ESPANET. *Introduction par le frère* ZACHÉE.

Malgré de puissantes colères, des passions mesquines, des tracasseries académiques, d'audacieuses calomnies, des menées ténébreuses..., l'homœopathie a conquis sa place au soleil. Elle prospère, grandit chaque jour. C'est un fait que nous constatons, et il n'est au pouvoir de personne de l'anéantir.

Aussi ancienne que la science, quoique suspecte de nouveauté, à une époque où les principes et les traditions anciennes sont méconnus, cette méthode curative n'a pas encore eu de vulgarisateurs proprement dit. Elle compte des apôtres, des martyrs même, mais jusqu'à ce jour elle est demeurée à une certaine hauteur d'où elle doit descendre pour généraliser ses bienfaits, et les répandre dans toutes les classes.

C'est le but que nous nous proposons par la publication de cet ouvrage. Après avoir soigneusement revu, amendé et simplifié nos travaux divers sur l'homœopathie, nous les livrons de nouveau à l'impression, en y ajoutant des documents historiques ou statistiques, et des données pratiques avec des observations, fruit de l'expérience.

Nous le dirons sans emphase, et pourtant assez haut pour être entendu de tous : Depuis 10 ans que nous nous occupons d'homœopathie, notre confiance en cette méthode n'a fait que s'accroître, et notre conscience ne nous permettrait pas de l'abandonner pour revenir aux erremens et aux cruautés de la médecine officielle.

Nous pensons donc rendre un éminent service à la science en profitant de nos rares loisirs pour éclairer les personnes qui, par devoir, par dévoûment, ou par position, s'intéressent à la santé publique. En revanche nous espérons que ces personnes feront tous leurs efforts pour répandre un livre dont le prix modeste prouve assez que nous n'avons pas entendu faire une spéculation. Nous osons donc compter sur l'active coopération des médecins, des ecclésiastiques, des supérieurs des maisons religieuses, des maîtres et maîtresses d'institution, etc.

Le prix de la souscription est de cinq francs. On recevra l'ouvrage franco à l'endroit où l'on aura souscrit (1).

Il est de l'art de guérir comme de l'art musical, et nous estimons que la médecine d'amateurs ne vaut pas mieux que la musique d'amateurs ; cette conviction est assez généralement répandue: quant à nous, nous avons fort peu de sympathie pour les ouvrages qui ont la prétention de mettre la pratique de l'art de guérir à la portée d'à peu près tout le monde, et cela, à l'aide de quelques centaines de pages d'impression. S'il fallait établir le bilan de la demi-science et le comparer à celui de l'ignorance, ce ne serait pas assurément cette dernière qui serait démontrée avoir été l'origine de la plus grande source de maux. L'art de guérir est incontestablement celui qui exige de la part de ceux qui se livrent à sa pratique, le plus de science et

(1) On souscrit à Avignon, au bureau de la *Revue*.

le plus d'activité incessante de l'esprit ; pour que cet art, si précieux à l'humanité, puisse briller de tout son éclat et prodiguer tous ses bienfaits, il doit exclusivement absorber ses ministres, il doit régner en despote dans leur intelligence. Ainsi donc, nous sommes loin de croire que le premier venu, en feuilletant son petit volume, puisse raisonnablement prétendre à faire de la bonne thérapeutique. Mais nous sommes convaincu que l'auteur du livre que nous annonçons ne s'est pas proposé un tel but ; nous avons trop de confiance dans la supériorité des ses vues scientifiques, trop d'estime de son mérite de praticien, pour que son œuvre ne soit ce que nous sommes en droit d'attendre, c'est-à-dire, d'abord un recueil de documents irréfutables, établissant la valeur de l'homœopathie comme doctrine médicale, et ensuite, un ensemble de conseils pratiques, précis, rigoureux et reposant sur des données expérimentales infaillibles.

Nous avons entendu souvent arguer contre l'homœopathie de ce qu'un grand nombre d'amateurs, munis d'un livre et d'une boîte de médicaments, se traitaient eux-mêmes ou les leurs. Cette pratique n'a pas plus de signification contre l'homœopathie, que les prétentions de quelques bonnes femmes à savoir combattre une inflammation, une irritation et tant d'autres maux, avec telle ou telle autre tisanne, avec tel ou tel lavement, etc, ne peuvent en avoir contre l'allopathie. Les premiers soins que réclament les débuts d'une maladie ou un accident, sont essentiellement du domaine commun, en l'absence d'un médecin : pour tous ceux qui ont goûté des bienfaits de l'homœopathie, il n'est d'autres médecins que ceux qui la pratiquent ;

faut-il s'étonner alors, en présence de l'obstination du plus grand nombre des praticiens à repousser la belle réforme d'Hahnemann, que tant de tributaires et d'admirateurs de ce génie cherchent à suppléer par eux-mêmes à l'insuffisance de ses véritables continuateurs ?

Ainsi donc, enseigner à tous comment on peut combattre efficacement les suites immédiates d'un accident quelconque, préciser les indications que réclament une foule d'indispositions que l'homœopathie guérit si bien, c'est une très-louable pensée, c'est une œuvre éminemment philanthropique. La valeur de l'homœopathie se signale surtout par sa puissance à annihiler les causes morbides ; avec elle, on est certain d'arrêter les conséquences d'un refroidissement, d'une émotion morale vive, de l'ingestion d'aliments malfaisants, etc., etc. : attendre la prescription d'un médecin, c'est perdre un temps précieux.

Le livre du F. A. Espanet, auquel nous présageons un très-grand succès, doit mettre chacun à même de remplir efficacement les précieuses indications que présentent les débuts de toutes les indispositions de l'homme. Qui ne voudra, par exemple, même ceux qui ne croient pas à l'homœoparthie, et ne fut-ce que pour l'expérimenter, qui ne voudra, disons-nous, savoir qu'une dose d'*opium* rend nulles les conséquences d'une grande frayeur ; qu'une dose de *nux* ou de *chamomilla*, selon le cas, arrête les effets d'une vive colère ; qu'une dose de *pulsatilla* guérit comme par enchantement une indigestion de pâtisseries ; qu'une dose de *bryonia* suspend pour toujours la génésie morbide qui succède à certain refroidissement? Qui ne voudra aussi connaître les données sûres que possède notre science prati-

que dans la prophylaxie des épidémies, et posséder les médicaments à employer dès l'apparition des premiers effets de leur influence ?

Toutes ces notions et bien d'autres que nous ne pouvons signaler, se trouvent sans doute dans le livre du F. A. Espanet qui, par sa publication, vient combler une lacune bibliographique que nous avons eu souvent lieu de constater. Le *Mémorial de Haas* est aujourd'hui très-incomplet, et les autres *Manuels* que nous possédons sont trop scientifiques pour ceux qui ne sont pas médecins. Profitant des leçons du passé, et puisant dans son auteur des éléments d'une haute valeur, le livre dont nous venons d'entretenir nos lecteurs, répondra certainement à l'attente de tous.

L'Homoeopathie et ses détracteurs, *à l'occasion de l'épidémie de choléra qui a régné à Marseille en* 1854, par le Dr A. Chargé.

L'ingratitude et l'oubli des bienfaits est chose trop vulgaire pour qu'un homme s'en étonne ; mais l'outrage et la passion qui poursuivent une grande action sont assurément capables de troubler un instant la sérénité et la dignité de son auteur : tel n'a pas été cependant le sort de notre honorable confrère marseillais, M. le Dr Chargé. Le livre qu'il vient de publier pour relever les erreurs grossières qui ont été multipliées comme à plaisir contre lui ; ce livre qui répond aux injures inqualifiables dont notre confrère

a été l'objet, est écrit avec un ton noble, calme et empreint des sentiments de la plus exquise convenance professionnelle et littéraire. Il ne nous étonne point que M. le Dr Chargé ait pu résister à l'entraînement de l'exemple et aux nécessités de représailles, mais assurément ce n'est point là le moindre de ses triomphes, et il mérite d'être signalé.

Depuis que l'homœopathie est connue, toutes les fois qu'elle a été en présence du choléra, la supériorité de sa thérapeutique sur tout autre traitement contre le fléau indien, lui a valu ainsi qu'à ses représentants un redoublement d'opposition et quelquefois de haine passionnée, de la part des défenseurs des systèmes allopathiques. La dernière épidémie marseillaise a été une occasion éclatante de ce double fait. M. le Dr Chargé, dont une lettre non destinée à la publicité, mais connue du public par plusieurs journaux, a esquissé les nouveaux succès de l'homœopathie contre le choléra; M. le Dr Chargé, disons-nous, est devenu le but des attaques de toute nature que des sentiments que nous préférons ne point qualifier, ont dirigées contre l'homœopathie et les praticiens de notre école. Les écrits se sont multipliés : et sous prétexte de répondre à la lettre que nous avons mentionnée et dont la publicité appartient seulement au destinataire, les assertions les plus hasardées, les erreurs les plus palpables, les injures, les personnalités même se sont produites au grand jour, et le scandale le plus navrant a été l'unique fruit de ce triste débat. Mais non ! les persécutions sont un élément toujours fécond de propagande; ce triste débat est bien loin d'avoir été stérile, car il nous a valu la publication dont nous avons à entretenir nos lecteurs.

Laisser tomber un généreux oubli sur les injures et les personnalités, réduire à néant les assertions hasardées, démontrer l'évidence des erreurs, établir enfin sur des preuves irréfutables la supériorité de la pratique homœopathique contre le choléra, telle est la tâche qu'avait à remplir notre honorable confrère.

Avons-nous besoin de dire qu'il l'a remplie aussi victorieusement qu'on était en droit de l'attendre et de lui et de l'excellence de sa cause? Nos lecteurs connaisssent déjà le chapitre sur la *Prophylaxie du choléra.* Qui ne pourrait se rendre à l'opinion de l'auteur et ne confier désormais son existence aux préservatifs, après avoir lu la démonstration scientifique et pratique de la prophylaxie anti-cholérique? les preuves abondent, mais nos adversaires pourraient contester nos résultats; M. le Dr Pontier, médecin de l'hospice des aliénés de la ville d'Aix, lui qui ne peut être suspect à l'ancienne école, produit des faits passés au grand jour de son hôpital. Nos lecteurs les connaissent, honneur au courage et à la bonne foi de ce généreux confrère qui, non encore rangé sous la bannière de Hahnemann, fait des expériences et en livre loyalement les résultats, bien qu'ils soient favorables à l'homœopathie. Merci, mille fois merci à M. le Dr Chargé, de nous avoir fait connaître ce document, si précieux au dossier du grand procès qui s'instruit contre les erreurs médicales de vingt siècles.

Nous sommes heureux de pouvoir faire connaître aussi à nos lecteurs la suite du remarquable rapport de M. le Dr Pontier, sur le traitement du choléra :

On a déjà vu que la première période avait fourni 15 cas cho-

lériques et le deuxième 28, ce qui donne en tout 43 cas de choléra confirmé. Je dis confirmé, car je n'ai considéré comme tels que ceux qui présentaient les symptômes pathognomoniques suivants: *Déjections par le haut et par le bas, crampes plus ou moins violentes, refroidissement et cyanose aux extrémités et autour des yeux, urines rares ou supprimées, voix plus ou moins éteinte.* Tous ceux chez lesquels l'ensemble de ces phénomènes ne s'est pas montré ont été considérés comme cas de cholérine, et ne figurent point dans le relevé ci dessus; je dirai en passant que celles ci ont été assez nombreuses, surtout pendant la première période, et qu'elles ont généralement cédé avec facilité à l'action des agents homœopathiques.

J'ai déjà dit que sur les 43 cas cholériques dans lesquels les hommes figurent pour 18 et les femmes pour 25, deux cas suivis de mort se rapportant à celles-ci doivent être retranchés du total: l'un, parce qu'il a été traité allopathiquement; l'autre, parce que sa violence a été telle qu'elle n'a pas donné le temps d'instituer le traitement. Il reste donc 41 cas sur lesquels 23 femmes et 18 hommes, ce qui représente les 53 pour 100, proportion qui se rapproche, il est vrai, de celle obtenue en ville qui est au moins de 60 pour 100, mais qui, en réalité, est beaucoup moindre, si l'on remarque avec juste raison que le 60 pour 100 de la ville a été obtenu chez des personnes généralement valides, tandis que le 53 pour 100 provient des personnes gravement malades par le seul fait de l'aliénation mentale dont elles étaient atteintes, et placées, en outre, pour la plupart, sous l'influence d'affections intercurrentes très-graves, comme on peut le voir dans les tableaux suivants:

Situation intellectuelle et physique des aliénés victimes du choléra.

HOMMES.

1 épilepsie maniaque compliquée de diathèse scorbutique depuis plusieurs années.

1 délire chronique avec phthisie et marasme complet.
1 démence paralytique très-avancée.
1 démence sénile.
1 manie chronique avec pleurésie, hydrothorax et marasme.
1 imbécillité avec accès maniaques et rhumatisme articulaire chronique.
1 imbécillité avec symptômes scorbutiques et œdème des extrémités.
2 stupidités dans d'assez bonnes conditions physiques.
3 délires chroniques également dans d'assez bonnes conditions physiques.

FEMMES.

5 démences très-anciennes compliquées, les unes d'épilepsie, les autres de diarrhée et d'œdème des extrémités.
1 manie avec hallucination et constitution délabrée.
1 délire chronique chez une femme âgée, séquestrée depuis trente ans.
2 manies chroniques dans de bonnes conditions physiques.

Voilà, mon cher confrère, l'exposé exact et véritable de mes essais homœopathiques faits très-consciencieusement dans le seul et unique but d'être utile aux malheureux qui me sont confiés.

Veuillez agréer l'expression des sentiments respectueux avec lesquels je suis votre dévoué,

PONTIER, D. M.

Nous ne saurions trop recommander aux méditations des adversaires de bonne foi que rencontre l'homœopathie le rapport de M. le Dr Pontier. Ils reconnaîtront, nous ne pouvons en douter, que ce travail démontre, d'une manière irréfragable d'abord, l'action des agents homœopathiques, comme préservatifs du choléra, et ensuite leur supériorité d'action et d'efficacité dans le traitement de cette redoutable maladie. Cela fait, que faudra-t-il encore pour leur dessiller les yeux ?

Nous le répétons, ce document est inappréciable, soit à cause de sa valeur intrinsèque, soit surtout à cause de celle que lui donne son auteur.

Mais il est bien d'autres documents, également précieux, que contient le livre de notre honorable confrère; nous ne pouvons résister au désir de faire connaître encore celui qui est exposé dans les lignes suivantes :

Il (M. le Dr Chargé), ne m'appartient pas, à moi, de faire ressortir aux yeux des lecteurs ce qu'il peut y avoir de flatteur et d'honorable dans la lettre de Mme la Supérieure, quand elle mentionne mes soins désintéressés, dévoués et *féconds en heureux résultats.* Mais il s'agit ici de l'homœopathie, et j'avoue que je fais moins vite bon marché de ma doctrine que de ma personne. Serait-il donc vrai que mes soins eussent été féconds en heureux résultats, même avant le choléra de 1854? Comment justifier cette assertion? Par le tableau synoptique de la mortalité annuelle survenue dans la maison du Refuge, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, 1854 inclusivement.

Ce tableau a été demandé par la première Commission d'enquête; on l'a facilement obtenu : elles sont si bonnes ces Dames du Refuge ; Pourquoi donc n'en est il fait mention nulle part? Il est pourtant une pièce importante, la plus importante du procès, puisqu'il consacre les résultats de la pratique homœopathique pendant cinq années consécutives, sur une population de près de 400 personnes. Je me demande si on l'eût tenu caché avec autant de soin, dans les cas où, au lieu de nous être favorable, il nous eût condamné. Je laisse à l'impartialité habituelle de mes contradicteurs le soin de se prononcer.

Ce tableau ne demandait pas encore à voir le jour, il faisait notre joie dans l'ombre. Nous le trouvions trop jeune, et nous attendions sans impatience que le temps eût mûri sa virilité. Mais il ne nous est plus donné d'en arrêter la publication, nos adversaires ont provoqué sa venue : le voici.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA POPULATION ET DE LA MORTALITÉ ANNUELLE DE LA MAISON DU REFUGE.

ANNÉES.	POPULATION.			DÉCÈS.			OBSERVATIONS.
	1o De la communauté.	2o Des classes.	Total.	1o De la communauté.	2o Des classes.	Total.	
1841	15	127	142	0	10	10	
1842	18	120	138	0	17	17	
1843	21	168	189	0	13	13	
1844	26	192	218	0	9	9	
1845	30	218	248	1	10	11	
1846	34	240	274	1	14	15	
1847	41	28[illegible]	327	2	12	14	
1848	43	282	325	1	13	14	
1849	48	269	317	5	25	30	18 du choléra
1850	49	289	338	0	5	5	
1851	50	262	318	0	10	10	
1852	52	270	322	1	11	12	
1853	54	280	334	2	8	10	
1854	54	306	360	1	11	12	

Ces chiffres ont une valeur, j'ose même dire qu'on y comptait; car, sans cela, pourquoi les eût-on demandés! les médecins de la première commission n'avaient que faire de surcharger leur travail de recherches inutiles.

Eh! sans doute ils ont une valeur, et une valeur qui condamne de la manière la plus éclatante les médecins qui, par indifférence, s'abstiennent de suivre les travaux de notre école, et ceux plus coupables encore, qui, sans raison avouable, se déchaînent contre nous avec une fureur aveugle.

Venez à moi, vous tous, médecins statisticiens, qui vous posez hardiment en princes de la science, tenant en main la méthode numérique. Accourez sur le terrain de votre choix, voici des chiffres, comptons.

	Population.	Décès.	Mortalité.
En 1841	142	10	7,04 p. 100.
1842	138	17	12,31 —
1843	189	13	6,93 —
1844	218	9	4,17 —
1845	248	10	4,13 —
1846	274	15	5,47 —
1847	327	14	4,28 —
1848	325	14	4,31 —

Jusque-là l'allopathie a régné. Je consens à ne compter pour rien les *services signalés que j'ai rendus à diverses reprises*, d'après l'aveu de Mme la Supérieure, et sans lesquels les chiffres seraient peut-être différents : *de minimis non curat prætor*. Je prends ces chiffres tels qu'on me les donne, pour l'expression vraie des résultats obtenus par la médecine officielle.

1849 est une année exceptionnelle, elle n'appartient à aucune école en particulier, puis elle mérite d'être distinguée à cause du choléra Donnons toujours le chiffre de la mortalité en général, y compris l'épidémie — 9,46 — le chiffre est avouable, puisque sans épidémie la mortalité a pu s'élever, avant moi, à 12,31. Mais séparons cette année des autres, elle sevira de ligne de démarcation entre le règne de l'allopathie et celui de la thérapeutique hahnemanienne.

1850 donne sur une population de 338 personnes 5 décès, ce qui réduit la mortalité à 1,48 p. 100.

	Population.	Décès.	Mortalité.
En 1851	318	10	3,14 p. 100.
1852	322	12	3,72 —
1853	334	10	2,99 —
1854	360	12	3,33 —

Donc il est vrai que sous l'empire des médications allopathiques, la mortalité annuelle, qui s'est élevée jusqu'au chiffre de plus de 12 p. 100, n'a jamais été plus bas que 4,17, tandis que par l'homœopathie la mortalité est descendue à 1,48, pour ne s'élever jamais plus haut que 3,72.

Donc, le chiffre de la plus haute mortalité avec l'homœopathie

est au-dessous du chiffre le plus faible de la mortalité avec l'allopathie, comme 3,72 est à 4,17.

Donc, à la maison du Refuge, depuis cinq ans que l'homœopathie seule, sans le concours d'aucune autre médication, est exclusivement appliquée au traitement de toutes les maladies, on y meurt en proportions moindres qu'autrefois, où l'allopathie régnait dans toute sa splendeur, sous la direction d'un médecin réputé habile dans l'application de cette doctrine.

Attaquez ces conclusions si elles vous paraissent déraisonnables ou si vous ne les croyez pas fondées, mais faites-nous grâce de vos injures, elles nous lassent, rien de plus.

C'est assurément pour pouvoir taire de tels résultats que la *Société de médecine de Marseille*, chargée par celle de Lyon de faire une enquête sur les succès de l'homœopathie contre le choléra, n'a mis au jour aucune publication à la suite du travail des deux Commissions qu'elle a successivement nommées pour instruire le fameux procès sur lequel nos adversaires avaient fondé de si solides espérances. Qu'on lise le livre de notre confrère, et l'on verra comment sont motivées les oppositions que rencontre l'homœopathie; une fois encore on sera sans doute *édifié* sur la manière avec laquelle les corps *dits savants* se comportent envers les vérités nouvelles, malgré toutes les preuves qu'elles peuvent donner de leur excellence.

Les chiffres de M. le D[r] Pontier, l'état de la mortalité du Refuge, sans mentionner tout ce que la récente épidémie de Marseille a permis à nos confrères de cette ville d'ajouter aux succès déjà connus de l'homœopathie, tout cela devenait fort embarrassant pour nos contradicteurs. La *Société de médecine de Marseille* n'a point voulu se suicider, elle a préféré se taire ; car elle s'est seulement donnée la

facile et commode satisfaction d'adresser un rapport à la *Société de médecine de Lyon*. Si ce travail est avouable, pourquoi n'est-il pas répandu par des milliers d'exemplaires? S'il nous est défavorable, quel récent intérêt porté par ses auteurs à l'homœopathie, peut le retenir dans leurs cartons? Et s'il est favorable à notre cause, où est leur justice?

Tous les piquants détails relatifs à *cette fameuse enquête* prennent, sous la plume incisive de notre confrère, une valeur et un charme qui nous fait regretter de ne pouvoir les reproduire, et si l'espace ne nous faisait défaut, nous nous laisserions aller à rééditer en quelque sorte en entier l'œuvre du Dr Chargé, tant elle est substantielle, au triple point de vue de la science, de la clinique et de la polémique. Tacticien aussi habile que sévère logicien, nous félicitons notre honorable confrère de toutes les attaques dont il a été l'objet, car sa réponse est une belle victoire.

Dr BÉCHET.

DE LA SUETTE ET DU CHOLÉRA

ÉPIDÉMIQUES.

RAPPORT A S. E. LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE, DU COMMERCE ET DES TRAVAUX PUBLICS.

Suite et Fin (1).

XI.

DES INHUMATIONS.

« Une voix d'en haut fut entendue
» qui disait: bienheureux sont les morts ! »
(Apocalyp.)

Voilà un chapitre qui jure vraiment, dans un travail en tout destiné à prévenir, à guérir la maladie la plus grave, la plus redoutée; cependant, nous avons des choses si importantes à dire à ce sujet, que nous ne pouvons les passer sous silence.

Et d'abord, disons-le bien vite : en précipitant beaucoup trop les inhumations des cholériques, comme on le fait, on ajoute à la terreur générale, en faisant disparaître, presque sans pitié et dévotion, un parent, un ami, un

(1) Voir les numéros d'Octobre, de Novembre et de Décembre 1854 ; de Janvier et de Février 1855.

étranger qu'on avait vu debout le matin, et qu'on voit *ensevelir, à six pieds sous terre, le même soir!*

Santé, maladie, mort, enterrement, tout dans le même jour! quoi de plus terrifiant en effet, quand cela est répété presque chaque journée!

Dans l'épidémie dernière, on enterrait presque partout, six heures seulement après le décès!

Six heures! à peine le temps de laisser refroidir le cadavre, de s'imprimer les véritables stigmates de la mort!

Encore si celle-ci était naturelle, bien démontrée : si elle n'était pas trop souvent l'effet de traitements homicides, tels que doses exagérées de *laudanum*, de *strychnine*, de *bismuth*, etc., toutes substances plus vénéneuses les unes que les autres, abandonnées trop souvent, après le départ du médecin, à des mains inhabiles à administrer de tels poisons!

Quand l'esprit s'arrête, une seconde seulement, sur ce sujet, il frémit à la pensée des victimes que les entrailles de la terre ont dû étouffer vivantes dans les convulsions du désespoir et du déchirement!

Et tout cela, pour obéir à de fausses connaissances, à des préjugés stupides sur la propagation d'une maladie non contagieuse, qui est partout: dans l'air, dans les eaux, dans les émanations de la terre, dans les milieux enfin qui nous entourent, et auxquels la décomposition du cadavre *desséché* du cholérique ne saurait plus rien ajouter.

C'est bien plutôt, durant la maladie, pendant les évacuations de toute nature et si abondantes qui décomposent le patient, que le danger devrait exister, ce *qui n'est pas prouvé*; mais non pas après la mort, quand il ne reste

plus qu'un squelette recouvert à peine d'une musculation parcheminée.

Nous croyons donc que l'autorité supérieure devrait s'occuper de cette question des plus graves, et ne jamais permettre l'inhumation avant les 24 heures habituelles.

Des médecins, parmi lesquels nous nous rangerons, conseilleraient même de prolonger au de-là encore, convaincus que nous sommes tous que le choléra est peut-être la maladie où la vie doit le plus souvent se suspendre par asphyxie, par léthargie, brusques et incomplètes, et faire ainsi le plus redouter les morts apparentes, les inhumations précipitées. Certainement, si l'autorité savait bien comment les choses se passent, dans les campagnes surtout, où tout manque trop souvent : médecin, secours, administration, elle apporterait en ces jours de calamité et d'avance, toute la rigueur de ses soins, de ses lois.

Appelé à exercer notre ministère pour la première fois, au sein des campagnes, nous avons été témoin de scènes et d'abus que nous ne voudrions pas raconter, tellement l'esprit de charité et notre dignité d'homme en seraient révoltés !

En général, il y a un malheur qui dans les désastres publics domine, à notre idée, tous les autres : c'est que le Gouvernement ne peut jamais assez connaître les choses et savoir comment elles se passent réellement, tant il y a d'indifférence ou d'intérêt à les déguiser.

Il semble, et c'est là un vice capital : qu'on voudrait cacher les erreurs, les fautes administratives qui échappent encore malgré tout le zèle possible ; tandis qu'on devrait être impitoyable pour elles, pour tout ce qui touchant au salut public, touche au salut de l'État.

Il n'est pas toujours temps en effet, de multiplier les élans de la générosité au moment critique ; de faire des aumônes, des avances aux communes, de distribuer des subsistances, d'envoyer des ministres de la religion, de la médecine pour consoler et guérir ! Il y a souvent, à cette heure solennelle une voix lugubre qui répète, comme pour les dynasties dont l'heure dernière est venue, ces mots d'une sanglante condamnation : IL EST TROP TARD !

En effet, malgré les précautions les mieux prises, les miasme du fléau comme le vent de la révolution, renverse sur son passage, avec les victimes, les tardives et stériles mesures d'une direction aveugle ou incapable.

Puis, quand l'orage est passé, quand la terre rafraîchie semble comme une royauté nouvelle, cacher à tous, sous les richesses de sa parure et sous les pompes brillantes de ses fêtes, les calamités bientôt oubliées ! Le mal se rallume encore dans les racines toujours vivaces et inattaquées ; et de nouveaux paroxysmes, après une certaine intermittence nécessaire à leur fécondité, à leur explosion éclatent à leur tour, comme pour proclamer la fausseté des doctrines mises en pratique, et imprimer au front des gouvernants, les stigmates de l'impéritie et de la reprobation.

Pauvre civilisation si fière de tes 2,000 ans de progrès et qui critiques avec tant de présomption les siècles condamnés de la Barbarie, où sont donc les preuves si glorieuses de ta science, de ta charité ?

Mais comme envers et contre tous, la loi incessante du progrès qui est la condition vitale de l'humanité, veut que le bien vienne même de l'excès du mal, des erreurs et des

préjugés, le temps n'est pas loin, où la lumière se fera sur toutes choses, et par dessus tout, sur celles qui intéressent au plus haut degré la vie et la santé.

Nous espérons donc que les inhumations précipitées, entre toutes les réformes, la plus importante, occuperont prochainement l'attention du pouvoir.

En face d'une mesure dont l'utilité nous paraissait si urgente, nous avons, en raison de notre pouvoir discrétionnaire, fait et obtenu tout ce qui était convenable et possible dans des jours aussi critiques.

Ainsi, nous avons constaté le plus souvent possible, la réalité de la mort; veillé aux heures de l'inhumation, à la confection et aux conditions exigées pour les fosses, pour leur emplacement, et fait en un mot, sous le rapport moral, religieux et sanitaire, tout ce qui était possible au point de vue de l'intérêt des localités.

Il n'est pas arrivé à notre connaissance, à ce sujet, qu'un évènement aussi déplorable ait été signalé, près de nous, comme dans une commune voisine où une jeune fille, ensevelie déjà, se serait réveillée de sa mort apparente, au moment fatal de la sépulture! Dieu merci, nous ne pensons pas avoir une pareille douleur à regretter!

Au milieu des sentiments de reconnaissance qui nous animent pour tous les services rendus en ces jours de deuil et de fatigues, nous ne voulons pas oublier ce qu'on ne fait que trop souvent, ceux qui s'occupent des morts, de leurs sépultures, de tout ce qui concerne cette mission si pénible et si triste que remplissent avec tant de courage les plus humbles d'entre tous.

Disons le donc bien haut : le devoir rendu aux morts

est le plus sacré de tous; celui qui relève le plus la nation qui le pratique aux yeux des hommes et de Dieu : ce n'est pas en effet, en oubliant tout ce que les coutumes, les mœurs, les religions ont consacré de respect et de piété pour les sépultures, les tombeaux, que l'on pourrait arriver jamais, dans les temps de désastres et d'épidémies, à retremper son âme, à relever ses forces pour supporter les moments les plus difficiles de notre carrière!

La mort, pour nous effrayer autant, est-elle donc la fin, le néant de notre destinée? Et notre foi en la Providence divine est-elle donc si pauvre et si froide, qu'elle ne puisse nous faire espérer tout de son infinie bonté, et aspirer alors, même avec les philosophes de toutes les doctrines, à une nouvelle vie, plus élevée en hiérarchie, en progrès, en spiritualité que celles déjà parcourues ; la loi du progrès, du développement supérieur n'existerait-elle donc pas d'une manière universelle, et notre âme, s'épurant chaque jour, s'arrêterait-elle tout-à-coup au milieu d'une de ses pérégrinations, brisée par le néant de l'immobilisme, par le chaos du repos éternel?

Non! avec l'immortalité, notre âme a reçu de l'auteur suprême de toutes choses, au lieu de l'éternité dans l'extase de la contemplation, ou dans les angoisses de la souffrance, l'éternité dans le mouvement progressif de son essence, de ses manifestations: depuis qu'elle est sortie du sein de Dieu, jusqu'à l'heure finale où elle viendra se confondre avec lui pour constituer ainsi, l'unité absolue du progrès et de l'harmonie.

Et, si l'enveloppe qui sert d'instrument à notre âme, n'est plus à la mort, qu'une substance terrestre, soumise

aux lois de la décomposition, n'en conservons pas moins pour elle, ces sentiments de respect, d'amour, de piété que commande le prix que nous attachons à notre propre existence, et aux souvenirs divers qui nous rallient malgré tout, à ce que nous avons aimé!

Imitons, à ce sujet, le sublime auteur du *Génie du Christianisme*, dans ce qu'il écrit sur les tombeaux; et puisons dans ces éloquentes pensées, cet amour pour les morts, qui seul peut donner la force et le courage de supporter la vie.

« L'indigent de l'Évangile, le mendiant couvert de
» haillons, qui languissait, objet de nos dégoûts aux por-
» tes de nos Églises, a-t-il à peine quitté cette vie, que la
» religion nous force à nous incliner devant son cercueil!
» Elle nous rappelle à une égalité formidable! Elle nous
» commande de respecter un juste racheté du sang de
» Jésus-Christ, et qui, d'une condition misérable, vient
» de passer à une couronne céleste! C'est ainsi que le
» grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort,
» et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à
» la religion, d'autre prière que celle là même qu'elle
» offre pour le dernier manant de la cité. » (1)

Que ce culte sympathique pour ceux qui nous quittent, en assurant l'espoir de les retrouver un jour, nous ravive et nous soutienne donc, dans tout ce que peut avoir de difficile et de douloureux l'accomplissement de notre destinée ici-bas!

(1) *Génie du Christ*. Prières pour les morts.

CHAPITRE TROISIÈME.

PIÈCES JUSTIFICATIVES, STATISTIQUES ET LETTRES.

« En médecine comme au sanctuaire de »la justice, il faut des faits et non des »paroles.

»Fodéré. »

XII.

Dans les observations médicales, comme dans les considérations philosophiques, dont nous avons accompagné ce Mémoire, on nous reprochera peut-être de n'avoir pas été seulement médecin, et d'avoir obéi un peu trop à un sentiment d'indignation, à un besoin de critique, soit vis-à-vis de nos adversaires, soit par rapport à certaines tendances ou mesures sociales que nous condamnons.

Ce reproche, nous ne le nierons pas, peut être mérité, mais nous préférons cent fois en supporter tout le poids, plutôt que de déguiser sous de vaines formules ou par des paroles adulatrices, des vérités que le médecin, ce prêtre du corps et de l'âme, a mission de proclamer hautement.

Notre langage du moins est celui de la science, de la raison, et ne s'écarte jamais des convenances imposées au caractère de notre sacerdoce ; il ne ressemble en rien, nous oserons le dire à celui que nos adversaires emploient pour critiquer, dans les apologies de leur doctrine et de ses sectaires, nos actes et nos propres personnes.

C'est douloureux à dire, mais ces derniers temps, les rédacteurs de certains journaux allopathiques n'ont pas craint de tremper leur plume dans la boue pour écrire les lignes qu'ils réservaient dans leurs follicules à nos travaux, à nos caractères.

Alors qu'un pays est décimé par un fléau, et en face des pauvretés trop constatées par la science même, des moyens d'en prévenir et d'en arrêter les ravages ; n'est-ce pas triste pour la dignité humaine, de voir ceux-là même qui devraient exciter à l'étude, à l'application des remèdes nouveaux, s'ériger en critiques, en *Charivari*, et déverser sur d'honorables confrères la verve acérée de leur jalousie.

L'*Union médicale* et ses confrères s'en sont donné à cœur joie, à notre sujet; et la Société de médecine de Lyon, tranchant du grand seigneur par dessus tout, n'est-elle pas allée jusqu'à ordonner une enquête sur les travaux de notre honorable ami le Dr Chargé, de Marseille ! Enquête devant laquelle, toute grande dame qu'elle est, cette Société, si digne, si observatrice des saintes règles de la justice et du devoir, a honteusement reculé.... dès les premiers documents recueillis !...

Et pourtant, l'honneur scientifique et l'amour de l'humanité ne lui faisaient-ils pas un devoir d'aller jusqu'au bout ?

L'école allopathique, maîtresse souveraine du terrain médical dans notre bon pays de France ; distributrice, par son Académie, et mieux que le Pouvoir, des places, des honneurs, a donc eu son tour de plaisanterie, de bel esprit, de bonnes convenances, à propos d'une épidémie !... D'une épidémie dans laquelle elle n'a pu déguiser ses revers, ses pauvretés, qu'en détournant l'attention du public sur nos globules atomistiques et sur notre *habileté* à faire *croire* à leurs vertus !

Faire de l'ironie, de l'injure... sur une médecine qui a fait ses preuves au grand jour, depuis près d'un siècle, et cela, en face d'un fléau qui a résisté à tout, n'est-ce pas de la part d'hommes sérieux et animés, on le suppose, de sentiments chrétiens, faire douter de leur caractère, de leur foi.... quand le néant des méthodes connues et la désolation générale, semblent inviter à la modestie, à l'étude, à la pratique de nouveaux moyens?

Mais, patience, après l'orage, le beau temps ; après les quolibets et les sottises : les choses sérieuses, les bonnes raisons. Voici donc venir l'heure de l'examen, de la justice, de la réparation.

De toute part, les esprits revenus de leurs douloureuses impressions, les cœurs abimés dans leurs déchirements, vont s'enquérir des péripéties de ce drame, analyser leurs souvenirs, recueillir leurs observations ; et chaque jour, élucideront les ténèbres de ces temps de deuil et les lacunes de la science.

Puis arriveront les mémoires, les réfutations, les statistiques ; et l'histoire recueillant ces documents précieux, permettra à tous de prononcer, avec connaissance de cause.

et bien mieux que n'importe quelle académie, sur la vérité et la logique des faits.

Rien n'est donc décidé pour nous, malgré la grande voix du Pouvoir, tant que l'opinion, cette autre souveraine n'a pas prononcé. Ne sommes-nous pas en effet, les serviteurs de l'humanité, plutôt que les seïdes d'une secte, d'un parti ?

Qu'on nous prenne donc pour ce que nous sommes, et qu'on ne nous juge que sur nos actes, sur nos écrits, mais qu'on se garde bien de les falsifier !

Ainsi, dans ce travail, nous croyons nous livrer tel que nous croyons être : homme de conviction, posant les principes au-dessus des choses, au-dessus des gens, et cherchant dans les faits l'enseignement qu'ils renferment.

Une épidémie pour nous, n'est donc pas simplement une question de science, mais aussi une étude sérieuse qui doit fournir des enseignements féconds à la législation, à l'économie politique, à la charité.

Poser des principes, généraliser des règles, des mesures, c'est plus que guérir des mourants ; c'est prévenir des fléaux, c'est sauver l'humanité.

Que nos amis le sachent donc bien : à part les travailleurs spécialement adonnés par goût aux détails, aux minutieuses pratiques de notre art, il y a des intelligences aussi qui s'occupent, avec le même zèle, des idées larges, des doctrines élevées qui dominent toute question et d'où rayonne toute lumière.

Ceux-là ont aussi leur place dans le combat, dans les péripéties de la vie ; et leur rôle, empruntant au caractère du législateur, du moraliste, une belle part de leur dignité,

de leur influence, est véritablement le rôle supérieur que nous désirons pour nos chefs de file, pour nos maîtres, que nous nous plaisons à regarder comme capables des plus hautes missions.

Ayant peu à dire d'un traitement connu de tous, nous avons donc insisté à dessein et à ce propos, sur nos impressions et nos observations, en cherchant à les rendre dans toute leur vérité, et les accompagnant des méditations qu'inspire toute œuvre, toute manifestation de l'intelligence.

Pour nous, il ne suffit donc pas d'accumuler des faits, d'en grossir les journaux, sans en extraire la logique ou la philosophie; cette méthode est la matérialisation de l'esprit qui conduit à la routine; tandis que l'autre en est la spiritualité qui mène au progrès, à la réhabilitation.

A chacun donc son droit, ses tendances. Comme nous l'avons dit : le champ du travail est immense, arrivons-y avec nos instruments divers, avec nos aptitudes respectives; quand viendra le jour de la récolte, on saura bien qui aura jeté la bonne semence.

Courage donc tous, et paix aux hommes de bonne volonté, car il y a temps et place pour tout et pour tous.

Mais ne croyez pas, Apôtres de la vérité nouvelle, que vos faits pratiques suffiront à la démonstration de sa supériorité; votre erreur à ce sujet serait trop grande; et si la philosophie ou une théorie quelconque, trouvant dans sa loi, dans sa morale, dans sa logique, quelque point d'appui avec les doctrines consacrées, ne vient pas servir de pivot à vos idées, de drapeau à vos phalanges, de dogme à vos prédications; vos faits, vos preuves s'accu-

muleront envain, et resteront impuissantes, faute d'une certaine lumière pour expliquer leurs phénomènes.

Nous sommes ainsi faits tous, et nous n'acceptons, grands ou petits, que ce que nous pouvons comprendre; reconnaissez-le donc avec nous, et au lieu de récriminer, aidez-nous dans notre apostolat, éclairez-nous dans nos voies tortueuses.

L'époque où nous vivons n'est pas une époqne ordinaire : placée entre un passé dont l'enseignement est, sinon la condamnation de notre intelligence, du moins celle de notre justice distributive, et un avenir que nulle lumière ne semble annoncer dans une voie meilleure, notre époque semble à la recherche d'une direction, d'une science capable d'utiliser ses tendances, de féconder ses instincts généreux, d'équilibrer ses forces, de soulager ses misères.

On se tromperait, si on prenait le calme apparent des esprits, pour de l'affaissement ou de l'incurie.

Tous nous avons le sentiment de nos faiblesses et de nos besoins; tous nous cherchons, pauvres ouvriers de la vigne, la voie qui doit nous sauver.

Ne condamnons donc pas, mais élucidons toutes les questions, tous les évènements; qui sait d'où peut jaillir la lumière!

La médecine ne sera jamais pour nous l'art de guérir seulement les maladies du corps; elle sera toujours au contraire, l'art de prévenir nos misères physiques en guérissant nos souffrances morales.

Et voyez, dans notre école, si le besoin de raisonner, de remonter des effets aux causes ne se fait pas sentir aussi; et si la présence unique des faits suffit à la

perspicacité, à l'intelligence de notre esprit. Voyez, si le langage, la logique des évènements, des observations, en médecine, n'entraînent pas certains d'entre nous au point de leur faire crier aux nécessités de la tradition, et de fonder l'*art médical* en opposition de l'*art de guérir*.

Or, le but de la philosophie, de la suprême raison, n'est pas de créer des voies toujours nouvelles, mais de trouver la meilleure de toutes.

L'art médical, à moins d'être un amas incohérent de doctrines hypothétiques, ne peut être que l'art de guérir tel que la découvert et formulé notre maître ; tout est en lui et rien ne lui est étranger : depuis la sublimité de sa loi jusqu'à la réalisation de sa pratique, à travers les mille difficultés, les minutieuses recherches de l'observation.

D'invention essentiellement humaine, l'art médical doit se confondre avec l'art de guérir, d'origine toute divine, et dont la loi se rallie à toutes les harmonies de la nature.

Vous le voyez donc bien, malgré les jalons jetés déjà sur le terrain de la science par la multiplicité des faits extrêmes expliqués par la philosophie de notre réforme médicale, des esprits inquiets et plus exigeants se mettent de nouveau à l'œuvre pour triturer ces mêmes faits, et en faire jaillir, s'il est possible, les éclairs d'une autre lumière.

Devons-nous nous insurger contre de pareilles tendances, et nous désoler de voir le champ même de nos semences ravagé par de hardis explorateurs ? Non, cent fois non ! Quel est donc le travail qui ne produit pas de fruits, quelle est donc la pensée qui ne se traduit pas en erreur ou vérité ? Laissons donc à l'esprit sa radieuse liberté, ne comprimons en rien, les sublimes élans de sa nature, et ne

gémissons que des tourments, des contraintes imprimés à son essence indépendante ; le temps, ce maître indomptable, nous montrera bien un jour où est la vraie tradition, où est notre unique vérité.

Travaillons donc tous selon nos vues et nos moyens, à l'œuvre commune ; seulement, ayons tous une fois vive et sincère, et ne sacrifions jamais pour de tristes vanités, aux intérêts, aux divinités du jour.

XIII.

Le choléra, annoncé et redouté déjà depuis le printemps, apparaissant tout-à coup et d'une manière foudroyante dans quelques localités de l'Est et du Midi, le Gouvernement, sollicité par les préfets, songea à envoyer partout où besoin serait, des médecins pris dans les hôpitaux et dont l'expérience reconnue contre le fléau, pourrait être une garantie du bien ou de l'effet moral qu'ils apporteraient dans des contrées démoralisées et dénuées de tout espèce de secours médical.

L'homœopathie ne pouvait espérer un pareil honneur, et notre nom connu des ministères depuis vingt ans, comme un drapeau de propagande hostile à l'Université, ne pouvait être compris sur la liste des privilégiés. Déjà en 1835, notre même titre nous avait fait exclure de la Commission médicale lyonnaise, envoyée par ordre ministériel au secours de Marseille ; aussi avions-nous dû nous passer des avantages, priviléges et honneur attachés à pareille corporation, pour partir quand même à nos risques et périls.

L'histoire médicale de l'homœopathie française a consigné nos faibles services à cette époque, et la cité généreuse, qui ne pouvait nous exclure de sa reconnaissance, nous dédommagea largement de notre ostracisme, en nous décorant de sa médaille d'honneur et de lettres patentes qui restèrent pour nous, nos plus beaux titres de noblesse. Mais le nom de l'homœopathie alors peu connue en France, ne fut pas prononcé, la gratitude civique n'avait enregistré que celui de son serviteur, notre but n'était donc pas atteint et notre désir restait inassouvi.

En 1849, pendant notre installation de l'homœopathie en Bretagne et dans l'Ouest de la France, le fléau vint fondre sur Nantes, et nous fournir une nouvelle occasion de lui prouver la supériorité de nos ressources; pendant plus de 4 mois, nous fûmes sur la brèche jour et nuit, fournissant à plus de 200 personnes par jour, et gratuitement, nos précieux préservatifs, et donnant nos soins à plus de 100 et 150 malades par 24 heures.

Pendant cette rude campagne, les noms de l'homœopathie et des serviteurs dévoués que nous lui avions déjà conquis, même parmi les médecins, furent acclamés par des milliers de personne chaque jour; et à la fin de ce combat qui avait brisé nos forces, et altéré pour la vie, notre santé que le climat de Nice a ravivée à peine; nous espérions que justice serait rendue du moins à la doctrine médicale, dont les succès avait été constatés par tous; mais cet espoir fut encore déçu!

Ni l'opinion publique, toujours si puissante, ni les voix mêmes des notabilités et des magistrats, rien ne put contrebalancer l'influence de l'Université présidée alors par Orfila!

Mais, nous ne nous tenions pas pour battu encore; nous l'avons trop bien reconnu pour en douter jamais : rien ne soutient le courage, ne pousse au dévouement, au triomphe, comme l'injustice et la persécution ; et qui sait même, si des honneurs accordés trop facilement et trop tôt, ne sont pas quelquefois un moyen d'arrêter un apôtre dans sa voie de combat et de succès !

1854 nous devait donc une réparation, et on comprend que pour rien au monde, nous pouvions ne pas l'exiger.

Mais il nous fallait, en face des oppositions, des malveillances sans cesse dirigées contre nous, agir avec adresse, et retourner au combat, arriver à d'autres succès envers et contre tout, *porté* par le Pouvoir et *contrôlé* par ses agents.

Notre diplomatie a parfaitement réussi; grace à une amitié de collége, c'est un ministre qui nous comprit dans la liste des soldats de l'épidémie, et grace à l'intégrité, à l'impartialité des Maires dont nous avons servi les communes, c'est à leurs rapports, c'est à leurs statistiques, que nous devons la réparation que nous a donnée tout un pays, et les bénédictions que nous avons recueillies pour notre aimée doctrine.

Le *Moniteur*, en publiant les récompenses honorifiques accordées aux hommes de cœur qui pendant ces jours de désolation, ont soutenu si intacte la réputation de zèle, de dévouement si bien acquise à notre profession, n'a été à ce qu'il paraît, que l'écho d'un souverain juge : l'Université, qui a exclu du premier rang si vaillamment conquis, les serviteurs de l'homœopathie.

Mais, vraiment, en face des statistiques et de l'opinion

générale qui prouvent à l'excès, la supériorité du traitement de notre médecine pour le choléra ; on se demande où est la justice, quels sont les vainqueurs, et sur qui tombe la mystification ?

Une médaille d'or à l'homœopathie ! Et pour quoi ? Pour son dévouement ? mais qui donc en a manqué ? Pour ses services ? Mais quels sont-ils ; désignez-les donc, et surtout donnez-en la valeur, la nature, les chiffres ?

N'est-ce pas à faire pitié, vraiment ?

Aussi, finissons-en bien vite, avec ces turpitudes de notre pauvre espèce humaine ; et en attendant la condamnation de ces guerres de parti, de ces menées honteuses, transcrivons hardiment pour l'histoire, recueillons de tous côtés, les documents qui doivent amener notre justification.

Nous livrerons donc ici, avec les pièces qui nous donnaient un caractère officiel, et fournissaient à nos actes une authenticité précieuse, les lettres diverses que nous avons reçues de nos confrères, mais surtout celles du savant que nous regardons, à si justes titres, comme le digne continuateur de notre premier et immortel maître S. Hahnemann.

Paris, le 20 juillet 1854.

A M. le Docteur Perrussel, docteur en médecine, à Paris,

Monsieur,

Vous avez offert vos services pour le cas où le choléra donnerait à l'administration l'occasion de les employer. Je viens vous prier, en conséquence, de vous rendre, sans retard, à Troyes. Vous vous présenterez muni de cette lettre, à M. le Préfet de l'Aube qui vous dirigera sur les communes où vos soins pourront être le plus utiles (Arrondissement de Bar-sur-Aube.)

Cet administrateur pourvoiera à vos besoins de toute espèce,

en attendant le réglement de l'indemnité qui vous reviendra à la fin de votre mission.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Pour le Ministre

Le Conseiller d'État Directeur général
de l'Agriculture et du Commerce,

Pour le Directeur général

Le Chef de Division,

E. JULIEN.

Muni de cette pièce importante qui nous donnait tant de droits, nous partîmes la nuit même pour Troyes, d'où le Préfet nous dirigea sur la commune de *Soulaines*, chef-lieu de canton, et déjà en proie, depuis quinze jours, aux atteintes de l'épidémie.

On connaît les détails que nous avons donnés sur notre arrivée et l'organisation de notre service médical; ajoutons seulement que partout, soit auprès des autorités, soit auprès des pauvres habitants, nous avons trouvé bienveillance et protection, et toutes les sympathies désirables, malgré l'étrangeté de notre médecine et de ses moyens.

Le premier mois, désolé par la *crudescence* du fléau, se passa le mieux possible, au milieu d'un succès réel; car non seulement nous ne perdîmes presque pas de malades malgré l'intensité des deux fléaux, ce qui était bien différent ailleurs comme on ne le sait que trop; mais grace à l'efficacité, à la vérité de notre méthode, de ses procédés, aucune de nos suettes, de nos cholérines, malgré les chances les plus défavorables qui nous entouraient, n'ont passé au choléra; toutes se sont amendées sous l'action énergique de nos atômes.

Certes, n'est-ce pas là, une victoire réelle, un fait ad-

mirable à consigner, et qui méritait bien autrement l'attention du Pouvoir !

Pendant le deuxième mois de l'épidémie, à peine remis nous-même de notre atteinte, nous nous proposions de recueillir nos observations, et de goûter un peu de repos, sans cesser cependant de distribuer, de faire parvenir dans les environs, nos précieux remèdes, quand nous reçûmes de M. le Sous-préfet de Bar-sur-Aube la lettre suivante :

SOUS-PRÉFECTURE DE BAR-SUR-AUBE.

Le 21 août 1854.

Monsieur le Docteur,

Monsieur le Préfet venant de disposer de votre collègue de la commune de Morvilliers, je viens vous prier de vouloir bien, malgré la distance et votre état de santé, ajouter à votre circonscription cette Commune si affligée encore, et pour laquelle je ne crains pas de faire appel à votre dévouement à toute épreuve.

En vous procurant un nouveau champ d'observations et de périls, n'est-ce pas vous fournir une occasion de plus de multiplier vos services et d'accroître vos succès.

Veuillez donc, Monsieur le Docteur, en recevoir d'avance toute ma gratitude et agréer en même temps, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Sous-préfet,
SALLES.

Craignant de ne pouvoir y revenir, nous éprouvons ici le besoin d'exprimer notre vive reconnaissance à Monsieur Salles, dont l'intelligence administrative, le dé-

vouement en ces jours de deuil, ont été chaque jour à la hauteur des évènements et dignes des éloges les plus mérités.

Parlerons-nous de l'état de désolation dans lequel nous avons trouvé cette malheureuse Commune cruellement éprouvée déjà depuis un mois; qui avait vu périr près de 1/10e de sa population, et dont le curé et le médecin subissaient les étreintes douloureuses de la maladie ? Dirons-nous, que la démoralisation était arrivée à un tel degré, que la confiance avait tellement disparu : qu'il nous fallut toute l'influence de l'autorité, et toutes les puissances de la charité et de la raison, pour faire accepter aux malades désespérés, les moyens de traitement qui nous avaient bien réussi ailleurs. Non, laissons derrière nous, ces tristes souvenirs, et mentionnons seulement pour nos confrères que l'épidémie trouvera toujours si dévoués : que c'est surtout dans les champs, auprès des pauvres villageois, qu'ils devront concentrer leurs forces, leur zèle, et se réunir à deux et trois, pour obtenir tout le succès dû à leur science, à leur courage.

Nous ne nous serions jamais douté avant cette dernière campagne, du degré d'épouvante, de désespoir et d'aggravation morbide, dans lequel un fléau peut précipiter la population des campagnes. Au milieu de la solitude des champs, de la suspension forcée des travaux, des préjugés du pays, de l'ignorance des choses; le mal grossit comme une avalanche, envahit toutes les chaumières, en stupéfie les vigoureux habitants; et de défenseurs intrépides de la Patrie, que l'ennemi eut trouvés prêts à tout renverser, la peur d'un mal inconnu, invisible, inexpli-

cable, fait de pauvres moribonds, luttant à peine contre les premières atteintes de la maladie !

Qu'on ne compare donc pas les désastres de l'épidémie dans les villes, avec ceux qu'elle produit dans les champs ; et qu'on se dise bien, désormais, que c'est là surtout que l'homœopathie doit porter les trésors de sa médication.

Aussi, seul et isolé, nous n'avons pas manqué, comme on le pense bien, de faire appel aux lumières de nos confrères et amis ; mais dans l'impossibilité de mentionner ici les détails intéressants de notre correspondance, nous citerons seulement les lettres de Bœnninghausen dont chaque conseil est toujours pour nous une si éloquente et utile leçon.

Ire LETTRE

Du Dr baron Ch. de Bœnninghausen de Münster.

Münster, 7 août 1854.

Mon très-cher ami et confrère,

Vous croyant trop occupé à Paris pour assister à notre congrès, je reçois votre lettre de Soulaines, me peignant l'embarras dans lequel vous êtes.

Le portrait que vous me faites de la maladie, n'est pas assez complet pour être tout à fait sûr du remède ; cependant, je crois en voir assez par vos *traits caractéristiques*, pour vous dire que ce n'est ni le *ac. phos.*, ni l'*ars.*, ni le *veratr.*, qui peut arrêter assez vite la diarrhée *blanche*.

D'après mon avis, ce serait plutôt le *sulph.* alternativement avec la *pulsat.* qui conviendrait le mieux à la forme *actuelle* de cette cholérine qui en passant dans le vrai choléra demanderait le *veratr.* ou (et) l'*ars.* ou quelqu'autre.

Mais dans ces sortes de maladies très-aiguës, il faut absolument donner les remèdes en courts intervalles, tous les 1/4, 1/2 ou 1 heure jusqu'à ce que l'on voie un effet ; alors, il faut cesser et ne pas *recommencer* que quand le mal paraît avoir *repris* de nouveau ses attaques.

Les hautes dynamisations font certainement tout ce que l'on peut désirer des plus basses dilutions ; mais il faut, que le remède soit vraiment *homœopathique*. Si les basses paraîssent faire davantage, c'est qu'elles agissent comme des remèdes pour ainsi dire *antipathiques*, et la reconvalescence doit être par conséquent plus longue.

Vous ne me dites rien de la *suette !* Ayez la bonté de me dire si mon conseil a été bon, et si non, de m'adresser, un *portrait complet* des deux maladies, tel qu'il le faut pour faire le choix sûr du *vrai* remède.

En toute hâte.

Tout à vous,

C. baron de BOENNINGHAUSEN.

P. S. S'il s'agit du choix entre *phos.* et *ac. phos.*, je préfèrerais le *phos.* qui quelquefois pourrait être indiqué, surtout par la langue gluante, visqueuse, et par l'*assoupissement excessif.*

IIe LETTRE.

Münster, 17 août 1854.

Mon cher ami et confrère,

Ce soir, à mon retour de Cassel (Hesse), je trouve votre lettre

du 12, et avant tout autre chose je veux vous dire quelques mots de réponse.

Il faut absolument, qu'*avant*, *pendant* ou *après* les selles blanches, il se présente quelques symptômes, soit en apparence de peu de valeur, mais toujours mieux qu'aucun, pour être sûr du remède vraiment homœopathique. C'est pourquoi, je vous prie instamment, de me communiquer (en caractères clairs et bien lisibles) *un portrait complet* de la maladie, tel que Hahnemann le désire et le prescrit. Alors je serai sans doute mieux fondé pour mon avis.

J'insiste toujours sur le *soufre* et la *pulsatilla*, puisque *soufre* est le meilleur préservatif contre le choléra, surtout en employant le *soufre* en poudre, une demi cuillerée de café mise tous les matins dans les bas de laine, de manière que cela touche la plante du pied. Alors la *pulsatilla*, et si cela ne suffit pas, le *veratr.* fera le reste.

Il ne faut jamais défendre la peur aux hommes; cela n'a pas d'effet. Au contraire, il faut leur dire, que la maladie est assez dangereuse, mais si l'on observe scrupuleusement les préeeptes du médecin, on peut garantir de la vie.

Pour prendre le *soufre* et la *pulsatilla* alternativement, il est bon de faire fondre une couple de globules dans un petit flacon d'eau, pour en prendre une petite cuillerée d'après le besoin. Quand on en aurait pris trop souvent, le *camphre* remédiera à cela.

Pour la maladie achevée *veratr.* est toujours le remède principal, quand les crampes sont *toxiques*. Quand celles-ci sont *cloniques*, c'est le *cuprum*, mais cela arrive rarement. *Ars.* quand les diarrhées sont *brûlantes* dans l'anus ; ainsi que *carb. veg.*, quand l'haleine devient froid. Quand la langue est visqueuse : *ac. phosph.* ou *phosph.* — Quand la figure devient rouge et brûlante, avec délires : *hyosc.* ou *opium*. Dans ces derniers cas on a fait aussi usage de *lach.* avec succès.

Contre les simples diarrhées blanches, provenantes de peur et

denuées de toutes autres symptômes , vous pourriez encore essayer : *acon.*, *ant. crud.*, *caustic.* et *ignatia*.

Je réitère ma demande d'un portrait complet de la maladie et vous salue de tout mon cœur ,

C. baron de BOENNINGHAUSEN.

IIIe LETTRE.

Münster, 7 septembre 1854.

Mon très-cher ami et collègue ,

Vous avez tout à fait raison de vous féliciter des succès brillants que vous avez obtenus à Soulaines, et vous avez tort d'en être *peu* satisfait. Il ne faut jamais désirer le parfait dans ce monde, qui n'appartient qu'au bon Dieu ; il faut plutôt se contenter du meilleur. Les trois morts de choléra dans les premières 24 heures ne peuvent pas être comptés ; pour les 10 autres, la guérison était toujours très-douteuse et vous n'avez pas raison, de vous en imputer, puisque les fièvres nerveuses accompagnées de côma sont toujours très-pernicieuses. Mais, pour ne cacher rien , je me suis étonné de ne pas avoir trouvé parmi les remèdes usés dans ces cas, que vous n'avez pas fait mention du *phoph.* ou de *ph. ac.* Je crois vous avoir observé l'année dernière, en traitant des typhoïdes après le choléra, le caractéristique de *ph. acid.* en ces termes : *absence de douleurs*, *délires légers et côma.* Peut-être ce remède aurait pu sauver l'un ou l'autre, peut-être non.

Je vois *aujourd'hui* dans la *Gazette hom.* (Allemande), qu'on a eu en France pour le choléra beaucoup de succès de l'emploi de *pulsat.* et de *sulph.*

Je suis bien envieux des nouvelles concernant le congrès de Bordeaux. J'espère que l'on me fera l'honneur de m'en informer directement, puisque par rapport à la 3e demande (concernant la vaccine), j'ai adressé au Président un *avis* de notre congrès, redigé et proposé de ma part.

Dans notre voisinage il y a deux villes infectées par la vraie dissenterie automnale, ou je réussis parfaitement avec *merc. cor.* 1/200 en dissolution dans de l'eau. Je n'ai pas encore aucun mort, mais tous guéris en 3 ou 4 jours, tandis que les allopathes tuent presque tous leurs malades par de grandes doses d'*opium* et *plumb. acet.*

Je serais bien charmé d'apprendre, qu'à votre retour à Paris, le Gouvernement s'est acquitté d'une manière honorable des devoirs envers vous pour les services éclatants que vous avez prêtés, et que par conséquent votre réputation, ainsi que celle de la vraie homœopathie ont fait de nouveaux progrés.

Tout à vous,

C. baron de Boenninghausen.

Depuis notre retour, nous avons passé bien des heures d'insommie à méditer sur les difficultés pratiques que nous avons rencontrées, et surtout sur les revers que nous n'avons pas su éviter. C'est à ce sujet des plus graves et des plus dignes de l'attention des praticiens, que nous insistons pour que désormais, nos confrères malgré leur mérite, ne se hasardent plus à courir seuls, isolément, les chances d'un pareil combat.

Au milieu des impressions diverses qui viennent assaillir l'homme d'études et l'accabler, son esprit n'étant doué que de simples forces humaines, reste difficilement assez lucide

toujours, assez prompt pour suffire à tout en même temps. Et puis, les courses auxquelles il faut se livrer, les causes diverses d'épuisement physique et moral, viennent encore diminuer ses forces, et allanguir ses inspirations.

Nous ne saurions donc trop le répéter à nos corréligionnaires : c'est bien dans les campagnes qu'il faut aller pour y avoir pleine autorité, et des succès plus assurés, des statistiques plus authentiques ; mais il faut y aller à deux, à trois, pour opérer plus sûrement, et répondre à tous les besoins.

Arrivé maintenant à la fin de notre travail, il ne nous reste plus qu'à fournir notre statistique et à couclure ; mais nous demandons cependant, la permission de produire encore une pièce importante que nous regardons comme un véritable plaidoyer en faveur de notre cause, et rédigée par notre Maire, après un évènement arrivé chez lui le *lendemain* de notre départ.

Nous espérons que cette pièce beaucoup trop flatteuse pour notre personne, sera comprise dans le véritable esprit qui l'anime.

Soulaines, 20 septembre 1854.

Cher Docteur,

A quelque chose malheur est bon : savez-vous que malgré sa simplicité cet adage de nos pères, ne manquait ni de raison, ni de philosophie ; car pour peu qu'on ait vécu et observé, que d'évènements fâcheux, que de funestes catastrophes sont devenus quelquefois pour ceux qui les avaient le plus redoutés, une source inespérée de jouissance et de bonheur. C'est vous dire assez

qu'après avoir partagé l'effroi général au moment terrible où passait sur nous la justice de Dieu, je me sens tenté aujourd'hui de bénir le fléau redoutable qui, non content de s'être montré si doux envers moi, m'a encore doté d'un ami de plus, *forte olim memin isse juvabit.*

Je comprendrais, cher Docteur, que les immenses services que vous avez rendus, que vos magnifiques succès, que la brillante moisson de lauriers et de gloire que vous avez recueillis empêchassent de dormir des hommes d'un mérite reconnu et jouissant à tort ou à raison de la confiance publique; mais vous douteriez-vous qu'ils ont même troublé le léthargique sommeil des J. des A. des D. et *tutti quanti !* Oh! si un cadre plus grand me permettait de vous donner ici tous les stupides détails d'une scène burlesque dont ma maison, la maison du premier magistrat du canton, a été le théâtre, *le lendemain de votre départ....* Je regrettais vraiment de n'avoir pas à ma disposition le fouet sanglant de l'auteur du malade imaginaire, pour fustiger à mon aise ces purgons de la plus mince espèce, ces bourreaux de l'espèce humaine.

C'était pendant mon modeste et trop solitaire dîner: quatre grands et gros gaillards se présentent et m'abordent de l'air le plus capable, le plus solennel; puis sans trop de façon, érigent une espèce de tribunal, me mettent en quelque sorte sur la selette, et m'adressent par l'organe d'un président improvisé, les questions suivantes:

Que pensez-vous de l'homœopathie?

— Je n'en pense rien, Monsieur. Silence, désappointement prononcé.

Quelle est votre opinion sur le docteur Perrussel?

— C'est un homme d'une très-grande valeur.

Connaissez-vous l'allopathie?

— Non, Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être médecin.

— Si vous ne connaissez ni l'une ni l'autre doctrine, comment avez-vous pu juger le D[r] Perrussel et vous en former gratuitement une idée si gigantesque?

Le piége était trop innocent pour m'effrayer, aussi la réponse ne se fit pas attendre :

— Homme d'une longue expérience, je crois avoir acquis le droit de juger les hommes comme ils ont celui de me juger moi-même ; or, j'ai eu l'honneur de vous le déclarer et je suis heureux de le répéter : le Dr Perrussel est un homme d'une valeur remarquable ; deux mois passés dans son intimité m'ont mis dans toutes les conditions voulues pour me faire sur sa personne une opinion motivée.

Quant à sa doctrine en elle-même, si par prudence et pour ne pas encourir ce légitime reproche : *ne sutor super crepidam*, j'ai cru devoir vous déclarer que je n'en pensais rien, vous auriez tort d'en tirer avantage ; mon ignorance dans l'espèce ne prouverait rien.....

Et d'ailleurs, nous autres profânes, n'avons-nous pas, sans nous livrer à l'étude de systèmes étrangers à nos spécialités respectives, un moyen sûr, infaillible de les juger ? Je veux parler des faits ; or, les faits parlent ici avec une éloquence irrésistible en faveur de M. Perrussel et de sa doctrine ; ils sont patents, magnifiques, merveilleux.

— Bon, nous y voilà, dit ingénument l'infatigable antagoniste : vous n'avez presque pas eu de malades !

— Sans parler de ceux que le Dr a soignés dans les autres Communes du canton, la notre seule lui en a fourni 271, Monsieur.

— Vous n'avez pas eu de cholérine ?

— 105, Monsieur.

— Pas de suettes ?

— 110, Monsieur.

— Point de choléras ?

— 56, Monsieur.

— Mais, c'est un charlatan, il a abusé de votre bonne foi, *c'est avec nos remèdes qu'il a guéri vos malades.*

A ces mots, j'ai senti la rougeur me monter au front, et honteux du modeste rôle qu'un reste de courtoisie m'avait fait accep-

ter, en présence de pareils pygmées; J'en ai pris un autre plus en harmonie et avec ma propre dignité et avec l'excellence de la cause que j'avais à défendre.... Armé non pas d'une massue, mais de simples et respectables considérations puisées, sinon dans l'ordre de la science, du moins dans celui de la raison et de la morale; je me suis efforcé de faire sentir à des gens qui ne sentent et ne respectent rien, tout ce qu'avait d'ignoble, le rôle dégoutant et d'ailleurs stérile, qu'ils étaient venus jouer dans ma Commune....

Flattez-vous, leur ai-je dit, en finissant, d'une triste victoire, d'un triomphe scandaleux et facile, vous avez fait un *apostat* à Soulaines, vous n'en ferez pas deux.... Le Dr Perrussel est devenu mon ami, on ne l'insultera pas impunément en ma présence: homme il pourrait se tromper, je plaindrais son erreur; mais je ne souffrirais pas qu'on déversât sur lui, le sarcasme et le mépris; honneur, gloire à lui, je proclamerai sur les toits, moi premier magistrat de la Commune, ses éminents services, ses magnifiques succès, etc.

Mon cher Docteur, j'aurais chanté Caton à l'aspect de César, jugez de tout ce que l'énergie et l'amitié m'ont inspiré en présence de ce stupide et pauvre aréopage.... Aussi, il s'est modestement dissous, jurant sans doute qu'on ne l'y prendrait plus, ou si vous l'aimez mieux: *honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.*

Pardon mille fois, mon excellent ami, pour ma verve un peu chaleureuse; mais vous le savez, la vérité ne me touche pas à demi.

Laissez faire l'envie et la méchanceté; elles ne s'attaquent pas à la médiocrité, vous le savez.... Votre nom est dans toutes les bouches, dans tous les cœurs: l'homme ennemi ne peut rien dans un champ que vous avez si heureusement cultivé; une sentinelle vigilante, amie est là, et aura soin d'en écarter les profanes..., etc.

Nos amis communs dans le pays attendent, avec impatience, des nouvelles de votre chère santé.

En les attendant, je me dis plus que jamais, votre compagnon d'infortune et ami,

L'Abbé Pinot, Maire.

Mgr. l'abbbé Cœur, évêque de Troyes, vient de réussir à faire rentrer dans le sacré ministère, et de placer à la tête d'une cure importante, ce magistrat aussi distingué par sa charité, que par les ressources puissantes de sa vaste érudition.

Le fait déplorable que cette lettre du Maire de Soulaines signale avec tant de dignité et de logique à l'indignation publique, ne ressemble-t-il pas à tous ceux que l'histoire possède déjà, au sujet des innovations et des persécutions, des haines qu'on leur suscite?

Et le sentiment qui doit le plus nous animer en face de pareilles faiblesses, n'est-il pas celui de la plus profonde pitié pour la pauvreté de notre esprit humain?

Laissons donc le temps marcher, marcher toujours comme dit Bossuet, et faire devant lui, table rase des préjugés, des sottises, et large place aux vérités.

En attendant cette révolution pacifique, la plus glorieuse de toutes, multiplions les faits et produisons au grand jour l'éclat de leur puissance!

DÉPARTEMENT DE L'AUBE. — ARRONDISSEMENT DE BAR-SUR-AUBE.

MAIRIE ET COMMUNE DE SOULAINES.

Population, 907.

Statistique de l'épidémie de **1854.**

.... Quæque ipse miserrima vidi
Et quorum pars magna fui ....
VIRG.

Les premiers symptômes de la maladie ont apparu dans la dernière semaine du mois de juin : une vingtaine d'enfants ont été légèrement atteints d'une suette inoffensive qui a en quelque sorte passé inaperçue.

SUETTE.

A mesure que le fléau qui décimait la Haute-Marne semblait s'approcher de Soulaines, une indicible inquiétude s'emparait de tous les esprits ; les hommes les plus robustes perdaient à la fois et leur énergie et leurs forces. Cet état de choses a duré jusqu'au 12 juillet, jour où la suette a commencé à sévir. A partir de ce moment jusqu'au 22 du même mois, le Maire, abandonné à lui-même et sans autre ressource que les rares apparitions d'un Officier de santé du voisinage, visitait chaque jour deux fois, de 40 à 45 malades, se servant des moyens qu'il puisait dans son expérience et principalement dans les bonnes prescriptions de M. le Préfet. Il doit ajouter qu'il était admirablement bien secondé par le dévouement sublime des deux religieuses de la Commune qui, après avoir nuit et jour prodigué leurs soins aux malades,

ont fini par payer le fatal tribut, sinon à la mort, du moins au fléau.

CHOLÉRINE.

Le Maire, voyant l'orage grossir, avait eu soin de prévenir de son impuissance et du danger de la position, l'administration supérieure, qui, toujours bienfaisante et paternelle, ne lui fit attendre que quelques jours la précieuse assistance du docteur Perrussel de Paris. Il était trop temps; le célèbre médecin commença ses heureuses visites le 22 au matin; dès la veille au soir, la mort planait sur la tête d'une douzaine de nos malades, atteints de vomissements et de diarrhée; mais grâces aux soins intelligents du Docteur, grâces à l'efficacité des moyens énergiques qu'il employait, en rendant la vie à ces douze malheureux, il fit renaître partout l'espérance et la sécurité. Cependant à mesure que les malades se relevaient, d'autres plus nombreux encore prenaient leur place; toujours mêmes succès du Docteur, toujours même résultat. Aussi, le Maire, mû plus encore par un sentiment de justice que par l'effusion de sa reconnaissance, se fait un devoir de déclarer que des nombreux malades atteints soit de la suette, soit de la cholérine, aucun n'a succombé; succès immense, succès d'autant plus merveilleux que dans les Communes qui nous environnent on a eu à regretter les nombreux décès de malades qui se trouaaient dans les mêmes conditions que les nôtres.

CHOLÉRA.

Le premier cas qui s'est présenté a offert le spectacle d'une guérison vraiment miraculeuse : un jeune homme de 36 ans, après avoir bravé et dissimulé pendant 24 heures les premières et sérieuses atteintes du mal, est tombé tout-à-coup dans un état désespéré, dans un état de mort. Monsieur le Sous-préfet qui a vu ce cadavre glacé, a déclaré en ma présence qu'il crierait au miracle si on le rendait à la vie, et 4 heures après le pauvre Lazare y renaissait, et au bout de 4 jours il buvait avec délices

d'ecellent Bordeaux. A ce premier miracle ont succédé beaucoup d'autres, et nous devons dire que, sans les impardonnables imprudences et l'impéritie de quelques personnes qui environnaient les malades, nous n'aurions à regretter que la perte d'octogénaires, de tout petits enfants ou de sujets dont la mauvaise constitution ne pouvait résister à la fois et aux cruelles atteintes du mal, et aux moyens énergiques de l'art.

Gloire donc et éternelle reconnaissance au docteur Perrussel, le souvenir de ses éminents services, et de son sublime dévouement ne périra jamais dans le canton de Soulaines. On n'oubliera pas surtout le moment magnifique, où vaincu par la fatigue et la maladie, étendu à son tour sur son lit de douleur, et ne perdant rien de son énergie, il donnait sans interruption le jour et la nuit, avec la plus étonnante précision et le plus rare bonheur, plus de deux cents consultations.

Si le Maire a eu à déplorer dans une circonstance si désespérante, le défaut de dévouement et de concours de quelques personnes sur lesquelles il avait droit de compter ; il est heureux de pouvoir signaler des traits de dévouement qui ne peuvent être dignement récompensés que par celui qui les inspire.

Pendant les quatre semaines de combat, quatre Sœurs de la Providence n'ont pas cessé de se montrer à la brèche : Sœur Clotilde entre autres, leur digne supérieure et Sœur Marthe, ont fait des prodiges de charité et n'ont quitté le glorieux champ de bataille que blessées mortellement par l'ennemi ; elle sont, nous n'en doutons pas, redevables de leur salut autant aux ardentes prières d'une population reconnaissante qu'aux soins éclairés du docteur Perrussel.

Le Commissaire de police et la gendarmerie n'ont pas fait défaut non plus. Le brigadier Ronfort s'est principalement fait remarquer, par un concours aussi intelligent qu'actif, et a aussi failli devenir victime de son zèle.

Des jeunes gens généreux se sont également distingués par de nobles sacrifices ; l'un d'eux, simple ouvrier : Zacharie Vessier, est constamment resté à la disposition du Docteur, l'a suivi dans

ses courses et a partagé toutes ses fatigues ; il n'y a pas d'expressions pour peindre un pareil dévouement.

Le Maire, ne pouvant, sans parler de lui-même, consigner ici tout ce qu'a fait le digne Curé de la paroisse, se borne à dire que : confondant leurs attributions respectives, ils n'ont cessé d'agir de concert, et que cette douce harmonie n'a pas peu contribué à élever le courage abattu d'une population consternée.

REMARQUE ESSENTIELLE.

Visites du Docteur Perrussel, médicaments fournis par lui, tout a été gratuit.

Résumé :

Malades de la Suette....	110	Morts de la Suette.......	»
Malades de la Cholérine.	105	Morts de la Cholérine..	»
Malades du Choléra.....	56	Morts du Choléra.......	17
Total....	271	Total....	17

Cholériques traités par le Dr Perrussel.....	51 ;	Morts....	12
id. traités par un Officier de santé.	3 ;	Morts....	3
N'ont été traités par personne................	2 ;	Morts....	2
Cholériques........	56 ;	Morts....	17

Pour copie conforme à la statistiques formulée par Nous, et adressée au Ministre.

Le Maire de Soulaines, le 8 septembre 1854.

L. Pinot.

AUTRES COMMUNES DU CANTON DE SOULAINES.

Prié par l'Autorité supérieure d'aller donner ses soins aux Communes privées de médecin, M. le docteur Perrussel visita les Communes suivantes et leur prodigua, malgré la distance et son état de santé, avec le même zèle, les soins et secours nécessaires à leurs malades.

Commune de Saulcy, à quatre lieues, population 204 habitants.

Suette....	22	Cholérine....	20	Choléra...	10
Guéris...	22	Guéris........	19	Guéris.....	9
		Mort.........	1	Mort.......	1

Commune de Thors, à deux lieues 1/2, population 208 habitants.

Suette....	17	Choléra....	7
Guéris....	17	Guéris......	7

Commune de Morvilliers, à 3 lieues, population 712 habitants.

Suette....	14	Cholérine....	19	Choléra...	7
Guéris....	14	Guéris........	19	Guéris....	6
				Mort..	1

La durée du service médical du Docteur n'a été dans ces Communes que de 15 à 20 jours. D'autres médecins étant venu remplacer M. Perrussel.

Pour copie conforme aux statistiques formulées par les Maires, le 9 septembre 1854.

Le Maire du canton,
L. Pinot.

Comme on vient de le voir, nous n'avons été pour rien dans la rédaction de ces notes; nous avons tenu à rester à l'écart, pour laisser à l'Autorité toute sa liberté de contrôle.

Il est donc bien avéré par ces relevés : que dans notre service médical, aucune cholérine, aucune suette, si facilement transformées en choléra, en maladie grave, partout ailleurs, n'a subi d'aggravation fâcheuse, malgré l'influence épidémique qui nous entourait.

Nous croyons que c'est là un avantage remarquable dont notre méthode peut se glorifier.

De plus, en compulsant en totalité des malades que nous avons soignés de près ou de loin, nous trouvons, savoir :

Choléra. . . .	74.
Cholérine. . .	144.
Suette.	163.

Ce qui nous donne un total contrôlé de 381 malades atteints de l'épidémie.

Si, maintenant nous ajoutions ici les malades que nous avons traités en dehors de notre circonscription, et dont les chiffres peuvent aussi bien être certifiés, nous dépasserions bien au-delà le nombre de 400, sur lesquels notre mortalité s'élevant d'une part : à 15
de l'autre à 3
nous fournirait le total de 18 décès sur 400 épidémiques!

Or, comme tous nos adversaires, dans leurs compte-rendus, n'ont pas différencié l'espèce de maladie, et ont tout désigné par le titre collectif *d'épidémiques*, en défalquant le chiffre des décès sur le tout; nous appelons sérieusement l'attention des hommes justes, sur la supériorité de notre statistique.

Ainsi en raisonnant dans leur sens, nous devons donc chercher la proportion de 18 sur 400. Ce qui nous donne 4 1/4 sur 100.

Et en ne prenant que le chiffre de nos 80 cholériques, nons arrivons alors à 21 ou 21 1/2 sur 100, en face de 55, 64, 66 ! ! chiffre de nos adversaires!

Or, qui peut se vanter en allopathie d'un pareil progrès!

Et cependant, nous ne le donnons pas comme ce qui a été fait de mieux par notre méthode; nos confrères ont été plus heureux comme on le sait, et nous même, en 1835

et 1849, avions mieux réussi. Aussi attribuons-nous aux chances défavorables qui nous ont entouré, à la pauvreté des communes, au manque de soins, de secours opportuns, l'espèce d'insuccès que nous avons obtenu, et dont nous ne pouvons nous empêcher d'être très-heureux pourtant, en face de nos adversaires.

Il nous paraît donc à nous, comme aux Magistrats qui nous ont tous vu partout à l'œuvre, parfaitement démontré : que notre méthode de traitement est supérieure à l'ancienne, au moins pour le choléra.

En effet, si nous rapprochons les chiffres sur lesquels se repose et dont se glorifie tant, la prétendue médecine rationnelle, la méthode dite *numérique* ; nous voyons que l'Académie à constaté que par ses procédés, la mortalité a été :

En 1832 de 66/75 sur 100
1849 de 64/25 sur 100
1854 de 55/60 sur 100

Or, aucune de nos statistiques d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de France, ne portent le chiffre de l'homœopathie au dessus de

12 à 15 sur 100.

Il est facile de conclure en faveur de quelle science médicale doit se prononcer le Gouvernement.

Que l'Académie se décerne donc les honneurs de la victoire, libre à elle, puisque tel est son bon plaisir ; mais si le Gouvernement s'y laisse prendre, que l'opinion publique s'y trompe, c'est là ce que nous n'admettrons jamais.

On ne doit donc pas trop s'étonner en face des influences qui pèsent sur le Pouvoir, des positions que renverse-

rait l'admission de l'homœopathie dans l'École, des résistances que nous rencontrons partout, des passe droits dont nous sommes victimes.

Rien de tout cela ne nous étonne; nous connaissons trop l'esprit de notre temps, pour ne pas en subir les tyranniques influences ; mais nous savons trop bien aussi, la fragilité des choses *humaines*, pour ne pas leur préférer cent fois, l'éternité des choses *divines*.

Aussi laisserons-nous les Maîtres du jour, se glorifier à leur aise, et se décerner les honneurs qui leur vont; le temps n'est pas loin où la lumière éclatera sur toutes ses faiblesses; et où la vérité, fière à bon droit et délivrée de ses entraves, prendra hautement sa place au soleil.

Médecins qui nous poursuivez de vos dédains, vous ne voyez pas que vous nuisez à la considération de notre sacerdoce, et que les coups que vous portez à des confrères, trahissent beaucoup trop les petites passions auxquelles vous entraîne un mauvais esprit d'envie et de partialité.

Apôtres de la science et de la charité, les misères de ce monde sont assez grandes déjà, sans avoir besoin de les accroître encore, de nos faiblesses et de nos méchancetés! déposons donc toute haine, toute jalousie, travaillons avec ardeur au salut de tous, déracinons partout l'erreur et le mensonge; et ouvrant les livres du passé, pour y inscrire les pages de l'avenir, souvenons-nous bien : que s'il y a, durant notre vie, au-dessus de nous, l'iniquité de nos contemporains; il y a, au-dessus d'eux et de tous, la voix de la postérité et le jugement de Dieu, toujours favorables aux vaincus.

CONCLUSON OU LETTRE D'ENVOI

A S. E. LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE, DU COMMERCE ET DES TRAVAUX PUBLICS.

Monsieur le Ministre,

C'est sous votre direction que se trouve placé le service médical qui s'occupe des épidémies, et c'est, à ce titre, que la nomination des médecins, l'organisation des secours vous regardent exclusivement, en dehors, toutefois, du côté scientifique des diverses méthodes thérapeutiques employées, et pour lesquelles vous vous en rapportez entièrement à l'Académie de médecine, seule compétente encore à ce sujet.

C'est grace à la mission officielle dont vous m'avez honoré, que j'ai étudié, une fois de plus, la question si débattue encore, de la valeur de l'Homœopathie; et que j'ai pu m'écrier, au milieu des faits qui m'ont frappé : « Oui, elle guérit cette médecine nouvelle tant décriée » par la Faculté; elle guérit, et triomphe seule du fléau » terrible qui revient si souvent décimer notre beau pays ! »

C'est à votre justice, à votre bienveillance, que je dois aussi la récompense honorable qu'on puisse le plus désirer après l'estime de ses concitoyens, parce que comme elle, en nous dédommageant de nos peines, elle peut ajouter aux élans du cœur, à l'ardeur du dévoûment.

C'est donc à vous, Monsieur le Ministre, que je devais

le récit véridique de mes travaux, de mes observations, pendant cette rude campagne qui comme celle d'Orient, mais hélas, sans raison civilisatrice, a coûté à notre patrie, tant de nobles enfants, de généreux défenseurs. (1)

Je n'ose espérer avoir rempli, dans ce mémoire, la tâche que je m'étais imposée; mais du moins, je puis bien affirmer : que je n'ai écouté que la voix de mon cœur et les conseils de ma raison, pour vous dire, sous les couleurs les plus vraies, les impressions éprouvées, les observations recueillies sur cet autre champ de bataille L'ÉPIDÉMIE! où luttent avec le même courage, le même zèle, le prêtre, la religieuse, le médecin, ces fidèles et intrépides soldats de la charité.

Je puis donc, en résumant ce travail, et en m'en rapportant aux statistiques de mes honorables confrères, exposer à votre Excellence, les avantages obtenus par notre méthode, avantages qui ont été connus et constatés en tout lieu, par l'autorité et les personnes les plus dignes de foi.

Savoir :

1° La possibilité, aujourd'hui incontestable, de prévenir le fléau, par l'emploi, habilement fait, des moyens que nous conseillons;

Préservation des plus avantageuses, pour les établissements publics et religieux, pour les ateliers, les lycées, les armées et les camps.

Il est impossible qu'un service aussi éminent rendu par

(1) Les statistiques portent à 130,000 le nombre des victimes de l'épidémie de 1854!!

notre méthode, ne soit pas pris en sérieuse considération aussitôt que l'Empereur en aura acquis, comme nous, et par vos soins, la preuve évidente et infaillible;

2° Une différence de plus des 3/4 en notre faveur, dans la mortalité, vis-à-vis des autres méthodes généralement employées;

3° Une économie immense de temps et de frais, dans la distribution et l'usage de nos moyens;

4° Enfin, et comme perfection de l'œuvre:

La certitude, à peu près positive, de réduire à néant ou aux simples limites d'une maladie ordinaire, le fléau le plus terrible, et qui se joue, avec le plus d'opiniâtreté, des procédés les plus vantés par la médecine officielle.

De tels avantages désormais indéniables, et qui ont conquis malgré tout, la confiance d'hommes honorables, l'appui des Magistrats, des Maires, des Curés; et qui se produisent journellement dans un des premiers hôpitaux de Paris (Beaujon), peuvent-ils vraiment, rester plus longtemps étrangers au Pouvoir, et ne semblera-t-il pas à votre Excellence: qu'un fait qui touche d'aussi près aux intérêts de l'humanité, mérite vraiment toute votre sollicitude, toute votre protection?

L'humanité peut-elle rester toujours le jouet des aberrations de l'esprit de parti, et souffrir cruellement des retards inconsidérés qu'on fait subir, à tort, à l'avènement des découvertes, des progrès opérés dans son sein?

L'histoire ne nous offre-t-elle pas déjà, dans ses annales, d'assez lugubres pages, qui laissent aux fils, comme un triste héritage, la honte dont se sont couverts leurs pères, par les persécutions envenimées dont ils ont assailli chaque découverte?

Faut-il rappeler ici ce prodigieux investigateur du XVI[e] siècle, *Paracelse*, qui dota la chimie médicale de précieux minéraux, contre lesquels le parlement fulmina avec tant de colère!... et qu'un siècle plus tard, à peine, un autre décret vint conseiller et mettre en honneur!

Cette modeste écorce, le *quinquina*, que des sauvages nous proposèrent contre la fièvre, ne fut-elle pas tout d'abord, condamnée!... avant d'être élevée au rang suprême de la faveur qu'elle a atteint aujourd'hui!

La vaccine ne serait-elle pas encore sous le coup de la proscription qui l'annihilait, sans le courageux dévoûment d'un La Rochefoucault, qui en faisant pratiquer sur ses enfants, la terrible opération! fit, par ce fait, de cette admirable découverte, un des plus grands bienfaits que nous ait accordés la Providence.

La vapeur, cette puissance aujourd'hui partout victorieuse, ne voue-t-elle pas au ridicule le mot : *impossible*!... prononcé contr'elle?... Et l'Institut en la condamnant, n'a-t-il pas enlevé au génie de Napoléon I[er] un des leviers le plus puissants que la destinée avait placé sous sa main, pour porter le monde sur les rives d'une civilisation plus avancée?

Rappellerai-je ce tubercule nourricier, sainte manne du désert, panacée du pauvre, que notre Parmentier eut tant de peine à faire accepter de nos savants.... la pomme de terre! sans laquelle tant de populations faméliques périraient de misère, et dont l'introduction en France, pourtant, ne pouvait froisser aucune gloire, léser aucun intérêt!

Citerai-je encore, les noms désormais immortels : de

Galilée, de Franklin, de Vésale, d'Harvey, de Guttemberg, etc., tous attachés à des découvertes autrefois condamnées, et aujourd'hui hautement glorifiées avec leurs auteurs!

Tant de faits aussi mémorables et tristes, ne suffisent-ils pas pour mettre le comble à nos regrets, et pour appeler désormais plus d'équité et de raison dans nos jugements?

Vous ne laisserez donc pas, Monseigneur, vous le Ministre du peuple le plus avancé, le plus généreux du monde, renouveller les tyrannies, les dénégations du passé, et vous provoquerez, au contraire, nous l'espérons, l'attention du Pouvoir sur la question la plus sérieuse, la plus utile qui puisse intéresser notre époque?

Non, vous ne souffrirez pas plus longtemps que des hommes honorables, des savants, des médecins soient le jouet des caprices ou des volontés d'une secte ou d'une Faculté, intéressées, peut-être, à comprimer leur élan, à étouffer leur voix?

Vous ne voudrez pas que, nouvelle vaccine, l'homœopathie subisse encore les foudres de l'Académie, au détriment de la liberté du progrès, du bonheur de l'humanité?

Nous savons tous, il est vrai, qu'on doit se défier d'une nouvelle doctrine qui tendrait à ébranler la morale ou la base de la société; mais lorsque son but est de soulager, de guérir même, notre pauvre génération accablée par tant de maux, ne doit-on pas aider à la lumière qui nait à l'horizon, et faire, que soleil nouveau, elle s'étende au loin et réchauffe, ranime partout les êtres souffrants et malheureux?

Faut-il donc que toujours, subissant plutôt les erreurs

que les lumières de l'esprit humain, les découvertes aient à souffrir les persécutions de leurs contemporains? Ah, s'il en est ainsi, Monsieur le Ministre, notre doctrine, depuis 70 ans en Allemagne et 30 ans en France, a noblement déjà payé son tribut dans ce genre !

Mais, si au contraire, Dieu a réservé aux cœurs généreux, aux nobles intelligences, la haute mission de propager, envers et contre tout, les choses les plus utiles à son peuple ;

Si les vastes empires, les puissantes nations n'ont été créés que par les grands ministres ; quel plus beau rôle peut être offert à votre Excellence, que celui d'être l'initiateur d'une vérité, et l'introducteur dans les écoles, dans les hospices : d'une réforme thérapeutique qui doterait notre belle France d'un bienfaiteur, d'un La Rochefoucault de plus.

Votre influence, Monsieur le Ministre, aura plus de poids que nos vaines sollicitations, en faveur de notre cause qui est celle de tous.

Nous ne pouvons plus rester ainsi, à l'état de doctrine militante, formant une école en face de l'école, ayant nos droits à côté de ceux de l'Université, sans avoir en mains les mêmes pouvoirs qu'elle.

Nous existons et grandissons partout; nous envahissons les familles, les populations; nous sommes vainqueurs en pleine épidémie, appelés et décorés par le Pouvoir;... et l'on voudrait nous mettre au ban de l'Académie, nous parquer ainsi que des ilotes, comme des apostats, comme des condamnés !

Ah ce scandale doit finir!... et pour cela, il suffira au

Pouvoir, d'exiger sur nos travaux, à tous, sur nos prétendus succès : l'enquête sérieuse que nos adversaires n'ont pas eu le courage de réaliser.

La France, dans ses jours d'épidémie, ne veut plus rester comme une noble victime, tiraillée entre l'erreur de passé et le progrès du moment; elle est lasse de payer de son sang les vanités et l'orgueil de certains savants; elle veut en finir avec les médiocrités du jour et les aberrations en honneur; elle demande donc l'enquête, elle la veut, elle l'exige.

Près de soixante départements ont été plus ou moins décimés par le choléra: dans un grand nombre les deux médecines rivales ont été à l'œuvre et en présence; partout les régistres des faits ont été tenus exactement par l'autorité; partout il sera facile de relever les chiffres, de compter nos morts, de prononcer enfin.

L'été approche, le fléau nous menace déjà, de l'Orient; que l'intérêt public exige donc que les mesures les plus sages, les plus promptes soient prises, et que les moyens les plus efficaces soient hautement avoués et répandus par le Pouvoir.

En face de désastres aussi grands, de services aussi certains, il s'agit bien de considérations à ménager, de vanités à servir, de décorations à prodiguer ! Il s'agit de l'humanité qui va souffrir, d'une erreur qu'il faut terrasser, d'une vérité qu'il faut acclamer au grand jour.

Depuis plus de 25 ans déjà, en France, sur la brèche chaque jour, soldats d'une cause toute de paix et de charité, nous avons bien acquis le droit d'être jugés sur nos actes; c'est donc au nom de la science, du bien et de l'hon-

neur, que nous demandons tous, à votre Excellence: de provoquer le jugement définitif qui doit réduire à néant notre médecine, si elle est une erreur, ou l'élever au rang qu'elle mérite, si elle est une vérité.

Dans cette heureuse espérance, où me place votre ardent amour du vrai et de la justice, daignez agréer,

Monseigneur,

Mes sentiments les plus distingués pour votre personne, et l'assurance de mon entier dévoûment à la cause de la science et de l'humanité.

Paris, mai 1855.

Dr Perrussel.

LA MÉDECINE

Elevée au rang des sciences positives.

Suite. (1)

§ 3.

L'ORGANISME.

Synthèse des rapports qui lient, dans les corps organisés, l'élément générateur atôme *aux autres éléments générateurs de la science et aux principes généraux qui en découlent.*

L'homme fait pour la vérité, la délaisse trop souvent pour le mensonge.
(Guyard — *La médecine jugée par le médecins.* page 93.)

LXXV. Un organisme quelconque ne peut se développer dans un milieu différent de celui où préside la force qui doit lui communiquer le mouvement duquel doit résulter son accroissement et le développement qu'il peut atteindre.

(1) Voir le numéro de décembre, janvier et février.

LXXVI. Rien ne démontre que les tendances chimiques des éléments d'un organisme quelconque, aient la faculté de produire, à elles seules, le mouvement continu de composition et de décomposition qui s'y manifeste. Mais tous les faits physiologiques, desquels on ne force pas la signification par des explications hypothétiques, concourent à prouver le contraire.

LXXVII. L'organisme matériel dépourvu de la force qui préside à ses mouvements n'est qu'un composé de solides et de liquides réduits à l'impuissance de manifester aucun des phénomènes de la vie, et n'a d'autres propriétés que celles qui sont le partage des corps inertes.

LXXVIII. L'organisme matériel ne possède et ne peut posséder *en soi*, pour résister aux causes de toute nature qui tendent à le détruire, d'autres facultés que celles qui résultent des qualités physiques de ses tissus et de ses liquides. Vivant, il n'en a pas d'autres que celles qui lui sont communiquées par la force qui lui donne le mouvement.

LXXIX. L'organisme matériel ne remplit donc dans tous les phénomènes de la vie qu'un rôle passif, et ne se trouve doué d'aucune propriété active à l'égard de la force qui préside à ses mouvements.

LXXX. Aucun des phénomènes qui se passent dans l'organisme ne peut être le résultat d'une action, physique, chimique ou mécanique, et réciproque des particules matérielles constituantes ou intégrantes du corps vivant.

LXXXI. L'organisme matériel peut être modifié, altéré matériellement, par des agents matériels, (trau-

matiques, escarrotiques, rubéfians), mais il ne peut l'être dans son mode de vitalité que par des agents dynamiques, par l'intermédiaire du dynamisme vital, et par suite de la réaction que celui-ci oppose aux agents de destruction de toute nature, pour rétablir l'intégrité des tissus qui sont devenus plus ou moins impropres à ses manifestations normales.

LXXXII. L'organisme matériel est la voie de communication nécessaire aux actions dynamiques qui s'exercent sur le dynamisme vital et aux réactions que celui-ci leur oppose activement et en vertu de sa loi.

LXXXIII. L'organisme matériel, considéré dans le principe de son développement n'est que LE MILIEU DANS LEQUEL S'EXERCENT LES ACTIONS ET LES RÉACTIONS D'UNE FORCE VITALE.

LXXXIV. L'organisme considéré à une période quelconque de son développement n'est que LA MATIÈRE DISPOSÉE POUR SUBIR ET MANIFESTER LES RÉSULTATS DES ACTIONS ET DES RÉACTIONS INCESSANTES DE LA VIE.

LXXXV. Les actions et les réactions du dynamisme vital impriment donc à l'organisme tous les mouvemens qui se trouvent désignés par les mots : actions vitales, fonctions organiques, et ceux que nous nommons : phénomènes pathologiques, expressions symptômatiques, symptômes morbides.

LXXXVI. Les fonctions organiques, les actions vitales ne sont donc pas la vie, mais les expressions de la vie, les manifestations sensibles de la force essentielle qui constitue la vie.

LXXXVII. Quand les réactions du dynamisme s'exer-

cent contre une cause dynamique qui tend à entretenir l'énergie qui lui est nécessaire pour seconder toutes les actions vitales dans la mesure des besoins de l'organisme, on dit que les subtances dont la virtualité a provoqué ce mode de réaction sont des substances alimentaires.

LXXXVIII. La nutrition étant une fonction organique subordonnée à la présence dans l'organisme de substances alimentaires, ces substances agissent nécessairement d'une manière dynamique sur le dynamisme vital pour le solliciter à cette fonction et lui communiquer l'énergie nécessaire à son accomplissement. Donc elles sont pourvues d'une propriété dynamique.

LXXXIX. Les matières alimentaires soumises aux actions vitales qui opèrent leur élaboration et leur transformation progressive, se trouvent sous la dépendance de la force qui préside à tous les mouvements de l'organisme, et vivent de la même vie que cet organisme.

XC. Si la nature dynamique de la vie implique, pour les causes qui tendent à lui maintenir son énergie, ou à la neutraliser, la nécessité de n'exercer sur elles qu'une action dynamique, il est évident qu'elle peut résister plus ou moins bien, plus ou moins mal, ou même succomber sous l'action prépondérante de ces causes.

XCI. Quand le dynamisme vital résiste bien à toutes les causes dynamiques qui l'obligent à une réaction incessante, l'organisme matériel ne manifeste que les phénomènes propres à l'état normal, et l'on dit que le sujet jouit de la santé.

XCII. Quand le dynamisme vital résiste plus ou moins mal à l'action des causes dynamiques qui l'im-

pressionnent, les phénomènes qui manifestent l'état anormal apparaissent dans l'organisme et l'on dit alors que le le sujet est malade.

XCIII. Quand le dynamisme vital se trouve neutralisé par l'action dynamique d'une cause quelconque, l'organisme devient impuissant à manifester la vie. On dit alors que le sujet est mort.

XCIV. La mort est donc la neutralisation absolue de la force qui préside à tous les mouvements de l'organisme.

XCV. Les substances alimentaires exerçant sur le dynamisme vital une action dynamique, quoique cette action tende par sa nature au bien du système, il est évident qu'il peut arriver que le dynamisme vital résiste mal à l'incitation qui lui est portée et que l'action dynamique de ces substances devienne une cause nocive.

XCVI. Nous désignons sous les expressions de *causes nocives* ou *dynamisme morbide* toutes les causes dynamiques qui tendent à neutraliser le dynamisme vital, contre lesquelles celui-ci résiste mal et dont l'action intime et mystérieuse provoque dans l'organisme cet ensemble de phénomènes que nous appelons : la maladie.

XCVII. La nature *essentielle* des forces que nous désignons sous le nom de dynamisme morbide, et la manière dont elles se comportent pour agir sur le dynamisme vital, par l'intermédiaire de l'organisme, est un mystère. Leur existence est un fait physiologique indéniable.

XCVIII. Lorsque le dynamisme vital résiste mal à l'action dynamique d'une cause nocive, et lorsque l'organisme manifeste les phénomènes de la maladie, si un troisième agent dynamique lui communique un énergie suffisante

pour seconder sa résistance et l'aider à triompher de celle-ci, on dit que le sujet qui était malade se trouve guéri.

XCIX. La guérison est donc le retour à son état normal d'énergie et de régularité d'action sur l'organisme, de la force qui préside aux mouvements de celui-ci.

C. La guérison n'est absolue que lorsque la cause dynamique qui a procuré la maladie a été neutralisée, et que les phénomènes qui manifestent l'existence de celle-ci n'apparaissent plus dans l'organisme, ou ne s'y montrent qu'après une intervalle de temps plus ou moins long relativement à la persistance qu'elle affecte ordinairement.

CI. Les agents dynamiques qui jouissent de la faculté d'accroître l'énergie du dynamisme vital et de l'aider à triompher des actions dynamiques qui tendent à le neutraliser lui-même, sont des forces intrinsèques aux substances qui méritent le titre de médicaments.

CII. De même que l'esprit humain admet qu'il existe des corpuscules atômiques ou non, mais mystérieux pour lui, et inaccessibles à tous ses moyens d'investigation, qui ont le privilége de faire naître la maladie; de même il doit admettre réciproquement, que des corpuscules de même nature peuvent exister et atteindre le dynamisme vital de manière à provoquer la guérison.

CIII. On désigne d'une manière générale par les expressions de dynamisme médicamenteux toutes les forces intrinsèques d'origines diverses, en vertu desquelles les substances médicamenteuses peuvent agir sur le dynamisme vital.

CIV. La manière dont ces forces, toutes également inconnues dans leur essence, agissent sur le dynamisme

vital, et se comportent à l'égard de l'organisme matériel qui leur sert d'intermédiaire et qu'elles traversent, est un mystère. L'existence de ce fait expérimental est indéniable.

§ 6.

Synthèse des rapports qui lient la vie dans l'organisme, aux états conditionnels qui la manifestent.

CV. *La santé*, a dit Broussais, *suppose l'exercice régulier de toutes les fonctions de l'organisme.* L'organisme n'exerce ses fonctions d'une manière régulière, que lorsque la force qui préside à tous ses mouvements résiste bien aux actions dynamiques de toute nature qui viennent l'atteindre.

CVI. On peut dire avec raison que la santé absolue est une pure fiction de l'esprit, parce que l'expérience démontre que la résistance de la vie aux causes qui la nécessitent incessamment ne s'exerce *jamais* d'une manière absolue et complète, sans provoquer, soit un malaise, soit une douleur physique, soit en un mot un trouble quelconque dans le libre exercice de l'intelligence, des sens, ou des fonctions de la vie organique du sujet.

CVII. Le mot, santé, n'est donc qu'une expression conventionnelle qui n'exprime rien de réel et de bien déterminé, mais qui sert à indiquer un état de maladie qui offre des nuances aussi variées et aussi multipliées que les constitutions.

CVIII. L'état de maladie, qu'on désigne généralement sous le nom de santé, n'empêche pas le sujet de fournir sa carrière, de vaquer avec aisance aux besoins de la vie

et d'éprouver encore un certain bien-être général alors même que certaines actions vitales s'exercent en lui avec peine, difficulté, douleurs; alors même que certains tissus présentent chez lui des altérations plus ou moins importantes, ou qu'il se trouve frappé de certaines infirmités incurables.

CIX. Les deux états conditionnels de la vie qui se trouvent désignés sous les noms de santé et de maladie sont, l'un et l'autre, sous la dépendance absolue de la force qui préside aux mouvements de l'organisme. Ils indiquent toujours un état particulier de résistance de cette force.

CX. Ces deux états conditionnels de la vie ne sont pas plus sous la dépendance du système nerveux, du système vasculaire ou de l'appareil digestif, que sous celle de tout autre système ou appareil organique, et les opinions médicales, qui proclament cette dépendance, ne sont que des théories spéculatives, des hypothèses sans fondement et de dangereuses utopies.

CXI. Il est essentiellement irrationnel de considérer ces deux états conditionnels de la vie comme des états opposés l'un à l'autre. On ne doit voir en eux que des modalités distinctes quand on les envisage à leur état extrême, mais qui se confondent précisément parce qu'il est impossible d'assigner une limite au-delà de laquelle s'opère la transition de l'un à l'autre.

CXII. La santé ne s'altère jamais sans cause (Broussais).

CXIII. La santé s'altère : 1° quand les stimulants manquent au dynamisme vital pour lui communiquer l'énergie qui lui est nécessaire pour seconder les actions vitales dans la mesure des besoins de l'organisme ; 2° quand les

stimulants agissent sur le dynamisme vital de manière à faire naître dans l'organisme des phénomènes qui contrarient la libre manifestation normale des actions vitales.

CXIV. Dans aucun cas, l'abondance du sang, de la bile, de la lymphe ou de tout autre liquide propre à l'organisme, ne peut être la cause première d'un dérangement quelconque dans la santé d'un sujet. Les théories médicales qui se fondent sur cette hypothèse pour expliquer l'origine de certains états maladifs, reposent sur ce vice de raisonnement qui consiste à prendre les effets pour la cause.

CXV. Tous les stimulants du dynamisme vital qui agissent sur lui dans un mode nuisible à la conservation du sujet, ou au libre exercice des fonctions organiques, ou des actions vitales, sont des poisons.

§ 7.

LA MALADIE.

Synthèse des rapports qui lient la maladie aux éléments générateurs de la science — aux principes générateurs de la médecine, à la vie et à l'organisme.

> Les symptômes de la maladie sont tout à la fois la traduction et le masque d'un besoin morbide.
>
> (Barret. *Des Besoins Morbides du système vivant*, page 3.)

CXVI. L'idée de la maladie est simple à raison de son principe, elle n'est complexe et décomposable qu'à raison de ses manifestations.

CXVIII. L'idée simple de la maladie est le principe générateur de toutes les manifestations qui la transforment en une idée complexe.

CXIX. L'idée la plus absolument simple que l'esprit humain puisse concevoir de la maladie et prendre comme point de départ de son étude, est l'idée d'une action dynamique nocive portée sur le dynamisme vital.

CXX. L'homme est malade quand les tissus de ses organes sont le siége de mutations appréciables au moyen des sens ou des procédés d'investigation de la science; quand les fonctions départies à son organisme manifestent des lésions perceptibles à l'intelligence ou aux sens; quand les actions vitales s'exercent chez lui avec peine, difficulté, douleur.

CXXI. Ces mutations, ces lésions et ces sensations constituent toujours des phénomènes différents de ceux qui sont propres à la santé absolue.

CXXII. Ces phénomènes sont des manifestations de la vie au même titre que ceux qui sont propres à la santé absolue; mais ils expriment les rapports de l'organisme avec la maladie.

CXXIII. La force qui préside à tous les mouvements de l'organisme occasionne ceux-là comme ceux-ci, mais elle exprime des rapports différents qu'elle entretient avec l'organisme, suivant qu'elle occasionne ceux-là ou ceux-ci.

CXXIV. Mutations ou lésions, ces phénomènes n'apparaissent que quand le dynamisme vital réagit *trop faiblement* et reste impuissant pour surmonter l'énergie de la cause dynamique contre laquelle il réagit.

CXXV. Donc la doctrine médicale qui admet, en prin-

cipe, des maladies reconnaissant pour cause un surcroît de vie, un surcroît de forces, et en tire la conséquence qu'on doit les guérir par un traitement débilitant, est erronnée. Elle se fonde sur cette hypothèse, que rien ne démontre et que la logique repousse, savoir : que la vie et la force du sujet résident dans le système vasculaire.

CXXVI. Ces mutations et ces lésions, considérées isolément ou dans leur ensemble, sont toujours le signe des efforts que fait la vie pour vaincre la résistance qu'elle éprouve à maintenir l'état normal des mouvements de l'organisme, et pour rétablir l'équilibre des fonctions troublées par une cause nocive. Elles sont l'expression et la mesure de la résistance qu'elle oppose aux efforts qui la nécessitent.

CXXVII. Ces mutations et ces lésions ne sont donc pas la maladie. Elle ne sont qu'un résultat, une conséquence, une manifestation sensible de la maladie. Elles sont à la maladie ce qu'une peinture est à la chose qu'elle représente, ce que les mots et les phrases sont à la pensée, la représentation de la chose, mais non la chose elle-même.

CXXVIII. Il est donc *essentiellement* irrationnel de comprendre, comme l'a fait dans tous les temps, et comme le fait encore aujourd'hui la médecine, la maladie avec les manifestations sensibles dont l'ensemble constitue l'état pathologique du malade. « On ne doit jamais per-
» dre de vue, qu'un état pathologique se compose tou-
» jours de deux choses : d'une virtualité morbide qui en
» est le fond, et des opérations sensibles qui en sont la
» forme ; que la première opprime et ruine le système,
» que l'autre délivre et régénère.

CXXIX. » La virtualité morbide est le mal absolu qu'il » est toujours fâcheux pour un homme sain de contracter. » La maladie, c'est-à-dire les opérations sensibles, les » symptômes, les mutations et les lésions, est une fonc- » tion médicatrice dont l'organisme a besoin.

CXXX. » Les efforts de la nature, éliminant ce qui » lui nuit, demeurent le fait le plus général de la spécu- » lation et de la pratique, et nous devons voir dans les » opérations pathologiques des retours spontanés à l'ordre » physiologique, ou des transactions avantageuses avec » un mal invincible. » (Barret : *Des Besoins morbides*, *du Système vivant*, pages 6 et 11.)

CXXXI. Donc, nous devons conclure, contrairement à l'opinion de l'auteur auquel nous avons emprunté les trois propositions précédentes, que toute opération pathologique est toujours bonne parce qu'*elle tend*, ainsi qu'il l'admet comme nous, *à délivrer et à régénérer le système*, et que quand elle ne tend pas *à provoquer un retour spontané à l'ordre physiologique*, *elle est une transaction avantageuse avec un mal invincible* (page 11).

CXXXII. Une opération pathologique ne peut être mauvaise, parce qu'étant toujours l'expression d'une réaction contre la virtualité morbide qui tend à opprimer et à ruiner le système, l'automatisme de la force qui préside à cette résistance implique de sa part la nécessité d'agir automatiquement et toujours dans le sens de sa réaction, dans le sens de la conservation de l'organisme aux mouvements duquel il préside. « Le médecin doit se gar- » der de la réprimer, il doit se conformer à l'adage : *quò* » *natura vergît eò ducendum,* » (Barret : *Loco citato*, p. 11).

CXXXIII. Donc LA MALADIE, CONSIDÉRÉE DANS SON PRINCIPE, RÉSIDE DANS L'ACTION INTIME, CACHÉE, MYSTÉRIEUSE QU'UNE FORCE NOCIVE A EXERCÉE OU EXERCE SUR LE DYNAMISME VITAL ET L'OBLIGE A UNE RÉACTION IMPUISSANTE. Elle est, suivant l'expression rigoureusement exacte du docteur Barret, *le mal absolu qu'il est toujours fâcheux pour un homme de contracter.*

CXXXIV. Donc LA MALADIE, CONSIDÉRÉE DANS SES MANIFESTATIONS, EST L'ENSEMBLE DES SIGNES SENSIBLES, MUTATIONS OU LÉSIONS QUI METTENT EN ÉVIDENCE UN ÉTAT ANORMAL CHEZ LE SUJET. Elle traduit l'existence du *mal absolu* contracté par l'homme sain.

CXXXVI. Le mode d'action que les causes nocives exercent sur la vie, ne saurait tomber sous les sens ni être apprécié dans ses effets primitifs, précisément parce qu'il est de nature dynamique. Il ne peut nous être révélé que par les phénomènes qu'il fait naître dans l'organisme.

CXXXVII. Si l'expérience démontre que l'action mystérieuse des causes nocives sur le dynamisme vital ne procure pas chez tous les sujets l'apparition des mêmes expressions symptômatiques, nous sommes forcés d'en conclure que tous les états pathologiques sont des maladies individuelles, et qu'il existe par conséquent autant de maladies qu'il y a de sujets malades.

CXXXVIII. Il est donc rigoureusement impossible de caractériser et de *définir* une maladie autrement que par la description exacte et minutieuse de tous les symptômes qui la manifestent.

CXXXIX. Le mode d'action que les causes traumatiques exercent sur l'organisme, et qui donne naissance

à divers états pathologiques, nous est parfaitement bien connu dans sa cause et dans *ses effets* primitifs sur l'organisme matériel ; mais les états pathologiques qui en résultent présentent un ensemble de phénomènes que nous devons évidemment attribuer à la réaction du dynamisme vital, et sont un effet secondaire dont la cause occulte est précisément l'action dynamique mystérieuse de l'agent traumatique lui même. Cette action dynamique est de même nature et tout aussi cachée que celle que nous attribuons aux autres causes nocives.

CXL. Si tout est mystérieux dans l'essence de la maladie, tout est, dans cette essence, inaccessible simultanément à notre intelligence, à nos sens et à nos moyens d'action. Donc les signes sensibles qui manifestent la maladie, sont pour nous tout ce qui la représente et tout ce qui la fait connaître.

CXLI. Les signes sensibles considérés tels qu'ils se présentent dans leur ensemble, et non isolément ou par groupes conventionnels, comme le fait toujours la médecine, représentent la maladie exactement et d'une manière complette.

CXLII. Si l'ensemble de ces signes représente la maladie et ne constitue pas le fond ou le principe de la maladie, il est de toute évidence qu'ils ne peuvent être la *cause* de la maladie.

CXLIII. Si les mutations et les lésions qui représentent exactement la maladie sont les seuls phénomènes sensibles de l'état pathologique du malade, il est évident que nous ne pouvons atteindre ce qui fait le fond de la maladie, la virtualité morbide qui est le mal absolu, qu'au moyen de

ces expressions symptômatiques qu'elle affecte, et après avoir fixé leurs rapports réciproques.

CXLIV. Si les mutations et les lésions que la virtualité morbide provoque dans l'organisme sont les seules choses que nous puissions connaître de la maladie, il est également évident que ce sont les seules qui puisse nous orienter et nous conduire pour découvrir le moyen de donner à la maladie la solution heureuse qu'elle comporte.

CXLV. Donc l'ensemble des expressions symptômatiques qui traduisent et manifestent l'existence d'une virtualité morbide en train d'action sur l'organisme vivant, est la seule chose que nous puissions espérer d'atteindre et de modifier dans la maladie.

CXLVI. Mais puisque l'ensemble des opérations pathologiques n'est que la somme des efforts (187) que le dynamisme vital développe contre une virtualité morbide en train d'action, il est vrai de dire que cette virtualité aura cessé d'agir, que la maladie aura disparu, que le sujet sera guéri, quand celui-ci n'éprouvera plus aucun symptôme de son état pathologique et que celui qui l'observera ne pourra plus en observer un seul.

CXLVII. Si l'ensemble des expressions symptômatiques qui traduisent et manifestent la maladie représente la somme des efforts que le dynamisme vital développe contre une cause nocive; s'il est la seule chose qu'il soit possible d'atteindre et de modifier dans la maladie; s'il est enfin tout ce qu'il y a à faire disparaître dans la maladie, il est exact de dire que cet ensemble d'expressions symptômatiques représente exactement toutes les aspirations médicatrices de la maladie, qu'il indique, en un mot, ce

que nous pouvons appeler les nécessités, les besoins, les exigences de la maladie.

CXLVIII. Si l'ensemble des opérations pathologiques (mutations et lésions qui manifestent la maladie) représentent toutes les aspirations médicatrices, indiquent tous les besoins de la maladie, il est évident que pour éliminer ce qui fait le fond de la maladie, l'essence de la maladie, le mal absolu que le sujet sain a contracté, il faut seconder ces aspirations, satisfaire ces besoins.

CXLIX. Donc il est rigoureusement exact de voir dans l'ensemble des expressions symptômatiques de la maladie, *les efforts que fait la nature pour éliminer ce qui lui nuit, et dans ces efforts, des retours spontanés à l'ordre physiologique ou des transactions avantageuses avec un mal invincible.* (Barret : *Loc. cit.* page 11.)

CL. Si les symptômes de la maladie n'en constituent pas le fond, l'essence ; s'ils ne sont que l'expression des efforts que fait la vie pour éliminer l'inconnu que nous désignons sous l'expression conventionnelle de *virtualité morbide*; s'ils ne sont que la somme des aspirations médicatrices de la maladie ; s'ils expriment les besoins, les exigences de la maladie, il est également incontestable qu'ils tracent la voie qu'il faut prendre pour seconder les efforts, pour obéir à ces aspirations, pour satisfaire ces besoins, pour éliminer cet inconnu.

CLI. Donc il est vrai de dire que les expressions symptômatiques de la maladie sont le terme corrélatif du rapport qui existe entre la vie et la maladie ; qu'ils expriment la liaison qui existe entre la vie et la maladie.

CLII. Donner aux aspirations médicatrices de la mala-

die la puissance dont elles se trouvent dépourvues; satisfaire les besoins de la maladie; éliminer l'inconnu de la maladie, guérir la maladie, sont donc quatre façons d'exprimer la même chose par le langage. Elles expriment les quatre rapports qui lient la maladie au médicament, quand on considère celle-là au point de vue de ses manifestations symptômatiques.

CLIII. Si les opérations pathologiques qui manifestent la maladie, indiquent la voie que prend le dynamisme vital pour éliminer l'inconnu qui fait le fond de la maladie, il est évident que pour guérir la maladie, pour neutraliser la virtualité morbide qui fait le fond de la maladie et contre laquelle la vie lutte sans succès, il faut pousser celle-ci plus énergiquement dans cette voie.

CLIV. Afin de pousser, avec espérance de succès, le dynamisme vital dans la voie qu'il prend automatiquement pour éliminer la virtualité morbide qui fait le fond de la maladie, il est évident qu'on devra n'agir sur lui qu'avec des modificateurs susceptibles de l'engager dans la même voie, alors même qu'il ne s'y trouverait pas engagé d'avance. Ces modificateurs auront seuls la puissance de guérir la maladie, attendu qu'ils établiront avec l'organisme des rapports identiques à ceux par lesquels le dynamisme vital tend à éliminer l'inconnu de la maladie.

CLV. Une force ne pouvant être mise en jeu que par un autre force, il est évident que le dynamisme vital ne peut influencer par des agents dynamiques.

CLVI. Si le dynamisme vital ne peut être mis en jeu que par des agents dynamiques, nous sommes forcés d'admettre 1° que des agents dynamiques peuvent seuls avoir

provoqué l'action intime, cachée, mystérieuse qui fait le fond de la maladie et donne naissance aux expressions symptômatiques qui la manifestent; 2o que des agents dynamiques peuvent seuls agir sur le dynamisme vital pour seconder sa réaction quand il tend à neutraliser une virtualité morbide contre laquelle il résiste sans succès.

CLVII. Donc, tout agent provocateur et tout agent curatif d'une maladie est nécessairement de nature dynamique. Si la nature matérielle de ces agents pouvait être démontrée, la logique nous forcerait encore d'admettre qu'ils ne peuvent avoir d'action sur le dynamisme vital qu'en raison de la force qu'ils recèlent, de la propriété virtuelle qui est inhérente à leur substance.

CLVIII. Donc il nous est déjà permis de conclure que : favoriser la réaction automatique du dynamisme vital contre la virtualité morbide ; agir sur lui avec des modificateurs susceptibles de l'engager dans la voie qu'il prend lui-même pour éliminer l'inconnu contre lequel il réagit ; exercer cette action avec des agents dynamiques, c'est évidemment satisfaire aux exigences des rapports naturels qui lient la vie au remède qui doit guérir la maladie.

CLIX. Les modificateurs dynamiques qui seconderont les efforts du dynamisme vital en l'engageant dans la voie de réaction qu'il est en train de suivre pour neutraliser une virtualité morbide, seront ceux qui auront la puissance de réveiller dans l'organisme un mode de souffrance, des expressions symptômatiques analogues, semblables ou même identiques à celui ou celles que la vie manifeste pour exprimer ses aspirations médicatrices, pour indiquer les besoins de la maladie.

CLX. Les modificateurs dynamiques qui jouiront de cette faculté seront donc les seuls qui auront le privilége de satisfaire simultanément aux exigences de tous les rapports naturels qui lient la vie à la maladie, la vie au médicament, la vie au remède, la maladie à l'organisme, la maladie au médicament, la maladie au remède, et de provoquer la guérison de la maladie par la voie scientifique.

CLXI. Les modificateurs dynamiques connus jusqu'à ce jour dans la science médicale, qui ont la propriété de réveiller dans l'organisme des souffrances, ou de provoquer des expressions symptomatiques identiques ou analogues à celles que la vie manifeste en maladie, sont ceux que HAHNEMANN a fait connaître et que la science a désignés depuis sous le nom de modificateurs HOMOEOPATHIQUES.

CLXII. Donc la recherche des modificateurs homœopatiques et de leurs propriétés est en dernière analyse, le but unique de la science du médicament ou matière médicale.

CLXIII. Mais puisque la guérison d'une maladie ne peut être effectuée que par des agents qui réveillent dans l'organisme des souffrances de même nature que celles qu'il éprouve déjà, n'est-on pas forcé de conclure que la formule SIMILIA SIMILIBUS CURANTUR, doit être considérée comme l'expression de la loi qui préside à la guérison des maladies, et qu'il est urgent de donner cette loi pour base et pour règle à la thérapeutique ?

CLXIV. Cependant hâtons-nous de dire qu'il y a, dans l'expression de cette loi, une imperfection de langage qui explique la répugnance que le sens commun éprouve à en accepter le sens, attendu que ce que l'on guérit par les semblables n'est pas la maladie, mais les souffrances qui ma-

nifestent la maladie et que l'on fait disparaître au moyen de médicaments doués de la faculté de provoquer des souffrances de même nature.

CLXV. Mais le résultat final du traitement des maladies par les procédés et les moyens de la loi des semblables, est d'obtenir la guérison par la voie des contraires, seule voie rationnelle et possible ; tandis que le traitement fondé sur la loi des contraires conduit au résultat final de la guérison par les semblables, chose impossible et que la logique repousse comme le sens commun.

CLXVI. Expliquons ces deux propositons paradoxales :

La Vie en réagissant contre une cause dynamique qui tend à la neutraliser *exerce* incontestablement une *action contraire* à cette cause qui est le principe, le fond de la maladie.

Les phénomènes symptomatiques que la vie provoque par cette *action contraire*, que nous nommons la réaction, sont donc un résultat et une manifestation de cette *action contraire*.

Donc l'agent dynamique qui, en secondant la réaction du dynamisme vital, l'excite à développer dans l'organisme des phénomènes symptômatiques de même nature que ceux qu'il est en train de manifester, agit incontestablement en secondant la réaction du dynamisme vital, puisqu'il provoque dans l'organisme des souffrances semblables à celles qui sont l'expression de cette réaction, et conséquemment antipathiques, c'est-à-dire, contraires comme elle à la cause qui est le fond, le principe, l'essence de la maladie.

CLXVII. Les remèdes administrés dans le but de mettre

un obstacle à la manifestation ou au développement des phénomènes symptômatiques qui expriment les aspirations médicatrices de la vie, qui indiquent les besoins de la maladie et tendent à éliminer l'inconnu de la maladie, exercent incontestablement une action *contraire* à ces aspirations, à ces efforts, à ces besoins, et par conséquent *contraire* à la guérison de la maladie. Or, au point de vue des résultats qu'ils entraînent, leur action est *analogue*, *semblable* à celle qui tend à produire la maladie, et tend comme elle à excéder la vie.

CLXVIII. On voit d'après ces explications que les agents dynamiques administrés, comme remèdes, conformément aux exigences de la loi des semblables, ne sont homœopathiques qu'aux manifestations de la maladie, qu'ils en secondent les aspirations médicatrices et qu'ils exercent réellement, en dernière analyse, une action *contraire* à ce qui est le fond, le principe, l'essence de la maladie.

CLXIX. On voit également que les remèdes administrés d'après les indications de la loi des contraires, n'ayant d'autre but que celui d'opposer un obstacle au développement des manifestations symptômatiques de la maladie, aux aspirations médicatrices de la maladie, sont homœopathiques à ce qui fait le fond, l'essence de la maladie, ne peuvent satisfaire les besoins de la maladie, tendent comme la maladie à faire succomber la vie, et ne peuvent par conséquent atteindre le but de la guérison de la maladie.

CLXX. N'avons-nous donc pas eu raison d'affirmer que le résultat final du traitement homœopathique est de guérir avec des remèdes *contraires* à la maladie, considérée au point de vue de sa cause première, de son essence, de son

principe ; et que le résultat de la loi des contraires est d'obtenir la guérison par les semblables, puisqu'elle met en usage les agents qui s'opposent à la réaction du dynamisme vital, aux aspirations médicatrices, et par conséquent à la guérison ?

CLXXI. Donc, nous sommes logiquement forcés d'admettre en principe : qu'un agent curatif quelconque ne provoque la guérison qu'autant qu'il est antipathique, contraire à ce qui fait le fond, l'essence de la maladie, et qu'on ne peut être assuré qu'il remplit ces conditions d'antipathie, qu'après avoir constaté qu'il est homœopatique aux expressions symptômatiques, aux aspirations médicatrices de la maladie.

CLXXII. Les agents curatifs que la médecine a décorés jusqu'à ce jour du nom de spécifiques ne sont que des agents homœopatiques aux expressions symptômatiques des maladies auxquelles elle les applique. L'expérience aveugle ou le hasard ont fait tous les frais de leur découverte.

CLXXIII. Le besoin non encore manifesté d'une expression symptômatique nouvelle (Crises), qui doit résumer les manifestations actuelles d'une maladie quelconque, est toujours exprimé par ces manifestations actuelles elles-mêmes, et secondé avec certitude dans son apparition par les mêmes moyens qui doivent satisfaire les besoins de la maladie, éliminer l'inconnu qui fait le fond de la maladie.

CLXXIV. Une expression symptômatique isolée peut à elle seule manifester tous les besoins d'une maladie, mais ces cas sont rares, tandis qu'un ensemble complet d'expressions symptômatiques indique toujours sûrement où la nature veut aller et où la thérapeutique doit la conduire. *Quò natura vergit eò ducendum.*

CLXXV. L'âge d'un sujet, son sexe, sa constitution, son températnment, etc., etc. peuvent fournir une expression symptômatique suffisante, dans certains cas, pour manifester les besoins les plus pressants d'une maladie ; mais en général, quoiqu'il faille toujours compter avec une expression de cette nature, elle n'a bien souvent qu'une valeur égale à celle des autres symptômes. Elle est une couleur du tableau bien plus souvent que le tableau lui-même.

CLXXVI. Les épidémies régnantes, au contraire, provoquent fréquemment l'apparition d'une expression symptômatique qui leur est propre, les caractérise et indique plus clairement qu'aucune autre les aspirations médicatrices de la vie. Cette expression ressort ordinairement du fond du tableau de la maladie aiguë ou chronique dont les sujets se trouvent individuellement atteints. Quelle que soit la diversité des tableaux individuels, l'apparition de ce symptôme suffit ordinairement pour emporter le fond du tableau et doit fixer particulièrement l'attention du médecin, parce qu'il indique toujours le besoin le plus pressant de l'épidémie.

CLXXVII. Certaines expressions symptômatiques apparaissent fréquemment à la suite des états pathologiques graves et prolongés, résument tous les autres besoins actuels de la maladie, et y suppléent d'une manière durable sans les satisfaire. Ces expressions symptômatiques sont ce que la médecine a désigné sous le nom de DISTRACTIONS MÉDICATRICES. Il est irrationnel de dire que les opérations pathologiques de cette nature constituent la guérison de la maladie.

CLXXVIII. Toute distraction médicatrice du dynamis-

me vital, qui résume momentanément tous les besoins antérieurs d'une maladie et y supplée en les satisfaisant, es la voie naturelle de guérison que suit le dynamisme vital pour vaincre la maladie sans le secours du dynamisme médicamenteux.

CLXXIX. Toute distraction médicatrice du dynamisme vital, qui résume les besoins d'une maladie et y supplée d'une manière durable sans les satisfaire, exprime avec plus d'évidence et d'énergie ces besoins, et atteste, par sa durée, la persistance et l'opiniâtreté de ceux-ci.

CLXXX. Lorsque le dynamisme vital, après avoir manifesté successivement et sans péril pour le sujet, sur plusieurs organes, sa réaction contre une cause nocive, concentre sur un point unique de l'organisme toutes ses aspirations médicatrices, les expressions symptômatiques qu'il y manifeste sont toujours la voie la plus courte et la plus sûre *pour délivrer le sujet de désordres antérieurs plus fâcheux et empêcher que d'autres ne reviennent*. Leur persistance est souvent la dernière planche de salut qui reste au malade.

CLXXXI. Cette dernière planche de salut est une distraction médicatrice de la nature de celles qui résument les besoins actuels d'une maladie sans les satisfaire. Elle est l'expression succincte des manifestations antérieures de la maladie et en indique les besoins actuels. Ce qui explique pourquoi ces manifestations antérieures reparaissent, ou pourquoi des expressions nouvelles, plus graves que les premières, ne tardent pas à se montrer, quand le médecin parvient à les *guérir* par les procédés adoptés par la thérapeutique fondée sur la loi des contraires, c'est qu'il réus-

sit seulement à faire taire, en les effaçant, le cri de détresse de la vie, sans atteindre et guérir ce qui fait le fond de la maladie.

CLXXXII. La médecine est dans le vrai quand elle envisage les *distractions médicatrices* de cette nature comme *des besoins morbides du système vivant*, attendu qu'elles résument toutes les opérations pathologiques antérieures qui avaient pour but *de délivrer et de régénérer le système.* Leur permanence atteste que la résistance du dynamisme vital ne peut maintenir les mouvements de l'organisme, qu'au prix de ces manifestations, et le sujet doit les accepter comme un moindre mal. Mais la médecine n'a possédé jusqu'à ce jour aucun moyen de distinguer celles qui sont devenues une nécessité pour la conservation du système, de celles qui peuvent être guéries par les remèdes appropriés, et c'est là ce qui explique le discrédit dans lequel sont tombées toutes les théories relatives à ces besoins morbides, ou aux maladies qu'il est dangereux de guérir.

CLXXXIII. La médecine des semblables reconnaît toujours cette dernière planche de salut et en mesure l'importance par les effets des agents dynamiques dont elle fait usage avec opportunité. Ces agents procurent une aggravation légère de l'expression symptômatique qui a délivré le sujet de désordres antérieurs plus fâcheux, et cette aggravation qui n'est jamais suivie de la guérison est néanmoins un soulagement apporté à l'état général du malade. Celui-ci reprend bientôt des couleurs et de l'embompoint, son moral se relève et sa constitution se fortifie. Cependant, ces agents homœopathiques à l'expression symptòmatique de la distraction médicatrice, ne peuvent réussir à procurer la

guérison du sujet que dans la mesure du possible, sans jamais dépasser cette mesure, c'est-à-dire, sans faire taire cette expression symptômatique qui est devenue un véritable *besoin morbide.* Ils réussissent précisément dans cette mesure, parce que limitant toujours leur action à seconder toutes les aspirations médicatrices du dynamisme vital, ils ne guérissent que ce qui est à guérir ; ils ne commandent pas à la nature, ils lui obéissent. Quand les efforts du dynamisme vital tendent à *jeter à la mer*, selon l'expression pittoresque du docteur Barret, *une partie de la cargaison du navire*, le médecin qui limite son action à épier et à suivre les pentes et les besoins de la nature, ne la retient pas dans sa chûte, parce qu'il sait que *la nature vivante ne se laisse mener que là où il lui plaît* ; QUÒ NATURA VERGIT EÒ DUCENDUM.

CLXXXIV. Si, comme nous l'avons établi dans nos propositions fondamentales, tous les phénomènes qui manifestent la vie ne peuvent être attribués qu'à l'action et à la réaction de la force qui préside aux mouvements des corps organisés ;

Si le principe d'un état anormal quelconque est toujours l'action mystérieuse qu'une cause nocive exerce sur le dynamisme vital ;

Si la maladie n'est qu'un état conditionnel de la vie qui se manifeste par des mouvements désordonnés dans l'organisme, quand le dynamisme vital est désaccordé par une cause nocive ;

Il est évident que la maladie n'est pas une entité, qu'elle n'est pas un organisme dans l'organisme, ni un parasite.

CLXXXV. Or, si la maladie n'est ni un être corporel,

ni une entité, elle ne peut être ni distinguée en espèces, ni classée comme l'a fait jusqu'à ce jour la médecine.

CLXXXVI. Mais si la maladie est toujours une individualité indivisible et insaisissable dans son essence, qui se manifeste par des signes perceptibles, mais essentiellement multiples et variables qu'il est impossible de distinguer et de classer en espèces et en genres, il est évident, qu'en les spécifiant, en les classant, en les distinguant, en leur assignant un siége, comme l'a fait la médecine, elle n'a classé, elle n'a spécifié, elle n'a distingué, elle n'a fixé le siége que des symptômes, que des signes de la maladie, et non des maladies qui les manifestent. Telles cependant ne sont pas ses prétentions....!

CLXXXVII. La médecine n'ayant vu jusqu'à ce jour dans la maladie, que les signes qui la manifestent, n'a donc fixé son attention que sur ce qu'elle présente de variable et de contingent. En groupant ces signes pour créer des entités factices, elle n'a groupé en réalité que des phénomènes, et quoique les imperfections et les nécessités du langage l'autorisent à affirmer qu'elle reconnait la maladie par l'ensemble des signes qui la manifestent, il est vrai de dire que l'ensemble de ces signes n'étant pas la chose elle-même, mais la représentation *accidentelle* de la chose, ne peuvent constituer des entités susceptibles d'une classification quelconque.

CLXXXVIII. Si la maladie n'est ni une entité ni un organisme dans l'organisme, comme l'enseignent, d'ailleurs, certaines théories incomplètes et inintelligibles, au fond, de la médecine ;

Si la maladie est toute entière dans l'action dynamique

qu'une cause nocive exerce ou a exercée sur le dynamisme vital ;

Enfin, si comme nous croyons l'avoir démontré, les phénomènes qui rendent la maladie sensible ne sont qu'un résultat de la maladie et sa manifestation extérieure, il est évident qu'une maladie quelconque affecte toujours l'organisme tout entier.

CLXXXIX. Donc il ne saurait y avoir de maladies locales. Celles que la médecine considère comme telles ne sont qu'un symtôme et n'en ont que la valeur. Quand elle s'exerce à les guérir par des moyens locaux, elle met un obstacle aux tendances médicatrices du dynamisme vital au lieu de les seconder. Elle étouffe le cri de détresse de l'organime au lieu de l'écouter et de le suivre. Quand elle ne hâte pas la mort du malade, elle prolonge inconsidérément la maladie au lieu de la guérir.

CXC. L'expérience démontre que le dynamisme vital ne réagit pas chez tous les sujets d'une manière uniforme contre les causes nocives de même nature, et que la même cause provoque des manifestations morbides souvent bien différentes suivant les sexes, les constitutions, les tempéraments, les âges, et les dispositions accidentelles et particulières des sujets qu'elle frappe. Donc, chaque état pathologique impose à la thérapeutique des conditions particulières de traitement, au point de vue de la diversité des manifestations qui lui sont propres. Donc il est, sinon impossible, du moins difficile de donner un nom aux maladies, et plus difficile encore de tracer, *à priori*, le traitement qui leur convient en raison de l'appellation qui leur est affectée.

CXCI. Les maladies aiguës, telles que la rougeole, la

scarlatine, la petite véroie, la milliaire, l'urticaire, etc., et certaines maladies chroniques telles que la gale, le cancer, la syphilis, qui reconnaissent pour cause un miasme fixe, aigu ou chronique, de nature dynamique qui manifeste sa présence par un certain nombre de symptômes toujours identiques chez tous les sujets, sont susceptibles de recevoir un nom qui les désigne; mais ce nom s'applique évidemment au principe morbifique, à la cause présumée qui les occasionne, à ce qui fait, en un mot, le *fond* de la maladie, et ne saurait s'appliquer à l'ensemble des symptômes qui la manifestent et servent à faire reconnaître sa présence. Cet ensemble de symptômes, si l'on en excepte un petit nombre qui sont fixes, constitue toujours un état morbide individuel essentiellement variable chez tous les sujets.

CXCII. Les maladies qui reconnaissent pour cause un miasme fixe, doivent-être assimilées aux épidémies, à ce point de vue, qu'elles provoquent toujours l'apparition de certaines expressions symptômatiques qui leur sont propres et les caractérisent.

Ces expressions symptômatiques doivent fixer l'attention du médecin parce qu'elles indiquent toujours le besoin le plus pressant de la maladie.

CXCIII. Il en est de la réaction par laquelle le dynamisme vital manifeste sa tendance à soustraire l'organisme à l'action dynamique d'une cause nocive comme de celle qu'il déploie contre le corps étranger qui fatigue les tissus et les rend impropres à exercer les actions vitales qui leur sont départies. Dans l'un et dans l'autre cas, le rétablissement de l'état normal ne saurait être obtenu avec prompti-

tude qu'en provoquant dans l'organe souffrant des phénomènes analogues à ceux qu'ils manifestent, c'est-à-dire en déterminant une incitation plus forte et par suite une réaction plus efficace du dynamisme vital.

CXCIV. Il en est de la guérison comme de l'action dynamique qui donne naissance à la maladie ; les effets primitifs de l'une et de l'autre ne peuvent nous être révélés que par les phénomènes qu'ils font naître dans l'organisme. Donc, les modifications que le dynamisme médicamenteux provoque dans l'organisme, étant la seule chose qu'il soit possible de connaître, elle est la seule que nous puissions soumettre aux procédés d'investigation de la science.

CXCV. Quelle est l'action intime qu'exerce le dynamisme vital sur la cause nocive qui l'a désaccordé, pour procurer la guérison ? De quelle nature est la modification qu'il apporte dans l'organisme ? Effectue-t-il la guérison, sous l'influence du dynamisme médicamenteux, par voie de neutralisation ou par voie d'expulsion de l'agent provocateur de la maladie ? Le dynamisme médicamenteux devient-il au contraire provocateur lui-même d'une nouvelle maladie qu'il substitue à la maladie naturelle ? Ne sont-ce pas là des faits mystérieux ? Pourquoi la science s'engagerait-elle dans la voie des conjectures, des explications sans but, des hypothèses sans fondement ? Toutes les sciences ne trouvent-elles pas une limite dans les faits primordiaux et inexplicables qui sont l'essence de la création, et l'homme ne s'est-il pas toujonrs égaré quand il a voulu les pénétrer ? Le fait de la guérison des maladies n'est-il pas un fait du même genre que celui de leur apparition ? Toutes les explications hypothétiques qu'on pourrait en donner ne seraient qu'un jeu de l'esprit.

CXCVI. Guérir une maladie c'est obtenir la disparition de tous les symptômes qui la manifestent sans que la mort du sujet suivent de près cette guérison, en pouvant être attribuée à de nouvelles manifestations symptômatiques de l'action dynamique qui faisait le fond de la maladie.

§ 8.

Le Médicament.

Synthèse des rapports qui lient le Médicament aux principes générateurs de la science, aux principes généraux de la médecine, à la vie, à l'organisme, et à la maladie.

Les médicaments ne puisent leur valeur que dans la force active dont ils se trouvent doués.
(Barbier : *Principes généraux de pharmacologie.*)

CXCVII L'idée du médicament est simple quand elle ne se porte que sur la propriété qu'il recèle. Elle n'est complexe et décomposable qu'autant qu'on envisage sa matière et les qualités physiques qui lui sont propres.

CXCVIII. L'idée simple du médicament est le principe générateur de toutes les modifications qu'il prévoque dans l'organisme.

CXCIX. L'idée la plus absolument simple que l'esprit humain puisse concevoir du médicament et prendre comme point de départ de son étude, est l'idée de force sous laquelle il envisage la propriété qu'il recèle.

CC. Si tout est mystérieux dans ce qui fait le *fond*, *l'essence* de la maladie ;

Si les symptômes sont ce qui la représente exactement,
S'ils sont la seule chose que nous puissions en connaître;
S'ils sont la seule chose que nous puissions en connaître et modifier ;

S'ils sont la seule chose qui puisse mettre l'esprit de l'homme en rapport avec elle,

Ils sont évidemment la seule chose qui puisse servir à l'esprit de fil conducteur pour découvrir et fixer les rapports essentiels qui doivent exister entr'elle et le médicament.

CCI. Si les symptômes représentent la somme des efforts que le dynamisme vital développe contre une cause nocive ;

S'ils représentent en même temps toutes les aspirations médicatrices de la maladie ;

S'ils en expriment tous les besoins ;

S'ils indiquent la voie qu'il faut suivre pour atteindre l'inconnu qui fait le fond de la maladie ;

Ces indications, ces besoins, ces aspirations, ces efforts expriment les rapports qui existent entre la maladie et les expressions symptômatiques qui la manifestent.

CCII. Donc les rapports qui lieront le médicament aux symptômes de la maladie seront ceux qui le lieront également à ce qui fait le fond, l'essence, l'inconnu, le mystérieux de la maladie, qui donneront, en un mot, au médicament la faculté de pouvoir devenir le remède de la maladie.

CCIII. La découverte, l'établissement et la juste appréciation de tous ces rapports seront donc, en dernière analyse, l'opération complexe qui devra servir de guide au médecin dans toutes les applications pratiques dont le but sera de transformer un médicament en remède.

CCIII. La guérison de la maladie ne pouvant être effectuée que par des modificateurs dynamiques capables de réveiller dans l'organisme, un mode de souffrance analogue à celui par lequel le dynamisme vital manifeste sa réaction contre une cause nocive, il en résulte que les substances qui réuniront la triple condition 1o d'être douées d'une force ou propriété virtuelle *sui généris*; 2° de pouvoir mettre en jeu le dynamisme vital ; 3o de provoquer par l'intermédiaire de ce dernier des expressions symptômatiques de la nature de celles qui constituent les aspirations médicatrices de la maladie, seront celles qui pourront être mises au nombre des médicaments et transformées en remèdes.

CCIV. « Les médicaments ne puisent leur valeur que » dans la force active dont ils se trouvent doués. (Barbier.)

CCV. La force active qui constitue l'*essence* du remède est ce que nous désignons par les expressions de dynamisme médicamenteux, quand nous la supposons en train d'action sur l'organisme, et par celles de propriété médicamenteuse, quand elle se trouve à l'état talent dans la substance qui la recèle.

CCVI. Cette force active ou propriété médicamenteuse est toute la nature dynamique du médicament. Elle échappe à tous les procédés d'analyse aussi bien que le dynamisme vital lui-même, et ne peut révéler sa présence que par les effets qu'elle produit sur celui-ci.

CCVII. Cette force ne saurait être multiple dans un médicament quelconque ; donc elle est une, essentielle, et *sui généris* pour chacun d'eux. Sa manière d'être et de se comporter à l'égard des corps qui la recèlent, et sa manière d'agir sur le dynamisme vital sont des mystères.

CCVIII. L'existence de cette force est un fait purement expérimental et indéniable, qui se manifeste par l'accomplissement des actions qu'elle exerce sur le dynamisme vital et secondairement par l'intermédiaire de celui-ci sur l'organisme. On ne peut la nier qu'en niant celle du dynamisme vital lui-même.

CCIX. Cette force existe *essentiellement* avec toutes les facultés qui lui sont propres dans la molécule élémentaire aussi bien que dans la masse pondérable du médicament.

CCX. L'expérience démontre de la manière la plus évidente que certains procédés de préparation ont la faculté de développer indéfiniment cette force active du médicament sans en changer la nature et les propriétés. Ces procédés de préparation tendent à obtenir la division presqu'indéfinie des molécules médicamenteuses, et consistent dans la trituration et la dilution pour les uns, dans la dilution seule pour les autres.

CCXI. L'expérience démontre encore que ces modes de préparation exaltent à un degré qui tient du prodige cette force active; qu'ils la communiquent par le contact au moyen du frottement moléculaire aux corps inertes qui ne se trouvent pourvus d'aucune autre; qu'ils l'y développent, l'y exaltent, par le fait de ce frottement, en raison de sa durée, en lui conservant toujours son identité de nature, et sans doute d'une manière analogue à celle par laquelle une pierre d'aimant communique indéfiniment sa propriété magnétique aux corps susceptibles de la recevoir et de la retenir.

CCXII. L'expérience seule peut faire découvrir et fixer quelles aptitudes virtuelles individualisent cette force dans chaque médicament.

CCXIII. Les différences qui existent entre les médicaments reposent essentiellement sur les facultés qu'ils possèdent de développer sur l'homme sain des phénomènes particuliers ou un certain ensemble de phénomènes différents de ceux qui caractérisent l'état de santé.

CCXIV. Les phénomènes différents de ceux qui caractérisent l'état de santé, qu'un médicament fait apparaître sur l'homme sain, expriment toujours l'ensemble des rapports qui lient ce médicament à la vie, à l'organisme et à la maladie suivant les besoins.

CCXV. L'action que le médicament exerce sur le dynamisme vital est la même sur l'homme sain et sur l'homme malade, tant que rien ne change ou ne modifie les rapports naturels du dynamisme vital et médicamenteux.

CCXVI. Les actions dynamiques des médicaments sont autant de causes nocives susceptibles de faire naître des maladies, c'est-à-dire de provoquer dans l'organisme une multitude de mutations organiques et de lésions fonctionnelles de même nature que celles qui sont la manifestation des maladies naturelles.

CCVII. Donc la connaissance exacte d'un médicament est la connaissance des rapports qui lient ce médicament à la vie et à l'organisme humain. Elle repose sur la connaissance de tous les changements qu'il peut provoquer dans l'organisme.

CCXVIII. Or, comme l'a dit Hahnemann, art. 20 *de l'Organon* : « Attendu qu'il n'y a pas moyen de re-
» connaître en elle-même, par les seuls efforts de l'intelli-
» gence, cette faculté cachée dans l'essence intime des
» médicaments, cette aptitude virtuelle à modifier l'état

» du corps humain, et par cela même à guérir les mala- » dies », l'expérimentation du médicament est le seul moyen d'en dévoiler les propriétés réelles, c'est-à-dire de faire connaître tous les effets qu'il a la faculté de produire sur l'organisme humain.

CCXIX. Mais si les médicaments n'exercent pas sur l'homme malade une action différente de celle qu'ils exercent sur l'homme sain, il est évident qu'on ne pourra juger des effets qu'ils doivent produire sur l'homme malade que par la connaissance de ceux qu'ils font naître sur l'homme sain.

CCXX. Donc, on ne doit utiliser les médicaments pour obtenir la guérison des maladies qu'autant qu'on a acquis la connaissance exacte des changements que chacun d'eux pris isolément provoque dans l'état normal de l'organisme.

CCXXI. L'ensemble des manifestations symptômatiques que chaque médicament peut produire sur l'homme sain, constitue ce que l'on désigne par l'expression de pathogénésie du médicament. Il exprime d'une manière complète la maladie médicamenteuse qui lui est propre.

CCXXII. Les manifestations symptômatiques que révèle le sujet soumis à l'influence d'un médicament, sont toujours *le cri d'expression des souffrances réveillées dans l'organisme* par le dynamisme vital désaccordé par la force active du médicament. Cette force active agit sur lui à la manière des causes nocives dont la nature, l'origine et le mode d'action nous sont inconnus.

CCXXIII. Chaque médicament affecte un mode symptômatique particulier qui diffère de tous les autres, quelle que soit l'analogie ou la ressemblance qu'il puisse y avoir

entr'eux, et donne à chacun une physionomie caractéristique.

CCXXIV. La pathogénésie du médicament présente le type de la maladie médicamenteuse qui lui est propre avec toute les nuances qu'elle peut présenter, mais elle peut renfermer et renferme ordinairement le type d'un grand nombre d'état morbides naturels que ce même médica- est apte à guérir ou à soulager, et qui constituent la sphère d'action de chacun d'eux.

CCXXV. Donc, la pathogénésie du médicament est encore une boussole qui guide le médecin à travers le écueils d'une observation incomplète de la maladie qu'il veut guérir, en lui découvrant les rapports plus ou moins importants qui peuvent avoir échappé à son esprit et qui lient le médicament à la maladie.

CCXXVI. Le médicament ne peut devenir remède et guérir qu'autant qu'il aura la faculté de favoriser le développement des phénomènes morbides par lesquels le dynamisme vital exprime les besoins de la maladie.

CCXXVII. Le médicament qui favorisera le développement des phénomèmes morbides par lesquels le dynamisme vital exprime les besoins d'une maladie, sera toujours celui qui jouira du privilége de provoquer sur l'homme sain un ensemble de phénomènes pathogénétiques semblables ou analogues à ceux de la maladie.

CCXXVIII. Donc, tout médicament dont la pathogénésie remplira, à l'égard d'un état morbide quelconque, toutes les condition de similitude ou d'analogie avec les symptômes qui manifestent la maladie, aura *toujours* pour effet d'imprimer au dynamisme vital, et à la maladie par consé-

quent, des *tendances vers les solutions heureuses ou les haltes qu'elle comporte.*

CCXXIX. Donc, les expressions symptômatiques d'une maladie ne pourront rester incomprises par le médecin qu'autant que celui-ci ne trouvera aucune modification dynamique homœopathique à ces exprssions. Ce corollaire explique pourquoi la médecine des contraires n'obtient que rarement en général, après de longues erreurs et au gré du hasard, la guérison d'un petit nombre de maladies chroniques.

CCXXX. L'expérience seule peut prouver sans replique que tel médicament qui jouit de la faculté de produire sur l'homme sain tel ou tel phénomène, tel ou tel ensemble de phénomènes, jouit en même temps de celle de faire disparaître d'une manière prompte et durable les mêmes phénomènes quand ils constituent une maladie naturelle.

CCXXXI. Puisque tout remède est un modificateur dynamique qui seconde la réaction du dynamisme vital, l'action médicamenteuse est toujours une stimulation portée sur ce dynamisme et susceptible de solliciter une réaction plus énergique.

CCXXXII. Si la stimulation portée par le médicament sur le dynamisme vital, sollicite de celui-ci une réaction plus forte, le médicament devra manifester son action par une aggravation des phénomènes que provoque cette réaction.

CCXXXIII. Donc, la stimulation portée par le médicament sur le dynamisme vital ne devant procurer qu'une simple aggravation des phénomènes qui attestent la réaction de celui-ci opère, en dernière analyse de la même manière

et sur les mêmes points de l'organisme que la réaction du dynamisme vital : *quò natura vergit.*

CCXXXIV. Donc, toute stimulation portée par un remède sur le dynamisme vital et qui sollicite celui-ci à manifester des symptômes morbides différents de ceux qu'il était en train de développer par sa réaction, ou sur d'autres points que ceux sur lesquels il agissait, démontre que le médicament qui a porté sur le dynamisme vital une stimulation de cette nature n'est pas celui qui doit seconder sa réaction actuelle, n'est pas celui qui doit satisfaire les besoins de la maladie et la guérir.

CCXXXV. Si les agents médicamenteux sont de nature dynamique, ils n'agissent sur le dynamisme vital ni en raison du poids, ni en raison du volume qu'ils n'ont pas, mais en raison de leur nature propre, de leur énergie et de la durée de leur action.

Si la force intrinsèque du médicament existe dans la molécule élémentaire aussi bien que dans la masse pondérable avec toutes les facultés qui lui sont propres, il est incontestable qu'elle agira également en raison de sa nature et de son énergie propres, quelque puisse être le volume ou le poids du corps qui la récèle. Elle pourra agir de telle ou telle façon qui lui est particulière, avec plus ou moins d'énergie, pendant un temps plus ou moins long, mais voilà tout. Le poids et le volume du corps n'auront rien changé à la nature de son action ni à son énergie propre.

CCXXXVI. Mais si nous avons réussi à démontrer que la force intrinsèque du médicament agissant comme remède, n'a d'autre mission que celle d'agir par voie de stimulation sur le dynamisme vital, pour accroître le mouvement

de réaction qu'il est en train d'exécuter, on ne pourra nier que *son action la plus faible en principe* sera nécessairement et toujours *assez forte en fait* pour accroître le mouvement de celui-là.

CCXXXVII. Donc, si la force intrinsèque du médicament ne peut exercer une action curative qu'autant qu'elle jouit du privilége d'accroître l'énergie avec laquelle le dynamisme vital manifeste sa réaction contre la cause dynamique de la maladie, quelque faible qu'on la suppose et que puisse être réellement la force active de la molécule médicamenteuse, elle sera toujours assez forte pour exercer dans une mesure quelconque une action tendant à seconder les aspirations médicatrices du dynamisme vital, à satisfaire les besoins de la maladie, à éliminer l'inconnu de la maladie, à guérir la maladie.

CCXXXVIII. Les besoins de la maladie étant exprimés par les efforts de réaction du dynamisme vital, si nous représentons par l'unité l'énergie de ces efforts, qui pourra nous contester qu'une nouvelle force venant y ajouter son énergie propre, n'y ajoutât elle que la décillionnième de la décillionnième partie de l'unité, et même une quantité un décillion de fois plus petite que celle-là, n'y aura pas ajouté quelque chose, ne l'aura pas accrue?

CCXXXIX. Cette action, quelqu'incompréhensible qu'elle paraisse à certains esprits, eu égard à son intensité, et quel que puisse être le caractère d'infinitésimalité qu'on lui suppose, aura toujours un résultat positif. Ce résultat pourra démontrer qu'elle a été trop ou trop peu énergique, qu'elle a duré pendant un temps trop court ou trop long, mais tout sera dit. On pourra peut-être élever à

propos de ces résultats diverses questions d'appréciation, mais la question fondamentale, la question d'aptitude, d'opportunité, de principe, en un mot, sera résolue. Or, cette question est la seule que nous tenons à établir sur des bases solides.

CCXL. Nous ne nous dissimulons pas qu'il y a dans l'affirmation de ee principe un imperfection de lengage qui explique et motive presque la difficulté qu'éprouvent les les esprits superficiels à l'accepter de prime-abord. On comprend vaguement que la question de grandeur, à propos de forces qui ne peuvent être ni pondérées ni mesurées en fait, n'est qu'un artifice de la parole dont l'esprit se sert pour utiliser les méthodes de la logique et y satisfaire. Mais cette imperfection de langage, n'est-elle pas celle qui est adoptée universellement et sans contestation par les bons esprits dans les raisonnements de la mathématique qui est la science par excellence ? Qui peut nous refuser le droit de l'utiliser à notre tour ? Les résultats auxquels elle nous conduit seront-ils moins positifs dans ce cas que dans tout autre ?

CCXLI. DONC, LA DOSE DE MÉDICAMENT LA PLUS FAIBLE QU'IL SOIT POSSIBLE A L'ESPRIT HUMAIN DE SAISIR PAR LES PROCÉDÉS DE LA MATHÉMATIQUE, RENFERME TOUJOURS UNE FORCE SUFFISANTE POUR REMPLIR EN PRINCIPE LE BUT GÉNÉRAL DE LA MÉDICATION HOMOEOPATHIQUE.

CCXLII. L'action dynamique curative des doses infinitésimales d'un médicament approprié se trouve donc justifiée par la logique. Cette action repose sur un fait expérimental qui n'est aujourd'hui l'objet d'aucun doute, non seulement pour les médecins qui ont familiarisé leur esprit

à la pratique de la médecine homœopathique, mais encore pour tous ceux qui ont éprouvé les bienfaits de cette médecine. C'est une des innombrables merveilles que le créateur a offertes à notre observation. C'est une vérité dont la nouveauté frappe d'étonnement les meilleurs esprits et leur inspire, de prime-abord, une incrédulité d'autant plus grande qu'ils trouvent dans la science qui leur est familière moins de termes de comparaison et moins de moyens pour la saisir et la comprendre.

CCXLIII. L'action des doses infinitésimales n'est un objet d'incrédulité que pour les médecins qui refusent obstinément de façonner leur esprit aux principes de la doctrine des semblables et pour les personnes étrangères à la science, aux quelles ceux-ci en imposent par leurs affirmations sans preuves et l'autorité de leur position sociale. Mais cette action est un fait, un fait attesté par plusieurs milliers de médecins éclairés, dignes de respect et de confiance ; attesté également par des millions de personnes qui toutes n'ont pas perdu la faculté de comprendre, de raisonner et de juger. C'est donc un fait à vérifier par les incrédules et non à discuter, un fait que les négations intéressées de plusieurs millions de savants ne parviendront jamais à détruire.

CCXLIV. Les médecins, les savants, et les personnes qui se distinguent dans la société par une intelligence cultivée, ne peuvent comprendre, *à priori*, comment la plus légère excitation médicamenteuse suffit pour donner à la force vitale l'énergie nécessaire pour vaincre les efforts d'une cause nocive. Nous ne pouvons mieux faire pour excuser leur incrédulité, aujourd'hui que le fait se trouve expliqué par la logique, que de citer les paroles par les-

quelles Hahnemann lui-même a exprimé son étonnement à l'endroit même de sa découverte après l'avoir faite : « Ce » n'est pas là, dit-il, une de ces choses que l'on puisse con» cevoir, ni de celles non plus pour les quelles je réclame » une foi aveugle. MOI-MÊME JE NE LA CONÇOIS PAS, mais » il me suffit que le fait existe et qu'il ne soit pas autre» ment. C'est l'expérience qui le proclame et je crois plutôt » à ses décisions qu'aux conceptions de mon intelligence.»

Hartmann, l'un des plus illustres disciples de Hahnemann, a dit à son tour : « L'efficacité des doses infinitésimales est » un fait expérimental auquel la science homœopathique » n'est pas arrivée d'emblée, qu'elle n'a pu établir que par » des observations nombreuses et d'une justesse incontesta» ble, qu'elle peut reproduire mille et mille fois sous les yeux » des plus incrédules et toujours avec les heureux résultats » qui en découlent. Il est vrai que l'esprit humain éprouve » une espèce de vertige à la seule pensée de ce phénomène, » mais il ne répugne en rien aux lois de la nature. L'étude » et l'expérience convaincront bientôt les hommes de bonne » foi. »

§ 9.

Le Remède.

Synthèse des rapports qui lient le remède aux principes générateur de la science, aux principes généraux de la médecine, à la vie, à l'organisme, à la maladie et au médicament.

La vertu des plantes est faite pour être connue des hommes et le Très-Haut leur en a donné la cience afin d'être honoré dans ses merveilles..... c'est par là qu'il appaise leurs douleurs.
(Ecclés. chap. 38, vers. 6 et 7.)

CCXLV. L'idée de remède est simple pour celui qui n'envisage que l'action mystérieuse que le dynamisme médicamenteux exerce sur la vie. Elle n'est complexe et décomposable qu'autant qu'elle retrace à l'esprit l'ensemble des modifications que cette action mystérieuse fait éprouver à l'organisme.

CCXLVI. L'idée simple du remède est le principe générateur de toutes les modifications qu'il apporte à la maladie.

CCXLVII. L'idée la plus absolument simple que l'esprit puisse avoir du remède et prendre comme point de départ de son étude, est l'idée d'une force qui accroît l'énergie de celle qui préside aux mouvements de l'organisme.

CCXLVIII. Les substances dépourvues de toute pro-

priété dynamique susceptible de manifester son action sur l'organisme par l'intermédiaire du dynamisme vital, ne peuvent être mises en rapport avec la vie, n'établir par conséquent avec l'organisme matériel d'autre rapport que celui qui résulte du contact, et n'exercer sur l'être vivant d'autre action qu'une action traumatique, en raison de leur poids ou du mouvement qui leur a été communiqué par une force étrangère.

CCXLIX. Les substances dépourvues de toute propriété dynamique susceptible de manifester son action sur l'organisme par l'intermédiaire du dynamisme vital, et qui, mises en contact avec les tissus ou les liquides de l'organisme, peuvent altérer l'état normal de ceux-ci en modifiant leurs rapports moléculaires, n'exercent sur le dynamisme vital d'autre action que celle qui provoque la résistance que celui-ci oppose à toute cause traumatique qui tend à le priver des organes nécessaires à ses manifestations normales.

CCL. Un remède quelconque n'agit sur l'organisme qu'après avoir atteint préalablement le dynamisme vital et au moyen de la seule force active ou propriété dynamique de laquelle il se trouve doué, c'est-à-dire, parce qu'il a avec la vie, considérée dans son principe, un rapport *essentiel*, un rapport de *nature*.

CCLI. Un remède quelconque ne fait disparaître, d'une manière sûre et prévue d'avance, les symptômes qui représentent une maladie, qu'autant qu'il seconde la réaction du dynamisme vital contre la cause dynamique de la maladie, et parce qu'il a avec cette cause un rapport de similitude ou d'analogie par son mode d'action sur la vie considérée

soit au point de vue de son principe, soit au point de vue de ses manifestations.

CCLII. Les symptômes d'une maladie fixent la nature et l'importance de tous les rapports que le remède doit établir avec elle pour obtenir le résultat abstrait de la guérison.

CCLIII. Le remède ne favorise la réaction du dynamisme vital que par suite des rapports qu'il a avec les manifestations symptômatiques que celui-ci est en train de développer, et par conséquent en provoquant une aggravation des phénomènes par lesquels il exprime sa réaction.

CCLIV. L'aggravation des phénomènes par lesquels le dynamisme vital manifeste sa réaction ne doit être provoquée que dans la mesure nécessaire pour communiquer à celui-ci toute l'énergie dont il a besoin pour surmonter l'action dynamique de la cause morbide qui sollicite sa réaction.

CCLV. Le rapport d'énergie et de mesure que l'esprit doit fixer en liant le remède à la maladie, ne peut reposer que sur un fait expérimental général. Les éléments de ces rapports devant être essentiellement variables et contingents dans le terme des susceptibilités individuelles, les résultats pratiques de ce rapport présenteront toujours, en fait, les mêmes inconvénients.

CCLVI. Si d'une part, la maladie considérée dans son principe, consiste dans une action mystérieuse qu'une force nocive a exercée sur le dynamisme vital ; si la maladie, considérée dans ses manifestations, n'est que l'ensemble des signes sensibles qui mettent en évidence cette action mystérieuse ;

Si, d'autre part, le remède qui guérit la maladie exerce

sur le dynamisme vital une action mystérieuse analogue à celle de la force nocive et provoque l'apparition de signes sensibles semblables à ceux qui manifestent la maladie ;

Il est absolument exact de dire que la guérison est toujours la contre-épreuve de la maladie, que cette opération est rigoureusement soumise à toutes les exigence des sciences positives, et en revêt tous les caractères.

CCLVII. Donc, il est également exact d'affirmer qu'une solidarité parfaite se découvre à l'esprit entre la vie, la maladie, le médicament et le remède, et que cette solidarité logiquement établie élève simultanément la pathologie, la matière médicale et la thérapeutique, c'est-à-dire la médecine proprement dite, à toute la hauteur des sciences positives fondées sur l'observation et la liaison des faits.

Cette solidarité parfaite est incontestable, attendu : 1o que l'observation des rapports de la maladie avec la vie se trouve toujours doublement complétée et vérifiée par celle des rapports du médicament avec le remède, et du remède avec la vie ;

2o Que l'observation des rapports de la maladie avec le médicament se trouve toujours complètée par celle des rapports du remède avec la maladie et avec la vie ;

3o Que l'observation des rapports du médicament avec le remède, se trouve toujours complétée par celle des rapports de la maladie avec la vie ;

4o Enfin que la vie est, dans tous les cas où ces rapports se trouvent établis, un instrument invariable et certain d'exploration et d'épreuve, qui peut attester avec précision le dégré d'exactitude de tous ces rapports.

CCLVIII. L'expérience démontre qu'il est inutile et

quelquefois dangereux de frapper fort, c'est-à-dire, d'exercer avec le dynamisme médicamenteux une action trop énergique et trop prolongée sur le dynamisme vital, pour guérir une maladie avec le remède homœopathique, mais qu'il est toujours nécessaire de frapper juste, c'est à dire, d'établir les rapports vrais qui existent entre la maladie et les médicaments. L'action du remède la plus faible en principe est généralement la plus efficace en fait pour opérer la guérison.

CCLIX. La propriété curative qu'on attribue aux remèdes, n'est pas une force essentielle, absolue, identique avec la force active du médicament, ou ayant une existence à part ; les mots *propriété curative* n'indiquent qu'un mode conditionnel de cette force active. Ils énoncent un résultat et non un principe. Ils sont un artifice du langage impuissant à exprimer par un mot unique l'idée abstraite d'un résultat complexe.

CCLX. La propriété curative, dans le sens que donne à ce mot la médecine, est une abstraction qui ne peut être comprise par l'esprit que sous l'idée d'un résultat provoqué au moyen du rapport naturel par lequel l'intelligence lie simultanément entr'elles les essentialités vie, remède, maladie et symptômes. En dernière analyse, la propriété curative n'est donc qu'un rapport, mais un rapport complexe et pivotal sur lequel roule et repose la thérapeutique. Vouloir en faire une entité abstraite, est une erreur qui égare la science.

CCLXI. En principe, on peut affirmer que ce n'est pas le remède qui guérit. Il limite son action à communiquer au dynamisme vital une énergie suffisante pour dominer

l'agent dynamique qui tend à le neutraliser. Il n'a d'autre fonction que celle de faciliter celui-ci dans l'accomplissement de sa réaction ; mais, en fait, et pour le soumettre aux nécessités auxquelles l'esprit humain est soumis par les imperfections du langage, il est rationnel d'affirmer que le remède guérit, en ce sens, que la guérison qui ne se serait pas effectuée sans lui, se trouve accomplie après qu'il a exercé son action sur le dynamisme vital.

CCLXII. Le remède est donc un moyen, c'est-à-dire un intermédiaire qu'on emploie pour obtenir une guérison qu'il n'effectue pas lui-même, de même que le levier est un moyen, un intermédiaire qu'on met en usage pour soulever un poids. C'est la force active de l'homme ou celle dont l'homme dispose qui soulève le poids, ce n'est pas le levier. L'action qui en résulte est une opération complexe, dont le succès dépend de l'exactitude avec laquelle l'intelligence a préalablement établi les rapports qui doivent exister entre le poids, la force et le levier.

CCLXIII. Si le remède est un intermédiaire, cet intermédiaire suppose toujours en dehors de lui la nécessité de certaines conditions, à défaut desquelles son action, comme moyen, devient nulle. Plus ces conditions sont nombreuses, plus elles sont variables, et plus il est difficile de les établir en principe et de s'y conformer en fait.

CCLXIV. Il serait donc irrationnel d'affirmer que le remède doit conduire toujours au but désiré d'une manière absolue : mais, comme moyen, le remède doit conduire au but plus ou moins promptement et avec un succès plus ou moins définitif, selon qu'il remplit avec plus ou moins d'exactitude les conditions en dehors des-

quelles il cesse d'être un moyen. Ces conditions sont celles qui expriment les rapports qui le lient à la vie, à la maladie et aux symptômes.

CCLXV. Donc une substance quelconque ne doit être mise au rang des médicaments qu'autant qu'on a fixé par l'observation les rapports qui lient invariablement cette substance à la vie et à l'organisme. Elle ne doit être utilisée comme remède qu'autant qu'on est arrivé à fixer, en principe, les rapports en force desquels elle doit accomplir, en fait, la guérison d'une maladie.

CCLXVI. Donc, plus un médicament offre, dans sa pathogénésie, un grand nombre de phénomènes semblables à ceux que présente la maladie à laquelle on l'adresse, et plus il doit communiquer avec facilité au dynamisme vital l'énergie suffisante pour surmonter l'intensité d'action du dynamisme morbide contre lequel celui-là réagit.

CCLXVII. De l'exactitude avec laquelle sont recueillis et exprimés, d'une part, les symptômes de la maladie, et, d'autre part, les phénomènes pathogénétiques des médicaments, dépend la sûreté de leur application à la guérison des maladies.

CCLXVIII. De l'intelligence avec laquelle on saisit avec précision tous les rapports de similitude qui existent entre les effets pathogénétiques d'un médicament et les symptômes pathologiques que présente le malade, dépend le succès de la médication.

CCLXIX. L'importance de bien choisir un remède homœopathique à un état morbide donné, est telle, que la maladie peut être défigurée par des phénomènes pathogénétiques propres au médicament mal choisi. Ces phéno-

mènes nouveaux aggravent la maladie et en compliquent alors le tableau. Ils sont des rapports faux, à ce point de vue, qu'ils lient le médicament à la vie sans le lier à la maladie. Ils déroutent le médecin en ce sens qu'ils obscurcissent les rapports vrais qui lient la maladie à la vie. Ils enrayent la guérison parce qu'ils obligent celui-ci à fixer son attention sur ces nouveaux rapports.

CCLXX. Tout remède homœopathique à la maladie doit passer presqu'inaperçu par le malade, pénétrer lentement et profondement les tissus de l'organisme, et accomplir son action sur le dynamisme vital, sans le déterminer à provoquer aucun des phénomènes pathogénétiques qui lui sont propres.

CCLXXI. L'action du remède homœopathique n'est donc parfaite qu'autant qu'elle provoque de la part du dynamisme vital une réaction plus forte et suffisante pour éteindre lentement et sans trouble apparent, pour le sujet, tous les symptômes de la maladie.

CCLXXII. Un remède homœopathique bien choisi peut effacer presqu'intantanément tous les phénomènes d'une maladie simple quoique grave, et en éliminer la cause dynamique d'une manière durable; mais ce n'est que rarement que le médecin peut se flatter d'obtenir un succès de cette nature.

CCLXXIII. On doit donc reconnaître qu'un remède homœopathique n'agit que faiblement et d'une manière insuffisante pour seconder la réaction du dynamisme vital contre le dynamisme morbide, quand les phénomènes de la maladie persistent avec une intensité moins grande ou égale à celle qu'ils affectaient précédemment.

CCLXXIV. On doit reconnaître que le remède homœopathique ne prolonge pas suffisamment la durée de son action sur le dynamisme vital, quand les phénomènes de la maladie, après avoir disparu, reparaissent au bout d'un temps fort court avec une intensité égale à celle qu'ils avaient avant leur disparition.

CCLXXV. On ne peut se flatter d'avoir guéri, au moyen du remède homœopathique, qu'autant que son action dynamique s'est exercée sur le dynamisme vital, avec le dégré d'énergie nécessaire pour seconder la réaction de ce dernier, et que le rétablissement de la santé s'est effectué d'une manière complète et durable.

CCLXXVI. Plusieurs remèdes homœopathiques également bien choisis peuvent être, successivement ou alternativement, nécessaires pour guérir un état morbide : mais ces remèdes ne conduiront au résultat désiré qu'autant qu'ils auront entr'eux, et avec la maladie, des rapports essentiels. La vérité de cette proposition éclate surtout dans les maladies chroniques et dans les maladies aiguës greffées sur des maladies chroniques. Elle repose sur l'expérience, elle est justifiée par la logique.

CCLXXVII. Quand un remède, après avoir épuisé son action, n'a effacé qu'un certain nombre de symptômes de la maladie, et qu'il en reste un certain nombre d'autres sur lesquels il n'a exercé aucune influence, la répétition du même remède est une pratique souvent désastreuse, parce qu'elle peut faire reparaître comme phénomène d'intoxication médicamenteuse les symptômes effacés de la maladie.

CCLXXVIII. Quant un remède homœopathique n'a

réussi qu'à effacer un certain nombre de symptômes de la maladie, on doit dresser un nouveau tableau de la maladie et chercher le médicament qui couvre aussi exactement qu'il est possible, tous les symptômes restant renfermés dans ce second tableau. Les symptômes communs aux deux médicaments expriment toujours la nature des rapports essentiels qu'ils ont entr'eux et avec la maladie et la vie, ainsi que la voie par laquelle ils concourent au résultat abstrait de la guérison.

CCLXXIX. L'action des remèdes homœopathiques est toujours subordonnée au dégré d'aptitude avec lequel l'organisme du sujet se laisse pénétrer par le dynamisme médicamenteux, et celui avec lequel le dynamisme vital répond à l'incitation qu'il reçoit. C'est ce dégré d'aptitude qui constitue la réceptivité du sujet.

CCLXXX. La réceptivité du sujet pour un médicament donné, n'est autre chose que l'analogie plus ou moins parfaite qui existe entre les symptômes pathologiques à la manifestation desquels il se trouve naturellement prédisposé et les symptômes pathogénétiques qui déterminent plus particulièrement la physionomie propre du médicament. C'est ce qui explique pourquoi une réceptivité particulière ne se manifeste jamais chez un sujet pour un médicament qui ne convient ni au sexe, ni au tempérament, ni à la constitution qui lui est propre.

CCLXXXI. Toutes les voies sont ouvertes au dynamisme médicamenteux pour pénétrer l'organisme et atteindre le dynamisme vital, et l'expérience démontre que chacune d'elles (ingestion, inspiration, olfaction, friction) peut le transmettre avec une égale promptitude, suivant la réceptivité du sujet.

CCLXXXII. Le dynamisme médicamenteux diffère du dynamisme morbide en ce que celui-là exerce indistinctement son action dans toutes les saisons, sur tous les sujets, quelque soit leur âge, leur sexe, et leur tempérament, tandis que celui-ci, au contraire, exige toujours une disposition particulière du sujet.

CCLXXXIII. Le dynamisme médicamenteux agit sur le dynamisme vital à la manière des virus, qui sont des principes morbifiques de nature dynamique, et qui ne manifestent leur action sur l'organisme qu'après l'avoir pénétré profondément et depuis un certain temps, et après avoir atteint le dynamisme vital sans trouble apparent d'abord pour le sujet.

CCLXXXIV. Un médicament quelconque n'a et ne peut avoir la faculté d'agir comme remède qu'en secondant la réaction que le dynamisme vital est en train de développer contre une cause nocive agissante. Ce n'est qu'alors qu'il est possible de fixer les rapports qui le lient à la vie et à la maladie.

CCLXXXV. Donc, il est irrationnel d'affirmer qu'il existe ou peut exister des remèdes préservatifs d'une maladie quelconque. L'action du remède consiste à favoriser la réaction du dynamisme vital contre une cause nocive. Cette action n'atteint donc pas son but si le dynamisme vital n'est par en train de réagir contre une cause de cette nature, s'il n'y a pas maladie.

CCLXXXVI. Cependant, il est incontestable qu'un médicament peut agir comme remède d'une maladie qui ne manifeste encore son existence par aucun symptôme pathologique, et que pour ce motif on dit être à l'état

latent. Il suffit pour cela que le principe dynamique générateur de la maladie soit en train d'action sur le dynamisme vital.

CCLXXXVII. Les expressions : remèdes préservatifs, traitements prophylactiques, ne sont qu'un artifice du langage impuissant pour exprimer l'idée abstraite de la guérison d'une maladie qui ne manifeste son existence par aucun symptôme visible.

CCLXXXVIII. Si l'expérience démontre que, dans une foule de circonstances, les principes générateurs d'une maladie ne manifestent leur présence par des symptômes visibles qu'après avoir pénétré l'organisme depuis un certain temps, il est évident que dans ces cas la maladie existait avant de manifester sa présence, et que le remède qui a secondé la réaction du dynamisme vital avec assez de promptitude et d'énergie pour empêcher ses manifestations ultérieures, a réellement guéri la maladie, et qu'il n'est pas exact de dire qu'il en a préservé le sujet.

CCLXXXIX. Si l'expérience démontre encore qu'il existe des principes générateurs de certaines maladies susceptibles d'atteindre un très-grand nombre de sujets à une époque quelconque de leur vie, et que certains remèdes aient la propriété d'empêcher les manifestations symptômatiques de ces maladies, il est irrationnel d'affirmer que ces remèdes en ont préservé le sujet. Cette affirmation repose sur cet artifice de langage que nous avons déjà signalé et qui consiste à exprimer par un mot (prophylaxie), l'idée complexe de la guérison des maladies latentes dont l'existence n'est connue que par le fait expérimental de l'aptitude particulière que l'organisme

humain affecte pour le principe générateur auquel elles doivent leur origine.

CCXC. Cette aptitude particulière est ce que la médecine désigne par le mot : prédisposition. La prédisposition est un état inexplicable et mystérieux de l'organisme qu'il est impossible de caractériser. Le mot qui sert à l'indiquer est vide de sens et ne fait que voiler l'ignorance de ceux qui s'en servent, si, dans leur pensée, il ne représente pas cet état dans lequel se trouve le sujet, quand la maladie existe chez lui à l'état latent, toujours prête à revêtir et à manifester les formes symptômatiques extérieures qui lui sont propres, sous l'influence d'une cause déterminante.

CCXCI. Si l'expérience démontre enfin qu'il existe des principes générateurs de certaines maladies qui ne décèlent leur présence que sous l'influence de certaines conditions telluriques, atmosphériques, climatériques ou autres, et qu'il existe des remèdes qui aient la propriété d'empêcher les manifestations symptômatiques de ces maladies, il est encore irrationnel d'affirmer que ces remèdes en ont préservé le sujet. Ils ont communiqué au dynamisme vital une énergie suffisante pour lui permettre d'éliminer l'inconnu qui fait le fond de ces maladies avant qu'il manifesta sa présence par des symptômes visibles.

CCXCII. Les remèdes connus sous la dénomination de Préservatifs agissent à l'égard des manifestations symptômatiques de la maladie, comme la tige de fer *isolée* qui constitue le paratonnerre agit à l'égard de la foudre. De même que celle-ci ne préserve un édifice des effets visibles du tonnerre qu'en attirant à elle peu à peu et en

conduisant dans le réservoir commun l'électricité que portent les nuages, de même les remèdes homœopathiques ne préservent de certaines maladies qu'en provoquant, lentement et sans trouble pour le sujet, la manifestation des phénomènes symptômatiques analogues à ceux de ces maladies, et faisant éprouver de cette façon au dynamisme vital une incitation de même nature que celle par laquelle il doit manifester actuellement sa réaction pour éliminer l'inconnu qui fait le fond de ces maladies.

CCXCIII. Mais puisque l'ensemble des symptômes qui manifestent la maladie, représente toujours les aspirations médicatrices de la nature, et que les remèdes qui secondent le développement de ces aspirations sont ceux qui la guérissent, les remèdes qui contribuent à prévenir l'apparition des symptômes pathologiques qui la caractérisent, en développant progressivement et sans trouble grave pour le sujet des symptômes analogues, secondent par conséquent ses aspirations médicatrices, éliminent l'inconnu qui en est l'essence, avant qu'il ait manifesté sa présence par des phénomènes sensibles, ces remèdes sont réellement CURATIFS de la maladie.

CCXCIV. Donc, il n'existe pas de remèdes préservatifs des maladies dans le sens rigoureux et littéral de cette expression. Les nécessités et les imperfections du langage nous obligent d'appliquer cette dénomination aux remèdes qui sont administrés avec succès contre certaines maladies, avant l'époque à laquelle elles manifestent leur existence par des symptômes pathologiques perceptibles à l'intelligence ou aux sens.

CCXCV. D'après les principes que nous avons établis

dans cette synthèse, nous croyons être en droit de définir l'homœopathie : la science positive des rapports généraux de similitude qui existent entre les phénomènes pathogénétiques des médicaments et les phénomènes symptômatiques des maladies; et des rapports de convenance particulière qui existent, dans un moment donné, entre les phénomènes symptômatiques d'une maladie et les phénomènes pathogénétiques du remède choisi.

§ 10.

Propositions aphoristiques complémentaires de la Synthèse précédente.

Les Doses.

CCXCVI. La logique nous a démontré que des doses infiniment petites d'un remède parfaitement homœopathique à un état pathologique, peuvent suffire pour en obtenir la guérison, mais l'expérience seule a dû prouver ce fait sans réplique.

CCXCVII. L'action des doses infinitésimales ne peut être comprise par les médecins qui se placent au point de vue de la médecine séculaire, parce qu'ils s'obstinent à ne voir dans l'organisme vivant et dans le médicament que la matière accessible à leurs sens ou à leurs moyens physiques et chimiques d'investigation. Ils font abstraction dans celui-là de la force qui le domine, et dans celui-ci de la propriété virtuelle qu'il récèle.

CCXCVIII. L'action des doses infinitésimales est nulle, à moins qu'on ne les répète coup sur coup pendant un certain temps, en se conformant à certaines conditions, quand les phénomènes pathogénétiques du médicament ne couvrent aucun des symptômes pathologiques que présente le sujet, ou que celui qui les prend se trouve dans l'état sain; le médicament dans ce cas n'est point un remède et ne peut agir comme poison.

Cette proposition explique pourquoi certains médecins, en se fondant sur leur propre expérience, nient les effets des remèdes homœopathiques, à doses infinitésimales, qu'ils ont pris eux-mêmes, ou qu'ils ont dirigés avec inopportunité contre des états morbides avec les symptômes desquels ils n'étaient pas en rapport d'homœopathicité. Ils imitent en cela le chasseur qui nie les qualités et la vertu de la poudre à canon, parce qu'il n'a pas réussi à atteindre le gibier qu'il a mal visé.

CCXCIX. Les médicaments à doses infinitésimales administrés à l'homme qui jouit de la santé, ne peuvent exercer une action sensible sur son organisme, qu'autant qu'ils ont subi la préparation homœopathique et que l'incitation qu'ils procurent au dynamisme vital coïncide en s'y ajoutant avec une incitation morbide antérieure qui se se trouve à l'état latent pour le sujet.

CCC. Les médicaments ne manifestent pas à toutes les doses d'une manière constante et régulière, sur un même sujet, tous les phénomènes pathogénétiques qui leur sont propres. C'est ce qui explique leur efficacité dans des cas souvent fort différents, et ce qui répond à l'objection des médecins qui affectent de ne pas comprendre comment un

même remède peut faire naître et guérir, par exemple, la laxité du ventre et la constipation, l'obturation des fosses nazales et le coryza fluent, la dysurie et l'ischurie, etc.

CCCI. Les doses infinitésimales d'un remède mettent ordinairement, à épuiser leur action sur le sujet, une durée de temps d'autant plus longue que la maladie à laquelle elles s'adressent s'est développée d'une manière plus lente et depuis un temps plus long.

CCCII. Il est impossible de fixer, *à priori*, d'une manière générale, quelles sont les doses des médicaments homœopathiques nécessaires pour atteindre, sans le dépasser, le but de la guérison. Mais on peut dire, en général, que l'atténuation doit être en raison directe de l'irritabilité du sujet, et en raison inverse de l'intensité des symptômes de la maladie, et de la rapidité de leur succession.

CCCIII. L'action des doses infinitésimales, aux basses atténuations, présente souvent l'inconvénient de tourmenter le malade, en procurant une incitation trop prompte et trop énergique au dynamisme vital. Cet inconvénient indique au médecin la nécessité de recourir aux dilutions plus élevées qui produisent des effets plus salutaires et plus durables quoique moins intenses.

CCCIV. Les doses les plus infinitésimales des médicaments (100e, 400e, 1,000e, 1,500e) pénètrent plus profondément, avec plus de liberté et plus de lenteur, les tissus de l'organisme que les doses fortes ou basses atténuations, et ne procurent que rarement au dynamisme vital une incitation assez énergique, pour produire une aggravation notable des symptômes de la maladie.

CCCV. L'olfaction, et même dans certains cas, l'ap-

plication en friction d'un remède parfaitement homœopathique à la maladie, suffisent, chez les sujets impressionnables, pour développer d'une manière complète l'action curative de ce remède.

CCCVI. L'olfaction est particulièrement utile chez les sujets que l'expérience a signalés comme se trouvant doués d'une grande réceptivité pour les médicaments homœopathiques. Les enfants, les femmes, et les individus d'un tempéramment nerveux et très-irritable se trouvent fréquemment dans cette catégorie.

CCCVII. L'application en friction des remèdes à doses infinitésimales est souvent nécessaire sur les tissus altérés, quand l'énergie du dynamisme vital, accrue par les médicaments appropriés, reste néanmoins insuffisante pour les modifier convenablement. Ce fait expérimental démontre que l'action dynamique d'un médicament peut accroître directement et localement la vitalité d'une partie.

CCCVIII. On peut établir en thèse générale que les basses atténuations, (3e, 9e, 12e, 15e) ou doses fortes, se trouvent indiquées de préférence : 1° dans les climats froids et pendant l'hiver ;

2° Pour le sexe masculin et la vieillesse surtout ;

3° Pour les constitutions fortes, athlétiques et l'obésité ;

4° Pour les tempéramments flegmatiques et lourds ;

5° Pour les sujets dont l'intelligence et les facultés morales sont peu développées ;

6° Pour les maladies aiguës, graves, dont les phénomènes se succèdent avec rapidité ;

7° Pour les malades qui semblent plongés dans un état de torpeur et d'indifférence ;

8° Quand le médicament s'adresse à un organe souffrant qui, par sa nature, ne se trouve pas pourvu de beaucoup de sensibilité ;

9° Quand le médicament ne jouit d'aucune affinité élective pour les organes souffrants.

Mais on ne doit les utiliser qu'avec discernement, et lorsqu'un certain nombre de ces conditions se trouvent réunies.

CCCIX. Réciproquement, on peut établir en thèse générale que les hautes dilutions (18°, 21°, 24°, 27°, 30°) ou faibles doses, doivent obtenir la préférence : 1° dans les climats chauds et pendant les chaleurs de l'été ;

2° Pour le sexe féminin et surtout pour l'enfance ;

3° Pour les constitutions frêles, délicates, lymphatiques et nerveuses ;

4° Pour les tempéramments sanguins, irritables et impressionnables ;

5° Pour les sujets dont l'intelligence et les facultés morales sont très-développées ;

6° Pour les maladies chroniques anciennes, dans lesquelles les phénomènes morbides restent stationnaires ;

7° Pour les malades qui se trouvent dans un état d'éréthisme nerveux ou sanguin, préoccupés ou effrayés de leur état ;

8° Quand les organes en souffrance sont du nombre de ceux qui se trouvent pourvus d'une grande sensibilité ;

9° Quand les médicaments administrés jouissent d'une affinité élective pour l'organe, ou pour le tissu particulièrement affecté.

CCCX. « L'énergie naturelle des médicaments, a dit

» Hartmann, commande aussi une grande circonscription
» relativement à l'administration des doses. C'est ainsi
» qu'on pourra mettre en usage des doses plus fortes de
» sureau, de violette, de bouillon-blanc, de pissanlit, de
» douce-amère, de safran que de *belladone*, de *sumac*,
» d'*arsenic*, de *phosphore*, de *sublimé*, de *lachésis* et de
» *psoricum*. »

CCCXI. On ne doit répéter qu'avec prudence, et après un temps quelques fois fort long, les médicaments homœopathiques dans les maladies chroniques. On doit au contraire y revenir dans un délai quelques fois fort court, dans les maladies aiguës, à cause de la nécessité de soutenir la réaction du dynamisme vital avec une énergie supérieure à celle qu'il déploie contre la cause dynamique qui la sollicite.

CCCXII. On ne doit répéter une dose quelconque qu'autant qu'elle procure une amélioration progressive, quoique peu sensible de la maladie, et qu'elle ne fait apparaître aucun symptôme pathogénétique sérieux du médicament.

CCCXIII. On ne doit généralement répéter la dose d'un médicament qu'avec la précaution d'abaisser le dégré de dynamisation, si la première dose n'a agi que faiblement, et de l'élever s'il a agi avec trop de promptitude et d'énergie. L'omission de ce précepte enraye fréquemment la guérison des maladies chroniques.

§ 11.

Les Maladies en général.

CCCXIV. Les signes et symptômes qui manifestent les maladies et servent à les différencier, les INDIVIDUALISENT, mais ne peuvent servir à les classer et à les distinguer en genres et en espèces.

CCCXV. Les signes et symptômes qui manifestent les maladies ne doivent jamais être confondus, comme le fait la médecine, avec l'essence mystérieuse qui en est le fond, la cause première et le point de départ.

CCCXVI. Les signes et symptômes des maladies étant toujours une manifestation plus ou moins variable de l'existence de l'essence morbide qui en est le fond, la médecine en spécifiant, en classant les maladies, en leur assignant un siége, n'a spécifié, n'a classé, n'a fixé le siége que des symptômes et des signes, c'est-à-dire, des éléments variables des maladies et non des maladies elles-mêmes.

CCCXVII. Les maladies qui reposent sur la connaissance expérimentale d'une essence mystérieuse, admise en principe, qui les individualise et fixe uniquement l'attention de l'observateur, quelques soient d'ailleurs les expressions symptômatiques variées qu'elles affectent, peuvent être spécifiées et classées. Elles constituent de véritables entités morbides; telles sont : la rougeole, la scarlatine, la variole, la gale, la syphilis, la sycose, la peste, le choléra, le typhus, etc., etc. La science séculaire elle-même

considère les expressions pathologiques qui caractérisent ces maladies que comme *la traduction et le masque des différentes virtualités morbides* qui les ont provoquées, et reconnaît que leur guérison consiste moins à faire disparaître ces symptômes qu'à éliminer de l'économie cette virtualité mystérieuse qui les a fait naître

CCCXVIII. La nature essentielle des principes qui donnent naissance à ces entités morbides n'est ni plus ni moins mystérieuse pour l'homme que celle des principes qui donnent naissance aux autres maladies. Leur existence est un fait généralement admis par la médecine séculaire, parce qu'elle est parvenue à reconnaître leur identité au moyen de certains signes ou d'un ensemble d'expressions symptômatiques qui les individualisent et les caractérisent d'une manière à peu près uniforme chez tous les sujets. L'esprit humain est arrivé, en ce qui les concerne, à leur assigner une existence indépendante des symptômes qui les manifestent, chose qu'elle n'a point fait à l'égard des autres qui demeurent insaisissables pour lui. La découverte de ces principes *essentiels* de certaines maladies est un progrès réalisé dans la science médicale, un premier flambleau destiné à l'éclairer dans la recherche des vérités abstraites et un pas fait pour arriver peut-être à une classification.

CCCXIX. Depuis longtemps la médecine séculaire a distingué les maladies en aiguës et en chroniques. Les unes et les autres peuvent être distinguées en épidémiques, endémiques et contagieuses. Les maladies aiguës seules sont sporadiques. Les maladies chroniques seules peuvent être héréditaires.

CCCXX. Les maladies aiguës sont celles qui se dévelop-

pent accidentellement sous l'influence d'une cause occasionnelle unique, et *peuvent* guérir par les seuls efforts de réaction du dynamisme vital, quelle que puisse être d'ailleurs leur intensité et leur durée.

CCCXXI. Les maladies chroniques sont celles qui reconnaissent pour cause l'action dynamique d'un virus ou principe essentiel chronique, ou bien l'abus de certains médicaments qui ont infecté l'organisme, et qui, abandonnées à elles-mêmes, persistent indéfiniment, tendent à s'aggraver incessamment, n'abandonnent une forme symptômatique pendant un certain temps que pour en revêtir une plus grave plus tard, et finissent par amener la mort.

CCCXXII. Les maladies épidémiques sont celles qui ne se manifestent qu'à des intervalles plus ou moins éloignés, affectent certaines formes symptômatiques caractéristiques qui les spécifient, et frappent simultanément, dans une même localité ou une même contrée, un grand nombre de sujets. Beaucoup de maladies aiguës peuvent revêtir le caractère épidémique.

CCCXXIII. Les maladies endémiques sont celles qui se manifestent habituellement sur un certain nombre de sujets dans une même contrée, et prennent par intervalle les caractères épidémiques. Les maladies aiguës et chroniques peuvent régner également d'une manière endémique dans certaines contrées. Celles qui se montrent à l'état aigu n'atteignent en général, qu'elles soient endémiques ou épidémiques, que les sujets qui ont une disposition à les contracter. Celles qui se montrent à l'état chronique sont une preuve qu'il existe, dans cette localité ou dans

cette contrée, une multitude de sujets également atteints d'un même virus chronique qui manifeste simultanément, chez un grand nombre, sa présence par les mêmes expressions symptômatiques; mais celles-là ne prennent jamais le caractère épidémique.

CCCXXIV. Les maladies contagieuses sont celles qui peuvent être transmises avec plus ou moins de facilité d'un individu à un autre, par un contact médiat ou immédiat et affecter en général tous les sujets.

CCCXXV. Les maladies héréditaires sont celles qui sont occasionnées par une virtualité morbide, ou virus chronique qui a frappé le dynamisme vital au moment même de la génération.

CCCXXVI. Les maladies héréditaires sont toujours occasionnées par un virus *essentiel* de nature dynamique qui s'est, pour ainsi dire, identifié avec le dynamisme vital et a concouru avec lui au développement de l'organisme.

CCCXXVII. Les maladies héréditaires sont esssentiellement chroniques. Elles frappent l'espèce plutôt que le sujet. On parvient à faire taire leurs expressions symptômatiques. Elles peuvent même ne manifester leur existence par aucun symptôme, et rester à l'état latent chez un sujet ou même sur plusieurs générations successives, mais elles finissent toujours par se réveiller.

CCCXXVIII. Les maladies héréditaires abrégent presque toujours la vie du sujet, soit à cause des désordres qu'elles entraînent dans l'organisme, soit à cause de la prédisposition qu'elles lui communiquent à subir plus aisément l'influence des causes morbides accidentelles, soit

enfin parce qu'elles rendent plus graves et plus difficiles à guérir les maladies aiguës dont il se trouve accidentellement atteint.

CCCXXIX. Quand on parvient à faire taire, chez un sujet, l'action d'un virus essentiel héréditaire, et à la rendre latente, elle n'en continue pas moins à s'exercer sur son organisme et à y manifester de nouveau sa présence sous l'influence des causes morbides les plus minimes.

§ 12.

Les Maladies Aigues.

CCCXXX. Les maladies aiguës sont presque toujours des maladies individuelles qui, à l'exception d'un petit nombre d'entr'elles, se présentent, chez tous les sujets, avec un cortége de symptômes propres au sujet et non à la maladie elle-même, et nécessitent, pour chacun d'eux, un traitement différent.

CCCXXXI. Quelques maladies aiguës manifestent toujours leur existence par un ensemble de symptômes qui offrent des caractères tranchés et constants chez tous les sujets. Les unes, telles que la rougeole, la scarlatine, la variole, etc., sont occasionnées par des virus essentiels aigus. D'autres, telles que certaines fièvres intermittentes, la fièvre jaune, le choléra, etc., le sont probablement par des virus de même nature ou des influences dynamiques d'origine tellurique, météorique, etc. La science sécu-

laire admet l'existence de ces virus ou miasmes et de ces influences, sans avoir pu fixer encore, d'une manière satisfaisante, leurs conditions d'existence et de développement.

CCCXXXII. Les maladies aiguës guérissent d'elles-mêmes en général. Ce n'est qu'autant qu'elles compliquent une maladie chronique ou qu'elles sont cette maladie chronique elle-même, ayant revêtu certains caractères d'acuité, qu'elles mettent en danger la vie du malade.

CCCXXXIII. La science est impuissante dans la grande majorité des cas, pour distinguer avec certitude les maladies aiguës dont la réaction seule du dynamisme vital peut accomplir la guérison de celles qui nécessitent l'intervention des remèdes.

CCCXXXIV. Dans le plus grand nombre des maladies aiguës qui ne se trouvent pas greffées sur une maladie chronique, les remèdes, administrés d'après toutes les exigences des semblables, agissent dans un temps fort court et procurent une guérison radicale. C'est ce qui autorise les médecins homœopathistes à affirmer que, dans ces cas là, les maladies aiguës sont assimiliés aux indispositions sans importance.

CCCXXXV. Lorsque les médicaments homœopathiques ne procurent pas la guérison d'une maladie aiguë dans une intervalle de temps qui varie de un à quatre ou cinq jours, et surtout s'ils restent inactifs, après un délai de 24 à 36 heures, le médecin doit en chercher d'autres mieux appropriés à l'ensemble des symptômes que présente le malade. Quand ils donnent lieu à des symptômes nouveaux qui leur sont propres sans effacer ceux de la

maladie, le médecin doit recourir à l'antidote et chercher également un autre remède.

CCCXXXVI. La guérison qui suit les traitements allopathiques, quand elle peut leur être attribuée, est toujours un résultat indirect de ces traitements, si dans le nombre des médicaments administrés il ne s'en est pas rencontré quelqu'un qui fût homœopathique aux expressions symptômatiques et qui ait agi comme tel pour effectuer cette guérison.

CCCXXXVII. Le dynamisme vital violemment incité par une action médicamenteuse qui attaque l'organisme par voie d'intoxication, aux doses allopathiques, réagit quelques fois avec une énergie suffisante pour surmonter et éteindre simultanément cette action médicamenteuse et l'action dynamique de la cause morbifique à laquelle il n'opposait auparavant qu'une résistance trop faible. Quand les choses se passent ainsi, la guérison a lieu, et le médecin peut se flatter d'avoir gagné la partie en jouant à quitte ou double avec la maladie, mais voilà tout. La science est étrangère à un succès de cette nature, alors même qu'il serait justifié par l'expérience, tant qu'elle n'explique pas la loi en force de laquelle elle l'a obtenu et peut le répéter au besoin. On peut affirmer qu'une guérison ne peut s'effectuer de la sorte que dans les maladies aiguës les plus simples et après avoir provoqué des manifestations symptômatiques plus graves qui en ont prolongé la durée naturelle.

CCCXXXVIII. La guérison des maladies aiguës par les traitements allopathiques substitue quelquefois à la maladie naturelle une maladie médicamenteuse qui affecte

toujours le caractère chronique et se trouve ultérieurement incurable, quoiqu'elle présente rarement le dégré de gravité qu'offrent celles qui sont entretenues par un virus essentiel chronique.

CCCXXXIX. La guérison de certaines maladies aiguës à la suite des saignées, est un fait expérimental qu'on ne ne peut nier, mais rien ne démontre que ce moyen soit nécessaire et surtout plus efficace que certains autres, et son application ne repose que sur des idées hypothétiques que la saine physiologie repousse. Il procure incontestablement aux malades un affaiblissement auquel on doit attribuer la longueur des convalescences qui succèdent à son emploi, et ruine souvent pour toujours la santé des malades qu'il conduit à une mort prématurée.

CCCXL. Les maladies qui reconnaissent pour cause un virus essentiel fixe, telles que rougeole milliaire, scarlatine, variole, etc., quand elles ne sont pas suivies d'une mort prompte, affectent une durée fixe et parcourent régulièrement toutes les périodes de leur développement, sous l'influence des traitements adoptés par la thérapeutique séculaire, fait qui démontre avec évidence à tous ceux qui la jugent sans prévention, l'impuissance et la nullité de ces traitements. Ces maladies sont généralement abrégées dans leur durée par les médicaments homœopathiques qui précipitent toujours l'évolution de leurs symptômes et leur enlèvent toute gravité. Plusieurs même peuvent être guéries avant l'apparition des expressions symptômatiques qui les caractérisent, au moyen de médicaments réputés préservatifs, à cause de cette propriété curative spécifique de laquelle ils jouissent.

CCCXLI. Les maladies aiguës, quand elles sont rebelles à l'action curative des remèdes homœopathiques les mieux choisis, se trouvent généralement greffées sur des maladies chroniques, et présentent alors un double tableau de symptômes : le tableau des symptômes violents par lesquels se manifeste la maladie aiguë greffée sur le virus chronique, et un deuxième tableau de symptômes plus ou moins apparents, dus à la présence du virus essentiel chronique sur lequel est venu se greffer par voie d'incitation dynamique l'action de la cause accidentelle qui a produit la maladie aiguë. Cette complication ne constitue pas une double maladie. Les symptômes de la maladie aiguë sont dans ces cas de même nature que ceux que la maladie chronique peut faire naître, mais ils se présentent avec une intensité plus grande et c'est en adressant les remèdes homœopathiques à celle-ci que celle-là peut disparaître.

CCCXLII. Le médecin distingue ces complications quand il s'apperçoit que les médicaments rigoureusement homœopathiques aux expressions symptômatiques les plus alarmantes de la maladie aiguë, demeurent inactifs ou sont insuffisants pour solliciter utilement la réaction du dynamisme vital. Les remèdes homœopathiques à la maladie chronique sont ceux que la prudence lui commande de chercher et d'administrer d'abord, s'il veut réussir à faire taire les symptômes les plus alarmants de celle-ci. Ils favorisent toujours la réceptivité de l'organisme pour ceux qui sont adressés ultérieurement d'après les expressions symptômatiques de l'état aigu, et préparent la guérison.

CCCXLIII. Les maladies aiguës les plus intenses, si l'on en excepte celles, en petit nombre, qui altèrent rapidement

les liquides de l'organisme ou qui exercent dans un bref délai une action délétère sur le système nerveux, sont très-rarement suivies de la mort, quand elles ne sont pas greffées sur une maladie chronique. Dans ces maladies, un traitement débilitant au moyen des évacuations sanguines, ou médicamenteux de la nature de ceux qu'emploie la médecine séculaire, affaiblit ordinairement ou surexcite trop violemment l'énergie naturelle du dynamisme vital et l'empêche de répondre, par une réaction efficace sur l'organisme, à l'action des causes nocives qui procurent ces maladies. Ces traitements sont toujours un obstacle plutôt qu'un secours apporté à la guérison naturelle.

§ 13.

Les Maladies Chroniques.

CCCXLIV. Il n'y a que trois virus essentiels chroniques qui aient la faculté de donner naissance aux maladies chroniques et d'être un obstacle à leur guérison naturelle.

Ces trois virus sont : le virus psorique, le virus syphilitique et le virus sycosique. Hahnemann est le premier qui ait énoncé ce fait expérimental qui ne se rattache à aucun principe absolu. Il en a fait la base d'une théorie médicale qu'il n'a donnée et que ses disciples n'admettent que comme une théorie purement hypothétique, et à laquelle ils n'attachent d'autre importance que celle qu'elle a réellement, savoir : de guider le praticien dans le diagnostic de beau-

coup de maladies chroniques et surtout dans la recherche des remèdes les plus efficaces pour les combattre.

CCCXLV. Ces trois virus peuvent atteindre tous les sujets sans qu'il existe chez eux une disposition particulière à les contracter. C'est en celà qu'ils différent des virus essentiels fixes qui donnent naissance à certaines maladies aiguës, telles que rougeole, scarlatine, choléra etc., ceux-ci n'atteignent que les sujets chez lesquels se rencontre une disposition particulière à subir leur action.

CCCXLVI. Les états morbides occasionnés par les virus essentiels chroniques ne peuvent être guéris radicalement que chez les sujets auxquels ils n'ont pas été transmis par voie d'hérédité. Faire cesser les symptômes graves qui troublent les mouvements naturels de l'organisme, et en prévenir le retour au moyen d'un traitement qui amoindrit l'action délétère de ces virus sur l'organisme, est le seul résultat qu'il est possible d'atteindre dans la mojorité des cas.

CCCXLVII. Toutes les maladies, et à plus forte raison les maladies chroniques, ne sont pas susceptibles, même dès leur début, d'être guéries par les médicaments les mieux appropriés à leurs manifestations symptômatiques ; mais toutes, à un petit nombre d'exceptions près, sont susceptible d'être soulagées, amoindries et amenées, parfois, à un état bien voisin de la guérison par les traitements homœopatiques bien dirigés et suffisamment prolongés.

CCCXLVIII. La nécessité de la mort suffit pour expliquer à tout homme raisonnable celle de l'incurabilité de certaines maladies et notamment de certaines phthisies avec fonte purulente des poumons, de certains cancers, de cer-

taines leucorrhées, hydropisies, maladies du cœur, cécités, surdités, hernies, affections scrofuleuses profondes et invétérées, et de certains asthmes chroniques.

CCCXLIX. Toute maladie est incurable et doit entrainer une mort plus ou moins prochaine, chez le sujet dont le dynamisme vital ne peut plus répondre par une réaction efficace sur l'organisme à l'incitation médicamenteuse la mieux appropriée aux manifestations symptômatiques qu'elle affecte.

CCCL. Plus le dynamisme vital a réagi longtemps et énergiquement sans succès pour résister à l'action dynamique d'une cause morbifique, plus il a provoqué, par cette réaction, de mutations importantes dans les tissus de l'organisme, et plus on a besoin de prolonger l'action des remèdes, et moins on peut en trouver de vraiment efficaces.

CCCLI. Toute maladie qui n'est pas de nature a pouvoir être guérie par les moyens de la chirurgie, et qui n'a pu l'être par les remèdes homœopatiques les mieux adaptés à ses expressions symptômatiques, est radicalement incurable dans l'état de la science et doit être déclarée telle par le médecin prudent et consciencieux. Celui-ci doit limiter son action sur elle à administrer par intervalles les médicaments qui procurent au malade un soulagement réel et qui empêchent qu'une maladie aiguë, venant se greffer sur cette maladie chronique, n'enlève prématurément le malade ou ne le réduise à un état de misère et de souffrance plus désolant. Les remèdes homœopathiques atteignent généralement ce double résultat dans une mesure qui permet au malade de vivre dans un état voisin de la santé, et plus longtemps qu'il ne le ferait en s'abandonnant à la nature ou aux traitements perturbateurs de la thérapeutique séculaire.

CCCLII. Toute maladie chronique qui affecte un organe important à la vie, et qui, sans être guérie, a été soulagée pendant longtemps par les remèdes homœopathiques les mieux indiqués, est arrivée au point d'entraîner prochainement la mort du sujet, alors qu'elle ne peut plus être soulagée par les mêmes remèdes.

CCCLIII. Toute maladie chronique qui pendant longtemps a pu être soulagée, sans être guérie, par les remèdes homœopathiques les mieux indiqués, est plus promptement suivie de la mort si elle est combattue plus tard par les moyens les plus énergiques de la médecine séculaire, que si elle est abandonnée aux seuls efforts de la nature, et, à plus forte raison, que si elle continue à être combattue par les mêmes moyens qui ont procuré du soulagement.

CCCLIV. Toute maladie chronique qui a été traitée longtemps par des remèdes homœopathiques suivis ou non de soulagement, et qui a été déclarée incurable par le médecin homœopathiste après l'emploi des remèdes qu'il a crus les mieux appropriés aux expressions symptômatiques, atteste l'incurie de ce médecin et ne prouve rien contre la doctrine des semblables, alors même que la médecine séculaire serait parvenue plus tard à la faire taire pendant un certain nombre d'années, sans danger pour le sujet, en employant contr'elle les médicaments énergiques ou violents qui lui sont familiers.

CCCLV. Les moyens allopathiques qui, comme la saignée, attaquent violemment l'organisme par voie de débilitation, ou par voie d'intoxication, comme le font beaucoup de médicaments à doses massives, occasionnent fréquemment la mort du malade dans un délai quelquefois

fort court, quand ils réussissent à faire taire toutes les manifestations symptômatiques des maladies chroniques reconnues incurables par les remèdes homœopathiques.

CCCLVI. Tout médecin homœopathiste qui veut se soustraire à la chance d'être dérouté dès le bébut du traitement d'une maladie chronique, ne doit jamais l'entreprendre, *ex-abrupto*, sur un sujet actuellement et depuis un certain temps soumis à l'ingestion de médicaments actifs à doses allopathiques; mais attendre la cessation des effets médicamenteux qui sont presque toujours un obstacle à l'action des médicaments homœopathiques, ou débuter dans ces traitements par administrer les antidotes des remèdes allopathiques, quand ceux-ci lui sont connus.

CCCLVII. Les médicaments homœopathiques procurent quelquefois une aggravation des expressions symptômatiques de la maladie, qui découragent le malade et le décident à recourir à des moyens allopathiques; mais cette aggravation cesse au bout d'un temps qui ne dépasse pas celui de la durée d'action du médicament qui l'avait provoquée, ou de celui qui a été administré pour compléter l'action de ce dernier; la guérison ne se fait pas attendre et atteste la puissance et la durée d'action des remèdes homœopathiques. Dans les cas de cette nature, le malade et le médecin allopathe surtout manquent rarement d'attribuer ces guérisons aux moyens allopathiques.... L'homœopathie est assez riche en succès pour en faire l'aumône à sa rivale séculaire.

CCCLVIII. Les maladies chroniques présentent fréquemment dans leur cours un double tableau de symptômes: celui des symptômes fixes entretenus par l'action dynami-

que du virus essentiel chronique qui a primitivement donné naissance à la maladie, et le tableau des symptômes accidentels dus à une cause accidentelle qui a réveillé l'action du virus, en lui communiquant une énergie nouvelle. La prudence commande au médecin de combattre d'abord ces derniers avec un médicament qui leur est homœopatique et d'attendre qu'ils aient disparu pour mettre en usage les remèdes qui s'adressent au virus chronique.

CCCLIX. Si, comme le déclarent les savants de la médecine séculaire, les maladies chroniques sont la pierre de touche des systèmes de thérapeutique; si c'est à leur guérison qu'échouent tous ceux qui ne méritent pas l'attention du savant, elles peuvent donc servir de criterium pour juger, sinon de la vérité absolue, au moins de l'excellence ou de l'inanité de la doctrine des semblables, qui affiche la prétention de guérir la majorité de celles contre lesquelles échouent ordinairement toutes les ressources de la thérapeutique des écoles.

Corollaires et Conclusions.

§ 14.

CCCLX. Toute thérapeutique qui ne s'attache qu'à appliquer un remède à un ensemble de symptômes observés, SANS CONNAITRE ET FIXER LES RAPPORTS PHYSIOLOGIQUES QUI ÉTABLISSENT LA LIAISON ET LA DÉPENDANCE RÉCIPROQUE DES SYMPTOMES, DE LA VIE ET DU REMÈDE, se trouve livrée aux appréciations les plus conjecturales de l'esprit de système

ou de la fantaisie, et par conséquent impratiquable au point de vue de la science. Telle a été, et telle est encore aujourd'hui le thérapeutique enseignée dans les écoles.

CCCLXI. « Pour pratiquer la médecine avec succès, » a dit Broussais, prop. 461, il ne suffit pas de rapporter » les symptômes à des organes, il faut encore pouvoir dé- » terminer en quoi ces organes différent de l'état de santé. » Ces connaissances demeurent radicalement inutiles et impuissantes pour diriger le médecin et le conduire à la guérison des maladies, s'il n'y ajoute celle de tous les rapports physiologiques qui lient le médicament à la maladie, et justifient sa convenance, comme remède, à raison de la nature de la maladie et des symptômes qui la représente.

CCCLXII. *Les groupes de symptômes que l'on donne pour des maladies*, soit qu'on les rapporte ou non aux organes desquels ils dépendent, *sont des abstractions métaphisiques purement conventionnelles qui ne représentent point un état morbide constant, invariable et dont on soit assuré de retrouver le modèle dans la nature. Ce sont des entités factices, et tous ceux qui étudient la médecine par cette méthode sont des ontologiste.* (Broussais, prop. 463.)

CCCLXIII. *Considérer les entités morbides factices comme des puissances malfaisantes qui agissent sur les organes et les modifient en y produisant tel ou tel désordre, c'est prendre les effets pour les causes, c'est faire de l'ontologie.* (Broussais, propos. 464.)

CCCLXIV. Considérer, comme l'ont fait Broussais et après lui les anatomo-pathologistes, les lésions qui affectent les organes comme étant les maladies, et rattacher à ces lésions les désordres fonctionnels qui les accompagnent,

c'est encore faire de l'ontologie, prendre les effets pour la cause, établir une médecine impraticable au point de vue de la science, et livrée à toutes les appréciations de la fantaisie et de la spéculation au point de vue de la pratique.

CCCLXV. « Considérer la succession des symptômes
» que l'on a observés comme la marche nécessaire et in-
» variable d'une maladie, et en faire des caractères essen-
» tiels à son diagnostic, et par conséquent à son traite-
» ment,...... c'est créer une entité factice.... c'est se mettre
» dans l'impossibilité de traiter cette maladie avant sa ter-
» minaison, sans être en contradiction avec ses propres
» principes; c'est toujours faire de l'ontologie. (Broussais,
» prop. 465). »

CCCLXVI. Rattacher à l'existence d'une lésion organique quelconque, réelle ou supposée, une succession de phénomènes symptômatiques que présente le malade; choisir dans le nombre de ces phénomènes ceux qui paraissent se rattacher à l'existence de cette lésion et négliger les autres; considérer ce groupe de symptômes que l'on suppose sous la dépendance exclusive de cette lésion, comme établissant les caractères essentiels de la maladie, c'est faire ce qu'a fait Broussais, et ce que font après lui les anatomopathologistes modernes, c'est créer des entités factices, c'est livrer la vie des hommes à toutes les fantaisies de la spéculation, ce n'est pas faire de la science, c'est faire de l'ontologie.

CCCLXVII. *Adresser des remèdes à une entité morbide factice, sans apprécier leurs effets sur les organes qui les reçoivent et sur ceux qui sympathisent avec ces organes, c'est guérir ou exaspérer une maladie sans en connaître la raison*

physiologiqne. (Broussais, prop. 466). C'est faire ce qu'à fait Broussais lui-même et ce que font après lui les éclectiques modernes, c'est employer aveuglement des remèdes sans les connaître, c'est confier aux chances du hasard la guérison des maladies.

CCCLXVIII. « Celui qui guérit une maladie sans avoir » apprécié avec justesse les modifications physiologiques » au moyen desquelles il a opéré cette cure, n'a pas la » certitude de reconnaître ni de guérir la même maladie » lorsqu'elle se présentera de nouveau; d'où il résulte né- » cessairement que ni les succès, ni les revers des ontolo- » gistes ne peuvent servir ni à les rendre bons praticiens, » ni à leur donner les moyens d'en former d'autres, (Brous- » sais, prop. 467). »

CCCLXIX. D'après Broussais, ce qui fournit les indications curatives des maladies résulte *de la connaissance des modificateurs qui ont exalté, diminué ou dénaturé d'une manière quelconque l'action de l'organe primitivement affecté*. Ces modificateurs étant essentiellement mystérieux dans leur nature et dans leur mode d'action, il est rigoureusement impossible qu'ils puissent fournir des indications curatives de la maladie. Celles que Broussais et ses disciples croient puiser à cette source, ne reposent que sur des hypothèses dépourvues de fondement.

CCCLXX. D'après Broussais, prop. 462, ce qui fournit les indications curatives de la maladie résulte encore: *de la connaissance des modificateurs qui peuvent rétablir l'équilibre ou du moins diminuer l'intensité de la maladie*. Mais ces modificateurs ne peuvent être connus et appréciés à leur juste valeur que par le fait expérimental qui résulte

de leur application à l'homme sain. Cette application n'ayant jamais été faite par ceux qui en ont formulé la nécessité, et le fait expérimental qui doit en résulter étant par conséquent resté inconnu, il s'ensuit que Broussais et ses disciples n'ont jamais pu puiser à cette source que des indications erronnées ou incertaines.

CCCLXXI. D'après Broussais, prop. 462, la NATURE *des maladies résulte pour le médecin de la modification physiologique appréciable des organes.* Cette modification n'étant qu'un effet, un résultat, un symptôme de la maladie, ne peut en constituer la NATURE. Dans notre pensée, la connaissance de la maladie résulte de celle de toutes les modifications physiologiques qu'elle fait naître dans l'organisme. L'ensemble de ces modifications est ce qui fournit une partie des indications curatives.

CCCLXXII. *La connaissance des modificateurs qui peuvent rétablir l'équilibre des fonctions organiques troublé par la maladie*, ne pouvant reposer que sur celle des mutations et des lésions que ces modificateurs peuvent faire naître dans l'organisme, et ces modifications étant ce qui doit fournir l'autre partie des indications curatives de la maladie, il s'ensuit : que la thérepeutique marche aveuglément et sans guide dans la recherche de ces indications, tant qu'elle n'a pas constaté, par l'expérience, les effets réels sur l'organisme sain de tous ces modificateurs qu'elle utilise pour rétablir l'état normal de l'organisme malade.

CCCLXXIII. Le médecin ne peut se flatter d'avoir guéri une maladie qu'autant qu'il peut fixer la nature des modifications que le remède a provoquées, par suite de son action sur le dynamisme vital, et qu'il peut se rendre compte

de la *loi* ou du *principe absolu* en vertu duquel la guérison s'est effectuée.

CCCLXXIV. Toute doctrine médicale qui n'atteint pas le triple résultat de prolonger la vie moyenne de l'homme, d'abréger la durée des maladies, et de réduire le nombre des malades, est une doctrine inutile ou funeste à l'humanité.

CCCLXXV. Quand une doctrine médicale nouvelle, comme celle que nous exposons dans cette synthèse, bouleverse toutes les idées reçues en thérapeutique et ne laisse pas subsister dans cette science un seul principe ; quand cette doctrine se trouve adoptée déjà par plusieurs milliers de médecins éclairés et consciencieux qui attestent son efficacité et son excellence ; quand elle est avouée par la raison et que ses principes se trouvent justifiés par la logique ; quand elle se flatte d'atteindre le triple résultat mentionné dans la proposition précédente, son expérimentation publique et officielle sur une grande échelle, et l'application du procédé numérique à ses résultats de toute nature, est un devoir impérieux pour les représentants officiels de la science médicale. L'oubli de ce devoir est un crime de lèze-humanité, dont les générations futures accuseront les savants de la génération présente.

Résumé.

Ramener la science médicale aux idées simples qui président à son développement, montrer que ces idées simples sont puisées dans les affirmations intuitives par les-

quelles l'esprit humain a exprimé, dans tous les temps, sa FOI en ce qui EST ESSENTIELLEMENT, indiquer par quels apports elles s'enchaînent, par quelles gradations elles conduisent à des principes généraux admis comme des *vérités* démontrées par les autres sciences positives, et comment elles engendrent les idées complexes dont l'ensemble constitue le domaine de la science médicale, a été le but de cet écrit. Afin de mettre sous les yeux de nos lecteurs et de leur faire saisir, d'un seul coup d'œil, et dans son ensemble, la formule complexe autour de laquelle nous avons eu la prétention de grouper tous les principes fondamentaux de la médecine, nous la résumons en ces termes :

La Vie.

La vie, dans son principe, est une force automatique et *sui généris* qui préside à tous les mouvements de l'organisme.

La vie, dans ses manifestations, est l'état de résistance que cette force oppose incessamment aux causes qui tendent à troubler l'équilibre de ces mouvements.

Les manifestations de la vie ne sont pas la vie même, la vie en soi; elles ne sont que des phénomènes.

La vie étant une force, ne peut, à ce titre, être mise en jeu ou neutralisée que par une autre force.

L'Organisme.

L'organisme dépourvu de cette force qui lui procure le

mouvement, n'est qu'un composé d'atômes de même nature que ceux des corps bruts;

Comme matière vivante, il n'a d'autres propriétés que celles qui lui sont communiquées par la force qui lui procure le mouvement;

Il n'est que le milieu dans lequel s'exercent incessamment les actions et les réactions de cette force, il n'est que la MATIÈRE disposée pour subir et manifester les résultats de ces actions et de ces réactions incessantes;

Les FONCTIONS ORGANIQUES et les ACTIONS VITALES dont l'organisme est le siége, ne sont que des phénomènes par lesquels l'organisme manifeste la vie.

La SANTÉ n'est que l'équilibre dans les mouvements qui manifestent la vie, c'est-à-dire, la régularité plus ou moins absolue de toutes les actions vitales.

La MALADIE est un trouble plus ou moins sensible apporté à cet équilibre, c'est-à-dire, un dérangement survenu dans les actions vitales.

La GUÉRISON est le rétablissement de cet équilibre troublé par une cause quelconque, c'est-à-dire, le rétablissement de la régularité des actions vitales.

La MORT est la neutralisation de la force qui préside à tous les mouvements de l'organisme.

La Santé.

Quand la vie oppose à des forces nocives une résistance assez efficace pour que l'équilibre des mouvements de l'organisme n'en soit pas troublé, cet état de résistance est la SANTÉ;

Quand la vie n'oppose à des forces nocives qu'une résistance insuffisante pour empêcher que l'équilibre des mouvements de l'organisme en soit troublé, cet état de résistance insuffisante est la MALADIE.

La SANTÉ et la MALADIE sont donc des expressions particulières de la résistance que la vie oppose à une force quelconque qui tend à lui nuire.

La SANTÉ et la MALADIE ne sont par conséquent que des manifestations particulières de la force qui préside aux mouvements de l'organisme;

La SANTÉ et la MALADIE ne sont donc, en dernière analyse, que deux états conditionnels de la vie. Ces deux états ne sont pas opposés l'un à l'autre.

Dans l'un comme dans l'autre de ces deux états, c'est LA VIE QUI RÉSISTE.

Pour maintenir la SANTÉ, il est évident qu'il faut seconder la résistance au moyen de laquelle la vie entretient l'équilibre et la régularité des mouvements de l'organisme;

Pour guérir la MALADIE, il est également évident qu'il faut seconder la résistance au moyen de laquelle la vie tend à rétablir l'équilibre et la régularité des mouvements troublés par une cause nocive.

Mais c'est là un théorême qui nécessite une démonstration. La voici :

La Maladie.

Comme dans la VIE, il y a dans la MALADIE deux choses: l'une qui en fait le *fond*, *l'essence*, et qui consiste dans

l'action intime, cachée, mystérieuse, qu'une cause nocive exerce ou a exercée sur la vie, et l'autre qui en fait la FORME et consiste dans les opérations sensibles (SYMPTÔMES) qui révèlent cette action.

De ces deux choses, les SYMPTÔMES sont la seule qu'il soit possible à l'homme de connaître.

Les SYMPTÔMES ou opérations sensibles de la MALADIE sont les mouvements par lesquels la vie manifeste l'insuffisance de sa résistance contre une cause nocive.

Les SYMPTÔMES représentent donc la *somme des efforts* par lesquels la vie réagit contre la force mystérieuse qui fait le fond de la maladie;

Les SYMPTÔMES représentent encore et incontestablement *toutes les aspirations médicatrices* que la vie manifeste contre cette cause nocive mystérieuse qui tend à l'excéder;

Les SYMPTÔMES expriment par conséquent *tous les besoins* qu'éprouve la vie pour *éliminer l'inconnu* qui fait le fond de la maladie;

Les SYMPTÔMES indiquent enfin d'une manière exacte quelle est *la voie* que suit la vie pour éliminer cet inconnu.

N'est-il pas évident :

Que pour GUÉRIR LA MALADIE, il faut éliminer cet inconnu?

Que pour ÉLIMINER CET INCONNU, il faut *neutraliser l'action intime, mystérieuse* qu'il exerce ou a exercée sur la vie?

Que pour NEUTRALISER CET ACTION INTIME, MYSTÉRIEUSE, que nous ne pouvons atteindre directement, il faut *suivre la voie* que suit la vie pour la neutraliser elle-même?

Qu'on ne peut SUIVRE CETTE VOIE qu'en *satisfaisant tous les besoins* que la vie éprouve pour s'en débarrasser?

Qu'on ne peut SATISFAIRE CES BESOINS de la vie qu'en se laissant diriger par les *aspirations médicatrices* qu'elle manifeste ?

Qu'on ne peut se laisser diriger par ces ASPIRATIONS MÉDICATRICES qu'en secondant *tous les efforts* par lesquels la vie manifeste *sa réaction* et *sa résistance* ?

Et

Qu'on ne peut seconder CES EFFORTS qu'en favorisant la manifestation des SYMPTÔMES (opérations pathologiques sensibles) qui expriment ces EFFORTS, ces BESOINS, ces ASPIRATIONS MÉDICATRICES et indiquent la VOIE NATURELLE qu'il faut prendre pour ÉLIMINER L'INCONNU qui fait le fond de la maladie, et dont la présence a troublé l'équilibre des mouvements de la vie et provoqué sa réaction ?

Si cette réaction est INSUFFISANTE, n'est-ce pas en favorisant la manifestation des symptômes qui expriment les efforts, les besoins, les aspirations médicatrices de la vie, qu'on lui communiquera l'énergie suffisante pour éliminer l'inconnu qui la sollicite ?

Si ce n'est pas là de la logique, notre esprit est frappé d'une déplorable obnubilation, et nous supplions, en grâce, les mieux avisés d'entre nos confrères, d'éclairer notre entendement, et de nous indiquer un PRINCIPE sous l'empire duquel il est possible de développer avec plus de clarté, de simplicité, de méthode et de précision, L'IDÉE FONDAMENTALE sous laquelle il est possible à l'esprit humain d'envisager et de fixer les rapports nécessaires et réciproques de la vie, de la maladie et de la guérison. Nous prenons l'engagement d'abdiquer publiquement nos

doctrines et d'adopter celles de nos adversaires, si nous ne parvenons à les combattre victorieusement.

Mais il ne suffit pas de reconnaître et de prouver que, pour GUÉRIR LA MALADIE, il faut seconder la résistance au moyen de laquelle la vie tend à rétablir l'équilibre des mouvements de l'organisme troublé par une cause nocive, il faut indiquer quels sont les MOYENS dont la médecine dispose pour opérer cette guérison. Ces moyens, elle doit les trouver dans les MÉDICAMENTS qu'elle applique comme REMÈDES. Voyons donc quelles sont les idées simples que renferment ces mots : *médicaments*, *remèdes*. Cherchons à fixer les rapports qui lient ces idées simples à celles sous lesquelles nous avons dû envisager et lier la vie, l'organisme et la maladie :

Si la nature dynamique de la vie implique la nécessité de ne pouvoir être mise en jeu que par des agents dynamiques ;

Si ce qui fait le fond, l'essence de la maladie ne peut être qu'un trouble dynamique apporté à la vie par un agent dynamique ;

Si les symptômes qui manifestent la maladie ne sont que les expressions diverses qu'affecte la résitance que la vie oppose à la cause de ce trouble ;

Et si la guérison de la maladie ne peut avoir lieu qu'en secondant la manifestation des symptômes ;

Il est évident :

Le Médicament.

Qu'une substance quelconque ne pourra être considérée

comme un MÉDICAMENT, qu'autant qu'elle aura avec la vie au moins deux rapports : un premier rapport par sa nature dynamique, et un deuxième rapport par sa propriété d'agir sur la vie, de manière à la solliciter à manifester dans l'organisme des mouvements autres ou différents de ceux qui caractérisent l'état normal dans celui-ci ;

Que le médicament ne pourra devenir le remède d'une maladie qu'autant qu'il jouira de la faculté de provoquer dans l'organisme des symptômes analogues ou semblables à ceux qui manifestent cette maladie ;

Et que par conséquent :

Un MÉDICAMENT n'est en principe qu'une FORCE *active* ou *propriété virtuelle* de laquelle se trouve douée une substance qui jouit de la faculté de troubler les mouvements de l'organisme et de provoquer la manifestation de phénomènes analogues ou semblables à ceux qu'on observe dans les maladies.

Donc :

L'expérimentation sur l'homme sain peut seule faire découvrir de quelles aptitudes virtuelles la FORCE active d'un médicament se trouve douée, et indiquer quelle est la nature des expressions symptômatiques qu'elle est susceptible de provoquer dans l'organisme.

Donc :

Les DIFFÉRENCES qui existent entre les MÉDICAMENTS ne peuvent reposer que sur la faculté que chacun a de développer sur l'homme sain tel ou tel phénomène caractéristique et tels ou tels ensembles de phénomènes qui leur sont propres.

Donc enfin,

Le MÉDICAMENT n'agira sur la vie ni en raison d'un poids ni en raison d'un volume dont il est dépourvu, comme FORCE active, mais en raison de sa nature propre, de son énergie et de la durée de son action, c'est-à-dire, à la manière des forces.

Le Remède.

Reste à fixer les conditions auxquelles le MÉDICAMENT sera tenu de satisfaire pour devenir REMÈDE et guérir la maladie.

Si pour guérir la maladie, il est évident qu'il faut seconder la résistance au moyen de laquelle la vie tend à rétablir l'équilibre et la régularité des mouvements troublés par une cause nocive, nous sommes forcé de conclure que le médicament ne pourra devenir REMÈDE et guérir qu'autant :

1° Qu'il ajoutera son énergie propre à celle que la vie développe dans sa résistance contre la cause nocive qui a provoqué la maladie;

2° Qu'il poussera plus énergiquement la vie dans la voie qu'elle prend elle-même automatiquement pour éliminer l'inconnu qui fait le fond de la maladie;

3° Qu'il secondera toutes les aspirations médicatrices de la maladie;

4° Qu'il satisfaira avec plus d'exactitude tous les besoins de la maladie;

5° Qu'il provoquera dans l'organisme des symptômes

analogues ou semblables à ceux que manifeste actuellement la maladie.

A ces conditions, il réussira à seconder avec succès les efforts que fait la vie pour éliminer l'inconnu, qui fait le fond, l'essence de la maladie, et par conséquent à guérir la maladie.

La Dose.

Le remède d'une maladie ne pouvant exercer son action curative qu'en accroissant l'énergie avec laquelle la vie réagit contre la cause dynamique de la maladie, il est évident que s'il remplit toutes les conditions du remède, il exercera cette action et POURRA GUÉRIR, quelle que soit l'intensité avec laquelle il satisfaira les besoins et secondera les aspirations médicatrices de la maladie.

Donc,

La DOSE d'un remède, la plus infinitésimale qu'il soit possible à l'esprit humain de saisir par les procédés de la mathématique, renfermera toujours une force suffisante pour accomplir, EN PRINCIPE, le but général de la guérison des maladies;

L'expérience seule peut fixer, en FAIT, pour accomplir ce but, la dose rigoureusement nécessaire.

D'après ces principes,

La GUÉRISON de la maladie n'est que la contre-épreuve de l'opération par laquelle le médecin aura saisi tous les rapports qui existent entre la vie et la maladie, la

vie et le médicament, la maladie et le médicament, le médicament et le remède, le remède et la maladie.

On voit que cette opération doit présenter souvent de sérieuses difficultés et se trouve toujours rigoureusement soumise aux exigences des sciences positives.

Dr ARRÉAT (d'Aix).

LA GROSSESSE

Au point de vue pathologique.

(Suite. — Voir la page 315 et 217.)

La CONSTIPATION est encore une indisposition familière aux femmes grosses, et dont nous devons dire quelques mots, avant de passer à l'étude des désordres de la circulation qui compliquent si souvent la phase gestative.

C'est surtout pendant les premiers mois de la grossesse que la constipation se montre opiniâtre; cette difficulté d'excrétion n'est, le plus souvent, que fort incommode; mais elle est quelquefois la cause de malaises considérables, surtout chez les femmes délicates, à tempérament irritable et prédisposées à l'avortement. Sans nous arrêter à l'étude des causes secondes de cette pénible anomalie, sans en faire ressortir les inconvénients qui sont de notion médicale vulgaire, disons que *nux-vom.* en est le médicament par excellence; rarement, il faut avoir recours à d'autres substances pour en triompher. Cependant *chamomilla* est indiquée si la constipation se complique de la présence d'hémorroïdes fort douloureuses dont *nux-vom.* n'a pu qu'amender légèrement la vive sensibilité, et surtout

si la défécation est la cause de souffrances aiguës dans l'intérieur du bassin, correspondant au bas du sacrum, qui, dans ce cas, sont occasionnées par le passage de matières fécales durcies, contre le col utérin morbidement surexcité.

Belladona convient quelquefois contre la constipation des femmes enceintes, lorsque cette indisposition est causée par une sorte de congestion active dans les organes du bas-ventre : une certaine sensibilité, accompagnée d'un sentiment de chaleur plus ou moins vive, dans les organes qui y sont placés, révèle cet état; souvent la sensation d'un poids dans l'hypogastre, également accompagné de chaleur, le caractérise aussi; l'émission urinaire est toujours, dans ces circonstances, l'occasion d'un sentiment de sensibilité désagréable, sinon d'une douleur, dans le canal excréteur des urines; celles-ci sont ordinairement moins abondantes et plus foncées.

Lycopodium est indiqué lorsque la paresse du rectum paraît être dépendante d'une sorte de ralentissement de la circulation veineuse intestinale, circonstance, au reste, que nous étudierons plus en détail dans le paragraphe suivant. *Opium* est quelquefois nécessaire contre la *constipation* des femmes enceintes, lorsqu'une sorte de torpeur générale du sujet, soit dans la vie organique, soit dans la vie de relation, se révèle par l'apathie, l'indifférence et la somnolence; par l'émoussement enfin des facultés et des appétits.

L'allopathie use le plus souvent, pour combattre la constipation des femmes enceintes, d'un moyen que nous ne proscrivons pas d'une manière absolue, mais contre l'abus duquel nous ne saurions trop nous élever : nous vou-

lons parler *des lavements*. Pour l'esprit le moins versé dans l'étude des fonctions humaines et de leurs désordres, il est évident que l'action d'un lavement ne peut combattre que l'effet d'une disposition fonctionnelle qu'elle ne saurait atteindre ; il n'est pas moins évident encore que remplacer l'action journalière des organes excrèteurs des matières fécales par une intervention purement mécanique, c'est s'exposer très-probablement à provoquer dans ces organes un état de paresse permanente et très-regrettable. Ce n'est donc qu'exceptionnellement qu'il est permis d'aider physiquement une excrétion qu'il ne faut jamais soustraire entièrement à l'action vitale des organes dont le rôle est de l'accomplir spontanément. Combien n'est-il pas plus rationnel de détruire la cause de la constipation que de ne combattre que celle-ci !

L'abus des injections anales de toutes sortes et, surtout l'usage des taxatifs dont dispose seulement l'allopathie contre la constipation de la femme enceinte, sont-ils bien étrangers à ces maladies, si fréquentes de nos jours, qui atteignent un si grand nombre de jeunes femmes, et les condamnent, pendant leurs plus belles années, à un repos prolongé et à des traitements si pénibles pour leur pudeur? nous ne le pensons pas : nous sommes même convaincu que la médication homœopathique, pendant la grossesse, réduira considérablement le nombre des déplacements et des engorgements utérins qui affligent aujourd'hui tant de familles.

II.

Avant d'entrer dans l'étude des désordres circulatoires

qui compliquent la grossesse, et des moyens dont une sage et efficace thérapeutique doit disposer pour les combattre, faisons connaître, pour légitimer notre travail, et surtout la critique que nous avons faite des médications allopathiques, les lignes suivantes, tombées de la plume de deux éminents praticiens en matière obstétricale, MM. Désormeaux et P. Dubois : « Quelques médecins, disent-ils, » ont regardé la pléthore comme la principale, et presque » comme l'unique cause des maladies des femmes enceintes. » Cette opinion, devenue vulgaire, a introduit la pratique » banale de la saignée pour toutes les femmes, sans dis- » tinction, comme si la nature, dit Quesnay, avait confié » à la lancette du chirurgien le soin de la conservation de » l'enfant : quoique ce préjugé en faveur de la saignée ait » été combattu par les bons praticiens de toutes les époques, » il ne s'est pas moins propagé jusqu'à ces derniers temps, » et il n'est pas complètement déraciné (1). »

Plus heureux que les écrivains que nous venons de citer, et dont la thérapeutique contre les désordres pléthoriques des femmes enceintes, se résume en l'unique moyen, la *saignée*, tout praticien Homœopathe peut non-seulement s'élever contre le préjugé funeste de la saignée, prescrite à peu près à toutes les femmes enceintes, mais il peut encore indiquer un ordre de modificateurs invariablement salutaires pour apaiser les perturbations circulatoires que la lancette est loin de pouvoir réprimer sûrement et surtout impunément. L'insuccès des conseils *de tous les bons pra-*

(1) *Dict. des Scienc. Médic.*, t. 14, p. 376, édit. 1836.

ticiens de tous les temps contre le préjugé de la saignée, ne tient évidemment qu'à la pauvreté des moyens que ces praticiens ont proposés pour remplacer la saignée. L'homœopathie déracinera certainement ce déplorable préjugé, parce que sa critique n'est point stérile, parce qu'elle édifie d'une main en même temps qu'elle renverse de l'autre, chose inouïe dans les annales de l'art de guérir! La thérapeutique homœopathique est devenue *science exacte*, dans la matière dont nous traitons : nous croyons donc ne pouvoir trop la recommander aux médecins qui la méconnaissent encore, et nous sommes convaincu que nos efforts seront richement récompensés par le bien qu'ils produiront, si notre travail parvient à rendre à quelques-uns d'entre eux cette expérimentation heureuse et facile.

La PLÉTHORE se révèle à l'observation par la plénitude et la dureté du pouls, par de la pesanteur de tête avec disposition somnolente, par des tendances vertigineuses, sensibles surtout lorsque le sujet se penche en avant ou lorsqu'il imprime à la tête un mouvement brusque de latéralité. La coloration de la face, un certain degré de gonflement des membres, gênant plus ou moins les mouvements musculaires, accompagnent habituellement les signes de la PLÉTHORE, dite générale. Mais cet état de turgescence universelle est, le plus souvent, prédominant dans l'une des trois cavités splanchniques : ainsi, si les organes céphaliques sont plus oppressés par l'embarras vasculaire, la pesanteur de tête sera accompagnée de douleurs céphalalgiques, d'une certaine excitabilité rétinienne, il y aura des bruits, des tintements d'oreilles; enfin le sang se fera jour par quelques capillaires de la membrane pituitaire, il y aura des épistaxis.

Si la poitrine, au contraire, ressent plus spécialement les perturbations vasculaires, il y aura de l'essoufflement, de la tussiculation, le plus souvent sèche, et quelquefois suivie de l'expectoration de mucosités blanches ou striées de quelques filets sanguins; des douleurs se feront sentir çà et là sur les parois thoraciques, et le cœur se contractera plus violemment que dans l'état normal, et même que lorsque la pléthore prédomine sur les organes encéphaliques ou sur les organes abdominaux. Le plus léger mouvement ascentionnel aggravera tous ces symptômes, ainsi que l'usage de la parole.

Enfin, si les viscères abdominaux sont plus particulièrement le siége de la *pléthore*, leurs fonctions éprouveront des perturbations diverses. Nous avons parlé déjà des troubles de la fonction digestive. Les organes secréteurs, le foie, les reins, etc., seront modifiés dans leur fonctionnalité; mais l'utérus est assurément, dans cette circonstance, l'organe qui éprouve le retentissement le plus important à étudier et à détruire. La congestion active de la matrice cause non-seulement des souffrances à la mère, mais la vie embryonaire est sans cesse et gravement menacée par elle. Un sentiment de plénitude à l'hypogastre, une certaine sensation de pesanteur dans le bassin, de la chaleur et une plus grande sensibilité dans les régions pelviennes, de plus fréquentes envies d'uriner, avec ardeur lors de l'émission qui est moins copieuse, sont, du côté de la mère, les symptômes qui témoignent que la vie vasculaire de l'utérus est exaltée; du côté de l'enfant, des mouvements tardifs, moins fréquents et moins déterminés, dans une époque de la grossesse où ils existent habituellement,

tels sont les signes, bien limités, sans doute, qui doivent faire craindre que l'état pléthorique de la mère ne soit pernicieux à l'enfant qu'elle porte.

Il existe une autre sorte de pléthore utérine qu'il faut distinguer de la précédente : la circulation artérielle de la mère ne présente quelquefois aucune modification appréciable ; cependant celle-ci éprouve de la pesanteur et de la lourdeur dans le bas-ventre ; le bas des reins est douloureux ; il semble à la malade qu'un corps lourd pèse sur la cavité pelvienne, d'où il tend à sortir par en bas ; en même temps, les membres inférieurs sont peu aptes au mouvement; ils sont comme gonflés, et leur système veineux cutané est très-engorgé. Les mouvements de l'enfant deviennent presque nuls, tant ils sont rares et obscurs. C'est une sorte de stase du sang veineux qui cause les phénomènes précités, et si cette *pléthore passive* n'est point dissipée, ou si elle devient plus grande, il survient de l'œdème, accident très-redoutable pendant la grossesse, à cause des dangers qu'il fait courir à la santé et même à la vie de l'enfant, et du travail de l'enfantement qu'il rend plus difficile.

Le traitement homœopathique de l'éréthisme vasculaire pendant la grossesse, que nous venons d'esquisser rapidement, est aussi simple qu'efficace : quelques lignes suffisent pour le décrire. *Aconit.*, plus ou moins répété, amende toujours l'excitation artérielle générale ; la plénitude et la dureté du pouls cèdent constamment à son action. *Bellad.* après l'administration d'*aconit.*, dégage toujours les parties céphaliques qui sont opprimées par l'état pléthorique. *Bryonia*, également après l'administration d'*aconit.*, est pour

les organes thoraciques ce qu'est la *belladona* pour les organes céphaliques : enfin *bryonia*, *bellad.* et *nux* complètent la thérapeutique de la pléthore, lorsqu'elle s'est plus spécialement localisée sur les organes abdominaux. *Bryonia* est le médicament indiqué toutes les fois que les symptômes et la nature des sensations anormales qu'ils déterminent, ainsi que les lésions fonctionnelles qui les constituent, permettent de diognastiquer que la partie membraneuse des organes est surtout affectée; si au contraire l'appréciation des symptômes démontre que leur partie parenchymateuse est spécialement atteinte par la congestion artérielle, *belladona* sera plus efficace : enfin, lorsque la circulation veineuse est évidemment la cause des phénomènes observés, *nux-vom.* sera d'une action exactement appropriée.

La concision avec laquelle nous venons de formuler une médication destinée à devenir si utile, pourrait nuire peut-être aux résultats cliniques qu'on est en droit d'en attendre : aussi croyons-nous devoir entrer dans plus de détails, et la dépouiller pour la rendre plus intelligible, de la forme par trop allopathique que nous ne lui avons donnée d'abord qu'afin de fixer l'attention des praticiens habitués, dans leur langage, à cette sorte de synthèse anatomique, si contraire à l'esprit d'individualisation pathologique qui est l'essence de la pratique homœopathique.

Ainsi que nous l'avons dit, la dureté et la plénitude du pouls réclament toujours l'action d'*aconit* : cette substance devra être répétée matin et soir, seulement, si les phénomènes morbides ne sont pas intenses, et plus souvent si le contraire a lieu.

Si en même temps que les symptômes de pléthore générale existent, il y a de la céphalagie gravative, somnolente, avec battements artériels aux tempes, et disposition à l'hémorrhagie nasale, ou bien si la conjonctive des yeux est injectée et la sensibilité de l'organe visuel surexcitée; ou bien, si le gosier est enflammé, si les amygdales sont gonflées et douloureuses, avec déglutition pénible, il y a lieu d'alterner la *bellad.* avec *aconit.* dans ces circonstances, nous prescrivons une dose de la première substance le matin, et une de la seconde le soir, à moins que les symptômes ne soient violents au point de réclamer deux ou trois doses de chacune d'elles, dans les vingt-quatre heures. *Bellad.* est encore indiquée lorsque, pendant ou hors l'état pléthorique général, il survient une sorte de spasme des voies respiratoires, manifestée par des quintes de toux convulsive, avec vive rougeur de la face et retentissement douloureux dans la tête, précédées ou suivies d'une oppression plus ou moin grande de la respiration. *Arnica* sera préféré à *belladona*, si les phénomènes congestifs céphaliques sont accompagnés de la disposition aux vertiges tournoyants, surtout en se redressant, et s'il y a des fourmillements dans l'un des côtés du corps, à l'extrémité des doigts principalement. *Belladona* est efficace lorsque les symptômes céphaliques sont aggravés *par un courant d'air frais*; *arnica* au contraire lorsque *l'air libre* soulage la malade.

Notre observation ne nous permet pas d'admettre que les organes respiratoires soient directement gênés dans leur fonctionnalité par l'existence de la grossese : le refoulement du diaphragme par le développement utérin, rend sans doute plus courte la respiration de la femme enceinte

mais cette cause seule est absolument impuissante à troubler la fonction des organes pulmonaires d'une manière importante. Nous reconnaissons cependant que sa respiration est très-souvent modifiée d'une manière fâcheuse par une sorte de congestion; mais nous sommes convaincu que c'est toujours par l'intermérdiaire de la circulation que l'action des poumons se pervertit plus ou moins, pendant la grossesse. La corrélation physiologique intime qui unit les organes respiratoires et les organes circulatoires, rend ceux-là solidaires des perturbations que la grossesse impose à ceux-ci, chargés, dans cette circonstance, de distribuer à la mère les sucs réparateurs, et à l'enfant les sucs organisables, en même temps qu'ils doivent représenter à la *réoxygénation* pulmonaire les matériaux devenus impropres à réparer les pertes de la mère, et ceux que le *nisus formativus* ne peut plus utiliser. Nous le savons, le créateur a admirablement disposé ses moyens, plusieurs ordres de vaisseaux accomplissent l'œuvre organique complexe que nous venons de mentionner, mais les causes qui tendent à rompre le sublime équilibre qui est indispensable pour la santé parfaite de la mère et celle de l'enfant, ces causes sont si nombreuses qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de la fréquence des anomalies pathologiques que présentent la circulation et la respiration dans le cours de la grossesse. Ce fait, démontré mille fois par l'observation, le serait encore au besoin par le passé de l'art de guérir, dont toute la thérapeutique de la femme enceinte se résume véritablement dans les évacuations sanguines. Cette médication, d'une action évidemment mécanique en cette circonstance, ne peut avoir de motifs plausibles d'ap-

plication que lorsque l'engouement matériel des organes est tel qu'il y a impossibilité, démontrée par la gravité des phénomènes, de pouvoir agir sur la vitalité générale.

Ainsi donc, bien souvent, pendant la période gestative, la jeune femme éprouve de l'essouflement et de l'oppression, surtout pendant le mouvement ascensionnel; des douleurs, plus ou moins fixes et variant d'intensité, se font sentir çà et là dans les diverses régions de la poitrine; la toux, des crachottements de sang, selon les prédispositions indi viduelles, viennent souvent s'ajouter aux phénomènes précédents qui, dans leur ensemble, témoignent de difficulté fonctionnelles qu'il est toujours très-important de dissiper. L'utérus est sans doute l'organe dans lequel se développe l'enfant; mais les poumons sont véritablement le chantier où se préparent les matériaux organiques qui vont le former. D'un autre côté, la susceptibilité des organes respiratoires et la docilité funeste qu'ils offrent à l'action des causes morbides, constitutionnelles ou non, imposent au médecin, dans l'intérêt, actuel et futur, de la santé de la mère, de n'y jamais laisser constituer l'embarras fonctionnel le plus superficiel.

A cause de ces circontances graves que contrôle chaque jour une observation attentive, il est bien démontré par l'expérience que l'intégrité des organes thoraciques de la femme enceinte, doit être un sujet de permanente sollicitude de la part du médecin : laisser ces organes dans un état de troubles fonctionnels, même légers, est toujours au moins une imprudence, sinon une faute. Nous ne saurions trop le répéter, la santé de la mère peut en recevoir de regrettables atteintes, ainsi que celle de l'enfant. Nous

n'invoquerons point ici l'autorité de faits nombreux qui assignent pour point de départ à une phtisie incurable, par exemple, divers embarras circulatoires et respiratoires causés par une ou plusieurs grossesses : c'est bien envain que pour atténuer la portée d'un tel enseignement, on prétendrait que l'affection que nous venons de désigner, ou d'autres analogues, n'ont d'autre cause que la faiblesse organique, déterminée chez certains sujets par des grossesses trop rapprochées. La génération est une fonction; sagement et efficacement surveillée, elle ne devient jamais cause de maladies; ce sont les mauvaises grossesses, et non les nombreuses grossesses, qui sont souvent l'origine de désordres fâcheux, et c'est surtout par la connexion intime qui existe entre l'utérus et les poumons, pendant la gestation, que cette phase de la génération est si souvent pernicieuse aux poitrines délicates. Ainsi que nous l'avons dit, la matrice est le champ de la mise en œuvre des matériaux organisables, et les poumons sont le point où ces matériaux reçoivent la dernière élaboration que doit leur faire subir l'organisme maternel : le système circulatoire est l'intermédiaire entre ces organes : et malgré la circulation placentaire, nous ne pensons pas qu'il soit hors de propos d'avancer qu'il y a un intime corrélation fonctionnelle, pendant la grossesse, entre les poumons et la matrice.

Il est de la dernière évidence que tous les médecins éclairés ont dû non seulement combattre l'abus de la saignée, chez la femme enceinte, mais encore qu'ils ont dû ne recourir à ce moyen qu'en faisant taire des hésitations bien légitimes, car ils n'ont pu se dissimuler qu'en apportant

plus de liberté dans la distribution des principes organisables, ils en diminuaient nécessairement la qualité par la soustraction qu'ils leur faisaient subir. Sans nul doute, les obstinés partisans de la saignée invoquent la puissance hématosique de l'organisme maternel, pour excuser leur pratique; mais nous leur dirons, ou cette puissance répond à votre attente ou elle n'y répond pas; si elle y répond, vous devez accepter le rôle des Danaïdes; si elle n'y répond pas, votre pratique est évidemment meurtrière.

Il résulte de cet état de choses que la femme enceinte qui éprouve des perturbations circulatioires et respiratoires, est laissée sans soins efficaces par le praticien qui apprécie sainement la valeur de la saignée, ou bien, qu'elle est immolée à cette pratique funeste, elle et son fruit, par le médecin qui confie tout son salut à la lame d'une lancette. Faut-il s'étonner alors qu'il y ait si souvent lieu de déplorer des grossesses pendant lesquelles surviennent des maladies longues ou incurables, ou desquelles sont nés des enfants dont la santé fait aussi le malheur des familles!

Il n'en sera plus désormais ainsi lorsque la médication homœopathique sera acceptée par tous les praticiens. Aussitôt qu'un léger trouble circulatoire, révélé par de la plénitude et de la dureté dans le pouls, se manifestera chez la femme enceinte, une ou deux doses d'*aconit.* suffiront pour le faire cesser: toutefois, s'il ne cédait pas aussitôt, si au contraire l'appareil respiratoire en éprouvait un léger retentissement, *bryonia*, alternée avec la première substance, en ferait promptement justice.

Nous devons mentionner ici un point important de pratique: quelquefois la respiration est gênée; il y a de

l'essoufflement pendant le mouvement, surtout ascensionnel, et cependant l'artère n'est ni dure, ni pleine; en ce cas, l'embarras circulatoire existe surtout dans le système vasculaire veineux, et ce serait bien envain qu'on le combattrait avec *aconit* ou *bryonia : nux-vomica* est alors la seule subtance appropriée. Dans d'autres circonstances, les poumons sont manifestement gênés dans leur fonctionnalité, et cependant nul signe de pléthore artérielle n'est saisissable; l'artère radiale est tendue, mais elle n'est ni pleine, ni dure à l'exploration; si on consulte alors les battements du cœur, on reconnaît que les contractions ventriculaires droites de ce viscère poussent avec trop d'énergie le sang veineux dans le parenchyme pulmonaire. Une ou deux doses *digitalis* sont, dès ce moment, indispensables pour ramener l'équilibre entre la quantité de sang apportée dans les poumons par les artères pulmonaires et celle que doivent en exporter les veines du même nom : quelquefois par des causes antérieures ou actuelles qu'il est inutile de rechercher ici, les troubles respiratoires dépendent de contractions trop énergiques du ventricule gauche du cœur dont les battements deviennent plus ou moins sensibles à la vue et à l'ouïe, dès le moindre mouvement de la femme; il faut alors administrer *spigelia* dont l'action sera toujours certainement salutaire.

Il est encore quelques particularités pathologiques à ce sujet que nous ne devons pas omettre : dans certains cas, la femme enceinte éprouve de la gêne dans la respiration par une sorte de *laryngisme* ou de *trachéïsme*, c'est-à-dire, qu'avec ou sans toux quinteuse, elle ressent diverses sensations dans le larynx ou les bronches; il lui semble que

la capacité des conduits aériens est réduite, comme par une sorte de resserrement, ou par la présence de mucosités épaisses qui n'existent pas, car la toux est le plus souvent sèche ou n'amène que des mucosités filantes peu considérables : tantôt des sensations particulières dans certains point du conduit aérien provoquent de la gène dans la respiration, ou de la toux, phénomène qu'il est toujours très-important de faire cesser, d'abord à cause de l'état de souffrance pulmonaire qu'il exprime, et à cause du retentissement qu'il exerce sur l'utérus. Dans cette occurence, ayant ramené le système circulatoire à son état normal par les moyens précités, il faut administrer *belladona*, si la toux quinteuse survient surtout le soir, se continue pendant la nuit et est suivie de grincement de dents lorsqu'elle n'interrompt pas le sommeil; *cuprum* sera indiqué si la toux est suffocante au point de suspendre la respiration, comme dans la coqueluche; *ipecacuanha* sera préférable si la toux suffocante est accompagnée de soulèvements d'estomac, avec ou sans vomissements; *nux-vom.* est nécessaire lorsque la toux est très-sèche, et qu'elle est plus fréquente au lit et pendant que la malade est couchée sur le dos; *pulsatilla* est surtout indiquée lorsque la toux sèche, qui a lieu pendant la nuit, cesse quand le sujet se met sur son séant, et recommence quand il se recouche.

Une sorte *d'irritation et de chatouillement au haut du sternum, provoquant la toux, sans que celle-ci puisse toutefois avoir lieu*, indique *chamomilla*; la même sensation au larynx, accompagnée de celle de constriction déterminant la toux, est dissipée surtout par *ipecac*. Les mêmes phénomènes, accompagnés de légers picotements au

larynx, réclament *drosera; la sensation de formication et de chatouillement* au larynx, provoquant la toux et une expuition de mucus, indique *sabina*; un certain *chatouillement avec légère toux sèche*, dans la partie inférieure de la trachée, et se manifestant tous les matins après le lever, cède très-bien à l'action d'*arnica; un chatouillement* dans la même région, provoquent la toux et une légère expuition, surtout lorsque le sujet entre dans un appartement chaud, réclame *veratrum.*

Lorsque l'usage de la parole cause une douleur de blessure et de pression dans la poitrine, avec tussicule par une sensation de présence de mucus à la trachée, *bryonia* est toujours efficace. La toux causée par le baillement cède à l'*arnica;* celle causée par le mouvement du corps, par la lecture, la réflexion, ou survenant après le repas, cède aussi à *nux-vomica;* celle causée par la boisson réclame *arsenic.*

Nous n'avons certainement pas la pensée d'énumérer toutes les particularités de sensations qui provoquent la toux, ni les diverses parties qui peuvent en être le siége, nous ne pouvons prétendre également à signaler tous les traits caractéristiques qui sont fournis par la nature et le goût des excrétions qui suivent le toux, et tous les phénomènes sympathiques qui l'accompagnent et ceux qui peuvent la causer. Il faudrait en quelque sorte parcourir toute la matière médicale, tant la pathologie est féconde en variétés : nous nous bornons aux indications qui précèdent, qui sont les plus familières et dont tout pratricien peut apprécier la rigoureuse et salutaire exactitude ; elles suffiront, nous le pensons, pour faire comprendre quelle

direction il faut imprimer au traitement dans les cas exceptionnels et rebelles.

Nous ne pouvons ne point mentionner le soin avec lequel il faut procéder, pendant la grossesse et lorsque la poitrine s'affecte, pour satisfaire aux indications qui découlent des antécédents personnels ou héréditaires des malades. La prophylaxie la plus vigilante et la plus active doit être exercée, soit par rapport à la mère, soit par rapport à l'enfant, contre les prédispositions acquises ou constitutionnelles. Il n'est pas toujours facile, nous le savons, de faire accepter des soins médicaux contre des maux dont la prévoyance scientifique seule peut constater la possibilité probable, sinon certaine. Mais les hommes qui sont convaincus des bienfaits que la médication homœopathique peut répandre sur la génération actuelle et sur celles à venir, ne doivent jamais laisser échapper légèrement l'occasion d'en faire profiter leurs semblables. Les résultats, il est vrai, ne peuvent jamais être constatés rigoureusement par ceux qui sont étrangers à la grande réforme thérapeutique ; mais ne suffit-il pas que le médecin les ait quelquefois observés pour que sa conviction scientifique en soit corroborée et qu'elle soit ensuite imposée le plus souvent possible ? nous faisons des vœux ardents pour qu'il en soit ainsi : pour notre compte, ce n'est point parmi les moindres services que l'homœopathie a rendu à l'humanité par notre ministère, que nous rangeons ceux dont la prophylaxie pendant la grossesse nous a souvent rendu témoin. Que d'enfants forts et robustes sont nés après des aînés dont l'existence a été tarie, dans le sein de leur mère, par des vices héréditaires ! et que de femmes

vouées probablement à payer très-cher leur titre de mère, qui en jouissent aujourd'hui dans les douceurs de la plus belle santé !

Au reste, bien que nous n'ayons parlé du traitement prophylactique à imposer pendant la gestation, qu'à l'occasion des souffrances pectorales qui peuvent la compliquer, ce traitement n'est pas moins indispensable dans tous les cas où des affections déterminées affectent une famille, ou bien lorsque des vices ou miasmes morbides peuvent en avoir accidentellement altéré la santé.

La Pléthore vasculaire de la cavité abdominale, pendant la grossesse, doit être soigneusement étudiée par le praticien : ainsi que nous l'avons déjà dit, elle est sans doute moins grave pour la santé de la mère que lorsqu'elle se manifeste spécialement sur les organes céphaliques ou thoraciques, mais elle est assurément bien plus importante à combattre au point de vue de la santé de l'enfant. Or celui-ci étant, pendant sa vie intrà-intérine, inséparable de l'organisme dans lequel il se forme, sa santé est celle de la mère ; en effet, les accidents les plus ordinaires que cause la pléthore abdominale sur la vie fœtale, n'ont-ils pas un retentissement immédiat au moins sur l'organe utérin ? les hémorragies utérines, les contractions partielles et anormales de la matrice et bien d'autres accidents, ont-ils d'autres causes, le plus souvent, que l'état de la circulation sanguine entre le fœtus et la mère ?

Au point de vue de la thérapeutique homœopathique,

nous ne craignons pas de le répéter, il y a des distinctions capitales à faire dans les phénomènes que produisent les désordres vasculaires abdominaux. Ceux-ci en effet peuvent être *artériels* ou *veineux*, ainsi que nous l'avons dit : mais ils se traduisent à notre observation par des caractères peu variables et assez limités; une foule de circonstances, présidant à leur génésie, et qui ont d'abord modifié la vitalité maternelle, doivent donc nous guider pour les apprécier sainement et ne pas les confondre, car les mêmes modificateurs sont loin de convenir contre toutes les perturbations artérielles, ou toutes les perturbations veineuses. Cette distinction, au reste, n'est que très-rarement possible. L'embarras circulatoire veineux ou artériel prédomine, mais ces deux systèmes vasculaires ont de telles connexions fonctionnelles, qu'il est impossible que les troubles de l'un d'eux n'en provoquent pas dans l'autre. Ce qu'il y a donc d'essentiel dans la pratique, c'est de faire le départ exact des symptômes matériels observés, et surtout d'en déterminer exactement la valeur par les circonstances qui ont précédé ou accompagné leur évolution, si les modifications sensorielles morbides concomitantes ne les caractérisent pas assez.

Nous n'avons que peu de mots à ajouter à ce que nous avons dit déjà au sujet de la *véritable pléthore artérielle*, se localisant plus spécialement dans les organes abdominaux : en effet, à défaut de symptômes caractéristiques locaux, l'état du pouls suffira toujours pour fixer le praticien sur le choix des agents régulateurs de la circulation. Ainsi donc, ce que nous avons écrit déjà au sujet de l'emploi d'*aconit*, *bryonia* et *belladone* précisera toujours

assez bien, dans la majorité des cas, les circonstances qui en réclameront l'administration plus ou moins répétée.

Mais les douleurs gravatives ou lancinantes, la chaleur et une certaine excitation dans les organes abdominaux et plus spécialement dans l'utérus et ses annexes, ne sont pas la seule expression des troubles circulatoires artériels ou veineux, qui se manifestent dans ces organes, pendant la grossesse; les phénomènes précités ne sont même pas toujours accompagnés d'un ensemble général de symptômes identiques; en un mot, l'état constitutionnel de la mère, qu'il faut toujours rigoureusement apprécier, peut faire varier souvent la signification de ce qui se passe d'anormal dans l'organe qui contient le produit de la conception ou dans ceux qui l'avoisinent. Ainsi plus d'une fois, divers troubles vasculaires, en apparence semblables à ceux que cause la pléthore, entravent le cours régulier de la grossesse, et ils se manifestent cependant dans des conditions constitutionnelles telles qu'il serait irrationnel de les attribuer à une véritable pléthore, et très-dangereux de les combattre comme tels.

Ainsi, parmi les causes de débilitation, une nutrition insuffisante, un travail corporel excessif, ou des veilles prolongées causent souvent, chez la femme grosse, des désordres qui traduisent évidemment une perturbation vasculaire importante. Dans ces cas, l'état du pouls éloigne, autant que les causes précitées, la pensée de la pléthore. Cependant il y a de la pesanteur douloureuse dans l'hypogastre, correspondant au sacrum; les mouvements de l'enfant sont moins normeaux; la respiration est hâletante au moindre mouvement; les contractions du cœur

paraissent énergiques ; les membres abdominaux sont alourdis; quelquefois même il y a de l'exhalation sanguine par l'utérus, sans que l'insertion anormale du placenta puisse expliquer cette hémorragie. Évidemment dans les cas où la nutrition sera cause de ces phénomènes, si une meilleure hygiène n'a pu en triompher, une ou deux doses de *china* rétabliront bientôt l'harmonie dans la distribution des sucs nourriciers, dont la constitution appauvrie avait momentanément altéré le cours ; il en sera de même si un travail excessif a occasionné des déperditions excédant les réparations. L'apparente pléthore qui se manifeste quelquefois chez certains sujets par des maux de reins avec contractions douloureuses de l'utérus, suivies quelquefois de l'expulsion de caillots d'un sang noir, avec céphalalgie, vertige et face animée, peut-être confondue avec la pléthore véritable. Tout le monde connaît les circonstances dans lesquelles celle-ci survient; celle-là, au contraire, se manifeste dans des circonstances opposées; d'ailleurs, voici les caractèaes qui permettront mieux de les distinguer : la rougeur de la face, dans la pléthore vraie, est tousours concomitante d'une coloration élevée du reste de la peau ; la céphalalgie est gravative; le pouls est plein, dur, ample et résistant; dans la fausse pléthore au contraire, la rougeur de la face contraste avec une certaine pâleur mate du reste de la peau, la céphalalgie est compressive et pulsative; la dureté et la plénitude du pouls sont toujours sans ampleur et presque sans résistance; si l'artère résiste, c'est comme une corde tendue sous le doigt. *Aconit* et *belladone* conviennent toujours contre la pléthore vraie, et *ferrum* et *china* contre la plé-

thore qui n'est qu'apparente. Celle-ci est plus fréquente qu'on ne le croit, pendant la grossesse, lorsque des causes de débilitation générale atteignent lorganisme maternel. Mais la circonstance *des veilles prolongées* donnera à *nux-vom.* un caractère d'appropriation absolument exacte et salutaire.

Dans le même ordre de causes, nous trouvons que des peines morales tristes produisent également des phénomènes anormaux, dans le cours de la grossesse, qui se manifestent surtout par des troubles circulatoires abdominaux. Les tiraillements qu'ils causent dans les reins, les douleurs crampoïdes et compressives qui surviennent ensuite dans la région de l'utérus, cèderont à l'action d'*ignatia.* La lenteur dans la circulation veineuse qui se manifeste quelquefois chez les femmes enceintes, l'état variqueux des veines des membres pelviens, la lourdeur et la faiblesse de ceux-ci, la disposition aux défaillances, avec grande tristesse et mélancolie, qui accompagnent les maux gravatifs des reins, avec mouvements obscurs de l'enfant, cèderont surtout à *lycopodium*, si ces phénomènes se produisent surtout chez des sujets minés par les peines morales. Par exemple, si l'augmentation de la famille paraît en outrepasser les ressources, si la crainte de voir naître un fils ou une fille, lorsqu'un sexe opposé est ardemment désiré, si des couches fâcheuses déjà multipliées préoccupent vivement la femme enceinte; ces conditions pénibles peuvent profondément altérer le cours de sa grossesse. L'action de *lycopodium* sera alors on ne peut plus bienfaisante.

Les *contrariétés* qui sont d'autant plus fréquentes pour

la femme enceinte que son état de grossesse rend son moral plus difficile quelquefois et toujours plus impressionnable, les *contrariétés*, disons-nous, sont pour elle de fréquentes causes de troubles qui se traduisent en général par des souffrances utérines, et des modifications fâcheuses dans la vitalité du fœtus.

Chamomilla et *nux* seront toujours efficaces pour prévenir les suites d'une *contrariété vive et d'une colère*, ou pour les détruire s'il n'est pas possible d'administrer la substance indiquée aussitôt après l'émotion morale reçue. Il n'est point facile d'exprimer par des mots les caractères particuliers de chacun de ces deux puissants moyens et de préciser exactement les circonstances pathologiques qui doivent faire préférer l'un à l'autre. *Chamomilla* et *nux* sont véritablement les antidotes de la colère et de l'emportement, mais à ce point de vue, il y a dans leur pathogénésie, une telle conformité de physionomie que nous avons plus d'une fois hésité sur le choix de l'un de ces médicaments. Enfin, nous allons faire simplement connaître le stratagème à la faveur duquel nous sommes parvenu à dissiper toutes nos incertitudes à ce sujet. Toutes les fois que l'ensemble constitutionnel et les dispositions morales habituelles rapprochent les malades des caractères de l'enfance, *chamomilla* est essentiellement indiquée : au contraire, lorsque leurs habitudes extérieures, leurs tendances morales leur donnent une espèce de type de masculinité, *nux vom.* est véritablement préférable. Cette distinction que nous avons formulée en méditant, au point de vue de la cause morbide dont il s'agit, la pathogénésie des deux précieuses substances qui en détruisent si héroï-

quement les effets, nous a toujours heureusement conduit dans la pratique. Ainsi donc, nous sommes convaincu que chacun, en suivant ce conseil, pourra efficacement combattre les désordres vitaux et circulatoires qui surviennent entre le fœtus et la mère, lorsque celle-ci aura éprouvé la perturbation morale dont nous traitons en ce moment. Tout le monde en connaît les effets désastreux chez la femme enceinte, nous croyons inutile de les mentionner. Toutefois *aconit* doit quelquefois être préféré à *chamomilla* ou *nux*, surtout chez les sujets à disposition pléthorique, car *aconit* est pour ceux-ci un antidote de la colère et de l'emportement. Si la congestion utérine est consécutive à une vive contariété que le sujet a subie sans enportement ni colère, surtout si elle est accompagnée d'une grande sensibilité des parties sexuelles, avec sensation comme si tout se portait sur elles, qu'il y ait ou non écoulement d'un sang épais et foncé, *platina* est le seul médicament approprié.

Il n'est point rare qu'une grossesse, jugée intempestive, ou d'autres circonstances ne deviennent un sujet de *jalousie* pour la femme enceinte. Cette funeste passion jette la perturbation la plus profonde dans le cours régulier de la gestation; chacun connaît ses effets sur les organes digestifs, et ceux même qui ne les ont point observés, peuvent aisément les comprendre, imprimant leur fâcheuse influence à l'importante fonction reproductive qui s'accomplit. *Hyosciamus* est inappréciable en pareil cas, et disons-le quoique ce soit hors de notre sujet, ce médicament n'est pas moins admirable, après la délivrance, lorsqu'il survient des phénomènes cérébraux organiques ou intellectuels.

Qui n'a été bien des fois dans le cas d'observer les désastreux résultats *d'une joie inattendue*, sur une femme enceinte? qui ne sait qu'une telle émotion morale retentit aussitôt sur l'utérus, et provoque la plus grave perturbation dans la distribution des sucs organisables, ou dans le retour vers l'organisme maternel de ceux que le fœtus ne peut plus utiliser pour son accroissement? *Coffea* est au moins aussi admirable par ses bons effets, dans cette circonstance, que l'influence de la cause perturbatrice a été puissante et rapide.

Une *grande frayeur* n'est pas moins redoutable pour la femme enceinte que l'émotion agréable dont nous venons de parler; ses effets peuvent aussi radicalement entraver le travail organisateur du nouvel être; les troubles vitaux et organiques qui surviennent aussitôt dans l'organisme maternel, et qui retentissent spécialement sur l'utérus, trouvent aussitôt leur antidote immédiat dans *opium; pulsatilla* doit être administré de préférence, si un repas vient d'être pris au moment où l'émotion est reçue.

Après tout ce qui a été dit déjà, il nous reste peu de choses à ajouter au sujet de la terminaison prématurée de la grossesse; l'avortement en effet n'est le plus souvent que la conséquence nécessaire des troubles divers dont il a été question jusqu'ici, et qui, n'étant point essentiellement combattus par les moyens thérapeutiques ordinaires de l'allopathie, acquièrent une telle valeur organique que le développement fœtal est forcément arrêté par eux. Il ne nous reste, à vrai dire, qu'à mentionner l'avortement par violences extérieures: toutefois, le praticien homœopathe est souvent appelé à prévenir un avortement imminent,

n'ayant point été chargé antérieurement de surveiller la grossesse. Quelle doit être sa conduite en cette circonstance? et que peut-il espérer de l'intervention de la thérapeutique homœopathique?

Il n'est jamais possible de préciser exactement le degré pathologique auquel est arrivée la grossesse, aussi faut-il être toujours très-réservé sur les promesses que nous pouvons faire d'en conserver le fruit; mais nous croyons que lorsque le fœtus n'est point encore mort dans le sein de sa mère, soit directement, soit indirectement par la chûte plus ou moins complète du placenta, il y a lieu d'espérer que l'état physiologique puisse être rétabli. Après avoir fait placer la jeune femme dans la position horizontale, et par ses paroles l'ayant mise moralement dans les meilleures conditions possibles, le praticien doit s'appliquer à combattre les dispositions morbides actuelles, lorsque les indications sont très-précisées par les phénomènes existants; ou bien, il doit chercher les éléments de celles-ci dans la connaissance exacte de la santé antérieure de la malade.

Les diverses notions mentionnées déjà suffiront le plus souvent pour conduire au choix d'un médicament propre à remédier aux désordres actuels, si ceux-ci consistent seulement en troubles vitaux et circulatoires; mais si déjà un écoulement sanguin a lieu, si des douleurs utérines indiquent que la matrice se contracte sur le produit de la conception, le danger est imminent, et il faut éviter de perdre un temps précieux dans l'emploi de moyens qui ne seraient pas parfaitement appropriés.

La nature des sensations éprouvées par la malade sont très-propres ainsi que l'écoulement sanguin, selon sa

consistance et sa couleur, à fixer le choix à faire entre *chamomilla*, *belladona*, *ipec.* et autres substances qui peuvent convenir. Si ces phénomènes locaux ne sont point assez caractéristiques, il convient de s'aider de l'appréciation de l'état général de la malade et de ses dispositions morales, actuelles ou ordinaires. Ainsi, une grande impressionnabilité avec irritation nerveuse indique de préférence *chamomilla*; une certaine turgescence sanguine céphalique, *belladona*; un état spasmodique, sans perte de connaissance, réclame *ipeca.*; avec perte de connaissance *hyosciamus*; un appauvrissement constitutionnel doit déterminer pour *sécale*; l'exaltation vénérienne, ou la satisfaction de celle-ci réclame *platina*; l'affaissement du globe utérin indique surtout *sabina*; *china* et *ferrum* sont quelquefois utiles, lorsque le sujet présente des signes de dispositions chlorotiques et que d'ailleurs l'état génital correspond aux propriétés pathogénésiques de ces substances. Cette réflexion au reste est toujours rigoureusement applicable à tous les médicaments précités et d'autres qui peuvent être choisis. Si les accidents qu'il s'agit d'arrêter sont consécutifs à quelque émotion morale, il n'est pas douteux que cette circonstance sera fructueusement prise en considération.

Le plus souvent les phénomènes abortifs sont déterminés par cause extérieure; un effort musculaire qui a retenti sur la matrice ou une contusion locale sont capables en effet d'arrêter le travail organisateur intrà-utérin et de provoquer l'avortement : dans ce cas, l'*arnica* jouit d'une admirable propriété; il est rare que son action n'arrête aussitôt l'état pathologique s'il n'est arrivé à un degré irrémédia-

ble. *Ruta graveol.* peut être quelquefois efficace en cette circonstance.

La coïncidence d'une infection syphilitique avec les signes d'un prochain avortement, doit toujours rappeler à la pensée du praticien l'administration de *mercu.*; nous avons très-utilement prescrit cette substance dans un cas où plusieurs médicaments, en apparence très-appropriés, étaient restés sans action; la grossesse arriva à son terme et l'enfant naquit avec des symptômes qui nous parurent syphilitiques; ils cédèrent au reste à l'administration de *mercurius sol.*

Première observation. Le 20 mai 1845, nous sommes consulté par la dame R***, âgée de 35 ans environ, d'un tempérament bilioso-nerveux, d'une haute stature et d'une santé excellente d'ailleurs en dehors du temps de ses grossesses. Elle porte son neuvième enfant depuis trois mois environ, et déjà elle a de l'édème aux extrémités inférieures et elle est essoufflée en marchant; elle est convaincue que cette dernière grossesse sera aussi fâcheuse que les précédentes au sujet desquelles elle nous donne les détails suivants : elle n'a que deux enfants vivants, deux sont morts un ou deux jours après leur naissance, et les quatre autres, toujours portés à terme, sont nés morts. Dès sa première grossesse, la dame R*** a éprouvé de la gêne dans la respiration et du gonflement aux extrémités inférieures, les saignées ou les sangsues lui ont plus ou moins atténué ces sortes de souffrances qui se terminaient toujours par un mauvais accouchement, c'est-à-dire, lent, très-pénible et plus douloureux qu'à l'ordinaire : ses enfants naissaient dans de fâcheuses conditions de santé individuelle; le premier et

le troisième n'ont point vécu. Les quatre dernières grossesses ont toujours été pires que les précédentes; après avoir cruellement souffert par l'œdème qui devenait général et très-considérable, par les évacuations sanguines et des médications internes diverses, la dame R*** a été délivrée artificiellement à chacune de ses dernières grossesses et elle a mis au monde des enfants morts, plus ou moins hydropiques par une ou plusieurs cavités splanchniques. Elle a consulté divers accoucheurs; aux évacuations sanguines ont succédé les purgatifs, les diurètiques, les sialagogues, secondés tantôt par le repos absolu, tantôt par l'exercice plus ou moins passif, mais rien n'a arrêté la progression désolante que signalait chaque nouvelle grossesse vers un état de plus en plus alarmant. Enfin, à peine a-t-elle été convaincue de l'existence de sa neuvième grossesse, par la réapparition de son œdème qui conserve profondément l'empreinte du doigt, qu'aussitôt elle recourt à la médication homœopathique.

Il est important de noter que cette malade n'avait nulle confiance à l'homœopathie et que ce n'était qu'en désespoir de cause qu'elle voulait en essayer, bien convaincue d'ailleurs que rien ne pouvait l'arrêter dans la pente funeste où elle était lancée. Ses dispositions morales étaient donc on ne peut plus défavorables.

Nous lui prescrivons une goutte *nux-vom.*, quinzième, deux soirs consécutifs. Huit jours après, l'œdème n'avait point augmenté et la respiration était plus libre; le pouls était moins embarrassé: nous répétons pareille dose, douzième, et l'amélioration la plus évidente suit de près cette nouvelle prescription. Pendant le reste du temps de cette

grossesse, nous avons plusieurs fois redonné *nux-vomica;* quelquefois *aconit* a été nécessaire, quelquefois *digitalis* et *belladona;* mais nous avons eu soin de répéter, environ tous les mois, une dose de *lycopodium.* L'œdème a reparu quelquefois ainsi que la gêne respiratoire, mais ces phénomènes n'ont jamais pris de l'intensité, et la dame R*** est très-heureusement arrivée à son terme, et elle a mis au monde une petite fille très-bien portante. Cette pauvre enfant a succombé, à l'âge de 15 mois, à la suite d'une atteinte de variole confluente.

Peu de mois après, une nouvelle grossesse est signalée par la réapparition de l'œdème; le même traitement a le même succès. Cependant, la dame R***, plus rassurée, a été moins exacte à exécuter nos prescriptions médicamenteuses parce que du reste sa santé lui paraissait excellente. Elle a mis au jour cette fois deux enfants chétifs dont le volume exigu contrastait singulièrement avec celui qu'avait eu le ventre de leur mère : le liquide amniotique fut on ne peut plus abondant. Ces enfants vécurent peu de jours.

L'année suivante, l'œdène reparait, c'était évidemment le signe d'une nouvelle grossesse : de très-rares prescriptions sont faites à la dame R*** pendant le cours de celle-ci, tant sa santé lui paraît irréprochable ; elle ne peut supposer que son enfant ne soit bien portant et malgré tous les avis que nous lui donnons dans le but d'obtenir d'elle plus de soumission, dans l'intérêt de son fruit, elle arrive à son terme n'ayant pris que fort peu de médicaments. Elle donne le jour à un garçon peu vigoureux qui meurt dans la huitaine, à la suite d'un ictère.

Enfin, une nouvelle grossesse est présumée exister. La dame R*** quoique bien portante, car elle n'a ni œdème, ni essoufflement, croit devoir suivre nos conseils, en vue de la conservation de l'enfant qu'elle porte. Nous lui prescrivons de temps en temps, tantôt *nux*, tantôt *aconit*, tantôt *belladona*, mais surtout des antipsoriques tels que *lycopodium*, *sulfur.*, *mercurius*, et cette grossesse a pour résultat la naissance d'une petite fille en parfaite santé qui a aujourd'hui cinq ans environ.

Cette observation nous paraît remarquable à plusieurs points de vue, elle prouve d'abord que la médication homœpathique a sauvé la dame R***. Il est évident en effet qu'elle ne pouvait survivre aux désordres que la gestation déterminait chez elle dans le système vasculaire veineux. Les médications allopathiques que réclamaient ces désordres étaient elles-mêmes fort dangereuses. Si elle eût échappé à ce double danger qui s'aggravait à chaque grossesse, est-il probable qu'elle eût échappé à ceux plus grands encore de l'accouchement? Les derniers avaient été on ne peut plus fâcheux : l'un de ses enfants, atteint d'hydrocéphalie considérable, avait du être mutilé dans le sein de sa mère ; il nous paraît difficile de contester la justesse du pronostic que portait la dame R*** elle-même.

Non seulement la médication homœopathique a été prodigieusement efficace à cette malade, mais elle l'a été autant pour les enfants qu'elle portait. Pendant deux grossesses, le traitement est rigoureusement suivi, et deux fois la dame R*** est heureusement mère. Deux fois, elle y met de la négligence, et deux fois ses enfants naissent dans de mauvaises conditions de santé.

Il est inutile de dire que depuis que la dame R*** a été heureusement modifiée par la médication homœopathique, ses accouchements ont été constamment naturels. Ajoutons que cette dame a aujourd'hui franchi son âge critique, n'ayant pas éprouvé la plus légère indisposition. N'est-il pas permis de présumer qu'en admettant qu'elle eût survécu à toutes ses désastreuses grossesses et à tous ses périlleux accouchements, elle dût au moins avoir à redouter cette crise que tant de femmes ne subissent qu'avec de graves dommages dans leur santé ?

Nous allons rapporter une observation qui contraste avec la précédente, et dont le sujet souffrait surtout par des troubles de la vascularité artérielle.

Observation 2me. La dame B*** s'est marié à 20 ans, elle a toujours été régulièrement et abondamment réglée ; elle est d'une haute stature et d'une constitution sanguine avec muscularité masculine : en quatre ans, elle a été quatre fois enceinte ; trois de ces grossesses sont arrivées à terme, mais l'une d'elle fut terminée à six mois et demi. Des trois enfants venus à terme, deux sont nés morts et l'autre est mort en naissant, mais ils ont tous été hydropiques. Elle est au septième mois de sa cinquième grossesse, lorsqu'elle vient me consulter, étant âgée de 27 ans.

Ce qui la porte à recourir à l'homœopathie, c'est l'insuccès de tout ce qu'elle a fait jusqu'à présent ; elle veut essayer si, *par un autre système*, elle sera plus heureuse.

Comme dans ses précédentes grossesses, elle sent faiblement remuer son enfant ; le bas des reins est douloureux, elle a de la pesanteur dans le bas-ventre, elle est oppressée en marchant et en parlant ; son pouls est large, plein et

dur. Elle souffre habituellement de la tête qui est lourde et pesante, sa figure devient souvent très-rouge ; ses membres s'engourdissent fréquemment et sans nulle compression ; selles rares, urines rouges.

L'*aconit* et la *belladona*, alternés et répétés souvent chez cette malade, apaisèrent bientôt l'éréthisme artériel dont elle souffrait ; le pouls devint normal ainsi que la respiration ; les douleurs des reins s'affaiblirent, les mouvements de l'enfant s'accentuèrent rapidement, la tête fut libre et la démarche facile, en un mot, sa grossesse devint physiologique ; ce résultat n'avait jamais été obtenu par les médications allopathiques. Le huitième et le neuvième mois s'écoulèrent dans d'assez bonnes conditions de santé ; il fallut cependant revenir quelquefois à l'administration des médicaments précités et à quelques doses de *nux*, parce que la vascularité veineuse signala quelques troubles par de la lourdeur dans les extrémités inférieures, de l'essoufflement en marchant, sans plénitude et dureté du pouls, et par un grand développement des veines sous-cutanées. Enfin un très-heureux accouchement rendit la dame B***, mère d'un bel enfant qui jouit encore d'une excellente santé.

L'année dernière, pendant notre épidémie cholérique, la dame B*** était enceinte pour la sixième fois : arrivée à son huitième mois, elle perd en peu d'heures un de ses parents d'une atteinte de choléra. L'émotion qu'elle éprouve suspend aussitôt les mouvements du fœtus, et elle accouche à quelque temps de là d'un enfant, évidemment mort dans son sein depuis environ trois semaines. Elle était venue nous consulter peu de jours après avoir subi l'émotion fâcheuse dont il a été question. *Aconit*, administré aussitôt, ne réveilla point les mouvements intrà-utérins.

La dame B***, aujourd'hui âgée de 32 ans, est de nouveau enceinte au moment où nous écrivons cette observation ; sa grossesse, près de son terme, a été presque normale jusqu'à présent ; à peine avons-nous dû lui administrer deux doses d'*aconit* et une de *belladona* pour remédier à quelques phénomènes de pléthore générale. Tout permet de compter sur une délivrance heureuse.

La constitution de cette malade est tellement puissante, qu'elle n'a pas cessé d'être normalement réglée pendant tout le temps de l'allaitement de son enfant qui a cependant trouvé dans le sein maternel une nourriture abondante et salutaire.

L'observation suivante ne présente pas un moindre intérêt, à cause du résultat, mais elle est plus digne d'attention, à cause de la constitution du sujet chez lequel la pléthore a été, à proprement parler, exclusivement utérine.

Observation troisième Madame P*** s'est marié à 18 ans; elle est d'un tempérament nerveux et d'une constitution délicate, presque chétive, cependant elle n'a jamais eu de maladie grave et sa menstruation a toujours été normale. Son mariage a été bientôt suivi d'une première grossesse qui n'a rien présenté de remarquable dans son cours, mais qui s'est terminée, au septième mois, par la naissance d'un enfant évidemment mort depuis une dizaine de jours environ. Une deuxième grossesse suit de près la première, et elle a absolument le même résultat. La jeune femme a été saignée pendant le travail de l'enfantement, dans l'espoir de réveiller les mouvements du fœtus qui avaient cessé, comme dans la première grossesse, depuis environ une quinzaine de jours. Une troisième grossesse survient bientôt

après : celle-ci est entourée de beaucoup de soins ; le repos horizontal est prescrit à la malade ; mais à trois mois et demi, un fœtus de jeune fille est expulsé sans vie. Enfin, à l'âge de 22 ans, madame P*** devient enceinte pour la quatrième fois ; à deux ou trois mois de sa grossesse, nous sommes appelé à lui donner des soins, le 15 août 1853.

Elle éprouve, comme dans ses précédentes grossesses, de fréquentes douleurs céphaliques frontales et gravatives, cependant elle n'est point colorée, elle est plutôt pâle ; son pouls n'est point large, ni plein, mais il est dur : elle n'éprouve pas de la douleur déterminée dans les organes pelviens, mais elle soufffre souvent de douleurs, accompagnées d'une sensation de chaleur, dans la région sacrée ; l'hypogastre n'est point douloureux, mais il est sensible à la moindre pression ; une sensation d'ardeur intérieure y est à peu près permanente ; l'émission des urines ne présente rien de particulier ; elles sont en général plus colorées qu'à l'ordinaire, la malade est excessivement constipée ; cette indisposition lui est ordinaire, mais elle est plus prononcée pendant ses grossesses. Assez souvent la respiration est courte ; le moindre mouvement ascenstionnel essouffle la malade et provoque des battements de cœur violents. Les fonctions digestives ne présentent rien de bien digne d'être noté, si ce n'est quelques fatigues après les repas ; le moral de la malade est très-fâcheusement impressionné ; elle est constamment en préoccupation, triste surtout à l'endroit de sa grossesse qu'elle est convaincue de voir se terminer comme les précédentes.

Nous prescrivons à cette malade un exercice à pied modéré mais journalier ; nous lui interdisons l'usage quotidien

des lavements dont elle a étrangement abusé dans toutes ses grossesses, ainsi que d'une foule d'autres moyens qui lui avaient été recommandés pour combattre son *irritation*. Une dilution d'*aconit*, 15me, prise par cuillerée à bouche de six en six heures, produit déjà du bien; la tête est soulagée; le malaise intrà-pelvien est moins sensible. *Belladona* et *nux*, administrés ensuite à distances convenables, ramènent en peu de jours à l'état physiologique la santé générale de la malade. La constipation toutefois revient de temps en temps et se montre plus opiniâtre que tous les autres symptômes. Il a fallu plus d'une fois, pendant tout le cours de cette grossesse, revenir aux médicaments précités, selon l'occurrence, mais les mouvements de l'enfant se sont montrés régulièrement et énergiques; les souffrances de la mère se sont peu à peu apaisées. Deux fois, nous avons dû lui prescrive *spigelia*, à cause de l'état du cœur. Enfin, elle a mis au jour, au neuvième mois, un enfant très-vigoureux, après un travail qui n'a rien présenté d'anormal.

Madame P*** est de nouveau enceinte, cette cinquième grossesse s'est produite au début avec les mêmes indispositions que celles des précédentes; les mêmes moyens l'ont ramenée à un cours plus physiologique et tout permet d'espérer qu'elle se terminera comme la quatrième.

Désirant rapporter une observation *type*, dans les divers genres des complications de la grossesse, nous citerons la suivante qui présente bien assurément l'exemple le plus grave qu'on puisse imaginer de vomissements incoercibles.

Observation quatrième Au mois de juin 1851, nous fûmes prié d'aller visiter une malade à Caderousse, à la fer-

me dite *la Maclarde*. Une femme de 35 ans gît dans son lit depuis deux mois environ ; pâle et décharnée, elle a la voix presque éteinte ; ses traits sont crispés et la face parfaitement hippocratique. Une sorte de frémissement filiforme suit le trajet de l'artère radiale ; la température générale du corps est abaissée, à la face surtout ; la paume des mains est cependant brûlante. La malade éprouve de grandes difficultés pour répondre à nos questions, à cause de sa faiblesse, et de la sécheresse extrême de sa bouche, mais surtout à cause des efforts presque incessants qu'elle fait pour vomir. Sa langue est mince, effilée et rouge comme un charbon de feu ; tout l'intérieur de la bouche est rouge aussi et d'une aridité extrême. Une soif inextinguible tourmente la malade qui parvient à peine à avaler de temps en temps quelques gouttes d'eau qu'elle vomit aussitôt. Une sensation d'ardeur, d'ustion intérieure qui part de l'estomac jusqu'à la bouche, tourmente excessivement cette malade. Le besoin de dormir ne la tourmente pas moins, mais les efforts de vomissements sont si fréquents qu'elle peut à peine, de temps en temps, se laisser aller à une espèce de demi-sommeil, pendant lequel les yeux restent entr'ouverts.

Cette malade est arrivée à cet état d'extrême gravité, par des vomissements fréquents qui ont signalé le début de sa grossesse, par la perte progressive de l'appetit et par une constipation très-opiniâtre. Souvent elle a été obligée de s'aliter pendant quelques jours, mais cette fois, elle n'a pas quitté le lit depuis environ un mois : elle est vers le milieu de la période gestative et les mouvements de l'enfant sont en rapport de l'état des forces de la mère. Tous les moyens connus dans les diverses médications allopathiques préco-

nisées contre les vomissements des femmes grosses, ont complètement échoué; une dernière application de quelques sangsues à l'épigastre, a paru être funeste par la dépression des forces qui en a été la conséquence : les opiacés ne font qu'accroître la contractilité convulsive de l'estomac.

Nous faisons aussitôt dissoudre cinq globules d'*ipeca*, 6me, dans le quart d'un verre d'eau fraîche et en prescrivons une cuillerée à café, toutes les trois heures, chaque cuillerée devant être suivie, d'heure en heure, de la prise de deux très-petites doses de bouillon froid et dégraissé. Le lendemain, le mari de la malade vient nous annoncer qu'elle est sensiblement mieux; les vomissements ont été moins opiniâtres dès la 2me dose du médicament; plusieurs cuillerées de bouillon ont été gardées; la malade a dormi à diverses reprises d'un meilleur sommeil, une fois pendant deux heures. Elle a moins soif, en un mot, elle se sent sensiblement mieux. Nous prescrivons *nux*, trois glob. 15me, à prendre en deux fois, à 5 heures du soir et à dix. Trois jours après, le mari revient, ivre de joie : sa femme ne vomit plus : elle trouve le bouillon excellent; elle repose très-bien. Elle se sent plus forte et elle a évacué quelques petites matières excessivement durcies.

Nous munissons ce brave homme de prescriptions diététiques bien précises et convenables à l'état de sa malade qui, sans nul autre médicament, revient à une santé parfaite, et accouche à son terme d'une fille très-bien portante.

Dr Béchet.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE.